UnissResearch

Università degli studi di Sassari

Mastino, Attilio a cura di (1992) *L'Africa romana: atti del 9. Convegno di studio*, 13-15 dicembre 1991, Nuoro (Italia). Sassari, Edizioni Gallizzi. V. 1, 513 p., [113] c. di tav.: ill. (Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, 20).

http://eprints.uniss.it/3239/

Documento digitalizzato dallo Staff di UnissResearch

L'Africa romana

Atti del IX convegno di studio
Nuoro, 13-15 dicembre 1991

a cura di Attilio Mastino

*



Edizioni Gallizzi

Pubblicazioni del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

20.

Atti del IX convegno di studio su «L'Africa romana»

Nuoro, 13-15 dicembre 1991

a cura di Attilio Mastino

L'Africa romana

Atti del IX convegno di studio
Nuoro, 13-15 dicembre 1991

a cura di Attilio Mastino

*

EDIZIONI
GALLIZZI

Questo volume è stato stampato
per iniziativa del



Credito Industriale Sardo

e con il contributo della



Regione Autonoma della Sardegna
Assessorato alla Pubblica Istruzione, Beni Culturali
Informazione, Spettacolo e Sport

© Copyright 1992 Edizioni Gallizzi
Via Venezia, 5 / (079) 276767 / 07100 Sassari (I)

Présentation

*On ne sait ce qu'il faut souligner le plus à propos des Colloques sur l'*Africa Romana, *la qualité et la richesse des communications ou le pari chaque fois gagné depuis maintenant presque dix ans d'une publication rapide des Actes de ces rencontres. Une fois de plus, nos collègues de Sassari ont réussi à animer de manière exemplaire tant au point de vue matériel qu'au plan scientifique ce qui est désormais devenu la grande rencontre internationale annuelle consacrée à l'Afrique du Nord et à la Sardaigne antiques. Le dynamisme de l'équipe organisatrice, la sérénité et l'autorité tranquille d'Attilio Mastino qui coordonne l'ensemble de l'opération donnent l'impression à un public et à des intervenants toujours plus fidèles, d'une entreprise bien rodée que rien ne saurait contrarier; c'est en réalité, chaque fois répété, un énorme travail de préparation, mais la gageure de réunir tant de spécialistes venant de nombreux pays d'Europe occidentale et du Maghreb dans une ambiance de convivialité est devenue pour nos amis sardes presque routine, puisqu'elle se renouvelle chaque année depuis 1983.*

Une fois de plus, en décembre 1991 à Nuoro/Orosei, la qualité des communications a répondu à l'attente et l'on doit ajouter au mérite de l'organisation de pouvoir mettre dès 1992 un nouvel et indispensable instrument de travail à la disposition de la communauté des chercheurs.

Plus peut-être encore que lors des précédentes éditions, l'inédit occupe une large place dans le volume des Actes, puisque le thème proposé concernait les nouvelles découvertes épigraphiques; ce fut aussi l'occasion pour de jeunes chercheurs, tunisiens et italiens notamment, de présenter les premiers résultats de recherches prometteuses.

Le sujet présentait le risque de conduire à une série de communications trop ponctuelles et sans véritable lien entre elles; les organisateurs ont pu éviter cet écueil par le choix des intervenants et les participants ont chaque fois su élargir leur réflexion; l'épigraphie ramène constamment à l'histoire et les domaines d'investigation ont été multiples: il a été aussi bien question de vie religieuse que de problèmes d'urbanisme, des relations entre nomades et sédentaires que du rôle de l'armée dans la romanisation. De même, l'élargissement chronologique déjà souligné

au cours des précédentes rencontres s'est amplement confirmé et les communications ont cette fois encore concerné une très vaste période allant de l'époque punique jusqu'au Moyen Age, avec une large place consacrée aux débuts du christianisme.

Dans les quelques soixante dix communications liées au thème, l'Afrique occupe tout naturellement une place de choix et il est bien difficile de mettre en exergue plutôt telle ou telle intervention, tant l'apport scientifique se révèle chaque fois important. L'épigraphie punique ou néopunique a permis de renouveler profondément, dans la dernière décennie, nos connaissances sur l'histoire de la période en Tunisie et de mieux évaluer l'importance des éléments de continuité. Les découvertes de Cyrénaïque ont des incidences sur notre approche des questions d'urbanisme et enrichissent notre compréhension de la vie religieuse; dans ce domaine, la constitution de corpus permet de faire d'utiles synthèses sur le culte de telle ou telle divinité. La présentation d'inscriptions ou de séries d'inscriptions concernant le Cap Bon ou Mactar a donné lieu à des relectures essentielles de la même façon que la présence et le rôle de l'armée romaine en Afrique proconsulaire ont servi de thème à une réévaluation décisive. Il convient encore de souligner la qualité de la présentation par nos collègues tunisiens de nouvelles découvertes épigraphiques dans cette même Afrique proconsulaire.

La Maurétanie n'a pas été oubliée et les informations nouvelles sont précieuses qui concernent aussi bien la Tingitane que la Césarienne.

Comme lors des précédentes rencontres, l'histoire de la Sardaigne constituait l'un des pôles d'intérêt essentiel. L'empreinte punique a fait l'objet de plusieurs interventions et l'accent a été mis sur la présence dans l'île de cultes d'origine carthaginoise. L'influence étrusque est plus difficile à déceler et a donné lieu à controverse: nous partageons le scepticisme de quelques-uns sur l'authenticité de certaines découvertes. Quant aux témoignages relatifs à la période romaine, il est indispensable de poursuivre l'inévitable quête qui permettra d'ouvrir de nouveaux horizons à la recherche sur l'histoire de l'île à cette époque.

Une autre thème privilégié de telles rencontres réside dans l'appréciation des relations qui ont pu s'établir, se développer ou disparaître au fil des siècles entre les zones géographiques concernées; les liens de nature économique constituent un domaine favori de recherches dans la mesure où ce type d'études peut toujours s'enrichir de nouvelles découvertes: ainsi celle des lingots de plomb de l'île de Maldiventre témoigne-t-elle des échanges entre la Péninsule Ibérique et la Sardaigne à la fin de l'époque républicaine. De même, de nombreuses recherches portant

sur la céramique ou les timbres d'amphore permettent de mieux connaître l'intensité des relations entre l'Afrique et l'île.

Le colloque a également fourni l'occasion de mesurer l'influence des mosaïstes africains sur les productions espagnoles. Plusieurs communications présentées par l'équipe de J.-M. Blázquez ont conduit à une étude systématique des noms inscrits sur les mosaïques et permettent d'établir des parallèles entre les thèmes représentés sur celles de la Péninsule Ibérique et d'Afrique.

Enfin, les témoignages tardifs sont également analysés pour mettre en évidence la force de ces liens ou leur déclin. Dans le domaine religieux, par exemple, tout laisse penser à un isolement de l'église sarde sous le pontificat de Grégoire le Grand, alors que trois quart de siècle auparavant les relations avec l'église d'Afrique n'avaient jamais été aussi intenses.

On peut le constater, on trouvera beaucoup de choses dans les actes de ce colloque et peu de domaines de l'histoire auront été négligés, grâce notamment aux nouvelles découvertes épigraphiques. C'est donc un bilan de premier ordre qui est proposé à la communauté des chercheurs et qui fait honneur aux promoteurs de cette rencontre. De même, la qualité de la publication constitue un hommage indirect à ceux qui, hommes et institutions, ont bien voulu aider à sa réalisation. Et dans la parfaite valorisation scientifique du IX^e^ colloque sur l'Africa Romana, brille déjà la promesse du succès du X^e^.

JEAN-MICHEL RODDAZ

Giancarlo Susini
Vicepresidente dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine

Ricordo di Georgi Mihailov

Autorità, Magnifico Rettore, Chiarissimi e illustri Colleghi, Signore e Signori, Studenti,

porgo anzitutto il saluto dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine, che si onora di patrocinare questa serie di convegni, così singolarmente e con maestria intellettuale organizzati dall'Università di Sassari, col concorso dei colleghi dell'Università di Cagliari, dei colleghi delle circoscrizioni archeologiche, e che — mi sia consentito premettere — rappresentano anzitutto una sorta di paradigma esemplare della collaborazione che si instaura tra gli enti accademici e gli studiosi, le istituzioni regionali, civiche, territoriali e museali, e d'altro lato della sindrome delle tematiche che gli studiosi di diversi paesi sanno portare a confronto nel loro dibattito.

Sono grato che gli organizzatori abbiano previsto questo intervento brevissimo, di poche battute, in ricordo del Presidente dell'Associazione, che ci ha lasciato meno di un mese fa: il prof. Georgi Mihailov, professore nell'Università di Sofia, cresciuto in anni giovanili ed educato nel clima della Sorbona, studioso di altissimo prestigio dell'epigrafia greca, si occupava del lobo orientale del bacino del Mediterraneo, compreso anch'esso tra due continenti, Europa ed Asia, e più mari, l'Egeo, il Mar di Marmara, il Ponto Eusino, il Mar di Levante.

Proprio anche per questa straordinaria vocazione alla interazione dei fattori storici in un'area vasta del mondo antico, egli apprezzava con particolare premura l'iniziativa dei convegni su «L'Africa Romana», in un mondo anch'esso bicontinentale ed insulare come questo che ci ospita.

Questo è uno dei sentimenti — un sentimento di mestizia, un sentimento di tristezza per la scomparsa del maestro, del collega e dell'amico — che attraversano il mio intervento.

Un altro sentimento, che pure si richiama alla figura, all'operosità, all'impegno di Georgi Mihailov, è un sentimento di letizia e di incoraggiamento, per vedere ancora una volta riuniti studiosi di tanti paesi, da più versanti, a discutere di scoperte, a discutere di parametri della storia antica, che risultano straordinariamente preziosi in un mondo come l'attuale, che cammina in due direzioni: da un lato quello di vieppiù cono-

scersi e unificarsi, d'altro lato quello di vieppiù approfondire le proprie radici.

Mi sia consentito, per terminare, di tornare alla figura di Georgi Mihailov, il quale, pur dall'altro versante, appunto, del nostro Mediterraneo, si sentiva aperto a tutte le diverse voci della comunicazione antica, anche se non identificabili nelle voci più corpose, che sono quelle della lingua e scrittura greca e della lingua e scrittura latina; egli infatti tanto si occupava di mondo illirico, di mondo trace e del mondo delle culture dell'Anatolia e del Vicino Oriente.

E Georgi Mihailov più volte mi diceva: certo, istituzionalmente noi ci definiamo come Associazione internazionale di Epigrafia greca e latina, ma in realtà siamo un'assise di epigrafisti, intesa come raccoglitori della globalità di tutti i messaggi epigrafici della comunicazione antica. Numerose sono infatti le voci che paritariamente, anche in questa parte occidentale del nostro Mediterraneo, tra due continenti e nelle isole, dai versanti europei, dalla stessa Sardegna e soprattutto dal versante Maghrebino, vengono a comporre con le loro lingue e le loro scritture un quadro incomparabile, attivo, fecondo, straordinariamente accattivante della storia antica..

Questi sono i sentimenti che accompagnavano la premura che Georgi Mihailov aveva nel rivolgersi agli studiosi dell'Africa romana, e questi sono i sentimenti che, a nome dell'Associazione, io qui reco con l'augurio più cordiale di buon lavoro.

Lidiano Bacchielli - Lidio Gasperini

Ricordo di Sandro Stucchi

I

Era nato a Gorizia, aveva trascorso stagioni importanti ad Urbino, viveva da tantissimi anni a Roma; ma Sandro Stucchi amava qualificarsi cittadino di Cirene. E lo faceva ogni volta che visitava un museo, un sito archeologico: lo ha fatto l'ultima volta l'11 settembre del 1990 sul registro del Museo di Medina Sultan, nel Golfo di Sirte, rientrando in Italia dall'ultima missione archeologica a Cirene. Qualche mese dopo la malattia ha iniziato il suo inesorabile cammino che si è concluso il 21 giugno del 1991. Avrebbe compiuto qualche settimana più tardi 69 anni. Sono stati anni intensi, pieni di entusiasmo ed attività.

Compie i suoi studi universitari all'Università Cattolica di Milano, discutendo una tesi sulle opere fortificate dei Romani al confine orientale d'Italia. Un argomento legato alla sua terra, con la quale conserverà sempre un solido rapporto: si occuperà ancora, negli anni successivi, di problemi archeologici friuliani; sarà sempre pronto a ritornarvi per celebrarne, lui che godeva ormai di una fama e di un prestigio internazionali, i personaggi migliori della cultura; andrà fiero della nomina a socio della Deputazione di Storia Patria per il Friuli.

Dopo gli studi universitari viene l'esperienza della Scuola Nazionale di Archeologia di Roma e nel 1951 vince la borsa di studio per la Scuola Archeologica di Atene. È un momento fondamentale del suo percorso scientifico: ribadisce la sua scelta verso un'indagine che si svolga principalmente sul campo, verso l'attività di scavo; incontra Doro Levi, che alcuni anni dopo gli affiderà il compito di dirigere la ripresa dell'attività archeologica in Cirenaica.

Dopo il ritorno dalla Grecia lavora a Siracusa, diventa ispettore presso la Soprintendenza Archeologica delle Marche, dove collabora alla ristrutturazione del Museo di Ancona, e viene poi trasferito al Museo Preistorico-Etnografico Pigorini.

Nel 1956 ha inizio la sua carriera accademica, con la chiamata a ricoprire l'insegnamento di Archeologia e Storia dell'Arte greca e romana presso l'Università di Urbino. Vi rimane per 20 anni, fondando l'Istitu-

to di Archeologia, insegnando a schiere di giovani, di cui alcuni vengono avviati agli studi archeologici.

Nel 1976, a riconoscimento della sua prestigiosa attività scientifica, giunge il trasferimento sulla cattedra di Archeologia e Storia dell'Arte greca e romana all'Università «La Sapienza» di Roma. Le nomine a socio della Pontificia Accademia Romana di Archeologia e della Accademia Nazionale dei Lincei appongono l'ultimo sigillo a questo riconoscimento.

La produzione scientifica di Sandro Stucchi rivela una incredibile molteplicità di interessi: investe la topografia, la ceramica, l'epigrafia, la ritrattistica, il rilievo storico, la scultura frontonale, la coroplastica, la glittica, la numismatica, la scultura in bronzo; indaga monumenti che si distribuiscono lungo tutto l'arco cronologico della disciplina, da quelli dell'Età del Bronzo fino a quelli paleocristiani; osa misurarsi con i problemi attuali più suggestivi ed impegnativi, come i Bronzi di Riace, quelli di Cartoceto, la statua di Mozia.

Ma il settore che deve di più all'attività di Sandro Stucchi è quello dell'architettura greca e romana, che riceve indagini puntuali, nuove, che diventeranno un modello per gli studi successivi. Codifica il fenomeno delle «correzioni ottiche», ossia di quegli interventi che interponendo anomalie matematico-geometriche nella struttura architettonica ne permettono la ricezione in una immagine otticamente corretta; si interessa all'origine degli ordini architettonici; fa emergere i rapporti metrici che guidano il dimensionamento degli edifici antichi.

Il capolavoro di Sandro Stucchi va senza dubbio riconosciuto nell'attività di scavo, restauro e studio svolta in Cirenaica, dove ha diretto dal 1957 fino alla sua scomparsa la Missione Archeologica Italiana di Cirene. Vi giunge la prima volta il 17 luglio del 1957: inizia gli scavi stratigrafici nell'area del Portico Nord dell'Agorà e conduce il restauro del Portico delle Erme — la pista coperta del contiguo Ginnasio — così denominato per la presenza delle erme di Herakles ed Hermes che alternativamente vengono addossate ai pilastri della facciata. Gli esordi dichiarano nitidamente alcuni principi che rimarranno costanti nel suo operare: la stretta, amichevole collaborazione con tutto il personale del Dipartimento delle Antichità della Gran Hamahiriya Araba Libica Socialista; la necessità imprescindibile di riconoscere tutte le fasi edilizie delle varie strutture monumentali e di operarne l'inserimento nella dinamica storico-sociale della città; l'importanza del restauro architettonico, che dopo lo studio specialistico del monumento ne possa consentire una fruizione più immediata al comune visitatore.

Negli anni successivi vengono altri scavi nell'Agorà, nel Ginnasio, nel Santuario di Apollo, in cui affiancherà i suoi allievi, affidando loro anche il compito della pubblicazione scientifica. I risultati di questo lavoro vengono resi noti in alcuni volumi della collana *Monografie di Archeologia Libica* ed in una numerosa serie di saggi, di cui molti apparsi nella rivista *Libya Antiqua* (il periodico del Dipartimento delle Antichità della Libia) e *Quaderni di Archeologia della Libia*. All'attività di studio segue incessante quella di restauro di decine di monumenti che recuperano l'originario aspetto: il Sedile Circolare, il Tempio di Apollo, quello di Asclepio, il Santuario di Demetra e Kore, i Monumenti Onorari nell'Agorà; la Loggia dell'Alloro, i Propilei Greci, il Mirtoo, il Donario di Pratomedes, il Portale d'Ingresso nel Santuario di Apollo; la Fattoria Bizantina di Beida.

Nell'Agorà Stucchi lascia due esecuzioni fortemente suggestive, i Monumentali Altari di marmo ed il Monumento Navale, una prua marmorea che solleva sul cassero la statua di Athena-Nike, in ricordo di una impresa navale conclusasi vittoriosamente per i Cirenei.

La conoscenza profondissima dell'architettura greca e romana, la lunga esperienza maturata nei cantieri di restauro gli consentono di misurarsi infine con due imprese di maggiore impegno, il restauro del Tempio di Zeus a Cirene e dell'Arco Severiano di Leptis Magna. Il primo edificio era stato costruito sulla collina settentrionale di Cirene alla metà circa del V sec. a.C.; eventi naturali e violenti interventi umani ne avevano determinato il crollo totale. Nel 1967 inizia il restauro per anastilosi, che comporta il risollevamento di tutte le colonne della peristasi, del pronao, dell'opistodomo, delle pareti della cella, degli enormi elementi della trabeazione.

Il lavoro consente anche di riconoscere nel monumento una serie di artifici, che gli conferiscono un elevato grado di raffinatezza, e l'eco del progetto del Partenone.

L'Arco Severiano di Leptis Magna è un arco quadrifronte che ha struttura interna in calcare e decorazione ed architettura applicate in marmo. Anche esso, nella tarda antichità, era quasi completamente crollato ed i marmi antichi erano sparsi attorno al monumento in migliaia di frammenti. Parziali e limitati interventi di restauro si erano già verificati: quello di Stucchi ha inizio nel 1970 e porta il lavoro in uno stadio molto avanzato. Il completamento, come per il Tempio di Zeus di Cirene, viene allontanato nel tempo dalle difficoltà economiche che negli ultimi anni riducono i ritmi di lavoro.

Stucchi se ne è andato con il rimpianto di non aver potuto portare a termine queste due gigantesche imprese: ma i due monumenti segneranno per sempre la memoria della sua attività e della sua stretta collaborazione con il popolo libico.

LIDIANO BACCHIELLI

II

Non è senza commozione che aggiungo qualche cosa alla bella rievocazione fatta da Lidiano Bacchielli: commozione perché a Sandro Stucchi — forse pochi dei qui presenti lo sanno — sono stato profondamente legato fin dagli anni iniziali dell'investigazione archeologica di Cirene e della Cirenaica.

Pochissimi sanno, per esempio, come nacque la nostra conoscenza, che si tramutò ben presto nella nostra bella amicizia: a presentarci fu Bruno Gentili, che io seguii all'Università di Roma e che volle Stucchi archeologo all'Università di Urbino. Pochissimi sanno che sono stato, fresco di laurea (mi ero laureato nel 1956, quando lui iniziava ad Urbino la sua carriera universitaria), il suo assistente volontario per un decennio, prima che a mia volta, conseguita nel 1967 la libera docenza in epigrafia latina, io iniziassi la mia carriera.

E difatti, poco dopo la partenza del progetto Cirene (nel 1957) e dopo la necessaria preparazione in Italia di quella che sarebbe stata la nostra fraterna collaborazione scientifica in terra libica, nell'estate del 1960 andavo per la prima volta a Cirene, cooptato da lui come epigrafista della Missione.

Cominciò allora per me, grazie a lui, una delle esperienze più significative e più importanti del mio curriculum scientifico, della quale amo parlare ai miei allievi e che desidero ricordare anche in questa sede, visto che quest'anno il Convegno sull'Africa Romana registra più che mai una nutrita presenza di epigrafisti giovani e meno giovani. Fu un'esperienza senza pari, esaltante, e — direi — determinante per il mio futuro di epigrafista. Fare l'epigrafista di una missione archeologica è una cosa che auguro a tutti i giovani interessati a questo settore di studio: è una «ginnastica» scientifica meravigliosa, anche se massacrante. Lì non ti puoi scegliere il tipo di iscrizione; lì devi servire lo scavatore, devi studiare e illustrare tutto ciò che di iscritto esce fuori dallo scavo, dal pezzo «nobile» al pezzo vilissimo, materiali di ogni tipologia e di ogni epoca.

Se la fatica è immensa, immenso è anche l'arricchimento che ne deriva. E un tale arricchimento, la possibilità di un tale arricchimento mi venne da quel grande amico che è stato per me Sandro Stucchi.

Grazie a quella sua generosa cooptazione, e alla grande (immeritata) fiducia in me che la determinò, io potei militare in una terra meravigliosa per l'epigrafia, come la Cirenaica, che aveva visto le grandiose scoperte anteguerra, specialmente ad opera di Gaspare Oliverio.

Come ha preannunziato Lidiano Bacchielli, le pochissime cose che dirò riguardano Stucchi e l'epigrafia, dato che Stucchi e l'archeologia è già stato lumeggiato. Più che «Stucchi e l'epigrafia» dovrei dire più esattamente per la verità «Stucchi di fronte all'epigrafia», perché fu lui stesso a prendere sempre le distanze da una disciplina, che certamente conosceva (e me ne dette prova più volte), ma che preferiva lasciare a «quelli del mestiere». Diceva sempre, con una modestia qualificabile come esemplare: «Io non mi intendo di epigrafia e per questo coopto gli specialisti. Però non si può fare archeologia del mondo classico, né in terra ellenica né altrove, senza fare i conti con l'epigrafia».

In un convegno come questo mi sembra non solo opportuno ma — direi — doveroso dire ciò che potrebbe non essere detto mai più: del rispetto grande, dell'attenzione suprema e preliminare di Stucchi nei riguardi della fonte epigrafica, così come, del resto, per la fonte letteraria. Tanto che, con un'immagine, direi che Stucchi ha riscoperto e reinterpretato finalmente per la gioia di tutti i monumenti di Cirene con le fonti letterarie su una mano e le fonti epigrafiche sull'altra. Sempre e sistematicamente egli compulsava queste due importanti fonti di informazione, sollecitando colleghi filologi ed epigrafisti ad esprimersi sull'ermeneutica più appropriata e corretta di passi letterari ed epigrafici da accordare e da raccordare con il dato archeologico. Valga per tutti il pindarico πρυμνοῖς ἀγορᾶς ἔπι messo in felice e puntuale relazione con l'aspetto antico di un angolo dell'agorà di Cirene.

La sensibilità di Stucchi di fronte al messaggio recato dall'epigrafe lo portò non soltanto a volere la presenza fissa di un epigrafista in seno alla missione, ma anche a reclamare una vera e propria alleanza con l'epigrafista nel caso, da lui particolarmente amato, delle architetture con epigrafi, che tanto abbondano nei monumenti della Cirenaica. Fu quello un terreno di incontro e di intesa del più grande interesse: la collaborazione archeologo-epigrafista è lì strettissima, intrecciata, alla pari. L'epigrafista fornisce i formulari per le integrazioni delle parti mancanti, ma deve fare i conti col campo epigrafico calcolato e imposto dallo studioso delle architetture, nonché con le restituzioni grafiche di disegnatori provetti. Con Stucchi questa collaborazione fu straordinaria e ricca di risultati.

Abbiamo detto del rispetto grande di Stucchi dinanzi all'epigrafe; ma altrettanta considerazione dimostrò verso quanti si dedicassero allo studio delle epigrafi di Cirenaica. Così fu nei riguardi di stranieri, per i quali basterà citare per tutti Joyce Reynolds, la veterana tra gli studiosi odierni di epigrafia cirenaica; così fu nei riguardi di epigrafisti italiani, per i quali basti citare Gianfranco Paci e la più giovane Silvia Maria Marengo, che ha recentissimamente portato a termine, purtroppo quando Stucchi ci aveva già lasciato, quel *Lessico delle iscrizioni greche della Ci-*

renaica, da lui tanto atteso e tanto voluto, dopo quello delle iscrizioni latine di Giuseppina Giambuzzi. A tutti dette incoraggiamento ed aiuto, a tutti dimostrò la sua disponibilità.

Chiuderò ricordando un piccolo episodio della nostra esperienza scientifica in terra libica, a Cirene. Avevo iniziato lo studio delle iscrizioni del Cesareo e della Basilica, che poi pubblicai nel numero 6 dei «Quaderni di Archeologia della Libia»: la gran parte *in situ*, qualcun'altra al di fuori, come una basetta iscritta conservata all'esterno della Casa Parisi (la casa della Missione, la *Barisía* per quelli di Shahat). Riferendosi appunto a questo pezzo, un giorno mi disse: «Non dimenticare poi la basetta ellenistica di Hermes e di Herakles, qui fuori!». «Ma guarda — replicai — che la basetta non è ellenistica, è d'età romana!». «No, no! È ellenistica, scherziamo!».

Insomma «ellenistica» lui, «romana» io, andammo avanti a... litigare per una buona settimana, e decisamente convinti da una parte e dall'altra. Lui insisteva: «Questi ornati, questi ovuli non possono essere più tardi del sec. III a.C.». Ed io: «Caro Sandro, mi tolgo tanto di cappello dinanzi alla tua risaputa competenza, ma ti assicuro e posso dimostrarti che questa paleografia, confrontata Cirene con Cirene, non si ritrova prima dell'età augustea. E poi vi sono delle date che inchiodano!». Fino a che una sera al tramonto i raggi rossi del sole ci riappacificarono. Illuminata da una meravigliosa luce radente, la basetta rivelò un giuoco diverso di superfici, due differenti lavorazioni. Corsi a chiamare Stucchi e gli annunciai che il nostro litigio era finito e nel migliore dei modi. Aveva ragione lui ed avevo ragione io. La basetta in prima nascita fu scolpita in età ellenistica; secoli dopo, in età primo-imperiale, era stata rilavorata ribassandone il lato frontale, su cui fu incisa la nuova epigrafe. Uno dei tanti casi di pezzi iscritti con fasi, piuttosto frequenti a Cirene, che appassionavano Stucchi e che appassionavano me, e sui quali trovammo un terreno d'intesa perfetta, che ci permise di rimettere a posto parecchie cose.

Mi si perdoni se sono scivolato troppo spesso sull'autobiografico; ma era pressoché inevitabile per me riandando col pensiero e col ricordo del testimone ad una persona a me carissima, ad uno studioso che ho ammirato grandemente, ad un archeologo dalla militanza eccezionale e talora ai limiti del credibile. A lui mi è piaciuto donare con slancio ed entusiasmo la mia giovanile collaborazione, accanto a lui ho potuto affinare sul campo la sensibilità che occorre per ascoltare la voce del passato.

LIDIO GASPERINI

IX CONVEGNO INTERNAZIONALE DI STUDI SU
«L'AFRICA ROMANA»

Nuove scoperte epigrafiche nel Nord Africa ed in Sardegna

Nuoro-Orosei, 13-15 dicembre 1991

con il patrocinio dell'Association Internationale
d'Épigraphie Grecque et Latine

Calendario dei lavori

Venerdì 13 dicembre, ore 9, Camera di Commercio di Nuoro:

— *Saluto* del prof. ATTILIO MASTINO, direttore del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università di Sassari;
— *Saluto* del prof. GIOVANNI PALMIERI, Rettore dell'Università di Sassari;
— *Saluto* del dott. ACHILLE CRISPONI, Presidente dell'Amministrazione Provinciale di Nuoro;
— *Saluto* del prof. MARIO MANCA, Preside della Facoltà di Magistero dell'Università di Sassari;
— *Saluto* della dott. ANTONIETTA BONINU, direttrice della Soprintendenza Archeologica di Sassari e Nuoro;
— *Ricordo di Georgi Mihailov*, con un intervento del prof. GIANCARLO SUSINI, vice Presidente dell'AIEGL.

Presiedono M'hamed Fantar e André Laronde.

— *Intervento introduttivo* del prof. GIOVANNI BRIZZI, professore ordinario di Storia Romana nell'Università di Sassari;
— *Intervento* del prof. RENÉ REBUFFAT, direttore del Groupe de Recherche sur l'Armée Romaine et les Provinces del CNRS di Parigi, che presenta il volume P. MELONI, *La Sardegna romana*, IIa ed., Edizioni Chiarella, Sassari 1991;
— *Intervento* del prof. EUGENIO LANZILLOTTA, professore di Storia Greca nella Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Macerata, che presenta il volume di S.M. MARENGO, *Lessico delle iscrizioni greche della Cirenaica*, Roma 1991;

— *Intervento* della prof. ZEINEB BENZINA BEN ABDALLAH, a nome del prof. AZEDINE BESCHAOUCH, dell'Institut National d'Archéologie et d'Art di Tunisi, che presenta il volume: *«L'Africa Romana», VIII. Atti dell'VIII Convegno di studio, Sassari 1990*, a cura di A. MASTINO, Edizioni Gallizzi, Sassari 1991;
— *Ricordo di Sandro Stucchi*, con due interventi del prof. LIDIANO BACCHIELLI, professore ordinario di Archeologia delle province romane nell'Università di Urbino e LIDIO GASPERINI, professore ordinario di Epigrafia romana nella Seconda Università di Roma-Tor Vergata;
— *Visita* al Museo del Costume ed all'Istituto Regionale Superiore Etnografico di Nuoro, con intervento del direttore dott. PAOLO PIQUEREDDU;
— *Visita* al Museo Speleo-Archeologico di Nuoro, con intervento della direttrice dott. MARIA AUSILIA FADDA.

Venerdì 13 dicembre, ore 15,30, Hotel Cala Ginepro di Orosei:

I sessione (Nuove scoperte epigrafiche nel Nord Africa).

Presiedono Piero Meloni e René Rebuffat.
— M'HAMED FANTAR (Tunisi): *L'épigraphie punique et néopunique en Tunisie (1982-1992)*;
— CINZIA ROSSIGNOLI (Padova): *Persistenza del culto del betilo nell'Africa romana: un'iscrizione da Thala (Tunisia)*;
— JESPER CARLSEN (Odense): Dispensatores *in Roman North Africa*;
— ARNALDO MARCONE (Firenze): *Nota sulla sedentarizzazione forzata delle tribù nomadi in Africa alla luce di alcune iscrizioni*;
— FADEL ALI MOHAMED (Shahat), JOYCE REYNOLDS (Cambridge): *Some new inscriptions from Cyrenaica*;
— MARIO LUNI (Urbino): *Strutture monumentali e documenti epigrafici nel Foro di Cirene* (comunicazione scritta);
— CLAUDIO PARISI PRESICCE (Roma): *Panakeia, Iatros e le altre divinità asclepiadi a Cirene.*

Presiedono José Maria Blázquez Martinez e Jean-Michel Roddaz.
— SERENA ENSOLI VITTOZZI (Roma): *Indagini sul culto di Iside a Cirene*;
— AHLEM JALLOUL BOUSSAADA (Tunis): *Le culte de* Liber Pater *en Afrique, à la lumière de l'épigraphie*;

— AHMED M'CHAREK (Tunisi): *Inscriptions découvertes entre* Zama Regia *(Henchir Jâma) et* [Ma]rag(ui) Sara *(Henchir Chaâr)*;
— ANDREINA MAGIONCALDA (Genova): *L'epigrafe di Mactar di* C. Sextius Martialis *(CIL VIII 11813)*;
— ZEINEB BEN ABDALLAH, HABIB BEN HASSEN (Tunis): *À propos de deux inscriptions d'époque sévèrienne récemment découvertes à* Thignica *et* Chidibbia *(Afrique Proconsulaire).*

Discussione:
— sulla relazione Ben Hassen-Ben Abdallah: JEAN-MICHEL RODDAZ.

— Proiezione del documentario televisivo *I percorsi romani nell'Africa Nord-Occidentale (Marocco)*, Kinesis Video & Film di Roma (commento di RENÉ REBUFFAT).
— Concerto per violoncello ed arpa, con MARCO RAVASIO e CHIARA VITTONE.

Sabato 14 dicembre, ore 8,30, Hotel Cala Ginepro di Orosei:

Presiedono Angela Donati e Manuel Martin Bueno.
— SAMIR AOUNALLAH (Tunis): *Une nouvelle inscription de* Vina, *Cap Bon (Tunisie)*;
— TAHAR GHALIA (Tunisi): *Nouvelles découvertes épigraphiques dans le Cap Bon* (testo non pervenuto);
— MUSTAPHA KHANOUSSI (Tunis): *Présence et rôle de l'armée romaine dans la région des Grandes Plaines (Afrique proconsulaire)*;
— FATHI BÉJAOUI (Tunisi): *À propos des mosaïques funéraires d'Henchir Sokrine (environ de* Lepti minus, *en Byzacène)*;
— MICHEL CHRISTOL (Parigi): I. Bardo, *App. 36: grands travaux à Carthage à la fin du VIe et au début du Ve siècle*;
— JEAN-PAUL REY-COQUAIS (Talant): *Un légat d'Afrique*;
— FRANCESCA GHEDINI (Padova): Gymnasia in thermis: *ancora sul testamento di C. Cornelio Egriliano*;
— JOHANNES IRMSCHER (Berlin): Inscriptiones Africae Byzantinae;
— XAVIER DUPUIS, PIERRE MORIZOT (Parigi): *Une vallée peu connue de l'Aurès occidental: l'oued Fedhala*;
— JEAN-PIERRE LAPORTE, *Datation des stèles libyques figurées de Grande Kabylie* (comunicazione scritta);

— NACÉRA BENSEDDIK (Algeri): Vsinaza *(Saneg): un nouveau témoignage de l'activité de* P. Aelius Peregrinus *sur la* praetentura *sévèrienne*;
— RENÉ REBUFFAT (Parigi): *Compléments au recueil des* Inscriptions Antiques du Maroc;
— MICHAEL SPEIDEL (Honolulu): *The* Cereus *of* Tamuda (comunicazione scritta).

Discussione:
— sulla relazione Aounallah: JEAN-PAUL REY-COQUAIS (Talant);
— sulla relazione Benseddik: ATTILIO MASTINO (Sassari), MICHEL CHRISTOL (Parigi);
— sulla relazione Ghalia: RENÉ REBUFFAT (Parigi);
— sulla relazione Béjaoui: RENÉ REBUFFAT (Parigi);
— sulla relazione Irmscher: JEAN-PAUL REY-COQUAIS (Talant);
— sulla relazione Dupuis-Morizot: NACÉRA BENSEDDIK (Algeri).

II sessione (Nuove scoperte epigrafiche in Sardegna).

Presiedono Michel Christol e Lidio Gasperini.
— *Saluto* del dott. VINCENZO SANTONI, Soprintendente archeologo per le province di Cagliari ed Oristano;
— PIERO MELONI (Cagliari): *Nuovi apporti alla storia della Sardegna romana dalle iscrizioni latine rinvenute nell'isola fra il 1975 ed il 1990*;
— MARIA GIULIA AMADASI GUZZO (Roma): *Sulla dedica a Melqart da* Tharros *e il toponimo* QRTḤDŠT (comunicazione scritta);
— GIOVANNI TORE (Cagliari): *Elementi votivi di tradizione punica dalla Sardegna* (comunicazione scritta);
— MARCO AGOSTINO AMUCANO (Olbia): *Note sul toponimo tolemaico* Ἑρμαία νῆσος;
— PAOLO FILIGHEDDU (Napoli): *Alcune annotazioni epigrafiche*;
— ALESSANDRO CAMPUS (Roma); *Un graffito greco da Olbia*;
— GÉZA ALFÖLDY (Heidelberg): C. Asinius Tucurianus, proconsul Sardiniae: *problemi, soluzioni, conseguenze* (comunicazione non svolta).

Sabato 14 dicembre, ore 15,30, Hotel Cala Ginepro di Orosei:

Presiedono Michele Cataudella e Ahmed M'charek.
— LIDIO GASPERINI (Roma): *Ricerche epigrafiche in Sardegna (II)*;

— RAIMONDO ZUCCA (Roma): *Un'iscrizione monumentale dall'Oristanese*;
— FRANCESCA MANCONI (Sassari): *Un nuovo epitaffio da* Turris Libisonis (comunicazione non svolta);
— MASSIMO PITTAU (Sassari): *Nuova iscrizione etrusca rinvenuta in Sardegna*;
— GABRIELE MARASCO (Viterbo): *L'Africa, la Sardegna e gli approvvigionamenti di grano nella tarda repubblica*;
— DONATELLA SALVI (Cagliari): *Le* massae plumbeae *di Maldiventre*;
— ANTONIO SANCIU (Sassari): *Bolli su terra sigillata italica da Olbia*;
— MARCELLO MADAU (Sassari): *Ceramica nord africana in Sardegna: la forma Cintas 61*;
— RAIMONDO TURTAS (Sassari): *Rapporti tra Africa e Sardegna nell'epistolario di Gregorio Magno (590-604)*;
— GRETE STEFANI (Cagliari): *A proposito di* Savinus, defensor Sardiniae.

Discussione:
— sulla comunicazione Pittau: LIDIO GASPERINI (Roma) e VINCENZO SANTONI (Cagliari).

III sessione (Aspetti generali, istituzionali, storici).

Presiedono Piero Bartoloni e José D'Encarnaçao.
— MICHELE R. CATAUDELLA (Firenze): *Intorno alla «Confederazione Cirtense»: genesi e profili di una autonomia*;
— MARCELLO GAGGIOTTI (Perugia): Obsides ex Africa bello Punico*: realtà ed eredità di una presenza nella Roma medio-repubblicana* (testo non pervenuto);
— MARCELLO SPANU (Roma): *Arte romana in Egitto: a proposito di un rilievo da Luxor*;
— ANDRÉ LARONDE (Parigi), PHILIPPE RIGAUD (Arles): *Les côtes de la Libye d'après un portulan du XIIIème siècle*;
— ARIEL LEWIN (Firenze): *Le aristocrazie della Cirenaica romana e i conflitti con le tribù barbare (I sec. a.C. - V sec. d.C.)*;
— LIDIANO BACCHIELLI (Urbino): *L'arco Severiano di* Leptis Magna*: storia e programma del restauro*;
— ABDELHADI TAZI (Rabat): *À propos d'une lettre envoyée par le Prophète Muhammad à l'Empereur Héraclius.*

Discussione:
— sulla relazione Tazi: JOHANNES IRMSCHER (Berlin).

— *Saluto* del dott. MANUEL DELOGU, Sindaco di Orosei;
— Spettacolo folkloristico con il gruppo folk di Orosei.

Domenica 15 dicembre, ore 8,30, Hotel Cala Ginepro di Orosei:

Presiedono Lidiano Bacchielli e Mohamed Fadel Alì.
— ANTONIO MANUNTA (Urbino): *Il «silfio» cirenaico identificato con* Cachrys ferulacea (L.) Calestani (Umbelliferae) (testo non pervenuto);
— PATRIZIO PENSABENE (Roma): *Il tempio della* Gens Septimia *a* Cuicul *(Gemila)* (comunicazione scritta);
— SERENA BIANCHETTI (Firenze): *L'Africa di Solino*;
— PETER ÖERSTED (Copenhagen): Quattuor publica Africae. *Custom duties or landtax?*
— PAOLO BARRESI (Trapani): *Unità di misura nell'architettura dell'Africa tardoromana e bizantina*;
— GINETTE DI VITA EVRARD (Paris): *La dédicace des* Horrea *de* Tubusuctu *et l'ère de la province dans les Maurétanies* (comunicazione scritta);
— GIOVANNI ALBERTO CECCONI (Firenze): *Il* «Praedestinatus» *(I, 69) come fonte sul donatismo*;
— KONRAD VÖSSING (Aachen): *Augustins Schullaufbahn und das sog. dreistufige Bildungssystem*;
— AHMED SIRAJ (Parigi): *Les villes antiques de l'Afrique du Nord à partir de la* Description *de Jean Léon l'Africain.*

Discussione:
— sulla relazione Manunta: LIDIANO BACCHIELLI (Urbino), LIDIO GASPERINI (Roma) e MOHAMED FADEL ALI (Tripoli);
— sulla comunicazione Barresi: CLAUDIO PARISI PRESICCE (Roma) e LIDIANO BACCHIELLI (Urbino);
— sulla comunicazione Siraj: AHMED M'CHAREK (Tunisi), PIERRE MORIZOT (Parigi), RENÉ REBUFFAT (Parigi).

IV[a] sessione (Relazioni tra Nord Africa e *Hispania*).

Presiedono Nacéra Benseddik e Zeineb Ben Abdallah.
— JOSÉ MARIA BLÁZQUEZ MARTINEZ (Madrid): *Nombre de aurigas, de possessores, de cazadores y perros en mosaicos de Hispania y Africa*;
— VITO A. SIRAGO (Bari): *Collegamento di Africa e Spagna nelle avventure di* P. Sittius *nocerino* (comunicazione scritta);

— GUADALUPE LÓPEZ MONTEAGUDO (Madrid): *Inscripciones sobre caballos en mosaicos romanos de Hispania y del Norte de Africa*;
— LUZ NEIRA JIMÉNEZ (Madrid): *Inscripciones con nombres de nereidas y ninfas en los mosaicos romanos del Norte de Africa y de Hispania*;
— MARÍA PILAR SAN NICOLÁS PEDRAZ (Madrid): *Inscripciones latinas en los mosaicos mitológicos de Hispania y Norte de Africa*;
— RAQUEL LOPEZ MELERO (Madrid): *La epigrafía de los mosaicos funerarios del Norte de Africa, Hispania y Cerdeña* (testo non pervenuto);
— CARLOS MARQUEZ MORENO, RAFAEL HIDALGO PRIETO, PEDRO F. MARFIL RUIZ (Cordova): *El complejo monumental tardorromano de Cercadilla en* colonia patricia Corduba;
— MARGARITA ORFILA (Granada), MIGUEL ANGEL CAU ONTIVEROS (Barcelona), FRANCESC TUSET (Barcelona): *Una aproximación a las islas Baleares en época bajo-imperial, vándala y bizantina* (comunicazione non svolta);
— MARIA LUISA CANCELA, MANUEL MARTIN-BUENO (Saragozza): *Datos sobre epigrafía funeraria monumental* (comunicazione non svolta).

Discussione:
— sulla relazione Blázquez Martinez: NACÉRA BENSEDDIK (Algeri), JEAN-MICHEL RODDAZ (Bordeaux) e LIDIO GASPERINI (Roma).
— sulla relazione Lopez Monteagudo: ALAIN REBOURG (Parigi);
— sulla relazione Lopez Melero: LIDIO GASPERINI (Roma).

Presiedono Mustapha Khanoussi e Johannes Irmscher.
— *Interventi conclusivi* di Johannes Irmscher, Cinzia Vismara, Mustapha Khanoussi e Sandro Schipani.

— Partenza per la visita guidata al villaggio nuragico di Serra Orrios ed al museo archeologico di Dorgali (ALBERTO MORAVETTI, RAIMONDO ZUCCA).

Il Convegno, organizzato dal Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, si è svolto presso il salone della Camera di Commercio di Nuoro nella mattina del 13 dicembre; presso il salone delle conferenze dell'Hotel Cala Ginepro di Orosei negli altri giorni.

Oltre che dall'Università degli Studi di Sassari, è stato concesso un contributo finanziario dal Ministero degli Affari Esteri, dall'Assessorato alla Pubblica Istruzione della Regione Autonoma della Sardegna, dal-

l'Assessorato alla Pubblica Istruzione della Provincia di Nuoro e dall'Istituto di Studi e Programmi per il Mediterraneo (ISPROM) di Sassari.

Hanno collaborato l'Istituto di Antichità, Arte e Discipline etnodemologiche dell'Università di Sassari, il Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-Artistiche e l'Istituto di Storia Antica dell'Università di Cagliari, le Soprintendenze Archeologiche della Sardegna, l'Istituto Regionale Superiore Etnografico di Nuoro, la Biblioteca Sebastiano Satta di Nuoro, l'Ente Sardo Industrie Turistiche di Cagliari, l'Ente Provinciale per il Turismo di Nuoro, la Camera di Commercio di Nuoro.

Il Convegno è stato promosso col patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine, AIEGL (rappresentata dal Vice Presidente prof. Giancarlo Susini).

Hanno inoltre aderito con messaggi scritti l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de l'Institut de France (prof. Jean Leclant, secretaire perpetuel), l'Istituto Italo-Africano di Roma, il Centro Bartolomeo Borghesi di Bologna rappresentato dalla prof. Angela Donati, il Centro Antiquités Africaines del CNRS di Aix-en-Provence.

Hanno inoltre inviato il loro saluto il prof. Luigi Rossi Bernardi, Presidente del Consiglio Nazionale delle Ricerche, l'on.le Mario Floris Presidente del Consiglio Regionale della Sardegna, l'on.le Pinuccio Serra, Deputato al Parlamento, il dott. Roberto Dal Cortivo, Sindaco di Cagliari, il prof. Noël Duval, direttore del Centre Alfred Merlin-Archéologie de l'Antiquité tardive dell'Université de Paris IV di Parigi, il dott. Guido De Vita, presidente della Tirrenia Navigazione SPA, il sen. Pietro Pinna, segretario dell'Associazione tra gli ex Consiglieri Regionali della Sardegna.

Sono inoltre pervenuti messaggi di adesione da parte dei proff. Gabriella Angeli Bertinelli (Genova), Vanni Beltrami (Chieti), Livia Bivona (Palermo), Sandro Filippo Bondì (Roma), Enzo Catani (Macerata), Jacques Debergh (Bruxelles), Jehan Desanges (Parigi), Paolo Desideri (Firenze), Hubert Devijver (Kessel-Lo), Ginette Di Vita Evrard (Roma), Monique Dondin Payre (Parigi), Xavier Dupuis (Parigi), Naïdé Ferchiou (Tunisi), Maddalena Filindeu (Posada), Alice Freschi (Torino), Gianfranco Gaggero (Genova), Clara Gebbia (Palermo), Michel Gras (Parigi), Andreas Gutsfeld (Berlin), Tadeusz Kotula (Wroclaw), Yann Le Bohec (Lione), Marcel Le Glay (Parigi), Maurice Lenoir (Roma), Mario Luni (Urbino), Guido Achille Mansuelli (Bologna), Giovanni Mennella (Salerno), Dietz Metzel (Münster), Maria Antonietta Mongiu (Cagliari), Geneviève Moracchini-Mazel (Castellare), Silvio Panciera (Roma), Bernard Remy (Istanbul), Joyce Reynolds (Cambridge), Francesco Paolo Rizzo (Palermo), Robert J. Rowland Jr. (New Orleans), Cesare Saletti (Pavia), Gabriel Sanders (Gent), Franco Sartori (Padova), Heikki Solin (Helsinki), Yvon Thébert (Parigi), Bengt E. Thomasson (Göteborg), Alfredo Valvo (Brescia).

Il Convegno è stato curato per la parte organizzativa dal rag. Giovanni Conconi, dalla Sig.na Caterina Petretto e dal Sig. Filippo Ledda del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, oltre che dai laureandi di Archeologia delle Province Romane, di Epigrafia e Antichità Latine, di Storia Romana della Facoltà di Magistero di Sassari.

Durante il Convegno la segreteria è stata curata dall'Agenzia TEMA - Comunicazione e Immagine di Cagliari. Si sono svolte tre distinte esposizioni di volumi, curate dagli Editori Carlo Delfino di Sassari, Della Torre di Cagliari ed EdiSar di Mauro Zonza di Cagliari.

Elenco dei partecipanti

— Elisabetta Alba, Sassari;
— Raffaella Alloni, Cagliari;
— Marco Agostino Amucano, Olbia;
— Alberto Andreoli, Bologna;
— Samir Aounallah, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunisi;
— Carlo Asili, Cagliari;
— Lidiano Bacchielli, direttore dell'Istituto di Archeologia e Storia dell'arte antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Urbino;
— Paolo Barresi, Trapani;
— Piero Bartoloni, Istituto per la Civiltà Fenicia e Punica del CNR, Roma;
— Fathi Béjaoui, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunisi;
— Zeineb Ben Abdallah, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunisi;
— Habib Ben Hassen, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunisi;
— Nacéra Benseddik, Direction des Musées, de l'Archéologie, des Monuments et Sites Historiques, Ministère de la Culture, Algeri;
— Serena Bianchetti, Dipartimento di Storia, Università, Firenze;
— Giovanni Biddau, Sassari;
— José Maria Blázquez Martinez, Centro de Estudios Historicos del Consejo Superior de Investígaciones Cientificas, Madrid;
— Marcella Bonello Lai, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università, Cagliari;
— Antonietta Boninu, Soprintendenza Archeologica, Sassari;
— Giovanni Brizzi, Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari;
— Silvia Bulla, Università di Padova;
— Alessandro Campus, Enciclopedia Archeologica, Istituto della Enciclopedia Italiana, Roma;
— Franco Campus, Sassari;
— Maria Giovanna Campus, Assessorato alla Pubblica Istruzione, Regione Sarda, Oristano;
— Maria Luisa Cancela, Conservadora del Museo de Zaragoza, Saragozza;

— Alberto Capuano, Questore di Nuoro;
— Marco Cardarelli, Macerata;
— Jesper Carlsen, Ded Danske Institut for Videnskab og Kunst i Rom, Roma;
— Efisio Carta, Nuoro;
— Fatima Carta, Cagliari;
— Giovanni Carta, Sassari;
— Michele Carta, Nuoro;
— Francesco Caruso, Prefetto di Nuoro;
— Michele R. Cataudella, Dipartimento di Storia, Università, Firenze;
— Cecilia Cazzona, Sassari;
— Giovanni Alberto Cecconi, Dipartimento di Storia, Università, Firenze;
— Giampiero Cherchi, Cagliari;
— Annalisa Chessa, Sassari;
— Annarita Chiocca, Sassari;
— Michel Christol, Centre G. Glotz, UER d'Histoire, Université de Paris I, Pathéon-Sorbonne, Parigi;
— Fabrizio Ciccarelli, Olbia;
— Daniela Coradduzza, Sassari;
— Agostina Coradduzza, Sassari;
— Achille Crisponi, Presidente dell'Amministrazione Provinciale di Nuoro;
— Franco Crisponi, Cagliari;
— Miguel Angel De la Iglesia, Instituto de Historia y Arqueologia, Consejo Superior de Investigaciónes Cientificas; Academia de España, Roma;
— Manuel Delogu, Sindaco di Orosei;
— Sebastiano Demurtas, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— José D'Encarnaçao, Universidade de Coimbra;
— Anna Depalmas, Sassari;
— Giuseppino Deplano, Nuoro;
— Damiano Dessì, presidente della Camera di Commercio di Nuoro;
— Ignazio Didu, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;
— Enrica Di Martino, Cagliari;
— Angela Donati, Dipartimento di Storia Antica, Università, Bologna;
— Athanassios Ch. Eikonomopoulos, direttore della Direction of B. and P.B. Monuments, Greek Archaeological Service, Ministry of Culture, Atene;
— Serena Ensoli, Musei Capitolini, Comune di Roma;

— Mohamed Fadel Alì, Antiquities Department, Cyrene, Shahat;
— M'hamed Fantar, Centre de la Recherche Archéologique et Historique, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunis;
— Francesco Fantoli, Kinesis Video & Film, Milano;
— Puccio Fara, Cagliari;
— Paolo Filigheddu, Napoli;
— Gianfranco Floris, Nuoro;
— Melkiorre Fois, Amministrazione Provinciale, Nuoro;
— Maria Forte, Cagliari;
— Mirella Fozzi, Cagliari;
— Luciano Francini, Comandante del gruppo dei Carabinieri di Nuoro;
— Elisabetta Furno, Cagliari;
— Marcello Gaggiotti, Istituto di Archeologia, Facoltà di Lettere e Filosofia, Perugia;
— Franco Gardu, Nuoro;
— Lidio Gasperini, Dipartimento di Storia, Seconda Università di Roma-Tor Vergata;
— Virgilio Gavini, Soprintendenza Archeologica, Sassari;
— Tahar Ghalia, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunisi;
— Francesca Ghedini, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università, Padova;
— Maria Gunter, Seminar für alte Geschichte, Albert-Ludwigs-Universitat, Friburgo;
— Adolf Max Hakkert, Las Palmas;
— Antonio Ibba, Cagliari;
— Johannes Irmscher, Berlino;
— Ahlem Jalloul nata Boussaada, Faculté des Lettres de la Manouba, Université, Tunisi;
— Mustapha Khanoussi, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunisi;
— Silvestro Ladu, Presidente della Comunità Montana delle Baronie, Siniscola;
— Federico Lampis, Cagliari;
— Eugenio Lanzillotta, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università Macerata;
— André Laronde, Université de Paris-Sorbonne, Paris IV, Parigi;
— Salvatorica Ledda, Sassari;
— Ariel Lewin, Firenze;
— Giovanni Lilliu, Istituto Regionale Superiore Etnografico, Nuoro;
— Domenica Lissia, Soprintendenza Archeologica di Sassari e Nuoro;

— Raquel Lopez Melero, Departamento de Prehistoria y Historia Antigua, Facultad de Geografia e Historia, Universidad Nacional de Educacion a distancia, Madrid;
— Guadalupe Lopez Monteagudo, Centro de Estudios Historicos del Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, Madrid;
— Maria Giovanna Loriga, Sassari;
— Mauro Maievi, Olbia;
— Andreina Magioncalda, Istituto di Diritto Romano, Facoltà di Giurisprudenza, Genova;
— Mario Manca, Preside della Facoltà di Magistero dell'Università di Sassari;
— Antonio Manunta, Istituto di Botanica e Orto Botanico, Università di Urbino;
— Gabriele Marasco, Istituto di Scienze Umane e delle Arti, Facoltà di Lingue e Letterature Straniere Moderne, Viterbo;
— Arnaldo Marcone, Dipartimento di Storia, Università, Firenze;
— Silvia Marengo, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università, Macerata;
— Pierpaolo Marica, Cagliari;
— Carlos Márquez Moreno, Departamento de Ciencias de la Antigüedad, Facultad de Filosofia y Letras, Cordova;
— Denise Marras, Sassari;
— Manuel Martin Bueno, Departamento de Ciencias de l'Antigüedad, Facultad de Filosofia y Letras, Saragozza;
— Patrizia Masala, Cagliari;
— Caterina Massimetti, Pisa;
— Attilio Mastino, Direttore del Centro di Studi interdisciplinari sulle Province Romane, Università, Sassari;
— Luigi Mastio, Assessore alle Finanze della Provincia di Nuoro;
— Antonello Mattone, Dipartimento di Storia, Università, Sassari;
— Ahmed M'charek, Chef du Department d'Histoire, Faculté des Sciences Humaines et Sociales, Tunisi;
— Leonarda Meloni, Cagliari;
— Piero Meloni, Direttore dell'Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;
— Elisa Monni, Cagliari;
— Gérard Monthel, Parigi;
— Alberto Moravetti, Istituto di Antichità, Arte e Discipline etnodemologiche, Facoltà di Magistero, Sassari;
— Pierre Morizot, Parigi;
— Antonio Mulas, Nuoro;
— Ilaria Mura, Cagliari;

— Angelo Mureddu, Cagliari;
— Donatella Mureddu, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Luisa Musso, Roma;
— Donatella Nardi, Cagliari;
— Luz Neira Jiménez, Centro de Estudios Historicos, Madrid;
— Anna Maria Nieddu, Cagliari;
— Giuseppe Nieddu, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Maria Raffaela Nieddu, Sassari;
— Pierpaola Nieddu, Sassari;
— Peter Oersted, Institute of History, University, Copenhagen;
— Gianfranco Paci, Macerata;
— Giovanni Palmieri, Rettore dell'Università di Sassari;
— Claudio Parisi Presicce, Direzione Musei Capitolini, Roma;
— Lorenza Pazzola, Sassari;
— Alberto Perugia, Roma;
— Caterina Petretto, Dipartimento di Storia, Università di Sassari;
— Alessandra Piredda, Cagliari;
— Alessandra Pirredda, Padova;
— Tonino Pirino, Nuoro;
— Massimo Pittau, Direttore dell'Istituto di Filologia romanza, Facoltà di Magistero, Sassari;
— Daniela Polacchini, Sassari;
— Maria Antonietta Porcu, Sassari;
— Franco Porrà, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;
— Graziella Posadino, Cagliari;
— Paola Pulina, Sassari;
— Alain Rebourg, Centre Henri Stern de recherches sur la mosaïque, École Normale Supérieure, Parigi;
— René Rebuffat, Groupe de recherche sur l'armée romaine et les provinces, CNRS, Paris;
— Jean-Paul Rey-Coquais, Talant;
— Philippe Rigaud, Arles;
— Jean-Michel Roddaz, Centre Pierre Paris, Université de Bordeaux III, Bordeaux-Talence;
— Cinzia Rossignoli, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università di Padova;
— Antonio Roych, Radiotelevisione Italiana, RAI, Cagliari;
— Paola Ruggeri, Sassari;
— Anna Grazia Russu, Sassari;
— Armando Saba, Oristano;

— Donatella Salvi, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Antonio Sanciu, Soprintendenza Archeologica, Sassari;
— Daniela Sanna, Sassari;
— Luca Sanna, Nuoro;
— Piero Sanna, Consiglio di Amministrazione dell'Università, Sassari;
— Salvatorica Sanna, Sassari;
— María Pilar San Nicolás Pedraz, Departamento de Prehistoria y Historia Antigua, Facultad de Geografia e Historia, Universidad Nacional de Educacion a distancia, Madrid;
— Vincenzo Santoni, Soprintendente archeologo, Cagliari;
— Sandro Schipani, Dipartimento di Storia, Università, Sassari;
— Sabina Sechi, Sassari;
— Paolo Benito Serra, Cagliari;
— Renata Serra, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università, Udine;
— Ahmed Siraj, Parigi;
— Lino Sorba, Sassari;
— Giovanna Sotgiu, Dipartimento di Antichità, Archeologia e Arte, Università, Cagliari;
— Marcello Spanu, Roma;
— Fernando Spinnici, Commissariato P.S. Siniscola, Nuoro;
— Grete Stefani, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Giancarlo Susini, Dipartimento di Storia Antica, Università, Bologna;
— Abdelhadi Tazi, direttore dell'Institut Universitaire de la Recherche Scientifique, Ministère de l'Education Nationale, Rabat; membro della «Académie Royale du Maroc»;
— Alessandro Teatini, Ferrara;
— Raimondo Turtas, Dipartimento di Storia, Università, Sassari;
— Esmeralda Ughi, Sassari;
— Maria Paola Usai, Cagliari;
— Bruna Ventura, Sassari;
— Cinzia Vismara, Dipartimento di Storia, Università, Sassari;
— Konrad Vössing, Leherstuhl für alte Geschichte, Aachen;
— Gerhard Waldherr, Geschichte, Gesellschaft und Geographie, Philosophische Fakultät III, Universität Regensburg;
— Susan Walker Wilkes, Department of Greek and Roman Antiquities, British Museum, Londra;
— Raimondo Zucca, Dipartimento di Storia, Seconda Università di Roma-Tor Vergata.

Saluto del prof. Attilio Mastino
Direttore del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

Rettore Magnifico, Autorità, cari amici,

A nome dei colleghi del Dipartimento di Storia e del Centro di Studi interdisciplinari sulle province romane dell'Università di Sassari, desidero dare il più cordiale benvenuto in Sardegna ai partecipanti a questo IX Convegno internazionale di studi su «L'Africa Romana», che si tiene grazie al costante sostegno ed all'incoraggiamento delle Autorità locali ed al patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine, qui rappresentata dal vice presidente prof. Giancarlo Susini. Un saluto particolarmente riconoscente rivolgo agli ospiti stranieri, e soprattutto ai numerosi colleghi tunisini e spagnoli, che quest'anno daranno un contributo rilevante presentando una notevole quantità di materiale inedito.

Desidero ringraziare le autorità presenti, S.E. il Prefetto di Nuoro dott. Francesco Caruso, il presidente dell'Amministrazione provinciale dott. Achille Crisponi, il Questore dott. Alberto Capuano, il comandante del gruppo dei Carabinieri Ten. Col. Luciano Francini; ringrazio inoltre le autorità che hanno contribuito come di consueto al finanziamento di questa iniziativa: il Ministro per gli Affari esteri sen. Gianni De Michelis, l'assessore alla Pubblica Istruzione della Regione Sarda on.le Alberto Manchinu, l'assessore alla Pubblica Istruzione della Provincia di Nuoro Dario Pistis, i presidenti dell'Istituto di Studi e Programmi per il Mediterraneo di Sassari on.le Pietrino Soddu, on.le Umberto Cardia ed on.le Giovanni Nonne. Ringrazio inoltre tutti gli Enti che hanno sostenuto l'impegno degli organizzatori con consigli, suggerimenti ed una concreta partecipazione: in primo luogo il Comune di Nuoro con il sindaco dott. Simonetta Murru; inoltre le Soprintendenze archeologiche della Sardegna, rappresentate dal soprintendente dott. Vincenzo Santoni e dalle direttrici dott. Antonietta Boninu, dott. Maria Ausilia Fadda e dott. Alba Foschi, accompagnate da un caloroso messaggio della Soprintendente dott. Fulvia Lo Schiavo; l'Istituto di Storia Antica ed il Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-artistiche dell'Università di Cagliari, rappresentati dai direttori prof. Piero Meloni e prof. Giovanna Sotgiu, l'Istituto Re-

gionale Superiore Etnografico di Nuoro, rappresentato dal presidente prof. Giovanni Lilliu, l'Istituto Italo-Africano di Roma, la Biblioteca Sebastiano Satta di Nuoro, l'Ente Sardo Industrie Turistiche, l'Ente provinciale per il Turismo e la Camera di Commercio di Nuoro, che ci ospita, rappresentata dal presidente dott. Damiano Dessí.

Mi si permetta di chiudere questa lunga lista onorando pubblicamente un debito di riconoscenza che sentiamo di avere nei confronti del M. Rettore dell'Università di Sassari prof. Giovanni Palmieri e del preside della Facoltà di Magistero prof. Mario Manca, per l'attenzione con la quale seguono questa iniziativa e per l'apprezzamento dimostrato verso una tematica che ha l'ambizione di contribuire ad allargare in ambito internazionale e mediterraneo il ruolo dell'ateneo sassarese. La presenza del M. Rettore prof. Giovanni Palmieri è poi oggi particolarmente significativa dopo la recente approvazione in sede governativa del piano di sviluppo dell'università italiana per il triennio 1991-93, che prevede la trasformazione della Facoltà di Magistero di Sassari in Facoltà di Lettere e Filosofia e la contemporanea istituzione qui a Nuoro di tre nuovi corsi di laurea di indirizzo scientifico, due dei quali, quello in Scienze Ambientali e quello in Scienze Forestali, saranno gemmati dalla Facoltà di Scienze e dalla Facoltà di Agraria dell'Università di Sassari. Questa scelta credo possa contribuire a segnare concretamente la prospettiva di un futuro diverso per Nuoro, per la Barbagia e per le zone interne della Sardegna.

Il caso ha voluto che questo Convegno, dedicato al tema delle «Nuove scoperte epigrafiche nel Nord Africa ed in Sardegna», si aprisse oggi proprio qui a Nuoro: certo può sembrare singolare venire a parlare di iscrizioni in una terra come la Barbagia che ha restituito poche decine di epigrafi latine, che in età romana ha conosciuto solo sporadicamente ed in modo epidermico la scrittura, dove l'analfabetismo doveva essere particolarmente diffuso se non generalizzato e comunque in rapporto con la lunga appassionata resistenza alla romanizzazione.

Eppure credo che anche qui a Nuoro possa essere condiviso lo sforzo di chi intende studiare le condizioni e le forme attraverso le quali la produzione epigrafica ha accompagnato lo sviluppo della cultura scritta nelle diverse aree del Mediterraneo: ciò sarà anzi particolarmente significativo se il tema verrà approfondito, per il Nord Africa, ma anche per la Sardegna e per l'*Hispania*, con riferimento a quelle aree, fortemente isolate e conservative, nelle quali la cultura e la civiltà locale hanno resistito vivacemente all'introduzione di forme culturali nuove.

La Sardegna interna ha mantenuto una forte tradizione indigena legata alla civiltà dei nuraghi: civiltà evoluta ma analfabeta, almeno allo

stato della documentazione attuale, che per l'isolamento geografico delle comunità locali, ma anche a causa delle modalità violente della conquista, ha continuato a rappresentare un ideale punto di riferimento e se si vuole contribuisce ancora oggi a comporre quella che Giovanni Lilliu chiama l'identità barbaricina. Anche in età romana nell'isola vanno distinte in modo netto geograficamente e culturalmente due grandi regioni, la *Barbaria* interna e la *Romania* costiera, con realtà economiche e sociali nettamente differenti.

La dislocazione prevalentemente costiera delle città ha favorito la conservazione di una realtà economica e culturale arcaica nella *Barbaria* interna, collocata nelle zone montane più chiuse alla romanizzazione, che hanno mantenuto consuetudini religiose preistoriche fino all'età di Gregorio Magno. L'insediamento interno della Sardegna fu limitato da un lato a piccoli centri agricoli di scarsa romanizzazione, dall'altro lato ad alcuni campi militari posti a controllo della rete stradale, almeno in età repubblicana e nei primi decenni dell'impero; per il resto, vaste aree collinari e montuose erano occupate dalle popolazioni non urbanizzate, dalle tribù bellicose della *Barbaria*, gli *Ilienses*, i *Balari*, i *Corsi*, i *Galillenses*, i *Nurritani*, i *Celesitani* ed i *Cusinitani*, distribuiti in villaggi collocati in latifondi di uso comunitario: sono i popoli che Diodoro Siculo ricorda sui monti, dove avevano saputo mantenere la loro libertà, dedicandosi alla pastorizia, allevando il bestiame, alimentandosi di latte, di formaggio e di carne. Si erano sottratti così alle fatiche del coltivare la terra e potevano vivere contenti dei cibi semplici, senza aver bisogno del grano. Poiché abitavano in dimore sotterranee, in vere e proprie gallerie scavate in luogo di case, con facilità scansavano i pericoli delle guerre. Perciò, quantunque i Cartaginesi ed i Romani sovente li avessero inseguiti colle armi, non poterono mai ridurli all'obbedienza. Anzi, aggiunge Diodoro, i Romani, potentissimi per il vasto impero che avevano, avendo fatto spessissimo la guerra contro di loro, quale che fosse la forza militare impiegata, mai poterono giungere a soggiogarli.

Singolarmente caratterizzata economicamente e culturalmente era dunque l'area montuosa della Sardegna, al cui interno l'analfabetismo doveva essere particolarmente diffuso, se non generalizzato. Qui la tradizione orale doveva essere prevalente e la cultura scritta avrebbe imposto un impegnativo rinnovamento ad alcuni gruppi sociali, la cui struttura dovette essere per sua natura resistente e refrattaria alle novità, per innato conservatorismo forse, ma anche perché il fatto di accedere ad un nuovo codice linguistico ed espressivo avrebbe potuto contribuire a provocare la perdita di un'identità che oggi diremmo nazionale.

In età romana la produzione epigrafica nelle aree interne e collinari

della *Barbaria* si è prevalentemente limitata a testimoniare la presenza dell'autorità in un territorio ostile e non troppo ben disposto verso gli immigrati, comunque non interessato a superare i limiti di un millenario analfabetismo: ci rimangono soprattutto documenti emanati dal potere centrale, sentenze del governatore della Sardegna, cippi di confine collocati per contenere il nomadismo delle tribù indigene, miliari sistemati lungo le grandi strade che conducevano a Karales, epitaffi di ausiliari presso i diversi accampamenti, diplomi militari rilasciati ai soldati sardi che, è lecito supporre, sono tornati ai luoghi di nascita terminato il servizio di ferma, infine anche dediche religiose ufficiali effettuate dai magistrati provinciali o da procuratori imperiali, come quella a Silvano del *Nemus Sorabense*, collocata nel cuore della Barbagia da un governatore romano del II secolo d.C.

Per il resto, prevale enormemente nella documentazione epigrafica barbaricina il carattere «popolare», confermato soprattutto negli epitaffi; e insieme emerge un livello arcaico, evidente specie nell'onomastica e nei formulari, ma anche nella lavorazione officinale e nella forma delle lettere. Tale livello arcaico, che in alcuni aspetti si ricollega a precedenti consuetudini locali, persiste nella cultura scritta latina in Barbagia e taglia trasversalmente l'età imperiale, riemergendo nelle fasi tarde della deromanizzazione.

Del resto, nell'area barbaricina, ancora all'inizio del nostro secolo, le genti locali mantenevano con la classe al potere rapporti mediati attraverso funzionari intermedi, dal momento che «la massa degli illetterati era ben più composita di quanto potrebbe apparire»; secondo Ettore Cau ancora oggi «il documento scritto non trova spazi nella dimensione di vita e nei rapporti sociali».

Ho solo voluto accennare ad una problematica che investe direttamente l'interpretazione del rapporto tra culture locali e cultura romana e che insieme riguarda anche la realtà economica e sociale non solo delle zone interne della Sardegna, ma di molte altre regioni mediterranee marginali, per le quali occorre tentare una ricostruzione storica complessiva, fondata su un'indagine interdisciplinare che sia indirizzata verso una valutazione globale del mondo antico e tardo antico: il tema delle *civitates* indigene, tribù e popolazioni non urbanizzate, nomadi, seminomadi e sedentarie, raccolte intorno a re e principi indigeni, in un rapporto di collaborazione o di conflitto con l'autorità romana è stato evocato in occasione del VII e dell'VIII Convegno de «L'Africa Romana», dedicati rispettivamente alle persistenze indigene nel Nord Africa ed in Sardegna ed agli aspetti economici e sociali del mondo provinciale romano. La «resistenza» alla romanizzazione, se si è manifestata con clamorosi

fenomeni militari, spesso si è svolta in modo sotterraneo ma non per questo meno significativo. La sopravvivenza di istituzioni, abitudini, usi e costumi arcaici all'interno dell'impero romano è una delle ragioni della convivenza tra diritto romano classico e diritti locali, anche se spesso improvvise innovazioni sono entrate in contrasto con antiche consuetudini. Solo così si spiega come, accanto all'affermarsi di nuove forme di produzione, di organizzazione sociale, di scambio, in alcune aree siano sopravvissute le istituzioni locali, il nomadismo, la transumanza, l'organizzazione gentilizia, mentre la vita religiosa e l'onomastica testimoniano spesso la persistenza di una cultura tradizionale e di una lingua indigena. Altre problematiche di estremo interesse riguardano il paesaggio agrario, le dimensioni della proprietà, la pastorizia nomade, le produzioni, i commerci di minerali e di marmi, i dazi, i mercati, l'attività dei *negotiatores* italici, la dinamica di classe, l'evergetismo, la condizione dei lavoratori salariati, degli schiavi e dei liberti: temi che ora possono essere affrontati con metodi e strumenti rinnovati e sui quali l'indagine epigrafica può fornire nuovi dati e nuove informazioni. È questo almeno il contributo che ci aspettiamo dal Convegno che oggi si apre.

Vi ringrazio.

Saluto del prof. Giovanni Palmieri
Rettore dell'Università degli Studi di Sassari

Autorità, Signore e Signori, cari studenti,

Prima di leggere il documento ufficiale, a me che per natura sono portato in genere a porgere il saluto a braccio, perché mi sembra più caldo, consentite almeno una riflessione da uno che come pro-rettore prima e da rettore oggi può testimoniare attraverso questi quattro anni di un rapporto con una parte dell'Università di Sassari e nello specifico col Dipartimento di Storia ed il prof. Attilio Mastino che qui lo rappresenta, che si caratterizza per la laboriosità, per l'impegno, per il costante lavoro con il quale danno all'Università di Sassari la giusta proiezione verso il territorio.

Credo che non ci debbano essere parole né retorica per dare una connotazione del rapporto che l'Università di Sassari vuole avere con il territorio nuorese, al di là delle enfasi ma in un'analisi concreta, realistica e se mi è consentito anche severa dell'impegno che l'Università si accinge ad assumere. La presenza qui a Nuoro del sottoscritto, al di là dell'impegno dovuto che discende dalla carica, deve essere letta come l'inizio di un rapporto schietto, sincero, del rapporto che l'Università intende avere con il territorio e con le autorità nuoresi.

La specificità dell'argomento, per me anatomico, porta evidentemente a lasciare qualcosa di scritto, perché ci si muove con notevole difficoltà in un convegno di questo genere.

Desidero allora portare il cordiale saluto dell'Università di Sassari ai colleghi italiani e stranieri che partecipano a questo IX Convegno internazionale di studi su «L'Africa Romana», dedicato alla presentazione delle nuove scoperte epigrafiche effettuate nel Maghreb ed in Sardegna.

Due anni fa, sostituendo a Sassari il M. Rettore Antonio Milella, impegnato all'estero per ragioni di ufficio, avevo avuto l'onore di aprire il VII Convegno, dedicato alle sopravvivenze puniche ed alle persistenze indigene del Nord Africa ed in Sardegna in età romana: in quell'occasione avevo osservato che la romanizzazione delle zone interne dell'isola ha dovuto confrontarsi con la cultura indigena, preistorica e nuragica, che «nella storia della Sardegna ha avuto e se volete continua ad avere un

valore emblematico, rappresenta un costante punto di riferimento, costituisce una delle componenti fondamentali di quella che si chiama l'identità sarda». E proseguivo osservando che «in una terra arcaica come la Barbagia, isola nell'isola, le suggestioni legate al passato nuragico sul piano artistico, ma anche sul piano sociale, sul piano economico e sul piano culturale, sono ancora più forti e più vitali. E il lungo momento della resistenza alla romanizzazione costituisce un esempio significativo del carattere forte e libero della gente sarda».

La città di Nuoro che oggi ospita la seduta inaugurale di questo Convegno si trova nel cuore di questa Barbagia: qui veramente si manifestano ancora oggi le caratteristiche principali della società barbaricina, con il suo forte attaccamento al passato ed alla tradizione, con il suo rifiuto a sottoporsi ad una regola di vita imposta dall'esterno, ma anche con la sua ospitalità proverbiale, con il suo rispetto quasi sacro per la parola data, con la sua concezione dei rapporti sociali ancora fortemente legati al mondo dei pastori e della montagna. È questo mondo difficile e complesso che troviamo splendidamente raffigurato nelle pagine di Grazia Deledda e di Sebastiano Satta.

La visita di questa città spero possa essere per Voi l'occasione per entrare in diretto rapporto con questa Sardegna interna, con una terra che ha mantenuto nella sua storia l'impronta della preistoria, e ciò soprattutto in età romana.

Desidero portare l'augurio più sincero di buon lavoro, certo come sono che anche questo IX Convegno sarà all'altezza degli otto che lo hanno preceduto: grazie al patrocinio dell'Associazione internazionale di epigrafia greca e latina, a partire dal 1983 i colleghi del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, Attilio Mastino, Gianni Brizzi, Sandro Schipani, Cinzia Vismara, ora sostenuti anche dai colleghi di Cagliari Piero Meloni, Giovanna Sotgiu, Ignazio Didu, Franco Porrà, Marcella Bonello, hanno avviato un'iniziativa che gode di un ampio significativo apprezzamento all'interno della comunità scientifica internazionale. La partecipazione di pubblico e di studiosi all'edizione di quest'anno costituisce del resto un'eloquente conferma del ruolo che gli incontri annuali in Sardegna rivestono ormai per gli storici antichi, per gli archeologi, per i filologi e per gli epigrafisti europei e maghrebini: in questa sede si è avviato un rapporto fecondo tra scuole e tra tradizioni differenti, rapporto che ha già prodotto significativi risultati scientifici, come è dimostrato dalla collana delle Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, molte delle quali scritte a più mani, con la partecipazione di studiosi dei diversi paesi del Mediterraneo.

La mia presenza oggi qui a Nuoro vuole mostrare l'interesse che l'a-

teneo sassarese attribuisce a quest'iniziativa e all'attività di ricerca avviata dai colleghi del Dipartimento di Storia: del resto, la nascita del Centro di Studi interdisciplinari sulle province romane, costituito ormai un anno fa, è la migliore dimostrazione del fatto che l'Università di Sassari intende assicurare continuità ed adeguato sostegno a questo progetto di ricerca.

L'anno accademico che si apre sarà per l'Università italiana ed in particolare per le due Università isolane particolarmente impegnativo: cambiati i due rettori, rinnovata la dirigenza, ci si avvia verso l'attuazione dell'autonomia universitaria e del piano di sviluppo dell'Università, che tra l'altro prevede la trasformazione della Facoltà di Magistero di Sassari in Facoltà di Lettere e Filosofia, con un corso di laurea in Lettere antiche e con un corso di diploma di primo grado in Beni culturali. Nei programmi governativi si avvia per la prima volta, anche se timidamente e con non poche contraddizioni, il discorso di una prima embrionale presenza universitaria qui a Nuoro, con un corso di laurea in Scienze forestali, gemmato dalla Facoltà di Agraria di Sassari e con un corso di laurea in Scienze ambientali, gemmato dalla Facoltà di Scienze Matematiche, Fisiche e Naturali di Sassari.

Non posso non osservare come l'assenza di adeguati finanziamenti e l'obbligo imposto dal Governo di limitare la nascita dei corsi di laurea ai soli casi in cui sia veramente dimostrato il costo zero, possano essere elementi gravemente negativi, che possono ritardare o addirittura impedire il processo di decentramento e di riequilibrio territoriale.

Non potevo sottrarmi oggi a Nuoro dal sollevare questo problema approfittando della presenza a questo Convegno delle autorità regionali, provinciali e locali; voglio però assicurare che da parte mia e da parte del Consiglio di Amministrazione dell'Università di Sassari verrà fatto ogni sforzo possibile perché i progettati corsi di laurea a Nuoro possano partire, con il sostegno dell'Amministrazione Regionale, della Provincia e del Consorzio per lo sviluppo degli studi universitari nel Nuorese.

Un'ultima notizia: a testimonianza del rapporto di fiducia e del valore scientifico del prof. Attilio Mastino, sono lieto di informarvi di aver scelto il prof. Mastino per la prolusione da tenersi in occasione dell'inaugurazione dell'anno accademico prossimo venturo nell'Università di Sassari.

Vi ringrazio e vi auguro un buon lavoro ed un felice soggiorno in Sardegna.

Saluto del dott. Achille Crisponi
Presidente dell'Amministrazione Provinciale di Nuoro

Rettore Magnifico, Eccellenza, autorità presenti, signori Presidi, docenti e studenti universitari, signori tutti,

sono molto onorato di porgere a tutti voi il più caloroso e sincero saluto dell'Amministrazione Provinciale di Nuoro, del Consiglio, della Giunta e mio personale. Siamo anche fortemente onorati per questa presenza altamente qualificata sul piano scientifico, per la presenza soprattutto del Rettore Magnifico, che credo dia a questo Convegno ed alla città di Nuoro un significato importante per i futuri impegni cui accennava anche il Rettore prima, sull'istituzione dei corsi universitari nella nostra città.

Io credo che questo piano di sviluppo triennale dell'Università italiana, approvato a fine ottobre ed al quale già necessita una qualche modifica, che credo che i parlamentari sardi stiano per predisporre e per presentare al Ministro, credo che questo Piano triennale, con l'istituzione di questi corsi di laurea in Scienze Ambientali, in Scienze Forestali ed in Ingegneria gestionale, nonché i diplomi di primo grado, sia davvero un evento storico per una città definita a suo tempo l'«Atene Sarda», che però ha visto esprimersi soprattutto tanti autodidatti senza una presenza qualificata in loco di un'Università. Quindi la presenza del Rettore io credo stia a significare a suggellare questo avvenimento storico, del quale tutti enormemente gli siamo grati.

Voglio ringraziare altresì il prof. Attilio Mastino intanto perché è mio collega in Giunta Provinciale sia perché profonde notevole impegno sia in termini di amministrazione ma sappiamo anche dalle parole dette prima dal M. Rettore profonde notevole impegno nella sua professione in qualità di docente universitario. E siamo grati al M. Rettore per le parole di apprezzamento che ha avuto nei confronti del prof. Mastino.

Voglio porgere il benvenuto a tutti i docenti, soprattutto ai docenti stranieri, che presumo abbiano fatto tanti sacrifici per essere presenti oggi qui a Nuoro, nel cuore delle zone interne.

Credo che questo convegno, che si apre stamattina, porterà i docenti questi giorni ad approfondire le tematiche cui accennavano prima

il prof. Mastino ed il M. Rettore: è un convegno — ho avuto modo di vedere il programma — molto nutrito di comunicazioni e credo che i Sardi per un verso e chi si occupa in termini scientifici di storia senz'altro ne ricaveranno risultati apprezzabili.

Credo che sia altresì utile il fatto che di queste zone interne della Sardegna, delle quali a proposito o a sproposito si parla per lo più in termini negativi, possa invece intanto Nuoro ospitare questo convegno ma anche questo territorio possa essere eventualmente oggetto di studi per quel che concerne il periodo romano, sul quale pure non ci sono rimaste tantissime tracce; io credo che i docenti avranno modo di esprimersi in questi giorni e di farci rivivere in qualche misura quello che è stato il periodo trascorso e le testimonianze varie che i Romani ci hanno lasciato.

Io chiudo qui, ringraziando ancora il Rettore Magnifico, il Preside della Facoltà di Magistero di Sassari, gli studiosi provenienti dalle altre Università e Istituti di ricerca nazionali e stranieri, tutti i docenti e le qualificate presenze scientifiche che assistono a questo convegno.

Credo che dovremo approfondire i rapporti tra le Amministrazioni locali e le due Università; noi siamo fortemente impegnati, anche come Amministrazione Provinciale, perché questa Università a Nuoro cresca sul serio, siamo disponibili a mettere tutti i fondi necessari e sembra inoltre opportuno intanto comunicare che la Regione Sarda proprio qualche giorno fa, il Consiglio Regionale in sede di assestamento di bilancio 1991, ha assegnato alle due Università di Cagliari e di Sassari una cifra di poco superiore ai 2 miliardi per avviare le spese di gestione dei corsi di laurea a Nuoro; ha altresì assegnato 500 milioni al Consorzio per lo sviluppo degli studi universitari nel Nuorese e 900 milioni all'AILUN. Ci rendiamo conto che si tratta di piccole cifre; che sforzi maggiori occorre fare e io credo che con l'impegno di tutti, del mondo culturale per un verso, delle istituzioni locali e regionali per un altro, questa città possa davvero sperare in un futuro migliore.

Saluto del prof. Mario Manca
Preside della Facoltà di Magistero dell'Università di Sassari

Mi è particolarmente gradito porgere il saluto della Facoltà di Magistero di Sassari e mio personale, in apertura di questo IX Convegno internazionale di studi su «L'Africa romana», che quest'anno si tiene qui a Nuoro. E questo non soltanto perché credo che la scelta della sede sia risultata particolarmente felice, ma anche e soprattutto perché essa ha privilegiato una di quelle che con un eufemismo abbastanza indovinato sono definite «zone interne», quasi fossero chiuse alla cultura ed alla circolazione di idee, mentre invece sono sempre risultate e tuttora risultano un vero e proprio laboratorio di idee, di forze vive e di stimolanti esperienze.

Mi piace ricordare a questo proposito che l'Università di Sassari da vari anni ha proposto e propone con sempre maggiore insistenza una collaborazione fattiva con la Provincia di Nuoro, e con il suo capoluogo, poiché come è noto ha varato progetti di collaborazione e di gemmazione di Facoltà Universitarie, che prevedono sia l'apertura di un corso di studi superiori in Conservazione dei Beni Culturali, sia altri progetti che riguardano le Facoltà scientifiche.

Se questo finora non è stato possibile non è per carenza d'impegno da parte nostra, ma per scarsa volontà politica.

Oggi invece si aprono, soprattutto con il varo del nuovo piano di sviluppo triennale dell'Università, nuove prospettive che speriamo possano presto realizzarsi e per le quali la nostra Facoltà può offrire tutta la sua collaborazione. Per esempio un diploma di primo livello, la così detta laurea breve in Conservazione dei Beni Culturali ed Ambientali, che colmerebbe una lacuna già da tempo lamentata nella nostra isola. La ricchezza archeologico-artistica di questa provincia e del suo vasto patrimonio ambientale e naturalistico giustifica pienamente il progetto, che potrà aprire anche nuove ed interessanti prospettive di lavoro e di occupazione. Noi come Facoltà di Magistero — speriamo di chiamarci fra poco Facoltà di Lettere — ci sentiamo particolarmente vicini a questa provincia ed a questo territorio, sia sotto l'aspetto culturale che sotto l'aspetto umano: e vorremmo offrire la nostra collaborazione per la crescita e l'arricchimento che le esperienze pregresse possono secondo le nostre più modeste forze consentirci.

Spero quindi che la presente occasione possa fornire un valido motivo per concentrare su questa sede l'attenzione di un settore non secondario della cultura: quello legato al mondo romano ed ai rapporti tra la Sardegna e l'Africa che, iniziato nel momento del massimo fulgore della Roma antica, prosegue tuttora per una sorta di simbiosi che unisce le due sponde del Mediterraneo.

E d'altra parte la presenza in questa sede di tanti illustri studiosi italiani e stranieri non può che accrescere l'orgoglio di presentare proprio a Nuoro, sede e centro di una cultura che non credo sia errato definire conservativa, l'apporto di uomini e di idee di provenienze tanto diverse.

Mi sia consentito in chiusura di questo mio breve intervento di porgere un sentito ringraziamento al Magnifico Rettore dell'Università di Sassari, che con la sua presenza credo abbia voluto garantire anche l'impegno per un rapporto sempre più stretto e più serrato tra il nostro ateneo ed il vostro territorio.

Ed anche un vivo ringraziamento ai colleghi del Dipartimento di Storia, ai colleghi Giovanni Brizzi, Sandro Schipani, Cinzia Vismara e, last but not least, si dice in inglese, al collega Attilio Mastino, che con il suo impegno ormai decennale, ha permesso che i nostri incontri sull'Africa Romana siano diventati un appuntamento culturale tra i più importanti non solo della Sardegna ma dell'intero paese.

E il mio augurio personale è che essi possano conoscere un sempre maggiore successo.

Intervento della dott. Antonietta Boninu
Direttrice della Soprintendenza archeologica per le province di Sassari e Nuoro

Illustre signor Presidente della Provincia di Nuoro, illustri studiosi convenuti, cari colleghi,

a tutti i presenti formulo a nome della dott. Fulvia Lo Schiavo, Soprintendente archeologo per le province di Sassari e Nuoro, un cordiale saluto di buon lavoro per questo Convegno che ormai segna una nuova tappa nella storia degli studi di età romana e nella storia degli studi sulla Sardegna archeologica.

La Soprintendenza archeologica, a partire dal 1976, ha tracciato una linea di intervento nel Nuorese, che si è concretizzata prima nell'inaugurazione del Museo Speleo-Archeologico e poi in tutta una serie di interventi che sono ancora parzialmente in corso: di ricerca vera e propria, di tutela e di valorizzazione: alcuni sono ancora da avviare con i finanziamenti della Regione Autonoma della Sardegna.

L'impegno della Soprintendenza archeologica nel Nuorese ha due obiettivi principali per il prossimo futuro: uno è l'allestimento del Museo Nazionale a Nuoro, punto di riferimento per l'intera provincia; il secondo è la ripresa delle ricerche nel Nuorese per l'età romana. E a questo proposito formulo un ringraziamento caloroso ai due illustri professori, al prof. Attilio Mastino ed al prof. Piero Meloni che per questo periodo storico importantissimo per la Sardegna hanno sempre cortesemente e sostanzialmente sostenuto l'attività della Soprintendenza.

Vi ringrazio.

Giovanni Brizzi

Nuove scoperte epigrafiche nel Nord Africa ed in Sardegna. Introduzione

Autorità, Magnifico Rettore, Illustri e Carissimi Colleghi, Signore e Signori, Studenti

chiamato una volta ancora ad introdurre i lavori del nostro annuale Convegno, onore che debbo esclusivamente all'ormai lunga e cara militanza nell'Ateneo sassarese, sono costretto ad ammettere che, nella presente circostanza, più che mai temo di apparire come il *sutor*, il calzolaio redarguito da Apelle e reso celebre da Valerio Massimo; come un saccente, cioè, intenzionato ad occuparsi di cose non sue. Ciò soprattutto per il tema conduttore di questo incontro, le «Nuove scoperte epigrafiche in nord Africa ed in Sardegna», che mi vede tra una miriade di studiosi spesso più competenti di me.

Sarò brevissimo, dunque; tanto più che il dovere, assai gradito, di porgere un caloroso saluto ai vecchi e nuovi amici convenuti qui non mi esime dall'altro, del pari cogente, di non superare i limiti di tempo, necessariamente esigui, stabiliti anche per chi, altrimenti da me, ha argomenti nuovi e importanti da proporre.

Vorrei tuttavia sottolineare brevemente come, in questo nostro nono appuntamento — nove è numero per eccellenza magico, simbolo pitagorico (e, spero, augurale) di armonia — il Convegno trovi finalmente l'occasione per saldare un debito da tempo contratto con le discipline epigrafiche. Costantemente presente in una sezione apposita, ispiratrice da sempre di incontri che sono nati per l'auspicio di numi tutelari quali Marcel Le Glay e Giancarlo Susini e sono posti sotto l'alto patronato dell'Association d'Épigraphie Grecque et Latine, l'epigrafia non aveva però avuto ancora l'onore di vedersi intitolato l'intero Convegno.

L'omaggio era dunque doveroso; e ormai indifferibile, tanto più che il contributo da essa offerto ai nostri studi è davvero imponente. Per limitarmi all'Africa romana soltanto (la trattazione delle cose di casa conviene che io la lasci ad altri; e all'amata Sardegna, in particolare alla regione in cui siamo, meglio di quanto potrei fare io ha accennato l'amico Mastino), ricorderò qui che essa ha restituito oltre 50 mila iscrizioni, un patrimonio immenso e costantemente arricchito di acquisizioni nuove.

Così, malgrado gli aggiornamenti generali al *CIL* VIII (ricordo qui, ad esempio, le *Inscriptions Latines d'Afrique*; le *Inscriptions of Roman Tripolitania*; le *Inscriptions Latines de la Tunisie*; le *Inscriptions Latines de l'Algérie*; le *Inscriptions Latines du Maroc*; le *Inscriptions antiques du Maroc, 2- Inscriptions Latines* della collana di *Etudes d'antiquités africaines*, CNRS, Paris 1982), malgrado le ampie rassegne bibliografiche (come quelle di Le Glay e Duval), malgrado i *corpora* locali (come quello di *Althiburos* o quello, cristiano, di *Ammaedara*), malgrado i tanti studi singoli, restano tuttora un buon numero di inediti.

In continuo aumento, le acquisizioni dell'epigrafia hanno consentito l'avvio di una vastissima serie di indagini in ogni campo e una ricostruzione della società e della cultura africana che, sola, sembra poter toccare la profondità e assumere i caratteri propri di alcuni settori della storia moderna.

Singoli rinvenimenti, talora importantissimi, permettono addirittura di identificare città, comunità minori e tribù indigene altrimenti ignote; o almeno di localizzare con precisione realtà note finora solo attraverso la menzione delle fonti letterarie. Ciò soprattutto in Tunisia, dove le località scoperte o identificate sono una ventina circa; ma anche in Algeria (dove, tra centri abitati e nuclei indigeni, si raggiungono gli undici casi) e in Marocco, dove all'identificazione di *Zilil* si sommano i casi di *Thamusida, Tocolosida* e *Gilda*.

Particolare attenzione, nel corso degli ultimi anni, è stata dedicata alla storia amministrativa delle provincie africane: numerosi dati acquisiti tramite l'epigrafia hanno consentito, ad esempio, di riscrivere la prosopografia dei governatori provinciali, fino all'età tarda.

Tra gli altri aspetti analizzati in quest'ambito figura l'ascesa, all'interno della scala sociale, delle famiglie provinciali, delle quali, in qualche caso, si è addirittura giunti a riscrivere la storia. Nella Proconsolare e nella Numidia cresce, in progresso di tempo, la quantità dei senatori, che appare nutrita soprattutto nell'età dei Severi; mentre un ritardo sensibile (non dovuto, pare, a un difetto di rivenimenti soltanto) si registra invece nelle Mauretanie. Aumenta, comunque, il numero dei *clarissimi* rivelati a noi dalle epigrafi.

Oggetto di studio sono state, di recente, anche le carriere equestri, le origini dei membri di questo ceto, i legami famigliari e di patronato, i fondamenti economici delle aristocrazie municipali. Si sono precisati alcuni aspetti nell'attività dei liberti imperiali; e si sono indagate le condizioni degli *humiliores*, della popolazione rurale, degli schiavi.

Altrettanta fortuna hanno avuto, negli ultimi tempi, i problemi di cronologia, come quello relativo all'origine della provincia di Numidia;

gli avvenimenti militari; le sopravvivenze e le trasformazioni, all'interno, di strutture più antiche, come quelle puniche o numidiche. Ha destato particolare interesse, in proposito, la ricomparsa in età tarda, accanto alla persistente organizzazione romana, di *reges Mauri*, reguli indigeni le cui mansioni sembrano complementari, non alternative, rispetto a quelle dei funzionari imperiali; nonché il problema, latamente analogo forse, dei *praefecti gentis*.

L'organizzazione municipale e la condizione giuridica delle città in Africa Proconsolare e in Numidia sono ora molto meglio definite che in passato. Ormai chiare sono, altresì, le tappe che conducevano una *civitas* indigena a divenire municipio e poi colonia. Agli aspetti sociali ed economici della realtà urbana si è dedicata particolare attenzione; e si è persino analizzata la funzione e valutato il peso e il significato dei soprannomi imperiali di cui le singole città si fregiavano, giungendo a ricostruire per loro tramite l'*iter* di una promozione giuridica.

Numerosi studi hanno gettato nuova luce sulle istituzioni cittadine nei loro differenti aspetti, dalla sopravvivenza (anche a distanza di secoli dalla conquista) delle cosiddette «anomalie» municipali, come l'antica magistratura punica dei sufeti; alla creazione di uffici quali la questura municipale o i *curatores rei publicae*; fino alla natura e alle funzioni di figure particolari, come gli *undecemprimi* o i *triumviri*, che sottolineano l'estendersi dello *ius Romanum* e l'estinguersi degli usi locali.

Si discute sulla suddivisione di molte città africane in curie — una realtà che accoglieva probabilmente non gli *universi cives*, ma l'alta borghesia soltanto — e sull'origine di queste entità. Si indagano i caratteri di *pagus* e *castellum*, termini che sembrano avere accezioni diverse a seconda delle diverse località.

È stato studiato l'evergetismo, anche e soprattutto in rapporto con le élites municipali, pronte, ancora in età tarda, a competere per cariche pubbliche pagate con impegni elettorali talora incauti. È stata valutata la consistenza sia delle *summae honorariae* promesse per l'elezione, sia dei *congiaria* e, più in generale, delle cifre spese per beneficiare le città. Si è cominciato, per tipologie, l'inventario delle opere pubbliche la cui realizzazione sia documentata nelle iscrizioni; senza trascurar l'ammontare delle spese e le motivazioni dei dedicanti. Si è valutata la presenza e la distribuzione territoriale di alcune tribù, come la *Arnensis*; si sono esaminate natura e funzioni delle *sodalitates*.

Un capitolo importante è costituito dalla demografia, con i suoi infiniti risvolti: dalla colonizzazione e dall'attività dei gruppi rurali allo sviluppo urbano; dagli scambi e dai trasferimenti interni di nuclei o di individui ai rapporti e ai contatti tra autoctoni ed immigrati; dal nomadismo

alla romanizzazione; dall'organizzazione famigliare agli indici di natalità; dal tasso di accrescimento della popolazione alla durata media della vita, fino alla mortalità e alle sue cause. Affrontato in generale, con opere di grande impegno, il tema è stato poi variamente ripreso e precisato per le singole località africane.

Nuovi elementi emergono sul commercio, sulla valorizzazione delle campagne, sui criteri dello sfruttamento agricolo, sulle condizioni del colonato, sulla centuriazione, sullo *status* giuridico del suolo; né manca l'attenzione ad altri fattori ancora, come le caratteristiche e le funzioni dei mercati rurali, la viabilità, le strutture difensive del *limes*, i campi militari, i soldati e la loro vita, il quadro delle truppe di stanza, la loro consistenza numerica e tipologica, il reclutamento, l'attività dei singoli reparti.

Il problema degli spostamenti successivi del *limes* ha riguardato in particolare la *Mauretania Caesariensis*, dove l'opera accorta dei Severi ha stabilizzato o, secondo altri, prolatato il confine ed avviato la romanizzazione del territorio. Anche nei suoi aspetti teorici generali questo fenomeno e quello della cosiddetta «resistenza» ha poi sollevato un serrato dibattito. Sulle ragioni, le cause, i caratteri del dissenso indigeno molto si discute, in vista di un'analisi sempre più articolata. Tra i metodi per promuovere la romanizzazione e per assicurare la difesa contro i nomadi del Sahara e delle fasce predesertiche figura, naturalmente, la trasformazione del paesaggio, come solo mezzo per giungere alla loro sedentarizzazione; e quindi alla neutralizzazione dei loro impulsi meno controllabili.

Un ampio rilievo ha assunto il settore della vita religiosa. In particolare si sono esaminate anche qui le sopravvivenze degli antichi culti, punici e numidici; nonché il loro rapporto con la spiritualità romana, che ha dato vita spesso a singolari e suggestive forme di sincretismo. Tra i sacerdozi si è studiata soprattutto la natura (e i diversi aspetti) del flaminato, sia in generale, sia rispetto alle singole città; il rapporto tra flaminato cittadino e flaminato provinciale; il ruolo dei sacerdozi all'interno della carriera municipale; l'esatta denominazione degli addetti al culto imperiale, la natura degli *Augustales*.

Un campo del tutto nuovo è poi quello dell'onomastica, che in Africa assume spesso caratteri del tutto peculiari, nel segno ancora una volta di una tradizione costante e antichissima. Così studi particolari sono stati dedicati a particolari varietà di *cognomina*, alla filiazione doppia, alle influenze indigene, alla diffusione dei gentilizi imperiali connessi con la colonizzazione (del I secolo soprattutto), alle attestazioni dei *nomina* legati alla figura di qualche proconsole. Oltre agli studi generali, numerose opere sono state dedicate alle singole città o agli specifici aspetti del tema, così come all'onomastica punica o a quella ebraica.

Di trattazione relativamente nuova è, del pari, il problema concernente l'analisi dei materiali, le cave, le tecniche di preparazione, le officine lapidarie. Si è discussa l'evoluzione cronologica dei monumenti, regione per regione; l'impianto decorativo; nonché singoli motivi simbolici, come quello dell'ascia.

Sono stati studiati, inoltre, alcuni formulari epigrafici, nonché la lingua delle iscrizioni africane per quanto riguarda gli aspetti fonetici, morfologici e sintattici, con confronti rivolti soprattutto alla penisola iberica e alla Sardegna.

Esiste, ora, una *Prosopographie de l'Afrique chrétienne*; e, tra le tematiche particolari in quest'ambito si possono ricordare qui almeno i saggi sulle iscrizioni destinate ai martiri cristiani di Tunisia; sulle iscrizioni di *Tipasa, Columnata, Tebessa*; sui mosaici funerari di *Enfida* e di *Furnos Minor*. Largamente studiati sono anche i testi donatisti, ebraici, metrici.

Meramente indicativo (e mi scuso per le molte, moltissime tematiche forzatamente omesse), questo elenco intende solo brevemente riflettere sulle benemerenze di una disciplina del cui apporto si sono giovati tutti o quasi i settori dello scibile antico, dalla geografia storica alla storia economica, dalle scienze demografiche alle antichità militari; e cui tanto debbono tutti i nostri Convegni passati. Molto è stato fatto; ma molto resta ancora da fare, anche solo col materiale a nostra disposizione, almeno in parte inedito; ed è un patrimonio che l'abilità e la solerzia dei colleghi archeologi accresce di giorno in giorno.

L'Africa romana è, in sé, *kosmos*, vero e proprio universo; collegato per di più ad altri universi, come anche la presenza di tanti amici iberici basta a rammentarci. Il solo contributo dell'epigrafia basterebbe dunque, io credo, a giustificare e insieme ad imporre una cadenza annuale al nostro appuntamento; un appuntamento che da questo e da altri settori disciplinari trae linfa costante ed inesauribile.

Vi ringrazio.

René Rebuffat

«La Sardegna Romana»

Monsieur le Recteur, Mes chers amis,

A peine ai-je reçu la seconde édition de *La Sardegna Romana* de Piero Meloni, que je me suis aperçu que je devais contredire l'auteur. En effet, celui-ci déclare dans sa préface: «in quindici anni un libro come questo invecchia e non poco». Et de fait la première édition est de septembre 1975, quindici anni... Mais devons-nous dire que cette première édition a vieilli?

Il faudrait ici réfléchir quelque peu à ce thème du vieillissement des œuvres d'érudition. Que se passe-t-il de nouveau en quinze ans? L'auteur nous le dit lui-même dans sa préface. Des découvertes matérielles, de nouveaux examens analytiques et synthétiques, conduisent à des jugements mieux consolidés: «la ricerca archeologica... ha progredito notevolmente, portando a risultati che sembravano insperati; il materiale epigrafico si è arricchito di nuove acquisizioni chiarendo problemi topografici, istituzionali, religiosi, e, più in generale, culturali; le serie monetali ... hanno attirato l'attenzione; le fonti letterarie sono state sottoposte ad attento esame, ponendo in rilievo connessioni ed interrelazioni; nuovi aspetti giuridici ... sono stati messi in luce ...».

Et puis quelquefois nous assistons à un renouvellement des questions elles-mêmes et du contexte scientifique: «è cambiato il nostro approccio col mondo romano».

Quand Piero Meloni nous dit que sa première édition a vieilli, nous devons donc lui accorder que depuis quinze ans, effectivement, un grand nombre d'informations nouvelles, depuis la découverte pure et simple de l'objet archéologique, jusqu'à la réflexion sur les sujets, qu'un grand nombre d'informations sont parvenues. Nous pouvons lui accorder que nous nous posons de nouvelles questions. Mais nous devons le contredire, car nous ne devons pas lui accorder qu'auraient vieilli les points de vue de la recherche, et la méthode nécessaire pour les aborder.

Les familiers de la *Sardegna Romana* retrouveront donc, et on doit s'en féliciter, la même grille de lecture, pour parler pompeusement, ou tout simplement le même plan, car ce bon vieux mot dit autant et plus

que des expressions plus prétentieuses, le même plan que dans la première édition. C'est que la première édition avait su embrasser l'ensemble des sujets de réflexion qui soient dignes d'intérêt. L'histoire des événements n'y était pas négligée: et nous savons que cette histoire commence au moment où Rome découvre à son horizon une Sardaigne encore punique et se termine avec l'invasion vandale, un peu après la moitié du Ve siècle. L'histoire sociale, les structures administratives, l'économie y étaient très largement traitées; puis s'y trouvait aussi une véritable description de la Sardaigne, de ses villes, de ses routes, de ses forces militaires; et puis encore, l'histoire des idées et de la religion, depuis la strate phénico-punique jusqu'aux derniers conflits du christianisme. On sera donc reconnaissant à l'auteur de s'être lui-même réinterrogé dans le même cadre (et on retrouvera la même table des matières, heureusement détaillée).

L'afflux des informations nouvelles a conduit à réécrire à nouveau les chapitres qui sont au maximum tributaires des informations nouvelles: l'organisation préromaine, les survivances puniques, le réseau routier, l'organisation militaire. Quand on rend compte d'un ouvrage, on y met toujours un peu de malice: on cherche à discerner l'auteur derrière l'oeuvre, et à trouver ce qui l'a intéressé davantage. Est-ce que je me trompe beaucoup si nous voyons aussi dans ce choix le goût de notre auteur pour ses chers milliaires, pour la topographie, qui le conduisent vers la topographie administrative, et aussi d'autre part peut-être vers ces tout premiers temps d'une Sardaigne, encore un peu préromaine, des temps républicains? Je ne sais pas, car je constate qu'il n'est pas un secteur qui n'ait été modifié. On est passé d'un livre de 488 pages à un livre de 624 pages, 136 de plus, ce qui est considérable. L'illustration, choisie pour sa valeur évocatrice, a été recomposée, et illustre le progrès des découvertes ou des présentations de sites, et on retrouvera, attentivement révisée, la carte déjà classique des «Centres habités et voies de communication».

Je suis bien loin en disant cela d'épuiser ou d'évoquer l'intérêt de l'ouvrage. L'auteur a largement et heureusement développé l'annotation permanente constituée par l'examen des sources de sa documentation, sous une forme raisonnée, nous donnant du même coup références, contenu des références, jugements et confrontations. C'est alors que toutes les discussions qui auraient ralenti le texte se trouvent résumées ou évoquées en quelques mots. Si on voit que la bibliographie a été enrichie de 24 pages, ce qui représente plus de 350 références nouvelles, on mesurera l'intérêt de l'instrument de travail que nous possédons désormais. Par curiosité, ouvrons la bibliographie sub verbo «Meloni»; nous trouvons 24 références au lieu de 13, et nous ne sommes pas surpris que le livre illustre une érudition vivante et toujours attentive.

Maintenant, je vais m'adresser d'abord aux heureux possesseurs de l'édition de 1975. Parce que vous avez désormais la nouvelle édition, gardez soigneusement l'ancienne (et si vous ne voulez vraiment pas la garder parce que votre bibliothèque est vraiment trop petite, donnez-la moi!). Ce n'est plus, grâce à l'auteur lui-même, le dernier cri de nos connaissances sur la Sardaigne, mais c'est une œuvre de référence, un milliaire (pour utiliser une comparaison qui plaira à Piero Meloni) sur le chemin de nos connaissances, et c'est un livre que nous ouvrirons encore pour faire le point sur leur progrès.

Ensuite, je m'adresse à ceux qui n'ont pas l'ancienne édition et pas encore la nouvelle. Publicité entièrement gratuite, croyez-le bien: votre bibliothèque est incomplète si elle ne compte pas ce nouvel et magistral ouvrage de 1990. En tout cas, il est dans la mienne, et je m'en félicite!

Eugenio Lanzillotta

Presentazione del *Lessico delle iscrizioni greche della Cirenaica*

Con vivo piacere ho accolto l'invito di presentare il volume della Dott.ssa Silvia Marengo sul *Lessico delle iscrizioni greche della Cirenaica*. L'Autrice, nella breve premessa al libro, ricorda come il lavoro abbia avuto inizio presso l'Istituto di Storia antica dell'Università di Macerata nell'ambito del programma di ricerca sulla Cirenaica. A questo Istituto, piccolo, ma sempre intensamente attivo nel campo della ricerca, ho avuto anch'io l'onore di appartenere per circa un decennio, durante il quale ho potuto constatare direttamente l'avvio di importanti programmi di ricerca, tra cui questo già ricordato, sulla Cirenaica, per il quale va ascritto il merito al Prof. Lidio Gasperini che ha avviato e continua ad animare questa ricerca.

Questo breve ricordo personale spiega il mio compiacimento per la stampa del volume, ma anche, per la conoscenza dell'Autrice, mi consente di poter avanzare una prima valutazione, ovvero: «un lavoro così impegnativo e faticoso poteva essere frutto solo della preparazione, della pazienza e della costanza della Dott.ssa Marengo»; ad avvalorare questa affermazione basterà far presente che l'Autrice ha esaminato e schedato più di 10.000 lemmi.

Il *Lessico* esce tra gli «Studi pubblicati dall'Istituto Italiano per la Storia antica», contrassegnato col numero XLIX e continua a testimoniare l'importante presenza di questo Istituto nella ricerca per la storia antica in Italia, ed anche la forte presenza degli studiosi italiani nel campo della storia, dell'archeologia e delle antichità della Cirenaica dalle prime missioni archeologiche ai nostri giorni.

E proprio sull'attività di uno dei pionieri dell'archeologia cirenaica si è venuta ad arricchire la nostra informazione con la pubblicazione del carteggio epistolare «Federico Halbherr e Gaetano De Sanctis»[1], che riporta alcune lettere scritte da Gaspare Oliverio, allora in missione in

* S.M. Marengo, *Lessico delle iscrizioni greche della Cirenaica*, Roma 1991.

[1] S. Accame, *F. Halbherr e G. De Sanctis (nuove lettere dal carteggio De Sanctis* 1892-1932), Roma 1986.

Cirenaica, a questi due insigni studiosi. Le lettere, oltreché preziose per le notizie di carattere scientifico, rievocano il fervore e l'entusiasmo di quegli intensi anni di ricerca, che segnarono una svolta per la conoscenza di Cirene e della Cirenaica, come giustamente riconosce A. Laronde nella introduzione al suo recente volume *Cyrène et la Libye hellénistique* (p. 18).

Il richiamo della attività archeologica a Cirene e nel suo territorio spinge il nostro pensiero, con tristezza e rammarico, al ricordo dello studioso, Sandro Stucchi, che ha legato la sua vita a questa città antica, svelando alla nostra conoscenza le sue mirabili architetture. Sandro Stucchi avrebbe certamente gioito della pubblicazione di questo *Lessico*.

La stampa del volume è stata curata dalla Tipografia Don Bosco di Roma, una tipografia in grado ancor oggi di offrirci una edizione elegante e limpida, quale i caratteri a piombo hanno tradizionalmente assicurato.

Con il suo *Lessico* la Marengo si è inserita in un campo di ricerca quanto mai attuale, sarà sufficiente ricordare il Programma nazionale sulla «Lessicografia tecnica greca», avviato presso la Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Messina. Su questa tematica si è già svolto un Seminario di studi nello scorso anno, i cui atti sono stati alacremente pubblicati a cura delle Professoresse Radice Colace e Caccamo Caltabiano[2].

Il collega Giuseppe Nenci nella relazione di apertura al Convegno[3] mette in evidenza l'importanza di questi lavori, che tra l'altro sono facilmente collegabili ad un'opera di computerizzazione e possono pertanto offrire nuove ed insperate possibilità di ricerca, sì da accostare, forse con un po' di ottimismo, la nostra epoca a quella che seguì l'invenzione della stampa. Certo è che attraverso la lessicografia ci si ricollega a quel periodo, poiché il *Thesaurus Latinae Linguae* vide la luce nel 1532, e circa quarant'anni dopo, nel 1572, il *Thesaurus Graecae Linguae*.

Una ricerca, questa sulla lessicografia, che rispecchia esigenze e metodi moderni, ma che, e ciò non va dimenticato, si conserva sempre nell'alveo della cultura classica, poiché, se è vero che è l'età moderna ad offrire allo studioso questi preziosi strumenti, già nella cultura greca a partire dall'età classica si incominciava ad avvertire l'esigenza di una più approfondita comprensione dei termini tecnici, esigenza che portava appunto nel tempo alla creazione di lessici.

[2] *Atti del I Seminario di studi sui lessici tecnici greci e latini*, Messina 1991.

[3] *La lessicografia tecnica greca: bilancio e prospettive*, pp. 19-29.

Venendo ora più da vicino al *Lessico* della Marengo, troviamo il volume così composto: dopo la presentazione del prof. Lidio Gasperini, l'Autrice espone i «criteri generali» tenuti presenti nella compilazione del *Lessico*; per questa sono state prese in esame tutte le iscrizioni in lingua greca della Cirenaica, dalla fondazione della colonia di Cirene al VII sec. d.C., eccetto l'*instrumentum* marcato di importazione.

Il *Lessico* consta di due parti: nella prima parte i lemmi sono elencati in ordine alfabetico, ma va subito notato che il riferimento alla fonte epigrafica è arricchito dalla documentazione bibliografica; si prenda ad es. il lemma ἀνήρ: si troverà, accanto al riferimento della fonte (*SEG* IX 72,11,116), il rimando alle pubblicazioni della Reynolds e del Comparetti. Ciò naturalmente rende quanto mai più prezioso il lavoro della Marengo.

Nella seconda parte del volume, che comprende le pagg. 369-695, l'Autrice riconsidera tutti i lemmi già registrati, corredati nuovamente della fonte epigrafica e della bibliografia relativa, e li suddivide in 14 categorie che sono le seguenti:

I. Onomastica personale
II. Re e famiglia reale
III. Imperatori romani e famiglia imperiale
IV. Esercito e fatti militari
V. Istituzioni pubbliche, politiche e amministrative
VI. Religione greca e romana
VII. Religione cristiana
VIII. Monumenti pubblici
IX. Geografia
X. Antichità private
XI. Cronografia
XII. Metrologia e indicazioni numeriche
XIII. Formulario
XIV. Scrittura

È evidente che questa parte del volume costituisce il vero tesoro del *Lessico*, e qui si rivela la vasta conoscenza della Marengo nel campo dell'epigrafia e delle antichità cirenaiche. Una profonda competenza che le ha permesso appunto di creare queste 14 categorie e di incasellarvi i lemmi a seconda della loro specificità. A questa parte facilmente e direttamente possono attingere gli studiosi di diverse discipline: lo storico, l'epigrafista, il linguista, l'archeologo; tanto più che in generale l'epigrafia di Cirene e della Cirenaica offre una serie di documenti di eccezionale interesse non solo per la storia della regione, ma anche per il resto del

mondo greco e romano. Ricordo, tra queste testimonianze epigrafiche le più significative:

a) le leggi sacre del IV sec. a.C. (*SEG* IX 72) che contengono minute regole di pratiche espiatorie e di purificazione dei supplici, dettate dall'oracolo di Apollo, tuttora irte di questioni interpretative; del culto poliade di Apollo restano poi, oltre alle testimonianze monumentali del santuario, anche le moltissime dediche in ogni epoca e le attestazioni del sacerdozio eponimico, la carica più prestigiosa a Cirene, documentata dal V secolo a.C. fino al III d.C.;
b) il diagramma di Tolemeo I (*SEG* IX 1), dalla cronologia ancora discussa, che definisce la costituzione della città, con le varie assemblee e magistrature, e ne regola l'attività giudiziaria. L'ultima parte dell'epigrafe è stata rivista in anni recenti dal Fraser che ne ha messo in discussione la lettura data dal primo editore e questo naturalmente ripropone nuovi problemi;
c) la stele *SEG* IX 2 che elenca le città della Grecia alle quali Cirene fornì grano in occasione della carestia tra il 330 e il 326 a.C., offrendoci dati preziosissimi non solo per Cirene ma anche per la storia economica del mondo greco;
d) la documentazione dei vari sovrani e funzionari del regno tolemaico: spiccano il decreto con prescrizioni relative a feste in onore di Tolemeo IX e Cleopatra Selene (*SEG* IX 5) promulgato da Cirene e il testamento con cui Tolemeo Evergete II istituisce i Romani eredi del suo regno cirenaico (*SEG* IX 7);
e) i conti dei damiurghi che documentano una contabilità relativa alla vendita di prodotti agricoli e testimoniano l'uso di un sistema numerale peculiare di Cirene; i testi *SEG* IX 11-42 presentano non pochi problemi di cronologia, di prosopografia, e naturalmente come la precedente iscrizione relativa alla vendita del grano, ci offrono notizie rare e preziose per una più approfondita conoscenza dell'agricoltura, delle sue colture e delle sue leggi di mercato;
f) i cinque editti di Augusto (*SEG* IX 8), l'ultimo dei quali contiene il testo del senatoconsulto che affida ad una commissione di senatori i giudizi *de repetundis* dei provinciali;
g) la costituzione dell'imperatore Anastasio (*SEG* IX 356) sulla riorganizzazione militare e amministrativa della Cirenaica nel VI sec. d.C.

La lista potrebbe continuare, ma credo che gli esempi apportati siano sufficienti a farci comprendere la preziosità del lavoro della Dott.ssa Marengo che, nel riproporci tematiche così affascinanti, rende più spedito e meno gravoso il nostro lavoro.

Azedine Beschaouch

L'Africa Romana, VIII. Atti dell'VIII Convegno di studio

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, chers Collègues

Quand, à la fin d'octobre 1984 sortait des presses, pour être distribué en décembre, le Ier volume de *L'Africa romana*, Actes du Ier Colloque tenu à Sassari l'année précédente (et plus précisément les 16 et 17 décembre 1983), il y avait de ces sceptiques qui se gaussaient, ou presque, de l'ordinal «1» fièrement marqué sur la couverture du volume. Car, aux yeux de ces gens de mauvais augure (il en existe toujours, hélas!), l'entreprise était vouée à l'échec et ne tarderait pas à faire long feu. Elle était menée *a cura di Attilio Mastino*, un jeune homme alors inconnu au bataillon des spécialistes du Maghreb antique, un chercheur encore «vert» ... Cette entreprise, circonstance aggravante, était mise en œuvre en dehors des pays du Maghreb et loin des universités traditionnellement liées au Maghreb ou à son patrimoine d'archéologie et d'histoire... Mais surtout — c'était un comble! — confiné dans son île farouche et réputée, pensait-on, difficile d'accès, le cher Mastino prétendait réunir du monde, périodiquement, à Sassari.

Je vous relate là des faits vrais et que j'ai vécus.

Pour ma part, parce que j'avais eu la chance d'accueillir à Carthage l'ami Attilio et de le voir à l'œuvre pendant la préparation de son importante recension — *La ricerca epigrafica in Tunisia* (1973-1983) — je ne pouvais que concevoir une grande espérance et comme tous qui, depuis lors, soutiennent sans discontinuer l'entreprise sassaritaine et «Mastinienne», j'en appelais à *Sardus Pater* et à *Saturnus maximus*, la joie au cœur, «*pro comperta fide et pro servata salute ... Attilii Mastini*».

Ces dieux tutélaires de la Sardaigne et de l'Afrique nous ont écoutés.

Voici donc sortir des presses, avec une admirable régularité, le VIIIe volume de *L'Africa romana*, rendant compte de la VIIIe édition du colloque sardo-maghrébin.

Avant même de le feuilleter, l'on a envie — à la manière des Anciens — de faire échec à l'*Invidus* et de proclamer

Et hoc factum est

ou bien de rompre le coup à l'*Invidus*, en répétant cette adresse:

Invide vive et vide ut possas plurima videre

Oui, mes chers amis, nous tous si attachés à *L'Africa romana*, nous pouvons, à l'issue d'une décennie ou presque, vivement nous réjouir et, en allant de conserve vers l'avenir, dire sans hésiter:

«Nisibus hic nostris prostratus libor anhelat»

Oui, le phare de *Sullecthum* — dont l'image sur la mosaïque des *navicularii sullecthini* est reproduite sur la couverture de «*L'Africa romana* 1» — ce phare continue à assurer nos pas et à nous permettre une navigation heureuse.

Voyez, en effet, de quelle richesse est marqué ce VIIIe volume. A l'élégance coutumière de la série, à la remarquable variété des thèmes traités, ce volume se distingue par une série d'heureuses innovations.

1) *La première innovation* est de taille. La Sardaigne, qui nous réunit et nous accueille, n'a plus droit à de simples développements en appendice. L'*Africa romana* a ici une parèdre, la *Sardinia romana*. Le volume se répartit en effet en deux tomes, l'un de près de 640 pages, le second de 460 pages (sans compter les *indices*).

De la sorte, si auparavant rien de ce qui était africain ne nous était étranger, désormais, tout ce qui est sarde nous concerne, également. Il y a là comme la consécration d'une symbiose, la marque de tant de parentés et d'apparentements, l'aboutissement d'une série d'actions et de recherches pour redonner à la Sardaigne sa vraie place dans l'histoire de la Méditerranée occidentale et mettre en lumière ses liens multiples avec l'Afrique du Nord, à travers les siècles, en commençant par les temps de l'essor de Carthage punique.

2) Au reste, c'est cette extension au delà des limites chronologiques de l'Empire romain qui constitue *l'autre innovation* de notre colloque, en sa VIIIe édition. Sans occulter l'apport de la latinité ni mésestimer les mutations consécutives à l'expansion de Rome, nous nous attachons à analyser l'héritage phénico-punique et à en mesurer la persistante présence pour mieux apprécier, dans le cadre de la romanisation, l'importance des interférences, notamment culturelles. A cet égard, l'étude de l'onomastique, les approches toponymiques et les méthodes de l'histoire des religions sont, de plus en plus, à la base des recherches qui nous sont présentées.

Mais je n'en finirais point, si je devais passer en revue toutes les innovations que nous apportent ces deux remarquables tomes.

Je retiendrais votre attention plus que de raison, si je devais aussi

vous présenter, dans le détail, toutes les contributions et vous donner l'*elenco* des auteurs.

Je vous fais grâce de ces précisions, puisque les deux tomes de notre VIIIe volume vont être, s'il ne le sont déjà, entre vos mains. En les lisant, vous allez retrouver l'écho de l'atmosphère si conviviale qui distingue nos recontres annuelles et vous allez disposer d'un précieux viatique, tout au long de vos recherches à venir.

Rendons grâce à Attilio Mastino, aux Universités de Sardaigne et à la science italienne et souhaitons longue vie à *L'Africa romana*.

Annum nouum faustum et felicem!

M'hamed Fantar

L'épigraphie punique et néopunique en Tunisie (1982-1992)

Au cours des dix dernières années, le dossier de l'épigraphie punique et néopunique s'est beaucoup enrichi. La campagne internationale pour la sauvegarde de Carthage a permis de recueillir d'autres stèles votives provenant du tophet de Salambo[1]. Peut-être faut-il signaler également une stèle funéraire découverte dans le secteur fouillé par la mission allemande[2]. Deux autres stèles funéraires[3] ont été trouvées dans un jardin à la suite de fortes pluies. Plus récemment encore, on a analysé le fond externe d'une coupe à vernis noir datable du IVe siècle avant J.C. Maurice Sznycer y a reconnu un abécédaire, sans doute à usage didactique. Le site de Carthage a déjà livré d'autres *ostraka*[4].

Non loin de l'agglomération de Sousse, l'antique Hadrim, on a trouvé une vasque en terre cuite portant une inscription punique dont les signes ont été gravés dans l'épaisseur de l'argile encore tendre à l'aide d'une pointe dure[5].

La nécropole de Kerkouane a révélé des épitaphes[6]. Les tombes pu-

[1] Pour ces stèles voir, MH. FANTAR, in *Carthage, a mosaic of Ancient Tunisia* (Exhibiton presented by the American Museum of Natural History in collaboration with Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis), New York-London 1987, pp. 150-151.

[2] Cette stèle funéraire est exposée *in situ* à Carthage.

[3] Ali Salem les a communiquées au IIIe Congrès International des Études Phéniciennes et Puniques tenu à Tunis du 11 au 16 novembre 1991. La communication sera publiée dans les Actes.

[4] Ils sont encore inédits. Récemment, J.-P. Morel a recueilli un *ostrakon*. L'épigraphe est sûrement néopunique mais quasiment indéchiffrable. Il s'agit d'une cursive au calame et à l'encre qui n'a pas d'ailleurs échappé aux morsures du temps et de l'humidité. Le site de Carthage a livré d'autres *ostraka* en cursive punique et en cursive latine. Pour s'en tenir aux textes puniques, il y a lieu de rappeler qu'en 1886, S. Reinach et E. Babelon signalèrent un *ostrakon* trouvé au lieu dit Feddan el-Behim à 5 m de profondeur par rapport au sol. Il s'agissait d'un texte de sept lignes et chaque ligne comptait vingt lettres néopuniques. Le document fut déposé à la Bibliothèque Nationale de Paris.

[5] MH. FANTAR, *L'archéologie punique en Tunisie (1980-1987)*, in *Atti del II Congresso internazionale di studi fenici e punici (Roma 9-14 novembre 1987)*, vol. II, Roma 1991, pp. 845-847.

[6] MH. FANTAR, *Kerkouane, cité punique du Cap Bon*, III, Tunis 1986, pp. 421-426.

niques d'Aspis, l'actuelle Kélibia, ont enrichi le dossier épigraphique[7]: des textes écrits à l'encre rouge sur des parois murales, à l'intérieur ou à l'extérieur de la chambre funéraire.

D'autres inscriptions on été trouvées loin des sites côtiers. A el-Jem, l'antique Thysdrus, on a recueilli toute une collection d'*ostraka* qui n'ont pas encore livré de message. Pourtant, la plupart des signes paraissent faciles à identifier; mais des lacunes ont été provoquées par la cassure du support ou par l'évanescence de l'encre.

A Rougga, l'antique Bararus qui se trouve dans les environs immédiats d'el-Jem, on a dégagé «une immense citerne très soigneusement construite, aux voûtes soutenues par des piliers de grand appareil»[8]. Des inscriptions néopuniques ont été peintes à l'encre rouge sur les piliers et sur les parois murales. Elles ne sont pas encore bien déchiffrées; le temps et l'humidité sont à l'origine d'altérations qui gênent la lecture et la compréhension de ces textes[9].

Dans la région de Maktar, les prospections et les fouilles ont permis la cueillette d'une série de stèles épigraphes[10]. Au Sud-Ouest de Maktar, le site de Mididi a livré des pierres écrites: des stèles votives[11] et des stèles funéraires[12]. L'une de ces inscriptions dédicatoires concerne le culte d'Ashtart; elle est gravée sur une dalle qui semble avoir servi de linteau[13].

Les fouilles de Bulla Regia ont abouti à la mise au jour d'une collection de stèles épigraphes dont la plus récente s'avère un ex-voto érigé en l'honneur de Baal[14].

[7] IDEM, *L'archéologie punique en Tunisie, op. cit.*, pp. 843-845.

[8] «BAC», 1946-1949, p. 381.

[9] La circulation à l'intérieur de la citerne étant difficile à cause de l'eau stagnante et de la boue, nous n'avons pas pu, lors d'une visite en compagnie de Maurice Sznycer, examiner soigneusement ces graffiti dont la lecture nécessitait le recours à des échelles; voilà pourquoi les inscriptions de la citerne de Rougga gardent encore leurs secrets.

[10] A. MCHAREG et A. FERJAOUI, *Le Sanctuaire de Baal Hammon à Henchir Ghayadha*, in «Reppal», V, 1990, pp. 117-141. Ce site se trouve à 25 km au N.E. de Maktar et à 8 km au Sud-Ouest de Siliana. Il s'agit d'un sanctuaire à Baal Hammon-Saturne: les textes néopuniques et latins en témoignent.

[11] M. GHAKI, *Textes libyques et puniques de la haute vallée de l'Oued el-Htab*, in «Reppal», I, 1985, pp. 172-177. MH. FANTAR, *Nouvelles stèles à épigraphes néopuniques de Mididi*, in «Semitica», XXXVI, 1986, pp. 25-41.

[12] M. GHAKI, *op. cit.*

[13] AH. FERJAOUI, *Dédicace d'un sanctuaire à Aštart découverte à Mididi*, in «Semitica», XXXVIII, 1990, pp. 114-119 et PL. XXI-XXIII.

[14] MH. FANTAR, *Une inscription punique de Bulla Regia*, in «Semitica», XXXVIII, 1990, pp. 107-112 et Pl. XIX-XX.

A Ksar Lemsa, l'antique Limisa, dans la région de Kairouan, on a ramassé un fragment de stèle funéraire d'une très belle écriture néopunique[15]. Dans les environs de Thibar, l'antique Tibaris, située à 20 km au Sud de Béja, on a déterré une stèle votive qui se rapporte à Baal Hammon.

Quels qu'en soient le support, la graphie et la nature, ces inscriptions constituent un apport considérable pour l'onomastique, la société, la mentalité, la grammaire, notamment la phonétique ou plutôt la vocalisation. Le dossier des croyances s'en trouve également enrichi.

L'onomastique

a: La toponymie

Les inscriptions de Mididi ont livré le toponyme MDDM ou MYDDM.

b. Les anthroponymes

De nouveaux anthroponymes ont été révélés: BNN et NZRS à Thapsus; ZGG, TMNGUM, TŠ DBR, 'GS'N à Mididi; YMRR à Aïn Ksiba; MSNSN a Ksar Lemsa.

La société

Outre le phénomène de la punicisation des Numides, ces inscriptions reflètent d'autres aspects sociaux; les deux stèles funéraires de Carthage permettent de constater que le fils adopta le métier de son père: la pratique de la médecine.

La mentalité

L'épigraphe de la tombe d'Aspis vient enrichir le dossier «des mentalités». Les Puniques aimaient à signer leurs réalisations. Le tailleur de la tombe d'Aspis tint à signer son œuvre. Cette propension à la publicité, cette tendance à vouloir être connu, cité, nommé, est bien reconnue

[15] M. GHAKI, *Deux stèles néopuniques de Ksar Lemsa*, in «Reppal», V, 1990, pp. 149-151.

dans l'univers des Puniques. A ce dossier appartiennent d'autres témoignages: le mausolée de Dougga signé par l'architecte Atban[16], des stèles, provenant de Maktar[17], sont également signées. D'autres inscriptions édilitaires peuvent y être versées[18]; outre les magistrats éponymes, elles mentionnent les noms de l'architecte et de l'ingénieur. Peut-être faut-il rappeler à ce propos une tradition d'Élien relative au Carthaginois Hannon qui, ayant apprivoisé des oiseaux parleurs, leur apprit à répéter «Hannon est dieu»[19].

L'apport linguistique

Comme il s'agit d'ex-voto ou de simples épitaphes, l'apport linguistique et plus particulièrement lexicographique ne paraît pas considérable. Il convient cependant de relever l'emploi des *matres lectionis* qui orientent le lecteur et en l'occurrence l'épigraphiste pour la vocalisation. Sur les stèles votives de Mididi, on lit «ND'R Š N'DR» proposition nominale dont la graphie marque la voyelle de la deuxième consonne du substantif NDR et aide à vocaliser la forme accomplie du verbe NDR à la 3e personne du masculin singulier. Pour le substantif ND'R, il y a lieu de signaler que cette vocalisation est bien attestée ailleurs, notamment en pays numide[20].

Les Carthaginois, eux-mêmes, prononçaient ND'R[21]. Peut-être faut-il rappeler qu'entre la fin du IVe siecle et la première moitié du IIe siecle avant J.C., le terme qui, en langue punique, désigne «le tombeau» se disait à Carthage QB'R. Les deux épitaphes trouvées récemment en témoignent. Il est curieux de constater par ailleurs que le terme QB'R existe dans le parler tunisien d'aujourd'hui et qu'il se prononce à peu près comme à Carthage, bien loin de la forme arabe classique. Pour vocaliser la consonne initiale de QB'R, une inscription néopunique autorise à proposer la voyelle I ou E. Le substantif s'y présente sous la forme QYBR[22]. Or la *mater lectionis* yod servirait pour les voyelles I ou E. On peut donc lire «Qibar ou Qébar». Peut-on par analogie prononcer Nidar ou Nédar? C'est possible. Mais sur une stèle de Constantine, l'initiale du substantif NDR est suivie de la gutturale aïn comme *mater lectionis*[23]. Sans recourir à l'erreur du scribe, il convient de prendre acte des fluctuations phonétiques: la vocalisation d'un même terme semble varier d'une région à une autre ou d'une époque à une autre.

En outre, les inscriptions de Mididi fournissent des indications pour la vocalisation de la forme verbale de l'accompli à la 3e personne du masculin singulier. On prononce N'DR, la première consonne radicale étant suivie de la *mater lectionis* dont la valeur est a; cette forme, ainsi vocalisée, a été relevée ailleurs, notamment à Carthage[24], Bulla Regia[25], Constantine[26], etc... A Carthage on trouve également, pour la forme verbale, la graphie ND'R[27]. Sur une autre inscription néopunique[28], on a la forme N'D'R. Une stèle du tophet de Salambo[29] atteste la forme NDWR. En conjugant ces différentes informations, il paraît légitime de proposer la lecture «Nadar» ou «Nador» pour la forme verbale de l'accompli. Cela étant, la formule dédicatoire si souvent attestée sur les stèles de Carthage, de Sousse ou de Cirta peut être lue: Nidar (ou Nédar ou encore Nadar), esh Nadar (ou Nador) tel fils de tel...

En matière linguistique, il y a lieu de relever le phénomène de l'élision des gutturales dans certaines inscriptions néopuniques: la disparition du «heth» et du «aîn» si bien que HMN devient MN et que ŠM' se dit simplement ŠM. L'élision de ces gutturales est visible sur les stèles de Henchir Ghayadha[30].

[16] J.G. Février, *L'inscription du mausolée dit d'Atban (Dougga)*, «Karthago», X, 1959-1960, pp. 53-57 et Pl. I.

[17] Ph. Berger, «CRAI», 1890, p. 39 et J.B. Chabot, *Punica*, p. 54. Mh. Fantar, *L'archéologie punique en Tunisie (1980-1987), Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, II, Roma 1991, p. 845.

[18] *CIS*, I, 349, 356, 3914, 4607 etc.

[19] Voir S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Vol. II, Paris 1918, p. 190. Élien, *Var. hist.*, XIV, 30.

[20] Cette vocalisation du substantif est également attestée à Bulla Regia, voir J.G. Février, «BAC», 1965-1966, p. 229. On l'a relevée sur des textes de Constantine et de Ksiba Mraou, voir J.B. Chabot, «J. As», 1917, II, p. 17. Il convient toutefois de remarquer la présence de la forme N'DR pour le substantif à Constantine. S'agit-il d'une erreur de vocalisation? Voir A. Berthier et R. Charlier, *Le sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine*, p. 145 n. 228.

[21] *CIS*, I, 3244, 3992, 4465, 4564, etc.

[22] J.G. Février, *Paralipomena Punica*, in «Cahiers de Byrsa», VIII, 1969, pp. 25-29.

[23] A. Berthier et R. Charlier, *Le Sanctuaire d'el-Hofra à Constantine*, Paris 1955, p. 145 n. 228.

[24] *CIS*, I, 221, 358, 3763, etc.

[25] J.G. Février, «BAC», 1965-1966, p. 229.

[26] A. Berthier et R. Charlier, *Le sanctuaire punique d'el-Hofra à Constantine*, Paris 1955, p. 145 n. 228.

[27] *CIS*, I, 3992, 4564, etc...

[28] *NP*, 110.

[29] *CIS*, I, 2522.

[30] A. Mchareg et A. Ferjaoui, «Reppal», V, 1990, pp. 117-141.

L'apport religieux

Tout d'abord, on costate un élargissement géographique pour le culte de Baal Hammon avec un sanctuaire mis au jour à Henchir Ghayadha dont les *ex-voto* ne permettent pas l'ombre d'un doute: jusqu'au Ier siècle avant J.C., les paysans de la localité offraient des sacrifices à Baal Hammon qui, sous l'effet de la romanisation se vit baptisé Saturnus[31]. L'équivalence Baal Hammon-Saturne est ainsi établie.

En second lieu, on a reconnu la présence de la déesse Ashtart à Mididi, c'est à dire en pleine Numidie; elle disposait d'un temple construit par les citoyens ou les notables de la cité numide[32]. Dans ce texte, la déesse Ashtart est dite «Shat Baal», expression que nous croyons pouvoir traduire par «Épouse de Baal». Le terme punique «Épouse» est largement attesté sur des épitaphes et sur des stèles votives mais sous la forme de «ishat», c'est à dire avec un aleph comme initiale. Or, dans l'inscription de Mididi, on lit seulement «shat»: l'aleph initial est occulté; on a relevé ce même phénomène sur une stèle punique de Sousse[33] où la déesse Tanit est qualifiée de «dat» au lieu de «adat», terme qui signifie «la maîtresse» et qu'on trouve à Byblos où il est attribué à la déesse Ashtart[34]. Nous croyons pouvoir ainsi surmonter l'obstacle philologique. Rappelons d'ailleurs qu'après sa victoire sur Yam, «Baal fera entrer Astarté dans son harem»[35].

Reste la question de savoir qui était cette déesse de Mididi? S'agit-il de la déesse Ashtart de l'univers sémitique? S'agit-il de la déesse phénicienne si bien connue par l'éphigraphie et par les Saintes Écritures? s'agit-il plutôt de cette déesse dont parle Hérodote et qu'il appelle Aphrodite[36]? S'agit-il de cette déesse libyque dont nous avons l'image sur une stèle de Borj Hellal, au milieu d'une assemblée divine[37]? Voilà un débat qui reste ouvert!

Parmi les données à joindre au dossier des croyances, il y a la formule «BYM N'M W BRK», attestée sur les néopuniques de Henchir

[31] *Ibidem*.

[32] A. Ferjaoui, «Semitica», XXXVIII, 19, pp. 114-119.

[33] La stèle se trouve au Musée de Sousse.

[34] *Kai*, 6,2 et 7,4.

[35] R. Dusseaud, «CRAI», 1947, p. 220.

[36] Hérodote, IV, 188-189.

[37] Mh. Fantar, *Le Bardo, un musée, un palais*, Tunis 1989, p. 40; *30 ans au service du patrimoine*, Tunis, 1986, p. 137 n. II, 123.

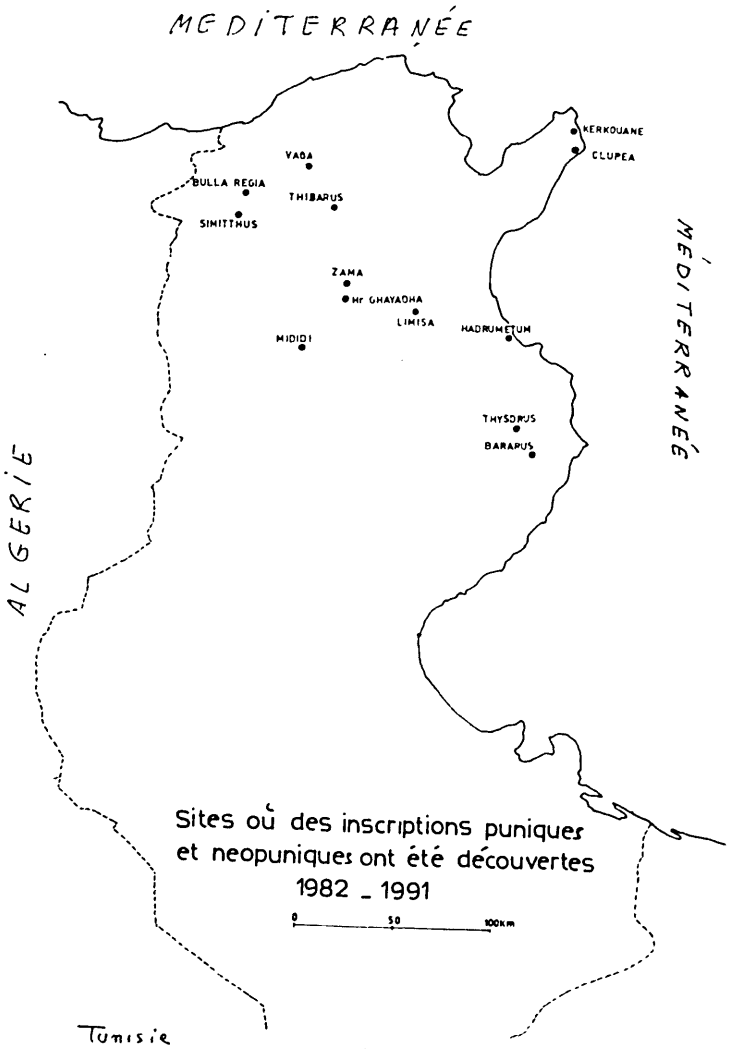


Fig. 1

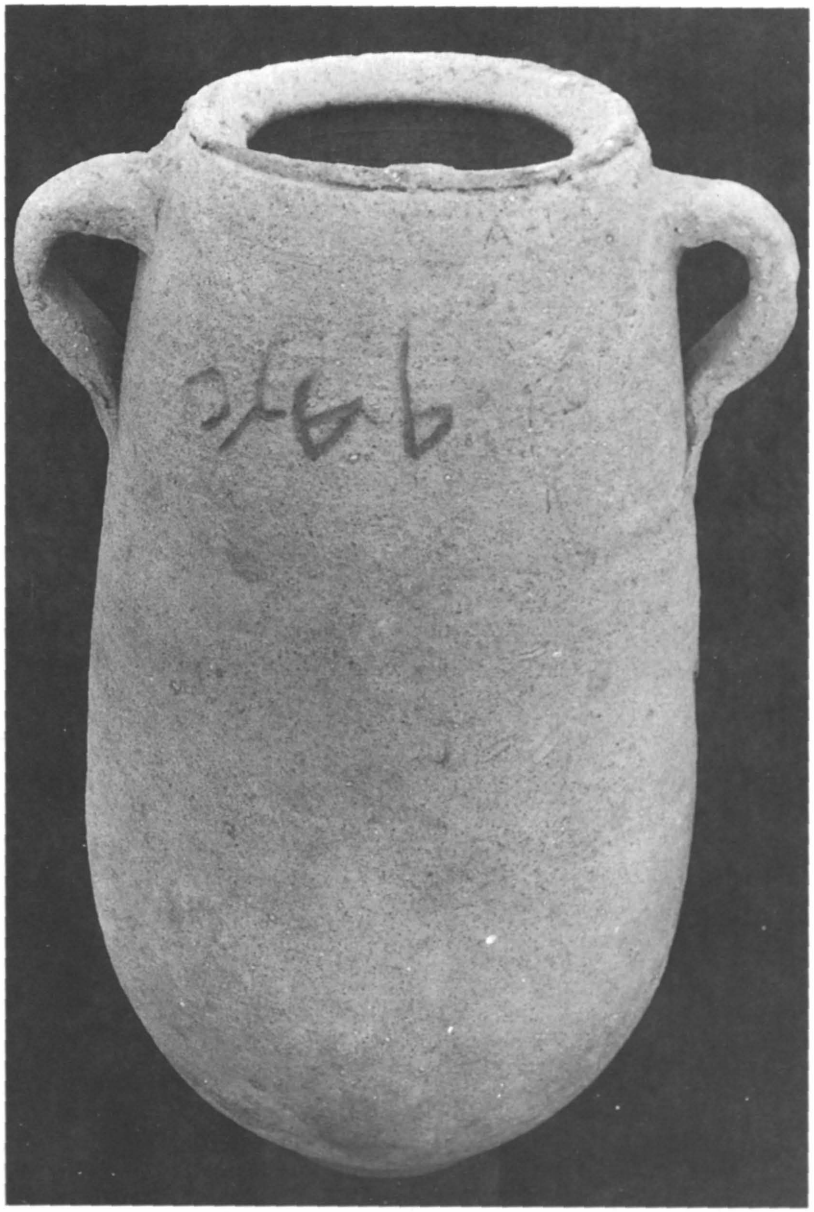
Ghayadha[38]. Cette même formule a été relevée dans d'autres localités de Tunisie et d'Algérie mais exclusivement en pays numide. Nous croyons

[38] A. Ferjaoui, «Reppal», V, 1990, p. 121.

avoir démontré ailleurs qu'il s'agit d'une formule typiquement numide[39]; elle est attestée sur les stèles du sanctuaire d'el-Hofra bien avant la conquête romaine. Mais avec la romanisation, les Africains empruntèrent à la langue latine une formule liturgique tout à fait équivalente; elle a été adoptée pour rendre la formule libyco-punique, ou plutôt une pensée libyque exprimée en langue punique.

En conclusion, le dossier de l'épigraphie punique et néopunique s'est beaucoup enrichi au cours de ces dix dernières années. Bien qu'il s'agisse de textes courts, leur apport s'est avéré considérable, touchant plusieurs aspects du monde punique et libyco-punique: la langue, la société, la mentalité, les croyances, etc ...

[39] Article sous presse intitulé *Formules propitiatoires sur des stèles puniques et néopuniques*, dans *Ritual and sacrifice in the Ancient Near East*, Symposium tenu à Leuven du 17 au 20 Avril 1991.



Amphorette de Carthage.



Stèle de *Bulla Regia*.

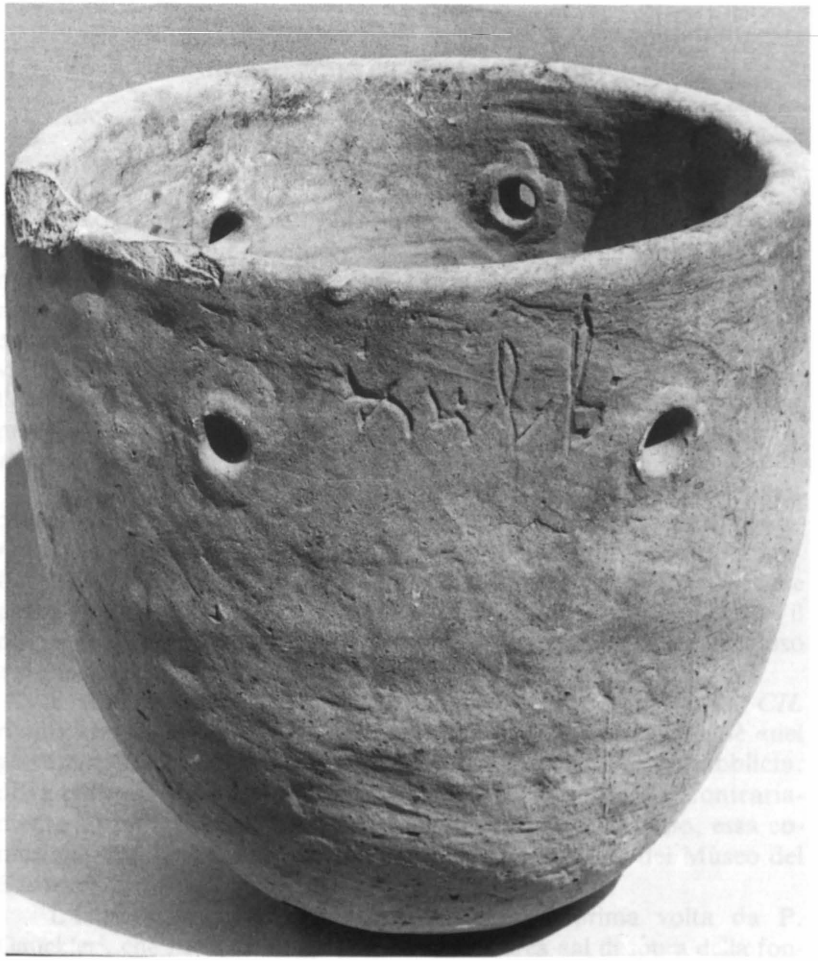


Stèle de Télvurisonk.

Tavola IV



Stèle de *Mididi*.



Vase épigraphe trouvé aux environs d'*Hadrumetum*.

Cinzia Rossignoli

Persistenza del culto betilico nell'Africa romana: un'iscrizione da Thala (Tunisia)

L'iscrizione *CIL* VIII 23283 costituisce il punto di partenza per alcune considerazioni di carattere storico-religioso che saranno qui brevemente esposte. L'eccezionalità del documento risiede infatti nel contenuto del testo e nelle sue implicazioni, attestando la sopravvivenza, in età assai avanzata, di un culto aniconico di matrice orientale nella provincia africana, ormai da tempo fattivamente integrata nell'orbita dell'Impero sul piano politico e amministrativo, ma che allo stesso tempo preserva, con tenacia talora insospettabile, la coscienza e le manifestazioni di un'antica identità culturale.

L'iscrizione in questione proviene da Thala, località della Tunisia centro-occidentale situata a pochi chilometri dal più noto sito di *Ammaedara* (attuale Haïdra) e dal confine con l'Algeria. Il contesto geografico è dunque quello dell'interno della provincia, ad economia rurale e pastorale, lontano dalle aree costiere più urbanizzate e romanizzate: il più incline, per motivi sociali, al conservatorismo specialmente religioso e il più refrattario all'integrazione culturale con i dominatori.

L'attuale collocazione del monumento lapideo è ignota; dal *CIL* risulta che si trovasse in località «aux Ponts et Chaussées», cioè «nel giardino che circonda il locale della Direzione dei Lavori Pubblici», dove era stato visto dal Merlin alla fine del secolo scorso. Contrariamente ad un'altra epigrafe appartenente allo stesso gruppo, essa comunque non figura nel catalogo delle iscrizioni latine del Museo del Bardo di Tunisi[1].

L'iscrizione fu vista e pubblicata per la prima volta da P. Gauckler[2], che ne fissava la provenienza dall'area «al di sopra della fontana romana, sul versante destro del declivio di Thala», ampiamente interessata dalla presenza di strutture romane, pertinenti verosimilmente a tre templi (che sulla base del gruppo di iscrizioni rinvenute risultano

* Per le abbreviazioni si rimanda allo *Jahrbuch des Deutsches Archaeologisches Institut, Rom.*

[1] Benzina Ben Abdallah 1986.

[2] Gauckler 1898, pp. 114-115.

dedicati a *Caelestis*, Plutone e Saturno[3]), e riutilizzate in età tardoantica come basiliche paleocristiane[4].

Il testo dell'iscrizione, incisa sulla gola di una cornice in calcare che sembra appartenere ad una struttura architettonica di dimensioni non cospicue, probabilmente un'edicola[5], recita:

Saturno Aug(usto) Sacr(um) L(ucius) Pos[tumius ...]mus
baetilum cum columna d(e) s(uo) fecit

Il testo, peraltro molto semplice, è scritto in un latino corretto, col nome della divinità destinataria dell'offerta al dativo e con una formula dedicatoria assai corrente. Esso è interessato da una lacuna nella parte centrale, che oblitera parzialmente il *cognomen* dell'offerente ma che non compromette affatto la lettura del contenuto. La lettura BAETILUM che il Gauckler dà per certa[6] non è accolta nel *CIL*, dove si trova BALTILUM, pur con la precisazione che la parola deve essere intesa nel senso segnalato del Gauckler[7]. L'incertezza nasce dal fatto che, nel testo riportato dal *CIL*, l'asta orizzontale della lettera L appare sensibilmente flessa verso il basso, variante che comunque sembra ricorrere con frequenza nell'epigrafia africana[8].

Le notazioni cronologiche che si possono dedurre da questo testo sono scarne: per quanto attiene all'interpunzione, sono usati promiscuamente punti ed *hederae distinguentes*, collocate prima e dopo la parola BAETILUM[9], le quali dovrebbero indicare una datazione posteriore al I secolo d.C.[10], mentre l'irregolarità delle lettere non costituisce un'anomalia o un indizio cronologico, considerato il contesto provinciale e la non ufficialità del culto cui si riferisce. Tuttavia per il gruppo di iscrizioni sacre di Thala è stata proposta una datazione «tout court» al III secolo d.C., sia perché la città, a partire da questo periodo, è interessata da un particolare sviluppo monumentale[11], sia per le indicazioni cronologiche offerte dalla dedica del tempio di *Caelestis*, in cui compaiono il nome di Geta, poi martellato per la *damnatio memoriae*, e la menzione del suo secondo consolato, elementi precisamente riferibili al 209-211 d.C.[12].

Ma ciò su cui intendo in questa sede focalizzare l'attenzione è l'oggetto dell'offerta — un betilo accompagnato, si è ipotizzato con funzione di sostegno[13], da una colonna, e collocato certamente all'interno dell'edificio sulla cui cornice è incisa l'iscrizione — specialmente in relazione alla divinità cui esso è dedicato, quel Saturno che, come noto, non è che l'*interpretatio* romana del Baal Hammon punico, cui gli strati sociali più popolari tributavano un culto pressoché enoteistico[14]. Altro elemento di grande interesse è costituito dal fatto che l'esplicita dedica di un betilo costituisce fin qui un *unicum* non solo in ambito africano, ma, a quanto è dato di sapere, in tutta l'epigrafia latina.

Etimologicamente, il termine proviene, tramite la mediazione del greco, dal semitico *beth-el*, che significa «casa del dio»[15]. L'uso «scientifi-

[3] *CIL* VIII, 23280-23286. Queste tre divinità si possono considerare le principali esponenti del *pantheon* punico romanizzato: *Caelestis* e Saturno, *interpretationes* rispettivamente di Tanit e Baal Hammon, Plutone trasposizione di una divinità della fertilità agricola, connessa alla sua valenza ctonia.

[4] Secondo il Gauckler, i santuari erano stati adattati a basiliche paleocristiane reimpiegando basi, colonne, capitelli, fregi, cornici ed altri frammenti architettonici, che sulla base di criteri stilistici «non potevano risalire che agli ultimi tempi del paganesimo (Diocleziano)», cronologia che concorderebbe con quella delle vicine terme: GAUCKLER 1898, p. 114. A quanto è dato di sapere, il sito archeologico di Thala non è mai stato oggetto di indagini archeologiche che possano corroborare quanto affermato dal Gauckler, ma la datazione in qualche caso estremamente precisa delle iscrizioni dedicatorie rialza la cronologia del gruppo di santuari almeno all'inizio del III secolo d.C. (cfr. *infra*, note 10-11).

[5] Le dimensioni della cornice, spezzata in tre frammenti, sono riportate nel *CIL*: altezza cm. 15, spessore cm. 58, lunghezza del framm. a) cm. 55, del frammento c) cm. 133; delle lettere: altezza variabile da cm. 3 a cm. 5 (irregolari e nella parte finale del testo — CUM COLUMNA D S FECIT — di dimensioni inferiori e scritte apparentemente da un'altra mano).

[6] GAUCKLER 1898, pp. 114-115; riconfermata in CAGNAT-GAUCKLER 1898, pp. 90-91.

[7] *CIL* VIII 23283: *BALTILUM Merlin, idque confirmatur ectypo: nihilominus videtur intellegendum esse, quod edidit Gauckler, BAETILUM.*

[8] CAGNAT 1898, pp. 17-18.

[9] Così nel *CIL*. Il Gauckler riporta solo i punti, mentre secondo il Le Glay le *hedereae* si trovano «tra ciascuna parola»: GAUCKLER 1898, p. 115; LE GLAY 1961, p. 301.

[10] Secondo CAGNAT 1898, p. 29, questi segni divisori si trovano «dopo Augusto e fino ad un'epoca assai recente», ma il loro uso non sembra comune, specialmente in ambito provinciale, nel corso del I secolo d.C.

[11] Dedica di un portico e di una *platea* rispettivamente nel 285 e 286 d.C.: *CIL* VIII 501, 23291.

[12] JOUFFROY 1986, pp. 254, 424. Sull'iscrizione dedicatoria del tempio di *Caelestis*, anche MERLIN 1915, pp. CLXXXV-CLXXXVIII.

[13] LE GLAY 1961, p. 301.

[14] Su questo argomento si veda l'ormai classico contributo di LE GLAY 1961, LE GLAY 1966a, LE GLAY 1966b.

[15] Il termine si ritrova come teonimo del trattato stipulato nel 675 a.C. tra Baal, re di Tiro, e Asarhaddon, re degli Assiri, nel quale, tra le divinità invocate come garanti dell'accordo, compare Bait-ili: MOSCATI 1979, p. 56. Come significativo nome di luogo, invece, nella Bibbia (Genesi, XXVIII, 10-22): Giacobbe, nel suo viaggio verso Haran, arriva al tramonto del sole in un luogo disseminato di pietre e se ne pone una sotto il capo per dormire; gli appare quindi in sogno Dio, profetizzando la diffusione della sua discendenza su tutta la terra. Al suo risveglio, «Giacobbe prese la pietra che si era posta sotto il capo

co» moderno della parola è piuttosto articolato, riferendosi a differenti tipologie di pietre sacre, con funzione cultuale o votiva, peculiari della tradizione religiosa semitica, che evita — non certo per incapacità espressiva — la rappresentazione antropomorfa della divinità. Il concetto di pietra sacra non è sconosciuto ad altri ambiti culturali come, ad esempio, quello greco-anatolico, sul quale tuttavia non ci si intende soffermare in questa sede[16].

Dal punto di vista morfologico, per betilo si intende una pietra sommariamente sgrossata — nel caso di pietre grezze, si preferisce l'espressione ἀργοὶ λίθοι — in forme geometriche elementari (sferoide, cono o tronco di cono, piramide o tronco di piramide, parallelepipedo), ma in genere di forma allungata ed eretta verticalmente, oppure collocata in una situazione che le conferisca rilievo e ne sottolinei l'importanza, come ad esempio su una base. Dal punto di vista ideologico, la sacralità del betilo nasce dalla convinzione che vi risieda un'entità divina (come da etimologia) o che esso stesso sia incarnazione e simbolo della divinità, per quanto quest'ultima ipotesi, che presuppone una vera e propria litolatria, sia stata avversata da vari studiosi, tra cui il Le Glay[17].

Diversamente, l'uso antico del termine (*baetilum, baetulus* in latino, βαίτυλος, βαιτύλιον in greco) è molto raro: in ambito letterario, si trova quasi esclusivamente nei tardi glossatori[18], unica eccezione Plinio il Vecchio[19]; in ambito epigrafico, se si eccettua l'iscrizione di cui è qui questione, solo l'epigrafia greca fornisce alcune testimonianze, in cui il

e, versandovi sopra dell'olio, la eresse in monumento. E diede il nome di Betel alla città che prima si chiamava Luza». In Genesi, XXXV, 14-15, si legge ancora: «... ed egli (Giacobbe) eresse un monumento di pietra nel luogo dove Dio gli aveva parlato; ci fece sopra delle libazioni e vi versò dell'olio, e pose a quel luogo il nome di Betel» (traduz. E. Tintori).

[16] Alcuni esempi: l'Apollo *Agyieus*, protettore della strada, rappresentato aniconicamente in forma di colonna appuntita (cfr. Di Filippo Balestrazzi 1984, pp. 327-332); il *sacer lapis* identificato con la Dea Madre Cibele a Pessinunte, in Frigia (LIV., XXIX, 11); il simulacro betilico di Artemide di Perge, in Panfilia, raffigurato su monete di Lucio Vero, Giulia Mamea e Tacito (Price-Trell 1977, figg. 331, 334, 344, pp. 189 e 191); il betilo a pan di zucchero che compare sul retro della corona della statua di Artemide Efesia, quale possibile immagine aniconica della dea (Trell 1970, pp. 44, 50 e fig. 116).

[17] Le Glay 1961, p. 301.

[18] Tra i quali, in greco, ISID. in PHOT. (VI, p. 28, l. 29 e p. 43, l. 28 e 31 ed. Les Belles Lettres) ed in latino PRISC., *Inst.*, V, 18, VI, 45.

[19] PLIN., *N.H.*, XXXVII, 135 (in riferimento a un passo di Sotaco di Caristo, autore di un trattato *De Gemmis* vissuto nel III secolo a.C.): *Sotacus et alia duo genera fecit cerauniae, nigrae rubentisque; similes eas esse securibus; ex his quae nigrae sint ac rotundae, sacras esse; urbes per illas expugnari et classes; BAETULOS vocari; quae vero longae sint, cerauniae.*

termine diventa un epiteto affiancato al nome della divinità (Ζεὺς Βέτυλος in un'iscrizione da Dura Europos)[20].

Numerosi sono invece, nelle fonti classiche, gli accenni più o meno estesi a casi specifici e di fama internazionale di pietre oggetto di culto — mai, tuttavia, designate come «betili», bensì, di volta in volta, come *petra, simulacrum* o *lapis*. Le testimonianze letterarie più interessanti in proposito sono quelle di Tacito sul simulacro di Afrodite a Paphos[21] e di Erodiano su quello del dio Elagabalo ad Emesa[22]. Si può osservare, tuttavia, che il mancato ricorso all'uso del termine da parte degli autori greci, e soprattutto latini, può essere giustificato dalla sua estraneità etimologica alle lingue classiche e dalla sua appartenenza ad un ambito linguistico anario[23], nonché dalla preferenza generalmente accordata alle parole di uso corrente, anche se non specifiche.

I passi di Tacito ed Erodiano sono corroborati da una serie eloquente di raffigurazioni monetali romano-imperiali. Il tempio di Astarte-Afrodite *Paphia* compare nel corso del I secolo d.C. su monete cipriote di Augusto, Druso Minore, Vespasiano, Tito, Domiziano e Traiano, per scomparire nel corso del II secolo e riapparire nel III con Settimio Severo e la sua famiglia[24]. Se, nelle diverse serie, l'inquadramento architettonico mostra alcune variazioni[25], identica resta la rappresentazione del simulacro della dea, situato all'interno della cella centrale del tempio: un grande betilo conico sormontato da un elemento orizzontale, simile a un doppio toro, e da una minuscola sfera (tav. I-1).

[20] *SEG* VII, 1934, n. 341; cfr. Ugolini 1981, p. 17.

[21] TAC., *Hist.*, II, 2-3: *Atque illum (Titum) cupido incessit adeundi visendique templum Paphiae Veneris, inclitum per indigenas advenasque. Haud fuerit longum initia religionis, templi ritum, formam deae — neque enim alibi sic habetur — paucis disserere. Simulacrum deae non effigie humana, continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum metae modo exsurgens, et ratio in obscuro.*

[22] Erodian., V, 3, 5: Ἀγαλμα μὲν οὖν, ὥσπερ παρ' Ἕλλεσιν ἢ Ῥωμαίοις, οὐδὲν ἔστηκε χειροποίητον, θεοῦ φέρον εἰκόνα, λίθος δέ τις ἔστι μέγιστος, κάτωθεν περιφερής, λήγων ἐς ὀξύτατα κωνοειδὲς αὐτῷ σχῆμα, μέλαινά τε ἡ χροιά. («Ma non c'è alcuna statua lavorata da mano d'uomo, che riproduca com'è uso presso i Greci e i Romani, l'immagine del dio; vi si conserva invece una grande pietra, arrotondata inferiormente, appuntita in alto: in complesso ha forma conica, e la superficie è nera»).

[23] Ugolini 1981, p. 17.

[24] Westholm 1933, pp. 203-204; Westholm 1936, p. 159; Hill 1964, p. CXXVII; Price-Trell 1977, pp. 147-149. Questo vuoto documentario è stato ipoteticamente attribuito al fatto che il santuario fosse stato distrutto, e fosse quindi fisicamente scomparso, dal terremoto del 77 d.C., per essere poi ricostruito e completato sotto i Severi.

[25] Sulle peculiarità architettoniche dell'edificio, costituito da tre celle giustapposte a copertura piana, la centrale più elevata delle laterali, e preceduto da una corte apparentemente semicircolare, e sui possibili paralleli tipologici, si vedano Westholm 1933, pp. 201-236; Westholm 1936, pp. 158-182; Hill 1964, pp. CXXVII-CXXXIV.

Il betilo di Emesa compare invece in una forma a pan di zucchero, assai meno slanciata e più tozza del cono dell'Afrodite di Paphos, in tre diverse rappresentazioni: in monete di Caracalla, la pietra sacra è innalzata su un altare a corni, all'interno di un tempio esastilo, e decorata con un'aquila a rilievo, forse un'applicazione in metallo[26]; in emissioni di Elagabalo, che fece trasportare il simulacro da Emesa a Roma, essa è raffigurata su un carro trascinato da una quadriga al passo e circondata da quattro parasole[27]; infine, in un aureo dell'usurpatore Uranio Antonino (253-254 d.C.), la pietra sacra ad Elagabalo compare come soggetto principale, rivestita di un drappo e di un ricco ornamento, apparentemente metallico, terminante in alto con una corona a punte, e fiancheggiata da due parasole[28].

Accanto a questi due esempi, per i quali ci si può avvalere della duplice testimonianza letteraria e numismatica, si contano — restando sempre nel contesto culturale semitico — altri casi in cui le monete attestano figurativamente l'esistenza e l'importanza del culto di pietre considerate dimora o simbolo della divinità: il più noto è probabilmente quello di una moneta di Biblo emessa da Macrino (217-218 d.C.), rappresentante un santuario, tradizionalmente identificato con il tempio della Baalat Ge-'bal, la Signora di Biblo, ma in realtà accompagnato dalla generica dicitura ΙΕΡΑΣ ΒΥΒΛΟΥ (tav. I-2). All'interno della corte a cielo aperto del santuario, sulla cui struttura e interpretazione i pareri degli specialisti divergono[29], compare l'elemento cui l'incisore della moneta ha inteso dare il massimo risalto: un grande betilo conico, poggiante su un altare le cui estremità si allungano in forma di «corni di consacrazione». Anche lo Zeus *Casios* di Seleucia Pieria, in Siria, è rappresentato su monete di Traiano come un tozzo betilo piramidale entro un *naiskos*[30].

La numismatica attesta dunque fino in piena età romana imperiale (e particolarmente nella prima metà del III secolo d.C., quando la scena politica è dominata da imperatori e usurpatori di origini siriache) la continuità di una tradizione cultuale basata sull'aniconismo, nelle province del bacino del Mediterraneo orientale, eredi e continuatrici della cultura semitica, se non specificamente fenicia.

[26] Price-Trell 1977, pp. 167-170.

[27] Mattingly-Sydenham-Sutherland 1938, pp. 24-25; Price-Trell 1977, p. 169.

[28] Mattingly-Sydenham-Sutherland 1949, pp. 203-205.

[29] La lettura corrente è quella che possiamo definire «letterale», nonostante la prospettiva falsata: un portico cui si accede tramite una stretta scalinata, ed al quale è addossata a sinistra una cappella contenente un tripode: si veda ad es. Soyez 1972, p. 150. Invece, secondo Trell 1970, pp. 31-32, che illustra la frequenza, nelle raffigurazioni architettoniche su monete, della convenzione del portare «davanti» ciò che stava «dietro» o «dentro», il cosiddetto betilo a corni di Biblo avrebbe poggiato su un edificio colonnato, accessibile tramite la scalinata frontale, che nella sua globalità si trovava all'interno della corte; la cappella sulla sinistra avrebbe costituito invece la vera entrata al santuario.

[30] Price-Trell 1977, fig. 445 p. 212.

In contrasto con questo tipo di testimonianza, la documentazione archeologica vera e propria, consistente principalmente in due classi di manufatti, i betili a tutto tondo (che si devono ulteriormente distinguere sulla base della loro funzione, cultuale o votiva), e le stele con rappresentazione di betili, è stata finora lacunosa in ambito vicino-orientale e cospicua invece nel Mediterraneo occidentale; dal punto di vista cronologico, tale documentazione scende in alcuni casi al periodo immediatamente successivo alla conquista romana, ma molto raramente all'età imperiale.

a. Betili a tutto tondo con funzione cultuale

Un certo numero di betili, simboleggianti l'immagine aniconica di una divinità, indifferentemente maschile o femminile, è stato trovato nel contesto di edifici o complessi di destinazione sacra.

Essi si presentano semplicemente eretti, o associati a basamenti e altari; singoli, a coppie o a triadi. In alcuni casi, la documentazione è «in negativo», si ha cioè la presenza, entro strutture portanti, di incassi circolari o quadrangolari interpretati dagli archeologi come alloggio per elementi verticali betilici. La forma dei betili è nella grande maggioranza dei casi allungata e rastremata, le dimensioni molto variabili (tra 0,50 e 1,50 m), la cronologia — di non facile determinazione per la totale assenza di connotazioni antiquarie, ed anche perché la sacralità del betilo porta presumibilmente ad una sua continuità di utilizzo per secoli — si dispone per tutto l'arco compreso tra l'ottavo secolo e l'età romana, pur potendosi riconoscere una ripartizione tra gli esemplari più antichi, provenienti dalle aree di frequentazione e di colonizzazione direttamente legate alla madrepatria fenicia, e quelli più recenti ritrovati in siti propriamente definibili come «punici».

La distribuzione geografica dei rinvenimenti è piuttosto ineguale, ma si deve ovviamente tener conto che essa dipende anche dalla presenza di indagini archeologiche sistematiche e aggiornate. La documentazione è ad esempio, come per altre classi di materiali, scarsa in Fenicia, dove — a prescindere dal celebre «tempio degli obelischi» a Biblo, la cui cronologia risale agli inizi del II millennio a.C. e quindi ad un'epoca in cui non è lecito parlare di specificità culturale fenicia — soltanto a

Sarepta, località di secondaria importanza situata tra Tiro e Sidone, un piccolo sacello sembra attestare la presenza di un betilo di culto. L'edificio, databile all'VIII-VI secolo e dedicato a Tanit-Astarte, era un semplice vano di pianta rettangolare, con panchine su tre lati e tavola per offerte sul lato opposto all'ingresso. Nel pavimento era praticato un incasso per un elemento verticale posto davanti all'altare, probabilmente un betilo, la cui altezza è stata calcolata in almeno un metro, o un bruciaprofumi[31].

Qualche testimonianza in più — seppur problematica — offrono le tre principali isole del Mediterraneo centro-orientale, Cipro, Creta e Malta; in particolare in quest'ultimo caso, la venerazione di divinità sotto forma di betili sembra potersi rapportare all'ambito culturale autoctono e precedere di un millennio la colonizzazione fenicia, con la quale, ovviamente, la tradizione della rappresentazione aniconica del divino venne favorevolmente accolta e conservata.

A Cipro, gli scavi inglesi del 1887 presso Kouklia, che avevano come obiettivo l'esatta identificazione del santuario di Astarte-Afrodite *Paphia* descritto da Tacito e rappresentato nelle monete imperiali cipriote, ebbero successo solo parziale, mettendo in luce un complesso di edifici interpretabili come «dépendances» destinate all'alloggio di sacerdoti o visitatori, ma nessuna struttura identificabile come il famoso luogo di culto[32]. Tuttavia A. Westholm, che negli anni trenta guidò una missione svedese a Soli, altro importante sito archeologico dell'isola, affermò in una breve nota che nei pressi dell'area di scavo di Kouklia, in un punto topograficamente più elevato rispetto al resto del settore degli scavi inglesi, era rimasto esposto per lungo tempo, e quindi trasportato al Museo di Nicosia, un «enorme» betilo di pietra nera lavorata in forma conica, che per forma e dimensioni poteva essere identificato con l'oggetto di culto che compare sulle monete. Lo stesso Westholm suggeriva che, data la mole del cono di pietra, difficilmente era pensabile che esso fosse stato spostato di molto dalla sua collocazione originaria nella cella del tempio[33].

Creta non rientra tra le colonie fenicie, ma sembra assodato che una

[31] CIASCA 1988, p. 149. L'identificazione della divinità è assicurata dal rivenimento di un'iscrizione votiva su placchetta di avorio.

[32] WESTHOLM 1933, p. 207.

[33] WESTHOLM 1933, p. 207; WESTHOLM 1936, p. 160. In assenza di indicazioni più precise, non è facile ricostruire le esatte dimensioni del betilo di Kouklia, ma è ragionevole supporre che queste fossero molto superiori alla media qui indicata per i betili di culto (0,50-1,50 m).

frequentazione non permanente della sua costa meridionale avesse luogo durante la prima fase della colonizzazione fenicia. In particolare l'insediamento di Kommos, nel II millennio a.C. piccolo centro minoico di tipo residenziale, a partire dal X secolo cambia destinazione assumendo il carattere prevalente di centro religioso, come prova l'installazione su una precedente struttura civile di un piccolo edificio sacro rettangolare, in seguito più volte ricostruito[34]. Nella seconda di queste fasi, («tempio B», databile attorno all'800 a.C. e in uso per circa due secoli), esso fu dotato di panchine sui lati lunghi e, sull'asse centrale, di una struttura definita da J.W. Shaw «tripillar shrine», che ha l'aspetto di un altare (fig. 1). Si tratta, in origine, di un grande blocco di arenaria, di forma approssimativamente triangolare, con funzione di base per tre pilastri a sezione quadrangolare, incassati in altrettante cavità tagliate nel blocco; in un secondo momento un nuovo incasso, praticato dietro i betili, sostenne uno scudo in legno, cuoio e bronzo[35]. Un incasso ovale con tracce di legno bruciato, posto dietro l'altare, è stato interpretato come contenitore per offerte di liquidi o pilastro di sostegno, mentre tra l'altare e l'ingresso si trovava un focolare. Lo Shaw — confortato in ciò anche dalla presenza, sia pure non cospicua, di ceramica fenicia in associazione — ritiene che la struttura a tre betili sia stata eretta da navigatori fenici di passaggio o perlomeno ispirato a modelli fenici e, dopo un lasso di tempo relativamente breve, adattata alle esigenze di culto locali, pur senza chiudersi ad altre influenze straniere[36].

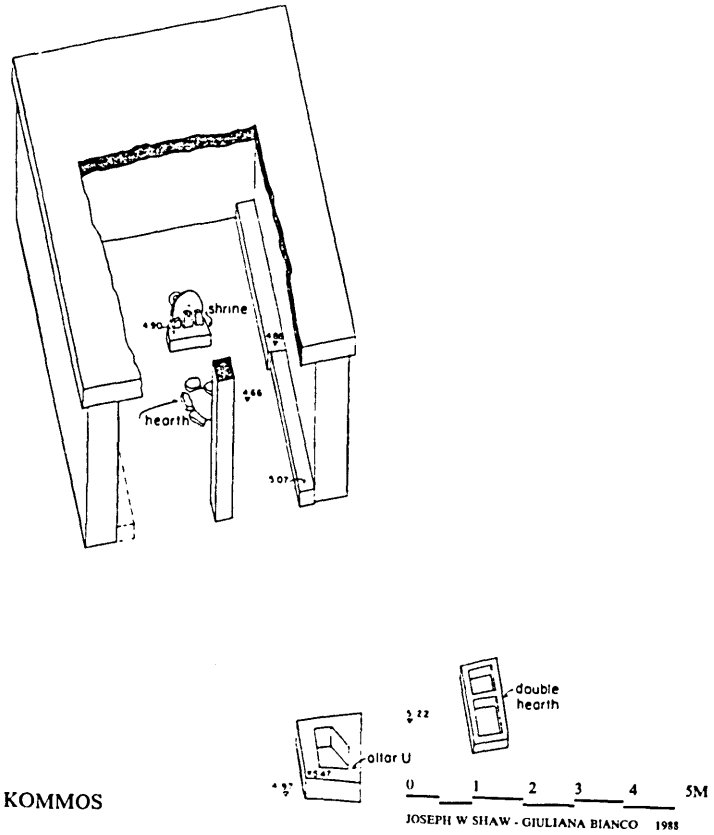
Più problematica, come si è detto, è la documentazione di Malta, dove l'uso di betili cultuali sembra rispondere ad un costume indigeno già attestato nel II millennio ed ereditato in età fenicia. Il santuario di Tas Silg, in particolare, conosce un lunghissimo utilizzo cultuale che si dispiega nell'arco di quasi tre millenni, dal periodo eneolitico alla fase cristiana, conservando costantemente la primitiva struttura cultuale curvilinea e l'identità femminile della divinità cui è di volta in volta consacrato: la Grande Dea indigena, l'Astarte fenicia, la *Iuno* latina[37], la Ver-

[34] SHAW 1989, pp. 165-183.

[35] Sono state ritrovate le strisce di bronzo circolari, decorate con borchie, che costituivano la decorazione esterna dello scudo in materiale deperibile: SHAW 1989, pp. 171-172.

[36] SHAW 1989, pp. 181-183: la ceramica fenicia, abbondante nella fase A e nella prima fase del tempio B, diventa relativamente scarsa nelle fasi successive suggerendo un abbandono graduale della frequentazione da parte dei Fenici. Continua tuttavia il culto e lo svolgimento di banchetti sacri e si abbellisce l'altare con lo scudo, di produzione locale, e con varie offerte votive, tra cui due statuette di produzione egiziana rappresentanti la dea Sekhmet ed il figlio Nefertum.

[37] È ormai comunemente accettato, sulla base di elementi epigrafici e votivi, che il santuario di Tas Silg si identifichi con il *Fanum Iunonis* di Cicerone (*In Verrem*, II, 5, 184), indicato con quello di Samo come il più antico e venerabile santuario della dea.



KOMMOS

Fig. 1: Kommos (Creta), tempio B: ricostruzione isometrica (da SHAW 1989, fig. 5, p. 169).

gine delle Nevi cristiana. La campagna di scavo del 1968[38], concentrata nel settore a Nord-Ovest della grande corte centrale lastricata, un'area sacra il cui livello, notevolmente inferiore alla corte stessa, era stato conservato nel tempo per motivi di rispetto cultuale, mise in luce una grande vasca monolitica per abluzioni e un betilo, vicino al quale giaceva ancora una grande sfera di pietra servita per la sua erezione. Di forma parallelepipeda, alto circa 1,30 m, sembra fosse consacrato a una divinità

[38] CAGIANO DE AZEVEDO 1969, pp. 109-112.

maschile paredra[39]. Nella stessa area furono ritrovati anche vari frammenti di betili votivi cilindrici ed una vasca, successivamente trasformata in scarico per offerte votive, che attestano una continuità di culto «negli ultimi secoli a.C. e, forse, anche nel I d.C.»[40]. Il livello di questo settore indica invece una datazione dell'area — e quindi del betilo e della vasca monolitica ad esso connessa — contemporanea al tempio eneolitico primitivo.

Quest'ultimo adotta una insolita forma curvilinea, a ferro di cavallo con facciata concava, realizzata con una tecnica costruttiva megalitica e in gran parte rispettata fino all'ultimo periodo di vita del santuario (fig. 2). Come l'area sacra precedente, alla fase eneolitica può essere riferita anche la «soglia sacra» o «ground altar»[41] che si trovava nell'asse della facciata, tra le due ante d'ingresso: costituita da un blocco di pietra inserito nel pavimento mediante il taglio della roccia, in modo che la superficie si trovava ad un livello appena inferiore al piano di calpestio, vi erano praticate tre cavità quadrangolari, quella centrale maggiore delle laterali, si è supposto per l'alloggio di altrettanti elementi verticali. Un rituale sacrificale di piccoli volatili, che dovette precedere l'erezione dei tre presunti betili, è testimoniato dalle ceneri ritrovate compresse al fondo di ciascun incasso[42]. Da ultimo, sul punto culminante dell'emiciclo, in una sorta di nicchia rettangolare che interrompe l'andamento curvilineo del muro, un'altra lastra di pietra inserita nella roccia allo stesso livello del pavimento mostra tre incassi circolari, ancora una volta, tuttavia, senza che gli elementi presumibilmente inseriti in queste cavità siano stati ritrovati nel corso degli scavi[43].

Passando al Mediterraneo centrale colpiscono, ma vanno considerate con cautela, anche per il divario cronologico, le analogie che si riscontrano tra le strutture appena descritte a Kommos e a Tas Silg e alcu-

[39] A giudicare dalla sua posizione, «quasi complementare» al tempio principale consacrato alla divinità femminile: CAGIANO DE AZEVEDO 1969, p. 110.

[40] CAGIANO DE AZEVEDO 1969, p. 111.

[41] CIASCA 1976-1977, p. 166, nota 10. Tuttavia lo SHAW 1989, p. 178 e nota 51, obietta che il blocco potrebbe essere una vera soglia ed i tre incassi corrispondere ai fori per i due cardini e per il dispositivo di chiusura tra essi.

[42] CAGIANO DE AZEVEDO 1969, p. 110; CIASCA 1976-1977, p. 166-167 e nota 10. La durata dell'uso di questo altare, obliterato da una delle nuove ante che segnano l'accesso al tempio, non può essere determinata con precisione perché la stratigrafia del settore risulta sconvolta.

[43] SHAW 1989, pp. 178-179, pensa che l'interpretazione degli elementi mancanti come betili sia dubbiosa e che la destinazione delle tre cavità fosse piuttosto quella di «ricettacoli»; un'alternativa è che i betili fossero in materiale deperibile, come il legno.

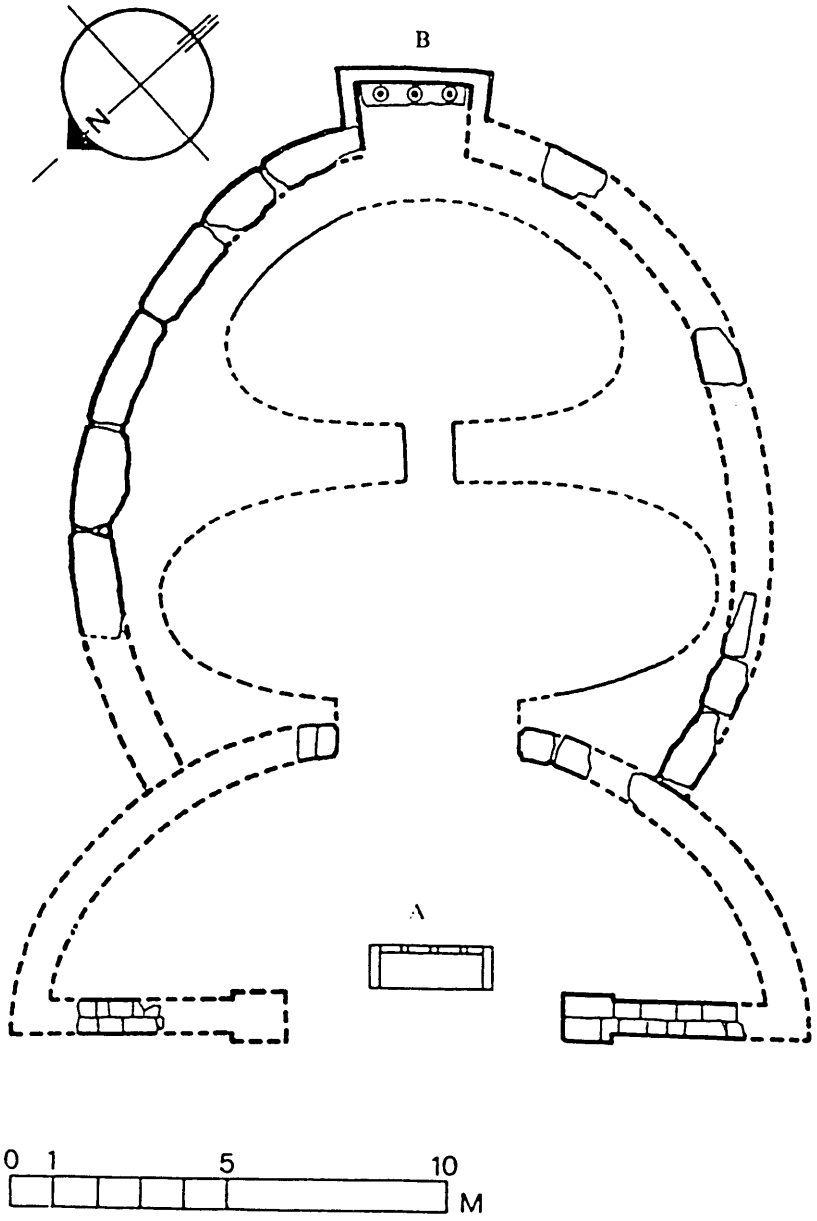


Fig. 2: Tas Silg (Malta), schizzo ricostruttivo del tempio fenicio (pianta) a: «soglia sacra», b: lastra con tre incassi circolari (da CIASCA 1976-77, fig. 2, p. 169).

ni esempi in Sicilia occidentale, specialmente in considerazione, come vedremo, dell'assenza di una documentazione paritetica in Africa.

L'area sacra del Cappiddazzu a Mozia, datata al V-IV secolo a.C., consta di un grande edificio a tre navate preceduto da un *temenos* quadrangolare ingombro di ambienti e strutture di varia destinazione. Tra queste, decentrato rispetto all'asse del tempio, una sorta di recinto di pietre irregolari racchiude un blocco monolitico di arenaria (m. 1,26 × 0,60), in qualche misura paragonabile alla «soglia» di Tas Silg, inserito nel terreno e quindi appena sporgente dal piano di calpestio. Nel blocco erano praticati un foro circolare al centro e due semifori dello stesso diametro (cm. 35) alle estremità, collegati tra loro da un solco (tav. II-1). La struttura fu interpretata dal suo scopritore come base per tre betili di pietra o di materiale deperibile[44].

Ricorda invece l'altare di Kommos il monumento esplicitamente definito «altare a tre betili» di Solunto, sulla cui destinazione non sembrano sussistere dubbi[45] (tav. II-2). L'area sacra in cui si trova l'altare, con i suoi due edifici disposti su più livelli, costruiti secondo una pianta complessa che è certamente estranea ai canoni architettonici greci, si inserisce come una contraddizione nel tessuto urbano di una città costruita secondo i più schietti dettami dell'urbanistica ippodamea. L'altare è inserito nel vano più meridionale dell'edificio inferiore A, che dà direttamente sulla strada principale ed è costituito da tre celle quadrate giustapposte e aperte sullo stesso lato[46]. La cronologia dell'edificio, che pare potersi porre attorno al IV-III secolo a.C., presuppone quella dell'altare, che fu però rimaneggiato più volte con l'aggiunta di vari elementi funzionali. Sopra una piattaforma quadrangolare di m. 3,40 × 3, alta 0,60 m dal piano del pavimento e accessibile da lato dell'ingresso tramite alcuni scalini, si trovano tre betili, posti all'estremità della piattaforma opposta alla scalinata. I betili in questione sono lastre parallelepipede di tufo, alte m. 1,25 e disposte di taglio — cioè col lato breve frontale — ad intervalli regolari. La piattaforma antistante i betili è in realtà un piano inclinato, ricoperto di intonaco, in leggera pendenza verso una vaschetta di raccolta senza foro di uscita, situata all'angolo nord-

[44] TUSA 1964, p. 40; anche sulla destinazione di questa struttura, soprattutto a causa della non chiarita funzione del solco tra i fori, avanza dei dubbi lo SHAW 1989, p. 179.

[45] Dettagliata pubblicazione dell'area sacra di Solunto e dell'altare a tre betili in FAMÀ 1980, pp. 7-42.

[46] Su questa tipologia di edifici sacri, di cui esiste una consistente documentazione in Africa, ed in generale sul problema della tradizione orientale e punica nell'architettura religiosa dell'Africa romana, è in corso di pubblicazione un lavoro a cura della scrivente.

ovest dell'altare; all'interno della vaschetta furono rinvenute ossa di volatili e roditori e numerosi frammenti ceramici, tra cui soprattutto della sigillata italica, che fornisce un dato cronologico della massima importanza[47].

Città eminentemente greca come Solunto, ma situata in un'area di sovrapposizione culturale tra il territorio ellenizzato e quello a preminente componente punica, Selinunte offre un altro probabile esempio di altare betilico nel *temenos* della *Malophoros* (tav. III-1). Al centro di un'area sacrificale, caratterizzata dalla deposizione di vasi di tipo greco e di stele aniconiche, un grande altare a banco sosteneva tre lastre di pietra trapezoidali (una con coronamento a gola egizia), poste, come a Solunto, di taglio. Esse non erano disposte a intervalli regolari, ma in modo tale che lo spazio a sinistra, dalla parte del sacrificante, fosse doppio rispetto a quello di destra, forse per lasciare posto alla deposizione delle offerte da bruciare. Il Tusa ritiene che l'altare sia precedente al 409 a.C. e riferibile quindi ad un influsso fenicio, piuttosto che alla vera e propria fase «punica» della città[48].

Da Monte Adranone, infine, località da identificarsi con la colonia selinuntina di *Adranon*, situata a pochi chilometri dalla metropoli, e come quella situata in una fascia territoriale di frizione tra le due aree culturali greca e punica, provengono due significative testimonianze relative ad altrettanti edifici sacri di indubbia matrice punica[49]. Il primo, detto anche «santuario dell'acropoli», o, più appropriatamente, «dell'alto luogo», è un grande edificio rettangolare allungato (m. 31 × 10), orientato secondo gli angoli anziché secondo i lati, e suddiviso in tre (in seguito quattro) vani non intercomunicanti e aperti verso Sud. In particolare, nel vano centrale 2, molto più ampio degli altri (m. 15 × 10) e quasi

[47] Due grandi fasi cronologico-strutturali sono state riconosciute per i due edifici dell'area sacra, una prima dagli inizi del IV alla fine del III secolo a.C., la seconda dal III secolo a.C. al II secolo d.C.. Tuttavia, per quanto riguarda l'edificio A, del quale l'altare fa parte, il ritrovamento di materiali di IV-III secolo ha carattere sporadico (alcune monete), mentre notevole è la quantità di sigillata italica e africana (I-II secolo d.C.). Il materiale è dunque pertinente in grande maggioranza all'ultima fase dell'edificio. Indicazioni più precise si possono dare riguardo alla cronologia relativa dell'altare, costituito originariamente della sola piattaforma con i tre betili, cui furono aggiunti in seguito il piano inclinato e la vaschetta di raccolta.

[48] Tusa 1971, pp. 56-57; cfr. anche Famà 1980, pp. 38-39; Shaw 1989, pp. 179-180.

[49] Entrambi pubblicati da Fiorentini 1979, pp. 907-915. L'autrice segnala tuttavia che tutto il materiale proveniente dal sito di Adranon, compreso quello relativo ai due santuari di tipo punico, «risulta di produzione esclusivamente greca, siceliota o locale» (ad eccezione, come si vedrà, delle monete), così da far supporre che la costruzione degli stessi santuari sia il simbolo di un'imposizione culturale «di regime» non assimilata dagli abitanti del luogo.

sicuramente ipetrale[50], si trovano due basi quadrate in arenaria disposte lungo l'asse maggiore, ciascuna delle quali porta superiormente un incasso circolare e poggia a sua volta su un'area lastricata, nettamente diversificata dal resto del pavimento in battuto. Le tracce di arrossamento da fuoco attorno ai fori circolari ed il rinvenimento tutt'attorno di ceneri e ossa animali fanno supporre che le basi reggessero due betili di cospicue dimensioni, ai quali erano evidentemente indirizzati dei sacrifici (fig. 3).

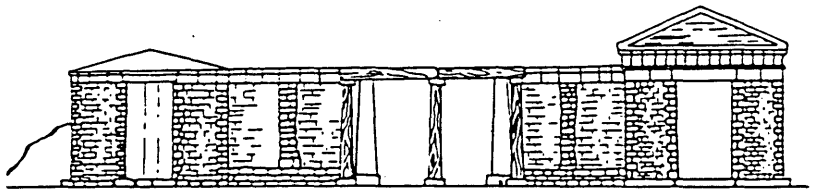


Fig. 3: Monte Adranone (Sicilia), ricostruzione grafica del lato d'ingresso del santuario dell'alto luogo: dietro il colonnato, si intravedono i due betili (da Fiorentini 1979, tav. VII).

Il secondo edificio sacro, che presenta molte caratteristiche comuni con il precedente, si trovava invece sul terrazzo mediano della città. Anch'esso di forma rettangolare allungata (m. 21 × 8) e orientato secondo gli angoli, è composto da due ambienti giustapposti, il maggiore dei quali ipetrale. All'interno di questo vano scoperto si trovavano, allineati lungo il lato di fondo, due betili pilastriformi su basi rettangolari, uno dei quali preceduto da un altare (tav. III-2). Il pavimento dell'ambiente era coperto da uno spesso strato di residui sacrificali e tracce di bruciato, nel quale fu rinvenuto un altissimo numero di monete siculo-puniche di IV-III secolo a.C.

Per quanto riguarda la Sardegna, in un edificio sacro tripartito di Capo S. Marco, presso Tharros, datato dal Barreca al VII secolo a.C., un piccolo betilo fu ritrovato *in situ* e identificato come l'immagine aniconica di Tanit[51]. Il betilo, approssimativamente a forma di piramide triangolare, era collocato su una base composta da due blocchi sovrapposti, al centro della parete di fondo dell'ambiente maggiore del tempio (fig. 4; tav. IV-1).

[50] I muri erano costruiti in mattoni crudi, materiale troppo fragile per sostenere le spinte di scarico di una copertura così ampia: Fiorentini 1979, pp. 909-910.

[51] Barreca 1958, pp. 409-412. L'attribuzione del tempio a Tanit è dovuta all'incisione di aspetto vulvare praticata sul betilo.

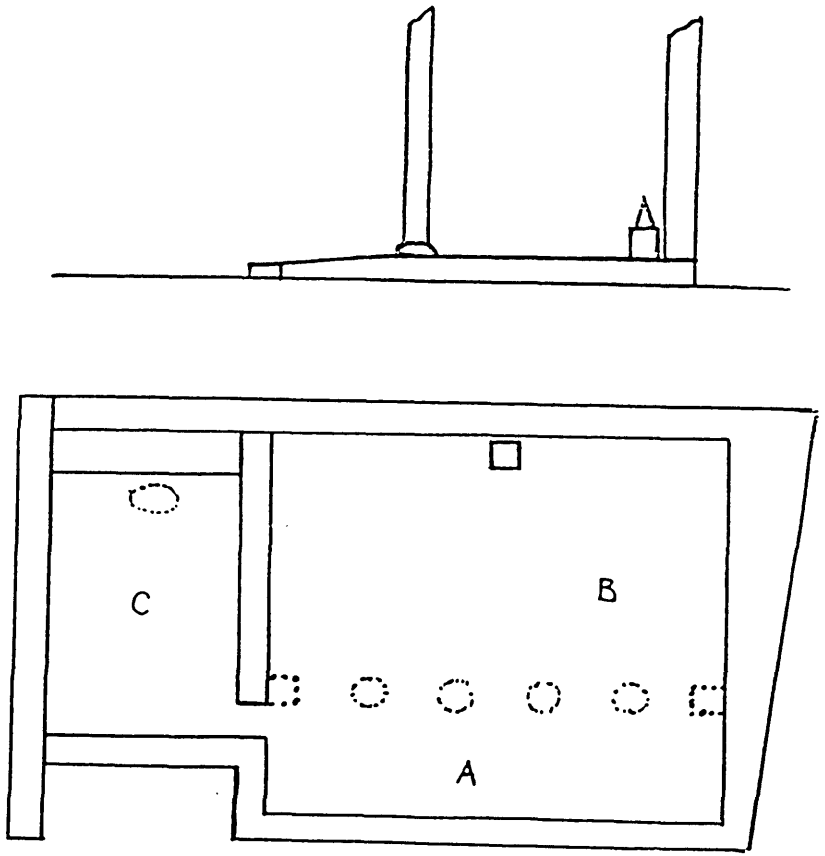


Fig. 4: Tharros, Capo S. Marco (Sardegna), sacello arcaico: planimetria e sezione (da BARRECA 1958, fig. 1, p. 410).

A Monte Sirai, un betilo tronco-piramidale alto 49 cm., con un piede aggettante che si incastra in una base quadrata con incavo centrale (tav. IV-2), proviene da una delle due celle del cosiddetto «tempio del mastio» e più precisamente dallo strato databile al II secolo a.C.[52]. Tuttavia, come la statua di Astarte, rinvenuta nello stesso contesto ma sicuramente databile al VII-VI secolo a.C., è probabile che esso indichi il riutilizzo in questa fase tarda di arredi sacri molto più antichi, for-

[52] BARRECA 1965, pp. 19-62; BARRECA 1966, pp. 9-48.

se pertinenti all'originario luogo di culto itinerante, o «tenda sacra», della guarnigione di stanza a Monte Sirai[53].

L'Africa, infine, ha restituito due sole testimonianze di betili cultuali, una delle quali è peraltro incerta. Nel santuario numidico-punico di El-Hofra (Algeria), si ha notizia del ritrovamento di un betilo[54], connesso ad una cappella posta al centro della corte, che in un secondo momento dovette essere sostituito da una statua di culto antropomorfa[55].

L'altro ritrovamento riporta agli estremi confini occidentali della colonizzazione fenicia: un grande betilo pilastriforme (tav. V-1) fu infatti rinvenuto nell'isoletta di Mogador, antistante la costa atlantica del Marocco, dove nel VII-VI secolo a.C. i Fenici avevano stabilito un emporio stagionale, poi abbandonato per secoli fino all'installazione di un nuovo insediamento alla fine del I secolo a.C. La posizione stratigrafica del betilo, alto 1,50 m, con la base leggermente aggettante e una cavità a due terzi dell'altezza, ne indica l'appartenenza all'epoca fenicia, il che è particolarmente interessante, considerato che sull'isola è totalmente assente l'uso di strutture in pietra[56].

Accanto a questa documentazione archeologica, talvolta già di per sé non del tutto convincente dal punto di vista interpretativo, vanno considerati con cautela anche maggiore i casi in cui gli studiosi hanno ipotizzato o addirittura dato per certo, pur in assenza di un riscontro archeologico oggettivo, che basamenti o edicole situati nell'ambito di complessi sacri di tradizione fenicio-punica servissero all'esposizione di betili di culto.

Nell'ambito del santuario neopunico di Tanit ad El Kenissia, ad esempio, una piccola piattaforma (85 cm. di lato) a tre gradini circondata da una sorta di corridoio di passaggio, posta al centro della corte del santuario, sorreggeva secondo il Carton «un bétyle placé en face du sanctuaire», non potendosi interpretare né come altare né come base di statua[57].

Il santuario di Thinissut, nella ricostruzione diacronica del Lézine, constava inizialmente di una corte porticata, sul cui asse maggiore si trovava un'edicola quadrata (m. 2,50 di lato), «socle d'un simple bétyle»[58].

[53] BARRECA 1986, pp. 121-123.

[54] LE GLAY 1966a, p. 24, nota 4 *bis*.

[55] All'interno della cappella sono state ritrovate una mano e parte di un avambraccio di una statua in terracotta: BERTHIER-CHARLIER 1955, pp. 222 e 229.

[56] JODIN 1966, p. 52.

[57] CARTON 1908, p. 14; l'ipotesi è stata ripresa da LÉZINE 1959, p. 258.

[58] LÉZINE 1959, p. 257; anche in PENSABENE 1990, p. 272, «il santuario aveva l'aspetto di una corte quadrata e porticata all'interno, dentro la quale era innalzato il betilo sullo zoccolo».

A Lixus, sulla cui acropoli gli scavi hanno restituito un complesso religioso preromano di eccezionale importanza, il «tempio F» presenta al centro della corte porticata un grande podio, senza soluzione di continuità con la cella del tempio ad abside piana. Per il Ponsich, che ha pubblicato il complesso, «sa surface pouvait être réservée à un autel ou un bétyle»[59].

Al di fuori dell'Africa, infine, è nota la ricostruzione fatta dal Lézine dell'ediçola, o Ma'abed, del santuario fenicio di Amrit (fig. 5). L'edificio, posto su un alto zoccolo al centro della corte-piscina del complesso, si presentava come un *naos* distilo *in antis* a pianta quadrata e copertura piana: accessibile tramite una scalinata, anteriore o posteriore, il

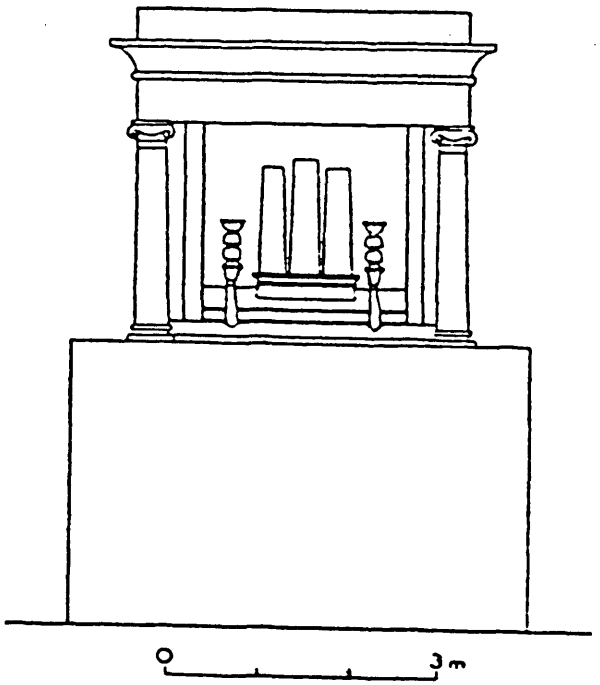


Fig. 5: Amrit (Fenicia), restituzione del Ma'abed con tre betili cultuali (da SHAW 1989, fig. 22, p. 180).

[59] PONSICH 1981, p. 61. In PENSABENE 1990, p. 274, l'autore sembra convinto di questa interpretazione: «il tempio F presentava una vasta corte quadrangolare scoperta, con betilo su piattaforma».

Ma'abed, proprio per la sua pianta, «était aménagé pour plusieurs statues, ou, plus probablement, des bétyles»[60].

b. Cippi betilici votivi

La classe dei cippi betilici votivi è strettamente legata a quella delle stele sia per motivi di funzionalità (il ricordo del voto espresso in cambio di un sacrificio) che di localizzazione topografica (il *tofet*), tanto che il solo vero criterio di distinzione tra le due tipologie è costituito dalla loro forma, a prevalente sviluppo tridimensionale o bidimensionale. Secondo un'opinione del Moscati[61], i cippi costituirebbero il primo gradino di un'evoluzione tipologica, il cui esito è da ravvisarsi nelle stele ad iconografie geometriche, che dal motivo schematico del betilo pilastriforme, a incisione o a rilievo, si snoda attraverso la reduplicazione dello stesso motivo (betili doppi, tripli e multipli), fino allo sviluppo degli altri motivi aniconici come l'idolo a bottiglia, la losanga o il «segno di Tanit». A riprova di questa teoria, il *tofet* di Cartagine presenta nel suo strato A più antico, databile al VII secolo, cippi betilici semplici, mentre i cippi a trono compaiono nello strato B (fine VII-fine VI) e le prime stele soltanto dalla prima metà del VI secolo[62]. Cippi, sempre pertinenti agli strati più antichi, compaiono anche a Mozia, a Tharros (dove sono caratteristici i cippi tripli sporgenti da un'unica base[63]) (tav. V-2) e, con particolare abbondanza, a Sulcis, dove circa 40 esemplari troncopiramidali, con o senza base, si accompagnano ad una nutrita documentazione stelare; la categoria non è invece rappresentata nei più tardi *tofet* di Nora e Monte Sirai[64].

c. Stele con iconografie betiliche

Per quanto riguarda le stele, che come noto costituiscono la classe di materiale più tipica e documentata dell'Occidente punico (rare in Oriente — da dove tuttavia proviene una notevole eccezione, la stele di Burg

[60] LÉZINE 1960, pp. 19-21.

[61] MOSCATI 1982, pp. 101-105.

[62] MOSCATI 1982, p. 104.

[63] MOSCATI 1988a, pp. 300-303.

[64] MOSCATI 1982, pp. 102-105.

esh-Shemali, con rappresentazione di due betili pilastriformi entro un inquadramento architettonico egittizzante[65] — e finora assenti nella penisola iberica), le iconografie betiliche sono documentate, anche se in misura e in modi diversi, nella quasi totalità dei *tofet*: sia in quelli più antichi e di più lungo utilizzo cultuale, come Cartagine, Sousse, Mozia, Sulcis e Tharros, dove le stele compaiono attorno al VI secolo con il motivo del betilo, che si conferma in generale il tipo di figurazione più arcaica, sia in quelli più tardi come El Kenissia, El Hofra, Lilibeo, Nora e Monte Sirai, che confermano la fortuna e la persistenza del motivo accanto ad iconografie più complesse[66]. I betili, rappresentati a rilievo o ad incisione, in numero variabile da uno a cinque (nelle rappresentazioni multiple, uno o più betili possono avere maggior spicco rispetto ai rimanenti), hanno forma parallelepipeda o rastremata verso l'alto, e più o meno allungata. In generale, prevale il betilo singolo o la triade (tav. VI-1 e 2): quest'ultima, in particolare, si qualifica come una caratteristica peculiare delle stele norensi, mentre è del tutto assente da quelle di Sulcis e di Monte Sirai[67]. I betili possono occupare l'intero campo della stele, o essere rappresentati all'interno di un ordinamento architettonico più o meno schematizzato. Particolarmente interessante è la documentazione relativa al santuario punico-romano di El Kenissia, in quanto la sua cronologia non risale più addietro del III-II secolo a.C. e tuttavia l'iconografia betilica vi è attestata con una discreta ricorrenza (il simbolo del «cono» è secondo, in ordine di frequenza, soltanto al «triangolo»[68]).

La documentazione raccolta suggerisce una serie di considerazioni utili all'interpretazione dell'iscrizione di Thala.

I dati archeologici confermano che il fenomeno del culto del betilo è caratteristico del mondo semitico. La colonizzazione fenicia del Mediterraneo porta, in età storica, nuovo impulso e ampia diffusione a tale culto, che si afferma con particolare fortuna nelle tre categorie dei betili cultuali, dei cippi votivi e delle stele con iconografia betilica, nel mondo punico di Africa, Sicilia e Sardegna, dove si arresta tuttavia, più o meno gradualmente, dopo il limite temporale segnato dalla conquista romana.

[65] Moscati 1979, pp. 73-74 e tav. 2.

[66] Cfr. in particolare Carton 1908, sulle stele di El Kenissia; Berthier-Charlier 1955, su El Hofra; Moscati-Uberti 1970, su Nora; Bondì 1972, su Monte Sirai; Moscati-Uberti 1981, su Mozia; Moscati-Uberti 1985, su Tharros.

[67] La fortezza di Monte Sirai, costruita come guarnigione a presidio dell'emporio di Sulcis, è strettamente dipendente da questo per quanto riguarda la produzione artigianale d'importazione. Cfr. ad es. Acquaro 1988, p. 218.

[68] Carton 1908, pp. 51-62 e pl. II-IV; per «triangolo» si intende il cosiddetto «simbolo di Tanit». C'è da dire però che, sui 20 esemplari con l'iconografia del «cono» segnalati dal Carton, alcuni raffigurano in realtà motivi non identificabili come betili (ad es., l'idolo a bottiglia).

In età romana, dunque, si assiste ad un fenomeno contraddittorio: mentre nelle province orientali, sempre profondamente impregnate di cultura semitica, il culto aniconico del betilo non solo continua a manifestarsi, ma è attestato dalle testimonianze letterarie e dall'evidenza numismatica, nel Mediterraneo occidentale esso conosce un declino rapido, e solo in casi sporadici (Monte Sirai e soprattutto Solunto) persiste a lungo anche dopo la conquista romana. In generale, l'adozione di culti aniconici, estranei alla mentalità pragmatica e alla concezione antropomorfa del divino dei Romani, resta per lungo tempo un fatto occasionale e dettato da eventi straordinari o, in seguito, dalla volontà di singoli imperatori di origini orientali, come Elagabalo.

Al di fuori, quindi, degli esempi rappresentati in piena età romana nei grandi santuari, mete di pellegrinaggi internazionali, e nella tradizione religiosa orientale, i betili come espressioni popolari del culto punico sembrano scomparire di pari passo alla romanizzazione, che da un punto di vista religioso, pur se caratterizzata da una tolleranza «politica», impone inevitabilmente nuovi modelli culturali, primo fra tutti l'antropomorfismo divino, che è anche la necessaria premessa all'*interpretatio* formale delle divinità locali. È noto, peraltro, che dietro la patina di un'ufficialità di superficie, e vietata categoricamente la pratica dei sacrifici umani, ormai rara già al tempo della conquista romana, i culti di matrice punica godettero di una relativa libertà d'azione e di un vasto seguito popolare, come provano ad esempio, nella provincia africana, le persistenze in certi rituali (sacrifici animali indirizzati a Saturno e accompagnati dalla deposizione di stele, con nuove iconografie figurate che risentono dell'influenza ellenistico-romana) e nelle caratteristiche architettonico-strutturali dei luoghi di culto.

Ma come collocare allora, nell'ambito culturale e religioso dell'Africa romana il III secolo, la testimonianza offerta dalla nostra iscrizione? A questo proposito è interessante osservare che, se è vero che essa costituisce un *unicum* epigrafico per quanto riguarda l'esplicita menzione di un betilo, un'altra epigrafe (*CIL* VIII 21481) proveniente da Miliana, località della *Mauretania Caesarensis* a Sud di Cherchell, e recentemente studiata dal Ribichini[69] costituisce quasi certamente un suo omologo:

Abaddiri Sancto Cultores iuniores suis sumtis
aram constitu(erunt) Pro(u)...

[69] Ribichini 1985, in particolare pp. 115-125.

L'associazione religiosa dei *cultores iuniores* dedica un altare ad una divinità denominata Abaddir. L'etimologia del nome è punica e corrisponde all'espressione «pietra potente» (da *'bn* = pietra, e *'dr* = potente), come confermano tra l'altro alcune testimonianze di Prisciano (originario di Cesarea di Mauretania) e di altri lessicografi, che attestano l'equazione *abaddir* = *baitylos* = *lapis*, con particolare riferimento mitologico alla pietra divorata da Saturno al posto di Giove[70]. La valutazione conclusiva dell'autore è così espressa: «Culto betilico di una pietra probabilmente meteoritica, che s'incentrava nella venerazione di una divinità definita, nel nome o nel titolo, Abaddir, la 'pietra potente', e identificata nelle testimonianze letterarie con la pietra divorata da *Kronos/Saturnus* al posto del figlio del dio supremo; culto (forse) privato di una associazione religiosa di cui Abaddir era titolare e principale motivo di coesione tra i membri associati; culto rivolto in età tarda e in forme rinnovate ad una divinità probabilmente di origine antiche connesse al sostrato punico nordafricano»[71].

Le due iscrizioni di Thala e Miliana hanno dunque come denominatore comune la menzione di una «pietra sacra», la cui funzione sembra essere quella di simbolo o dimora di una divinità di origine punica, identificabile nel primo caso con il Saturno *interpretatio* di Baal Hammon, nel secondo con un'entità non meglio nota, di cui Abaddir può essere tanto il teonimo, quanto l'epiteto. Entrambe sembrano gli indizi di un tentativo di un recupero di un'identità religiosa ormai allentata, interpretabile nel quadro della cosiddetta «rinascita punica», fenomeno culturale che si riscontra in Africa, sotto molteplici aspetti, soprattutto nel corso del II secolo d.C. e che trova la sua sublimazione, ma anche la sua conclusione, con l'africano Settimio Severo, sotto il quale avviene, ad esempio, la defunzionalizzazione di quasi tutti i *tofet* ancora in uso e la conseguente monumentalizzazione — seppure in forme peculiari — dei luoghi di culto punici.

[70] Ribichini 1985, pp. 118-119 e note 8-10 e 16.

[71] Ribichini 1985, p. 122.

Bibliografia

Acquaro 1988: E. Acquaro, *Sardegna*, AA.VV., *I Fenici*, Milano 1988, pp. 210-225.

Barreca 1958: F. Barreca, *Tharros (S. Giovanni di Sinis, Cagliari). Scoperte a Capo S. Marco*, «NSc», XII, 1958, pp. 409-412.

Barreca 1966: F. Barreca, *Il Mastio*, AA.VV., *Monte Sirai III*, 1966, pp. 9-48.

Barreca 1986: F. Barreca, *La civiltà fenicio-punica in Sardegna*, Sassari 1986.

Benzina Ben Abdallah 1986: Z. Benzina Ben Abdallah, *Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, Roma 1986.

Berthier-Charlier 1955: A. Berthier-L. Charlier, *Le sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine*, Paris 1955.

Bondì 1972: S.F. Bondì, *Le stele di Monte Sirai*, Roma 1972.

Cagiano De Azevedo 1969: M. Cagiano De Azevedo, *Gli scavi della campagna 1968*, AA.VV., *Missione Archeologica Italiana a Malta. Rapporto preliminare della campagna 1968*, Roma, CNR, 1969, pp. 109-112.

Cagnat 1898: R. Cagnat, *Cours d'Épigraphie latine*, Paris 1898.

Cagnat-Gauckler 1989: R. Cagnat-P. Gauckler, *Les monuments historiques de la Tunisie, I: Les monuments antiques. Les temples païens*, Paris 1898.

Carton 1908: L. Carton, *Le sanctuaire de Tanit à El-Kenissia*, «Mem. A.I. B.L.», XII, 1, 1908.

Ciasca 1976-1977: A. Ciasca, *Il tempio fenicio di Tas Silg: una proposta di ricostruzione*, «Kokalos» 22-23, 1976-1977, pp. 162-172.

Ciasca 1988: A. Ciasca, *Fenicia*, AA.VV., *I Fenici*, Milano 1988.

Di Filippo Balestrazzi 1984: E. Di Filippo Balestrazzi, *Apollon Agyieus*, *LIMC*, vol. II-1, 1984, pp. 327-332.

Famà 1980: M.L. Famà, *L'area sacra con altare «a tre betili» di Solunto*, «SicA» 42, 1980, pp. 7-42.

Fiorentini 1979: G. Fiorentini, *Santuari punici a Monte Adranone*, *Miscellanea E. Manni*, III, s.d. (1979), pp. 907-915.

Gauckler 1898: P. Gauckler, *Compte Rendu*, «BSAF», 1898, pp. 114-119.

Hill 1964: G.F. Hill, *Catalogue of the Greek Coins of Cyprus in the British Museum*, Bologna 1964.

Jodin 1966: A. Jodin, *Mogador, comptoir phénicien du Maroc Atlantique*, Tanger 1966.

Jouffroy 1986: H. Jouffroy, *La construction publique en Italie et dans l'Afrique romaine*, Strasbourg 1986.

Le Glay 1961: M. Le Glay, *Saturne Africain. Monuments I: Afrique Proconsulaire*, Paris 1961.

Le Glay 1966a: M. Le Glay, *Saturne Africain. Monuments II: Numidie et Maurétanie*, Paris 1966.

Le Glay 1966b: M. Le Glay, *Saturne Africain. Histoire*, Paris 1966.

Lezine 1959: A. Lezine, *Resistance à l'hellénisme de l'architecture religieuse de Carthage*, «CahTun», VII, 26-27, 1959, pp. 247-261.

LÉZINE 1960: A. LÉZINE, *Architecture punique. Recueil de documents*, Tunis 1960.
MATTINGLY-SYDENHAM-SUTHERLAND 1938: H. MATTINGLY-E.A. SYDENHAM-C.H.V. SUTHERLAND, *The Roman Imperial Coinage, vol. IV, part II: Macrinus-Pupienus*, London 1938.
MATTINGLY-SYDENHAM-SUTHERLAND 1949: H. MATTINGLY-E.A. SYDENHAM-C.H.V. SUTHERLAND, *The Roman Imperial Coinage, vol. IV, part III: Gordian III - Uranius Antoninus*, London 1949.
MERLIN 1915: A. MERLIN, *Compte Rendu*, «BAParis» 1915, pp. CLXXXV-CLXXXVIII.
MOSCATI 1972: S. MOSCATI, *I Fenici e Cartagine*, Torino 1972.
MOSCATI 1979: S. MOSCATI, *Il mondo dei Fenici*, Milano 1979.
MOSCATI 1982: S. MOSCATI, *Baitylos. Sulla cronologia delle più antiche stele puniche*, «RendLinc», serie VIII, 36, 1982, pp. 101-105.
MOSCATI 1988a: S. MOSCATI, *Il rilievo in pietra*, AA.VV., *I Fenici*, Milano 1988, pp. 300-303.
MOSCATI 1988b: S. MOSCATI, *Le stele*, AA.VV., *I Fenici*, Milano 1988, pp. 304-327.
MOSCATI-UBERTI 1970: S. MOSCATI-M.L. UBERTI, *Le stele puniche di Nora nel Museo Nazionale di Cagliari*, Roma 1970.
MOSCATI-UBERTI 1981: S. MOSCATI-M.L. UBERTI, *Scavi a Mozia: le stele*, Roma 1981.
MOSCATI-UBERTI 1985: S. MOSCATI-M.L. UBERTI, *Scavi al tofet di Tharros: i monumenti lapidei*, Roma 1985.
PENSABENE 1990: P. PENSABENE, *Il tempio di Saturno a Dougga e tradizioni architettoniche d'origine punica*, in *L'Africa Romana*, VII, Sassari 1990, pp. 251-293.
PONSICH 1981: M. PONSICH, *Lixus, le quartier des temples*, Rabat 1981.
PRICE-TRELL 1977: L. PRICE-B.L. TRELL, *Coins and their Cities*, London 1977.
RIBICHINI 1985: S. RIBICHINI, *Poenus advena. Gli dei fenici e l'interpretazione classica*, Roma 1985.
SHAW 1989: J.W. SHAW, *Phoenicians in Southern Crete*, «AJA», 93, 1989, pp. 165-183.
SOYEZ 1972: B. SOYEZ, *Le bétyle dans le culte de l'Astarté phénicienne*, «Mél Beyrouth», XLVII, 1972, pp. 149-169.
TRELL 1970: B.L. TRELL, *Architectura Numismatica Orientalis. A Short Guide to the Numismatic Formulae of Roman Syrian Die-Makers*, «NumChron», 1970, pp. 29-50.
TUSA 1964: V. TUSA, *Lo scavo del 1964*, AA.VV., *Mozia I*, 1964, pp. 33-40.
TUSA 1971: V. TUSA, *Selinunte punica*, «RIA», XVIII, 1971, pp. 47-67.
UGOLINI 1981: M. UGOLINI, *Il dio (di) pietra*, «Sandalion», 4, 1981, pp. 7-29.
WESTHOLM 1933: A. WESTHOLM, *The Paphian Temple of Aphrodite*, «ActaArch», IV, 1933, pp. 201-236.
WESTHOLM 1936: A. WESTHOLM, *The Temples of Soli*, Stockholm 1936.



1: Santuario di Astarte-Afrodite *Paphia* (Cipro): moneta di Settimio Severo (da PRICE-TRELL, 1977, fig. 266, p. 154).



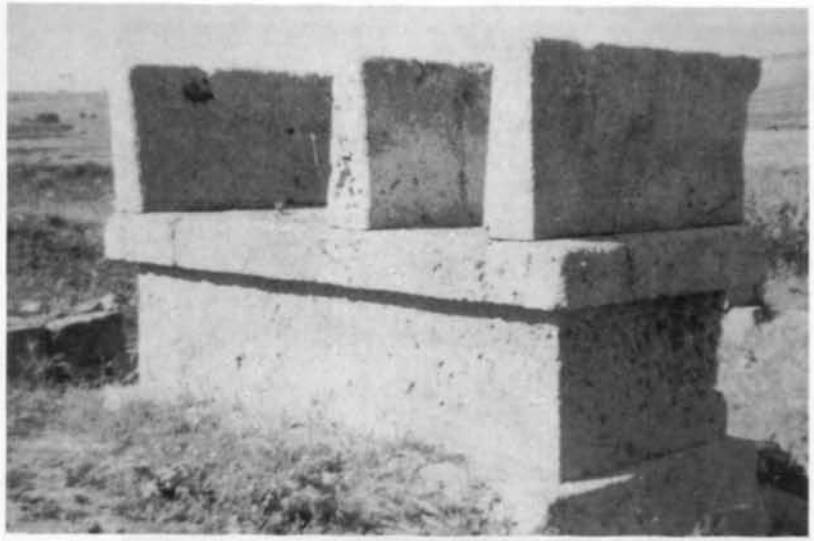
2: Santuario di Afrodite a Biblo: moneta di Macrino (da PRICE-TRELL, 1977, fig. 271, p. 153).



1: Mozia, santuario del Cappiddazzu: base rettangolare forata all'interno del *temenos* (da TUSA, 1964, tav. XXXI).



2: Solunto, edificio «A»: vano «a» con altare a tre betili (da FAMÀ, 1980, fig. 4, p. 11).



1: Selinunte, altare nel *temenos* della *Malophoros* (da FAMÀ, 1980, fig. 63, p. 39).



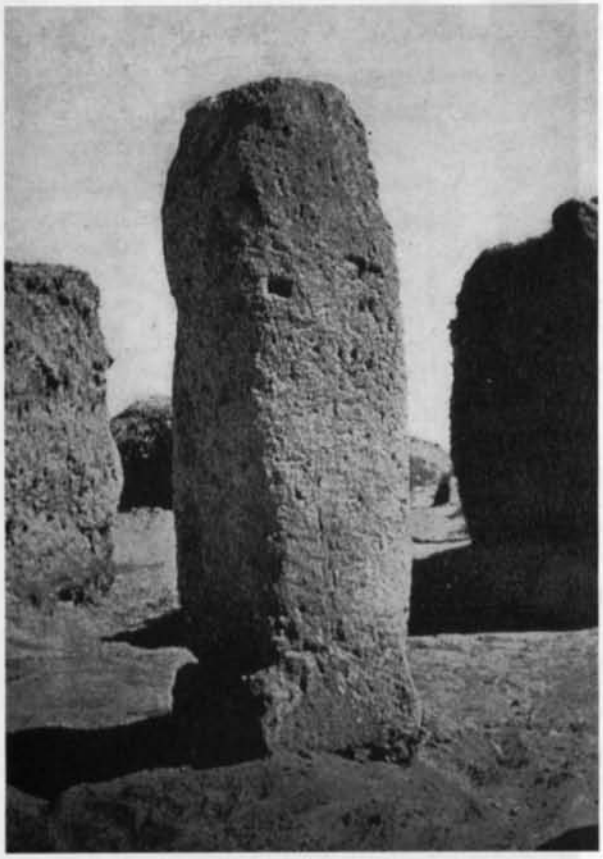
2: Monte Adranone, santuario del terrazzo mediano: recinto sacro con pilastri rituali (da FIORENTINI, 1979, tav. XII, fig. 16).



1: Tharros, sacello arcaico di Capo S. Marco: il betilo «di Tanit» (da BARRECA, 1958, fig. 2, p. 411).



2: Monte Sirai, «tempio del mastio»: il betilo (da MOSCATI, 1972, p. 287).



1: Mogador, betilo fenicio (da JODIN, 1966, pl. XVI, p. 50).



2: Tharros, cippo a tre pilastri (da MOSCATI, 1988a, p. 303).

Tavola V



1: Stele votiva con betilo proveniente da Mozia (da MOSCATI, 1988b, p. 317).



2: Stele votiva con tre betili proveniente da Costantina (da MOSCATI, 1988b, p. 313).

Tavola VI

Jesper Carlsen

Dispensatores in Roman North Africa

Dispensator and its Greek equivalent, «oikonomos», are well known occupational titles among the members of the *familia Caesaris*. In Rome alone the Latin term is recorded by almost 200 inscriptions, and the *dispensatores* occupy a wide range of tasks in the financial administration. We know, for instance, of *dispensatores castrorum* or *fisci castrensis* (*CIL* VI 8516, 8517, 33737), *dispensatores ludi magni* (*CIL* VI 10166), *dispensatores annonae* or *a frumento* (*CIL* VI 544, 634, 8472), but also of *dispensatores hortorum* (*CIL* VI 8667, 8675, *AE* 1977 no. 49) and *dispensatores rationis monetae* (*CIL* VI 239, 8454)[1].

The title is attested throughout almost the entire empire, and Hirschfeld's fundamental work, «Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten», and more recently the studies by Chantraine, Weaver and the late Gérard Boulvert have elucidated the nomenclature and the careers of the *dispensatores* as well as their social conditions, including recruitment, manumission, pattern of marriage and status in the well-established hierarchy of the imperial slaves and freedmen[2]. *Dispensator* is «an intermediate clerical grade», who can be usually found in charge of the funds of different *rationes*. The title, however, is not restricted to imperial slaves alone, but is familiar in private households too where the *dispensator* managed the accounts and carried out the financial transactions. The extensiveness of his functions is also indicated by the exact definition given by Gaius in the *Institutiones: Servi quibus permittitur administratio pecuniae, dispensatores appellati sunt*[3]. The *dispensator* was, thus, an

[1] The lists of *dispensatores* given by G. Bloch, *DA* II (1892), 280-286, N. Vulic, *Diz. Epigr.* II (1922), 1920-1923 and W. Liebenam, *RE* V (1903), 1189-1198, must be supplemented with inscriptions recorded in *AE*.

[2] O. Hirschfeld, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*, Berlin 1905; H. Chantraine, *Freigelassene und Sklaven im Dienst der römischen Kaiser*, Wiesbaden 1967; P.R.C. Weaver, *Familia Caesaris*, Cambridge 1972; G. Boulvert, *Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut-Empire romain*, Napoli 1970, and Id., *Domestique et fonctionnaire sous le Haut-Empire romain*, Paris 1974.

[3] Gaius, *Inst.* I.122. Another definition is given in Var. *LL.* V.183: *Ab eodem aere pendendo dispensator.* In general see J.M. Coello, *Officium dispensatoris*, «Gerion» 7, 1989, 107-119.

important entrusted slave of wealthy Roman families, but, to my knowledge, no regional survey including the private superintendents has hitherto been attempted. The African provinces, with more than twenty *dispensatores* attested, represent an excellent field for such an inquiry that will be complementary to the reference books in some respects[4]. This paper will therefore first discuss some regional peculiarities of the African *dispensatores*, but it will concentrate on their functions, since the often neglected inscriptions of *dispensatores* contain important information on the relations between the groups involved in the administration and management of the imperial possessions in Roman North Africa.

One point of special interest is the age of the imperial *dispensatores*. Weaver assumed that these were normally manumitted about the age of forty or soon after, but this is not corroborated by the African inscriptions with age-declarations. Disregarding two private *dispensatores* aged respectively 46 and 79, only one imperial agent seems to have had the proper age. The other inscriptions attest much higher ages than forty, although a 110-year-old *dispensator legionis III Augustae* must surely be an exaggeration[5]. Yet the value of these scattered inscriptions can only ben indicative. Successful *dispensatores* were promoted to senior clerical positions of *tabularii* and *procuratores* with the status as freedmen, and the age-declarations of the so-called *vicarii* of *dispensatores* in fact support the tenability of Weaver's observations. A *vicarius* could be the personal slave of another slave, but the use of the term among the imperial slaves is so closely associated with financial officials that it must be regarded as a technical term for deputies of slave officials. When a *dispensator* advanced, retired or was manumitted, the younger *vicarius* normally replaced him, and the recorded ages of *vicarii* from Roman North Africa (*i.e.* 26, 32 and 40) fit this supposed habit very well[6].

[4] *CIL* VIII 1028, 3288, 3289, 3291, 9755, 10572, 12892, 13341, 15594, 17051, 17335, 20589, 21012, 24687, 27550 = *AE* 1899 no. 41, *AE* 1915 no. 20, *AE* 1932 no. 15, *AE* 1942/43 no. 60, *AE* 1957 no. 86, *AE* 1969/70 no. 664, *AE* 1972 no. 717, *AE* 1980 no. 966 and «Africa», X, 1988, 209. *Dispensatores* also appear on the stamp of an *opus doliare* from the imperial *praedia Statoniensia* found in Carthage, but this estate was located in Italy: *CIL* VIII 22632,6 = XV 541. The fragmented *CIL* VIII 17510 = *ILA* 469 must be excluded, since the proposed *disp* in *CIL* rather should be read as *disen*.

[5] WEAVER (1972), 206 and 226, but see also BOULVERT (1974), 150. Private: *CIL* VIII 15594, 20589. Imperial *dispensatores: CIL* VIII 1028, 3289 and 12892.

[6] WEAVER (1972), 200-206, but see also the still fundamental H. ERMAN, *Servus vicarius*, Lausanne 1896. *CIL* VIII 17335, *AE* 1942/43 no. 60 and *AE* 1969/70 no. 664.

Another point is recruitment. The majority of the African *dispensatores* call themselves *vernae*, a term normally denoting home-born slaves. Weaver has demonstrated that the term is also employed to indicate personal slaves of imperial slaves and freedmen who died early, but in connection with the African *dispensatores verna* seems to be used exclusively for home-born slaves[7]. Relations of quasi-adoption, however, are attested by three epitaphs put up by imperial *dispensatores* to commemorate *alumni*. One was a five-year-old slave boy and the two others were adult women. One of the latter was also a slave, but Aurelia Karica was apparently an imperial freedwoman[8]. Other epitaphs reveal more regular nuclear families as they attest both children of imperial *dispensatores* and *coniugi*, the latter being slaves too or else freed women or perhaps even freeborn. We must assume that in some cases the wife was manumitted before the husband who had his manumission delayed because of his post as *dispensator*[9]. But the mixed marriages between slaves and freeborn women also reflect the social mobility and position of the *dispensatores* due to the importance of their tasks in the imperial administration.

The functions of the dispensatores

At least one, and perhaps even more, of the *dispensatores* in the African provinces did not belong to the *familia Caesaris*. At Hammam Said near the famous *saltus Burunitanus* the *dispensator* Datosus and his wife, Paccia Iustina, raised an epitaph to commemorate their twenty-month-old son:

> *D(is) M(anibus) S(acrum)./ C(aius) Iulius Hilarus / pius vixit anno/ uno m(ensibus) VIII d(iebus) XXVII./ Datosus disp(ensator) et / Paccia Iustina / parentes filio / dulcissimo fec(erunt)./ H(ic) s(itus) e(st).*

[7] African *vernae*: *CIL* VIII 3288, 3289, 12892, 15594, 27550, *AE* 1915 no. 20, *AE* 1932 no. 15, *AE* 1957 no. 86 and «Africa» X, 1988, 209. WEAVER (1972), 207-211, and in general: H.S. NIELSEN, *Ditis examen domus. On the Use of the Term 'verna' in the Roman Epigraphical and Literary Sources*, «C&M» 42, 1991, 221-240.

[8] *CIL* VIII 3288: *D(is) M(anibus) S(acrum)./ Aureliae Karicae / alumnae v(ixit) a(nnis) XXXII./ Adventus Aug(usti)/ vern(a) disp(ensator)/ leg(ionis) III Aug(ustae)*. The complete texts of *CIL* VIII 24687 and «Africa», X, 1988, 209, are given in notes 9 and 13. For the term see BOULVERT (1974), 325-328, H.S. NIELSEN, *Alumnus: A Term of Relation Denoting Quasi-Adoption*, «C&M», 38, 1987, 141-188, and M. CORBIER, *Usages publics du vocabulaire de la parenté*: patronus *et* alumnus *de la cité dans l'Afrique romaine, Africa Romana*, 7, 1990, 815-854.

[9] *CIL* VIII 10572, 12892, 17051, 17335 and 27550. See WEAVER (1972), 115-116 and 204-205, but also BOULVERT (1974), 300-328.

Datosus was a slave, but married to a free-born or perhaps freedwoman, and their son obtained Roman citizenship. According to Roman Law the status of the son in such a mixed marriage is followed the mother, and the owner thus did not have manumitted the boy just before he died as suggested by Staerman[10].

Other evidence of private *dispensatores* in the North African provinces is more uncertain. The brief epitaph, *CIL* VIII 15594, contains only the name and the age of the home-born *dispensator* Victor, but he may have been employed in the administration of a private domain near Mustis in Africa Proconsularis, since there is no indication of any relationship to the *familia Caesaris*[11]. According to Hirschfeld a barely legible inscription, *CIL* VIII 20589, from Thamalla in Mauretania Sitifensis should be dated to the beginning of fourth century and Flavius Scorus may be a private *disp(ensator) tr(ibutorum?)*. On the contrary, Gsell and Rostovtzeff have argued that Scorus was a treasurer of an imperial domain near Thamalla, and, as pointed out by Boulvert, the question must still be regarded as unresolved, since our knowledge of the imperial domains in the province is more than inadequate[12]. Near Sitifis an estate belonging to a senatorial family, the Iulii, is attested in the third century, and the estate is normally assumed to have been directed by a *dispensator*. But as I have suggested elsewhere, the fragmented *or* in the last sentence of *CIL* VIII 8421 should be restored as *actor* rather than as *dispensator* in accordance with other African inscriptions beginning with the formula *in his praediis*[13], and in the other inscriptions there can be little or no doubt as to the imperial status of the *dispensatores*, commonly indicated by such frequently attested abbreviations as *Aug(usti) disp(ensator)* or *Aug(usti) ser(vi)*.

The functions of the imperial *dispensatores* in Roman North Africa can in many cases be deduced from indications in their titles, and they show the same range of activities as everywhere else in the empire. A recently published inscription seems to testify that *dispensatores* were involved in the administration of the imperial quarries at Chemtou[14], and an unnamed, but home-born *dispensator legionis III Augustae* is probably recorded at Rome, where he raised an epitaph to commemorate his wife and daughter[15]. What he was doing at Rome is uncertain, but two other *dispensatores legionis III Augustae* are attested at Lambaesis in Numidia, where the legionary camp was situated. One of them, Adventus, probably continued to live in the city for a period after his retirement before he moved to Theveste, where he raised his third epitaph to another slave[16]. This time it was a *vicarius*, but other *dispensatores* are also attested indirectly in the inscriptions through their auxiliaries and deputies, including the so-called *arcarii*[17]. The deputies do not belong to the master, but formed part of the principal slaves' *peculium*, and the *vicarii* thus emphasize that the *dispensatores* might have wealthy funds at their disposal as also indicated by the literary sources.

Many of the African *dispensatores* are located in provincial centres of administration such as Carthage, Cherchel, Thabraka, Sitifis and Portus Magnus, where *actores* and *vilici* concerned with the administration of the *Quattuor Publica Africae* are attested too[18]. The custom-collection comprises both the senatorial and imperial provinces, and Staerman thinks that some of the imperial *dispensatores* in North Africa were part of the «Steueramt». Her source references, however, do not explicitly mention *dispensatores* but only *procuratores* and *vilici*, and it seems more reasonable to connect the majority of *dispensatores* with the administration of the imperial possessions and estates[19].

At Carthage, where the central department of the *procurator tractus Karthaginiensis* was situated, we have the epitaph of a *dispensator*

[10] *CIL* VIII 10572. LIEBENAM *RE*, 1192, and E.M. STAERMAN a.o., *Die Sklaverei in den westlichen Provinzen des römischen Reiches im 1.-3. Jh.*, Wiesbaden 1987, 19. See P.R.C. WEAVER, *The Status of Children in Mixed Marriages, The Family in Ancient Rome* (1986), 145-169.

[11] *CIL* VIII 15594: *D(is) M(anibus) S(acrum)./ Victor verna/ dispensator/ p(ius) v(ixit) a(nnis) XXXXVI./ H(ic) s(itus) e(st)*. S. GSELL, *Esclaves ruraux dans l'Afrique romaine, Mélanges Gustave Glotz* I (1932), 404 n. 2.

[12] HIRSCHFELD (1905), 59 n. 1. against S. GSELL, «MEFRA» 15, 1895, 61-62, and M.I. ROSTOVTZEFF, *Fiscus, Diz. Epigr.* III (1922), 103. BOULVERT (1970), 120 n. 175.

[13] J. CARLSEN, *Estate Management in Roman North Africa. Transformation or Continuity?, Africa Romana* 8, 1991, 625-637, against STAERMAN (1987), 19.

[14] *D(is) M(anibus) s(acrum). Alexandria p(ia) v(ixit) p(lus) m(inus) / an(nis) XXVIII quod fuit scriptum / debitum communem reddidit cui Galata / Aug(usti) n(ostri) verna disp(ensator) m(armorum) n(umidicorum) alumnae merenti fecit*: M. KHANNOUSSI, Disp(ensator) M(armorum) N(umidicorum), «Africa», 10, 1988, 208-211. See also J. CARLSEN, *CIL III 493 and the Administration of the Quarry at Croceae*, «ActaHyp», 3, 1991, 238-241.

[15] *AE* 1973 no. 83: */ [...]s Aug(usti) vern(a) disp(ensator) III/ [...]*. See further Y. LE BOHEC, *La troisième légion auguste*, Paris 1989, 257.

[16] *CIL* VIII 3288, 3289, 3291 and *AE* 1969/70 no. 664. The latter inscription is located at Theveste, but Adventus also calls himself *ex disp(ensatore)* in *CIL* VIII 3291. For the identification of Adventus, see J. GASCOU, «MEFRA», 81, 1969, 544-550. *AE* 1957 no. 86, attests a third *dispensator* at Lambaesis, but without any indications of his function. See also LE BOHEC (1989), 257, and M. CHRISTOL, Ti. Claudius Proculus Cornelianus, *procurateur de la région de Théveste, Africa Romana*, 7, 1990, 893-905.

[17] *CIL* VIII 3289, 9755, 17335, *AE* 1942/43 no. 60, *AE* 1972 no. 717.

[18] See J. CARLSEN (1991) and S.J. DE LAET, *Portorium*, Bruxelles 1949.

[19] STAERMAN (1987), 33, with reference to *CIL* VIII 12655 and *AE* 1925 no. 73.

a tributis[20], but other *dispensatores* holding posts in the administration of the imperial estates in Africa Proconsularis are also attested from Carthage in the late second century. A former *dispensator region(is)* dedicated an epitaph to his *alumnus*[21], and Epictetus worked as *dispensator regionis Thuggensis*, when he died at the age of 37[22]:

> *D(is) M(anibus) S(acrum)./ Epictetus Augus/torum ver(na) disp(ensator) / reg(ionis) Thug(gensis) pius vi/xit ann(is) XXXVII./ Aelia Satyra pio marito/ fecit.*

A third *dispensator regionis* is attested at Thuburbo Majus, where the *regionis Thuburbitanae Maius et Canopitanae* was located[23], but a very fragmented inscription from Severan times may also record a *dispensator regionis*. The dedication to Minerva located at Ain-Teki in Africa Proconsularis mentions an unnamed home-born *dispensator* and a Patroclus that could be identical with the freedman *procurator* in the Aïn Wassel-inscription. If this were the case, Patroclus might have been in charge of more than one *saltus* at the same time and it is reasonable to insert *regionis* to the title of the *dispensator*, since *dispensatores* were often attached to a *procurator*[24]. In any case, the inscriptions contain important information on the structure of the administration of the imperial estates in Roman North Africa, although the relationships between *saltus, regio* and *tractus* are obscure.

At least five *tractus* are attested in Roman North Africa, and each was divided into smaller administrative units. The terms for these subunits are ambiguous; according to Van Nostrand, they were called *re-*

[20] *CIL* VIII 1028 = *ILS* 1512: *D(is) M(anibus) S(acrum)./ Herm(a)e Aug(usti) ser(vo) / dispensat(o)ri a / tributis pius vi/xit annis LVII / h(ic) s(itus) e(st)*. VULIC, *Diz. Epigr.* II, 1922, and BOULVERT (1970), p. 229 n. 163.

[21] *CIL* VIII 24687: *Dis Manibus Sacrum./ Primitivos pius / vix(it) an(n)is V m(ensibus) VI / hic situs est alumno bene / merito Anicetus ex / disp(ensatore) fecit region(is) / s(ibi) e(t) s(uis)*. STAERMAN (1987), 33.

[22] *CIL* VIII 12892 = *ILS* 1510. BOULVERT (1970), 216 n. 78, and WEAVER (1972), 251.

[23] *AE* 1915 no. 20: *Numini / Larum / Aug(ustum) sacr(um)./ Primus Aug(usti) / vern(a) disp(ensator) / regionis Thu/burb(itanae) Maius / et Canopitan(ae) / s(ua) p(ecunia) p(osuit) idemq(ue) dedic(avit)*. WEAVER (1972), 251, and STAERMAN (1987), 33.

[24] *AE* 1932 no. 15: *Minerv[ae Aug. sacrum, pro salute] / Impp Caes[s. L. Septimi Severi pii Pertinacis et M. Aureli] / Antonini [et L. Septimi Getae nobilissimi Caes.] / Patroculus Aug[gustorum lib(ertus) proc(urator).. et..]/ Augg(ustorum) vern(a) dis[p(ensator) regionis.?..]*. Aïn Wassel dating from AD 198-209: *CIL* VIII 26416. For the identification see Ch. SAUMAGNE, *Quelques inscriptions du Krib (Tunisie)*, «BAC» 1928/29, 688-693, but also D. FLACH, *Inschriftenuntersuchungen zum römischen Kolonat in Nordafrika*, «Chiron», 8, 1978, 441-492.

giones, mensae or *telonea* while *saltus* and *fundus* described a single estate. These were the economic units of the domains. Whereas the *saltus* normally were named after former owners, the *regiones* were identified after municipalities[25]. The picture is, however, more complex than Van Nostrand suggested. *Regio* is technically a portion of indefinite extent of a *tractus*, and it is not certain that a *regio* was divided into several *saltus*.

A *regio Beguensis* also appears in the famous *senatus consultum de nundinis Saltus Beguensis* dating to A.D. 138, which permitted the senator Lucilius Africanus to establish a periodic market on his domain between Thala and Sufetula[26]. The references to the location of the estate *in territorio Musulamiorum ad Casas* or in other words *in territorio Casensi* exclude that the *saltus Beguensis* may be only a part of the *regio Beguensis*. The two terms are synonymous, and Schulten, discussing the problems at length, therefore concludes that *regio* and *saltus* were very often identical, but also that *regiones* of the *tractus Karthaginiensis* could have included several *saltus* and *fundi*[27].

The hierarchy of the administrative divisions also appears from the status of their heads, the *procuratores*. Being of equestrian rank the *procuratores tractus* belong to what Boulvert called «classe E», whereas most of the *procuratores regionis* and *procuratores saltus* were imperial freedmen and accordingly allocated to «classe F»[28]. They all had secretaries with clerks of lesser rank and status, including *dispensatores*, at their disposal, but it is important to note that these are attested only in connection with the administration of the *regiones* and the *tractus*.

The imperial *saltus* in the Bagradas valley formed part of the *tractus Karthaginiensis*, but neither the *procuratores* nor the *dispensatores* took part in the daily operations of the domains. So-called *conductores* holding leases for probably five years cultivated a part of the domains

[25] J.J. VAN NOSTRAND, *The Imperial Domains of Africa Proconsularis*, Berkeley 1925, 68-70, but see also Ch. SAUMAGNE, *Esquisse des circonscriptions domaniales dans l'Afrique romaine*, «RT», 1940, 231-242.

[26] *CIL* VIII 270 = 11451. See also B.D. SHAW, *Rural Markets in North Africa and the Political Economy of the Roman Empire*, «AntAfr» 17, 1981, 37-83, esp. 54-58.

[27] A. SCHULTEN, *Die römischen Grundherrschaften*, Weimar 1896. Followed by *e.g.* D. FLACH, *Die Pachtbedingungen der Kolonen und die Verwaltung der kaiserlichen Güter in Nordafrika, ANRW* II.10.2 (1982), 427-473.

[28] BOULVERT (1974), 151-153. See also H.G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire I-III*, Paris 1960-61; J. KOLENDO, *La hiérarchie des procurateurs dans l'inscription d'Aïn-el-Djemela*, «REL» 46, 1968, 319-329; and M. CHRISTOL & A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari 1989.

themselves and sublet the rest to *coloni*. The lease-holders collected the rent in kind and other services from the tenants and had their own slave overseers, who, according to the Henchir Mettich-inscription, were called *vilici* on the *fundus Magnae Varianae*[29]. In Roman North Africa, however, *vilici* were in most cases responsible for the production on slave-estates, whereas so-called *actores* drew up accounts of the estates and supervised the collection of rent delivered by *coloni*[30]. Literary sources describing the situation in Italy during the early empire emphasize, on the other hand, the urban aspect of the private and imperial *dispensatores* and their authority over rural overseers as the *actores* and *vilici*. It is reasonable to apply these accounts to Africa too, owing to the fact that many of the African *dispensatores* were located not on the domains themselves, but in towns with offices administrating the *regiones* and the *tractus*. In other words, in their role as treasurers and cashiers the *dispensatores* were not involved directly in estate management, but were occupied with the administration of the rents paid in cash by the *conductores*. In that respect the functions of the *dispensatores regionis* did not differer from the other imperial *dispensatores* in North Africa, but they demonstrate the importance of entrusted slaves at all levels in the administration of imperial possessions.

[29] *CIL* VIII 25902. Among the huge literature see *e.g.* D. FLACH (1982) and D.P. KEHOE, *The Economics of Agriculture on Roman Imperial Estates in North Africa*, Göttingen 1988.

[30] See J. CARLSEN (1991).

Arnaldo Marcone

Nota sulla sedentarizzazione forzata delle tribù nomadi in Africa alla luce di alcune iscrizioni

Scopo del mio intervento è di riconsiderare la politica di sedentarizzazione forzata operata dai Romani nell'Africa settentrionale nei confronti delle tribù nomadi. Sono consapevole di quanto il tema sia complesso e controverso[1]. Tuttavia sono convinto che una rianalisi libera da forzature di alcuni testi-chiave possa fornire un'utile base di partenza. Mi riferisco, in primo luogo, alla nota iscrizione *ILS* 9200 che contiene il *cursus* di C. Velius Rufus[2]. Si tratta della carriera di un esperto ufficiale che si era distinto nel corso della guerra giudaica agli ordini di Vespasiano e di Tito e che era stato ricompensato all'inizio degli anni 80 con il primipilato della legione XII *Fulminata*. Velius Rufus si trovava in Africa e, precisamente, comandava, dall'84 circa, nelle vesti di tribuno, la XIII coorte urbana di Cartagine, quando gli fu affidato l'incarico dal proconsole d'Africa di intervenire in Mauretania dove avevano luogo delle turbolenze. È molto probabile che, all'origine di tale incarico, ci fosse la coincidenza cronologica con la rivolta dei Nasamoni, attestataci dalla versione ieronimiana della Cronaca di Eusebio, che aveva richiesto l'intervento del legato legionario Suellius Flaccus con il conseguente invio nella parte orientale della Proconsolare di buona parte delle truppe presenti nella provincia[3]. Una situazione particolare spiega anche il titolo speciale con cui Velius Rufus operò in Mauretania: *dux exercitus Africi et Mauretanici ad nationes quae sunt in Mauritania comprimendas*. È evidente come la portata di tale titolo si riconnetta in qualche modo all'importanza dei moti che si presuppongono in Mauretania. È il caso, ad esempio, di M. Rachet, secondo la quale Rufus, dovendo far fronte a dei fatti di gravità eccezionale, in ispecie la nuova ripresa dell'agitazione endemica nella regione, avrebbe addirittura avuto il comando

[1] La bibliografia in merito è molto ampia. Basterà qui riferirsi a REBUFFAT 1990, GUTSFELD 1989, BÉNABOU 1986 e a SHAW 1982 ove si ritrovano i dati essenziali del dibattito in corso.

[2] *A.E.* 1903, 368 = *ILS* 9200 = *IGLSyr* VI 2796. Per il *cursus* di Velius Rufus si vedano ora STROBEL 1986 e KENNEDY 1983. Qui ulteriore bibliografia.

[3] Hier., *Chron.* $\overline{\text{II}}$CII (Helm 190): *Nasamones ... dimicantes adversus Romanos victi.*

su tutte le forze militari stazionanti in Africa settentrionale, dalla Tingitana alla Proconsolare[4]. Questa interpretazione pare invero eccessiva e dei sommovimenti cui Rufus dovette far fronte e dell'ampiezza del suo comando. Non è necessario presupporre che Rufus avesse ai propri ordini un rilevante dispositivo militare perché questo risultava dalla combinazione delle forze di due province e che detenesse, benché semplice tribuno, poteri più ampi di quelli di un legato di legione. È molto più probabile che l'eccezionalità del titolo conferitogli derivi dal fatto che alle truppe ausiliarie mauretaniche si affiancavano i soldati legionari che non erano impegnati contro i Nasamoni e, forse, la stessa XIII coorte urbana. Se questa interpretazione è giusta, la singolarità della posizione di Rufus scaturirebbe dunque dall'insolita compresenza nel suo esercito di truppe provenienti da due province differenti (in tedesco si direbbe un Heeresverband) senza che per questo ci sia bisogno di pensare a fatti particolarmente gravi. Sia detto per inciso che l'azione di Rufus dovette avere successo come prova il fatto che Domiziano lo nominò nel 90/91 procuratore di Pannonia e, quindi, probabilmente nel 92, governatore della Rezia fornito di *jus gladii*. Da un diploma militare, inoltre, *CIL* XVI, 159 (= *IAM* 2, 234), apprendiamo che, dall'11 gennaio dell'88, la responsabilità della Tingitana incombeva di nuovo su un procuratore distinto da quello della Cesariense[5].

Un punto importante, per il quale mi sembra che non si disponga di una informazione sufficiente, riguarda l'area in cui Rufus si trovò ad operare. Sottolineo tale aspetto perché capita di leggere — mi riferisco anche a pubblicazioni recenti — che Rufus intervenne nella parte sudorientale della Mauretania Caesariensis, là dove questa confinava con il distretto militare numida[6] . Almeno la nostra iscrizione non fornisce alcuna precisazione di carattere geografico. È una supposizione, che ha ragioni di plausibilità, ma, ripeto, è solo una supposizione che i sommovimenti abbiano avuto come teatro i confini numidico-mauretanici come sarà il caso nel III secolo. Sembra comunque pertinente, in proposito, l'osservazione di Bénabou che ricorda che, ad ogni buon conto, i combattimenti dovettero svolgersi lontano dal campo legionario di Ammaedara: di qui l'importanza strategica del campo di Lambaesis che, da

[4] RACHET 1970, pp. 156-157; diversamente BENSEDDIK 1979 p. 111 che si rifà, come caso parallelo, a quello di M. Cornelius Octavianus nel III secolo; LE BOHEC 1989, pp. 354-355.

[5] La Tingitana risulterebbe governata da L. Vallius Tranquillus sul quale cfr. THOMASSON 1960, pp. 291-292.

[6] GUTSFELD 1989, p. 87; correttamente, invece, EUZENNAT 1984, p. 375.

quanto risulta da un'iscrizione, avrebbe ospitato già sotto Tito parte delle forze legionarie. In tal caso la combinazione di questi soldati con gli ausiliari mauretanici sarebbe avvenuta in modo molto più rapido[7].

Da un punto di vista militare, come precedente, si è chiamato talvolta in causa Sex. Sentius Caecilianus, che detenne la carica di *legatus Augusti propraetore ordinandae utriusque Mauretaniae* nel 75, quindi sotto Vespasiano[8]. Le interpretazioni sono discordanti sul valore da attribuirsi al verbo *ordinare*, se cioè si debba pensare a un vero e proprio incarico di tipo bellico la cui finalità sarebbe stata quella di «ristabilire l'ordine» oppure, al contrario, non si debba pensare ad altro che ad un'attività di tipo civile, di organizzazione delle due province, forse di stabilirne i confini. In linea di principio non mi pare che le due interpretazioni siano così incompatibili l'una con l'altra, salvo nel caso si presupponga la presenza di una situazione di grave conflittualità all'interno delle province mauretaniche.

Ad ogni buon conto i passi paralleli che si adducono a sostegno della tesi di *ordinare* interpretato come «organizzare» non bastano a escludere la possibilità contraria. C'è un passo di Svetonio, in particolare (Vita di Galba, 7), in cui *ordinare* ha senz'altro un valore anche militare. Vi si dice, infatti, che Galba (siamo tra il 45 e il 47) aveva ottenuto, al di fuori di ogni sorteggio, in veste di proconsole, l'Africa al fine di riordinare quella provincia, afflitta da disordini interni e da sollevazioni di barbari (*electus ad ordinandam provinciam et intestina dissensione et barbarorum tumultu inquietam*). Ma se non siamo in grado di determinare con sicurezza il compito di Sentius Caecilianus, nel caso di Velius Rufus sappiamo a quale compito fosse finalizzato il suo comando straordinario: *ad nationes quae sunt in Mauretania comprimendas*. Qui ovviamente non si pone in dubbio che fosse posta in atto un'azione militare, ma si discute la qualità di tale azione. In particolare, un giovane storico di Heidelberg, Andreas Gutsfeld, ha ritenuto di poter interpretare la frase presupponendo un'ellissi di un accusativo esplicativo, come *seditionem* o *tumultum*[9]. Il fatto è che l'iscrizione ha senso compiuto in sé e non vi è ragione di spiegare tale presunta ellissi di accusativo con la necessità di risparmiare spazio nella trascrizione del testo epigrafico (se si voleva risparmiare spazio si sarebbe potuto usare semplicemente l'etnico *Mauri* al posto della lunga perifrasi).

[7] BÉNABOU 1976, p. 109-111.

[8] *ILS* 8969 = *I.A.M.* 2, 126. Cfr. THOMASSON 1960, vol. 2, pp. 244-245; CHRISTOL-MAGIONCALDA 1989, p. 184.

[9] GUTSFELD 1989, pp. 86-88.

Il discorso si fa delicato quando, accettato il testo dell'iscrizione così com'è — come a me pare doversi fare — si voglia dare un senso compiuto a quell'*ad nationes comprimendas*. Si deve osservare che il verbo *comprimere* torna altre volte, in ispecie in fonti letterarie, con riferimento a contesti nordafricani. Nella vita di Adriano, nella *Historia Augusta* (6, 7 e 12,7) a proposito dei sommovimenti che vi avevano avuto luogo rispettivamente nel 117 e nel 122/23 si parla, nel primo caso, di Marcius Turbo inviato *ad deprimendum tumultum Mauretaniae* e, nel secondo, di Adriano in persona che *motus Maurorum compressit*. Aurelio Vittore (*Caesares* II, 3) allude ai *Getulorum latrocinia, quae Tacfarinate duce, passim proruperant* che erano stati stroncati, *compressa*. Questi paralleli non mi sembrano lasciare dubbi sul fatto che là dove si voleva esprimere il concetto di una rivolta da liquidare questo era detto a chiare lettere (come sinonimi di *comprimere* in questo senso si potevano utilizzare verbi come *subigere, compescere, bellare*). La nostra iscrizione vuole trasmettere un'informazione di carattere diverso. *Comprimere* le *nationes quae sunt in Mauretania* può intendersi, a mio avviso, solo nel senso di «tener a bada le popolazioni della Mauretania». Non c'è nessun'idea di una campagna militare in grande stile ma di un'operazione complessa e delicata, che avrà richiesto presumibilmente una dispersione di forze, tesa alla riduzione del movimento delle tribù. Con il che non si vuole dire che Velius Rufus fosse l'interprete di una politica romana di cantonamento forzato delle popolazioni nomadi africane di ampio respiro.

La situazione che si deve presupporre, in mancanza di altre fonti, può venire chiarita da un passo di un'operetta di Tertulliano, risalente al 197, l'*Adversus Iudaeos*. Qui (7, 8) si parla di *Maurorum gentes et Getulorum barbaries* che *a Romanis obsidentur, ne regionum suarum fines excedant*. Mi sembra assai probabile che il *comprimere* della nostra iscrizione possa valere come sinonimo dell'*obsideri* di Tertulliano che ne specifica le finalità. Si allude a un «tenere sotto pressione» queste tribù così da fare in modo che non escano dai confini dei propri territori. Si tratta di vedere, in primo luogo, che tipo di riscontro forniscano le nostre fonti. In secondo ci si deve mettere d'accordo anche sulla sistematicità che si deve presupporre per tale politica. A. Gutsfeld, per esempio, in un discorso teso a minimizzare la consistenza della resistenza antiromana nell'Africa nel Nord, nega ogni realtà a ogni ipotesi di «Reservatspolitik» con particolare riferimento a quanto compiuto da Velius Rufus[10]. Ma, a sua volta, è costretto ad ammettere, pur negando in linea di principio ogni contrapposizione economica tra contadini sedentari e pastori nomadi, che una siccità o altre circostanze occasionali potevano portare a situazioni di conflittualità. Di qui la necessità, per lo Stato romano, di esercitare comunque un controllo sulle migrazioni delle tribù nomadi. Il punto è che Roma si preoccupava non solo delle possibili ragioni di conflittualità tra i nomadi. Vari indizi lasciano intendere che, se non si poteva arrivare ad una sedentarizzazione forzata, era comunque importante assegnare le varie popolazioni a territori prefissati onde tutelare le città romane e le aree immediatamente dipendenti da esse.

[10] Id., pp. 166-176.

È abbastanza comprensibile che una politica di questo genere sia legata a fasi di significativo intervento romano verso l'interno dell'Africa settentrionale. In proposito è opportuno soffermarsi su qualche considerazione di ordine generale. Le Mauretanie formano una regione estremamente diversificata ove territori urbani e territori di tribù si intersecano senza che questi ultimi necessariamente si urbanizzino. Sembra difficile concepire le operazioni militari romane come degli interventi su larga scala volti alla «espulsione» dell'avversario indigeno. È stato più volte ricordato in pubblicazioni recenti, in ispecie di studiosi francesi, che occupazione romana e provincia romana non necessariamente coincidono[11]. La Mauretania, come è noto, è stata sede di una precoce installazione romana, con tre colonie augustee e una colonia di Claudio. Ma c'è ragione di credere che questa presenza romana, malgrado la sua penetrazione verso l'interno, sia convissuta con tribù che conservavano il loro tipo di vita tradizionale. È di per sé già significativo il fatto che di tali tribù ci sia rimasto un significativo riscontro epigrafico. Una situazione di questo genere, inoltre, può spiegare l'esistenza, a Cesarea, di un *procurator ad curam gentium* (si tratta di M. Pomponius Vitellianus: *ILS* 2750) che avrà avuto lo scopo di occuparsi di tali popolazioni (in particolare, dei Mazices che occupavano lo Chelif e l'area circostante)[12]. Le relazioni tra l'occupante romano e l'indigeno saranno state improntate a una relativa instabilità. Qui naturalmente si tratta di intendersi sul significato dei termini: a una occupazione, per così dire flessibile, corrispondono episodi minori di ribellione. I Romani si saranno preoccupati in primo luogo di tutelare la sicurezza delle loro colonie insieme ai territori di queste ultime.

Facciamo qualche esempio. A Cartenna si celebrò con una base onoraria C. Fulcinius Optatus che seppe difendere la città da un raid dei Ba-

[11] Leveau 1974, pp. 108-109.

[12] Leveau 1973.

quati (*CIL* VIII, 9663: *qui inruptione Baquatium coloniam tuitus est*), forse in età adrianea. Più famoso è, forse, il decreto dei decurioni di Sala (*IAM* 2, 307) che si riferisce a agitazioni che ebbero come teatro questa zona della Tingitana poco dopo il 140. Qui ad essere onorato è il prefetto dell'*ala II Syrorum* M. Sulpicius Felix per aver liberato i cittadini dalle «violenze e dai furti di bestiame che erano all'ordine del giorno» (*ab solitis iniuriis pecorumque iactura*)[13]. Il merito precipuo di Sulpicius Felix consité nel fatto di aver realizzato una soluzione transitoria di un problema cronico. Si trattava di proteggere la città e il suo territorio dalle perenni scorrerie (secondo Plinio esso era infestato dagli elefanti del vicino deserto e ancor più dagli Autololi) che funestavano la zona. Dunque, a mio modo di vedere, non una grave situazione di crisi ma espressioni di frizioni endemiche con le popolazioni circostanti. D'altra parte, il fatto che nell'iscrizione si dica che Sulpicius Felix agì *leniter* sembra alludere al fatto che non si impegnò in dure azioni di rappresaglia militare, limitandosi forse a versare delle somme ai capi-tribù per ottenere la pace[14].

La costruzione delle mura di Volubilis, la capitale della Tingitana, risale a un paio di decenni dopo anche se è probabile che essa iniziasse già sotto Antonino Pio[15]. Su questa città premeva la popolazione dei Baquati (la cosa è, invero, contestata da Edmond Frézouls che insiste sul carattere pacifico delle relazioni tra Volubilis e i suoi vicini[16]), abitante la parte centrale dell'Atlante Centrale, cui si aggiungevano quelle alleate dei Maceniti e dei Bavari, come ci è attestato dalle numerose iscrizioni che menzionano *conloquia*, ovvero le relazioni tra i Romani i capi di tali tribù[17]. I problemi di Volubilis nascevano dalle esigenze di queste popolazioni seminomadi di disporre di pascoli in pianura in inverno quando lasciavano quelli sulle montagne. Lo sviluppo della città, che implicava un ampiamento delle pratiche agricole della città a dispetto delle esigenze di terra a pascolo dei Baquati che non saranno stati troppo facilmente disposti ad assimilare le forme di vita romane, spiega il carattere permanente di relazioni difficili[18]. Detto questo non si vuol generalizzare e modernizzare (Frézouls ha appunto messo in guardia contro questo pericolo) utilizzando in modo indiscriminato concetti quali quelli di nomadismo e si seminomadismo. Le fonti antiche, tuttavia, sono scarse ma non del tutto assenti. Pomponio Mela ci ha lasciato una sorta di classificazione che, nel suo schematismo, può servirci da guida. Il geografo distingue, all'interno della popolazione indigena, tra gli abitanti del deserto, i nomadi, che vivono solo di allevamento, poi quelli che sono «meno nomadi», *minus quam quos diximus vagi*, che vivono sui monti e, infine, quelli che risiedono nelle città, più o meno grandi e che, quindi, sono sedentarizzati (III, 10,107). Il punto che interessa qui è che l'area volubilitana può essere interessata solo da popolazioni seminomadi della montagna, essendo troppo lontano il deserto. Se si accetta l'ipotesi che all'origine dei contrasti di quest'area ci fosse la sottrazione, da parte degli insediamenti romani, di terre destinate alla transumanza delle popolazioni locali, ci troveremmo di fronte a uno sviluppo che ricorda, *mutatis mutandis*, come è stato mostrato da E. Gabba, il ruolo della transumanza nella crisi dell'*ager publicus* italico alla vigilia della guerra sociale[19]. M. Bénabou ha sottolineato come la presenza romana e la diffidenza dei coloni mantenessero questi abitanti delle montagne nelle loro povere terre, tagliando i loro legami tradizionali e indispensabili con le pianure (si tenga tuttavia presente come Tertulliano ci dia ampio riscontro dei progressi della romanizzazione in Africa in età severiana[20]): a provocare la brutale rottura con gli indigeni sarebbe quindi la rottura di un equilibrio biologico[21]. La citazione d'obbligo è tratta dalla *Méditerranée* di Braudel: «le montagne possono differire tra di loro, ma sono tutte in definitiva altrettanto imperialiste, altrettanto debordanti, per delle ragioni semplici ma decisive che attengono al pane quotidiano. Per questi mondi che ignorano le città, Roma, malgrado la sua sorprendente durata, avrà contato poco se non, forse, in virtù degli accampamenti militari che l'Impero avrà dovuto collocare qua e là, per la sua sicurezza, alle propaggini dei massicci inviolati»[22].

Una situazione per certi aspetti analoga sembra ritrovarsi in una zona completamente diversa. Anche qui il problema pare consistere nelle terre che la città romana rivendica per sé e dalle quali vuole tener lontani gli indigeni. Il *castellum Victoriae*, che risale all'incirca a questo perio-

[13] Euzennat 1989, pp. 163-173.

[14] Frézouls 1980, p. 70.

[15] Rebuffat 1974.

[16] Frézouls 1980.

[17] *I.A.M.* 2, 348-50; 357-361; 376; 384; 402. Cfr. Frézouls 1957.

[18] Sigman 1977.

[19] Cfr. soprattutto nel volume E. Gabba-M. Pasquinucci, *Strutture agrarie e allevamento transumante nell'Italia romana*, Pisa 1979, le pp. 15-54.

[20] Lepelley 1990.

[21] Bénabou 1976, p. 222.

[22] *La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II*, Paris 1949, p. 45.

do (età adrianea), si trova nel territorio dipendente dalla città di Igilgili (dunque a una considerevole distanza a oriente di Cartenna) e va posto in relazione con la vicina presenza della tribù degli Zimizes cui tale territorio probabilmente prima apparteneva (*ILS* 5961). Un *castellum* fa pensare a una forma di raggruppamento dei coloni, quindi a uno sviluppo dello sfruttamento agricolo, con una qualche costruzione che potesse servire a scopo difensivo. L'iscrizione mi sembra parlare un linguaggio molto chiaro: *termini positi inter Igilgilitanos et Zimizes ut sciant Zimizes non plus in usum se habere*. Altre iscrizioni dove si parla di *fines adsignati* per i Numidae e per i Suburbures parlano nello stesso senso. Un discorso simile si può fare per l'epigrafe proveniente da El Guerria, in Mauretania (*ILS* 5960), ove si parla di *fines asdignati genti Nimidarum per C. Petronium Celerem proc. Aug. Maur. Caesar.*[23] Poiché l'iniziativa della limitazione proveniva dall'autorità romana (la cosa mi sembra emergere bene anche dall'intervento di W. Eck al convegno sassarese di due anni fa), sembra assai plausibile ritenere che essa potesse essere utilizzata come mezzo di pressione o di rappresaglia contro una tribù[24].

Si tratta di definire, dunque, le reciproche aree di influenza all'interno della provincia romana. La turbolenza degli indigeni, come si vede già nel caso della rivolta di Tacfarinas e dei suoi Getuli, è la risposta a questa politica di demarcazione. *Ordinare, obsidere, comprimere* designano, quindi aspetti solo in parte diversi di una medesima linea di azione. In taluni casi essa porterà alla sedentarizzazione di tribù cui viene dato uno *status* quasi municipale (donde l'apparire del termine *respublica* accanto al nome della tribù). L'azione compiuta dal nostro Velius Rufus, se le ipotesi qui svolte sono plausibili, avrà avuto finalità che si possono spiegare alla luce di questa politica di insieme.

[23] Si aggiungano *I.R.T.* 854: *termini positi inter na/tionem Muduciuviorum / e<t> Zamuciorum ex conven/tione utrarumque / nationum*; *C.I.L.* VIII, 21663 ove si parla di *termini positi inter Regienses* (popolazione forse seminomade) *et saltum [---], per C. Petronium Celerem* (a. 137), Cfr. LASSÈRE 1977, p. 352.

[24] ECK 1990; BÉNABOU 1976 p. 443.

Bibliografia

G. ALFÖLDY, *Bellum Mauricum*, «Chiron», 15, 1985, pp. 91-109 = ID., *Römische Heeresgeschichte. Beiträge 1962-1985*, Amsterdam 1987 (= ALFÖLDY 1987).

M. BÉNABOU, *La résistance romaine à la romanisation*, Paris 1976 (= BÉNABOU 1976).

ID., *L'Afrique*, in Atti del Convegno «*L'Impero romano e le strutture economiche e sociali delle province*», (M. Crawford ed.), Bibl. di Athenaeum 4, Como 1986, pp. 127-141 (= BÉNABOU 1986).

N. BENSEDDIK, *Les troupes auxiliaires de l'armée romaine en Maurétanie Césarienne sous le Haut-Empire*, Alger 1979 (= BENSEDDIK 1979).

M. CHRISTOL-A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle Mauretaniae*, Sassari 1989 (= CHRISTOL-MAGIONCALDA 1989).

W. ECK, *Terminationen als administratives Problem: das Beispiel der nordafrikanischen Provinzen*, in «*L'Africa romana*» (Atti del VII Congresso di studio), Sassari 1990 (= ECK 1990).

M. EUZENNAT, *Les troubles de Maurétanie*, «CRAI» 1984, pp. 372-391 (= EUZENNAT 1984).

ID., *Le* limes *Tingitane. La frontière méridionale*, Paris 1989 (= EUZENNAT 1989).

E. FRÉZOULS, *Les Baquates et la province romaine de Tingitane*, «BAM», 2, 1957, pp. 65-116 (= FRÉZOULS 1957).

ID., *Rome et la Maurétanie Tingitane: un constat d'échec?*, «Ant. Afr.», 16, 1980, pp. 65-93 (FRÉZOULS 1980).

A. GUTSFELD, *Römische Herrschaft und einheimische Widerstand in Nordafrika. Militärische Auseinandersetzungen Roms mit den Nomaden*, Stuttgart 1989 (= GUTSFELD 1989).

D. KENNEDY, *C. Velius Rufus*, «Britannia», 14, 1983, pp. 183-196 (= KENNEDY 1983).

Y. LE BOHEC, *La III^e légion Auguste*, Paris 1989 (= LE BOHEC 1989).

J.-M. LASSÈRE, Ubique Populus. *Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carhage à la fin de la dynastie des Sévères*, Paris 1977 (= LASSÈRE 1977).

CL. LEPELLEY, *Tertullien et les cités africaines*, in Atti del Convegno «*L'Afrique dans l'Occident romain. I^er siècle av. J.-C.- IV^e siècle ap. J.-C.*», Rome 1990, pp. 403-421 (= LEPELLEY 1990).

PH. LEVEAU, *L'aile II des Thraces, la tribu des Mazices et les* praefecti gentis *en Afrique du Nord*, «AntAfr», 7, 1973, pp. 153-192 (= LEVEAU 1973).

ID., *Un nouveau témoignage sur la résistance maure en Maurétanie Césarienne Centrale*, «AntAfr», 8, 1974, pp. 103-110 (= LEVEAU 1974).

M. RACHET, *Rome et les Berbères. Un problème militaire d'Auguste à Dioclétien*, Bruxelles 1970 (= RACHET 1970).

R. REBUFFAT, *Enceintes urbaines et insécurité en Maurétanie Tingitane*, «MEFR(A)», 86, 1974, pp. 501-522 (= REBUFFAT 1974).

ID., *Nomadisme et archéologie*, in Atti del Colloquio «*L'Afrique dans l'Occident romain. I^er^ siècle av. J.-C.- IV^e^ siècle ap. J.-C.*», Rome 1990, pp. 231-247 (= REBUFFAT 1990).

B.D. SHAW, *Fear and Loathing: The Nomad Menace and Roman Africa*, in C.M. Wells (ed.), «*L'Afrique romaine. Les conférences Vanier 1980*», Ottawa 1982, pp. 29-50 (= SHAW 1982).

M.C. SIGMAN, *The Romans and the Indigenous Tribes of Mauritania Tingitana*, «Historia», 26 (1977), pp. 415-439 (= SIGMAN 1977).

K. STROBEL, *Zur Rekonstruktion der Laufbahn des C. Velius Rufus*, «ZPE», 64, 1986, pp. 265-286 (= STROBEL 1986).

B.E. THOMASSON, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bus Diocletianus I-II*, Lund 1960 (= THOMASSON 1960).

Fadel Ali Mohamed - Joyce Reynolds

Some New Inscriptions from Cyrenaica

New inscriptions found recently in Cyrenaica by officers of the Libyan Department of Antiquities at Shahat (Cyrene) and Tolmeita (Ptolemais), or reported to them by members of the Libyan public, range in period from archaic Greek to early Islamic. Since a number come from rural areas, they raise hopes that it may be possible, in due course, to plot the process of dispersal over the countryside first of Greek and then of Islamic peoples, with some degree of detail; but they throw light on many other aspects of Cyrenaican history too. The present authors have been working together for the past four years on those which are of Greek, Roman or Byzantine date, and have a series of publications pending in *Libya Antiqua*. In advance of their appearance we offer here a brief account of three particularly interesting discoveries followed by publication of six texts.

1. The earliest stone in our collection is a very simple grave-marker set up for a Hermaios son of Agonippos, perhaps as early as the first half of the fifth century BC, in the neighbourhood of Gasr Leibia, Byzantine Theodorias, which has hitherto been known essentially for its two churches, one containing Justinianic mosaics[1]. This is much the earliest Greek monument known at present in the locality, a rural one within what must have been territory dominated by Cyrene's rival, the city of Barka. It is a pointer, therefore, to the development of Barka's territory and probably of the Greek road-system linking Cyrene and Barka.

2. Outstandingly useful is a text on a small marble base, washed out by winter rains from Cyrene's extra-mural sanctuary of Demeter and Kore in the Wadi Bel Ghadir[2]. It was inscribed on three different occasions

[1] E. ALFÖLDY-ROSENBAUM and J. WARD PERKINS, *Justinianic Mosaic Pavements in Cyrenaican Churches*, Rome, 1979, pp. 121-139.

[2] Partly excavated by D. WHITE, *The Extramural Sanctuary of Demeter and Persephone at Cyrene, Libya: Background and Introduction to the Excavations*, Philadelphia, 1984.

of which we shall only discuss here one which we believe to be of Julio-Claudian date — a dedication in Latin to Demeter in her Italian guise as *Ceres*, with the cult-title *Augusta* associating her with the Roman imperial family. The dedicator, a Roman citizen and indubitably from Italy, was *promagister* or local manager of a company of *publicani* collecting Roman taxes which are described as *publicum Cyrenense*[3]. It is the first direct evidence for the system of Roman tax-collection in Cyrenaica, showing that it was contracted out to a private company, and, apparently, that all tax collection, including that of the land tax, was let to a single company. Cyrenaica must be added to the limited number of provinces in which *publicani* collected the land tax in the early empire (as well, presumably, as under the late Republic). Augustus did not, apparently, regard the cities of Cyrenaica as capable of undertaking the work; and it would seem that the yield of the Roman taxes there was thought insufficient to attract more than one company of collectors at a time; the relatively small size of Cyrenaica's cultivable area may have been as important a factor here as a depression due to its own internal problems and the effects of the Roman civil wars. Since *promagistri* of tax collecting companies have left remarkably few monuments anywhere to record their activities, the use of the title was perhaps not thought particularly honorific and it may appear here because the dedicator was acting for his company rather than for himself. In any case his interest in Demeter/Ceres is confirmation of the importance of cereal production in the Cyrenaican economy and of that production in the calculations of Roman administrators.

3. Very useful for the variety of its information is an ephebic inscription set up, we suppose, in the gymnasium near Cyrene's agora (although found at a little distance from it) in the reign of Marcus Aurelius. It provides a firm location in AD *c.*172 for the governorship of Numisius Marcellinus which has been uncertainly dated hitherto[4]; since his was a very active period it is particularly helpful to be sure where to place all the inscriptions which contain his name. But its main interest is for the affairs of the city. It refers to a reform of the ephebic organisation due to Marcellinus, and lists both the officers of the gymnasium and the ephebes in training at the time. The number of ephebes is not very much lower than in comparable lists of the reign of Augustus; so unless more ephebic year groups are included here than in those it looks as if Hadrian's introduction of soldier-colonists to Cyrenaica after the Jewish Revolt of AD 115 had been sufficient by *c.*172 to compensate reasonably well for the casualties inflicted in it[5]. The nomenclature shows the survival of some of the families prominent in Cyrene in the first century AD, but also some new ones, many, in all likelihood, those of Hadrianic colonists. The character of Marcellinus' reform must be conjectural; but it is noticeable that in the new text certain traditionally Cyrenaean titles for ephebic officials have been replaced by terms standard in the Greek world and in the language used most of the characteristically Cyrenaican dialect forms by those of the *koine*. It would be a reasonable supposition that these features, which cannot have interested the new colonists, were abolished by Marcellinus.

4. The stele stood on a base which was re-used to hold it, and carries graffiti scratched on it by ephebes of much earlier times. Graffiti of this type are often very difficult to read and about some of these we would neither of us wish to be dogmatic at present; but we think that one of the graffiti-writers (surely an ephebe), who cut his name in AD 24/5, was probably named *Nasamon son of Aialas*. If that is right both ephebe and father have non-Greek, Libyan names[6], and the ephebe's is derived from the name of the tribe of the *Nasamones* (no doubt helped by a belief that the tribal name was derived from that of its founder), located mainly in the Syrtica[7]. Derivation of a Cyrenaican personal name from a Libyan tribal name is paralleled by *Bakal*, in use in Cyrene itself and more widely in the area, which derived from the name of the tribe of *Bakales*[8].

A significant feature of our collection of new inscriptions is, in fact, the addition that they make to the evidence for use of Libyan names in Greek and Roman Cyrenaica. It is of course already well-understood that at quite an early date a certain number of Cyrenaican Greeks, including men of high status, bore names of Libyan origin like *Aladdeir, Ba-*

[3] Reynolds records gratefully advice on *promagistri* given by Professor Claude Nicolet.

[4] B. E. THOMASSON, *Laterculi Praesidum*, vol. I, Göteborg, 1984, col. 366, no. 47 noting the several options.

[5] Cf. the argument of J. REYNOLDS in *The Jewish Revolt of AD 115 in Cyrenaica*, «Proceedings of the Cambridge Philological Society», 5, 1958-9, at p. 27.

[6] On Libyan names we are heavily indebted to O. MASSON's article, *Grecs et Libyens en Cyrénaïque, d'après les témoignages de l'Épigraphie*, «Ant. Afr.», 10, 1976, pp. 29-42.

[7] See J. DESANGES, *Catalogue des Tribus Africaines*, Dakar, 1962, pp. 147-9.

[8] DESANGES, *cit.* n. 7, pp. 149-50.

kal and, perhaps, *Annikeris*. Some of these names surely entered the Greek onomastic repertoire as a result of marriages between Greeks and Libyans[9]. Others may have resulted from the practice among high-status Greeks of naming sons after foreigners with whom they had formed guest-friendships[10]. Either way these Libyan names show that despite intermittent tensions there were often amicable relationships between the leaders of Cyrenaican Greek society and those of the Libyans; we may posit similar relationships at all social levels, and probably an increasing degree of intermarriage and of cultural interchange during the Hellenistic and especially the Roman periods. At Cyrene itself the presence of Libyan names is clear but not as extensive as *e.g.* at Ptolemais and Taucheira; but there is other relevant evidence notably in the funerary portraiture[11], as in the minor example illustrated by our new inscription no. 1, for what are generally held to be the Libyan features of many Cyrenaican faces. In the country districts a type of stele with more or less schematic representation of a human head was identified recently as probably Libyan[12]; we add a new example of this type from Kharsa (ancient Chersis) near Derna (new inscription no. 2). Finally we offer the evidence of three new texts (new inscriptions no. 3-5), probably all from the same rock-cut tomb near Messa (ancient name controversial), a rural site in the territory of Cyrene. These list several deceased members of a family in which the Libyan name Aialas figures significantly often, alongside Greek names which are most of them standard names in the area, but in the use of which there is some sign of imperfect control of Greek grammar. We take this to be yet another pointer to the conclusion that in the Hellenistic and Roman periods the population of Cyrenaica was a genuine ethnic and cultural mixture in which the Libyan element was an important factor.

Addendum. Dr. Fadel Ali brought to the colloquium a copy of a very recently discovered inscription probably from the tomb of an immigrant family. We publish it here as new inscription no. 6 to show how much more complex in origin was the population of Roman Cyrenaica than used to be assumed.

[9] Cf. MASSON, *cit.* n. 6, on the implications of the marriage of Archidamus and a Libyan princess, PINDAR, *Pyth.* IX, 106.

[10] See G. HERMAN, *Patterns of Name Diffusion within the Greek World and beyond*, «Classical Quarterly», 40, 1990, pp. 349-363.

[11] Cf. E. ROSENBAUM, *Cyrenaican Portrait Sculpture*, London, 1960, pp. 13-28.

[12] J. REYNOLDS, L. BACCHIELLI, *Catalogo delle stele funerarie antropomorfe*, «QAL», 12, 1987, pp. 489-522.

New inscriptions

1. White marble stele incorporating the bust of a young male (width 0.34 x height 0.96 x depth 0.34) inscribed on one face, which is damaged on both sides. Found in the area of Cyrene; now in Cyrene Museum. Plate I

Letters, probably I cent. AD: 0.025; square sigma (Ϲ); L for ἐτῶν.

Fadel Ali and Reynolds, forthcoming in «Libya Antiqua».

[?...] Βάλης Βάλεν	Valens son of Valens
vacat τος (ἐτῶν) ι' *vacat*	Aged 10 years

The hairstyle of the portrait is consonant with a date in the second half of the first century AD.

The name common to father and son is, of course, transliterated Latin (such names are fairly common in roman Cyrene); but the style of the portrait is greek, while the features suggest a libyan element in the family. We seem to see a nice combination of three cultures in this boy and his memorial.

2. Limestone stele with rudimentary head above (width 0.25 x height 0.36) inscribed on one face. Found at Kharsa (ancient Chersis); now in Derna Museum. Plate II

Letters, very irregular, 0.02-0.04; lunate *epsilon* except in l. 4, *sigma* and *omega*; probably L for ἐτῶν, with superscript bar.

	ἐτῶν	?year
	vacat γν'	53
	'Ιάσων	Jason
	ἀπέθα-	died
5	νε (ἐτῶν) μ	aged 48
	η'	

L. 1, presumably an error for ἔτους γν', year 53 of the Actian era = 22/3 AD.

L. 2, Jason is one of the commonest Greek names in use in Cyrenaica, see P.M. FRASER and E. MATTHEWS, *A Lexicon of Greek Personal Names*, Oxford, 1987, *s.v.*

L. 4, the inclusion of a verb is comparatively rare in Cyrenaican funerary texts.

L. 5, the *siglum* is not absolutely certain but must have been intended; the cutter did not, perhaps, understand what he was copying.

3. Two adjoining pieces from the upper part of a rectangular stele of local limestone (width 0.29 x height 0.23 x depth 0.11) inscribed on one face within a sunk panel (width of flat border, 0.03); there is a triangular projection in the centre back near the top. Found in a rock-cut tomb on the east side of the Messa/Haniya road some 12 kms north of Messa, near Sidi Shaherrwha; now in Cyrene Museum. Plate III

Letters, perhaps II cent. AD: l. 1, 0.025; l. 2, 0.021; l. 3, 0.03; l. 4, 0.015; *alpha* with upward slanting bar in the manner of cursive, lunate *sigma* and *omega*; L for ἐτῶν, with superscript bar; superscript bars probably also above both figures; possibly two hands.

Fadel Ali and Reynolds, forthcoming in «Libya Antiqua».

Σῶσις Αἰ-	Sosis son of
αλάντος	Aialan
vac. (ἐτῶν) κ̣β̣'	aged 22
Σω[···	So[···
[···	[···

L. 2, the second letter was apparently cut as M and corrected to Λ.

L. 3, both figures are damaged and uncertainly read.

L. 4, probably another Σῶσις.

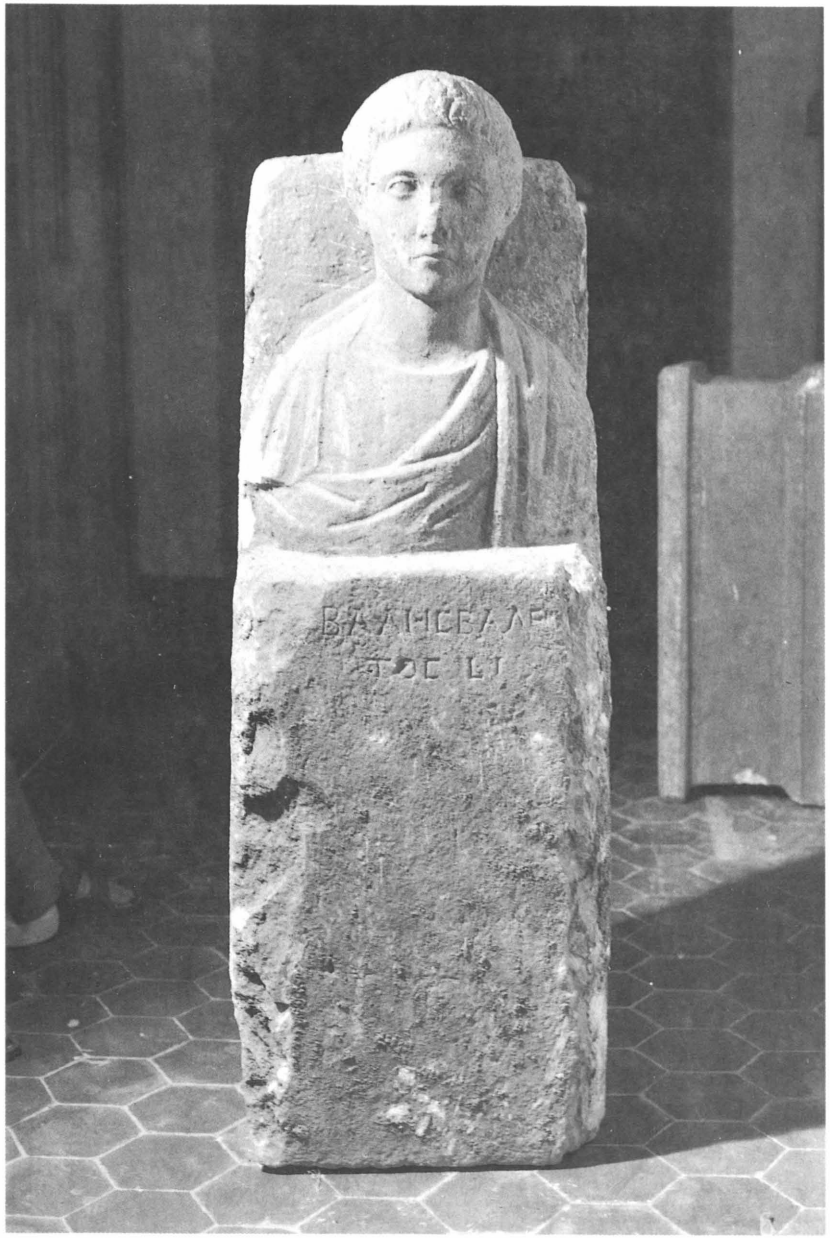
For the Greek name Sosis see FRASER/MATTHEWS, cit. under no. 1.

For the Libyan name Aialan see O. MASSON (cit. p. 117, n. 6), p. 36.

4. Stele of local sandstone, damaged along the top edge especially at the upper right corner (width 0.29 x height 0.475 x depth 0.135) inscribed on one face which is damaged at the left side of ll. 5-7. Found with no. 3; now in Cyrene Museum. Plate IV

Letters, perhaps II cent. AD: ll. 1-5, 0.027; l. 6, 0.03; l. 7, 0.021; l. 8, 0.02; l. 9, 0.012; l. 10, 0.016; *alpha* with dropped bar in ll. 1, 2, 4, and perhaps 7, 8, straight bar in l. 5, cursive in ll. 7-9; lunate *sigma* and *omega* and lunate *epsilon* for the figure in l. 6; L for ἐτῶν and possible ἔτους (l. 5). The face was originally laid out with seven incised guidelines, approximately horizontal, although not, apparently, ruled, scored quite deeply across it; but the first cutter began his text on the third, leaving the first two blank, so that the cutters producing ll. 6-10 had to work in the unlined area below the seventh; their lineation is only very roughly horizontal. Probably five hands.

Fadel Ali and Reynolds, forthcoming in «Libya Antiqua».



New inscription no. 1. Photograph by Susan Walker.



New inscription no. 2. Photograph by Susan Walker.



New inscription no. 3. Photograph by Susan Walker.



New inscription no. 4. Photograph by Susan Walker.



New inscription no. 6. Photograph, Department of Antiquities, Shahat.

	Αἰάλαν	Aialan
	Αἰαλάντος	son of Aialan,
	vac. (ἐτῶν) ν ξ *vac.*	aged 60
	Πελήα Σώσις	Pelea daughter of Sosis,
5	(?ἐτῶν) α̣' Παναρ̣ίστα Σ-	? aged 1, Panarista (?)
	ώσις (ἐτῶν) οε'	daughter of Sosis, aged 75
	Ἀρ̣ίσ̣τιππος Αἰα-	Aristippos(?) son of
	λάντος *vac.* (ἐτῶν) νβ'	Aialan, aged 52
	Αἰάλαν Ἀριστίππω	Aialan son of Aristippos,
10	*vac.* (ἐτῶν) κε' *vac.*	aged 25

L. 3, it is just possible that another figure was cut and then erased between L and Ξ.

Ll. 4,6, both women were presumably daughters of a Sosis, but for both the genitive case of the patronymic is incorrectly formed (Σώσις for Σώσιος).

L. 5, the figure might be λ' = 30, but the shape of the serifs on the base line seems to rule out Δ = 4. It is not absolutely clear whether LẠ here concludes the preceding item or opens the next one (in that case meaning ἔτους α', a regnal year), but if A is right it has a dropped bar which links it with l. 4 and distinguishes it from what follows.

L. 7, in the damaged area it is difficult to distinguish strokes from accidental scratches and the reading is not quite certain — a name like Π̣ά̣σ̣ιππος is also possible.

For the Libyan name Αἰάλαν see on no. 3. The other names are Greek and, with the exception of Παναρίστα, well-attested in Cyrene and its neighbourhood, see FRASER/MATTHEWS, cit. on no. 1.

5. Tapered stele of local sandstone broken away above and damaged below (width 0.29 x height 0.47 x depth 0.06) inscribed within a sunk panel. Probably found with nos. 1 and 2 and now in Cyrene Museum.

Letters, probably II cent.: l. 1, truncated; l. 2, 0.024-0.03; l. 3, 0.015-0.03; l. 4, 0.025-0.03; l. 5, 0.037; *alpha* with dropped bar; lunate *epsilon* and *omega*; L for ἐτῶν; probably two hands.

Fadel Ali and Reynolds, forthcoming in «Libya Antiqua».

	...]	]
	ευς Ἀσ̣κ̣λ̣-	eus son of
	ηπιάδου	Asclepiades
	Μυ *v.* ρώ Αι-	Myro daughter of
	αλαντος	Aialan
5	*vac.* (ἐτῶν) νδ'	aged 54

L. 1, a name such as Ἀχίλλευς is lost.

For the Libyan name Aialan see on no. 3; the other names are Greek and attested in the area, see FRASER/MATTHEWS, cit. on no. 1.

6. Marble panel, damaged on all edges (width 0.15 x height 0.08 x depth 0.03) inscribed on one face. Found in a cistern 1 km east of Cyrene, beside the Shahat/Derna road; now in Cyrene Museum. Plate IV

Letters, probably early II cent. AD: passably aligned but very uneven in height; L for ἐτῶν; superscript bar above the figures.

Fadel Ali and Reynolds, forthcoming in «Libya Antiqua».

	[?ν.] Π̣όπλιος νν.	Publius
	Ὀ̣κτάβιος Νίγερ	Octavius Niger
	καλὸς κἀγαθός	handsome and good
	Μάρκωι Ὀκταβίω[ι]	son of Marcus Octavius
	vacat	
5	ν. υἱός (ἐτῶν) κ̣ς'	aged 26

Ll. 1,2, the initial letters, though incomplete, are certain.

L. 5, the first figure is not absolutely certain.

This is the funerary inscription for a young man with the *tria nomina* of a Roman citizen, son of a man who was also, no doubt, a Roman citizen but for whom only *praenomen* and *nomen* are given. That is commonly taken to indicate a date at latest not much after the first three quarters of the first century AD, although a few later instances are known. For the date of this text there can be no absolute certainty, but the best parallels for the letter forms seem to us to be in the early II cent. AD, while it is in the reign of Hadrian (cf. *SEG* IX. 171, 172) that other examples of the curious masculine genitive singular in -ωι can be easily found (it is perhaps due to an attempt to assert Cyrene's Doric connections in an age when the dialect had fallen out of everyday use).

Other Octavii are attested in Cyrene, cf. *SEG* IX. 241 where the use of latin as well as greek and the *cognomen* Camars point to an immigrant family, possibly from Italy. There, as here, however, there are signs of greek influence in the nomenclature, note here that despite Niger's latin *cognomen* and the use of υἱός in l. 5, his filiation is not quite in the standard roman style and may seem designed to stress his father's civil status in roman terms. Moreover the complimentary description in l. 3 involves a wholly Greek concept, although not one that normally features in funerary texts anywhere in the ancient world. The family clearly wished to display hellenism as well as Roman citizenship, but was perhaps not wholly familiar with its conventions.

Mario Luni

Strutture monumentali e documenti epigrafici nel Foro di Cirene

Il Foro viene costruito nella greca Cirene dopo circa sette secoli di vita della città, ossia in un periodo in cui essa ha già raggiunto la massima espansione ed ha subìto una vasta monumentalizzazione[1]. Nel I secolo d.C. in una zona centrale dell'abitato, infatti, è imposta la presenza dell'edificio romano più rappresentativo del potere centrale[2], con il palese intento di costituire una nuova area pubblica ad una certa distanza dall'*Agorà* - frequentata e poi monumentalizzata fin dai tempi della fondazione della colonia therea.

Agli inizi dell'età imperiale le mutate condizioni politiche della città hanno determinato la necessità di reperire nel vitale contesto urbanistico di Cirene una soluzione degna per il nuovo complesso monumentale che si voleva realizzare. Occorreva pertanto tenere conto del condizionamento presentato dagli «storici» quartieri allineati lungo l'asse viario che attraversava longitudinalmente l'intera collina meridionale. Piuttosto che costruire interamente la nuova struttura si è preferito occupare un edificio assai ampio, di proprietà pubblica, che allora stava esaurendo parte della propria originaria funzione, il Ginnasio Pubblico[3] (δαμόσιον γυμνάσιον).

[1] In merito all'originario impianto urbanistico di Cirene, si veda: S. STUCCHI, *Cirene 1957-1966. Un decennio di attività della Missione Archeologica Italiana a Cirene*, Tripoli 1967, pp. 13-44. Circa il riconoscimento delle linee fondamentali dell'impianto urbanistico di Cirene nella prima età imperiale alcune osservazioni sono in: M. LUNI, *Il Ginnasio-«Caesareum» di Cirene nel contesto del rinnovamento urbanistico della media età ellenistica e della prima età imperiale*, in *Giornata Lincea sulla archeologia cirenaica* (Atti dei Convegni Lincei, 87), Roma 1990, pp. 87-120. La ricerca sul Foro di Cirene è in corso con il contributo del C.N.R.

Il presente saggio è dedicato al compianto Maestro Sandro Stucchi, che ha seguìto con costante attenzione il progredire dell'indagine archeologica condotta sul «Cesareo» di Cirene nel corso di oltre venti anni di scavi e ricerche.

[2] Una prima presentazione dei risultati della ricerca sul cambiamento di destinazione del Ginnasio pubblico in *Forum* e sui restauri e modificazioni apportati al monumento tra I e III secolo d.C. sono stati presentati in sintesi in: M. LUNI, *Il Ginnasio-Cesareo nel quartiere monumentale dell'Agorà*, in *Da Batto Aristotele a Ibn El-'As. Introduzione alla Mostra*, Roma 1987, pp. 41-46; IDEM, *Il Foro di Cirene tra secondo e terzo secolo*, in *L'Africa Romana. Atti del V convegno di studio - Sassari, 11-13 dic. 1987* (a cura di A. MASTINO), Sassari 1988, pp. 271-278, tavv. I-IV.

[3] Sul riconoscimento e la datazione del Ginnasio pubblico di Cirene, si veda: S. STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, Roma 1975, pp. 124-127; M. LUNI, *Documenti per la storia*

Si tratta di un complesso edilizio imponente, menzionato anche come *Ptolemaion*, dal nome del sovrano che ne ha determinato la costruzione verso la metà del II secolo a.C., con probabilità Tolomeo VIII Evergete II[4].

Va segnalato il fatto che il Ginnasio risulta essere il monumento di più ampia estensione in ogni periodo a Cirene e che la sua costruzione ha imposto l'esproprio e la demolizione di tre interi isolati in una zona centrale della città. Esso è caratterizzato da un basamento grandioso reso necessario per superare un lieve dislivello del terreno. È stato così ricavato un piano, vasto circa un ettaro, su cui è stato edificato il significativo complesso monumentale pubblico, che ha richiesto un enorme impegno finanziario da parte della comunità. Un alto muro perimetrale racchiude una serie di ambienti verso Nord ed un vasto cortile formato da un quadriportico con colonne doriche; quest'ultimo occupa i tre quarti dell'edificio verso Sud.

Di particolare interesse si sono rivelate le ventidue iscrizioni rinvenute nella città, che ci attestano la vitalità del Ginnasio sia in epoca ellenistica che nella prima età imperiale[5]. Il nucleo più consistente è costituito da undici tra stele e graffiti efebici, che ci forniscono notizie sulla vita del pubblico edificio. La rimanente parte è formata da decreti della città in onore di ginnasiarchi e personaggi benemeriti, da dediche conservate su basi di statue, da documenti ufficiali di storia cittadina ed infine da una lista di militari. Va osservato che nessuna iscrizione in riferimento col Ginnasio è stata incisa sulle numerose monumentali strutture architettoniche dell'edificio tardo-ellenistico. Sia la trabeazione delle facce interne ed esterne dei due propilei sia quella del quadriportico non sono state utilizzate per collocarvi bene in vista epigrafi relative alla costruzione o alla vita del monumento, a differenza di quanto si è verificato in seguito con la trasformazione in Foro, come si vedrà più avanti.

Il Ginnasio ellenistico ha di certo subìto un ridimensionamento a seguito della mutata situazione politica della città e nel I secolo d.C. l'istituzione ginnasiale viene trasferita in una nuova sede a breve distanza e relativamente più modesta, ossia nella cosiddetta Casa di Giasone Magno[6]. Si tratta di una vasta costruzione situata a Sud della *Skyrotà*,

dell'istituzione ginnasiale e dell'attività atletica in Cirenaica in rapporto a quella della Grecia, «Quad. Archeol. Libia», VIII, 1976, pp. 223-284.

[4] L. GASPERINI, *Le iscrizioni del Cesareo e della Basilica di Cirene*, «Q.A.L.», VI, 1971, p. 3 e nota 6; M. LUNI, «Q.A.L.», VIII, 1976, pp. 228, 245; G. PACI, *Frammento di decreto onorario da Cirene*, «Annali Fac. Lett. Filos. Univ. Macerata», XIX, 1986, pp. 374-375.

[5] M. LUNI, «Q.A.L.», VIII, 1976, pp. 236-255.

[6] P. MINGAZZINI, *L'insula di Giasone Magno a Cirene*, Roma 1966, pp. 105-109;

di fronte al cosiddetto Portico delle Erme (fig. 1). Essa è la risultanza della unificazione e dell'adattamento di due isolati per creare la nuova sede del Ginnasio cittadino, ricca di pavimenti di marmo e a mosaico. Qui sono state rinvenute alcune iscrizioni riferibili al peculiare monumento, oltre ad una serie di busti e ritratti di imperatori e donne di casa antonina, che attestano il carattere ufficiale dell'edificio[7].

Il Ginnasio Pubblico *Ptolemaion* nella prima età imperiale, poco più di due secoli dopo la sua costruzione, ha subìto una radicale ristrutturazione per assumere la destinazione di nuova area pubblica della città. L'intera parte settentrionale è stata occupata in tale circostanza da una *Basilica* a tre navate, la cui costruzione ha determinato la distruzione della serie di undici ambienti qui esistenti, dei quali sono stati rinvenuti nel corso di scavi condotti in profondità resti delle strutture di fondazione.

Si è trattato di un intervento programmato ed attuato con grande cura verso la metà del I secolo d.C.[8], rispettando tutta la restante parte del complesso monumentale, ossia il muro perimetrale con i due propilei ed i quattro colonnati interni. L'ampio piazzale ha quindi mutato destinazione, non essendo più riservato agli esercizi atletici degli efebi, ma utilizzato come area pubblica, in un contesto che la unisce all'attigua *Basilica*.

Quest'ultimo monumento è stato inserito in una zona obbligata ed il relativo condizionamento può giustificare l'eccessiva lunghezza dell'edificio rispetto all'ampiezza. Due file di trentasei colonne doriche lisce dividevano l'aula basilicale in tre navate, di cui quella centrale risulta essere larga il doppio di ciascuna delle due laterali. L'aula giudiziaria è stata ricavata alla estremità occidentale, mentre su quella opposta si apre il vestibolo, ampio quanto il portico orientale dell'adiacente peristilio.

La disposizione della *Basilica* trova rispondenza nella descrizione del tipo di monumento presentata da Vitruvio[9], nel passo in cui riferisce che esso deve avere pianta rettangolare con il lato lungo doppio o triplo rispetto all'altro; secondo l'architetto romano talvolta, a causa di particolari situazioni, la struttura può risultare ulteriormente allungata. Questo è il caso che si è verificato a Cirene, dove la *Basilica* presenta una pianta in cui il rapporto tra i due lati giunge a 1:4. Per ridurre questa sproporzione si ricava un'aula giudiziaria abbastanza ampia ad una delle estremità.

STUCCHI, *Cirene 1957-1966*, cit., pp. 101-102, 110-115; R.G. GOODCHILD, *Kyrene und Apollonia*, Zurich 1971, pp. 84-85; M. LUNI, «Q.A.L.», VIII, 1976, p. 230.

[7] R.M. SMITH-E.A. PORCHER, *History of the Recent Discoveries at Cyrene*, London 1864, pp. 104-105, nn. 105-111; E. ROSENBAUM, *Cyrenaican Portrait Sculpture*, London 1960, nn. 46, 48, 49, 54, 100, tavv. XXXIII, XXXV,1-2; XXXVII,1-2; LXIII,1.

[8] LUNI, *Il Ginnasio-«Caesareum» di Cirene, cit.*, pp. 101-106.

[9] VITR., V,1.

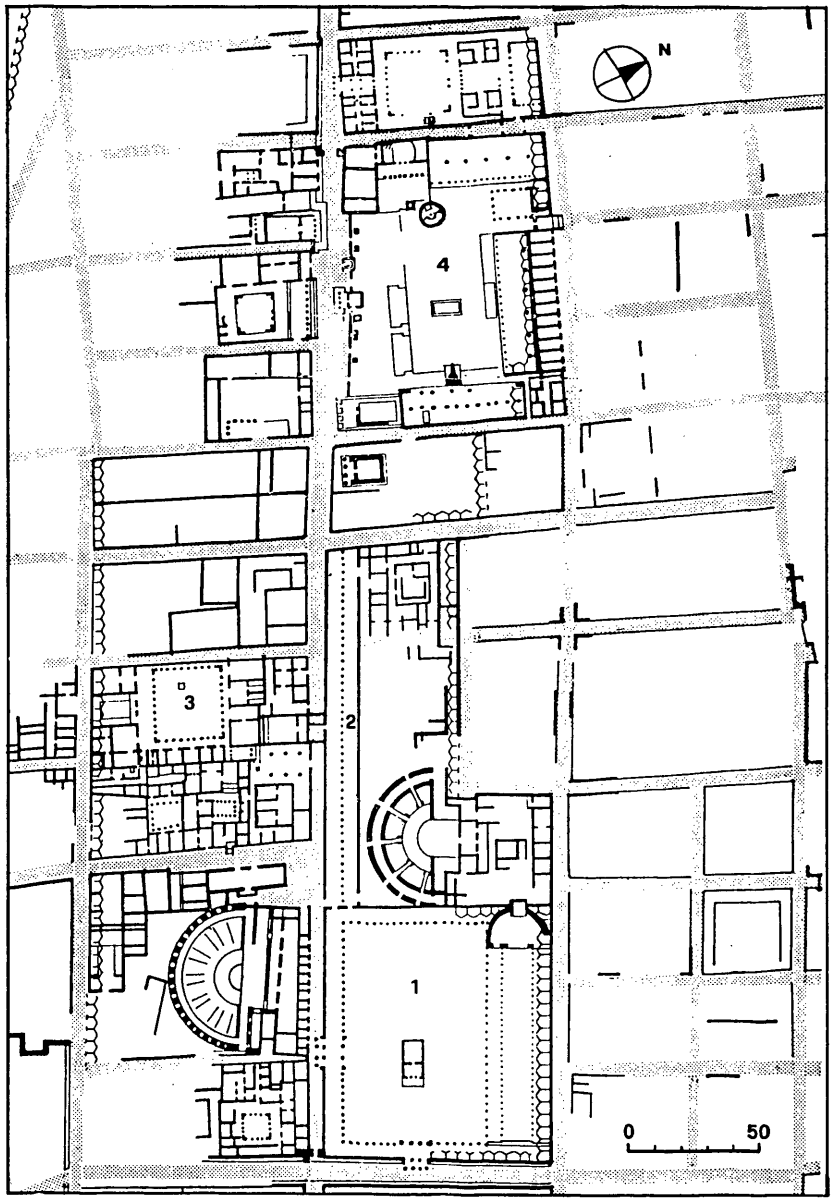


Fig. 1: Cirene, Quartiere dell'*Agorà*. Ginnasio Pubblico di età ellenistica, riutilizzato in Foro con l'inserimento della *Basilica* (1); *Xystos* trasformato in via colonnata, di collegamento con la vicina *Agorà* (2); Ginnasio di età romana (3); *Agorà* (4).

In merito alle dimensioni Vitruvio sostiene che il Foro deve essere proporzionato alla popolazione, per evitare che lo spazio sia insufficiente o, al contrario, sembri enorme in rapporto al numero esiguo di abitanti[10]. Inoltre esso deve avere pianta rettangolare, in cui il lato corto sarà due terzi di quello lungo, e portici tutto intorno. Si può notare che il nuovo Foro di Cirene risulta adeguato alla realtà urbana di cui viene a fare parte, mostrando pressoché la stessa estensione della vicina *Agorà* nella fase di massimo sviluppo in età ellenistica e si presenta di pianta rettangolare con una vasta area cinta da portici e con i lati corti di due terzi rispetto a quelli lunghi. In definitiva va constatato che il Ginnasio Pubblico sia per monumentalità che per funzionalità risponde ai requisiti principali per essere utilizzato come area pubblica e anche per questo motivo esso è stato prescelto per essere ristrutturato in Foro con l'inserimento della *Basilica* lungo l'intero lato settentrionale.

La costruzione ed il restauro del Foro nel I e nel II secolo d.C. si pongono in stretta aderenza alla significativa evoluzione in corso dell'impianto urbanistico della città[11]. Nel quadro di questa rinnovata realtà urbanistica di Cirene nel I e II secolo dell'impero il Foro è stato ubicato a breve distanza dal nuovo essenziale incrocio stradale formato dal «*Cardo Maximus*» e dal «*Decumanus Maximus*» (fig. 2).

Va osservato che con il I secolo d.C. e soprattutto dopo la rivolta giudaica del 115 d.C. la via che attraversa longitudinalmente il pianoro sulla collina meridionale perde progressivamente importanza come asse propulsore della vita cittadina, pur continuando a vivere nel contesto del centro monumentale di antica tradizione. In questo periodo la via principale di Cirene diventa la strada che attraversa il coevo quartiere Centrale, a partire dalle mura ad Est fino a giungere verso Ovest al Santuario di Apollo e alla porta per il porto antico di Apollonia. Il motivo che ha determinato questo spostamento del fulcro della città è dovuto alla costruzione di una nuova strada al di sopra del fossato che separava le due colline sulle quali Cirene da ultimo si è sviluppata. In connessione con questo nuovo fondamentale asse viario è sorto un vasto quartiere che subisce una consistente monumentalizzazione nel corso del II secolo d.C. con la costruzione di templi ed altri edifici pubblici, quali ad esempio l'Arco di Marco Aurelio a tre fornici, il Propileo Severiano ed un nuovo teatro[12]. Questa via, nell'avvallamento tra la collina settentriona-

[10] *Ibidem*.

[11] LUNI, *Il Ginnasio-«Caesareum» di Cirene*, cit., pp. 116-120.

[12] STUCCHI, *Architettura Cirenaica, cit.*, pp. 269, 314.

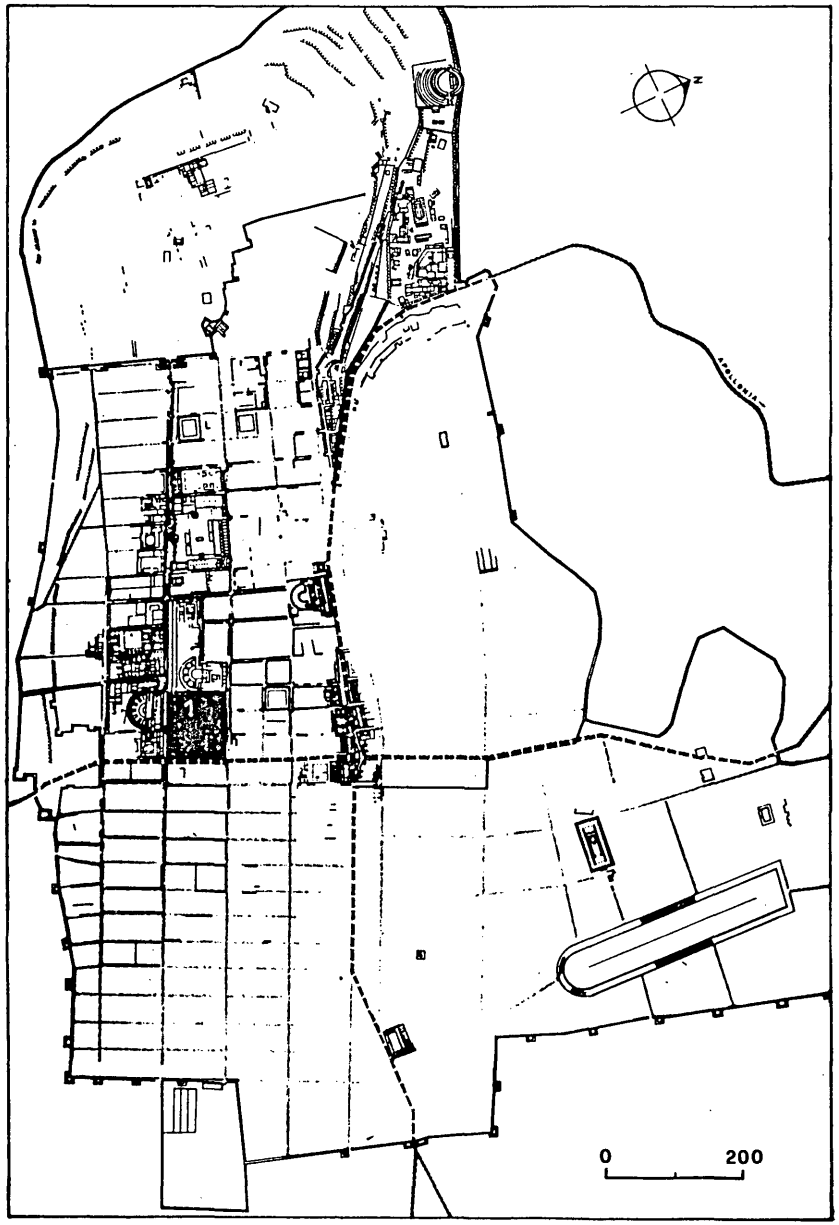


Fig. 2: Pianta di Cirene in età imperiale, con le due fondamentali strade che si incrociano perpendicolarmente nel Quartiere Centrale (disegnate a tratteggio). Il Foro (1) è ubicato a lato del «*Decumanus Maximus*» e presso il piazzale formato dall'incrocio menzionato.

le e quella meridionale, è caratterizzata da strutture talmente peculiari che può essere considerata senza dubbio come il «*Decumanus Maximus*» di Cirene romana[13].

Esso si incrocia nel Quartiere Centrale perpendicolarmente con un'altra ampia strada lastricata, che attraversa per intero la città da Sud verso Nord e che pertanto può essere riconosciuta come il «*Cardo Maximus*» dell'abitato in età romana. Questo asse viario assume un ruolo fondamentale perché costituisce la cerniera di raccordo tra i quartieri storici sulla collina meridionale e quelli sorti successivamente sul pianoro settentrionale.

In questo contesto urbanistico il Foro è stato ubicato a lato di quest'ultima via e a breve distanza dal nuovo centro cittadino. Significativo è il fatto che dei due propilei tetrastili è stato ulteriormente monumentalizzato proprio quello ad Est, prospiciente il «*Cardo M.*», con la costruzione di due ampie gradinate ai due lati. Inoltre il Tempio di Bacco è stato edificato nel II secolo d.C. nel piazzale del Foro con la facciata disposta appositamente in asse verso questo passaggio orientale, di principale frequentazione, anziché verso il propileo meridionale.

Si può pertanto constatare che verso la metà del I secolo d.C. l'*Agorà* continua ancora ad essere il centro della vita pubblica di Cirene, ma anche che ad essa si affianca verso Est il nuovo monumentale Foro, con una funzione sempre più prevalente nel tempo. Esso è edificato ad una distanza di circa duecento metri dall'*Agorà* ed è collegato ad essa mediante la duplice via coperta (fig. 1, n. 2), oltre che tramite la *Skyrotà*. Con la costruzione dell'edificio forense si è voluto differenziare il ruolo delle due aree pubbliche, così come si è verificato anche in altre città greche nella prima età imperiale, ad esempio in Atene[14].

L'*Agorà* in questo periodo rappresenta la continuità dell'originario centro civile della città greca, sviluppatasi sulla sola collina meridionale. Essa continua a vivere come antico nucleo storico-monumentale, degno anche in seguito di ulteriori interventi costruttivi e di restauro. Già in età augustea qui si registra una certa diffusione di iscrizioni latine[15], ma restano comunque prevalenti quelle in lingua greca.

[13] LUNI, *Il Ginnasio-«Caesareum» di Cirene, cit.*, p. 56.

[14] J. TRAVLOS, *Bildlexicon zur Topographie des antiken Athen*, Tübingen 1971, pp. 28-29; P. GROS-M. TORELLI, *Storia dell'urbanistica. Il mondo romano*, Bari, 1988, pp. 383-391.

[15] L. GASPERINI, in S. STUCCHI, *L'Agorà di Cirene, I. I lati Nord ed Est della Platea inferiore*, Roma 1965, pp. 211-218, 222, 230, 250, 268, 327-330, 334; IDEM, in STUCCHI, *Cirene 1957-1966, cit.*, pp. 171-178; S.M. MARENGO, *L'Agorà di Cirene in età romana alla luce delle testimonianze epigrafiche*, «Mél. Éc. Franç. de Rome», C, 1988, pp. 87-101.

Il *Forum* si inserisce nel contesto urbano in forme eccezionalmente imponenti, rappresenta il centro del potere romano a Cirene ed assurge quasi a simbolo dell'autorità centrale, anche con l'inserimento di statue della famiglia imperiale nella *Basilica* (tav. I). Nell'area forense, infatti, dominano in modo netto le iscrizioni in lingua latina, o in alcuni casi bilingui, in onore di magistrati romani e di imperatori[16]. Gran parte di esse trova disposizione nei punti più significativi, sulle membrature architettoniche di strutture monumentali, quali propilei, porte e colonnati.

Ad iniziare dalla prima età imperiale si assiste alla utilizzazione degli spazi più favorevoli per inserire iscrizioni a ricordo di personaggi benemeriti in relazione con il nuovo Foro. Significativi in merito si presentano i due monumentali propilei ellenistici che, proprio per la loro natura di passaggi obbligati, ben si prestano a ricordare l'opera di personaggi esclusivamente romani. Trattandosi del complesso monumentale romano più rappresentativo nell'ambito della città greca di Cirene, in esso prevalgono decisamente le iscrizioni in lingua latina e solo in qualche caso sono attestati testi bilingui, con la parte in greco sempre al secondo posto e talvolta con abbreviazioni[17].

Emblematico in questo contesto si presenta il propileo meridionale, nel quale si è potuta notare una stratificazione di almeno tre interventi successivi, databili in periodi diversi, ad iniziare dall'età giulio-claudia a quella di Adriano. Si è utilizzata dapprima la facciata esterna, ossia quella più significativa, poi quella interna, rivolta verso il quadriportico, ed infine la parete al di sopra della porta centrale, in posizione intermedia tra i due prospetti architettonici menzionati.

I,a. Propileo meridionale: facciata esterna

L'epigrafe è stata incisa sull'epistilio centrale a ricordo di un restauro di Marco Sufenate Proculo[18] (figg. 3-4; tavv. I-IIIa):

M(arcus) Sufenas Proculus ref(iciendum) curavit.

[16] Sono qui segnalate quattordici iscrizioni latine, tre greche e due bilingui: GASPERINI, *Le iscrizioni del Cesareo, cit.*, pp. 3-20, C 1-12, B 1-7 (con bibliografia precedente).

[17] Si veda in merito: GASPERINI, *art.cit.*, pp. 8-9, C 3 e in particolare pp. 14-15, 83.

[18] J.M. REYNOLDS, in J.B. WARD PERKINS-M.H. BALLANCE, *The Caesareum at Cyrene and the Basilica at Cremna*, «Pap. Brit. School Rome», XXVI, 1958, pp. 160-161; L. GASPERINI, *art.cit.*, pp. 3-4, C 1.



Fig. 3: Epistilio centrale del propileo meridionale, con iscrizione a ricordo del restauro di Sufenate Proculo.

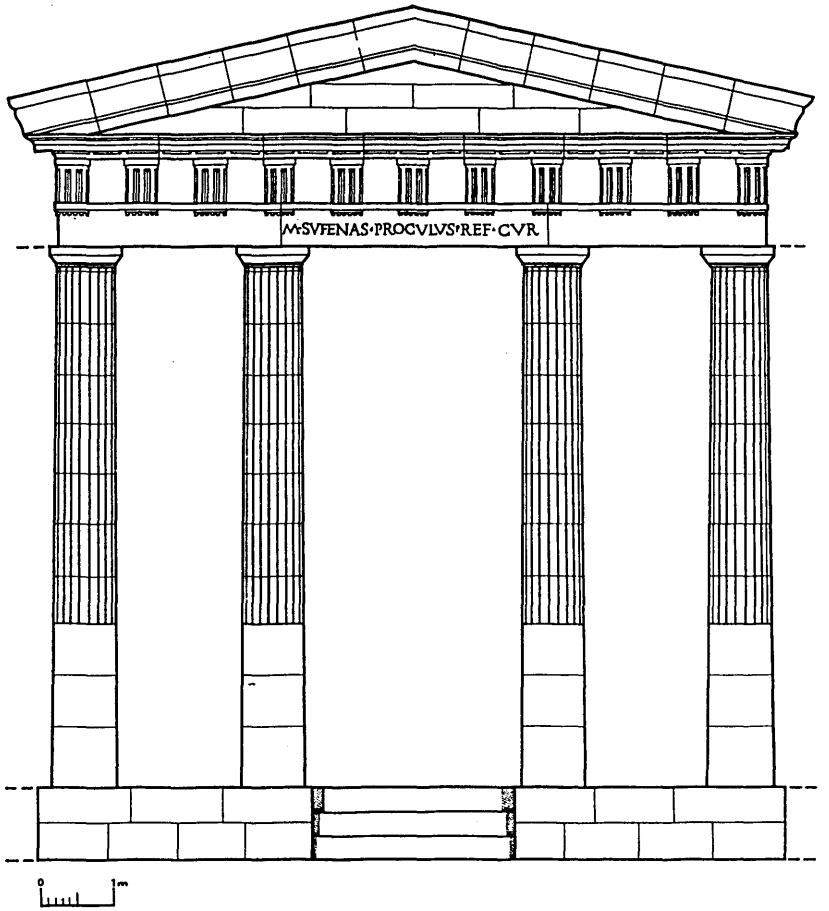


Fig. 4: Propileo Sud, prospetto esterno. L'epigrafe incisa sull'epistilio centrale ricorda il restauro della struttura da parte di Sufenate Proculo.

Si tratta di un personaggio noto a Cirene da quattro iscrizioni, tre delle quali sono databili tra 4 e 14 d.C.

L'iscrizione è stata rinvenuta nel 1935 nel crollo del propileo, unitamente a gran parte degli elementi della struttura, ed è stata ricollocata nella sede originaria in occasione del restauro del 1938[19]. Pertanto, la pertinenza con il monumento è certa. Questo è il primo documento che attesta attenzione per il complesso monumentale, all'epoca ancora Ginnasio Pubblico o forse già area pubblica non ancora ristrutturata, riparato con un intervento privato dal benemerito e facoltoso Sufenate Proculo.

Nell'architettura del propileo si può notare che i primi tre rocchi delle quattro colonne della facciata esterna presentano la superficie liscia, mentre la restante parte del fusto è scanalata. In origine la parte bassa dei fusti era sfaccettata per un'altezza da terra di poco più di due rocchi, mentre con l'intervento di restauro è stata modificata la superficie dei primi tre, mettendo riparo ad un danno di cui ci sfugge la causa.

L'intera struttura architettonica ripete lo schema originario dei due propilei (della metà del II secolo a.C.), ad eccezione della parte bassa liscia delle colonne, volutamente realizzata in tale modo in adesione al gusto del momento, che trova rispondenza nel periodo del personaggio menzionato nell'iscrizione, ossia in età augustea. Si può così prendere atto della corrispondenza cronologica tra la menzione del restauro nell'epigrafe sull'epistilio e lo stile dorico delle colonne del propileo allora risarcito.

I,b. Propileo meridionale: facciata interna

È stato osservato che nel 1940 nel corso dell'anastilosi del prospetto interno del propileo orientale sono stati messi in opera sull'epistilio due frammenti di iscrizioni, differenti sia per dimensioni delle lettere che per tipo di incisione[20]. L'errore di collocazione di uno di essi era stato determinato dal fatto che i due grossi pezzi di architrave erano stati rinvenuti nel 1935 presso quel lato del propileo (tav. III,b). In questo caso si può notare che questi blocchi non erano disposti a terra in un crollo

[19] Assai utile si è rivelata la documentazione fotografica e d'archivio presa in esame presso il Dipartimento di Antichità di Cirene. Ringrazio per la disponibilità sempre cordiale i dirigenti dell'Ufficio che hanno collaborato nei vari sopralluoghi.

[20] Circa l'analisi del problema, si veda: GASPERINI, *art.cit.*, pp. 5-6, C 2; IDEM, *Fasi epigrafiche e fasi monumentali: contributi alla storia e all'archeologia di Cirene greca e romana*, in *Cyrenaica in Antiquity* (B.A.R., Internat. Series, 236), Oxford 1985, pp. 251-352.

uniforme, ma erano stati riutilizzati in povere murature di età tardo-romana, come risulta da alcune fotografie scattate al momento dello scavo[21].

La tipologia e le misure dei due frammenti di epistilio non lasciano dubbi sulla loro collocazione originaria su una delle trabeazioni delle tre facciate restanti dei due propilei del Foro. Uno dei due trova rispondenza pressoché speculare con l'iscrizione sicuramente riferibile alla facciata esterna del propileo orientale e, quindi, va riferita al prospetto interno della stessa struttura. Pertanto sulla facciata interna del propileo meridionale doveva in origine trovare collocazione il blocco d'angolo di epistilio in cui è inciso il nome di un personaggio (figg. 5-6; tav. IV,a-b):

C(aius) Rubellius L(ucii) [f](ilius) Bl[andus].

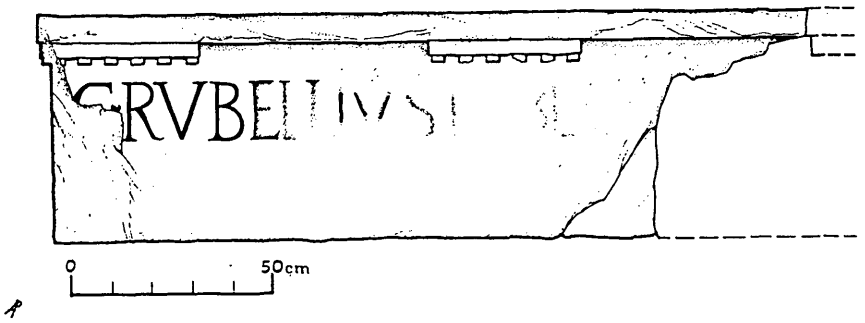


Fig. 5: Epistilio d'angolo, con resti di iscrizione, in origine collocato sulla facciata interna del propileo Sud.

La lettura data dal Gasperini risulta corretta. Lo studioso ha proposto, sebbene in forma dubitativa, di mettere in relazione questo personaggio col magistrato Gaio Rubellio Blando, già noto a Gortina alla fine del I a.C. e agli inizi del primo d.C. Il Gasperini ha però notato che l'iscrizione col Rubellio «cireneo» è posteriore a quella della facciata esterna dello stesso propileo, riferita al 4-14 d.C.

Va aggiunto che anche in questo caso l'epigrafe può essere messa in riferimento con una fase di restauro riconoscibile nella struttura monumentale. Si può osservare che le due colonne sulla facciata interna del propileo meridionale presentano il fusto interamente liscio e sono iden-

[21] L'esame della documentazione fotografica relativa alla fase di scavo delle strutture si è rivelata anche in questo caso di fondamentale importanza.

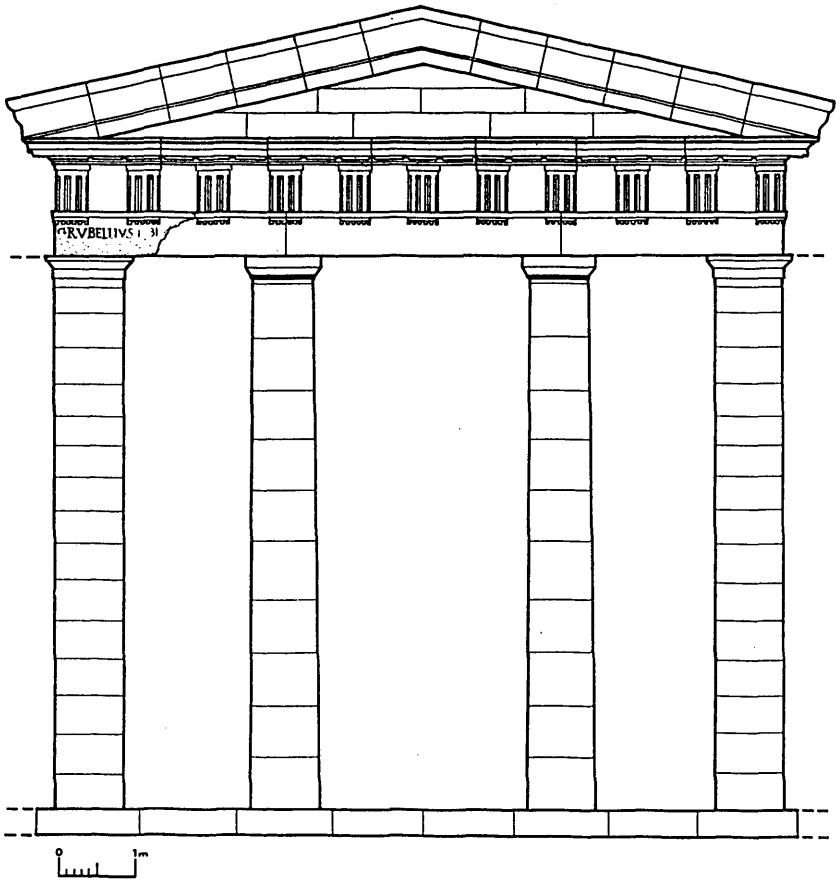


Fig. 6: Prospetto interno del propileo meridionale, sul cui epistilio in origine era collocata l'iscrizione incisa a ricordo del restauro della struttura monumentale.

tiche, anche per tipo di capitello, a quelle della vicina *Basilica*. Si tratterebbe pertanto di un ripristino attuato o in occasione della costruzione di quest'ultimo monumento alla fine dell'età flavia, oppure in relazione al restauro praticato subito dopo la rivolta giudaica (115 d.C.).

Nel corso dell'accurato rilievo grafico dell'iscrizione con Rubellio si è notata la significativa presenza di parte di una *hedera distinguens*, che porterebbe a datare l'epigrafe almeno alla seconda metà del I secolo

a.C.[22] Questa circostanza permette di stabilire ancora una volta uno stretto nesso tra la dedica al personaggio menzionato sull'epistilio ed il restauro della struttura monumentale.

I,c. Propileo meridionale: porta intermedia tra le due facciate

Nel corso degli scavi del 1936 nell'area del propileo meridionale sono stati rinvenuti quattro blocchi iscritti, riutilizzati nelle strutture murarie delle povere abitazioni qui costruite in età tardo-romana con materiale di crollo del monumento (tavv. V-VI). Nel 1938 essi sono stati disposti al di sopra del basso muro di fronte al prospetto esterno dello stesso propileo, tre su un lato ed uno sull'altro.

Il Gasperini ha pubblicato per primo i tre frammenti di iscrizione[23]:

Imp Cae[s---] *divi Nerva[e---]*
pontif. maxi[m---]

Egli ipotizza che si tratti di Adriano, ma non esclude altri imperatori fino a Commodo.

La quarta iscrizione è stata pubblicata dallo studioso a parte[24]:

[--- Caes]ar[eu]m tumultu I[udaico dirutum---].

Essa è stata messa in riferimento ai notevoli restauri che l'edificio ebbe sotto Adriano.

Nel corso del sopralluogo alle iscrizioni del Ginnasio-*Caesareum* nel 1969 l'illustre collega mi ha incoraggiato ad individuare nel prosieguo della ricerca archeologica sul monumento l'esatta collocazione originaria di questi blocchi iscritti, perché solo in tale modo si sarebbe potuto meglio comprendere il significato di questi frammenti epigrafici. E, infatti, l'accurato rilievo grafico dei blocchi e delle relative iscrizioni ha fornito elementi significativi, unitamente alla ricerca di documentazione fotografica d'archivio sugli scavi nel «Cesareo» (figg. 7-9).

22 L'interessante osservazione e la relativa ipotesi di datazione sono state avanzate da Lidio Gasperini (*art.cit.*, p. 7).

23 GASPERINI, *art.cit.*, pp. 9-10, C 6.

24 *Ibidem*, p. 10, C9. Sono particolarmente grato al prof. Gasperini per la lezione metodologica sul campo in occasione del sopralluogo del 1969 alle iscrizioni del «Cesareo», che ha determinato la successiva ricerca sul rapporto tra le fasi epigrafiche e le fasi monumentali dell'edificio, di cui vengono presentati in questa fase alcuni dei risultati.

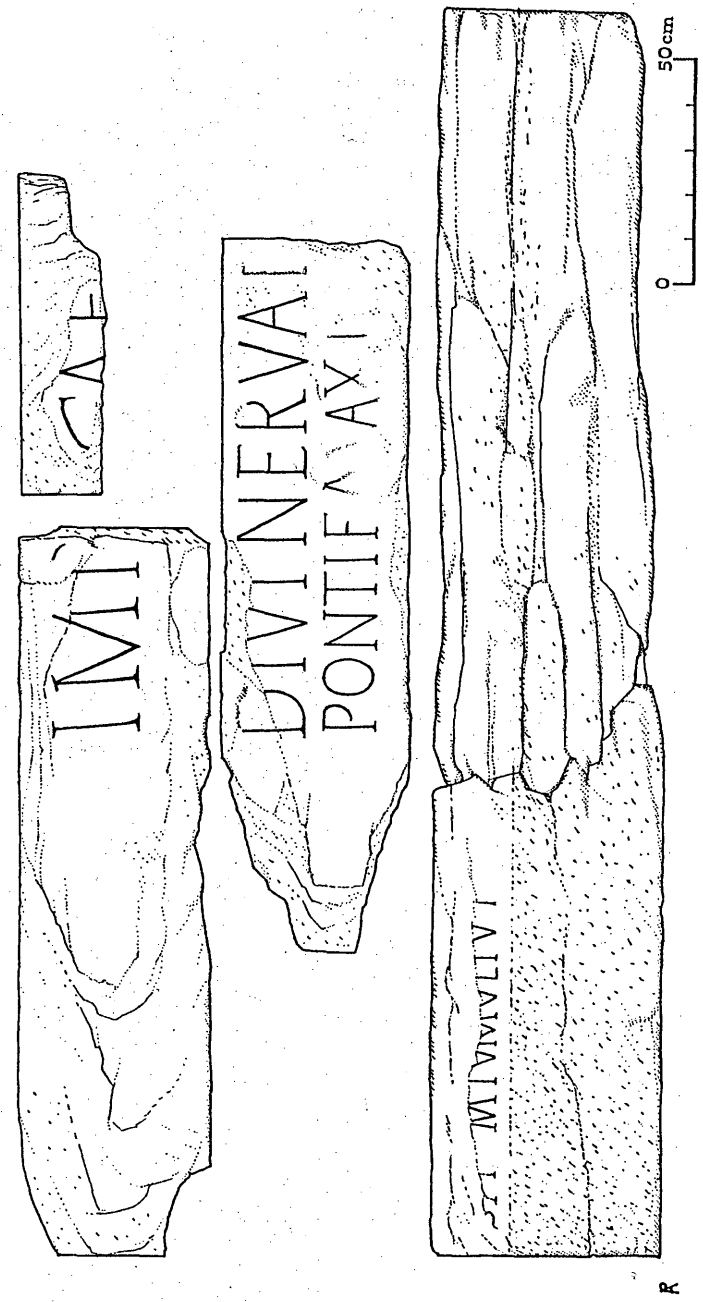


Fig. 7: Grossi frammenti di quattro blocchi iscritti, rinvenuti riutilizzati tra le strutture del propileo meridionale.

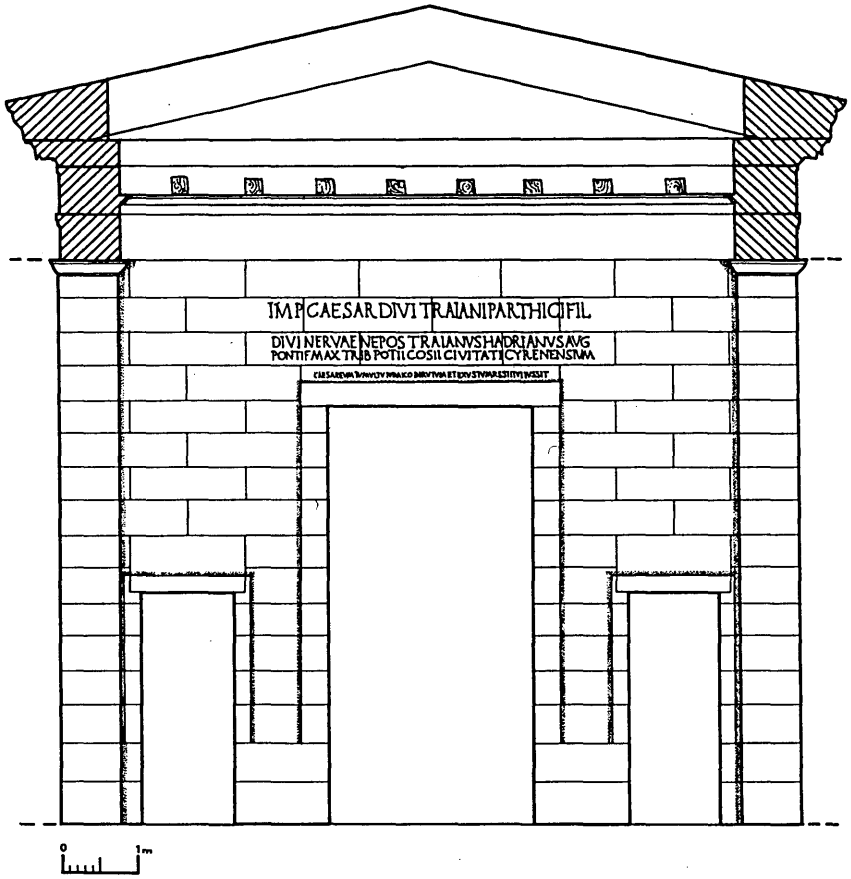


Fig. 8: Ricostruzione grafica delle tre porte al centro del propileo meridionale, con l'iscrizione posta al di sopra dell'ingresso centrale, a ricordo del restauro del complesso monumentale per volontà di Adriano.

Si è constatato dapprima che tre blocchi iscritti hanno una profondità di cm. 75 e un'altezza di 44, come quelli del muro perimetrale del monumento, con i quali presentano anche analogia di materiale. Importante poi si è rivelato il riconoscimento nel quarto blocco (profondo cm. 75, ma alto 52) di una fascia erasa (alta circa cm. 40) immediatamente al di sotto dell'iscrizione. Questo fatto e le dimensioni consentono ora di riconoscere nel concio in esame (lungo m. 2,60) l'architrave della porta centrale che si apriva nel muro perimetrale, tra le due facciate del propi-

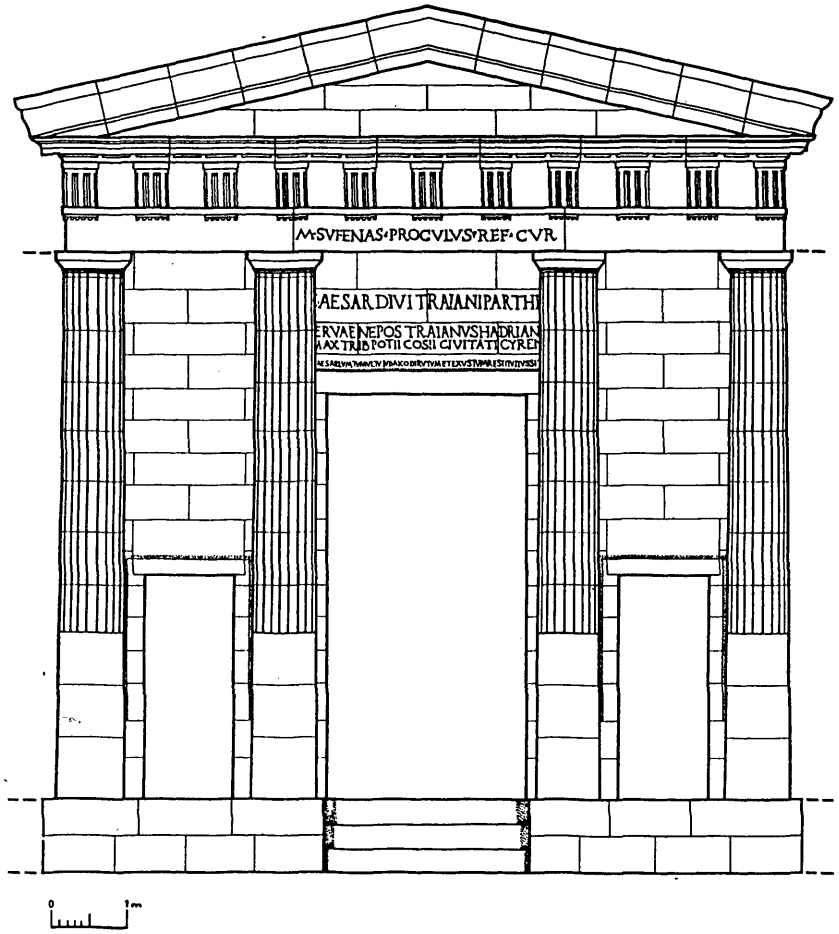


Fig. 9: Propileo meridionale, visto dall'esterno, con le due iscrizioni che ricordano due fasi di restauro delle strutture monumentali.

leo meridionale. Si può ancora vedere *in situ* parte della fascia a rilievo (larga cm. 42) che incornicia la parte rimasta dei montanti laterali dell'accesso principale. Più piccola, invece, risulta la cornice ai bordi delle due porte laterali (cm. 24), una delle quali è interamente conservata, come anche l'architrave, che presenta un'altezza di poco superiore a quella dei blocchi degli altri filari.

Si è potuto così ora constatare che i quattro frammenti di iscrizione

si riferiscono ad un unico testo, pressoché speculare rispetto ad un altro attribuito allo stesso monumento[25], in cui si fa ugualmente riferimento all'intervento di restauro del *Caesareum* condotto dall'imperatore Adriano nel 118.

Essendo conservata la parte iniziale di tre linee del testo, si è notato che lo sviluppo grafico della parte restante determina una composizione perfettamente simmetrica dell'epigrafe[26], lunga in origine m. 4,25. In merito alla quarta linea, di minore lunghezza e in lettere più piccole, va rilevato che essa si colloca nello spazio obbligato costituito dalla bassa fascia liscia dell'architrave della porta centrale, immediatamente al di sopra della riquadratura a rilievo. Quest'ultima fascia è stata scalpellata nella fase di riuso del lungo blocco, che conserva sul retro una serie di piccoli incassi per l'alloggiamento di travetti equidistanti, relativi alla copertura del tetto di una delle povere case di età tardo-romana costruite nell'area. Nella fase di riutilizzo il grosso concio è stato in parte tagliato alle due estremità, ove probabilmente era rimasto danneggiato nel crollo, ed è stato messo in opera rovesciato, come risulta dalla posizione degli incassi. Esso risulta attualmente lungo m. 2,60, circa come la larghezza dello specchio della porta centrale, ma in origine doveva avere uno sviluppo di m. 3,44, dovendo abbracciare ai lati le due fasce a rilievo, larga ciascuna 42 cm.

Come si può osservare dalla ricostruzione grafica, in scala, l'iscrizione bene si adatta alla parete al di sopra della porta, dove è stata incisa nel 118 d.C. con una disposizione simmetrica che tiene conto dell'asse dell'ingresso (si noti anche l'inclinazione delle prime tre lettere (IMP) verso il centro). L'epigrafe, che ricorda l'intervento dell'imperatore Adriano, si colloca pertanto nell'unico spazio significativo ancora libero nel contesto del propileo — costruito circa due secoli e mezzo prima —, essendo stati occupati in precedenza da iscrizioni romane gli epistili sia della facciata esterna che di quella interna.

Si è trovata così una soluzione favorevole per ricordare la parziale ricostruzione del monumento dopo la rivolta giudaica, utilizzando l'unico punto ben in vista disponibile in un contesto di ampia monumentalità, così come è avvenuto nella stessa circostanza anche per un'altra epigrafe, in connessione con il propileo orientale[27]. Quest'ultima ricor-

[25] *Ibidem*, pp. 8-9, C5.

[26] Si veda anche: REYNOLDS, *art.cit.*, pp. 161-162.

[27] Fondamentale si è rivelato il rilievo grafico eseguito sul posto in collaborazione con la disegnatrice (mediante l'uso di una apposita impalcatura) e con la luce a raso, in diverse condizioni di illuminazione.

da anch'essa l'intervento di restauro dell'edificio da parte di Adriano subito dopo il tumulto giudaico e presenta un testo pressoché speculare a quello dell'iscrizione sopra presa in esame e quindi fondamentale per le varie integrazioni proposte.

In conclusione, si può proporre la restituzione del seguente testo:

Imp(erator) Cae[sar, divi Traiani Parthici fil(ius)] / divi Nerva[e nepos, Traianus Hadrianus Aug(ustus)] / pontif(ex) max(imus), t[rib(unicia) pot(estate) II, co(n)s(ul) II, civitati Cyrenensium / Cae]sar[eu]m tumultu I[udaico dirutum et exustum restitui iussit].

La lunghezza della seconda linea è sicura in quanto presenta un'unica abbreviazione, *Aug(ustus)*, per altro attestata a Cirene in sei iscrizioni su sette in onore di Adriano e nella maggior parte delle dediche agli altri imperatori[28]. Anche la terza linea presenta la stessa lunghezza della precedente se si accetta l'integrazione *trib(unicia) pot(estate)*, così riferita nella maggior parte dei titoli imperiali di Cirene[29]; l'abbreviazione *co(n)s(ul)* è una costante. La prima linea ha la stessa lunghezza delle altre due se si accetta *Caesar* non abbreviato, come in genere si riscontra nelle iscrizioni di Cirene, e l'abbreviazione *fil(ius)*, come talvolta si verifica nelle epigrafi della città.

II,a. Propileo orientale: prospetto esterno

Durante lo scavo del settembre 1935 la facciata esterna del propileo orientale è stata rinvenuta a terra, sulla via prospiciente, disposta in un crollo uniforme, almeno per la parte relativa alle quattro colonne e ad alcuni blocchi della trabeazione (tavv. VII-VIII). L'epistilio centrale iscritto è stato trovato spezzato in tre grossi frammenti, disposti allineati tra due colonne. Ciò rende sicura la pertinenza dell'iscrizione a questo ingresso monumentale, confermata per altro dalle dimensioni dell'architrave (figg. 10-11).

I particolari segnalati dal rilievo grafico dei tre blocchi, eseguito in più fasi e con luce a raso, permettono di riconoscere con esattezza la collocazione originaria dell'epigrafe nel contesto della trabeazione. Si è potuto anche constatare che il *Pacilaeus* menzionato rivestiva la carica di *leg(atus) l[eg(ionis)]*, come è stato rilevato dalla lettura dell'ultima lettera della seconda linea, riconosciuta come una *L*.

[28] G. GIAMBUZZI, *Lessico delle iscrizioni latine della Cirenaica*, «Quad. Arch. Libia», VI, 1971, pp. 52-53, 84: le restanti cinque parole della seconda linea sono citate sempre per esteso.

[29] *Ibidem*, pp. 82-85. Per la parte di testo in greco, si veda: S.M. MARENGO, *Lessico delle iscrizioni greche della Cirenaica*, Roma 1991, pp. 167, 551-552, 606-607.



Fig. 10: Epistilio del prospetto esterno del propileo orientale, con iscrizione.

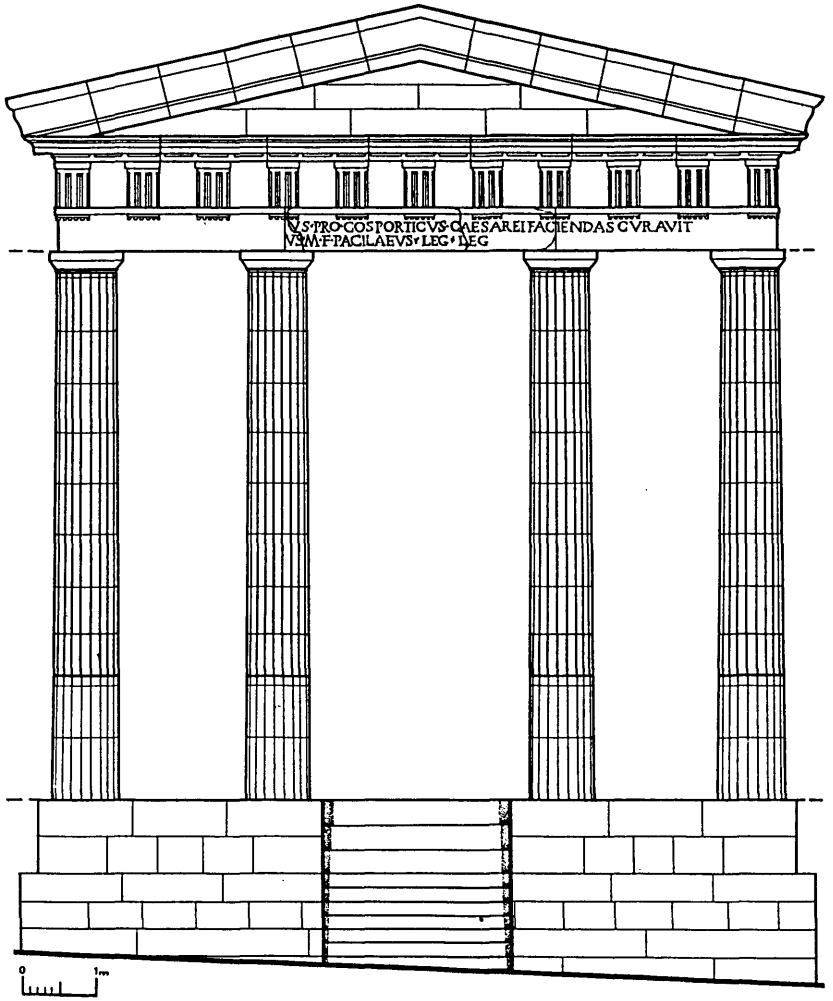


Fig. 11: Prospetto esterno del propileo orientale, con iscrizione sull'epistilio (la parte conservata è in nero, su parte del blocco centrale).

Va messo in evidenza il fatto che la struttura del propileo orientale ha subìto restauri solo in relazione alle due scalinate laterali, aggiunte in una seconda fase, mentre per il resto è riferibile integralmente al Ginnasio ellenistico. L'iscrizione è stata incisa su due linee sull'epistilio non prima della metà del I secolo d.C., come è stato dedotto dalla presenza delle *hederae distinguentes*, che a Cirene iniziano a comparire solo in età neroniana[30]:

[---]us pro co(n)s(ul) porticus C[aesarei ---] / [--- us] M(arci) f(ilius) Pacilaeus leg(atus) l[eg(ionis)---].

II,b. Propileo orientale: facciata interna

Già ai primi dell'Ottocento due viaggiatori in visita alle rovine di Cirene hanno registrato la presenza nell'area della città di «una pietra riquadrata, mezzo sepolta», con la seguente epigrafe[31]:

«*ORTICUS CAESAREI / US M F PACILAEUS*».

Il grosso blocco iscritto è stato individuato fuori terra nei primi tempi degli scavi a Cirene, ma risulta spezzato in due parti e ulteriormente danneggiato rispetto alla prima segnalazione[32] (tav. IX; fig. 12):

[---] porticus C[a]esar[ei ---] / [---]us M(arci) f(ilius) Pacilaeus [---].

In alcune fotografie d'archivio si può notare che, quando nel 1935 è stato eseguito lo scavo del «Cesareo», il frammento di architrave iscritto è stato rinvenuto fuori terra nella stessa area dove sono stati recuperati altri frammenti architettonici interrati riferibili al crollo della facciata interna del propileo orientale. Quest'ultima è stata ricostruita, ad iniziare dallo stesso anno, utilizzando i rocchi appartenenti alle due colonne ed i blocchi dei due pilastri laterali rinvenuti immediatamente di fronte alla struttura monumentale, nella zona in cui erano crollati (tavv. X-XIa; figg. 12-13).

La pertinenza del pezzo di epistilio con epigrafe al prospetto interno del grande ingresso è assicurata, oltre che dalle misure del blocco,

[30] Si veda in merito: GASPERINI, *art.cit.*, p. 7.

[31] P. DELLA CELLA, *Viaggio da Tripoli di Barberia alle frontiere occidentali d'Egitto*, Genova 1819, p. 141; J.R. PACHO, *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Audjelah et de Maradeh*, Paris 1827, p. 219, tav. LXIII,1 (la lettera R, alla fine della prima linea, è segnalata come dubbia).

[32] GASPERINI, *art.cit.*, pp. 7-8, C4.

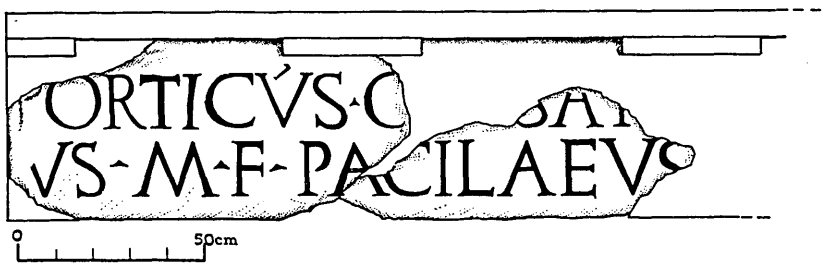


Fig. 12: Due grossi frammenti iscritti dell'epistilio centrale del propileo orientale interno.

anche dal fatto che il testo è identico a quello sulla facciata esterna, fin nei particolari, sia nel tipo di incisione, sia nelle dimensioni e nel disegno delle lettere. Risulta pertanto che le due iscrizioni, coeve, sono state scolpite a ricordo di due personaggi pubblici che hanno eseguito un significativo intervento costruttivo, nel contesto del complesso monumentale, dopo la metà del I secolo d.C.

Non esistendo altre indicazioni utili a meglio definire la datazione delle due epigrafi menzionate, fondamentale diventa indirettamente l'individuazione del sito originario di una terza iscrizione, riferita in modo dubitativo al muro perimetrale orientale del «Cesareo»[33] e comunque in riferimento allo stesso monumento. Si tratta di una iscrizione bilingue, ricostruita sulla base di sette frammenti, di cui uno è stato riusato in età tardo-romana nel restauro di un pilastro della porta centrale tra le due facciate del propileo e gli altri sei sono stati rinvenuti non lontano, in due casi in fase di reimpiego (tavv. XI,b-XII). Essa, sulla base di nuovi elementi, può essere riferita allo stesso ingresso monumentale, come si dirà di seguito.

II,c. Propileo orientale: porta intermedia tra le due facciate

L'approfondimento della ricerca consente ora di sostenere che la monumentale iscrizione bilingue, sopra menzionata, in origine era incisa in alto sopra le tre porte che si aprono nel muro perimetrale. Le misure di

[33] S. APPLEBAUM, «J.R.S.», XL, 1950, pp. 89-90; REYNOLDS, *art.cit.*, pp. 161-162; GASPERINI, *art.cit.*, pp. 8-9.

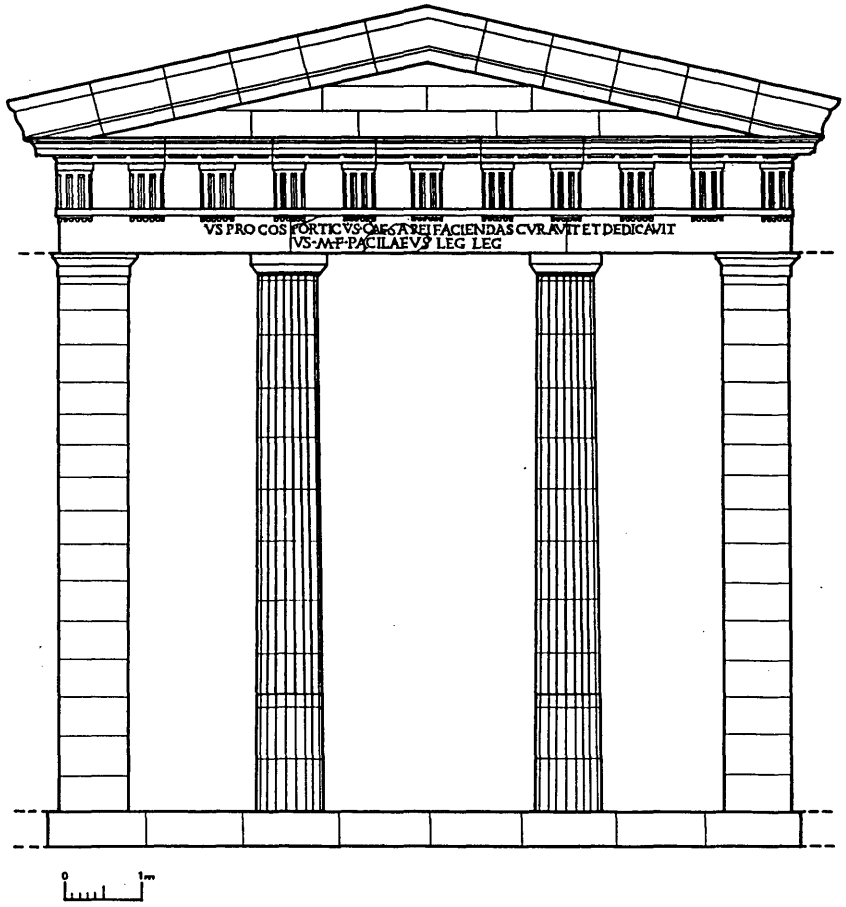


Fig. 13: Facciata interna del propileo orientale con due grossi frammenti iscritti (con bordo esterno in nero) dell'epistilio centrale.

alcuni blocchi iscritti conservati per l'intera altezza corrispondono a quelle del filare che correva a coronamento della parete e che aveva la stessa altezza dell'attiguo architrave (corrente sui quattro lati del propileo) con il quale legava (cm. 58). Lo spazio così disponibile raggiunge una lunghezza di circa otto metri, tale da consentire ampiamente l'inserimento della lunga epigrafe su quattro linee, le prime due in lettere latine e le altre in caratteri greci:

[Imp(erator) Caesar, d]ivi Tra[iani Parthici fil]ius, div[i Nerva]e nepos T[raianus Hadrianus Aug(ustus), pont(ifex) max(imus), trib(unicia) pot(estate) II, co(n)s(ul II)], / [civitati Cy]renensium [Caesareu]m tumul[tu Iudaic]o dirutum et e[xustum restitui iussit]. / [Αὐτοκράτωρ] Καῖσαρ, θ[εοῦ Τραϊανοῦ Π]αρθικ[οῦ υἱός,] θεοῦ Νέρου[α υἱωνός, Τραϊανὸς Ἁδριανὸς Σεβαστός, ἀρ]χιερεὺς / [μέγιστος], δημαρχικῆς [ἐξουσία]ς τὸ β′, [ὕπατος τὸ β′, τῆ]ι πόλει τὸ Και[σάρειον ἐν τῶι Ἰουδαικῶι ταράχωι κατεστραμμένον κα]τασταθῆναι ἐκέλευσ[εν].

Si ripropone anche per questo ingresso una situazione assai simile a quella segnalata sopra la porta centrale tra le due facciate del propileo meridionale. L'iscrizione monumentale viene incisa nell'unico spazio significativo rimasto libero per celebrare un intervento determinante per l'esistenza del *[Caesareu]m*-Και[σάρειον].

In ambedue le epigrafi menzionate si fa riferimento al restauro nel 118 voluto da Adriano del monumento danneggiato nel tumulto giudaico del 115. Ne consegue che le due iscrizioni identiche presenti sia sul prospetto esterno che su quello interno del propileo orientale devono essere anteriori a quella del 118, incisa in un punto «scomodo» di ripiego e con una forma di certo meno elegante rispetto alle altre due. Queste ultime, pertanto, incise sui due prospetti monumentali — nel punto più in vista —, è probabile che si riferiscano alla fase di prima sistemazione dell'area forense, per la quale si è proposta una datazione all'età flavia[34], sulla base di una serie di elementi raccolti in anni di scavi e ricerche.

* * *

In conclusione, si può osservare che il legame esistente tra i due testi identici del 118 è palese e che entrambi vanno messi in connessione con un intervento coevo fondamentale per la sopravvivenza del *Forum* e per il ripristino del potere centrale in un momento cruciale per la vita di Cirene. Si può aggiungere che il propileo orientale, su cui è stata posta l'iscrizione bilingue, si pone chiaramente come il più importante fra i due, specie se si considera il fatto che esso si apre su una delle due vie principali e che è ubicato a breve distanza dal fondamentale incrocio stradale al centro della città.

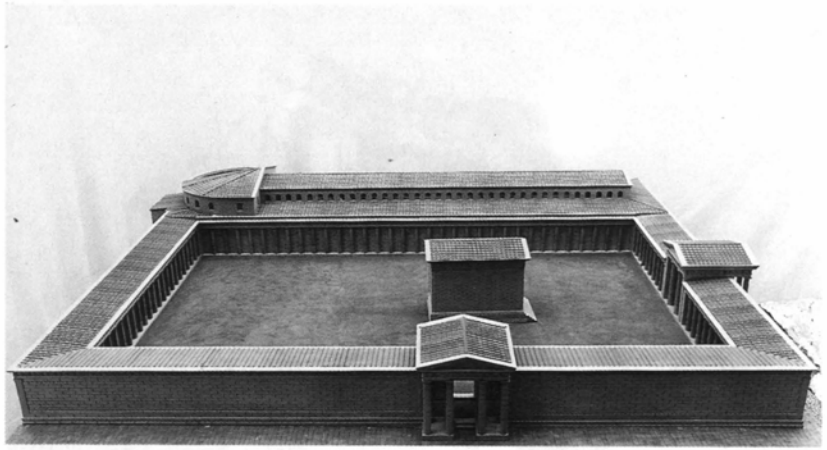
Nella circostanza, quindi, non ci si è limitati ad inserire il solo testo in latino al di sopra della porta centrale, come si è detto per il propileo

[34] LUNI, *Il Ginnasio-Caesareum di Cirene, cit.*, pp. 101-120.

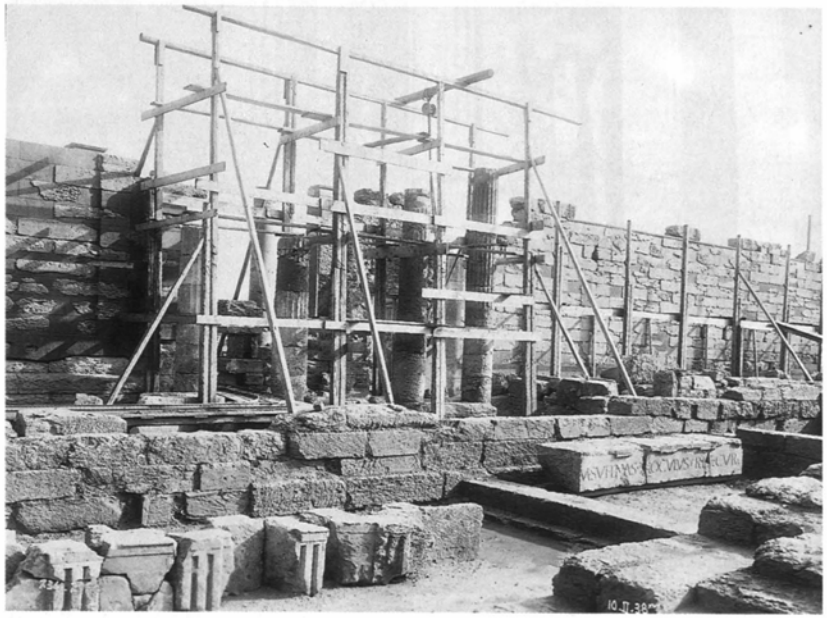
meridionale, situato in posizione più decentrata. Si è voluto che il messaggio circa il nuovo ordine, allora celermente ripristinato, fosse esposto bene in vista e giungesse in modo ampio a tutti gli abitanti della città greca di Cirene.

* I disegni delle iscrizioni sono di Anna Pagnini e quelli del monumento di Graziella Barozzi. Le fotografie relative allo scavo sono dell'archivio fotografico del Dipartimento di Antichità di Cirene, quelle moderne sono di chi scrive.

Desidero ringraziare il Controllore delle Antichità di Cirene Fadel Alì, il precedente Breiyek Attiya e l'Ispettore Abdulhamid Abdussaid per la cordiale collaborazione a Cirene e per avermi fornito parte della documentazione fotografica.



a: Modellino relativo alla ricostruzione in scala del Foro di Cirene visto da Sud, con la *Basilica* sullo sfondo e il Tempio di Bacco al centro del quadriportico.



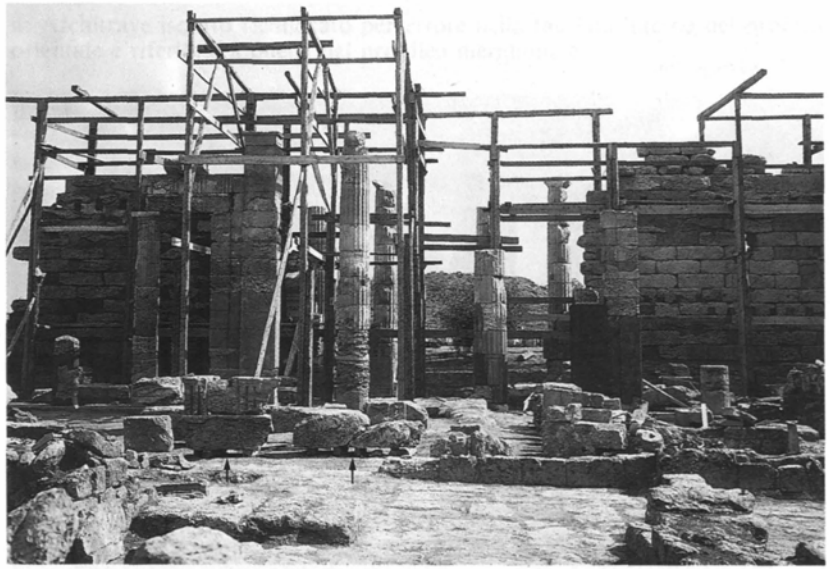
b: Facciata esterna del propileo meridionale durante il restauro. In primo piano è visibile l'architrave centrale iscritto, situato nel luogo del rinvenimento.



Propileo Sud del Ginnasio ellenistico ed in seguito del Foro, restaurato nel 1938.



a: Trabeazione del propileo Sud esterno, con l'iscrizione sull'architrave centrale.



b: Propileo orientale in corso di restauro, visto dall'interno del quadriportico. In primo piano, sulla sinistra, si possono notare due grossi frammenti di architrave di propileo iscritti (indicati con una freccia).



a: Architrave iscritto ricollocato per errore nella facciata interna del propileo orientale e riferibile a quella del propileo meridionale.



b: Prospetto interno del propileo meridionale in corso di restauro.



Grosso blocco di architrave della porta centrale (in primo piano, segnalato con una freccia), con resti di iscrizione, in alto a sinistra.



a: Frammenti di blocchi iscritti, rinvenuti in connessione con il propileo meridionale e depositati di fronte ad esso.



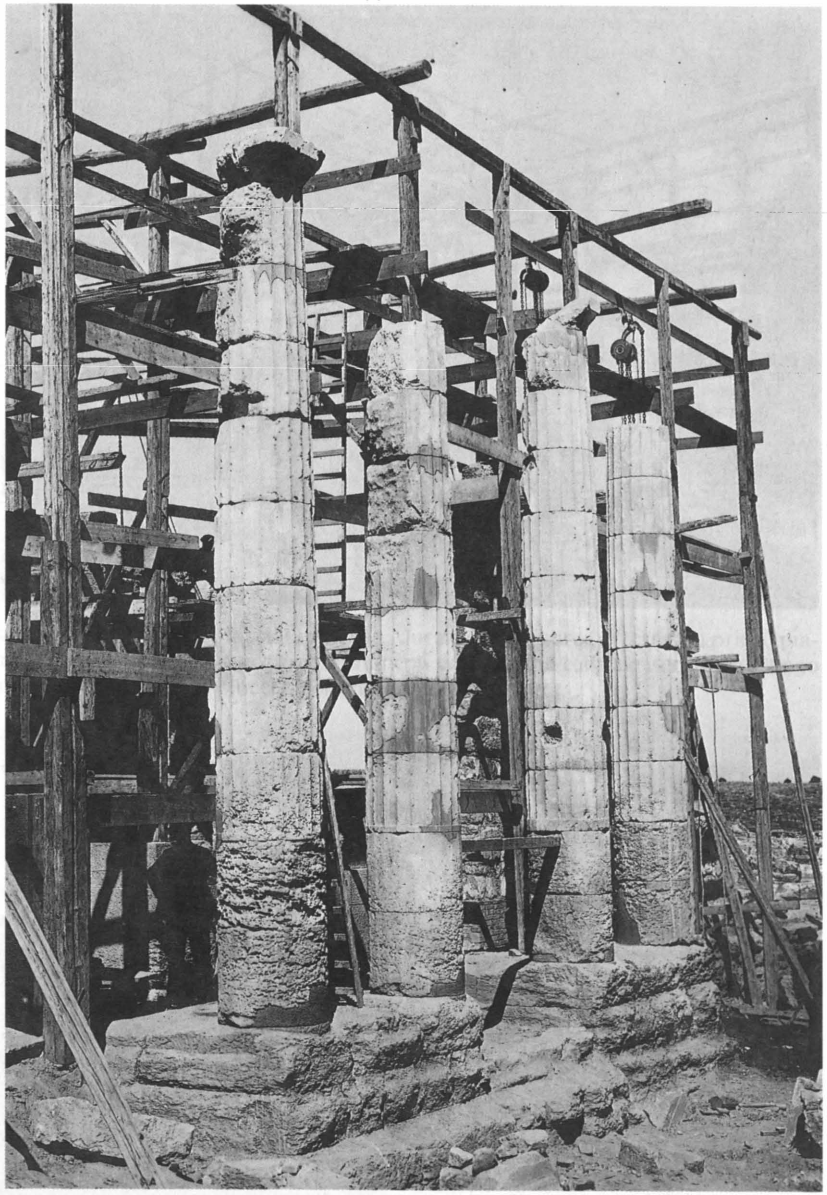
b: Blocco rovesciato di architrave iscritto della porta centrale del propileo Sud, con l'ultima linea dell'iscrizione a cui si riferiscono anche i tre blocchi sopra (a).



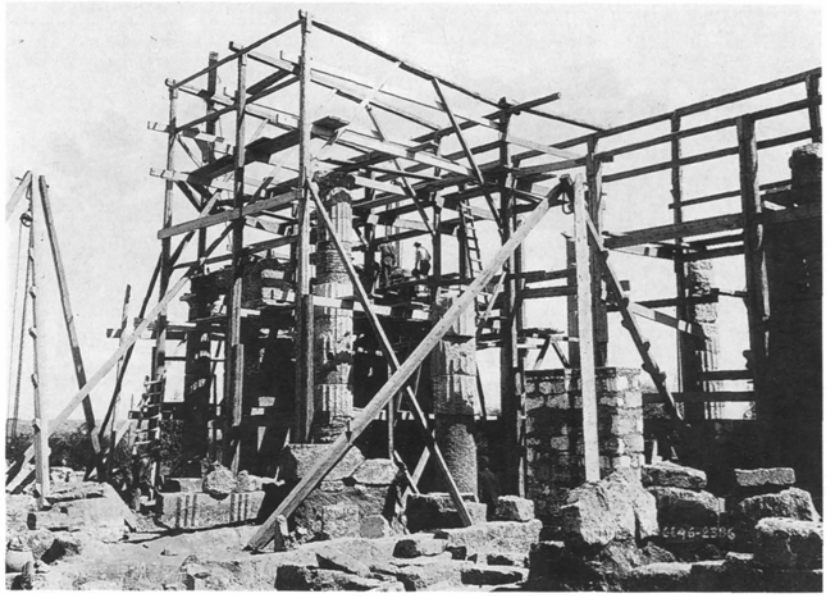
a: Resti del crollo della facciata esterna del propileo Est. Al centro è visibile l'epistilio centrale spezzato in tre parti ed elementi di due colonne del propileo.



b: Epistilio centrale del prospetto esterno del propileo orientale, con resti di iscrizione posta a ricordo di un qualche intervento in relazione al *Caesareum*.



Facciata esterna del propileo Est nella fase finale del restauro.



a: Propileo orientale, facciata interna, durante il restauro. A terra, in primo piano, si possono notare due grossi frammenti dell'epistilio centrale iscritto, sul luogo del crollo assieme a blocchi del fregio e del timpano.



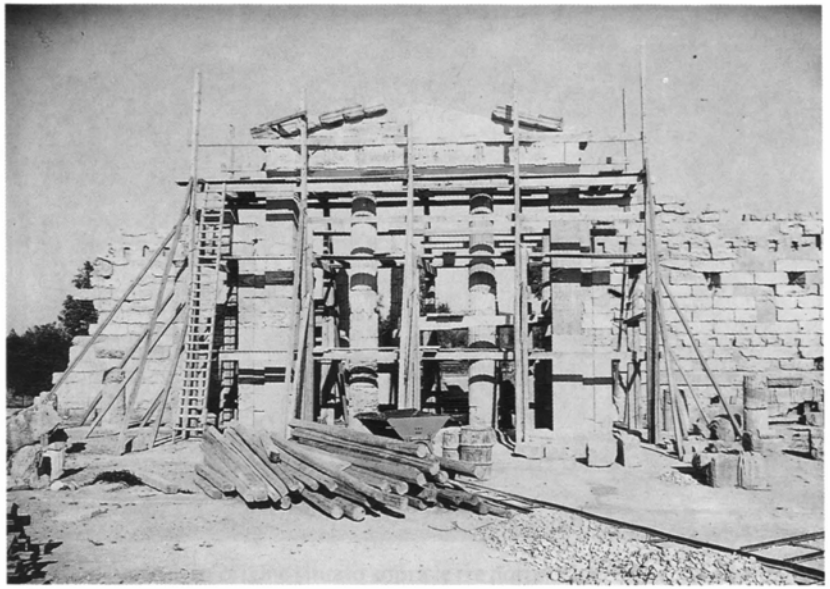
b: Due grossi frammenti iscritti dell'epistilio centrale del propileo orientale interno. La foto è degli anni immediatamente prima dello scavo.



a: Trabeazione del propileo orientale interno, con i resti di due diverse iscrizioni. Quella a sinistra, ricollocata per errore, in origine era sul propileo meridionale interno. L'epistilio centrale iscritto è nella sede originaria.



b: Frammento di epistilio iscritto del propileo orientale interno, ricollocato nella



a: Prospetto interno del propileo orientale nella fase finale di restauro.



b: Facciata esterna del propileo orientale nel corso dello scavo del 1935. Al centro si può notare un blocco della porta, in posizione di riutilizzo, su cui è conservata l'iscrizione della tavola successiva (XII,a).



a: Blocco iscritto, in origine situato sopra le tre porte d'ingresso e poi riutilizzato nella porta centrale del propileo orientale.



b: Due blocchi iscritti in posizione di riutilizzo, in origine sopra le tre porte del propileo orientale, a ricordo dell'intervento di Adriano in connessione col *Caesareum*.

Claudio Parisi Presicce

Panakeia, Iatros e le altre divinità asclepiadi a Cirene

La presenza del culto di Asclepio a Cirene è ben documentata dalle fonti letterarie ed epigrafiche, raccolte sistematicamente nel repertorio della Vitali sulla religione cirenaica[1]. In attesa di un nuovo lavoro complessivo sull'argomento, già annunciato ma non ancora realizzato[2], questo studio si propone di indagare come e quando sia avvenuta l'introduzione del dio nel *pantheon* cireneo, prendendo in considerazione i documenti noti, altri pubblicati successivamente al libro della Vitali ed altri ancora inediti di recente acquisizione.

Punto di partenza sono due importanti indicazioni di Pausania[3]: 1) il santuario di Asclepio a Balagrae presso Cirene è uno dei luoghi sacri del dio derivanti direttamente da Epidauro; 2) l'Asclepieo di Lebena a Creta è una filiazione del santuario cirenaico. Il primo dato sarebbe sufficiente per ipotizzare che il culto del figlio di Apollo a Cirene risalga ad un'epoca molto antica, ma non fornisce alcuna precisazione cronologica. Il secondo dato è indicativo dell'esistenza dell'Asclepieo balagrita almeno dal IV secolo a.C., epoca delle più antiche testimonianze rinvenute a Lebena[4]. Ma nonostante i rapporti tra il santuario cretese e quello cirenaico siano attestati anche da altre fonti[5], non tutti gli studiosi con-

* L'indagine è scaturita dalle ricerche condotte dalla Missione Archeologica Italiana a Cirene nell'ambito del Santuario di Apollo in collaborazione con il Dipartimento alle Antichità. Ringrazio il Controllore Fadel Alì e l'Ispettore Abdulhamid Abdussaid per l'aiuto e la disponibilità ricevuti.

1 L. VITALI, *Fonti per la storia della religione cyrenaica*, Padova 1932, pp. 36-37, nn. 122-129.

2 G. PUGLIESE CARRATELLI, *Appunti per la storia dei culti cirenaici*, «Maia», N.S. XVI, 1964, p. 99 = in *Tra Cadmo e Orfeo*, Bologna 1990, p. 307.

3 PAUS. II, 26, 9: τὸ δ'ἐν Βαλάγραις ταῖς Κυρηναίων ἐστὶν Ἀσκληπιὸς καλούμενος Ἰατρὸς ἐξ Ἐπιδαύρου καὶ οὗτος. ἐκ δὲ τοῦ παρὰ Κυρηναίοις τὸ ἐν Λεβήνῃ τῇ Κρητῶν ἐστιν Ἀσκληπιεῖον.

4 M. GUARDUCCI, *Inscriptiones Creticae*, I, Roma 1935, p. 151.

5 L'assidua frequentazione del santuario lebenio da parte di gente proveniente dalla Libia è testimoniata per il I secolo d.C. da PHILOSTR., *V. Apoll.* IV, 34.

siderano attendibile l'affermazione di Pausania, che potrebbe aver attinto l'informazione da un autore non obiettivo[6].

Di maggior interesse sono le indicazioni che derivano dalla documentazione epigrafica. La testimonianza più antica finora conosciuta è costituita dalla porzione inferiore di una statua di marmo di dimensioni colossali (tav. I), che conserva sul plinto l'iscrizione originaria con la dedica ad Asclepio da parte di Themison figlio di Aristis[7]. Il frammento giunto fino a noi, pur essendo stato rilavorato sul dorso per essere trasformato in un'immagine di Apollo[8], consente di considerare la scultura originaria, databile per le caratteristiche paleografiche dell'epigrafe tra la fine del IV e l'inizio del III secolo a.C., come uno dei più antichi e preziosi doni votivi o addirittura come l'*agalma* del dio.

Un secondo importante documento è costituito da un frammento di stele marmorea iscritta datata per i caratteri paleografici nel II secolo a.C. (tav. II,1), che riporta una *lex sacra* relativa a prescrizioni sacrificali in onore di alcune divinità, tra cui compare anche Iatros[9].

Una terza testimonianza è contenuta in un'iscrizione incisa su una lastra marmorea riutilizzata (tav. II,2), che reca una dedica ad Asclepio (o Iatros) e a Iaso e ricorda la ricostruzione del tetto di un edificio a spe-

[6] Ad Istro il Callimacheo (forse di Cirene) pensa M. GUARDUCCI, *I predecessori di Asclepio*, «Studi e Materiali di Storia delle Religioni», 8, 1932, pp. 215-229, in partic. p. 221, che considera una forzatura l'affermazione di Pausania. D. MUSTI, *Pausania. Guida della Grecia*, II, Vicenza 1986, p. 299 s., ipotizza l'utilizzazione di testi di Elio Aristide, che compì un viaggio in Egitto nel 142-3 d.C. PUGLIESE CARRATELLI, *art.cit.*, p. 102 = in *Tra Cadmo e Orfeo*, cit., p. 310 è propenso, invece, a dar credito al periegeta.

[7] S. FERRI, *L'Apollo Pitio di Cirene. Un nuovo esemplare di «pre-omphalos»*, «Africa Italiana», I, 1927, pp. 116-122; E. PARIBENI, *Catalogo delle sculture di Cirene*, Roma 1959, p. 65 n. 144, tav. 86; G. TRAVERSARI, *Statue iconiche femminili cirenaiche*, Roma 1960, p. 34 s., tavv. XXV(4), XXVI(4), XXVII(1-2).

[8] La difficoltà di reperimento del marmo dovuta alla mancanza di cave in loco e agli elevati costi d'importazione è la causa principale del rinvenimento a Cirene di numerose statue rilavorate (cfr. S. STUCCHI, *La statua dello Strategheion di Cirene*, «Arch.Class.», XII, 1960, pp. 71-90; ID., *Cirene 1957-1966. Un decennio di attività della Missione Archeologica Italiana a Cirene*, Tripoli 1967, pp. 130-142). Alcune di esse, databili nella fase di restaurazione politica successiva alla rivolta giudaica del 115-7 d.C., presentano una certa uniformità delle tecniche di rilavorazione che è stata attribuita ipoteticamente alla mano di uno stesso artista-restauratore (TRAVERSARI, *op.cit.*, pp. 33-36).

[9] G. PUGLIESE CARRATELLI, *Legge sacra di Cirene*, «La Parola del Passato», XV, 1960, p. 294 s.; ID., *Supplemento Epigrafico Cirenaico*, «Annuario della Scuola Archeologica di Atene», XXXIX-XL, N.S. XXIII-XXIV, 1961-1962 (d'ora in poi *SECir*), p. 308, n. 158, fig. 122; F. SOKOLOWSKI, *Lois sacrées des cités grecques, Supplément*, Paris 1962, n. 116; PUGLIESE CARRATELLI, *Appunti per la storia dei culti cirenaici*, cit., pp. 99-102 = in *Tra Cadmo e Orfeo*, cit., pp. 307-311. L'ordine di successione delle prescrizioni forse corrisponde a quello del calendario ufficiale: Iatros segue Zeus Hypellaios e Athena Hypellaia e precede Ammone.

se dei sacerdoti di Apollo, datata per la presenza della titolatura imperiale in età neroniana[10].

Questi tre documenti costituiscono le uniche attestazioni archeologiche di un certo rilievo finora note[11], soprattutto per le fasi più antiche. Infatti, i resti monumentali dell'area sacra balagrita[12] sono tutti successivi alla rivolta giudaica del 115-7 d.C. e la costruzione del santuario rinvenuto al di sotto del Teatro 4 di Cirene[13] ed attribuito ad Asclepio ed Igea per la presenza di statue delle due divinità deve essere messa in relazione con il nuovo impianto del Quartiere Centrale della città, anch'esso successivo alle ricostruzioni di età adrianea[14].

Dal momento che le tre testimonianze epigrafiche citate sono state rinvenute tutte all'interno del Santuario di Apollo — seppure erratiche o non in posizione originaria[15] — la presenza di un culto del dio nell'area

[10] G. OLIVERIO, *Campagna di scavi a Cirene nell'estate del 1926*, «Africa Italiana», I, 1927, p. 330 s., fig. 18; *SEG* IX, 75.

[11] Un'altra iscrizione frammentaria incisa su una lastra di marmo grigio di provenienza sconosciuta e databile probabilmente nel I secolo d.C. reca una dedica a Iatros e Iaso: PUGLIESE CARRATELLI, *SECir*, p. 316, n. 165, fig. 131. Ad inedite dediche alle due divinità fanno riferimento OLIVERIO, *art.cit.*, p. 330 (da Zauia el Beida); PUGLIESE CARRATELLI, *Legge sacra di Cirene*, cit., p. 296; ID., *SECir*, p. 316, commento al n. 165 (una nel Museo di Cirene, due da Beida).

[12] H. SICHTERMANN, *Archäologische Funde und Forschungen in der Kyrenaika 1942-1958*, «AA», 1959, coll. 325-335, fig. 89; S. STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, Roma 1975, pp. 263-266, 294 s. Cfr. pure R.G. GOODCHILD, *A Coin-Hoard from Balagrae (El-Beida) and the Earthquake of A.D. 365*, «Libya Antiqua», III-IV, 1966-67, pp. 203-211 = in *Lybian Studies. Select Papers of the Late R.G. Goodchild*, London 1976, pp. 229-238; J. REYNOLDS, *Two Equites Romani at Balagrae in Cyrenaica*, «Libya Antiqua», VIII, 1971, pp. 43-45. Si ha notizia di ritrovamenti di ceramica attica a figure rosse databile tra la seconda metà del V e la prima del IV secolo a.C. (P.M. FRASER, *Two Dedications from Cyrenaica*, «The Annual of the British School at Athens», 57, 1962, p. 24 nota 1), ma non vi sono resti monumentali di età greca.

[13] Il Teatro 4 fu costruito dopo il terremoto del 365 d.C. Cfr. R.G. GOODCHILD, *Kyrene und Apollonia*, Zürich 1971, pp. 137-138; STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, cit., p. 262 s.; J.B. WARD-PERKINS, S.C. GIBSON, *The «Market-Theatre» Complex and Associated Structures, Cyrene*, «Libyan Studies», 18, 1987, pp. 43-72.

[14] Sul Quartiere Centrale, cfr. R.G. GOODCHILD, *The Decline of Cyrene and Rise of Ptolemais: Two New Inscriptions*, «QAL», IV, 1961, pp. 83-95 = in «Libyan Studies», cit., pp. 216-228; STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, cit., pp. 251 s. Sull'impianto urbanistico e la denominazione dei quartieri, cfr. STUCCHI, *Cirene 1957-1966*, cit., pp. 22-44, tavv. I-VIII.

[15] La scultura rilavorata come immagine di Apollo è stata rinvenuta nel Salone delle Terme romane presso un alto podio (FERRI, *art.cit.*, p. 116). La *lex sacra* proviene dal «Piazzale della Fonte di Apollo» (PUGLIESE CARRATELLI, *Legge sacra di Cirene*, cit., p. 294). L'iscrizione è stata ritrovata in uno dei vani costruiti in epoca tarda al di sopra del portico curvilineo delle terme, relativi probabilmente ad un complesso di cisterne (OLIVERIO, *art.cit.*, p. 330).

sacra appare molto probabile e consente di ipotizzare che a Cirene le più antiche manifestazioni cultuali in onore di Asclepio si siano svolte nel santuario paterno.

La terza testimonianza epigrafica fa riferimento, inoltre, all'esistenza nell'area sacra di un edificio autonomo dedicato ad Asclepio e Iaso e, sebbene finora l'indagine archeologica non abbia fornito alcun dato che consenta di proporne la dislocazione, appare verosimile che esso vada identificato con uno degli edifici rinvenuti negli anni precedenti e rimasti anonimi.

Al luogo di culto cireneo presente nel Santuario di Apollo si riferisce verosimilmente[16] la notizia riportata da Tacito relativa all'espulsione dal Senato di Pedio Bleso, accusato dai Cirenei di aver sottratto il tesoro di Esculapio[17]. Infatti la nomina di Nerone nell'iscrizione citata — e in altre tre rinvenute nell'area sacra[18] —, non essendo documentato né ipotizzabile un viaggio dell'imperatore a Cirene, trova una spiegazione plausibile se si ipotizza un intervento del governo centrale come conseguenza del grave episodio ricordato da Tacito.

Nel 1987 il rinvenimento nel Santuario di Apollo di un braciere di arenaria di forma parallelepipeda con il nome della dea Panakeia iscritto sul lato anteriore del blocco[19] (figg. 1-2) ha dato la conferma definitiva della presenza del culto delle divinità asclepiadi nell'area sacra ed ha fornito lo spunto per un approfondimento dell'indagine relativa al culto del dio medico.

[16] Si riferisce al santuario balagrita secondo STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, cit., p. 103 nota 2; A. LARONDE, *La Cyrénaïque romaine des origines à la fin des Sévères (96 av. J.C. - 235 ap. J.C.)*, in *ANRW*, II, 10.1, Berlin 1988, p. 1038.

[17] TAC., *Ann.* XIV, 18: «*Motus senatu et Pedius Blaesus, accusantibus Cyrenensibus violatum ab eo thesaurum Aesculapii*».

[18] 1) R.M. SMITH, E.A. PORCHER, *A History of the Recent Discoveries at Cyrene*, London 1864, p. 113, n. 12, tav 81 = *IGR* I, 1034. La dedica ad Apollo Apobaterios ha fatto ipotizzare che l'iscrizione sia stata posta per rendere grazie al dio del buon esito del viaggio dell'imperatore in Grecia (G. PUGLIESE CARRATELLI, *THEOI APOBATERIOI*, in *Studi in onore di L. Banti*, Roma 1965, p. 282). Ma dal momento che nessun adulatore avrebbe potuto trarre vantaggio da un'iscrizione posta lontano da Roma, è probabile che l'intervento del dio come protettore della navigazione sia da riferire ad un episodio specifico, quale ad esempio il viaggio compiuto verso Roma da Pedio Bleso in occasione della sua espulsione dal Senato. Cfr. pure la tesi diversa di A. LARONDE, *Néron, Apollon et Cyrène*, in *Mélanges L. Senghor*, Dakar 1977, pp. 201-213. 2) SMITH, PORCHER, *op.cit.*, p. 113, n. 13, tav. 81 = *CIG* III, 5138. L'iscrizione è stata messa in relazione con un edificio del Santuario di Apollo interpretato come Recinto del Mirto e costruito per celebrare il ricordo della ierogamia di Apollo e Cirene: STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, cit., p. 116 s.; S. ENSOLI, *Notizie sulla campagna di scavi del 1987 sulla terrazza della Myrtusa a Cirene*, in *Giornata Lincea sull'Archeologia Cirenaica (Roma 3 novembre 1987)*, Roma 1990 (= «Atti dei Convegni Lincei», 87), pp. 157-171. 3) G. OLIVERIO, *Campagna di scavi a Cirene nell'estate del 1927*, «Africa Italiana», II, 1928-29, p. 139, n. 12, fig. 31 = *SEG* IX, 99. L'iscrizione si riferisce alla dedica ad Apollo Ktistes da parte di sacerdotesse di una fontana, collocata secondo Stucchi (*Archeologia Cirenaica*, cit., p. 587) presso la Fonte Kyra.

[19] Una prima notizia del rinvenimento è stata data in C. PARISI PRESICCE, *Nuovi altari nel Santuario di Apollo a Cirene. Indagini preparatorie per la ricostruzione delle fasi architettoniche dell'area sacra*, in *Giornata Lincea sulla Archeologia Cirenaica*, cit., pp. 121-128. L'altare è stato messo in luce durante la campagna estiva del 1930, esattamente

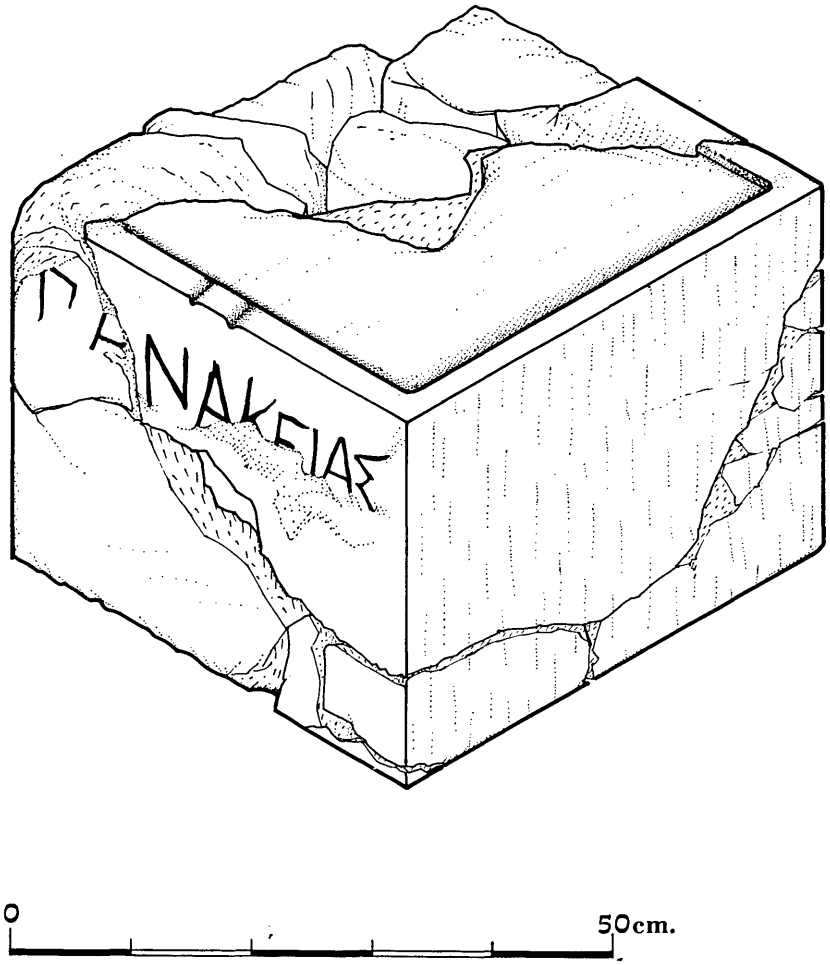


Fig. 1: Braciere di Panacea (dis. A. Pagnini).

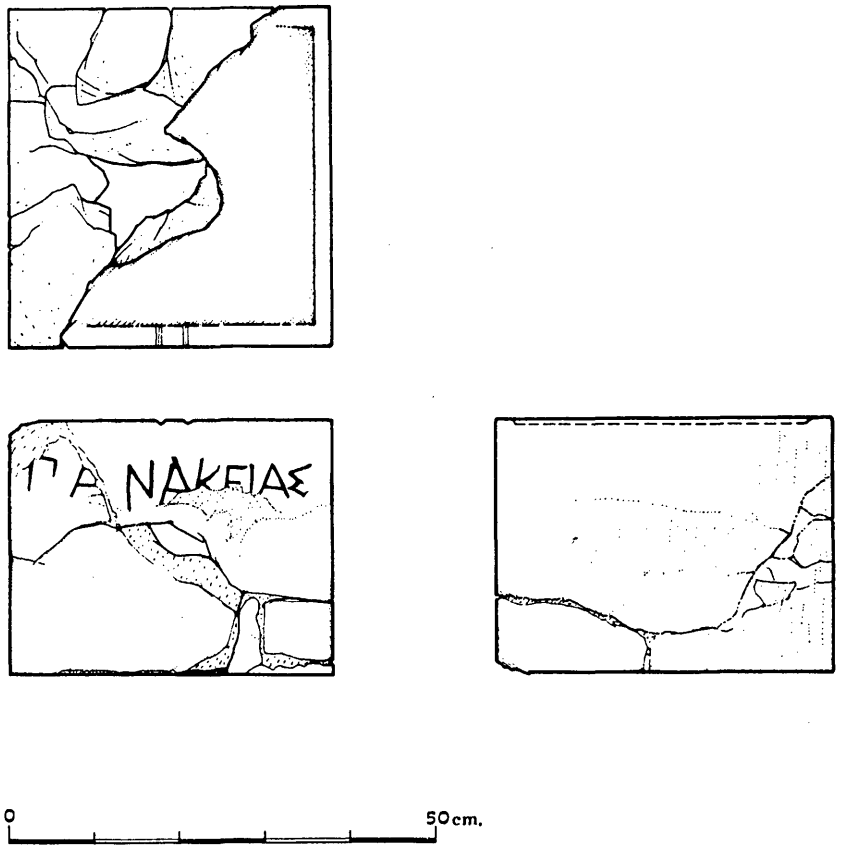


Fig. 2: Braciere di Panacea (dis. A. Pagnini).

Il braciere, rimosso dalla sua sede originaria e restaurato nel 1990 (tav. III,1-2), si trovava inserito nell'incasso ricavato sul piano sacrificale di un altare orientato ad Est e sito immediatamente a Nord del muraglione che sostiene il terrapieno della terrazza superiore del santuario (fig. 3). L'altare, di cui si conserva lo zoccolo di base per tutta la lunghezza

tra il 16 agosto e il 6 settembre, in un periodo in cui quel settore di scavo era diretto da L. Pernier. Un trave che puntellava una serie di tavoloni addossati al muraglione di sostegno per evitarne il cedimento fu incastrato sul piano dell'altare, provocando probabilmente la rottura al centro del braciere ed impedendo che sia lo scavatore sia Oliverio si accorgessero dell'esistenza dell'iscrizione.

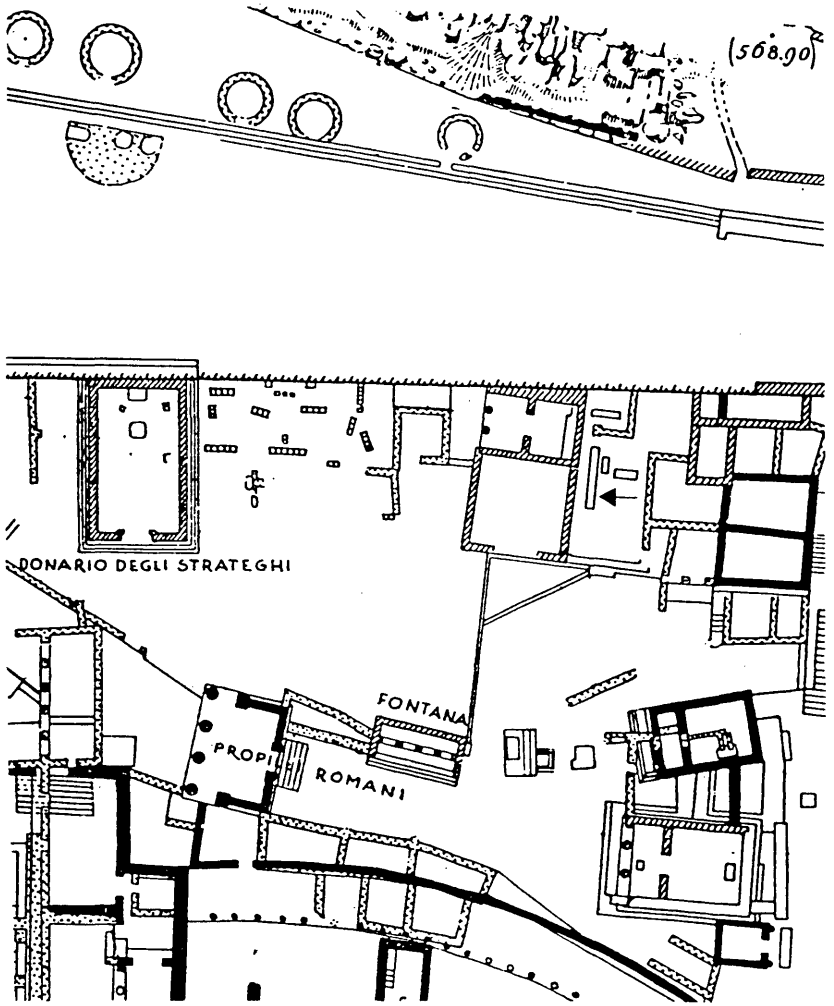


Fig. 3: Santuario di Apollo. Area delle divinità asclepiadi: la freccia indica il basamento dell'altare di Panacea (dis. I. Gismondi).

e dell'elevato soltanto la porzione meridionale con due alloggiamenti per bracieri (tav. IV,1), doveva possedere in origine accanto a quelli rinvenuti almeno altri tre incassi, che erano destinati a divinità *sumbomoi*, verosimilmente identificabili con altri membri della famiglia di Asclepio.

Le caratteristiche paleografiche dell'iscrizione (fig. 4) indicano una datazione del braciere nell'ambito del IV secolo d.C.[20] La struttura dell'altare con braciere mobile alloggiato sul piano sacrificale e soprattutto la presenza in proporzioni ridotte di guance sui lati brevi della tipica forma cirenea (tav. IV,2) lo inseriscono tra gli esemplari più antichi del tipo, diffusosi a partire dalla fine del V secolo a.C. Poiché le dimensioni dell'incasso e quelle del blocco parallelepipedo iscritto non corrispondono esattamente né in larghezza né in altezza, è certo che il braciere rinvenuto non sia quello originario e conseguentemente l'altare è cronologicamente anteriore ad esso.

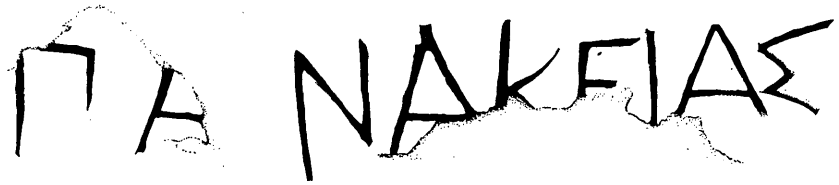


Fig. 4: Apografo dell'iscrizione del braciere di Panacea (dis. A. Pagnini).

L'attribuzione del monumento a Panacea e ad altre divinità asclepiadi legittima l'ipotesi che l'edificio consacrato ad Asclepio e a Iaso esistente nel Santuario di Apollo sia da ricercare nell'area intorno all'altare. La zona inizia ad essere monumentalizzata solo nel corso del IV secolo a.C. e la mensa sacrificale, certamente una delle costruzioni più antiche in questo settore del *temenos*, costituì il polo intorno al quale si disposero gli altri monumenti dovuti alla devozione dei privati e dell'intera città nei confronti della famiglia divina.

Connesso con le attività cultuali praticate sull'altare delle divinità salutari era probabilmente l'edificio sito immediatamente ad Est[21], di pianta quasi quadrata con ingresso a Nord, cronologicamente successivo all'ara, ma precedente alla definitiva sistemazione della zona (fig. 3; tav. V). La costruzione, infatti, al contrario di altri monumenti della zona, non segue l'orientamento del muraglione di sostegno della terrazza superiore, che costituì il fondale di tutti gli edifici eretti in età ellenistica. L'edificio, di pianta non consueta e con incassi lungo le pareti interne riferibili forse ad elementi divisori, era ipoteticamente utilizzato o per

[20] Il *ductus* incerto e le dimensioni variabili delle lettere dell'iscrizione indicano che si tratta di un altare dedicato da un privato e non di un monumento ufficiale della città.

[21] Denominato Leske Dorica da STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, cit., pp. 105, 242.

pratiche incubatorie connesse con il culto del dio medico[22] o per la stivazione di piante e sostanze medicali.

Tra quest'ultimo ed il muraglione di sostegno vi è un piccolo tempietto distilo *in antis* orientato ad Est[23], che utilizza come parete settentrionale quella di fondo dell'edificio sopra descritto e ne segue pertanto l'orientamento, non perfettamente parallelo al muraglione. Al tempietto vanno attribuiti un architrave iscritto ed altri elementi architettonici databili in età traianea[24], ma è probabile che esso abbia avuto una fase precedente. Due fasi costruttive sono riconoscibili anche nell'edificio di pianta quasi quadrata ed alla seconda di esse, a cui è legata l'aggiunta di una *krepis* sorreggente un portico davanti alla fronte settentrionale, può essere forse attribuita l'iscrizione di età neroniana nominata precedentemente relativa al rifacimento del tetto. Appare verosimile che il tempietto fosse originariamente consacrato ad Asclepio e ad uno o più membri della sua famiglia confacentemente con il lungo basamento per le immagini di culto accostato alla parete di fondo della cella, che ben si addice a più di una statua.

Il muraglione di sostegno, innalzato a tappe successive tra la seconda metà del V e l'inizio del III secolo a.C.[25], nell'ultima fase regolarizzò con un grande terrapieno a monte ed un livellamento a valle il pendio della collina nella zona più vicina alle fonti sacre (fig. 5), modificando in parte la morfologia di un'area dove si conservavano tracce di una frequentazione precedente[26]. Queste nel tratto ad Ovest dei Propilei Greci consistono in una serie di arule di modeste dimensioni, che si sovrappongono su più strati e risultano particolarmente concentrate nella zona compresa tra gli edifici attribuiti al culto di Asclepio ed il luogo dove

[22] Sulle pratiche incubatorie, cfr. L. DEUBNER, *De incubatione*, Berlin 1900; C.A. MAIER, *Antike Inkubation und moderne Psychotherapie*, Zürich 1949; H. SIEFERT, *Inkubation, Immagination und Kommunikation im antiken Asklepionskult*, in H. LEUNER, *Katathymes Bilderleben*, Bern 1980, pp. 324-345. Sul sonno guaritore il documento più completo è la *lex sacra* dall'*Asklepieion* di Pergamo: M. WÖRRLE, *Altertümer von Pergamon*, VIII, 3. *Die Inschriften des Asklepieions*, Berlin 1969, pp. 167-190.

[23] Denominato Tempietto dell'Agorà degli Dei da STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, cit., p. 201.

[24] L'iscrizione è inedita e sarà pubblicata nello studio in preparazione sulla architettura degli edifici presenti nell'area in questione.

[25] Per lo studio delle diverse fasi costruttive del muraglione di sostegno, di grande interesse sono le indagini condotte da S. Ensoli sui Propilei Greci e sui portali che li hanno preceduti, per le quali in via preliminare cfr. S. STUCCHI, *Gli approcci al Santuario cireneo di Apollo in età greca*, in *Cyrenaica in Antiquity*, Oxford 1985, pp. 79-83; S. ENSOLI, *art.cit.*, pp. 171-176.

[26] D. MORELLI, *SECir*, p. 340 ss., fig. 156.

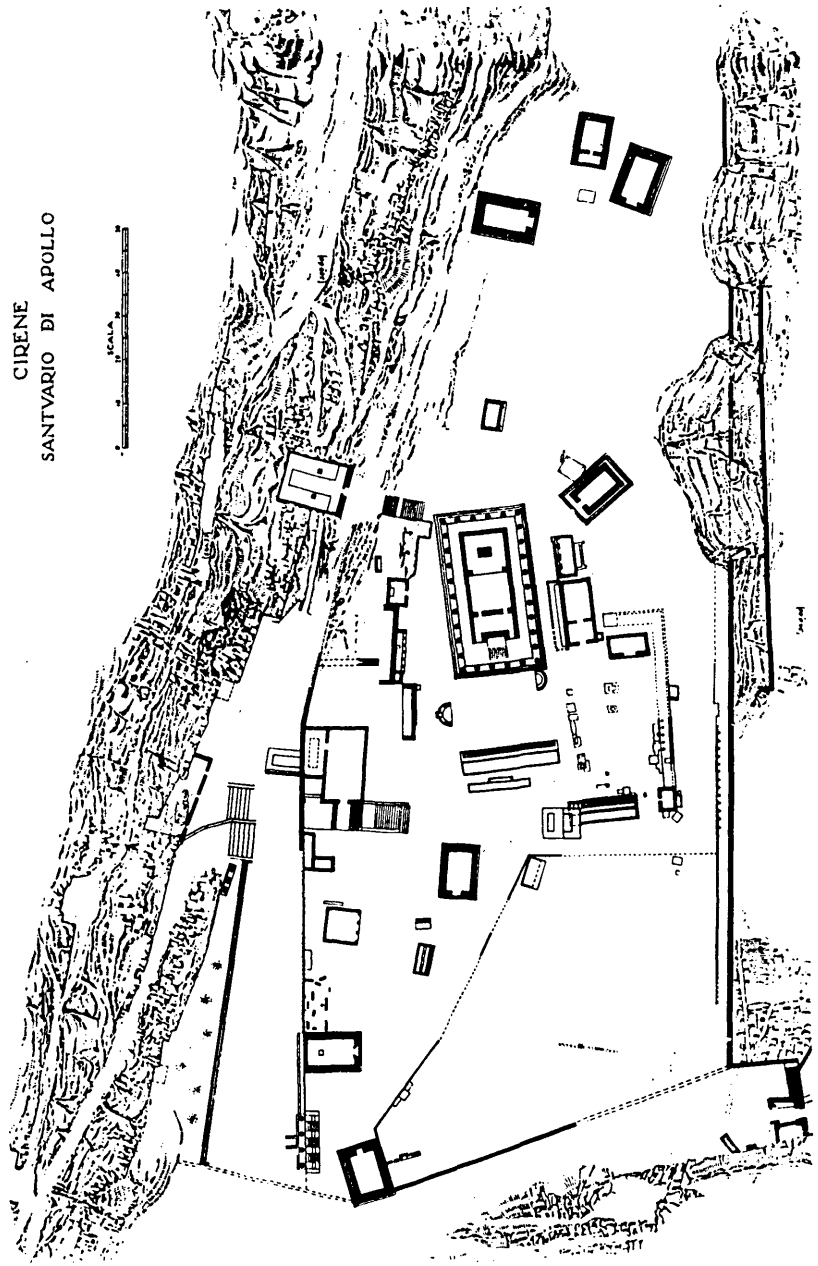


Fig. 5: Planimetria del Santuario di Apollo in età ellenistica (dis. I. Gismondi rielaborato da B. Parisi Presicce).

verso la fine del IV secolo a.C. sarà eretto il Donario degli Strateghi[27]. Anche l'insieme di queste mense sacrificali è forse connesso con la devozione che i Cirenei manifestavano alle divinità salutari in questa zona del santuario[28].

Tra le arule rinvenute, infatti, almeno tre recano iscritto il nome della dea Panacea, su due di esse da solo e sulla terza insieme ad Apollo ed Afrodite[29].

Su un altro *bomos* con almeno quattro bracieri situato vicino ad altri al limite orientale del santuario, in un'area la cui divinità principale sembra essere Afrodite, Panacea risulta venerata insieme a Igea, Ecate ed Eracle[30] (fig. 6; tav. VI). La datazione di questo altare ancora nel IV secolo a.C. conferma la cronologia piuttosto alta dell'introduzione delle

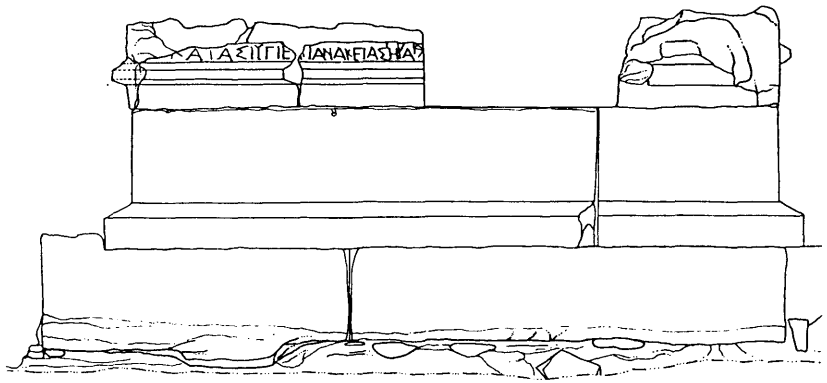


Fig. 6: Santuario di Apollo. Altare di Ecate, Igea, Panacea ed Eracle (dis. A. Pagnini).

[27] I. GISMONDI, *Il restauro dello Strategheion di Cirene*, «QAL», II, 1951, pp. 7-25; STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, cit., pp. 95-99.

[28] Sul muraglione è incisa a caratteri cubitali l'iscrizione ΠΑΙΑΝΙΚΑ ΘΕΑΡΩ / ΓΕΝΕΥΣ (MORELLI, *SECir*, p. 359, n. 260, fig. 164), che forse può essere considerata come una dedica (in dativo) a Paian, epiclesi di Apollo, da parte di un *theoros* (un'ambasceria di *theoroi* a Delfi è nota da un'iscrizione del IV secolo a.C. rinvenuta ad Apollonia: G. OLIVERIO, *Iscrizioni cirenaiche*, «QAL», IV, 1961, p. 40, n. 20, fig. 35).

[29] MORELLI, *SECir*, p. 340, n. 213 (interrata nel Santuario di Apollo); p. 343, nn. 228-229 (a destra dello Strategeion).

[30] S. FERRI, *Contributi di Cirene alla storia della religione greca*, Roma 1923, p. 10 = *SEG* IX, 146; G. PUGLIESE CARRATELLI, *Un documento del culto di Ecate a Cirene*, «La Parola del Passato», XVI, 1961, p. 456; C. PARISI PRESICCE, *Sacrifici ed altari nel Santuario di Apollo*, in *Da Batto Aristotele a Ibn el-'As. Introduzione alla mostra*, Roma 1987, pp. 38-40.

divinità salutari nel Santuario di Apollo e consente di attribuire alle due dee nominate un ruolo preminente rispetto agli altri Asclepiadi e forse inizialmente autonomo.

Le attestazioni relative alla dea Panacea rivestono un particolare interesse proprio in riferimento al problema della sua origine. Gli studiosi, in mancanza di una tradizione mitologica relativa al legame della dea con Asclepio, hanno avanzato ipotesi diverse. Secondo Usener[31] Panacea ha avuto come le sue sorelle Iaso, Aceso, Igea e Aigle un'origine totalmente indipendente; secondo Edelstein[32] ciascuna delle figlie di Asclepio è nata in connessione con divinità diverse e poi è confluita nella sfera del dio medico; secondo Thrämer[33] infine si tratta di figure divine venerate fin dall'inizio come assistenti del dio sanatore. Ma nonostante le opinioni differenti, tutti sono sostanzialmente concordi nel ritenere le cinque figlie di Asclepio la personificazione di formazione razionalistica di due concetti astratti legati alla medicina, la Salute e la Guarigione. Alla tutela della prima sono rivolte Igea e Aigle, per la seconda si prodigano Panacea, Iaso e Aceso. Tra esse Igea e Panacea sembrano aver preceduto le altre, come risulta dall'attestazione dell'altare cireneo e dal cd. giuramento ippocratico[34], in cui le due dee sono le sole ad affiancare Apollo Iatros ed Asclepio.

In base alle testimonianze conosciute si può ipotizzare che la nascita delle due sorelle che affiancano Panacea nella sfera divina della Guarigione è dovuta ad un processo di diversificazione, da cui è scaturita prima una diade e poi una triade. Infatti, escludendo le testimonianze cirenee e forse quella di Calymna[35] in cui Panacea compare da sola, nell'albero genealogico della famiglia di Asclepio riportato da Ermippo[36], nel Pluto di Aristofane[37], su una pittura del sicionio Nikophanes[38], sull'altare dell'Asclepieo di Cos[39] e su quello del Santuario di Amfiarao a

[31] H. USENER, *Götternamen*, III ed., Frankfurt a.M. 1948, p. 169. Cfr. pure v. BLUMENTHAL, s.v. *Panakeia*, in *RE*, XVIII, 3, 1949, cc. 445-446.

[32] E.J. e L. EDELSTEIN, *Asclepius*, Baltimore 1945, II, p. 88 ss.

[33] E. THRÄMER, s.v. *Panakeia*, in *Mythol.Lex.*, III, 1, 1897-1902, cc. 1482-1491.

[34] «Giuramento ippocratico» IV, 628 Littré = *Corpus Medicorum Graecorum* I, I, 4. Cfr. G. PUGLIESE CARRATELLI, *La norma etica degli Asclepiadi di Cos*, «La Parola del Passato», XLVI, 1991, pp. 81-94.

[35] Non è certo che l'iscrizione non contenesse altre parole.

[36] HERMIPP. in *Schol. Aristoph., Pl.*, 701 = fr. 73 Kock.

[37] ARISTOPH., *Pl.*, 702. Questo passo della commedia, rappresentata nel 388, testimonia l'anteriorità di Panacea rispetto a Iaso.

[38] PLIN., *N.H.* XXXV, 137: Panacea e Iaso comparivano insieme ad Asclepio, Igea ed Aigle.

[39] HEROD., *Mim.* IV, 5.

Oropo[40] la dea è affiancata solo da Iaso[41], mentre in un'iscrizione dal Pireo dell'inizio del IV secolo a.C. relativa a un sacrificio[42] e in un rilievo proveniente dall'Asclepieo di Atene[43] compaiono tutte e tre le sorelle.

Maggiori difficoltà si incontrano nell'affrontare il problema dell'identificazione del luogo di origine della dea. Gli studiosi che finora se ne sono occupati non sono concordi. Infatti, in base ad un'iscrizione di Calymna recante il nome della dea in direzione sinistrorsa che i primi editori Ross e Rochl[44] ritenevano arcaica, F. Robert[45] ha proposto che la prima apparizione di Panacea sia avvenuta nel santuario del dio a Cos. Ma l'ipotesi non è accettabile sia perché Segre[46] ha abbassato la cronologia dell'iscrizione ad un'epoca non anteriore al IV-III secolo a.C., sia perché non è accertato il legame diretto di Calymna con Cos[47].

Thrämer e Edelstein[48], attribuendo all'influenza della tradizione rodia la presenza di Podalirio e Macaone nell'albero genealogico riportato da Ermippo, hanno ipotizzato che la nascita della dea sia avvenuta ad

[40] PAUS., I, 34, 3: su una delle cinque parti del grande altare dell'Amphiaraion di Oropo erano presenti, insieme a Panakeia e Iaso, Hygeia, Aphrodite e Athena Paionia.

[41] I due tempietti che affiancano quello principale di Asclepio nel santuario balagrita erano forse dedicati a Panacea e Iaso. La presenza di quest'ultima è documentata dalle iscrizioni citate a nota 11. STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, cit., p. 202 nota 3 pensa invece a Iaso e Igea.

[42] *CIA* II, 1651 = *IG*² II/III, 4962.

[43] Nel rilievo frammentario è rappresentato un personaggio seduto identificabile con Asclepio, circondato da tre figure femminili riconosciute in base alle iscrizioni incise sul bordo inferiore della cornice come Aceso, Iaso e Panacea (J. ZIEHEN, «MDAI(A)», XVII, 1892, p. 243, fig. 7; J.N. SVORONOS, *Das Athener Nationalmuseum*, I, Athen 1908, p. 270, n. 1352, tav. 45,5; U. HAUSMANN, *Kunst und Heiltum*, Potsdam 1948, p. 178, n. 147). Sebbene quest'ultima sia probabilmente presente anche in altri monumenti votivi provenienti dall'Asclepieo di Atene (per esempio su quello di Telemachos secondo la sicura ricostruzione di L. BESCHI, *Il monumento di Telemachos, fondatore dell'Asklepieion ateniese*, «Annuario della Scuola Archeologica Italiana di Atene», XLV-XLVI, N.S. XXIX-XXX, 1967-1968, pp. 381-436, in partic. p. 418), il rilievo in questione (citato da B. HOLTZMANN, s.v. *Asklepios*, in *LIMC*, II, 1986, p. 873, n. 65 con ill. senza indicare l'identificazione dei personaggi femminili) costituisce l'unica testimonianza sicura sull'iconografia della dea e merita di essere ripreso in altra sede.

[44] L. ROSS, *Inselreisen*, II ed., Halle 1913, II, p. 98; H. ROEHL, *IGA*, 472.

[45] F. ROBERT, *Hippocrate et le clergé d'Asclépios à Cos*, «CRAI», 1939, p. 96.

[46] M. SEGRE, *Tituli Calymnii*, «Annuario della Scuola Archeologica di Atene», XXII-XXIII, N.S. VI-VII, 1944-1945, n. 119.

[47] Secondo Diodoro (V, 54) Calymna è una fondazione di Cos, secondo Erodoto (VII, 99) di Epidauro. Cfr. M. GAMBERALE, *Ricerche sul* gènos *degli Asclepiadi*, «RAL», XXXIII, 1978, pp. 83-95.

[48] THRÄMER, *op.cit.*, p. 1489 s.; EDELSTEIN, *op.cit.*, II, p. 87.

Epidauro, in ragione della derivazione diretta da questa città del culto di Asclepio ad Atene, cui si riferiscono le testimonianze più antiche dell'esistenza di Panacea. Ma anche questa proposta non risulta convincente per motivi cronologici, dal momento che ad Epidauro le uniche attestazioni note sono di età romana[49].

Infine Gamberale[50], che per ultima si è occupata della questione, considerando insufficiente la testimonianza di Calymna per proporre un'origine della dea in ambito egeo, ritiene improponibile anche l'ipotesi della nascita della dea in ambito ateniese, perché la testimonianza di Ermippo, anteriore o contemporanea all'arrivo di Asclepio da Epidauro, fa riferimento a tradizioni di provenienza diversa, che è difficile fossero già confluite nella sfera cultuale di un dio non ancora introdotto ufficialmente o appena giunto nel *pantheon* della *polis* attica, tanto più che lo stemma familiare indicato dal poeta comico non coincide con quello ricostruibile in base ai più antichi rilievi votivi rinvenuti nell'Asclepieo. La studiosa, dunque, pur ammettendo la necessità di individuare un'origine della dea diversa da quelle proposte, ritiene insufficienti i dati disponibili per avanzare un'ipotesi valida.

Alla luce di ciò le attestazioni cirenee, che nessuno degli autori citati mostra di conoscere sebbene una di esse fosse nota fin dal 1923[51], acquistano un interesse particolare. Poiché Cirene è il luogo in cui le testimonianze sul culto di Panacea sono le più numerose, l'attribuzione ad essa del luogo di origine della dea appare la più verosimile. La constatazione poi che in tutti e cinque i casi noti non vi sia alcun riferimento ad Asclepio, induce a ritenere che la dea, concordemente con l'ipotesi avanzata da Usener e da Edelstein, sia nata indipendentemente dalla sfera cultuale del figlio di Apollo. La sua presenza su altari dedicati a più divinità non legate tra loro nella tradizione mitologica (in un caso con Apollo e Afrodite, nell'altro con Ecate, Igea e Eracle) le conferiscono una dignità sacra che la pone sullo stesso piano delle altre figure divine del *pantheon* cireneo ed esclude che essa abbia avuto un ruolo di semplice assistente del dio medico. Ciò trova conferma nel fatto che a Cirene quando Iatros è accompagnato da una figlia si tratta sempre di Iaso.

Anche considerando che la dea non sia nata nella città di Batto ma vi sia giunta come figlia di Asclepio, le testimonianze finora rinvenute

[49] *IG*² IV 1, 388.

[50] M. GAMBERALE, *Sull'origine di Panacea*, «La Parola del Passato», XXVI, 1971, pp. 436-438.

[51] Vd. note 29 e 30.

inducono a ritenere che Panacea abbia preceduto il padre nell'istituzione del culto, secondo una prassi che rispetto ai due figli maschi del dio medico risulta attestata in quasi tutti i suoi santuari.

La persistenza dell'appellativo Iatros con cui viene quasi costantemente designato Asclepio a Cirene rende probabile che il dio non sia comparso improvvisamente, ma abbia affiancato una divinità locale con poteri medici[52]. È del resto assai frequente che il figlio di Apollo si associ nel culto o prenda il posto di un eroe guaritore locale, a cui talvolta è legato da rapporti di parentela: Podalirio compare spesso accanto al dio[53]; Alessanore, figlio di Macaone, lo precede a Titane affiancato dal nume Evamerione[54]; Sfiro, anche lui figlio di Macaone, fonda l'Asclepieo ad Argo[55]; Polemocrate, figlio di Macaone, riceve un culto insieme ad Asclepio ad Eua in Tireatide[56]; Nicomaco e Gorgaso precedono il dio a Fere in Messenia[57].

Il dio guaritore per eccellenza a Cirene è Aristeo[58] che, oltre ad essere anch'egli figlio di Apollo, ha sfere di competenza cultuale molto simili a quelle di Asclepio, derivategli dall'insegnamento del centauro Chirone[59] a cui entrambi furono affidati nell'infanzia. Ma soprattutto ad Aristeo gli antichi attribuivano la scoperta e la coltivazione del silfio[60], noto ovunque per le sue proprietà terapeutiche[61]. Dal momento che tale pianta ebbe un ruolo determinante nella vita economica della città antica, appare naturale che al suo scopritore fosse tributato un culto molto importante.

Ammettendo che Asclepio si sia affiancato in un dato momento co-

[52] Proposta già avanzata da PUGLIESE CARRATELLI, *Appunti per la storia dei culti cirenaici*, cit., p. 102 = in *Tra Cadmo e Orfeo*, cit., p. 310.

[53] *IG*² II/III, 4353, 4473, 4509.

[54] PAUS., II, 11, 5 ss.

[55] PAUS., II, 23, 4.

[56] PAUS., II, 38, 6.

[57] PAUS., IV, 30, 3.

[58] VITALI, *op.cit.*, pp. 30-33, nn. 100-113; S. PAPASPYRIDI KAROUSOU, *Un «Protos Eyretes» dans quelques monuments archaïques*, «Annuario della Scuola Archeologica di Atene», XXIV-XXVI, N.S. VIII-X, 1946-1948, pp. 37-46; L. MARANGOU, *Aristaios*, «MDAI(A)», 87, 1972, pp. 77-83; B.F. COOK, s.v. *Aristaios I*, in *LIMC*, II, 1986, pp. 603-607.

[59] APOLL.RHOD., *Argon.* II, 502.

[60] *Schol. Aristoph., Eq.*, 894.

[61] W. CAPELLE, *Theophrast in Kyrene?*, «Rheinisches Museum für Philologie», 47, 1954, pp. 169-189; F. CHAMOUX, *Du silphion*, in *Cyrenaica in Antiquity*, cit., pp. 165-172.

me dio medico alla figura dell'eroe guaritore Aristeo, non è possibile stabilire se l'uso del nome Iatros, che Pausania indica come proprio dell'Asclepio venerato a Balagrae[62], sia riferibile nelle iscrizioni citate rinvenute nel Santuario di Apollo all'una o all'altra figura divina.

Anche a Lebena, santuario che Pausania considera una filiazione di quello balagrita, il dio medico risulta essere stato preceduto dal dio fluviale Acheloo — per sua natura salutifero — e dalle sue Ninfe, come attesta un'iscrizione del II secolo a.C.[63] Similmente l'assimilazione tra Asclepio ed Aristeo può aver comportato a Cirene anche la sovrapposizione tra Panacea, Igea e Iaso, la cui presenza è attestata fin dal principio, e le Ninfe che costituivano il corteggio dell'eroe guaritore, coadiutrici in tutte le attività che a lui vengono attribuite[64].

Questa derivazione delle divinità asclepiadi da numi locali con poteri medici spiega perché il culto di Asclepio, ad Epidauro considerato una divinità solare, abbia a Cirene anche caratteristiche ctonie, documentate soprattutto dal sacrificio della capra che, come attesta Pausania[65], veniva praticato a Cirene ma non nel santuario maggiore del dio, da cui secondo il periegeta derivava. La capra e l'ariete, del resto, sono gli animali spesso associati nelle raffigurazioni con le divinità epicorie, che — identificate con vari appellativi dagli autori antichi e dagli studiosi moderni (Cirene, Ninfe, Libia ecc.) — rientrano tra le divinità salutari per la loro competenza nella sfera della riproduzione vegetale, animale ed umana. Alla natura ctonia del culto di Asclepio a Cirene si deve anche la presenza di Panacea e Igea accanto a Ecate ed Eracle sull'altare nominato in precedenza[66].

L'*eponymìa* iscritta direttamente sul braciere mobile anziché sulla cornice superiore dell'altare, come avviene di solito, aumenta la *vis ma-*

[62] PAUS., II, 26, 9: ...'Ασκληπιὸς καλούμενος 'Ιατρὸς...

[63] GUARDUCCI, *op.cit.*, p. 158 s., n. 7; EAD., *art.cit.*, p. 220.

[64] DIOD., IV, 81 s.

[65] PAUS., II, 26, 9: διάφρον δὲ Κυρηναίοις τοσόνδε ἐς 'Επιδαυρίους ἐστίν, ὅτι αἶγας οἱ Κυρηναῖοι θυούσιν, 'Επιδαυρίος οὐ καθεστηκότος.

[66] Anche Macaone, altra divinità asclepiade, è venerato come *sumbomos* di Hekate insieme ad Halios e Hamera su un altare di Cos del IV secolo a.C.: R. HERZOG, *Heilige Gesetze auf Kos*, «Abh.d.Preuss.Akad.», 1928, Phil.-hist. Kl., Nr. 6, p. 48. Eracle, invece, da cui vantavano la discendenza i membri della corporazione di Asclepiadi come Ippocrate (G. PUGLIESE CARRATELLI, *Il* damos *coo di Isthmos*, «Annuario della Scuola Archeologica di Atene», XLI-XLII, N.S. XXV-XXVI, 1963-1964, p. 451), è presente insieme ad Asclepio stesso e a numerose altre divinità su un altare di Cos del III secolo a.C.: G. PUGLIESE CARRATELLI, *Nuovi documenti del culto privato ellenistico*, in *Miscellanea A. Rostagni*, Torino 1963, p. 163 s.



Frammento di statua colossale di Asclepio rilavorata come immagine di Apollo (da Traversari, *Statue iconiche femminili cirenaiche*, 1960, tav. XXVII).



1: Iscrizione con legge sacra (da Pugliese Carratelli, *SECir*, fig. 122 a p. 309).



2: Iscrizione con dedica ad Asclepio (o Iatros) e Iaso (da OLIVERIO, «Africa Italiana», II, 1928-29, fig. 18 a p. 330).



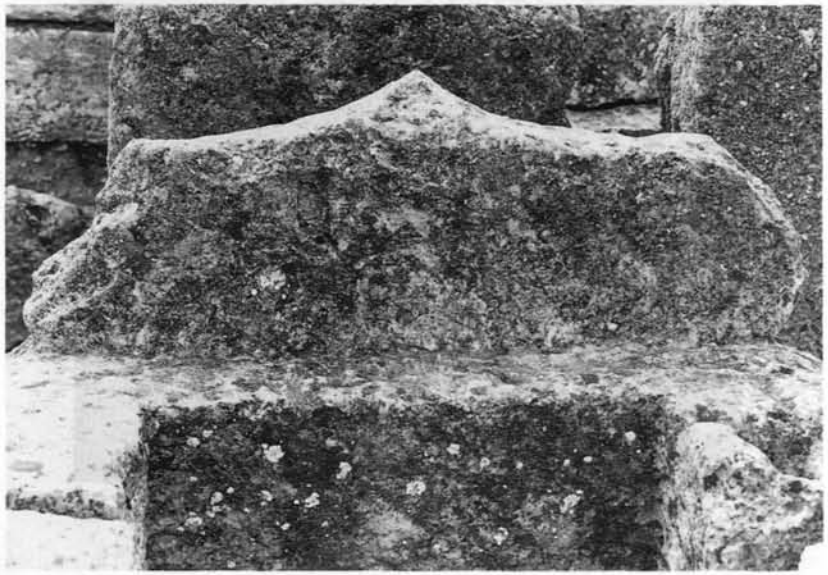
1: Santuario di Apollo. Braciere di Panacea prima della rimozione.



2: Braciere di Panacea dopo il restauro (Neg. M.I.C. A/90/15/36).



1: Santuario di Apollo. Altare delle divinità asclepiadi (Neg. M.I.C. A/90/16/4).



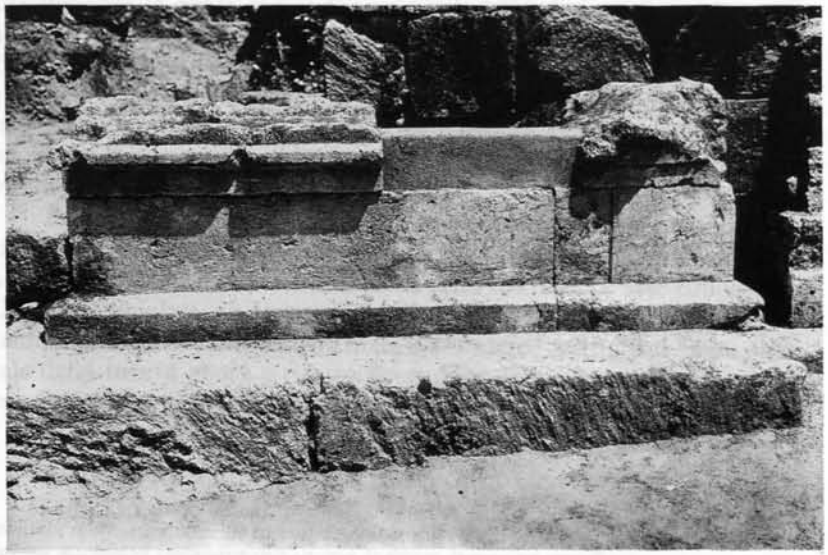
2: Guancia dell'altare delle divinità asclepiadi (Neg. M.I.C. A/90/16/16).



Santuario di Apollo. Edifici dell'area delle divinità asclepiadi ad Est dell'altare di Panacea al termine dello scavo (Archivio Cirene).



1: Santuario di Apollo. Altari nell'area dedicata ad Afrodite.



2: Altare di Ecate, Igea, Panacea ed Eracle (Archivio Cirene).

gica inerente all'invocazione del nome della divinità, che veniva irresistibilmente attratta dal dedicante, latore ormai di bisogni individuali. Lo scambio intercorrente tra offerta del singolo e guarigione rende suggestiva l'ipotesi che la dea Panacea debba la sua origine alla personificazione delle virtù risanatrici di qualche pianta medica, tanto più che i nomi antichi di alcune di esse sono composti con la stessa parola. Due piante conosciute da Teofrasto risultano particolarmente interessanti (Panacea Chironea e Panacea Asclepiea)[67], perché fanno riferimento attraverso i loro nomi a virtù risanatrici che evidentemente gli stessi antichi consideravano proprie delle sfere di competenza di Aristeo e di Asclepio. Questo nesso, adombrato nelle parole di Plinio relative al collegamento di Panacea con diversi «dei inventori» e che trova sostegno anche nella proposta di alcuni botanici di identificare la Panacea Asclepiea proprio con il silfio (*laserpicium*)[68], aumenta le probabilità che il luogo di nascita della dea vada identificato con Cirene e che la sua diffusione abbia seguito di pari passo quella del silfio. Del resto proprio ad Atene e a Cos, dove il culto di Panacea ha le sue più antiche attestazioni fuori Cirene, le proprietà terapeutiche della pianta *libya* risultano conosciute almeno dal V secolo a.C.

A sostegno dell'identificazione proposta si noti che Callimaco chiama Panacea le gocce che cadono a terra dalle chiome di Apollo e che spandendosi rendono incolume la città, con evidente allusione al bene più prezioso coltivato nei campi cirenei[69].

Con l'aiuto del quadro complessivo offerto dai cambiamenti politici e sociali si può tentare, infine, di ricostruire sinteticamente le tappe successive attraverso le quali fu introdotto e si sviluppò il culto delle divinità asclepiadi a Cirene.

Per tutta l'età regia sotto la dominazione dei Battiadi le virtù risanatrici erano attribuite a diverse divinità di antico lignaggio, legate ciascuna alle diverse componenti etniche della colonia. Di esse conosciamo Opheles-Ephialtes, un demone benefattore dispensatore di ricchezza e di salute, venerato fin dalle origini in un *oikos* sacro, costruito al limite orientale della futura agorà e rifatto poco dopo la metà del VI secolo a.C. con l'aggiunta di due ambienti laterali[70] probabilmente consacrati a due

[67] THEOPHR., *H.P.* IX, 7; 11, 2. Cfr. pure GAL., XII, 95 Kühn; DIOSCOR., III, 50.

[68] Cfr. THRÄMER, *op.cit.*, p. 1483. PLIN., *N.H.* XXV, 30: «*Panaces ipso nomine omnium morborum remedia promittit, numerosum et diis inventoribus adscriptum. Unum quippe Asclepion cognominatur, a quo is filiam Panaciam appellavit*».

[69] CALL., *Hymn.* II, 40.

[70] S. STUCCHI, *L'Agorà di Cirene*, I, Roma 1965, pp. 32-55, in partic. sulla divinità p. 47 s.; ID., *Architettura Cirenaica*, cit., p. 7 s.

divinità paredre, di cui ignoriamo il nome. Anche il culto di Aristeo, venerato come fondatore della città[71], doveva risalire ad un'epoca molto antica ed era praticato — come supposto in precedenza — nel Santuario di Apollo insieme a quello delle Ninfe. Questo culto, piuttosto che attraverso la tradizione tessalica, deve essere stato introdotto a Cirene dalla componente peloponnesiaca e in particolare arcadica della comunità, presente in numero rilevante se si considera che il riformatore Demonax, incaricato di scrivere la nuova costituzione cirenea nel terzo quarto del VI secolo a.C., giunse proprio da Mantinea[72].

Alla tradizione delfica rimandano le attestazioni del culto di Paian[73], epiclesi di Apollo, del quale Pindaro vanta il potere guaritore[74].

A Cirene, inoltre, la medicina era fiorente fin dal V secolo a.C., come attesta Erodoto che considera la fama dei medici di questa città seconda solo a quella di Crotone[75]. Nel noto rilievo riadoperato da L. Orbius è rappresentato un personaggio imberbe seduto sul *klismos* ed intento a prendersi cura in due scene separate di un giovane nudo in piedi e di un uomo barbato semisdraiato. Secondo l'ipotesi più verosimile la raffigurazione può essere considerata di soggetto medico[76], ma nessun elemento aiuta nell'identificazione della figura principale che può impersonare sia un eroe guaritore come Aristeo, sia un dio come Asclepio o Apollo Paian.

Con la fine del regno battiade a Cirene intorno al 440 a.C. e la conseguente istituzione del regime democratico le attività religiose subirono un profondo mutamento con la drastica riduzione dei privilegi derivanti alle famiglie aristocratiche dalla gestione quasi esclusiva dei culti dinastici o di tradizione etnica. Questo cambiamento è documentato da un noto passo di Aristotele[77], che a proposito dei fondatori del regime popolare a Cirene ricorda che per aumentare la democrazia «si devono costituire altre tribù e fratrie in gran numero, ridurre a poche e comuni le celebrazioni dei riti religiosi privati ed escogitare ogni mezzo perché i cittadini si amalgamino al massimo tra loro e le associazioni preesistenti si sciolgano».

Nel quadro dei provvedimenti menzionati da Aristotele va verosimilmente inserita l'introduzione di Asclepio nel *pantheon* cireneo e l'assimilazione o l'associazione tra il dio medico e le altre divinità guaritrici venerate in passato. Questo mutamento dei costumi religiosi non fu definitivo, perché il rientro dei fuoriusciti aristocratici alla fine del V secolo a.C. e la conseguente formazione di un regime misto oligarchico-democratico consentì il recupero parziale degli antichi culti gentilizi[78]. Ma certo nella seconda metà del V secolo a.C. durante il governo popolare avvenne la costruzione nell'area dell'antico sacello di Opheles-Ephialtes di un nuovo tempio[79], che orientato in direzione opposta e non rispettando le strutture precedenti presuppone la completa distruzione dell'edificio più antico e forse il volontario abbandono della tradizione cultuale precedente in seguito all'introduzione di una nuova divinità, identificabile con il dio medico in base al rinvenimento nella zona di statue di Asclepio e Igea. Allo stesso periodo risale probabilmente la fondazione del santuario balagrita[80].

Nel contesto dei mutamenti religiosi avvenuti con l'instaurazione del regime democratico si può ragionevolmente collocare l'assimilazione o l'associazione di Asclepio ad Aristeo nel Santuario di Apollo, cui non dovettero essere estranei i problemi derivanti dalla gestione del monopolio del silfio, precedentemente appannaggio dei dinasti battiadi[81]. Del re-

71 *Schol. Pind., Pyth.* IV, 4; JUST., XIII, 7.

72 Sui rapporti tra Cirene e gli Arcadi fin dal tempo di Batto II, cfr. F. CHAMOUX, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris 1953, pp. 90, 134, 139 ss.; PUGLIESE CARRATELLI, *SECir*, p. 273 ss., n. 103.

73 Per le testimonianze letterarie cfr. VITALI, *op.cit.*, p. 127 s. e in particolare CALL., *Hymn.* II, 80, 97, 103. Si aggiungano: un frammento di lastra marmorea dall'Agorà con invocazioni a Paian in riferimento ai Battiadi (PUGLIESE CARRATELLI, *SECir*, p. 262, n. 80, fig. 67); un'arula tripartita dedicata a Paian, Afrodite e Apollo (*ibid.*, p. 302, commento al n. 153); un frammento di stele marmorea dal Santuario di Apollo con *lex sacra* del II secolo a.C. recante prescrizioni sacrificali relative ad alcune divinità, tra cui Paian *Kar[neios]* (PUGLIESE CARRATELLI, *Legge sacra di Cirene*, cit., p. 294 s.; ID., *SECir*, p. 308, n. 158, fig. 122).

74 PIND., *Pyth.* V, 63-64.

75 HERODOT., III, 131.

76 CHAMOUX, *op.cit.*, pp. 363-368, tav. XXII,3 con bibliografia precedente e discussione sulle varie proposte d'interpretazione.

77 ARISTOT., *Pol.* VI, 4, 1319b. Cfr. pure L. BACCHIELLI, *Modelli politici e modelli architettonici a Cirene durante il regime democratico*, in *Cyrenaica in Antiquity*, cit., pp. 1-14.

78 Il tentativo degli aristocratici di rovesciare il governo popolare fallì (DIOD., XIV, 34, 3-6).

79 Denominato Tempio E3: STUCCHI, *L'Agorà di Cirene*, cit., pp. 114-118; ID., *Architettura Cirenaica*, cit., p. 47 s.

80 STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, cit., p. 103 nota 2, per ragioni linguistiche supportate da un passo di Stefano Bizantino ipotizza che a Balagrae Asclepio sia stato preceduto da Baal.

81 «Silfio di Batto» lo chiamano Aristofane (*Pl.*, 925) e il lessico di Suida (s.v. *Battou silphion*). Il re cireneo era raffigurato insieme al silfio su tre monumenti citati dalle fonti letterarie e ricordati da Stucchi (*Cirene 1957-1966*, cit., p. 113), che interpreta come ritratto di Batto anche i volti raffigurati accanto alle pianta del silfio sui capitelli corinzi del peristilio maggiore della casa detta di Giasone Magno (*ibid.*, p. 113 s., figg. 90-91).

sto, il legame tra Asclepio e il silfio, facilmente intuibile per le capacità terapeutiche della pianta, è testimoniato dalla presenza della sua raffigurazione sui capitelli del porticato che recinge il tempio del dio nel santuario di Balagrae[82].

In conclusione sia che l'introduzione del culto di Asclepio a Cirene sia dovuta ad Epidauro, come afferma Pausania, sia che essa vada attribuita alla componente microasiatica o specificatamente coa della comunità cirenea, come sembra più probabile per le affinità degli aspetti cultuali[83], essa va comunque inserita in quella serie di azioni e reazioni di natura politica e sociale successive alla caduta della monarchia. Il rapido sviluppo del culto di Asclepio, divenuto famoso soprattutto per il santuario di Balagrae, provocò probabilmente una reazione da parte di quei cittadini che si riconoscevano nelle tradizioni tessaliche o arcadiche. Conseguentemente si rinnovò l'interesse per la figura di Aristeo e venne creata una iconografia nuova dell'eroe fondatore, che appare — come attestano i numerosi esemplari rinvenuti — del tutto simile a quella delle statue di Asclepio[84].

[82] SICHTERMANN, *art.cit.*, p. 334, fig. 99; STUCCHI, *Architettura Cirenaica*, cit., p. 264, fig. 261.

[83] L'assenza di *iamata* accomuna i due santuari di Cos e Balagrae. Gli stretti rapporti tra Cirene e Cos sono documentati anche nella Stele dei Cereali relativa a una distribuzione di grano effettuata nel 330-326 a.C. dalla città della Libya in occasione di una carestia verificatasi in Grecia e nelle isole: G. OLIVERIO, *Documenti antichi dell'Africa Italiana*, II, 1, Bergamo 1934, p. 28 s.; S.M. SHERWIN-WHITE, *Ancient Cos*, Göttingen 1978, p. 79. A Cirene e Tolemaide, inoltre, vi è testimonianza della presenza di membri del *genos* degli Asclepiadi (cfr. S.M. MARENGO, *Lessico delle iscrizioni greche della Cirenaica*, Roma 1991, indice s.v.).

[84] L. VITALI, *Una divinità della Cirenaica: Aristeo*, «Africa Italiana», II, 1928-29, pp. 17-29; PARIBENI, *op.cit.*, pp. 82-86, nn. 197-217, tavv. 110-115 (Asclepio); pp. 87-88, nn. 218-222, tavv. 116-117 (Aristeo). Ad Asclepio attribuisce una piccola statua maschile acefala seduta in trono rinvenuta nel Santuario di Apollo N. BONACASA, *Nota allo Zeus 14138 di Cirene*, «Arch.Class.», XIII, 1961, pp. 132-140 (con bibliografia precedente relativa ad altre proposte di identificazione).

Serena Ensoli Vittozzi

Indagini sul culto di Iside a Cirene

La vicinanza della Cirenaica all'Egitto ed i rapporti intercorsi in vari tempi tra l'Egitto, le popolazioni libye ed i coloni greci fecero sì che il culto di Iside avesse nel paese una precoce diffusione ed una peculiare caratterizzazione. Di qui il grande interesse per questo culto.

Gli elementi a disposizione inducono a riconoscere nell'Iside cirenea una dea precoloniale libyo-egizia, che molte componenti consentono di raffrontare con il dio Ammon. Essi portano a credere, inoltre, che in Cirenaica, ove a partire dall'*apoikía* greca grande importanza ebbe il culto di Demetra, Iside venisse identificata sin da allora con questa dea e che, pertanto, la testimonianza di Erodoto sul culto cireneo sia il risultato di un lungo processo che nel V secolo a.C. era ormai definito.

Entrambe divinità agricole, e soprattutto divinità della sfera ctonia, Demetra ed Iside rappresentavano l'elemento stabile della coppia del «dio in vicenda» (Demetra-Kore, Iside-Osiride). Entrambe, inoltre, erano venerate con un culto misterico, sebbene Demetra lo fosse da un'età ben più antica che Iside, dea mistica e solo in un secondo tempo misterica.

Credo tuttavia che Cirene debba considerarsi uno dei luoghi in cui piuttosto precocemente la religione isiaca acquisì elementi iniziatici, per influsso dei riti demetriaci, secondo quell'evoluzione del culto che solo più tardi sarà attestata in modo rilevante nel mondo greco-romano.

La popolarità della dea a Cirene nel corso dell'età ellenistica e poi, con sempre crescente fervore religioso, durante l'epoca romana e tardoantica trapela sia dalla costruzione di due templi e dai loro successivi rifacimenti che dalla ricca varietà dei rinvenimenti scultorei ed epigrafici.

In questo studio si ricercano le fasi di vita e l'evoluzione del culto cireneo, operando sulla base del materiale edito. La ricostruzione dei fatti che propongo si pone pertanto come programma di lavoro e, in attesa della ripresa degli scavi nei due isei e dell'esame dei reperti inediti, come indagine preparatoria, che attende dagli studiosi altri spunti per le ricerche future[1].

* Desidero dedicare questo lavoro a Sandro Stucchi, mio maestro e guida preziosa nel campo dell'archeologia cirenaica.

[1] L'indagine sul culto di Iside è realizzata nell'ambito dei lavori della Missione Archeologica Italiana a Cirene. Particolarmente essa nasce dalle ricerche e dagli studi condotti sulla Terrazza della Myrtousa, che sono stati avviati negli anni '70 da Sandro Stucchi

1. Il culto di Iside a Cirene prima dell'avvento dei Tolomei

Della fase arcaica del culto di Iside a Cirene è possibile proporre alcune ipotesi più che fornire un quadro esaustivo, data l'esiguità degli elementi documentari a disposizione. Il nucleo fondamentale di essi è rappresentato dalla testimonianza di Erodoto.

Riferendosi al patrimonio religioso dei Libyi lo storico opera delle puntuali distinzioni, nelle quali è stata riconosciuta la confluenza di tradizioni locali risalenti al II millennio[2]. Le notizie di Erodoto hanno portato a credere che fosse ancora possibile ai suoi tempi distinguere le tradizioni di una più antica presenza micenea[3] da quelle risalenti ai contatti con il vicino Egitto[4] e dalle tradizioni di età più tarda, che si affermarono con l'*apoikía* dei Therei nel VII secolo a.C.[5]

In età precoloniale una divinità epicoria libya, dea della fertilità, dalla profonda ingerenza ctonia, venne assimilata alla egizia Iside. Lo storico tramanda che in onore della dea le donne di Cirene rispettavano digiuni, si astenevano, secondo le regole egizie, dal mangiare carne di vacca e celebravano feste[6]. Se è possibile che la cultura indigena rifuggisse dall'allevare suini — testimone Erodoto —, certamente l'astinenza dalla carne di vacca deve attribuirsi ad un precedente duraturo contatto delle popolazioni libiche con il vicino Egitto[7]. La connotazione spiccatamente cto-

e sono proseguiti metodicamente sotto la sua guida a partire dal 1980. A quanto è stato possibile esporre in sede di convegno, ove si è trattato quasi esclusivamente della fase ellenistica del culto, il contributo che presento affianca sia la fase arcaica, periodo chiave per l'evoluzione storica della religione isiaca a Cirene, che quella romana, tardo-romana e bizantina.

Per l'elenco delle abbreviazioni bibliografiche a cui si fa riferimento nelle note e nelle didascalie vedi *infra*, pp. 249-250.

[2] C. BRILLANTE, *Il nome della Libia in un frammento di Ibico*, in *Cirene* 1988, pp. 97-122 (spec. pp. 119-120, ivi bibl.).

[3] Sulla presenza precoloniale greca in Libia: S. STUCCHI, *Prime tracce tardo-minoiche a Cirene: i rapporti della Libya con il mondo egeo*, «QAL», V, 1967, pp. 19-45; ID., *Il Giardino delle Esperidi e le tappe della conoscenza greca della costa cirenaica*, in *Cirene e la Grecia* (= «QAL», VIII), Roma 1976, pp. 19-73; L. BACCHIELLI, *Contatti tra Libya e mondo egeo nell'età del bronzo: una conferma*, «RAL», Ser. VIII, XXXIV, 1979, pp. 163-168; S. STUCCHI, *Aspetti di precolonizzazione a Cirene*, in *Le origini dei Greci. Dori e mondo egeo. Roma 1984* (a cura di D. Musti), Roma-Bari 1985, pp. 341-347; ID., *Un possibile motivo alla frequentazione precoloniale delle coste cirenaiche*, «RAL», Ser. VIII, XL, 1985, pp. 157-162; ID., *Prolusione*, in *Urbino* 1988; C. PARISI PRESSICE, *ibid.*; S. STUCCHI, *Nuovi aspetti della precolonizzazione nella Libya*, in *La transizione dal Miceneo all'alto arcaismo. Dal Palazzo alla Città. Atti del Convegno Internazionale. Roma, 14-19 marzo 1988*, Roma 1991, pp. 583-586. Si veda anche J. BOARDMAN, *Bronze Age Greece and Libya*, «BSA», 63, 1968, pp. 41-44 (in riferimento al quale: STUCCHI 1975, p. 3, nota 1).

[4] In accordo con le fonti egiziane già nel corso della XVIII dinastia, durante il regno di Amenophis I (1546-1526), i Libyi sarebbero stati in grado di minacciare le regioni del Delta. Nel corso della II metà del II millennio, particolarmente sotto Ramesses II e III, vi furono una serie di conflitti tra i due popoli. Dalle più recenti indagini di S. TINÈ (*Ceramica prebattiaca nell'area cirenea*, in *QAL* 1987, pp. 15-16) e di I. BALDASSARRE (*Tracce dell'abitato prebattiaco ad Ovest dell'Agorà di Cirene, ibid.*, pp. 17-24) non risultano tuttavia ritrovamenti archeologici attestanti l'esistenza nel paese di una popolazione che nel corso del II millennio sia stata in possesso di una cultura materiale in grado di cimentarsi col potente vicino, sebbene le indagini di scavo rispetto a questo argomento siano ancora ad uno stadio preliminare. Sui rapporti tra Libici ed Egiziani (HEROD., IV, 186, 1): A. ROWE, *New Light on Aegypto-Cyrenaeam Relations. Two Ptolemaic Statues found in Tolmeita* (= «Annales du Service des Antiquités de l'Egypte», Suppl. 12), Le Caire 1948; CHAMOUX 1953, pp. 35-68; J. BOARDMAN, *The Greeks Overseas*, Aylesbury 1964 (III ed. riv. e ampl. London 1980, trad. it. *I Greci sui mari. Traffici e colonie*, Firenze 1986), pp. 166-173; S. STUCCHI, *Problems concerning the Coming of the Greeks to Cyrenaica and the Relations with their Neighbours*, in *Greek Colonists and Native Populations. Australian Congress of Classical Archaeology. Sydney 1985* (= «MedA», 2, 1989), pp. 73-84 (spec. pp. 76-84). Vedi inoltre J. OSING, *Libyen, Libyer, in LÄ*, III, coll. 1020 sgg.

[5] Erodoto stesso presenta queste tradizioni come «libiche». In particolare sull'Athena *libya*: CHAMOUX 1953, p. 270; S. RIBICHINI, *Athena libica e le* Parthenoi *del lago Tritonis*, «StStorRel», II, 1978, pp. 39-60; S. STUCCHI, *Il «Naiskos di Lysanias» riconsiderato*, in *QAL* 1987, pp. 191-200 (spec. pp. 204, 206); C. BRILLANTE, in *Cirene* 1988, pp. 97-122 (spec. 116-117, ivi fonti e bibl.). Di certo sono *a priori* possibili sia l'ipotesi di forme di sincretismo con divinità locali o di aree limitrofe che quella dell'azione dei commercianti e dei coloni greci dei secoli VIII e VII (A.B. LLOYD, *Herodotus. Book II*, Leiden 1976, p. 237 sg., esprime la sua preferenza per la prima ipotesi; per una posizione affine: VITALI 1932, p. 135). D'altra parte il toponimo della città è anteriore alla fondazione di Cirene, come ha dimostrato V. BERTOLDI (in *Mélanges Boisacq*, I, Bruxelles 1973, pp. 47 sgg.), ed il sito era noto sia ai Cretesi ed ai Samii, come agli altri Greci che frequentavano Naucrati, e pertanto ai sacerdoti di Delfi, sia, ancor più anticamente, si è visto, ai «Micenei». Sulla colonizzazione di Cirene si vedano, oltre ai riferimenti bibl. in nota 3, CHAMOUX 1953, pp. 92-114, 115-127; STUCCHI 1975, pp. 3-5; M. GIANGIULIO, *Deformità eroiche e tradizioni di fondazione: Batto, Miscello e l'oracolo delfico*, «AnnPisa», Ser. III, XI, 1981, pp. 1-24; M. NAFISSI, *Battiadi ed Aigeidai: per la storia dei rapporti tra Cirene e Sparta in età arcaica*, in *Cambridge* 1983, pp. 375-386 (con bibl.); S. STUCCHI, «RAL», Ser. VIII, XXXIX, 1984, pp. 162-163; STUCCHI, in *Greek Colonits and Native Populations*, cit., spec. pp. 73-76. La ceramica greca di età arcaica rinvenuta sulla costa del paese rimonta al secondo terzo del VII secolo a.C., attestando la frequentazione del sito prima della data tradizionale della fondazione di Cirene (631 a.C.); lo stanziamento sembra inoltre concepito inizialmente come *emporion* e non come colonia agricola; l'avvenimento può pensarsi legato all'invasione assira dell'Egitto, confermando l'interdipendenza dei due eventi (STUCCHI, *ibid.*).

[6] HEROD., II, 41; IV, 186. Sulle feste osiriche che si svolgevano in Egitto e sulla interpretazione erodotea: *infra*, p. 217, nota 170.

[7] Vedi anche D. WHITE, *Demeter Libyssa, Her Cyrenean Cult in Light of the Recent Excavations*, in *QAL* 1987, p. 81. Come notava già STUCCHI (1975, p. 101, nota 1), la testimonianza di Erodoto indica che il culto di Iside a Cirene è più antico del IV secolo a.C., epoca a cui lo faceva risalire VIDMAN (1970, pp. 30, 111) in base alla dedica della fine del III secolo di un altare di Hestia nel santuario di Taormina da parte di un tal Carneade di Barce cirenaica (*IG*, XIV, n. 433; *SIRIS*, p. 237, n. 513; G. SFAMENI GASPARRO, *I culti orientali in Sicilia*, Leiden 1973 — *EPRO*, 31 —, pp. 73 sgg., 223 sg., nn. 191-192). Sul culto di Iside a Cirene: VITALI 1932, pp. 90-91, 148-149; CHAMOUX 1953, p. 341.

Per una completa bibl. sul culto isiaco si vedano i preziosi lavori di J. LECLANT-G. CLERC, *Inventaire bibliographique des* Isiaca. *Répertoire analytique des travaux relatifs à la diffusion des cultes isiaques 1940-1969*, I-IV, Leiden 1972-1991 (*EPRO*, 18) e di M. METZGER, *A Classified Bibliography of the Graeco-Roman Mystery Religions 1924-73* (con un supplemento 1974-77), in *ANRW*, II, 17, 3, 1984, pp. 1259-1423, spec. pp. 1329-1348, 1409-1413. Tra gli studi più importanti, spesso di carattere generale, vedi soprattutto G. VANDEBEEK, *De* interpretatio graeca *van de Isisfiguur*, Leuven 1946; P.F. TSCHUDIN, *Isis in Rom. Die Wirkung der ptolemäischen Kulte auf Rom bis zur frühen Kaiserzeit*, Diss. Basel 1963; R. SALDITT-TRAPPMANN, *Tempel der ägyptischen Götter in Griecheland und*

nia di Iside a Cirene, che può rilevarsi in età greca, deve invece rappresentare il riflesso del carattere preponderante della religione indigena libya[8].

Il culto della dea è parallelo per molti versi a quello del dio ariete, divinità solare, genio dell'acqua e mediatore di fertilità, venerato dalle popolazioni libiche da tempo immemorabile e solo in un secondo tempo assimilato al faraonico Amon, rispetto al quale il dio presentava una serie di affinità[9].

Erodoto narra che le divinità comuni a tutti i Libyi, popolo agricoltore e allevatore di bestiame, erano il Sole e la Luna[10]. Non è improbabile che la nativa dea libya, che in età precoloniale venne identificata con (o anche con) Iside, abbia seguito in età greca un corso parallelo, dissociato da quello della divinità libyo-egizia identificata anche — si vedrà — con Demetra, almeno nella *chora* e in genere nell'ambito della religione autoctona, chiamandosi ai tempi di Erodoto Luna e privilegiando pertanto il carattere ctonio della dea epicoria. Certamente il suo accostamento con il Sole, venerato negli stessi ambienti anche nella forma animale del dio, che fu quella dell'ariete, potrebbe costituirne un indizio, portando a supporre che Iside e Luna rappresentassero due aspetti complementari della stessa divinità[11]. Iside, infatti, in età greca e romana appare sovente identificata con Selene e con Luna, almeno a partire dalla testimonianza di Ecateo di Abdera[12].

an der Westküste Kleinasiens, Leiden 1970 (*EPRO*, 15); VIDMAN 1970; R.E. WITT, *Isis in the Graeco-Roman World*, London 1971; MALAISE 1972; DUNAND 1973, I-III; F. SOKOLOWSKI, *Propagation of the Cult of Sarapis and Isis in Greece*, «GrRomByzSt», 15, 1974, pp. 441 sgg.; F. SOLMSEN, *Isis among the Greeks and Romans*, Harvard UP 1980. Si vedano inoltre F. DUNAND, *Cultes égyptiens hors d'Égypte. Essai d'analyse des conditions de leur diffusion*, in *Religions, pouvoirs, rapports sociaux*, «Ann. Litt. Univ. Besançon. Centre rech. hist. anc.», 32, 1980, pp. 64-148; L. VIDMAN, *Isis und Sarapis*, in M.J. VERMASEREN (a cura di), *Die orientalischen Religionen im Römerreich*, Leiden 1981, pp. 121-156; M. MALAISE, *La diffusion des cultes égyptiens dans les provinces européennes de l'empire romain*, in *ANRW*, II, 17, 3, 1984, pp. 1615-1691; WALTERS 1988; TURCAN 1989, pp. 77-127. Tra gli studi più recenti di sicuro riferimento: MORA 1990, I-II; TRAN TAM TINH 1990, pp. 761-796 (con ulteriore bibl. a p. 762); J. EINGARTNER, *Isis und ihre Dienerinnen in der Kunst der römischen Kaiserzeit*, Leiden 1991 (= «Mnemosyne», Suppl. 115).

[8] Sul carattere ctonio delle divinità indigene a Cirene: L. BESCHI, *Divinità funerarie cirenaiche*, «ASAtene», XLVII-XLVIII, N. S., XXXI-XXXII, 1969-1970 [1972], pp. 133-341 e, da ultimo, G. PUGLIESE CARRATELLI, *KYRENAIKA*, in *QAL* 1987, p. 31.

[9] Per un quadro sintentico ed esauriente sulla problematica relativa al culto dell'ariete nell'Africa del Nord e sulla questione dell'identificazione cirenea del dio libyo-egizio con il greco Zeus, anche in riferimento alla *chora*: A.M. BISI, *Origine e diffusione del culto cirenaico di Zeus Ammon*, in *Cambridge* 1983, pp. 307-317 (spec. pp. 307-312; ivi bibl.). Vedi inoltre E. FABBRICOTTI, *Divinità greche e divinità libie in rilievi di età ellenistica*, in *QAL* 1987, pp. 231-233, note 29-49 (con bibl.).

[10] HEROD., IV, 188.

[11] Si veda al riguardo anche L. BACCHIELLI, *La scultura libya in Cirenaica e la variabilità delle risposte al contatto culturale greco-romano*, in *QAL* 1987, pp. 486-487. Si tratta in definitiva di un processo di acculturazione che riveste di forme mediate dal mondo egizio e da quello greco divinità libye di piu oscura origine. Tale processo emerge dai passi erodotei sulla religione dei Libyi (HEROD., II, 18, 32, 50; IV, 158, 168-198).

[12] In DIOG.LAERT., *Proem.*, 10 (= Th. HOPFNER, *Fontes historiae religionis Aegyptiacae*, 1922-1925, 60) si ricorda che Ecateo e Manetone consideravano divinità il Sole e la Luna (Osiride e Iside). In DIOD., I, 21 viene richiamata l'identificazione di Iside con Selene. Vedi per entrambi MORA 1990, II, p. 70. Sull'identificazione in età romana di Iside con Selene e con Luna: DUNAND 1973, III, p. 278 sg.; MALAISE 1972, p. 181.

In seguito alla fondazione della colonia di Cirene nella seconda metà del VII secolo la dea epicoria libya improntata alla cultura egizio-faraonica assunse spiccati caratteri demetriaci; il dio Ammon venne assimilato a Zeus, sebbene in entrambi i casi gli ambienti indigeni si mostrassero più fedeli alle credenze locali[13]. Evidentemente i Greci, che portarono gli dei patrii nel paese, si affrettarono anche a sacrificare agli dei del luogo; ciò doveva rappresentare, nella comune concezione di divinità encorie, un elemento di coesione pari alla stipulazione di accordi[14]. Nel corso del tempo, grazie anche al costume dei matrimoni misti[15], venne a crearsi una sorta di fusione culturale delle due sfere religiose, o, forse meglio, un tipo di sincretismo-giustapposizione il cui riflesso può cogliersi nella coesistenza tra le due religioni, l'una greca, l'altra autoctona, ma vestita sovente alla greca[16].

La situazione di convivenza pacifica tra l'elemento libyo e quello greco, percepita dalle fonti antiche[17], sembrerebbe rispecchiata nella riforma di Demonatte di Mantinea, in base alla quale i cittadini di origine therea e i *perìoikoi*, ossia, come suggerisce Pugliese Carratelli, i Libyi ellenizzati per effetto della lunga coesistenza con i primi coloni, vennero compresi nella prima delle tre *philaì*[18]. Nel tempo questo processo trova espressione nell'accertata partecipazione, almeno a partire dal IV secolo a.C., della popolazione mista greco-libya ai riti cirenei di Demetra, che erano celebrati nel Santuario dell'Uadi Bel Gadir[19].

[13] La rapida ellenizzazione dell'Ammon di Siwa, testimoniata dalla documentazione numismatica cirenaica già alla fine del VI secolo a.C., va posta in parallelo a quella di Iside. Vedi CHAMOUX, 1953, pp. 320 sgg., 341; E. FABBRICOTTI, in *QAL* 1987, p. 233.

[14] Vedi C. NENCI, S. CATALDI, *Strumenti e procedure nei rapporti tra Greci ed Indigeni*, in *Forme di contatto e processi di trasformazione nelle società antiche. Atti del Convegno di Cortona. 24-30 maggio 1981*, Pisa-Roma 1983, p. 586.

[15] Vedi spec. D. WHITE, in *QAL* 1987, pp. 79-80, note 73 (ivi fonti e bibl.) sgg.

[16] Per quanto riguarda il sincretismo religioso in Cirenaica, si veda la posizione di STUCCHI (in *QAL* 1987, pp. 204 sgg. e spec. p. 214) in riferimento alla tesi di P. LÉVÊQUE (*Essai et typologie des syncrétismes*, in *Le Syncrétisme dans les religions grecque et romaine. Colloque Strasbourg 1971*, Paris 1973, pp. 179-187).

[17] Vedi spec. D. WHITE, in *QAL* 1987, p. 79 e note 70 sgg. (ivi riferimenti e bibl.).

[18] HEROD., IV, 1-61. G. PUGLIESE CARRATELLI, in *QAL* 1987, pp. 27-28. Vedi anche CHAMOUX 1953, pp. 221-224; STUCCHI 1975, p. 15. Sull'integrazione dell'elemento libyo con quello greco vedi ancora C. DOBIAS-LALOU, *Noyau grec et éléments indigènes dans le dialecte cyrénéen*, in *QAL* 1987, pp. 85-91.

[19] D. WHITE, in *QAL* 1987, p. 82 e nota 98 con bibl. Secondo lo studioso l'interpretazione del culto cireneo da parte del sostrato religioso locale ha contribuito nel corso dell'età arcaica alla prima rapida espansione del culto di Demetra in Cirenaica.

Presupposto ed esito della convivenza tra le due religioni fu che, riguardo al culto in esame, la divinità ctonia libyo-egizia venne precocemente associata alle greche Demetra e Persefone[20]. Legata all'agricoltura ma soprattutto all'intera sfera della fecondità, e pertanto anche alla maternità e alla rinascita, la dea aveva in comune con esse un ampio campo di competenze.

L'equazione Isis = Demeter, testimoniata per l'Egitto ripetutamente da Erodoto[21], si concretizzò certamente dapprima sul Delta, come sembrano confermare molte leggende greche che associano Demetra a Iside ed all'Antico Egitto. Negli *hieroi logoi* dell'Heraion di Argo Io era identificata con Isis ed Epaphos con il toro Apis; da essi trasse ispirazione Eschilo nelle *Supplici*[22]. Secondo Erodoto, inoltre, i Thesmophoria sarebbero stati recati alle donne pelasge proprio dalle Danaidi[23].

Gli antichi rapporti dei Cirenei con i Greci di Naukratis, i quali onoravano in Iside la greca Demetra, sono attestati a Cirene dai rinvenimenti nel Santuario Extraurbano di Demetra[24]. Gli stretti legami del paese

[20] Sul culto di Demetra a Cirene da ultimo: D. WHITE, in *QAL* 1987, pp. 67-84. Vedi inoltre CHAMOUX 1953, pp. 265-267; STUCCHI 1975, pp. 10, 66 nota 6, 104 sg., 108, 122; LARONDE 1987, pp. 363 sgg.; L. BACCHIELLI, in *Cirene* 1988, pp. 22-31; S. STUCCHI, *Rec. a G.P. Schaus, The extramural Sanctuary of Demeter and Persephone at Cyrene, Libya-Final Reports. II, The East Greek Island and Laconian-Pottery*, «Arch.Class.», XLII, 1990, pp. 460-467 (spec. pp. 464 sg., 467).

[21] HEROD., II, 59, 123, 156, 171. Vedi anche DIOD., I, 13 sgg. Sull'identificazione di Iside con Demetra: K.S. KOLTA, *Die Gleichsetzung ägyptischer und griechischer Götter bei Herodot*, Tübingen 1968, pp. 42-51. Vedi anche VIDMAN 1970, pp. 11, 33; MALAISE 1972, pp. 180, 187; DUNAND 1973, III, pp. 265-267; TRAN TAM TINH 1990, pp. 781, 793 sg.; V.A. TOBIN, *Isis and Demeter: Symbols of Divine Motherhood*, «JARCE», XXVIII, 1991, pp. 187-200 (l'Iside egiziana del Vecchio, Medio e Nuovo regno sembrerebbe piuttosto diversa dalla greca Demetra, a dispetto dell'insistenza delle fonti letterarie sull'identificazione delle due divinità).

[22] Sull'identificazione di Iside con Io: *infra*, p. 237 e nota 233. Sulla conoscenza dell'Egitto e particolarmente dei culti egizi da parte dei Greci di età arcaica e classica, attestata ampiamente nelle fonti letterarie: DUNAND 1973, II, pp. 1 sgg. Sulla problematica in genere: M.M. AUSTIN, *Greece and Egypt in the Archaic Age*, Cambridge 1970 e, da ultimo, F. DE SALVIA, *Cultura egizia e cultura greca in età pre-ellenistica: attrazione e repulsione*, «EgVicOr», 12, 1989, pp. 125-138 (ivi bibl.). Una significativa testimonianza dell'impatto delle divinità egizie in Grecia trapela dai nomi teoforici di alcuni sacerdoti eleusini: D. PLACIDO, *Isis, la oligarquía ateniense y las tradiçiones áticas*, «MemHistAnt», 5, 1981, pp. 249-252. Si veda ancora, con particolare riguardo al culto di Dioniso ad Atene, M. GUARDUCCI, *Dioniso e il loto*, «NumAntCl», X, 1981, pp. 53-69.

[23] HEROD., II, 171. Vedi anche DIOD., I, 29, 1-2. Vedi inoltre la tesi, oggi superata, di P. FOUCART, *Les Mystères d'Eleusis*, Paris 1914, pp. 20-40 e, al riguardo, D. WHITE, in *QAL* 1987, p. 81.

[24] Scarabei e sigilli egittizzanti del tipo presente a Naukratis, datati tra il 610 e il 570 a.C., sono stati rinvenuti sia a Tocra che a Cirene. Per Tocra: J. BOARDMAN-J. HAYES, *Excavations at Tocra 1963-1965. The Archaic Deposits I*, Oxford 1966, p. 165; per Cirene: D. WHITE, *Excavations in the Sanctuary of Demeter and Persephone at Cyrene. Fourth Preliminary Report*, «AJA», 80, 1976, p. 177; S. LOWENSTAM, in *The Extramural Sanctuary of Demeter and Persephone at Cyrene, Libia. Final Reports* (a cura di D. White), III, Philadelphia 1987, pp. 1-4 sgg.

con l'Egitto nel corso del VI secolo a.C. sono largamente documentati, trovando particolare evidenza nel matrimonio di Ladice cirenea con il faraone Amasis (568-526 a.C.)[25]. Questi elementi contribuiscono a delineare le condizioni storiche ed allo stesso tempo richiamano i paralleli più antichi per l'associazione cirenea Iside-Demetra.

L'assimilazione tra le due divinità, tuttavia, non comportò a Cirene un'identificazione nei riti, perché, almeno nel V secolo a.C. — testimone Erodoto — essi si mantenevano distinti. Certamente Demetra divenne Libyssa a Cirene, accogliendo caratteri della divinità epicoria libyo-egizia, mentre le fedeli isiache adottarono le usanze greche; a differenza di quelle della *chora*, esse mangiavano la carne di maiale[26]. Sebbene vari elementi possano far pensare che nel corso dell'età arcaica Iside fosse venerata in associazione a Demetra nel Santuario Extraurbano della dea, così come a Tocra[27], nel V secolo tuttavia doveva esistere a Cirene una forma di culto autonoma, parallela, per onorare la quale le donne di Cirene non mangiavano carne di vacca.

Nel V secolo a.C., inoltre, la città era interessata alla politica ateniese in Egitto e pertanto all'intesa con l'elemento libico in funzione antipersiana[28]. In questo ambito va rilevato il progressivo emergere dello strato libyo e quindi delle credenze religiose indigene. Esso trova sanzio-

[25] HEROD., II, 181, 2 sgg. Sotto il regno di Amasis, faraone filelleno, dedicante di offerte nei santuari di Delfi, Samo e Cirene (Delfi: HEROD., II, 180, 2; Samo e Cirene: HEROD., II, 182, 1; cfr. III, 47, 2), fiorì prospera in Egitto la cultura greca. R.M. COOK, *Amasis and the Greeks in Egypt*, «JHS», 57, 1937, pp. 227-237; E.D. FRANCIS-M. VICKERS, «AJA», 88, 1984, pp. 68-69. Su Cirene e l'Egitto saitico: CHAMOUX 1953, pp. 135 sgg., 143, 149 sgg.; J. BOARDMAN, *The Greek Overseas*, London 1980 (III ed.), p. 156; S. STUCCHI, *Problems concerning the Coming of the Greeks to Cyrenaica and the Relations with their Neighbours*, in *Greek Colonists and Native Populations. Australian Congress of Classical Archaeology. Sydney 1985* (= «MedA», 2, 1989), pp. 73-84 (spec. pp. 74-76). Sui rapporti tra Amasis e Policrate di Samo: J. LABARDE, *Polycrate, Amasis et l'anneau*, «AntCl», 53, 1984, pp. 15-34; I. KOENIG, *Die Xenia zwischen Polikrates und Amasis*, «PP», 44, 1989, pp. 321-340. Sui rapporti tra l'Egitto e la Grecia in età arcaica: *supra*, nota 22 (ivi ulteriore bibl.).

[26] Si veda a tal proposito D. WHITE, in *QAL* 1987, p. 82. Sul *tabù* isiaco per la carne di maiale: PLUT., *De Iside*, 353, 8; ma vedi anche DUNAND 1973, II, p. 122, nota 2 e spec. p. 204 e nota 3. La *chora* di Cirene si mantiene più aderente al carattere libyo del culto rispetto alla città.

[27] Sul culto di Demetra a Tocra, contemporaneo allo stanziamento della città: BOARDMAN, HAYES, *op. cit.*, p. 17.

[28] La città, che abbandona con Arcesilao IV la politica filoachemenide dei Battiadi, viene associata nella pubblicistica attica ai temi mitologici che propagandavano l'impresa transmarina del 462 a.C.: P. SALMON, *La politique égyptienne d'Athènes*, Bruxelles 1965, pp. 90 sgg. Si veda da ultimo L. BRACCESI, *Antenoridi, Veneti e Libyi*, in *QAL* 1987, pp. 11-13 (ivi bibl.). Sull'età degli ultimi Battiadi: A. LARONDE, *Cyrène sous les derniers Battiades*, in *Cyrene* 1988, pp. 35 sgg. (ivi bibl.).

ne nel corso della riforma democratica seguita alla caduta della monarchia, quando i figli di un sol genitore cittadino sembra che fossero stati immessi ufficialmente nella cittadinanza[29].

Le condizioni storiche e sociali delineate, parallelamente alla testimonianza delle fonti letterarie, possono portare a supporre che almeno a partire dall'età erodotea Iside fosse venerata in un *temenos* dedicato alla dea, l'esistenza del quale può forse collegarsi con il calo d'importanza che subì il Santuario Extraurbano di Demetra proprio nel V secolo a.C. Ad Atene, d'altra parte, Iside riceveva gli omaggi dei mercanti egiziani già nel V secolo a.C. ed il suo culto, fondato al Pireo con l'accordo delle autorità locali prima del 333 a.C., sembra considerevolmente attestato in età classica[30]. A tal riguardo può forse pensarsi che, come già si è supposto per l'introduzione del culto di Zeus Ammon, presente ad Atene prima del 363 a.C., la religione isiaca si sia diffusa in Attica grazie anche ai rapporti con la Cirenaica[31].

[29] Alla bibl. inerente citata sino ad ora aggiungi M.L. LAZZARINI, *Libyi nell'esercito di Cirene*, in *QAL* 1987, pp. 171-174, spec. pp. 171-173, anche in connessione con il passo della *Politica* di Aristotele (VI, 4, 1319 b) in cui si dà notizia di una ristrutturazione delle tribù. Vedi inoltre L. GASPERINI, *Echi della componente autoctona nella produzione epigrafica cirenea*, in *QAL* 1987, pp. 403-413, spec. p. 405, riguardo all'antica pratica dello *ius connubii*; A. LARONDE, *Greeks and Libyans in Cyrenaica*, in *Greek Colonists and Native Populations. Australian Congress of Classical Archaeology. Sydney 1985*, Oxford 1990, pp. 178-180. Sui rapporti tra Greci e Libyi: S. STUCCHI, *Problems concerning the Coming of the Greeks to Cyrenaica and the Relations with their Neighbours, ibid.* (= «MedA», 2, 1989), pp. 73-84 (spec. pp. 76-84); LARONDE, in *Greek Colonists and Native Populations*, cit., pp. 169-180. Sulla vicenda di Anteo cantata da Pindaro: P. GIANNINI, in *Cirene* 1988, p. 70 e nota 48. Sulla riforma democratica a Cirene: L. BACCHIELLI, *Modelli politici e modelli architettonici a Cirene durante il regime democratico*, in *Cambridge* 1983, pp. 1-14; LARONDE 1987, p. 27; L. BACCHIELLI, in *Cirene* 1988, pp. 17 sgg. (ivi bibl.).

[30] ARISTOFANE, *Uccelli*, v. 1296. Già attorno al 400 a.C. un Ateniese portava il nome *Isigenes*: DUNAND 1973, I, pp. 27 sgg. Vedi S. DOW, *The Egyptians Cults in Athens*, «HarvTheolR», 30, 1937, pp. 183-232; DUNAND 1973, II, pp. 4 sgg.; R.R. SIMMS, *Isis in Classical Athens*, «CIJ», 84, 1989, pp. 216-221.

[31] Sull'introduzione del culto di Zeus Ammon ad Atene: DUNAND 1973, II, pp. 3-4. In generale sull'origine e la diffusione del culto cirenaico del dio: A.M. BISI, in *Cambridge* 1983, pp. 307-317 (spec. pp. 307-311). Sull'importanza del ruolo mediatore svolto da Cirene nei riguardi delle culture greca ed egiziana: CHAMOUX 1953, pp. 167, 240, 331 sgg.; BOARDMAN, *The Greek Overseas*, cit., pp. 156 sgg.; STUCCHI, in *Greek Colonists and Native Populations*, cit., pp. 73-76 (sul santuario di Siwa: pp. 74 sg.). I rapporti tra Atene e la Cirenaica, particolarmente evidenti in campo artistico, sono attestati soprattutto a partire dalla seconda metà del V secolo a.C., ossia dal costituirsi del regime democratico a Cirene: S. STUCCHI, *Il progetto del Parthenon ed il progetto dell'Olympieion di Cirene*, in *Parthenon-Kongress. Basel, 4.bis 8. April 1982. Referate und Berichte*, Mainz 1984, pp. 80-92, 374, tav. 5; L. BACCHIELLI, in *Cambridge* 1983, pp. 1-14 (ivi bibl.); LARONDE 1987, pp. 137 sgg.; S. STUCCHI, *L'Olympieion di Cirene ed il Partenone di Atene. Il progetto classico e quello classicista della cella dell'Olympieion*, in *Praktika tou XII Diethnous Synedriou Clasikes Archaiologhias. Athina, 4-10 septembriou 1983*, Athina 1988, pp. 192-197, tavv. 68-69. Sembra tuttavia che ad Atene il culto di Iside fosse riconosciuto ufficialmente solo all'inizio del II secolo a.C. (WALTERS 1988, p. 60 e nota 30, ivi bibl.; sull'Iseo delle pendici dell'Acropoli: *infra*, nota 82). In questa età le monete ateniesi raffigurano Iside-Demetra (DUNAND 1973, II, p. 12; TURCAN 1989, p. 84). L'aspetto demetriaco di Iside ad Atene, che riflette la vicinanza di Eleusi e si concentra sul panorama mitologico della dea fornito dalle fonti greche, sia di età classica che di età ellenistica (sull'Inno di Maronea: *infra*, p. 216), rappresenta un altro elemento in comune tra il culto cireneo e quello ateniese.

Il carattere «libyo» di Iside a Cirene, il suo stretto legame con Demetra Libyssa ed altri elementi portano a credere che in epoca classica il culto della dea fosse insediato al di fuori dell'area urbana in senso stretto. La situazione dell'inurbamento del sito di Cirene in questa età[32] e, pariteticamente, i numerosi indizi, di cui si tratterà in seguito, dell'esistenza nell'area acropolitana di un santuario della divinità libyo-egizia già prima dell'età romana (cfr. fig. 1), potrebbero suggerire l'ipotesi che in età classica il culto di Iside fosse stanziato sulla collina dell'Acropoli, al di fuori della cinta urbana[33]. Le mura di protezione del colle, d'altra parte, che sono datate in epoca ellenistica, si adattano a contenere il ripido pendio nel rispetto dell'area in seguito occupata dal Tempietto di Iside e Serapide ed inglobano una porta di età anteriore. Questa circostanza farebbe supporre se non altro una frequentazione del sito e delle sue adiacenze prima dell'età ellenistica[34].

Un caso che per certi versi potrebbe rivelarsi analogo si riscontra a Kyme, il centro più importante del culto isiaco nell'Eolide, ove sull'Acropoli si è rinvenuto un santuario del IV secolo a.C. dedicato ad una divinità femminile in cui si è vista Afrodite — probabilmente la dea epicoria del luogo — la quale, piuttosto che rimpiazzata, sembrerebbe essere stata assimilata nel corso dell'età ellenistica ad Iside[35].

Il collegamento diretto del sito acropolitano di Cirene con il centro cittadino ed allo stesso tempo l'isolamento del luogo anche rispetto all'impianto urbano di età classica potrebbero essere stati elementi favorevoli per lo stanziamento del santuario libyo-egizio, ove si celebravano le feste di cui parla Erodoto. L'area sacra potrebbe pensarsi di un tipo

[32] S. STUCCHI, *Cirene 1957-1966. Un decennio di attività della Missione Archeologica Italiana a Cirene*, Tripoli 1967 (= *Quaderni dell'Istituto Italiano di Cultura di Tripoli*, 3), pp. 41 sgg.

[33] Sulla cinta muraria di Cirene e in particolare su quella dell'Acropoli: STUCCHI, *Cirene 1957-1966*, cit., pp. 16 sgg. (spec. pp. 18, 22-24). Vedi inoltre *infra*, nota 108.

[34] L'argomento verrà discusso in seguito, in relazione al santuario acropolitano (*infra*, pp. 195 sgg.).

[35] A. SALAČ, «BCH», 49, 1925, pp. 476-478; DUNAND 1973, III, p. 85 e nota 1, pp. 86 sgg.; WILD 1984, pp. 1767, 1769-1770, n. 9 (bibl. a nota 61), fig. 10. Salač ha pensato che a Kyme nel II secolo a.C. il culto di Iside avesse soppiantato quello di Afrodite; così Dunand. L. CASTIGLIONE («Gnomon», 45, 1937, p. 523), invece, ha abbassato la datazione all'età imperiale, seguito da Wild; quest'ultimo ha ritenuto che la dea egizia venisse semplicemente accolta entro il *temenos* di Afrodite. La presenza di Iside nei santuari di Afrodite e la sua graduale assimilazione alla dea greca, talvolta sino a soppiantarne il culto, sembra testimoniata in età pre-romana anche ad Atene e a Dion (*infra*, nota 219, ivi bibl.).

non dissimile dal semplice impianto rupestre che è documentato a Thera nel III secolo a.C., se non già a partire dal IV, ove il culto può esser giunto proprio tramite Cirene[36].

Commentano queste prime fasi della religione isiaca in Cirenaica alcuni documenti archeologici attestanti l'identificazione della dea epicoria con Demetra: tra essi un busto marmoreo di divinità con melagrana e corona di urei, proveniente dalla necropoli di Cirene, che è datato nella seconda metà del V secolo a.C.[37] (tav. I,1); una terracotta da Tocra raffigurante una dea con alto *polos* coronato da urei, rinvenuta nel Santuario di Demetra e datata nel tardo V secolo a.C.[38] (tav. I,2). La forma sincretica della divinità mantiene evidenti le tradizioni encorie. Aspetto più propriamente greco presenta una statuetta da Bengasi, datata nel tardo V secolo a.C. (tav. I,3). In chitone e *himation*, con maialino e cesto di melagrane nelle mani, la dea reca una sorta di *basileion* sul capo, attributo peculiare di Iside[39].

È possibile che queste immagini si riferiscano a manufatti dedicati nei santuari di Demetra da personaggi libyo-greci e greco-egizi, in qualità di piccole opere dell'artigianato greco-coloniale teso all'individuazione iconografica della dea epicoria.

[36] Per una possibile analoga trasmissione del culto isiaco: *infra*, p. 213 e nota 158. Il culto di Iside è archeologicamente attestato a Thera almeno a partire dall'età di Tolomeo Filadelfo: VIDMAN 1970, p. 43; R. SALDITT TRAPPMANN, *Tempel der ägyptischen Götter in Griecheland und an der West-Künste Kleinasiens*, Leiden 1970 (*EPRO*, 15), pp. 67-68; DUNAND 1973, II, pp. 123-129 (ivi anche sulla possibile presenza di due isei nella città nel III secolo a.C., ossia il santuario rupestre e quello che Artemidoro di Pergé restaurò nell'età di Tolomeo III).

[37] Inv. n. 14.021. La scultura era completata con ornamenti in metallo fissati nei forellini ricavati ai lati del collo, ai margini della corona di urei e nella corona stessa, in corrispondenza delle tempie. S. FERRI, *Divinità ignote*, Firenze 1929, p. 7, tav. XIX; E. PARIBENI, «Atti e memorie Soc. Magna Grecia», N.S. II, 1958, p. 64, tav. XIX, 3; PARIBENI 1959, p. 25, n. 30, tav. 36; Beschi, art. cit. a nota 8, p. 213 sg., n. 6, fig. 62

[38] R.A. HIGGINS, *Catalogue of terracottas. British Museum*, London 1954, I, p. 384, n. 1446, tav. 198; J. BOARDMAN-J. HAYNES, *Excavations at Tocra 1963-1965. The Archaic Deposits II and Later Deposits*, Oxford 1973, p. 91, T 154, tav. 49 e p. 100.

[39] HIGGINS, *op. cit.*, I, p. 387, n. 1460, tav. 199; P. PENSABENE, *Statuine fittili votive dalla χωρα cirenea*, in *QAL* 1987, p. 101, nota 81 (ove si nota che statuine con simile acconciatura sono attribuite ad Iside in DUNAND 1973, III, tav. XI, 2: da Myrina); M.T. JERRARY, in *QAL* 1987, p. 42, fig. 2. Si veda anche la terracotta dalla *chora* cirenea, datata nel IV secolo da Pensabene, con *toupet* che richiama da vicino l'acconciatura isiaca (PENSABENE, in *QAL* 1987, pp. 94, 100-101, 122, n. 19: n. inv. 2135). In riferimento ai manufatti citati offrono utili elementi di raffronto le osservazioni di Tran Tam Tinh sulla coroplastica greco-egiziana quale espressione di una religiosità nuova, atta a soddisfare le esigenze della popolazione greca stabilitasi in Egitto da più di una generazione e della popolazione egiziana più o meno ellenizzata (V. TRAN TAM TINH, *L'acculturation des divinités grecques en Égypte*, in *Iconographie classique et identités régionales. Paris, 26-27 mai 1983*, Paris 1986 [= «BCH», Suppl. XIV], pp. 356-363).

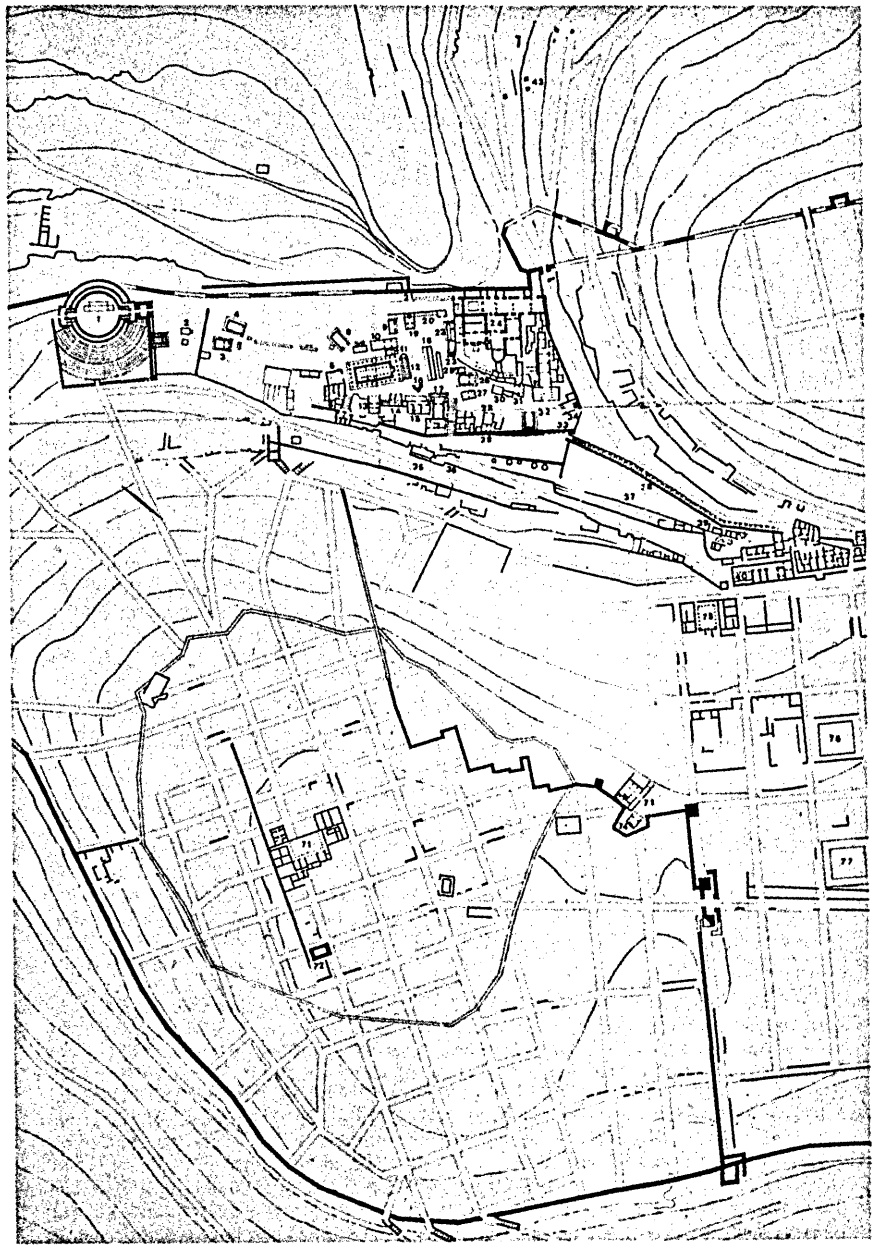


Fig. 1: Cirene, settore occidentale della città, planimetria generale. A Nord (verso destra) è la Terrazza della Myrtousa con il Santuario di Apollo (n. 13: Tempio di Iside), a Sud la collina dell'Acropoli (nn. 73-74: Santuario di Iside e Serapide; da STUCCHI 1975, tav. I).

2. La fase ellenistica del culto di Iside a Cirene

Cirene possiede due luoghi di culto isiaco (fig. 1): il tempietto sul ripiano inferiore della Terrazza della Myrtousa, nel centro religioso della città, sorto all'interno dell'area sacra ad Apollo intorno all'inizio dell'età tolemaica, ed il santuario sulle pendici nord-orientali dell'Acropoli, immediatamente fuori le mura che difendono il colle, attribuito all'età romana.

2.1. Il Tempio di Iside nel Santuario di Apollo

Il Tempio di Iside, il primo dedicato a questa divinità di cui restino testimonianze archeologiche, venne scoperto negli anni '20 da Ghislanzoni, nel corso dello scavo dell'area prospiciente il Tempio di Apollo; esso venne in seguito restaurato nel rispetto delle forme che acquisì in epoca romana (tav. II,1)[40].

L'edificio fu innalzato immediatamente a Sud del Tempio di Apollo (fig. 2), incastrando parte della cella contro un muro di terrazzamento che sostruiva il ripido pendio su questo lato del ripiano inferiore della Myrtousa. La posizione forzata tra pendio e tempio costrinse ad adattare il monumento ad una pianta rettangolare più ampia in facciata che in profondità (fig. 3). Le pareti, in buona parte conservate, soprattutto quelle a monte, furono mantenute nei rifacimenti di età romana (tav. II,2).

L'*oikos* ricorda nel tipo di struttura il Donario degli Strateghi (fig. 1, n. 32), con piccoli ortostati in basso, cornice interna di divisione tra zoccolo e parte alta

[40] C. ANTI, *L'esplorazione archeologica italiana della Cirenaica*, in *Documenti di Cirene antica* (= «RivFil», N.S. VI, 1928), Torino 1929, p. 169; L. PERNIER, *Campagna di scavi a Cirene nell'estate del 1925*, «Africa Italiana», I, 1927, pp. 132-134, fig. 1 (per la pianta del tempio: ID., *Il Tempio e l'Altare di Apollo a Cirene*, Bergamo 1935, tavv. I, IV). Ulteriori notizie in L.V. BERTARELLI, *Libia. Guida d'Italia del Touring Club Italiano*, Milano 1929, p. 404; G. OLIVERIO, *Scavi di Cirene*, Bergamo 1931, p. 62; P. ROMANELLI, *La Cirenaica romana*, Verbania 1943, p. 223, fig. 26; C.G.C. HYSLOP APPLEBAUM, *Cyrene and ancient Cyrenaica*, Tripoli 1945, p. 28 sg.; R.G. GOODCHILD, *Cyrene and Apollonia. An Historical Guide*, I ed., London 1959, p. 59; ID., *ibid.*, II ed., London 1963, p. 61 sg.; ID., *ibid.*, III ed., s.l. 1970, p. 85. Sulla datazione del monumento e sull'identificazione delle sue fasi costruttive vedi spec. A. ROWE, *Cyrenaican Expedition of the University of Manchester 1955, 1956, 1957*, Manchester 1959, pp. 34-37 (datato nel III sec. a.C., con un rifacimento del I d.C.); G. PESCE, *Cirene*, in *EAA*, II, Roma 1959, p. 676 (datato nel III a.C., con rifacimenti nel I d.C., nell'età di Adriano e in quella di Caracalla); VIDMAN 1970, pp. 30, 111; GOODCHILD 1971, pp. 122-123, fig. 64 f.t. A Stucchi si deve la prima compiuta interpretazione delle fasi di vita dell'edificio: STUCCHI 1975, pp. 100-101, fig. 89, pp. 243-244, fig. 233, pp. 319 sg., 334. Si veda ancora WILD 1981, pp. 21-22, 171, n. 7, fig. 10, tav. a p. 163; WILD 1984, pp. 1772, 1775, n. 11, fig. 13 (in entrambi gli studi Wild, che non menziona il lavoro di Stucchi, data il monumento in età adrianea); LARONDE 1987, p. 181 sg., fig. 50, p. 427 (segue la tesi di Stucchi).

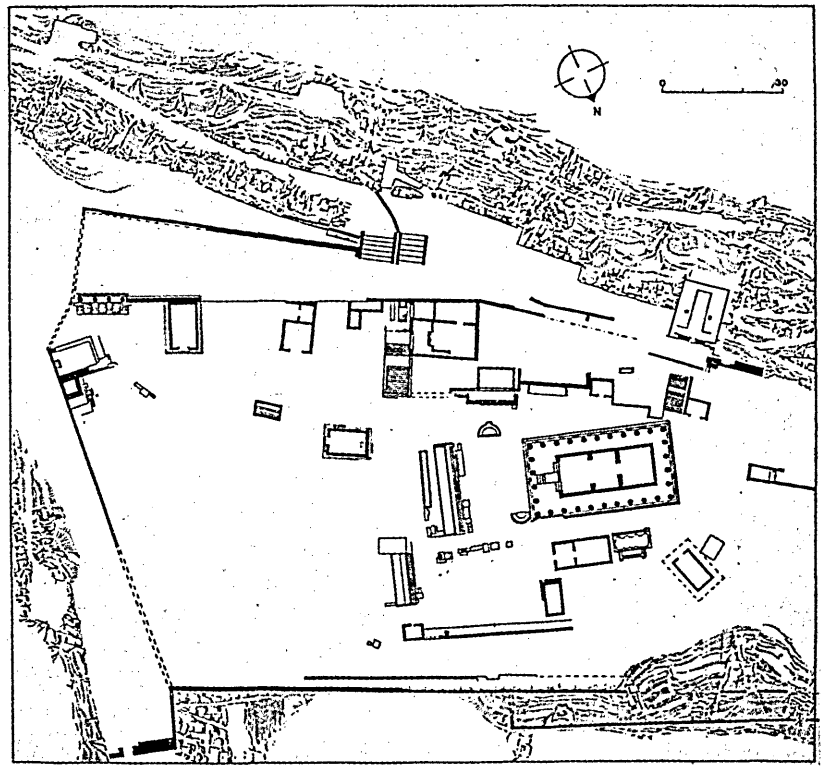


Fig. 2: Cirene, Terrazza della Myrtousa. Il Santuario di Apollo in età ellenistica secondo la ricostruzione planimetrica di S. Stucchi (l'*oikos* di Iside è a Sud del Tempio di Apollo; da STUCCHI, in *Cambridge* 1983, fig. 6.2 a p. 76).

della parete, muratura isodomica in quest'ultima parte (tav. III,1; cfr. tav. XIV)[41]. Il progetto dell'edificio si giova delle esperienze del Thesauros dei Cirenei a Delfi e partecipa insieme al Donario degli Strateghi allo sviluppo di un indirizzo architettonico propriamente cireneo nel Santuario di Apollo[42]. Anche nel tempietto può individuarsi un accurato principio regolatore nel proporzionamento

[41] Anche le dimensioni degli ortostati sono analoghe a quelle del Donario degli Strateghi. Il calcare grigio impiegato nel tempio è utilizzato negli edifici del Santuario di Apollo soprattutto in età tolemaica. Sullo Strategheion: STUCCHI 1975, pp. 95-99 (ivi bibl.), figg. 85-88, tav. I, n. 32.

[42] STUCCHI 1975, pp. 188-189. Sul Thesauros di Delfi: J. BOUSQUET, *Fouilles de Delphes*, II, 5. *Le Trésor de Cyrène*, Paris 1952; STUCCHI 1975, p. 61 sg., nota 1 (bibl.), figg. 49, 81.

dimensionale degli elementi, in base al quale la profondità e la larghezza del vano interno dell'*oikos* sono state calcolate in rapporto di 1:1,5[43].

Stucchi ha datato il tempietto nei primi tempi del dominio tolemaico, più precisamente nell'ultimo ventennio del IV secolo a.C.

L'erezione dell'edificio va inquadrata nell'ambito della cospicua attività monumentale tesa ad abbellire la fascia meridionale della spianata inferiore della Myrtousa e va posta in relazione al rifacimento del Tempio di Apollo, da datare nella seconda metà del IV secolo, ma *ante* 308 a.C.[44]

L'area prospiciente il Tempio di Apollo su questo lato del ripiano inferiore era in parte regolarizzata già prima della costruzione dell'Iseo mediante un muro di terrazzamento in opera peseudoisodomica, del tipo che può vedersi intervenire anche in altri punti tra i dislivelli del terreno in cui è articolata la Myrtousa, sebbene solo con carattere episodico[45]. Il lato meridionale della spianata venne occupato da nuove costruzioni solo in seguito al definitivo innalzamento del muro di sostegno che separò i due principali ripiani della Myrtousa (figg. 1-2; cfr. fig. 8). Ad eccezione, infatti, di singoli monumenti che si addossarono a singoli settori terrazzati, che per quanto riguarda la zona dirimpetto al Tempio di Apollo possono individuarsi essenzialmente nell'edificio retrostante al «Donario a Gradinata» (fig. 1, n. 15) e in un apprestamento in relazione al muro di

[43] La profondità del vano misura m 3,53, la larghezza m 5,30, ossia 12 piedi per 18 piedi (p = m 0,294). Le dimensioni fornite da LARONDE (1987, p. 181), pertanto, non sono esatte. La costruzione della facciata dell'*oikos* con filari di blocchi alternativamente allacciati ai muri laterali fa escludere l'originaria presenza di un pronao, che invece appare nel Tesoro dei Cirenei a Delfi (STUCCHI 1975, figg. 49, 81).

[44] Sul rifacimento del Tempio di Apollo: L. PERNIER, *Il Tempio e l'Altare di Apollo a Cirene*, Bergamo 1935, pp. 71-95; S. STUCCHI, *Le fasi costruttive dell'Apollonion di Cirene*, «QAL», IV, 1961, pp. 55-81 (pp. 66-70); STUCCHI 1975, pp. 92-93, figg. 82-83; LARONDE 1987, pp. 104-105, 178 sgg. (con datazione più alta); S. ENSOLI VITTOZZI, *Il fregio figurato dal Vaso Portland. Echi di un mito cireneo*, in *Urbino* 1988 (decorazione frontonale). Sull'attività monumentale di questa fase nel Santuario di Apollo: STUCCHI 1975, pp. 92-93, 95-102, 105-107, 112-117, 121-124, 135-137, 139-141; C. PARISI PRESICCE, *Nuovi altari nel Santuario di Apollo a Cirene. Indagini preparatorie per la ricostruzione grafica delle fasi architettoniche dell'area sacra*, in *Lincei* 1987, pp. 141, 143-144, fig. 23. Si veda anche LARONDE 1987, pp. 178 sgg.

[45] Per quanto riguarda il lato meridionale della spianata inferiore si vedano ad esempio il muro sottostante ai Propilei Greci (S. ENSOLI, *Notizie sulla campagna di scavi del 1987 sulla terrazza della Myrtusa a Cirene*, in *Lincei* 1987, pp. 181 sgg., fig. 8; EAD., «LibyaAnt», in corso di stampa), quello di fondo dell'Edicola di Dioniso *Charatoides* (S. STUCCHI, *Gli approcci al Santuario cireneo di Apollo in età greca*, in *Cambridge* 1983, pp. 75 sgg., fig. 6.4, tav. 6.I), il muro di contenimento dell'edificio retrostante al «Donario a Gradinata» (STUCCHI 1975, p. 113, tav. I, n. 15: cfr. fig. 1), da identificare probabilmente con un *hestiatorion*, ed il muro di fondo della «Loggia dell'Alloro» (STUCCHI 1975, pp. 105-107, figg. 94-95, tav. I, n. 14: cfr. fig. 1; vedi *infra*, nota 46).

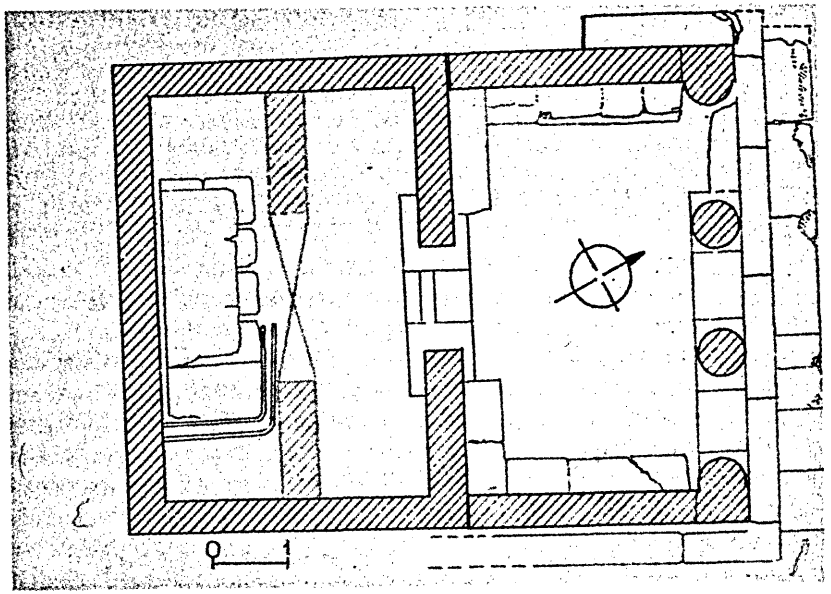


Fig. 3: Cirene, Santuario di Apollo. Il Tempio di Iside secondo la restituzione planimetrica di S. Stucchi (in tratteggio diverso le tre principali fasi costruttive; da STUCCHI 1975, fig. 89 a p. 100).

fondo della «Loggia dell'Alloro» (fig. 1, n. 14)[46], i monumenti che si allinearono con il lato posteriore lungo questo muro di terrazzamento o che in ogni caso ne tennero conto sono ad esso posteriori e tutti riferibili all'epoca ellenistica (fig. 2; cfr. fig. 8)[47].

In relazione al rifacimento del Tempio di Apollo, che a partire da questa età fece mostra di marmi e vantò una nuova monumentalità, ed alla costruzione dei nuovi edifici su questo lato della spianata inferiore venne diversificato anche

[46] Il complesso architettonico della «Loggia dell'Alloro» è in fase di studio da parte della scrivente. Del monumento, su cui si è lavorato a partire dal 1988, saranno presto fornite le notizie preliminari, anche in relazione alla parziale anastilosi realizzata nelle campagne di scavo degli anni 1990 e 1991.

[47] Vedi STUCCHI 1975, p. 580, nota 4. Un termine *post quem* per la monumentalizzazione della fascia meridionale del ripiano inferiore della Myrtousa può essere costituito dal rifacimento marmoreo dell'Altare di Apollo, che reca l'iscrizione dedicatoria (*SEG*, IX, I, nn. 85-86) sul lato breve settentrionale ma non su quello meridionale: C. PARISI PRESICCE, in *L'espace sacrificiel dans les civilisations méditerranéennes de l'antiquité. Actes du Colloque tenu à la Maison de l'Orient. Lyon, 4-7 juin 1988*, Paris 1991, p. 162. Sul rifacimento dell'altare nel IV secolo a.C. ad opera di Filone: STUCCHI 1975, p. 59, nota 2, p. 90, nota 3 (ivi bibl.); LARONDE 1987, pp. 111 sgg.; PARISI PRESICCE, in *L'espace sacrificiel*, cit., p. 162.

il percorso viario all'interno del santuario, secondo una direttrice di sviluppo che, in linea con l'evoluzione delle aree sacre nel mondo greco, determinò un assetto policentrico delle attività cultuali[48]. Particolarmente riguardo alla zona intorno al Tempio di Apollo (fig. 2), la via più antica, che fiancheggiava verso Nord l'Altare di Filone e proseguiva in direzione del Teatro, passando tra il Tempio di Apollo e quello di Artemide — ove nel corso dell'età ellenistica fu costruito il Recinto del Mirto[49] — venne affiancata dalla via che costeggiava il gran tempio verso Sud, passando dinanzi ai nuovi edifici, e che raggiungeva la Grotta Oracolare (fig. 1, n. 7) mediante la scala posta presso l'angolo sud-occidentale del Tempio di Apollo.

La costruzione del Tempio di Iside rispecchia una logica storica che può delinearsi in tre punti fondamentali:

1) in primo luogo l'avvento dei Tolomei, i quali, sebbene rispettassero l'autonomia religiosa del paese, di certo favorirono, anche solo indirettamente, la diffusione dei culti egizi, tanto più che questi ultimi erano intimamente legati al culto del sovrano[50]. La politica religiosa dei Lagidi in Egitto, d'altra parte, dopo una prima fase tesa a stabilire un *modus*

[48] Si veda al riguardo C. PARISI PRESICCE, in *Lincei* 1987, pp. 144 sgg.

[49] STUCCHI 1975, p. 116 sg.; S. ENSOLI, in *Lincei* 1987, pp. 157-171, nota 1 (ivi bibl.), figg. 1-4; EAD., «LibyaAnt», in corso di stampa; EAD., in *Urbino* 1988.

[50] La Cirenaica passò sotto il dominio dei Tolomei a partire dall'ultimo ventennio del IV secolo a.C. Sulle vicende del paese, dall'episodio di Thibron al protettorato pro-Tolomeo di Ophellas, al governo di Magas ed all'unificazione della Cirenaica all'Egitto nel 246 a.C., conseguente alle nozze di Berenice con Tolomeo III, vedi E. BEVAN, *Histoire des Lagides. 323-30 av. J.C.*, Paris 1934, pp. 40 sgg. Vedi inoltre STUCCHI 1975, pp. 89-100 e nota 2; LARONDE 1987, pp. 41 sgg., 349, 356, sgg., 379 sgg. e *infra*, nota 123. Riguardo all'amministrazione della Cirenaica in età tolemaica, si consideri che essa rimase sempre divisa da quella dell'Egitto, costituendo il paese un possesso esterno, personale, dei Tolomei (E. WILL, «AntCl», XXIX, 2, 1960, pp. 369-390; R.S. BAGNALL, *The Administration of the Ptolemaic Possessions outside Egypt*, Leiden 1976, pp. 25-37, 214, 219 sg., 229, 234 sgg.; LARONDE 1987, pp. 417 sgg.). Quanto in particolare alla religione egizia in relazione al culto dei sovrani, in Egitto i Tolomei, in quanto successori dei faraoni, si giovarono della religione indigena proclamandosi sovrani di diritto divino. La coppia regale era infatti identificata con Isis ed Osiris, archetipi divini della sovranità (DUNAND 1973, I, pp. 27 sgg.; TURCAN 1989, p. 78). Arsinoe II fu la prima regina tolemaica ad essere identificata con Iside *post mortem* (FRASER 1972, pp. 236-237; DUNAND 1973, I, pp. 35-36; WALTERS 1988, pp. 10-11). A partire da Tolomeo III, dopo il 243/2 a.C., le regine furono regolarmente divinizzate in vita insieme ai loro sposi (FRASER 1972, pp. 219-220). I sovrani lagidi, inoltre, ricevevano un culto speciale a cui erano dedicati soprattutto i sacerdoti di Ptah in Memphis (D.J. CRAWFORD, J. QUAEGEBEUR, W. CLARYSSE, *Studies on Ptolemaic Memphis*, Lovanii 1980 = *Studia Hellenistica*, 24, pp. 23 sgg., 27 sgg., 47-81). Sul culto del sovrano in età tolemaica vedi anche H. HAUBEN, *Aspects du culte des souvrains à l'époque des Lagides*, in *Egitto e storia antica dall'ellenismo all'età araba. Atti del Colloquio Internazionale, Bologna 1987*, Bologna 1989, pp. 441-467; S. ENSOLI VITTOZZI, *Il fregio figurato del Vaso Portland. Echi di un mito cireneo*, in *Urbino* 1988 (in riferimento a Cirene e con ampia bibl. alle note 297 sgg.). Per un quadro storico sull'ideologia politica in età ellenistica nei suoi due aspetti di liberazione e di soggezione e in riferimento ad Iside come paradigma del «Rulership» vedi VERSNEL 1990, pp. 72-83, 83-96 (con ampie note bibl.).

vivendi tra Greci ed Egiziani, appare fusionista ed ellenizzatrice almeno a partire dal regno di Tolomeo Philadelphos, quando si cercò di conciliare la tradizione nilotica con la pietà ellenica, istituendo il culto di Serapide[51];

2) in secondo luogo si consideri la ripresa politica dell'oligarchia cirenea, a cui è legato il nuovo volto monumentale del Santuario di Apollo, a partire dal rifacimento marmoreo dell'altare e poi del tempio del dio[52]. Tesa al rafforzamento del significato politico del culto, essa si mosse, nel passaggio dalla conquista alessandrina al protettorato di Ophellas e all'età tolemaica, in sintonia con l'ideologia dinastica;

3) in terzo luogo va tenuto conto dell'emergere dell'elemento indigeno libyo, che una lunga tradizione, sostenuta dalla documentazione archeologica a partire dal IV secolo a.C., vuole integrato all'elemento greco[53]. La promulgazione del diagramma di Tolomeo I Soter intorno al 321 a.C., che riconfermò ufficialmente ai figli di Greci e di donne libie il diritto alla cittadinanza[54], fece sì che, *plenissimo iure*, essi partecipassero alla gestione del potere religioso, come indicano sia i ritrovamenti nel Santuario Extraurbano di Demetra che i monumenti del Santuario di Apollo.

Cirene inoltre offriva un terreno particolarmente fertile per il rilancio a partire dalla prima età tolemaica del culto libyo-egizio di Iside, particolarmente nella sua accezione demetriaca, che fu quella favorita dai Tolomei. Tacito e Plutarco tramandano che per istituire il culto di Serapide il re aveva fatto venire da Eleusi, in qualità di sacerdote dei mi-

[51] Sulla politica religiosa di Tolomeo I: W. SWINNEN, in *Les Syncrétisme dans la religions grecque et romaine. Colloque de Strasbourg 1971*, Paris 1973, pp. 115-133. Il culto di Serapide non prese mai vigore presso gli Egiziani, dimostrando il fallimento della politica intrapresa. Sull'istituzione del culto: FRASER 1972, pp. 251, 270, 272-275, 300, 804; J.E. STAMBAUGH, *Sarapis under the Early Ptolemies*, Leiden 1972 (*EPRO*, 25); DUNAND 1973, I, pp. 45 sgg.; W. HORNBOSTEL, *Sarapis. Studien zur Überlieferungsgeschichte, den Erscheinungsformen und Wandlungen der Gestalt eines Gottes*, Leiden 1973 (*EPRO*, 32); L. CASTIGLIONE, in *Hommâge à M.J. Vermaseren*, Leiden 1978 (*EPRO*, 68), pp. 298-232; TURCAN 1989, pp. 78-83. Sui santuari di Serapide: WILD 1984, pp. 1739-1851. Vedi ancora S. CURTO, *Serapide, dio egizano ed europeo*, in *Atti della giornata di studio «Dalla Quadrata alla Restaurazione»*, Brusasco 1986. Per il culto di Serapide a Cirene: *infra*, note 66, 121, 127, 177.

[52] Sui rifacimenti dell'Altare e del Tempio di Apollo: *supra*, rispettivamente note 44, 47. Sul rifacimento di IV secolo del Tempio di Apollo Archegetas nell'Agorà, da collegare alla ripresa degli aristocratici: STUCCHI 1975, p. 50, fig. 37, tav. I, n. 80.

[53] Vedi *supra* note 18, 29 (ivi bibl.).

[54] *SEG*, X, 1, ll. 2-3. Sulla datazione del diagramma da ultimo: LARONDE 1987, pp. 85-91.

steri, l'Eumolpide Timotheo[55], cercando forse di organizzare una sorta di «succursale» del celebre santuario eleusino[56].

Nel culto sincretistico greco-egizio, ove Sarapis-Pluton si apparentava con Dionysos-Sabazios, ma aveva nominalmente le funzioni infernali di Osiris, il dio era associato ad un'Iside che si identificava tanto con Demetra quanto con sua figlia Kore, divenuta nel regno dei morti Persefone. Certamente il mito di Iside egiziana autorizzava entrambe le interpretazioni. Iside veniva identificata con Demetra quando la dea era alla ricerca di Kore, ma con Kore-Proserpina quando sposava il re dei morti, assimilando la passione di Osiride a quella di Dioniso infante smembrato dai Titani[57].

Le caratteristiche della dea secondo la formulazione teorica di età tolemaica trovavano piena rispondenza a Cirene, ove la religione isiaca aveva raggiunto all'inizio dell'età ellenistica quella particolare condizione storica del culto, che i Tolomei cercarono di fondare ufficialmente *ex novo* e di diffondere nel bacino del Mediterraneo[58].

Se la particolare benevolenza dei Lagidi verso gli dei locali, parallelamente alle nuove condizioni storiche e sociali, portò a rendere meno internazionale e più locale il culto cireneo di Demetra nel Santuario del Bel Gadir, approfondendo i suoi caratteri libyi ed accentuandone l'aspetto ctonio e probabilmente misterico[59], allo stesso tempo prese vigore, for-

[55] TAC., *Hist.*, IV, 83, 2-3; PLUT., *De Iside*, 362 a; ARNOB., 5,5. Vedi FRASER 1972, pp. 200, 251; K. CLINTON, *The Sacred Officials of the Eleusinian Mysteries*, Philadelphia 1974, pp. 9, 43, 92. Timoteo, che si era interessato anche al mito di Cibele ed Attis, per la fondazione del culto di Serapide collaborò con l'egiziano Manéthon. Sulla figura di Timoteo come carismatico itinerante: BURKERT 1987 [1991], p. 54.

[56] DUNAND 1973, I, p. 73 sg.; TURCAN 1989, p. 80. Un curioso parallelo esiste tra la storia di Iside che pose sul fuoco il figlio della regina di Byblos (PLUT., 357, 16), per renderlo immortale, e quella analoga di Demetra e Demophon nel palazzo di Keleos (*Inno a Demeter*, 231 sgg.). Vedi *infra*, nota 97.

[57] DIOD., I, 23, 6-7; 96, 3-4; PLUT., *De Iside*, 35. Vedi TURCAN 1989, pp. 80-81 e nota 16. Sulla natura dell'originario legame di Demetra e Kore-Persefone: L.R. FARNELL, *The Cults of Greek States*, Chicago 1971 (rist.), III, p. 121; vedi anche G. ZUNTZ, *Persephone*, Oxford 1971, pp. 75-83.

[58] A partire dall'età tolemaica l'Egitto, integrato nella grande *koinè* ellenistico-romana, giocò un fondamentale ruolo di trasmissione religiosa ed artistica attraverso il Mediterraneo ellenizzato prima e l'Europa imperiale romana poi. Vedi E. BEVAN, *A History of Egypt under Ptolemaic Dynasty*, London 1927; A.K. BOWMAN, *Egypt after the Pharaons*, London 1986. Si veda inoltre *Egypt and the Hellenistic World*, in *Proceedings of the International Colloquium. Leuven 1982*, Lovanio 1983 (= *Studia Hellenistica*, 27); E. BRESCIANI, in *Gli interscambi culturali e socio-economici tra l'Africa settentrionale e l'Europa meridionale*, 1, Napoli 1986, pp. 83-98; *Egitto e storia antica dall'ellenismo all'età araba. Atti del Colloquio Internazionale, Bologna 1987* (a cura di L. Criscuolo, G. Geraci), Bologna 1989.

[59] E. FABBRICOTTI, in *QAL* 1987, p. 235. Sulla benevolenza dei Lagidi verso gli dei locali: FRASER 1972, p. 203.

se proprio a scapito della religione demetriaca, il culto di Iside e particolarmente di Iside-Demetra e di Iside-Persefone, aderente agli aspetti della religione indigena e a quelli della politica tolemaica.

Credo tuttavia che a Cirene si debba distinguere tra il culto epicorio di Iside, localizzabile sull'Acropoli, che — si vedrà — comportò probabilmente riti iniziatici e fu di certo favorito dai Tolomei, ed il culto celebrato nell'Iseo del Santuario di Apollo. In quest'ultimo caso l'introduzione della religione isiaca sulla Myrtousa attesta per la prima volta, ed in modo precoce rispetto ad altri centri greci del Mediterraneo[60], la venerazione della dea anche da parte dell'elemento greco, ossia l'ufficializzazione del culto da parte della greca Cirene.

Credo inoltre che questo evento possa risalire all'ultimo decennio del IV secolo, più precisamente al 308 a.C., in quanto è possibile che ad esso si riferisca l'emissione cirenea di monete d'argento recanti sul dritto la testa di Iside con la corona di spighe (tav. III,2), ossia l'immagine della dea dagli spiccati caratteri demetriaci, secondo la tradizione cirenea[61].

L'accoglienza della religione isiaca nel Santuario di Apollo va compresa nel panorama dell'evoluzione e della molteplicità dei culti cosiddetti minori sulla Terrazza della Myrtousa, che riflette, nel quadro delle mutate condizioni storico-sociali, le nuove esigenze dell'individuo verso un rapporto più intimo con il divino[62]. Essa rientra nell'ambito dell'introduzione ufficiale nella stessa area sacra di altri dei, ossia di Hekate (fig. 1, presso il n. 20)[63], della divinità onorata nel Tempio Occidentale

[60] Generalmente nel mondo greco gli isei di più antica origine, tutti dedicati alla sola Iside (MORA 1990, II, p. 36), come a Cirene, risalgono al pieno IV secolo a.C. (Atene) o alla fine del secolo (Eretria), ma la loro fondazione va attribuita all'iniziativa privata di commercianti egiziani (per Atene: *supra*, note 30-31; per Eretria: PH. BRUNEAU, *Le sanctuaire et le culte des divinités égyptiennes à Erétrie*, Leiden 1975 — *EPRO* 45 — pp. 104 sgg.), differentemente che a Cirene. Si consideri inoltre che la diffusione del culto isiaco nel bacino del Mediterraneo è attestata soprattutto nel III e nel II secolo a.C. (DUNAND 1973, II; TURCAN 1989, pp. 83-87; MORA 1990, II). Anche ad Atene sembra che il culto sia stato riconosciuto ufficialmente solo nel II a.C. (*supra*, nota 31).

[61] G. ROBINSON, *Catalogue of the Greek Coins in the British Museum. Cyrenaica*, London 1927, pp. 57-58, tav. XXV, nn. 4, 10 (vedi anche p. CXIX). VITALI 1932, p. 91. Si confrontino le monete ateniesi del II secolo a.C. con l'immagine di Iside-Demetra (*supra*, nota 31) e le monete di età ellenistica microasiatiche ed insulari (DUNAND 1973, III, p. 267 e nota 4).

[62] Vedi, in relazione agli altari di IV secolo nel Santuario di Apollo, C. PARISI PRESICCE, in *Da Batto Aristotele a Ibn el-'As. Introduzione alla Mostra*, Roma 1987, pp. 39-40; ID., in *L'espace sacrificiel*, cit., pp. 164 sg.

[63] Al culto di Hekate nel Santuario di Apollo è stato attribuito (PARISI PRESICCE, in *Lincei* 1987, p. 149, nota 61) il piccolo Recinto di età ellenistica, già identificato con un Donario (STUCCHI 1975, p. 105, tav. I, presso il n. 20), che si eleva presso l'estremità orientale del Portico Settentrionale. Per l'altare dedicato nel IV secolo ad Hecate, Hygieia, Panakeia e Herakles, posto nell'area ad Est delle Terme Bizantine, sacra ad Afrodite, vedi S. FERRI, *Contributi di Cirene alla storia della religione greca*, Roma 1923, p. 10 n. 8 h,

II (Dionisio? fig. 1, n. 4)[64] e di quella venerata nel cosiddetto Tempietto di Hades (fig. 1, n. 26), che è stata identificata con Zeus Ourios[65] e della quale sarebbe interessante indagare circa l'eventualità di un rapporto con Serapide, il dio a cui probabilmente solo in età romana fu dedicato nel santuario un piccolo sacello (fig. 1, n. 25)[66].

Questi edifici sacri, tutti di età tolemaica, sanzionarono l'ingresso sulla Myrtousa di divinità di carattere ctonio (Iside, Hekate, forse Dioniso, Zeus Ourios-Serapide?), certo in risposta alle aspirazioni mistiche della comunità, integrata dai nuovi strati sociali che erano venuti e venivano emergendo[67], ma anche in linea con i dettami della politica religiosa tolemaica, soprattutto nell'importanza data al culto di quelle divinità partecipi dell'ideologia dinastica[68].

A Cirene questo atteggiamento trovò concorde il governo oligarchico, come mostra l'attività monumentale nel Santuario di Apollo, ma la città nello stesso tempo mantenne intatta la propria autonomia di gestione e di tradizione.

fig. 6; C. Parisi Presicce, in *Lincei* 1987, p. 125, nota 7 (bibl.), figg. 6-8. Sulla dedica ad Hekate del 355 a.C. circa (*SEG*, IX, 123): Laronde 1987, p. 103. Sul culto di Hecate a Cirene vedi ancora G. Pugliese Carratelli, «Maia», XVI, 1964, pp. 109-110 e, anche in connessione con quello isiaco, *infra*, note 79, 98, 145, 212.

64 Sul Tempietto Occidentale II: Stucchi 1975, pp. 102, 241, fig. 91, tav. I, n. 4. Il culto di Dioniso è presente sulla Myrtousa almeno dal V secolo a.C.: S. Ensoli Vittozzi, *Il fregio figurato del Vaso Portland. Echi di un mito cireneo*, in *Urbino* 1988 (bibl. alla nota 121; vedi anche *infra*, nota 202).

65 C. Parisi Presicce, in *Lincei* 1987, nota 64 a p. 151 (vedi Vitali 1932, n. 123). Sul «Tempietto di Hades»: Stucchi 1975, pp. 102, 241, figg. 227-228, tav. I, n. 26.

66 Il piccolo *oikos* si appoggia al lato postico del «Tempietto di Hades» e guarda verso Ovest. Stucchi 1975, p. 202, fig. 193, tav. I n. 25 e *infra*, p. 220, nota 177. Sul culto di Serapide in Cirenaica: *infra*, nota 121. L'associazione di Zeus Ourios a Serapide è frequente a Delo sia tra i fedeli che onorano Serapide, Iside, Anubi o Arpocrate, identificandoli con altre divinità, sia tra quelli che venerano, assieme a una o a più delle divinità egizie citate, altri dei, tra cui Afrodite, Apollo, Artemide e Artemide-Hekate. Vedi Mora 1990, II, p. 31.

67 Lo stesso fenomeno può rilevarsi a Cirene già durante il governo democratico (440 circa - 331 a.C.), quando acquistano potere strati più popolari della comunità, che portano in auge culti probabilmente già esistenti ma non documentati archeologicamente. Lo stesso emergere del culto di Afrodite va connesso, secondo G. Pugliese Carratelli (*Afrodite Cretese*, «SMEA», XX, 1979, pp. 131-141), al maggior peso politico dei Cretesi e dei Tessali, che prima erano emarginati e che ebbero la piena cittadinanza solo all'inizio del IV secolo.

68 Sull'assimilazione dei membri della famiglia reale a divinità ben precise per motivi di propaganda politico-ideologica: Fraser 1972, p. 211. Particolarmente sull'identificazione di Alessandro e dei Tolomei con Dionisio/Osiride: A.D. Nock, «JHS», XLVIII, 1928, pp. 134 sgg.; L. Cerfaux, J. Tondriau, *Le culte de souverains*, Tournai 1957, pp. 148 sgg., 156-161, 192-193; P. Goukowsky, *Essai sur les origines du Mythe d'Alexandre (336-270 a.v.J.-C.) II. Alexandre et Dionysos*, Nancy 1981; W. Will, *Alexander der Grosse*, Stuttgart 1986, pp. 141-147. Vedi anche S. Ensoli Vittozzi, in *Urbino* 1988 (bibl. alla nota 295).

Nell'abbellire la zona intorno al Tempio di Apollo, nel quadro dell'ampia ristrutturazione dell'area in senso monumentale, l'introduzione dei nuovi culti si affiancò alla localizzazione architettonica dei luoghi sacri legati agli antichi racconti mitici cirenei (Recinto del Mirto: fig. 1, tra i nn. 8 e 10; «Loggia dell'Alloro» ed Esedra di Apollo Karneios: fig. 1, risp. nn. 14, 16)[69]. Questo impiego dialettico e didattico del monumento, in qualità di testimonianza oculare, mitica e storica, rientra nel panorama culturale alessandrino, ricordando per vari aspetti il canto di Callimaco. Anche i tipi architettonici adottati riportano all'ambito dell'arte tolemaica[70].

I monumenti rievocanti i fatti del mito, tuttavia, rappresentano lo sviluppo di un indirizzo propriamente cireneo, che vide il suo inizio già nel V secolo a.C. con la costruzione dell'Esedra della Palma di Latona presso l'angolo nord-orientale del Tempio di Apollo (fig. 2)[71]. Come nel caso dell'ingresso di nuove divinità sulla Myrtousa, il cui culto in realtà preesisteva da tempo in Cirene e, riguardo alla religione isiaca, da un'epoca certamente molto antica, in questo dei monumenti rievocanti mitici eventi la città sviluppava la propria immagine in piena autonomia. Essa raccoglieva quelle istanze artistiche, ideologiche e religiose che convenivano alla propaganda politica della classe al potere, attenendosi in un certo senso ai dettami dell'ideologia tolemaica e, allo stesso tempo, rendendo partecipi della «cosa sacra» un più ampio numero di strati sociali.

In relazione al problema dell'autonomia dei Cirenei dall'ingerenza lagide nel controllo politico dei fatti religiosi della città, può richiamarsi, in riferimento al culto di Iside, un'epigrafe proveniente dalla Myrtousa, datata nella metà del III secolo a.C.[72] Essa ricorda la dedica di

69 S. Ensoli, in *Lincei* 1987, pp. 166-168 (ivi bibl.). Sul Recinto del Mirto e sulla «Loggia dell'Alloro»: *supra*, risp. note 49, 45. Sull'Esedra di Apollo Karneios: Stucchi 1975, pp. 113-116, fig. 97, tav. I, n. 16; E. Di Filippo Balestrazzi et Alii, «QAL», VIII, 1976, pp. 109-179.

70 Ensoli, in *Lincei* 1987, pp. 165 sg.

71 Stucchi 1975, pp. 30-31, nota 4 (ivi bibl.), fig. 220; Ensoli, in *Lincei* 1987, p. 164, tav. IV, 2.

72 L'iscrizione è incisa su una base di statua, frammentata, rinvenuta ad Ovest del Tempio di Apollo, ove era stata reimpiegata in strutture di età bizantina. Essa ricorda la dedica del sacerdote Aristis, figlio di Teodoro, di una statua di Horus creata dall'artista Agathon, figlio di Agathokles. G. Oliverio, «Africa Italiana», I, 1927, p. 329, n. 10, fig. 16 (metà del III secolo); Vitali 1932, p. 89, n. 229 (p. 149: introduzione del culto di Horus a Cirene in età alessandrina); *SEG*, IX, 125; A. Rowe, *Cyrenaican Expedition of the University of Manchester 1955, 1956, 1957*, Manchester 1959, p. 35 (interpreta la base come pilastro o come colonna); G. Pesce, in *EAA*, II, Roma 1959, p. 679 (prima metà del III secolo); Stucchi 1975, p. 101, nota 1; Laronde 1987, p. 124, nota 95.

una statua di Horus, creata da un artista cireneo, da parte del sacerdote di Apollo (tav. IV,1). Se da un lato la presenza del culto di Horus e la menzione di uno scultore cireneo dimostrano, in rapporto alla cronologia dell'iscrizione, la precoce diffusione nel santuario apollineo del culto egizio nei suoi caratteri più peculiari[73], dall'altro la dedica da parte del sacerdote di Apollo suggerisce che il luogo isiaco era interamente gestito, sotto la tutela del dio, dalla casta sacerdotale cirenea e particolarmente dagli aristocratici. Questa autonomia è indicata ancora in età romana dalla curatela dei sacerdoti di Apollo e dal finanziamento con le entrate del santuario dei ripetuti rifacimenti del tempio.

Tale situazione non corrisponde a quella che si rileva nel santuario isiaco dell'Acropoli, ove è testimoniata la presenza di una classe sacerdotale egiziana, rendendo evidente la differenza fondamentalmente politica tra i due luoghi di culto. Il santuario acropolitano parrebbe un portato tolemaico in senso stretto, che prese spunto probabilmente dal culto indigeno greco-libyo, ma che si configurò in un certo senso come un culto parallelo a quello della Myrtousa, di stampo prettamente misterico, libyo e dinastico ad un tempo.

Il Tempio di Iside nell'area sacra ad Apollo rappresentò invece un luogo di culto curato dai Cirenei in connessione diretta con la religione apollinea. Esso appare come un prodotto greco, politicamente autonomo dalla diffusa gestione egizia che a partire dall'età tolemaica si riscontra, oltre che a Cirene, in numerosi altri santuari isiaci del mondo mediterraneo[74].

[73] Il culto di Arpocrate ha generalmente un'introduzione piuttosto tardiva nel mondo greco. Vedi MALAISE 1972, pp. 198-203; ID., in *Hommages à Maarten Vermaseren*, Leiden 1978 (*EPRO*, 68), II, pp. 667-680; V. TRAN TAM TINH, in *ANRW*, II, 17, 3, 1984, pp. 1730 sgg.; MORA 1990, II, pp. 80, 102. Vedi anche M.-O. JENTEL, *Horus*, in *LIMC*, V, 1990, pp. 538-542. A Delo il dio compare solo alla fine del II secolo a.C.: PH. BRUNEAU, *Le Sanctuaire et le culte des divinités égyptiennes à Erétrie*, Leiden 1975 (*EPRO*, 45), p. 100. Vedi inoltre MORA 1990, II, p. 31 (ove il dio è identificato con Apollo). Si noti che la presenza della triade-tetrade Serapide, Iside, Anubi/Arpocrate, che nell'Oriente greco in generale è più diffusa in età ellenistica che in epoca imperiale, è complessivamente assai scarsa in Asia Minore, nel Peloponneso, nella Grecia occidentale, a Rodi e a Creta (MORA 1990, II, p. 35). Cirene rientra in questo gruppo. Il culto isolato di Arpocrate appare solo nella Grecia continentale (MORA 1990, II, p. 36, 42).

[74] Per un panorama esaustivo sulla gestione del culto nei santuari isiaci, sia in relazione ai sacerdoti egiziani che al servizio quotidiano ed alle celebrazioni annuali, vedi DUNAND 1973, III, pp. 196-243; MALAISE 1972, pp. 113-131, 139-140, 217 sgg.; BURKERT 1987 [1991], pp. 55-57. I sacerdoti isiaci cercarono di mantenere la tradizione egiziana della successione ereditaria: VIDMAN 1970, indice s.v. «Priester erbliche»; VERSNEL 1990, p. 41 e nota 2 (sul sacerdozio nell'Egitto ellenistico: W. OTTO, *Priester und Tempel im hellenistichen Ägypten*, 2 voll., Leipzig 1905-1908). La presenza del clero egizio sembra tuttavia da escludersi a Ios, Andros e in genere nei santuari in cui i sacerdoti erano eletti annualmente: Y. GRANDJEAN, *Une nouvelle arétalogie d'Isis à Maronée*, Leiden 1975 — *EPRO*, 49 —, p. 15 (sui sacerdoti greci in generale: R.-S.J. GARLAND, *Religious Authority in Archaic and Classical Athens*, «BSA», 79, 1984, pp. 75-123; E. BURKERT, *Greek Religion*, Cambridge Mass.-Oxford 1985, pp. 95-98; M. BEARD, J. NORTH, *Pagan Priest. Religion and Power in the Ancient World*, London 1990). Sul sacerdozio in relazione specifica ai culti di Cibele, Demetra, Dioniso, Mitra ed Iside: BURKERT 1987 [1991], pp. 61 sgg. (in riferimento alla figura del professionista itinerante, al clero di stanza nei santuari ed ai *thiasoi*). Vedi inoltre *infra*, nota 117.

A tal proposito potrebbe fornire interessanti risultati un'approfondita indagine sull'esistenza, nel III secolo a.C., di due *temenoi* isiaci, uno dei quali rupestre, a Thera, la madrepatria di Cirene[75]. L'eventuale significato che rivestì per la città la duplicità dei luoghi di culto andrebbe inoltre collegato con l'associazione dei sovrani lagidi ad Iside e Serapide, attestata frequentemente nell'isola.

In connessione con l'aspetto peculiare che ebbe la religione isiaca nel Santuario cireneo di Apollo va letta, credo, la presenza di una canaletta di drenaggio all'interno del tempietto (fig. 3), che Wild ritiene abbia potuto servire un bacino metallico collocato di fronte alla piattaforma della statua di culto[76]. La presenza dell'acqua nei templi o negli apprestamenti limitrofi dei santuari isiaci è ampiamente documentata in età ellenistica in molti centri del Mediterraneo — si pensi, tra i numerosi altri luoghi, ad Alessandria, a Gortina, a Thessalonica, ad Eretria, a Delo, a Pompei[77] — ed essa ha certamente attinenza sia con i riti di purificazione che si effettuavano nel corso delle cerimonie quotidiane, che tuttavia non è noto se si svolgessero a Cirene, sia con quelli che si compivano durante le cerimonie annuali, avendo, ed è questo il punto, la doppia valenza caratteristica dell'elemento nilotico, ossia rappresentando Osiride[78].

[75] Vedi *supra*, p. 176 e nota 36 (anche riguardo alla possibilità che il culto isiaco sia pervenuto a Thera tramite Cirene; ivi bibl.). Sui Tolomei come *theoi synnaoi* di Iside e Serapide a Thera: *infra*, nota 126.

[76] WILD 1981, p. 21; WILD. 1984, p. 1775. La canaletta parte circa in corrispondenza del centro della fronte del basamento della statua di culto e, girando attorno al lato orientale di esso, giunge sino al muro di fondo della cella.

[77] Si veda soprattutto WILD 1981 e WILD 1984, p. 1836. Quanto agli esempi citati nel testo, su *Alessandria*: WILD 1981, pp. 29 sgg.; su *Gortyna*: DUNAND 1973, II, p. 76; WILD 1981, pp. 40-44; su *Thessalonica*: DUNAND 1973, II, pp. 53-60, 181-190; WILD 1981, p. 39 sg.; su *Eretria*: BRUNEAU, *op.cit.*, p. 29; WILD 1981, pp. 55-56; su *Delo*: WILD 1981, pp. 34-39; su *Pompei*: WILD 1981, pp. 44-47; TURCAN 1989, pp. 107, 111-112. Per Thera vedi DUNAND 1973, II, p. 128; WILD 1981, pp. 13-14. La presenza di apprestamenti d'acqua fissi sembrerebbe peculiare dei santuari fondati in età ellenistica (spec. nel III e II secolo a.C.) e meno diffusa, invece, in quelli di età romana; si vedano gli esempi di Sabratha: WILD 1981, pp. 48-49, fig. 19; di Pergamo: *ibid.*, pp. 57-58, fig. 21; di Frauenburg: *ibid.*, pp. 59-60, fig. 22.

[78] Sui rituali quotidiani che si svolgevano nei santuari isiaci e sulle feste annuali: DUNAND 1973, III, pp. 201, 221-343; MALAISE 1972, pp. 217-230. Particolarmente sugli apprestamenti per le abluzioni e per i riti liturgici: WILD 1981, pp. 129-148. Sul dio Osiride, che fu la più grande figura del *pantheon* egizio, dichiarato primo sovrano dell'Egitto e fatto dio massimo dai Tolomei, vedi spec. E.A.W. BUDGE, *Osiris. The Egyptian Religion of*

I ricettacoli d'acqua nei santuari di Iside, infatti, erano impiegati per rappresentare l'inondazione del Nilo, simbolo di rigenerazione, come è stato dimostrato dallo studio di Wild. A Cirene l'apprestamento idrico, ove l'elemento acqua implicava di certo rituali dagli ampi risvolti mistici, tanto che una sistemazione analoga a quella dell'Iseo si riscontra sulla Myrtousa nel Tempietto traianeo di Hekate (fig. 1, n. 19)[79], servì probabilmente i riti isiaci di tipo salutifero.

Ritengo pertanto che Iside fosse venerata nel Santuario di Apollo come divinità salutare[80], seguendo una concezione della dea, da collegare con la sua opera nei riguardi di Osiride — l'acqua datrice di vita —, che si ritrova preponderante in numerosi altri centri del Mediterraneo, ove la dea guaritrice è associata e/o identificata con divinità greche della sfera medica. A Melos in età ellenistica Iside è legata ad Higieia, mentre, in unione con Serapide, la dea è associata a Paion e Panakeia; a Delo Iside è identificata con Higieia[81]. Lo stretto rapporto tra Isis-Serapis e Higieia-Asklepios, noto con particolare evidenza nel Peloponneso, è attestato anche ad Atene[82]. Si consideri inoltre che sia a Cirene

Resurrection, New York 1961; MALAISE 1972, pp. 203-208; ID., in *Hommages Vermaseren*, cit., II, pp. 695-696; J.G. GRIFFITHS, *The Origin of Osiris and his Cult*, Leiden 1980; R.G. BONNEL, V.A. TOBIN, in *Pharaonic Egypt*, Jerusalem 1985, pp. 1-29. Sul legame del dio con l'acqua del Nilo in piena, datrice di vita: D. BONNEAU, *La crue du Nil, divinité égyptienne, à travers 1000 ans l'histoire (332 av.-641 ap.J.-C)*, Paris 1964, pp. 244-254; WILD 1981, *passim* (spec. pp. 86-128); M. MALAISE, in *Le symbolisme dans le culte des grandes religions. Actes du Colloque de Louvain-la-Neuve, 4-5 ott. 1983*, Louvain -la-Neuve 1985, pp. 125-155.

79 G. OLIVERIO, «Africa Italiana», II, 1928-29, pp. 117-118. Sul Tempio di Hekate, costruito nel 102 d.C.: STUCCHI 1975, pp. 199-200, fig. 189, tav. I, n. 19.

80 Su Iside come divinità salutare sia nell'Egitto tolemaico che nel mondo greco: DUNAND 1973, I, pp. 125, 128, 134; III, pp. 258-261 (a pp. 140-141, 155-156: gli *oneirocrites*); BURKERT 1987 [1991], pp. 25 sg. Iside e Serapide sono ricordati nelle fonti antiche come divinità guaritrici (DIOD., I, 25, 4; DIOG.LAERT., 5, 76). Nei loro santuari erano praticate le incubazioni, così come nei *temene* di Asclepio (DUNAND 1973, II, p. 102 sg.) e, sin dall'età ellenistica, nei santuari d'Egitto (DUNAND 1973, I, pp. 63-65). Le tariffe per la guarigione, *iatreia*, rappresentavano probabilmente un notevole provento per i santuari. In generale su Iside *soteira*, soprattutto in relazione alle malattie, ai pericoli ed alle nascite: C.J. BLEEKER, *Isis as a Saviour Goddes*, in *The Saviour God. Comparative Studies in the Conception of Salvation Presented to E.O. Jones*, Manchester 1963, pp. 1-16; H. ENGELMANN, *The Delian Aretalogy of Sarapis*, Leiden 1975 (*EPRO*, 44), p. 21; M. MALAISE, *La piété personelle dans la religion isiaque*, in H. LIMET, J. RIES (a cura di), *L'expérience de la prière dans les grandes religions*, Louvain 1980, pp. 83-116, spec. pp. 100-103; J.-S. KLOPPENBORG, *Isis and Sophia in the Book of Wisdom*, «HarvTheolR», 75, 1982, pp. 67-84, spec. pp. 67 sgg.; H.C. KEE, *Miracle in the Early Christian World*, New Haven 1983, pp. 125 sgg.

81 DUNAND 1973, III, pp. 258-259 (ivi bibl.). Vedi anche *SIRIS*, n. 144 (Melos).

82 DUNAND 1973, III, p. 259 (ivi bibl. e menzione delle fonti letterarie di riferimento). Per l'Iseo sulle pendici dell'Acropoli di Atene, in stretto collegamento con l'Asklepieion e in relazione ad un primitivo culto di Afrodite, vedi S. WALKER, *A Sanctuary of Isis on the South Slope of the Athenian Acropolis*, «BSA», 74, 1979, pp. 243-257, tavv. 30-32; WILD 1984, pp. 1839-1841, n. 1, nota 6 (bibl.), fig. 51.

che in genere nella Cirenaica (Balagrae) i riti di tipo salutare trovavano un terreno particolarmente fertile ed una radicata tradizione nel culto di Asclepio e delle divinità epicorie ad esso associate. Sulla stessa Myrtousa Asclepio, Igea e Panacea erano venerati in una zona del santuario vicina all'Iseo[83].

Nell'area sacra ad Apollo, pertanto, Iside rappresentava la dea dei piccoli destini, seppure misticamente intesi, la divinità che così attentamente ha distinto Ugo Bianchi dall'Iside misterica del grande destino, quello della morte[84].

L'iconografia della dea dal potere salvifico ebbe, probabilmente sin dall'inizio del suo ingresso nel Santuario di Apollo, un carattere peculiarmente eleusino, come indica, oltre alla sua immagine monetale (tav. III,2), la statua di culto recuperata negli anni '20 nello scavo del tempietto (tav. IV,2)[85]. La scultura, che rappresenta Iside stante con il piccolo Horus in braccio, è datata da Paribeni nel primo periodo ellenistico ed è collegata con la serie di statue votive raffiguranti Demetra e Kore[86]. Il braccio destro che recava il sistro e la testa, dalla tipica acconciatura isiaca, appartengono ad un restauro; essi tuttavia potrebbero attenersi al modello originario della statua. Non credo possibile vedere nella scultura l'immagine di culto di età tolemaica, sebbene alcuni elementi possano portare a supporre che a quella si sia rifatta questa statua e che in età più tarda essa venne restaurata, reintegrata nelle parti mancanti e consacrata nel tempio[87].

La figura della dea *kourotrophos*, rappresentata nello schema di Kore stante con il piccolo infante, può aver costituito a Cirene — anche volendo attribuire la destinazione cultuale della statua all'intervento di età romana —, un motivo peculiarmente isiaco, di attestata diffusione, a giu-

83 C. PARISI PRESICCE, in *Lincei* 1987, pp. 121-128. G. PUGLIESE CARRATELLI (*Appunti per la storia dei culti cirenaici*, «Maia», XVI, 1964, p. 102) pensa che la quasi costante designazione di Asclepio a Cirene come *Iatros* indici che, come in Attica, il dio abbia preso il posto di un più antico ἥρως ἰατρός anonimo. Sulle vestigia dell'originario carattere ctonio di alcuni riti serbatisi negli Asklepieia: *ibid.*, pp. 100 sg. Rimando al lavoro di Parisi Presicce edito in questi Atti per quanto riguarda più specificatamente la problematica del culto delle divinità asclepiadi nel Santuario di Apollo.

84 BIANCHI, in *Perennitas*, pp. 22-23.

85 Inv.n. 14.272. La statua (alt. m 1,47; marmo pentelico) fu rinvenuta presso la base di culto in fondo alla cella. La testa ed il braccio destro con il sistro, in marmo diverso, appartengono ad un restauro antico. G. OLIVERIO, *Scavi di Cirene*, Bergamo 1931, p. 62; PARIBENI 1959, p. 144 sg., n. 418, tav. 182; G. OLIVERIO, in *SECir*, p. 260.

86 Paribeni (PARIBENI 1959, *loc.cit. supra*) crede che la statua, rappresentante Isis o una pre-Isis, abbia potuto raffigurare originariamente Persefone con il bimbo Plutos.

87 Vedi *infra*, p. 222.

dicare da alcuni frammenti di sculture analoghe rinvenuti a Cirene (tav. V,1)[88]. L'immagine della dea egizia può aver alluso sia agli aspetti demetriaci della madre divina che a quelli della sposa del dio degli Inferi[89].

L'identificazione di Iside con Persefone, testimoniata dalle fonti letterarie[90], è largamente attestata a Cirene, sia nei documenti epigrafici, almeno a partire dal I secolo a.C., che in quelli scultorei — si vedrà più ampiamente in seguito — ed è probabilmente connessa sia, in generale, con la sfera ctonia della divinità libyo-egizia, partecipe della religione demetriaca, sia, più specificatamente, almeno a partire da un certo momento, con l'ingerenza della dea verso tematiche misteriche.

Il culto di Iside-Persefone può essere localizzato anche ad Alessandria, ove, oltre all'eleusina Demetra Thesmophoros identificata con Iside, era venerata, almeno a partire dall'età ellenistica, anche la sola Kore assimilata ad Iside. Nel *Koreion* alessandrino il 6 gennaio si svolgeva la festa in onore di «Kore che dà alla luce Aion», il dio dell'eternità[91]. Il tema della celebrazione sembrerebbe collegarsi direttamente con l'immagine cultuale dell'Iseo di Cirene, confermandone l'esegesi indicata. Non può escludersi, inoltre, data anche la limitata diffusione del tipo statuario, che la scultura cirenea si sia rifatta in particolare alla statua di culto del *Koreion* di Alessandria.

Gli aspetti eleusini della dea, garante della procreazione e delle nascite[92], raccoglievano inoltre l'assai antica tradizione dell'egiziana Isi-

88 PARIBENI 1959, p. 145, nn. 419-420, tav. 182 (inv. nn. 14368 e 14369). Il secondo frammento viene dal santuario di Apollo: «Africa Italiana», III, 1930, p. 214, fig. 75.

89 Vedi *supra*, p. 184. Demetra eleusina e Kore compaiono anche nelle dediche del santuario isiaco di Delo (MORA 1990, II, p. 32 e nota 12). Sull'assimilazione di Iside a Demetra e Kore nel Tempio detto di Kore a Samaria: J.W. CROWFOOT, G.M. CROWFOOT, K.M. KENYON, *Samaria-Sebaste III. The Objects of Samaria*, London 1957, pp. 35-42 (spec. p. 37, n. 13).

90 PLUT., *De Iside*, 361, 77. L'identificazione torna con proponderanza nelle Metamorfosi di Apuleio. Su Isis-Demeter-Persefone: R. WITT, *Isis in the Graeco-Roman World*, London 1971, pp. 127-128 (sommario degli studi). Vedi anche VIDMAN 1970, p. 28; V.A. TOBIN, «JARCE», XXVIII, 1991, p. 187, nota 3.

91 EPIFANIO, *Panar.*, 51, 22, 8-10; E. NORDEN, *Die Geburt des Kindes*, Leipzig 1924, pp. 28 sgg.; R. MERKELBACH, *Isisfeste in griechisch-römischer Zeit*, Meisenheim 1963, pp. 47-50; FRASER 1972, pp. 336-338; A. ALFÖLDI, *Redeunt Saturnia regna VII: Frugifer-Triptolemus im ptolemäisch-römischen Herrscherkult*, «Chiron», 9, 1979, p. 561. E. ALFÖLDI-ROSENBAUM ha scoperto rappresentazioni di un tempio chiamato *Eleusinion* su *tesserae* alessandrine («Chiron», 6, 1976, pp. 215-231, tav. 21) e lo identifica con il *Koreion*. Sulla dedica di una statua di Aion ad Eleusi: *IG*, II/III², 4705.

92 Sull'identificazione di Iside con Demetra: *supra*, p. 172 e nota 21. La connessione di Iside con la procreazione e con le nascite, documentata da numerosi testi votivi, è attestata anche dall'epiteto *Lochia*: J.M.R. CORMACK, «BSA», 41, 1940-1943 [1946], pp. 105 sg. = *SEG*, XII, 316. Vedi F. DUNAND, *Une* interpretatio romana *d'Isis: Isis déesse des naissances*, «REL», 40, 1962, pp. 83-86; V. TRAN TAM TINH, Y. LABRECQUE, *Isis lactans*,

de *kourotrophos*[93], la cui immagine, espressa nelle forme dell'arte greca, ebbe una vasta risonanza a partire dall'età ellenistica, sia nella raffigurazione della dea assisa *lactans* che in quella, meno frequente, della dea stante[94]. Iside con il piccolo Horus appare spesso anche nelle cretule di Cirene (tav. V,2-3)[95], trovando in un certo senso riscontro nella erezione presso il Tempio di Iside nel Santuario di Apollo della statua di Horus, al quale ugualmente erano proprie qualità salvifiche e divinatorie.

Questa serie di considerazioni, sia quelle in riferimento alla diffusione a Cirene del motivo della dea *kourotrophos* stante sia quelle in rapporto alla comparsa di questo tema, da collegare con una data prossima al 308 a.C. — possibile fondazione del santuario isiaco sulla Myrtousa —, riceve nuovi elementi dall'esame di una statuetta cirenea in terracotta che rappresenta Iside *lactans* stante. Datata intorno alla metà del III a.C., la figurina sembra costituire il riflesso di una creazione scultorea cirenea della fine del IV secolo, che propone un nuovo tipo divino.

Leiden 1973 (*EPRO*, 37); DUNAND 1973, III, pp. 261-262, 263-264; F. DUNAND, *Religion populaire en Egypte romaine. Les terrecuites isiaques du Musée du Caire*, Leiden 1974 (*EPRO*, 76), pp. 60 sg.; S.K. HEYOB, *The Cult of Isis among Women in the Graeco-Roman World*, Leiden 1975 (*EPRO*, 51). Sulla poco verosimile tesi della Heyob riguardo alla natura di Iside di dea delle donne: Chr. VELIGIANI-TERRI, «MDAI(R)», 129, 1986, pp. 63-76; MORA 1990, II, pp. 4-5.

93 TRAN TAM TINH, LABRECQUE, *op.cit.* Vedi anche DUNAND 1973, I, pp. 9-11 (Egitto), III, pp. 264-265 (mondo greco); MALAISE 1972, pp. 178 sg. (mondo romano); V. TRAN TAM TINH, *De nouveau Isis lactans*, in *Hommages à M.J. Vermaseren*, III, Leiden, 1978 (*EPRO*, 68), pp. 1231-1268. Sul simbolismo religioso di Isis *lactans* in epoca greco-romana: TRAN TAM TINH, LABRECQUE, *op.cit.*, pp. 16 sgg. Le gemme magiche con Isis lactans sono diffuse dal I al IV secolo d.C. Il prototipo di Iside *kourotrophos* in trono fu creato probabilmente ad Alessandria, dando forma nuova ad un tema egiziano (*ibid.*, pp. 31-38). Di esso rimane il ricordo nelle terrecotte della fine del II e del I secolo a.C. La diffusione maggiore avviene tra il I e il III secolo d.C. Tra le immagini monetali si vedano particolarmente per Cirene quelle dell'età di Traiano (*ibid.*, p. 37, fig. 116). Vedi anche TRAN TAM TINH 1990, pp. 777-778.

94 Il motivo della dea stante, meno frequente, ritorna nelle statuette in terracotta: TRAN TAM TINH, LABRECQUE, *op.cit.*, p. 40, tav. LXXV e spec. TRAN TAM TINH 1990, pp. 778-779. Dalle necropoli di Cirene viene una statuetta in terracotta al Museo del Louvre (N^{III} 213; scavi Vattier de Bourville, 1855; alt. m. 0,225), che raffigura Iside *lactans* stante ed è datata intorno alla metà del III secolo a.C.: S. BESQUES, *Un atelier de coroplathe à Cyrène au III^{e} siècle avant J.-C.*, «RLouvre», XXXVIII, 1988, pp. 370-377 (spec. pp. 375-377), figg. 14, 14a. La figurina rappresenterebbe pertanto una delle prime trasformazioni ellenizzate di Iside *lactans* egiziana, essendo anteriore alle testimonianze alessandrine sinora note, datate a partire dal II-I secolo a.C. Della statuetta si tratterà in altra sede, anche in riferimento alle figurine cirenee in terracotta di età ellenistica, identificate con Iside grazie alla peculiare acconciatura a piume. Vedi *infra*.

95 G. MADDOLI, *Le cretule del Nomophilakion di Cirene*, «ASAtene», XLI-XLII, 1963-1964 [1965], p. 81, nn. 255, 256, 257 (risp. 200, 41, 201); vedi anche p. 81, nn. 253-254 (risp. 199, 61).

Data l'eccezionalità del tema in rapporto alla cronologia della terracotta, l'argomento verrà ripreso in uno studio — in preparazione — sulla statua dell'Iseo della Myrtousa e sui problemi religiosi e storico-artistici legati alle testimonianze dei manufatti cirenei, e di quelli alessandrini.

Nell'Iseo della Myrtousa la duplice valenza eleusina di Iside, madre e sposa divina, si collegava con il carattere salvifico e mistico del culto, che nel tipo di liturgia trovava significativi paralleli nella stessa area sacra nei riti in onore di Hekate. Dalla mitologia eziologica, d'altra parte, emerge un legame tra le procedure eleusine e le *teletai* terapeutiche anche in relazione alla magia guaritrice egiziana[96]. L'Inno omerico a Demetra da una parte e la «stele di Metternich» dall'altra lo attestano senz'altro nel mito della dea errante che pone il bimbo sul fuoco, rivelando un'influenza egiziana sul culto di Eleusi, o almeno sulla mitologia eleusina, già all'inizio del VI secolo a.C., in un contesto di «Magia pratica delle guarigioni»[97].

La contemporanea introduzione sulla Myrtousa dei culti di Iside e di Hekate, la dea protettrice delle nascite, garante di *soteira*[98], in cui Greci e Romani concentrarono aspetti di magia orientale, fondamentalmente rivela nella comunanza degli elementi cultuali e nella possibile analogia dei riti nuove componenti e aspirazioni religiose nella comunità dei fedeli.

[96] Sulle guarigioni miracolose nel santuario di Eleusi: BURKERT 1987 [1991], p. 31 e nota 37 (ivi bibl.).

[97] Vedi anche *supra*, nota 56. *Inno a Demetra*, vv. 219-274: N.J. RICHARDSON, *The Homeric Hymn to Demeter*, Oxford 1974, spec. pp. 231-238, 242 sg. (sulla data dell'inno: «Gnomon», 49, 1977, pp. 442 sg.). «Stele di Metternich» *verso*, 48 sgg. (IV secolo a.C.): C.E. SANDER-HANSEN, *Die Texte der Metternich-Stele*, Copenhagen 1956, pp. 35-43. Sulla questione si veda BURKERT 1987 [1991], pp. 31-32, note 40-43, anche rispetto all'improponibilità di cercare nel mito di Iside un'origine nella letteratura greca, sebbene la «Stele di Metternich» sia più tarda dell'omerico Inno a Demetra e se il racconto di Plutarco (PLUT., *De Iside*, 357 bc) rispecchi un'influenza greca (vedi anche RICHARDSON, *op.cit.*, p. 238, con bibl.). Sull'influsso della magia guaritrice orientale nella Grecia arcaica: W. BURKERT, *Die orientalisierende Epoche in der griechischen Religion und Literatur*, Sitzungsber (Heidelberg 1984, 1), pp. 57-77.

[98] M.P. NILSSON, *Geschichte der griechische Religion*, I, München 1967³, pp. 684-687; TH. KRAUS, *Hekate*, Heidelberg 1960. Su Iside-Hekate: DUNAND 1973, III, pp. 279-280 (ivi le attestazioni di Rodi e Stratonicea). L'accento è tuttavia posto dalla studiosa sull'aspetto «magico» che accomuna Iside ed Hekate, non su quello mistico, salvifico e ctonio, che ha reso tra l'altro possibile l'identificazione di Iside con Kore-Persefone. Sulle corna come attributi di Hekate, Selene e Persefone: G. PUGLIESE CARRATELLI, *Appunti per la storia dei culti cirenaici*, «Maia», XVI, 1964, p. 105. Le corna, in quanto attributo di Hathor, rappresentavano un elemento precipuo di Iside (VIDMAN 1970, p. 12; TRAN TAM TINH 1990, pp. 762, 793). Il crescente lunare nelle raffigurazioni di queste dee ne mantiene il ricordo. Sui rapporti di Hekate con il culto isiaco: *infra*, p. 232, nota 212 (ivi anche sugli Hekataia recuperati nell'Iseo dell'Acropoli di Cirene). Sul culto di Hekate a Cirene: *supra*, nota 63.

2.2 Il Santuario di Iside e Serapide sull'Acropoli

Il santuario isiaco eretto sull'Acropoli di Cirene (fig. 1, nn. 73-74) fu rinvenuto casualmente nel 1915 dai soldati dell'82° Fanteria, che cercavano blocchi per costruire un muro di cinta[99]. Una porzione del sito fu scavata subito dopo

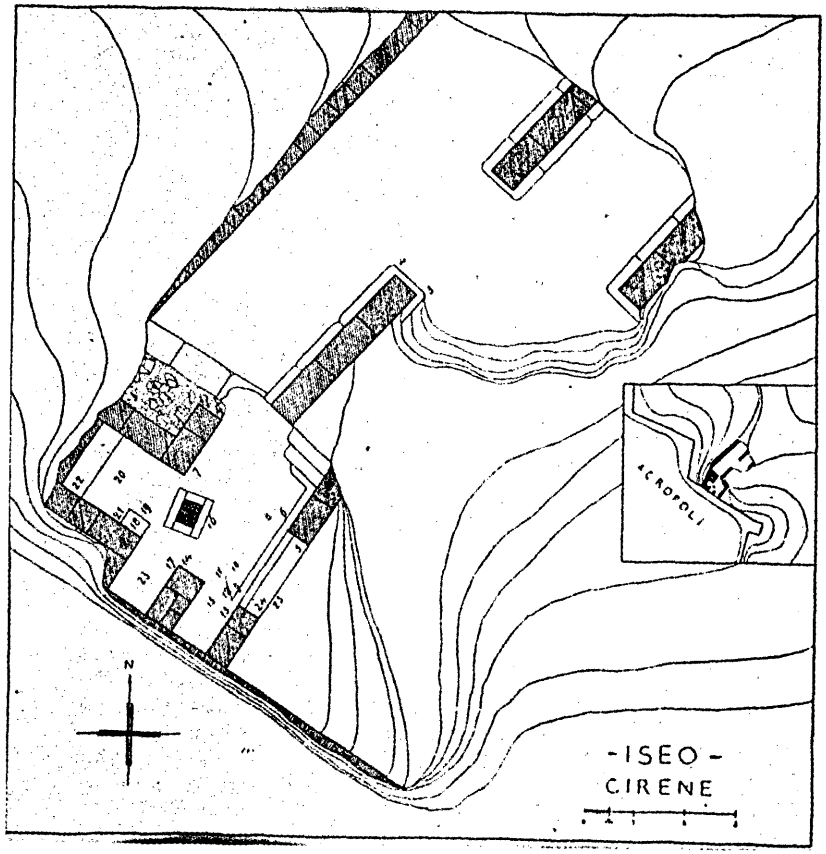


Fig. 4: Cirene, Acropoli. Il «Santuario delle divinità alessandrine» in una pianta elaborata dopo lo scavo del 1916 (da GHISLANZONI 1927, fig. 1 a p. 151).

[99] Vedi C. ANTI, *L'esplorazione archeologica*, cit., p. 170; OLIVERIO, *Scavi di Cirene*, cit., p. 23 (che stranamente pone lo scavo nel 1925); GOODCHILD 1971, pp. 105-108, fig. 11 (1916). Vedi anche *infra*.

da Ghislanzoni (fig. 4), che datò le strutture scoperte nell'età di Giuliano l'Apostata (361-364 d.C.). In base ai rinvenimenti scultorei ed epigrafici lo studioso identificò nel monumento un «Santuario delle divinità alessandrine»[100]. Poco dopo Ferri pubblicò in un celebre lavoro un ulteriore esame dei ritrovamenti, ove proponeva di riconoscere nell'edificio un telesterio isiaco[101].

Gli scavi del santuario ripresero solo nel 1935, ma i risultati rimasero inediti, salvo alcune note pubblicate molto più tardi, negli anni '70, da Goodchild, che fornì anche la planimetria del complesso monumentale nel suo insieme (fig. 5)[102]. Nel 1935 venne dissotterrato nella sua interezza l'impianto architettonico scavato solo in parte precedentemente (fig. 1, n. 73; tav. VI,1; cfr. tav. XXV,2) e, a Sud di esso, venne messo in luce un tempietto più antico (fig. 1, n. 74; tav. VI,2; cfr. tav. VII,2). L'identificazione di quest'ultimo, dedicato certamente a due divinità, data la doppia impronta per i piedi delle statue di culto sul basamento marmoreo in fondo alla cella (cfr. tav. VIII,1), poggia sul ritrovamento di un busto di Serapide (cfr. tav. XXXIII,2), e sul riconoscimento di due simboli di un testo geroglifico egiziano inciso su uno dei blocchi del podio in fondo alla cella[103]. Inoltre, nella dedica di un'epigrafe contenente un Inno ad Iside (cfr. tav. IX,1), rinvenuta nel corso dei primi scavi ed assegnata da Stucchi a questo monumento, sono nominati congiuntamente Iside e Serapide[104]. La datazione dell'inno nel 103 d.C. ha portato Stucchi ad attribuire l'edificio agli anni tra la fine del I e l'inizio del II secolo d.C.[105]

Quest'ultimo studioso ha per primo interpretato le strutture del complesso architettonico nel suo insieme e ne ha distinto le fasi di vita[106]. Le note di Stucchi, inoltre, hanno confermato l'ipotesi di Ferri circa l'esistenza di un culto misterico nel luogo, che fu praticato sino ad età assai tarda nell'edificio posto a Nord del tempietto, considerato l'erede della struttura templare più antica.

Una serie di elementi mi porta ad anticipare rispetto alla cronologia proposta la datazione della fase originaria del santuario acropolitano.

[100] GHISLANZONI 1927, pp. 149-206. Vedi anche R. VALLOIS, *Bulletin archéologique*, «REG», 42, 1929, p. 62 (riassunto dei ritrovamenti); P. ROMANELLI, *La Cirenaica romana*, Verbania 1943, pp. 223-225 (*idem*).

[101] FERRI 1927 [1963], pp. 5-15. Entrambe le tesi del Ghislanzoni e del Ferri sono richiamate da PESCE, in *EAA*, II, cit., p. 688. Sul monumento vedi inoltre L. VIDMAN, *Die Isis- und Sarapisverehrung im 3. Jahrhundert u.Z.*, Berlin 1956 (= *Neue Beiträge zur Geschichte der Alten Welt*, 2), p. 394.

[102] GOODCHILD 1971, p. 107, fig. 11. Dalla relazione di scavo inedita conservata nell'Archivio di Cirene non si ricavano dati ulteriori, salvo, si vedrà, una breve notizia su alcuni ritrovamenti altrimenti sconosciuti (*infra*, nota 235).

[103] GOODCHILD 1971, p. 107.

[104] *SEG*, IX, I, n. 192, l. 2. Vedi STUCCHI 1975, p. 201, nota 1 e *infra*, p. 201, nota 116. Sul ritrovamento: GHISLANZONI 1927, p. 161, n. 4.

[105] STUCCHI 1975, *loc.cit. supra*. Vedi inotre WILD 1984, pp. 1770-1772, n. 10, fig. 12 (non conosce il lavoro di Stucchi e riprende la tesi di GOODCHILD 1971, p. 107, attribuendo l'inno al tempietto).

[106] STUCCHI 1975, pp. 201, 334, fig. 343 (cfr. fig. 6: Tempio di Iside e Serapide), pp. 441-443, figg. 449-450 (cfr. fig. 9: «Iseo Bizantino»).

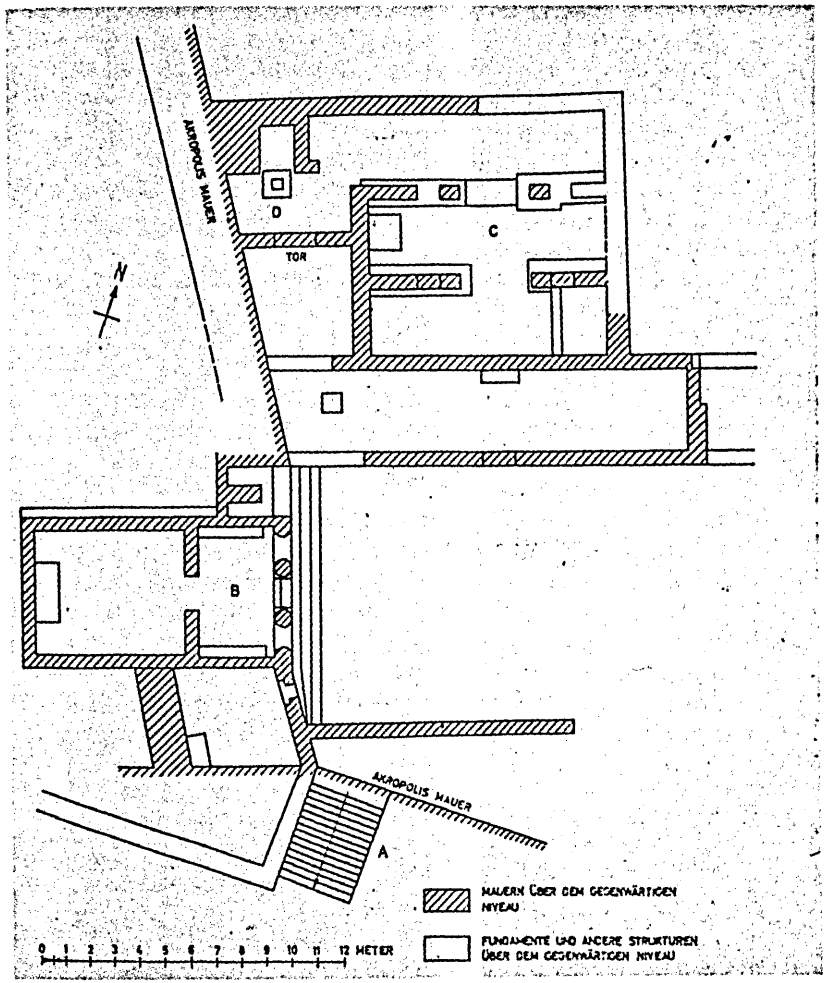


Fig. 5: Cirene, Acropoli. Il Santuario di Iside e Serapide dopo lo scavo del 1935 in una pianta elaborata da R. Goodchild (da GOODCHILD 1971, fig. 11 a p. 106).

Il Tempietto di Iside e Serapide venne eretto in posizione isolata sul versante nord-orientale dell'Acropoli, su un leggero pendio entro una rientranza delle mura che difendono il colle, all'esterno di esse (fig. 1, n.

74)[107]. La cinta muraria, che si adatta a contenere il declivio nel rispetto dell'area in corrispondenza del tempietto, è datata in età ellenistica[108]. Più particolarmente, il tratto del versante nord-orientale della collina trova confronti per la sua manifattura sia nel Caravanserraglio di Cirene, datato nel corso del II secolo a.C., che nelle strutture coeve del *Ptolemaion*[109]. Recentemente, inoltre, è stata assegnata al 163-116 a.C. anche la costruzione della grande cinta urbana di Cirene, o del suo completamento, che inglobò i quartieri sorti sulla collina settentrionale e su quella meridionale[110].

In corrispondenza dell'area occupata dal santuario si apriva, prima della creazione della cinta, una porta servita a monte da una scala di 15 gradini che superava il pendio del colle (fig. 5; tav. VII,1)[111]. La presenza di questo apprestamento, che secondo Goodchild e Laronde fu posto fuori uso in età ellenistica e non nei rifacimenti di età romana, conferma l'esistenza della viabilità verso la sottostante Terrazza della Myrtousa e verso la *chora* ad Ovest della città, riconosciuta da Stucchi ed esistente di certo prima dell'epoca ellenistica[112].

Il Tempietto di Iside e Serapide (figg. 5-6), oggi conservato solo a livello dei filari iniziali dell'elevato (tavv. VI,1; VII,2), è costruito con blocchi di calcare giallo piuttosto friabile, della varietà impiegata a Cirene soprattutto dopo la rivolta giudaica del 115-117 d.C. Esso si eleva su un basso podio preceduto da una gradinata, che tuttavia non è delineato a causa della posizione del monumento sul terreno in pendio. Il tempio è articolato in cella e pronao; del pronao originario, che era distilo *in antis*, non si conserva alcun elemento, in quanto, si vedrà, fu poi sostituito (fig. 6).

[107] La posizione isolata dell'Iseo rispetto al centro cittadino si riscontra in altri santuari isiaci di età ellenistica e romana. Tra essi si vedano l'Iseo di Eretria (BRUNEAU, *op.cit.* p. 7, fig. 1) e quello di Dion (D. PANDERMALIS, *Ein neues Heiligtum in Dion*, «AA», 1982 pp. 727-235; WILD 1984, p. 1841 sg., tav. IV, fig. 52).

[108] Sulla cinta urbana di età ellenistica: PESCE, in *EAA*, II, cit., p. 662; S. STUCCHI *Cirene 1957-1966. Un decennio di attività della Missione Archeologica Italiana a Cirene* Tripoli 1967 (= *Quaderni dell'Istituto Italiano di Cultura di Tripoli*, 3), pp. 16-20; GOODCHILD 1971, p. 64; LARONDE 1987, pp. 71 sgg.

[109] Sul Caravanserraglio: STUCCHI 1975, p. 137, tav. I, n. 125; M. LUNI, *Il «Caravanserraglio» di Cirene ed indagine preliminare sui percorsi interni della Cirenaica*, «QAL» X, 1979, pp. 49-65. Sul *Ptolemaion*: STUCCHI 1975, pp. 125-128 e, da ultimo, M. LUNI *Il Ginnasio-«Caesareum» di Cirene nel contesto del rinnovamento urbanistico della media età ellenistica e della prima età imperiale*, in *Lincei* 1987, pp. 87-101 (ivi bibl. prec.).

[110] LUNI, in *Lincei* 1987, spec. pp. 99-101.

[111] GOODCHILD 1971, pp. 105, 107, figg. 11, 46. La scala venne scoperta nel 1949 nel corso degli scavi per il ripristino delle mura. Vedi anche LARONDE 1987, pp. 71-74

[112] STUCCHI, *Cirene 1957-1967*, cit., p. 20, tav. II.

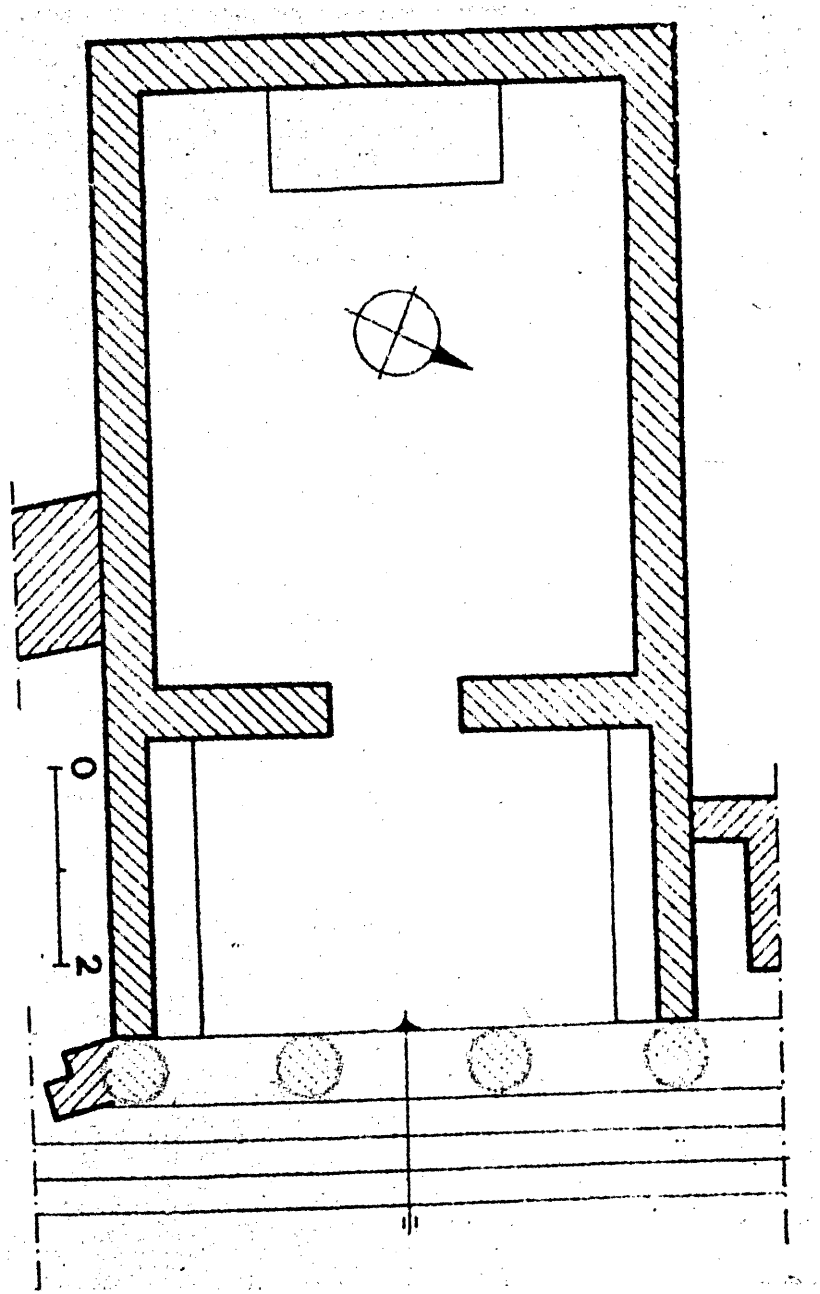


Fig. 6: Cirene, Acropoli. Il Tempio di Iside e Serapide secondo la restituzione planimetrica di S. Stucchi (da STUCCHI 1975, fig. 343 a p. 334).

All'interno dell'edificio il basamento posto in fondo alla cella (tav. VIII,1) è formato da materiale di reimpiego, in calcare grigio, del tipo ampiamente in uso a Cirene in età ellenistica. I blocchi, dei quali uno reca parte di un fregio dorico con metope e triglifi, sembrano tutti aver appartenuto alle membrature architettoniche di un impianto monumentale più antico[113].

Dall'esame dei dati sinora esposti può dedursi, come unico risultato certo, che in un sito precedentemente frequentato, ed in qualche modo rispettato dalle mura dell'Acropoli, venne costruito un tempietto isiaco utilizzando materiale di reimpiego, che si può pensare provenisse da strutture in rovina, probabilmente limitrofe.

Altri indizi più concreti, tuttavia, potrebbero far supporre l'esistenza nell'area o nelle sue immediate vicinanze di un più antico luogo di culto isiaco, anche tenendo conto che Goodchild vide all'interno del tempietto, in uno dei blocchi riutilizzati nel podio in fondo alla cella, i resti consunti di un testo geroglifico. Non può escludersi, infatti, che l'epigrafe abbia appartenuto allo stesso edificio, forse poco distante, da cui provengono le membrature architettoniche menzionate.

Un primo indizio, per molti versi determinante, viene dall'iscrizione frammentaria, generalmente poco nota, incisa su una lastra marmorea mutila recuperata negli scavi del 1916, che Oliverio considerò un secondo Inno ad Iside (tav. VIII,2)[114]. L'epigrafe è datata unanimamente nel I secolo a.C., mentre, quanto alla sua discussa interpretazione, di recente ne è stato confermato in maniera puntuale il significato isiaco proposto da Ferri.

Un altro indizio è costituito dal rinvenimento nel santuario della celebre statua policroma di Iside (cfr. tavv. IX,2; XXVI), l'idolo coloniale di Ferri, che vari elementi portano a ritenere un'opera creata *in loco* ed a datare forse ancora nell'età ellenistica[115].

Un ulteriore indizio viene dall'Inno ad Iside del 103 d.C. (tav. IX,1), inciso su una lastra marmorea recuperata nel corso degli stessi scavi, a cui si è già accennato[116]. La dedica dell'inno da parte di un *neokòros* indica l'esistenza di una gestione organizzata del santuario, assai probabilmente da riferire ad un'epoca anteriore al 103 d.C.[117] La presenza stessa dell'inno, che è in versi come quello di Andros, suggerisce, come nel caso di altri santuari greci da cui provengono le aretalogie isiache[118],

[113] Allo stesso più antico monumento potrebbe forse appartenere anche la semicolonna riutilizzata come materiale da costruzione nel braccio delle mura che in età tarda chiuse l'area verso Ovest. Non è escluso, inoltre, che i due banconi all'interno del pronao del tempio (cfr. tav. XVII,1), costituiti da blocchi della stessa più antica varietà di calcare, possano rappresentare adattamenti di età romana dell'impianto del pronao primitivo. Ampie tracce d'incendio oggi ne alterano il colore.

[114] Il frammento venne recuperato nello sterro ad Est della sala scoperta da GHISLANZONI (1927, p. 201, presso il n. 24). Si vedrà più avanti l'importanza che riveste il rinvenimento. G. OLIVERIO, *Due frammenti di inni ad Iside*, «Notiziario Archeologico del Ministero delle Colonie», IV, 1927, p. 212, tav. XXXII,2; *SEG*, IX, n. 193 (carme sepolcrale; I secolo d.C.); FERRI 1927 [1963], pp. 11-12, nota 23 (interpretazione isiaca e misterica del testo, di cui viene presentata una nuova integrazione: cfr. fig. 7; seconda metà del I secolo a.C.); F. HILLER von GAERTRINGEN, «RivFil», 66, 1928, p. 415; W. PEEK, *Der Isishymnus von Andros und verwandte Texte*, Berlin 1930, pp. 151 sgg. (per entrambi questi ultimi studiosi si tratta di un encomio per un liberatore della patria; prima metà del I secolo a.C.); ROMANELLI, *La Cirenaica*, cit., p. 224; BIANCHI, in *Perennitas*, nota 4 a pp. 12-13 (interpretazione isiaca; I a.C.); A. LARONDE, *La Cyrénaïque romaine, des origines à la fin des Sévères (96 a. J.-C.-235 ap. J.-C.)*, in *ANRW*, II, 10, 1, 1988, p. 1042, nota 288 (segue il Ferri). Forse è proprio a causa della presenza di questa iscrizione che si legge in LARONDE (*ibid.*, p. 1042), senza ulteriori annotazioni «...A l'époque *hellénistique* et impériale, son sanctuaire [di Iside] s'élevait en bordure de l'Acropole...» (il corsivo è nostro).

[115] Vedi *infra*, p. 205, note 129 sgg., 133. Non è escluso che anche la statua di Iside-Libia, di cui resta la testa restaurata con un corpo di Demetra (*infra*, p. 236), sia riferibile a questa fase della vita del santuario. Altre sculture recuperate nel luogo sono datate in età ellenistica, ma per esse non è possibile accertare l'originaria destinazione isiaca.

[116] Vedi *supra*, p. 196, nota 104. La lastra marmorea, frammentata, presenta una serie di piccoli fori sulla faccia iscritta, evidentemente per apporvi rosette decorative. La dedica iniziale ricorda che *Agathòs Daìmon, neokòros* (custode del tempio), fece incidere l'inno in onore di Iside e Serapide nel 103 d.C. Ad essa seguono venti trimetri giambici, di cui solo i primi tre completi, che cantano a gloria della dea, sovrana del cosmo, le sue invenzioni e benemerenze. L'inno sembra essere particolarmente vicino a quello di Andros (*infra*, nota 118). Si confronti anche DIOD., I, 27. OLIVERIO, *Due frammenti di inni a Iside*, «Notiziario Archeologico», cit., pp. 209-211, tav. XXXII, 1; VITALI 1932, p. 90, n. 232; PEEK, *Der Isishymnus*, cit., pp. 127-131; *SEG*, IX, n. 192; *SIRIS*, p. 335, n. 803; F. DES PLACES, *La religion grecque*, Paris 1969, pp. 159, 163-164; VIDMAN 1970, p. 131; A.J. FESTUGIÈRE, *Etudes de religion grecque et hellénistique*, Paris 1972 (articolo del 1949), p. 162; DUNAND 1973, II, pp. 180-181; Y. GRANDJEAN, *Une nouvelle arétalogie d'Isis à Maronée*, Leiden 1975 (*EPRO*, 49), p. 10, n. 8 (ivi bibl.); M. VICKERS, J.M. REYNOLDS, *Cyrenaica, 1962-1972*, in *Archaeological Reports for 1971-72*, p. 47 (bibl.); M. TOTTI, *Ausgewählte Texte der Isis- und Sarapisreligion*, Hildesheim 1985, n. 4; MORA 1990, I, p. 511, n. 3; VERSNEL 1990, p. 50, nota 34 (su l. 4) e p. 87.

[117] Considerando, inoltre, che il sacerdote è un greco (alessandrino ?), se si suppone che egli abbia raggiunto il grado di neocoro nella stessa Cirene, anche in questo caso, grazie alle precise regole del *cursus honorum* del clero isiaco, si deve ipotizzare una più antica vita del santuario. I neocori erano sacerdoti dediti in modo precipuo al culto di Serapide (MALAISE 1972, pp. 131-133, ivi bibl.). Almeno in età romana, tuttavia, nei santuari di piccole entità il clero di Iside e Serapide, altrove distinto, veniva associato (MALAISE 1972, p. 135). Sulla gestione del culto nei santuari isiaci: *supra*, nota 74.

[118] Si hanno cinque documenti epigrafici contenenti «inni», «aretalogie» o «preghiere» (sulla denominazione: GRANDJEAN, *Une nouvelle arétalogie*, cit., pp. 1 sgg.; A. HENRICHS, *Horaz als Aretaloge des Dionysos: Credite posteri*, «HarvSt», 82, 1978, pp. 203-211). Li elenco qui di seguito.

1) *Maronea* (circa 100 a.C.): GRANDJEAN, *op.cit.*; R. MERKELBACH, «ZPE», 23, 1976, p. 234 sg.; BIANCHI, in *Perennitas*, p. 17; TOTTI, *op.cit.*, n. 19; VERSNEL 1990, pp. 42 sg.; MORA 1990, II, pp. 59-66.

che il luogo era già attivo da tempo e che celebre tra i fedeli era la divinità ivi onorata. Questa tesi è sostenibile sia nel caso in cui l'inno vada interpretato come uno dei consueti panegirici liturgici elencanti gli atti gloriosi della dea, i quali, costituendo un'efficace propaganda per il tempio, venivano incisi sulle pietre e conservati nei santuari[119], sia che esso vada ritenuto un semplice dono votivo offerto alla divinità in ringraziamento di una guarigione, come nel caso di altri testi della letteratura aretalogica[120].

A quanto esposto si può aggiungere che le prime attestazioni sinora note nel paese dei nomi propri Sarapion e Serapion risalgono ad un periodo anteriore di quasi un secolo rispetto alla dedica contenuta nell'inno acropolitano[121] e che il rimando ad una casta sacerdotale egizia,

2) *Andros* (la sola composizione metrica; tardo I a.C.): PEEK, *op.cit.*; TOTTI, *op.cit.*, n. 2.

3) *Kyme* (I-II d.C.): A. SALAČ, «BCH», 51, 1927, pp. 378-383; P. ROUSSEL, «REG», 42, 1929, pp. 137-168; *IG*, XII, Suppl. pp. 98-99; TOTTI, *op.cit.*, n. 1.

4) *Thessalonike* (I-II d.C.): *IG*, X, 2, 254.

5) *Ios* (II-III d.C.): *IG*, XII, Suppl. p. 98.

Per altri testi vedi GRANDJEAN, *op.cit.*, 8 sgg.; J. LECLANT, *Aegyptiaca et milieux isiaques. Recherches sur la diffusion du matériel et des idées égyptiennes*, in *ANRW*, II, 17, 3, 1984, pp. 1692-1709; VERSNEL 1990, p. 41, nota 6 (ivi bibl. circa le corrispondenze delle aretalogie con APUL., *Met.*, XI, 2, 5-6 e 25). Sul problema dell'archetipo di questi inni, che da essi viene presentato come una stele posta nel Tempio di Memphis e che dagli studiosi è fatto risalire al III secolo a.C., vedi da ultimo VERSNEL 1990, pp. 41-44 (con bibl.) e spec. MORA 1990, II, pp. 47-49, ove sono discusse le tesi di Harder, Nock, Festugière, Müller, Bergman e Henrichs. Per l'esame dell'aretalogia di Menfi secondo il prototipo dello Harder: MORA 1990, II, pp. 49-54. In generale sulle aretalogie vedi anche DUNAND 1973, III, pp. 214-218; MALAISE 1972, pp. 173-174.

119 Vedi *supra*, nota 118. Sullo zelo propagandistico dei sacerdoti di Iside e Serapide e in generale sul problema dell'interpretazione politica dell'azione missionaria nella religione isiaca vedi, con tesi diverse, P.M. FRASER, «OpAth», 3, 1960, pp. 1-54; O. DIETRICH, «Altertum», 14, 1968, pp. 201-211 (sintesi di Diss. Leipzig 1966); DUNAND 1973, I, pp. 27-108; J. GWYN GRIFFITHS, in *Hommages à M.J. Vermaseren*, Leiden 1978 (*EPRO*, 68), I, pp. 409-437; F. SOLMSEN, *Isis among the Greeks and Romans*, Harvard UP 1980, p. 45.

120 In TIBULL. 1, 3, 23-32 è attestata la pratica detta *votivas reddere voces*, rendere grazie per il compimento del voto, lodando ad alta voce e in pubblico i poteri efficaci della divinità (*aretai*). Accanto alle aretalogie propriamente dette vi furono, infatti, altri modi di esaltare la maestà della dea, ad esempio nella descrizione di un preciso miracolo che portò alla salvezza da una malattia, da un pericolo o dalla morte. I due tipi, di origine diversa (A. HENRICHS, «HarvSt», 82, 1978, p. 206), possono essere combinati, come nell'Inno di Maronea.

121 Il solo esempio a Cirene del nome Sarapion risale all'età imperiale (*SEG*, IX, 183), mentre vi sono parecchi Serapion (*SEG*, IX, 133), i più antichi dei quali risalenti al 17/6 a.C. Sul culto di Serapide in Cirenaica: VITALI 1932, n. 157 e p. 149; P.M. FRASER, «OpAth», 3, 1960, pp. 47-48; G.J.F. KATER-SIBBES, *Preliminary Catalogue of Sarapis Cult*, Leiden 1973 (*EPRO*, 36), p. 142. Vedi inoltre *supra*, p. 186, nota 66; *infra*, pp. 204 e 220-221, note 127 e 177. Su Serapide in generale: *supra*, nota 51; MALAISE 1972, pp. 191-198 (con bibl.); ID., in *Hommage à M.J. Vermaseren*, Leiden 1978 (*EPRO*, 68), pp. 673-677, 649 sg. (con bibl.); W. HORNBOSTEL, *Sarapis. Studien zur Überlieferungschichte, den Erscheinungsformen und Wandlungen der Gestalt eines Gottes*, Leiden 1973 (=*EPRO*, 32); ID., in *Hommage Vermaseren*, cit., pp. 501-518; V. TRAN TAM TINH, *Sérapis debout*, Leiden 1983 (*EPRO*, 94); MORA 1990, II, pp. 43 sgg., 102 sg.

quella dei *neokoroi*, è direttamente e per la prima volta legato all'Egitto tolemaico, così come il testo geroglifico inciso sugli elementi architettonici di età ellenistica riutilizzati nel tempietto[122].

Credo pertanto che l'origine dell'impianto sacro sia anteriore alla fine del I secolo d.C., risalendo ancora all'epoca ellenistica, e che sin da questa età il culto fosse tributato alla coppia divina di stampo alessandrino.

Nell'ambito dell'epoca indicata, inoltre, è forse possibile pensare che la fondazione del Santuario di Iside e Serapide non si allontani di molto dal periodo tra il 164-3 e il 146 a.C., ossia dall'età in cui Cirene, divenuta la capitale del regno di Tolomeo il Giovane, cambiò per molti versi il suo volto monumentale[123].

A quest'epoca può essere attribuita almeno in parte l'erezione della grande cinta muraria di Cirene e, più particolarmente, il settore di mura del versante nord-orientale dell'Acropoli, che in alcuni casi sostituì precedenti apprestamenti. Il tamponamento della posterula più antica di cui si è detto e che va riferito probabilmente all'epoca della costruzione della cinta acropolitana, potrebbe esser posto in relazione alla fondazione del Santuario di Iside e Serapide, anche tenendo conto che le esigenze del culto imponevano, secondo le regole egizie, una condizione di iso-

122 Si noti che un testo geroglifico era dipinto anche sulla *fascia pectoralis* della statua policroma di Iside.

123 Tolomeo VIII Evergete II, detto *Phiscon*, fu sovrano di Cirene, ove risiedette dal 164-3 sino al 146 a.C., e poi sovrano d'Egitto sino al 116 a.C., con sede ad Alessandria. Sulla presenza del re a Cirene: A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, I, Paris 1936, p. 170; LARONDE 1987, pp. 439-445. Sugli esiti, in riferimento diretto ai culti egizi, derivanti dai più stretti legami tra la Cirenaica e l'Egitto dopo il matrimonio di Tolomeo III Evergete con Berenice (*supra*, nota 50): M.V. HABSBURG, *Egyptian Influence in Cyrenaica during the Ptolemaic Period*, in *Cambridge* 1983, pp. 357-364. Si consideri che dalla restaurazione del potere tolemaico a Cirene sino all'attribuzione della Libia greca a Tolomeo Physcon la città ebbe per tre quarti di secolo un'ininterrotta sottomissione ad Alessandria (LARONDE 1987, p. 424). A partire da questo periodo, che vide la stabilizzazione dell'autorità lagide sulla Libia, si verificò inoltre una notevole emigrazione di Cirenei verso l'Egitto. Per il periodo che va dal governo in Cirenaica di Tolomeo Physcon all'istallazione in Libia del re Tolomeo Apione nel 103-101 a.C.: E. BEVAN, *Histoire des Lagides. 323-30 av. J.C.*, Paris 1934, pp. 327, 336 sg., 344 sgg., 365, 373; LARONDE 1987, pp. 439 sgg., 445 sgg. In particolare su Tolomeo IX Sotere II a Cirene: F. PACI, *Per la storia del dominio tolemaico in Cirenaica: nuovo basamento in onore dei dinasti alessandrini dall'agorà di Cirene*, in *Egitto e storia antica dall'ellenismo all'età araba. Atti del Colloquio Internazionale, Bologna 1987*, Bologna 1989, pp. 583-593. Riguardo ai rapporti culturali tra Cirene ed Alessandria, a loro volta strettamente legati agli eventi storici: STUCCHI 1975, pp. 84, 187 sg., 329; L. BACCHIELLI, «QAL», 9, 1977, pp. 97-110 (spec. pp. 106 sgg.) e, da ultimo, S. ENSOLI VITTOZZI, in *Urbino* 1988, *passim* (bibl. a nota 341 sg.). Sulla presenza in Alessandria di Cirenaici adoranti divinità egizie: HABSBURG, *op.cit.*, p. 358 (ivi bibl.).

lamento[124]. D'altra parte l'andamento delle mura, che si è giocoforza adattato almeno in parte alla conformazione del declivo ed alle strutture preesistenti, sembrerebbe aver rispettato l'area regolarmente quadrangolare ove sorse il santuario[125].

Inoltre, la presenza per la prima volta nella città del culto di Serapide in unione con quello di Iside, che è innegabilmente legata al culto del sovrano e pertanto all'ideologia dinastica allora operosa nella capitale, corrisponderebbe ad una logica storica, trovando ampi riscontri nella stessa epoca soprattutto a Thera e a Cipro[126]. Si può rilevare, infine, che il culto congiunto di Iside e Serapide, che peraltro si riscontra in modo particolare nel Peloponneso e a Creta, paesi in stretto rapporto con Cirene, è in genere più diffuso in età ellenistica piuttosto che in età imperiale, epoca in cui sembra più frequentemente attestato nella zona microinsulare[127].

Concludendo, si può supporre che, forse nelle vicinanze di un'area sacra più antica, presumibilmente all'aperto, dedicata alla divinità epicoria libyo-egizia, venisse istituito nel corso dell'età ellenistica un luogo consacrato ad Iside e Serapide, a cui potrebbero forse appartenere — ma senza alcuna certezza — le membrature architettoniche riutilizzate nel tempietto di età romana. D'altra parte il favore dei Tolomei sia verso i culti locali che verso quelli misterici troverebbe ampio riscontro nella fondazione del santuario acropolitano, che — si vedrà subito — vari elementi portano a ritenere sede di riti iniziatici già a partire dall'età ellenistica[128].

[124] Si confrontino, ad esempio, rimanendo al di fuori dell'Egitto, l'Iseo di Pompei e l'Iseo Campense a Roma: TURCAN 1989, p. 105.

[125] Questa constatazione potrebbe suggerire la possibilità che nell'area già esistesse un primitivo luogo di culto o anche che, indipendentemente dalle eventuali preesistenze sacre, si fosse programmata la fondazione del nuovo santuario all'incirca contemporaneamente alla costruzione della cinta muraria. Goodchild pensava, secondo Stucchi erroneamente, che la presenza del tempio avesse influenzato l'andamento delle mura dell'Acropoli: R. GOODCHILD, *Cyrene and Apollonia, An Historical Guide*, I ed., London 1959, p. 51; II ed., London 1963, p. 53; III ed., s.l. 1970, p. 70. In GOODCHILD 1971 (pp. 105-107, fig. II, B) viene abbandonata l'idea precedente. L'ipotesi tuttavia acquisterebbe valore nel caso in cui si supponesse nel sito un luogo di culto preesistente.

[126] A Thera sin dall'età di Tolomeo Filadelfo il culto dei Lagidi, in qualità di *theoi synnaoi*, è strettamente legato a quello di Iside e Serapide: DUNAND 1973, II, 124-126. Su Cipro: DUNAND 1973, III, p. 120. Sul legame tra il culto dei Tolomei e quello di Iside e Serapide: *supra*, nota 50.

[127] MORA 1990, II, pp. 39, 41, 42. Che il culto di Serapide sia esistito a Cirene in età ellenistica sembrerebbe una novità soprattutto rispetto alle tesi di P.M. FRASER («OpAth», 3, 1960, p. 47) e di Vidman (*SIRIS*, p. 335; VIDMAN 1970, p. 30).

[128] Sul favore dei Tolomei verso i culti misterici ed orgiastici: FRASER 1972, p. 192. I misteri, in quanto riti di iniziazione a carattere volontario, personale e segreto, miravano al cambiamento dello stato mentale dell'iniziando attraverso l'esperienza del sacro ed al raggiungimento della salvezza ultraterrena. Ad Iside infatti si attribuiva grande potere sul destino, il *fatum*, e pertanto la capacità di arrestare la morte imminente e concedere una nuova vita, *novae salutis curricula* (APUL., *Met.*, XI, 21, 6; BURKERT 1987 [1991], p. 28, nota 26, ivi bibl.; *infra*, nota 157). Più radicale di altre esperienze di *soteira*, la salvezza che Iside donava era garantita dai misteri. Si vedano principalmente VIDMAN 1970, pp. 125-138; MALAISE 1972, pp. 230-238; DUNAND 1973, III, pp. 243-254; BIANCHI, in *Perennitas*, pp. 9-36; M. MALAISE, *Contenu et effets de l'initation isiaque*, «AntCl», 50, 1981, pp. 483-498; BURKERT 1987 [1991]; TURCAN 1989, pp. 118 sgg. Sugli aspetti mistici e soteriologici del culto isiaco vedi anche S.K. HEYOB, *The Cult of Isis among Women in the Graeco-Roman World*, Leiden 1975 (*EPRO*, 51), pp. 54-64 (spec. p. 57 sg.). Per Cirene in particolare: *infra*, p. 217.

Nell'ambito dei ritrovamenti che si ebbero nell'edificio scavato da Ghislanzoni (fig. 4), la celebre statua dipinta di Iside (tavv. IX,2; XXVI)[129] va certamente distinta, come voleva Ferri, dalle altre sculture e dai frammenti recuperati nel luogo. Essa va collegata con il *bothros* del piccolo, tardo, santuario (tav. VI,1), come sostiene anche Stucchi[130], e va identificata con l'*eidolon* di culto, l'unico che «funzionasse» nel contesto architettonico rinvenuto. Il completo recupero dei resti dell'ultima consacrazione all'interno della fossa rituale, trovata chiusa ermeticamente, che comprendevano, oltre a cinque monete dell'epoca dei Costantinidi,

[129] Inv. n. 14273 (alt. m 1,15; marmo pario). La testa ed il corpo della statua, rotto in due pezzi, sono stati rinvenuti presso la nicchia di fondo della «Sala del *bothros*», ove, addossato allo spigolo della parete Sud-Ovest, era il basamento in arenaria della scultura. La statua, posta su un plinto ad angoli stondati, conserva interamente l'antica policromia sulla fronte e sui fianchi; il dorso, liscio, non presenta tracce di colore. La testa, lavorata a parte sino alla base del collo, è stata adattata nell'incasso tra le spalle. GHISLANZONI 1927, pp. 172-187, nn. 18, 19, 21, fig. 16, tav. a col. f.t. (I secolo d.C.; testa di Iside, corpo di una sua sacerdotessa defunta); L.V. BERTARELLI. *Libia. Guida d'Italia del Touring Club Italiano*, Milano 1929, p. 442, n. 18; F. CUMONT, *Nouvelles découvertes à Cyrène: le temple d'Isis*, «JSav», 1927, pp. 318-322; FERRI 1927 [1963], pp 5-13 (spec. pp. 9-10, 12-13: originale di stile arcaico; primi decenni del IV secolo a.C.); VITALI 1932, p. 91; ROMANELLI, *La Cirenaica*, cit., p. 224, fig. 27; PARIBENI 1959, p. 142 sg., n. 411, tav. 175 (testa: I d.C.; corpo: età ellenistica; mescolanza di elementi greci arcaici ed orientali); PESCE, in *EAA*, II, cit., p. 670 (segue Ferri); D. WORTMANN, «BJb», 166, 1966, p. 68 (segue in parte Cumont: Iside o il miste); VIDMAN 1970, p. 111 (segue in parte Ferri: opera greca da un originale del IV a.C.); F. LE CORSU, *Isis: Mythe et Mystères*, Paris 1977, p. 243; R. MERKELBACH, in *The New Encyclopaedia Britannica* (15), 24, 1985, p. 707; BURKERT 1987 [1991], p. 132, nota 56; TURCAN 1989, p. 97 (miste); TRAN TAM TINH 1990, p. 768, n. 63 (forse età romana; Iside).

[130] STUCCHI 1975, p. 443. FERRI (1927 [1963], p. 7 sg.) nota che le dimensioni del plinto della statua si adattano a quelle del *bothros* (*infra*, nota 131) e che pertanto la scultura poteva essere superimposta ad esso, come in casi analoghi che lo studioso porta a confronto. Tra essi, tuttavia, l'esempio di Eretria non è più accettabile dopo lo studio di BRUNEAU (*op.cit.*, spec. pp. 28-29, 129). Secondo WILD (1984, p. 1770, nota 70) la statua non ebbe alcuna funzione nel culto, perché non fu collocata contro il muro di fondo della sala, ma presso un angolo. Per questo motivo, che tuttavia non mi sembra determinante, egli ritiene la scultura di importanza secondaria rispetto al culto celebrato nel luogo (vedi anche *infra*, nota 265).

uova, ossa di volatili e lucerne[131], tutti elementi pertinenti sia al culto funerario che a quello misterico e specificatamente isiaco, ha permesso di stabilire che nell'area si svolgevano feste osiriche connesse con la sfera della fertilità o, forse meglio, veri e propri riti iniziatici[132].

La statua di Iside, che rappresenta la dea stante in atteggiamento rigidamente ieratico e che i contrastanti tratti formali e gli elementi fortemente arcaistici portano a datare non prima dell'età ellenistica, reca le tracce della sua vita plurisecolare sia nelle rinnovate tinteggiature delle superfici, soprattutto sul manto — si noti che esso non è frangiato —, sia nel restauro della testa, la quale non è stata ritenuta pertinente, sebbene di soggetto analogo a quella originaria[133].

131 La fossa rituale, collocata secondo i punti cardinali, ossia secondo un orientamento diverso da quello della sala, è di forma quasi quadrata (m 0,40 per m 0,50 per una profondità di m 0,50) ed è costituita da piccole pietre squadrate, ben cementate con cocciopisto e calce. Al momento del ritrovamento essa era coperta da una lastra di pietra, sigillata con uno strato di calce e cocciopisto. All'interno, tra terra nera e grassa frammista a piccoli pezzi di carbone, furono recuperate due lucerne frammentate, ad un beccuccio, di età tardo-romana, quattro uova di gallina, due delle quali ancora intatte, ossa combuste di *genus colomba* e cinque monete, delle quali tre di Costantino, una di Costantino II, una di Costanzo II e due, con la testa di Roma, attribuibili ai Costantinidi (per la descrizione del materiale: GHISLANZONI 1927, pp. 152-153). Il tipo di offerte trova ampio riscontro sia nei culti funerari (FERRI 1927 [1963], p. 8; sull'ovetto calcareo siracusano: M. GUARDUCCI, «ASAtene», N.S. XXI-XXII, 1959-1960, pp. 257 sgg. e G. PUGLIESE CARRATELLI, «Maia», XVI, 1964, p. 100) sia nel culto isiaco (sul sacrificio di volatili: DUNAND 1973, III, pp. 204-205; sulle lucerne: *ibid.*, p. 220). Riguardo alla tarda età in cui a Cirene venivano espletati questi riti, si può confrontare un celebre esempio di Roma, ossia il Santuario Siriaco sul Gianicolo, ove l'idolo era sepolto entro il *bothros* (P. GAUCKLER, *Le Sanctuaire syrien du Janicule*, Paris 1912; Y. HAJJAR, *La triade d'Héliopolis-Baalbek. Iconographie, Théologie, Culte et Sanctuaries*, Montreal 1985; TURCAN 1989, pp. 184-189, ivi bibl.).

132 FERRI 1927 [1963], p. 8 sg. Sull'impiego esteso dei *bothroi* nel *temenos* di Ain El Hofra, posto a circa km 2 ad Est di Cirene: S. FERRI, *Contributi di Cirene alla storia della religione greca*, Roma 1923, pp. 12-23, n. 13 (spec. p. 18).

133 Per la descrizione particolareggiata della figura, del suo abbigliamento e dei colori che ne rendevano le varie parti, vedi GHISLANZONI 1927, pp. 172 sgg. e l'acquarello di Garibaldi Guastini (*ibid.*, tav. a col.). La dea veste una tunica verde, sopra cui è una guaina che avvolge strettamente il corpo dall'addome sino ai malleoli; su questa sono resi a rilievo grossi cordoni policromi, intrecciati tra loro ma non annodati. Un ampio manto rosso cupo, panneggiato sulle spalle, copre anche le mani, portate sul petto. Gli oggetti resi a rilievo, di colore verde chiaro, che la figura stringe nelle mani, piegati a falce verso l'esterno e restaurati già in antico, sono interpretati come scettri da PARIBENI 1959, come spighe da FERRI 1927 (*loc.cit. supra* a nota 129). Sulla testa, diademata e coronata di alloro, sono il disco con il crescente lunare e l'ureo, entrambi dorati. I capelli, disposti a cirri intorno alla fronte, scendono sciolti sulla nuca sino al manto. Non mi è possibile rendere noti in questa sede i motivi della datazione proposta nel testo. Si consideri tuttavia che la presenza di scalpellature sull'orlo del manto alla base del collo ed il taglio delle chiome sulla nuca hanno portato GHISLANZONI (1927, *loc.cit supra* a nota 129) a supporre la sostituzione della testa. Il mantello della dea non è del tipo frangiato e annodato sul petto,

La scultura, dal caratteristico costume funerario e più particolarmente osirico, ricorda in molti dettagli l'Iside iniziatica di Apuleio[134]. Essa rappresenta l'idolo di culto libio-cirenaico della dea epicoria identificata con Persefone, come già vide Ferri. Di sicura interpretazione misterica, ed infatti in diretto collegamento con il *bothros*, l'immagine cultuale raffigurava la divinità *epiphanèisa, epidemoùsa* per un certo periodo di tempo, dopo il quale essa tornava nella sua dimora originaria[135]. Circostanze analoghe sono attestate dalle fonti antiche per il venerando santuario di Iside a Tithorea, ove il culto era agricolo-catactonio e le feste in onore della dea si celebravano una in primavera e l'altra nel tardo autunno[136].

La conferma dell'esistenza di un *telesterion* nel santuario acropolitano già a partire dall'età ellenistica sembra indicata dal testo mutilo dell'iscrizione di cui si è già trattato[137] (tav. VIII,2), che è datata nel I secolo a.C. e della quale si presenta alla figura 7 la lettura proposta da Silvio Ferri.

caratteristico delle raffigurazioni isiache di età greco-romana, che risale all'abbigliamento cerimoniale delle regine tolemaiche identificate con Iside e che deve la sua diffusione probabilmente a Cleopatra VII (FRASER 1972, pp. 221, 239, 240; DUNAND 1973, I, pp. 36, 38, 40 sgg. e spec. WALTERS 1988, pp. 5-11, 18, 31-32, ivi ampi riferimenti bibl.). La presenza del mantello non frangiato è caratteristica di altre immagini cirenee di Iside datate in età ellenistica.

134 Sulla corrispondenza della raffigurazione con il testo di Apuleio: GHISLANZONI 1927, pp. 175 sgg. A proposito della guaina indossata dalla dea, FERRI (1927 [1963], pp. 9-10), riprendendo solo in parte dalla tesi di Ghislanzoni lo spunto sulle mummie egiziane, dimostra ampiamente che la statua rappresenta un *eidolon* ritualmente, magicamente «legato», in cui si è applicato il principio del *triplex color*, pertinente al culto funerario (sull'importanza del numero 3 nel culto degli eroi e dei defunti: S. FERRI, *Contributi di Cirene alla storia della religione greca*, Roma 1923, p. 21). Si noti che l'Iside misterica di Apuleio reca una *tunica multicolor* sotto il nero mantello: APUL., *Met.*, XI, 3-4. Vedi WALTERS 1988, pp. 16-17 (ivi bibl.).

135 Che sia la dea a porsi al centro della vicenda rientra nel concetto base della formula binaria nella quale si incarna il «dio in vicenda». Per il superamento del concetto di «dio della vegetazione» si vedano le ricerche con cui Ugo Bianchi ha formulato la propria articolazione di «mistico», «misterico» e «misteriosofico» in un vasto complesso cultuale comprendente sia i culti indicati come culti della vegetazione e della fecondità che quelli misterici: U. BIANCHI, *Initiation, mystères, gnose*, in C.J. BLEEKER (a cura di), *Initiation* (= «Numen», Suppl. 10, 1965), pp. 154-171; ID., *Prometeo, Orfeo, Adamo*, Roma 1976, pp. 78-94. Il sistema tripartito di Bianchi non corrisponde a quello, pure articolato su tre livelli (1. mito, 2. allegoria, 3. metafisica) di BURKERT (1987 [1991], pp. 77 sgg.), sebbene i livelli 2. e 3. corrispondano in larga misura alla sezione denominata da Bianchi «misteriosofico».

136 PAUS., X, 32, 9. Nel santuario di Tithorea, ove potevano entrare solo gli iniziandi (PAUS., X, 32, 13), sappiamo (HEROD., II, 86) che la dea era legata, imprigionata λίνου τελαμῶσι ἢ βύσσου come la statua di Cirene.

137 Vedi *supra*, p. 200 e nota 114.

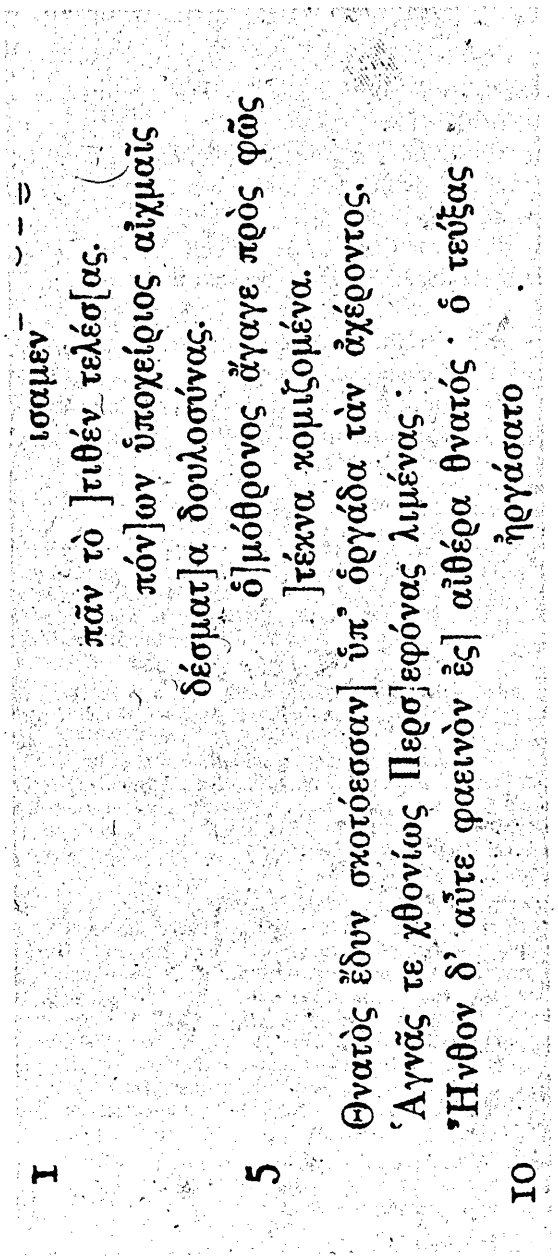


Fig. 7: Cirene, Acropoli. Testo dell'iscrizione isiaca proveniente dal Santuario di Iside e Serapide secondo la lettura di S. Ferri (da FERRI 1927 [1963], p. 11).

L'epigrafe è stata di recente analizzata da Ugo Bianchi[138], il quale è tornato sulla sicura corrispondenza, ammessa anche da altri, tra il verso 8 sg. ὑπ'ὀργάδα τὰν Ἀχέροντας ... [Περσ]εφόνας λιμένας ed il testo di Apuleio, nel passo in cui Lucio, iniziando ai misteri di Iside, viene introdotto nei *sacrarii penetralia*, ove si celebra per lui il rito cui si riferisce la celebre formula *accessi confinium mortis et calcato Proserpinae limine*[139]. Questa ed altre corrispondenze — tra cui la probabile allusione ad Iside con *synoJmòthronon* del v. 5, ammessa anche da Hiller —, insieme alla menzione contenuta nell'epigrafe della schiavitù da cui la dea libera, secondo l'accezione di essa come *Fortuna videns*, attestata per l'Iside misterica di Apuleio[140], portano Bianchi a confermare l'interpretazione isiaca ed iniziatica del testo suggerita da Ferri[141].

Credo pertanto verosimile che sull'Acropoli il culto di Iside abbia avuto carattere iniziatico già a partire dall'età ellenistica. A tal proposito si può rilevare che la raffigurazione della dea sembra potersi individuare anche tra le divinità riprodotte nei rilievi votivi provenienti dalla *chora* cirenea — datati dalla fine del III all'inizio del II secolo a.C. sino, con un solo esemplare, all'età romana —, nelle cui rappresentazioni si son riconosciuti aspetti iniziatici di un culto misterico[142].

Nella serie dei rilievi, che traggono il loro modello dall'Attica, sebbene molti elementi stilistici risentano dell'influsso dell'arte alessandrina, le figure divine, la cui azione è ambientata in una grotta, sono

[138] BIANCHI, in *Perennitas*, nota 4 a pp. 12-13, nota 29 a p. 25. Si noti che Bianchi analizza l'epigrafe in un contesto di forte critica verso i documenti generalmente addotti per sostanziare la presenza in età ellenistica di culti misterici nella religione isiaca.

[139] *Met.*, XI, 6. I misteri di Iside debbono essere accolti, dice il sacerdote, «nella forma di una morte volontaria e di una salvezza ad opera della grazia» (APUL., *Met.*, XI, 21, 1). La frase «posi piede sulla soglia di Persefone» nel resoconto che segue allude a questa circostanza (BURKERT 1987 [1991], p. 132). Sull'idea di morte e rinascita come base dei riti iniziatici: *ibid.*, p. 131.

[140] APUL., *Met.*, XI, 15. Vedi BIANCHI, in *Perennitas*, p. 21 e nota 21. Sul potere di Iside di dominare il destino, secondo un concetto già egiziano (DUNAND 1973, I, pp. 92 sg.) che ritorna in un papiro del II secolo a.C. (BIANCHI, *loc.cit.*), e di concedere nuova vita attraverso l'iniziazione: BURKERT 1987 [1991], p. 132. Si veda inoltre VERSNEL 1990, pp. 46 sgg. e spec. pp. 88 sgg. Su Iside-Tyche: *infra*, p. 213, nota 157.

[141] Nell'iscrizione deve vedersi probabilmente il ringraziamento di un individuo grato di aver compiuto l'iniziazione e di esser stato liberato dalla schiavitù delle debolezze umane, donde la dea benigna lo condusse alla luce, dopo aver varcato il confine della morte. Per la ricostruzione degli avvenimenti che si susseguivano nel corso dei misteri isiaci, condotta sulla base del testo di Apuleio: BURKERT 1987 [1991], pp. 129 sgg.

[142] E. FABBRICOTTI, *Divinità greche e divinità libie in rilievi di età ellenistica*, in *QAL* 1987, pp. 221-224. I rilievi documentano l'esistenza di un culto delle acque, praticato nelle grotte intorno a Cirene (si confronti il complesso di Budrash), in cui si mescolano elementi ctonii e mantici e che affonda le sue radici nel sostrato libyo.

rappresentate secondo uno schema paratattico articolato su più file. L'esegesi delle raffigurazioni ha portato a ritenere che il culto legato ai rilievi vada connesso con quello delle Ninfe e delle divinità ctonie libyo-greche, nell'ambito di un *revival* mitologico che ebbe luogo a Cirene a partire dal III secolo a.C., trovando il favore dei Tolomei.

I numerosi documenti del mondo greco che attestano il rapporto di Iside con le Ninfe, ivi compresa, particolarmente riguardo ai rilievi cirenei, la dedica dall'Iseion delle pendici dell'Acropoli di Atene[143], ed il carattere epicorio della dea libyo-greca in Cirenaica possono confortare l'ipotesi di identificazione che vengo a proporre.

Nell'ambito di questi rilievi, tra le varie possibilità di individuazione di Iside, si può considerare particolarmente il reperto inv. n. 2540 (tav. X,1)[144], ove la figura femminile seduta di tre quarti con le gambe incrociate, posta all'estremità destra della prima fila di personaggi, abbraccia con la mano destra le spalle di un bambino vestito alla libia. Poiché Demetra e Kore sono riconosciute nelle figure all'estremità sinistra del rilievo e poiché il personaggio in esame reca un'acconciatura peculiarmente delineata all'egiziana, sarei propensa a riconoscere nella prima fila di figure partendo da sinistra: Demetra e Kore, Ammon e Apollo, Iside e Arpocrate[145].

[143] Sul culto delle Ninfe a Cirene: G. PUGLIESE CARRATELLI, «Maia», XVI, 1964, p. 107; STUCCHI 1975, pp. 580 sgg.; LARONDE 1987, pp. 426-427. In onore di Dioniso e delle Ninfe venivano celebrate nella città le feste Theodésie: M.P. NILSSON, *Griechische Feste*, Leipzig 1906, pp. 115, 279; VITALI 1932, p. 137, nota 1; CHAMOUX 1953, p. 272 e nota 1; STUCCHI 1975, p. 187, nota 4. Sui rapporti di Iside con le Ninfe: DUNAND 1973, III, pp. 268-269. Credo che a Cirene l'associazione di Iside alle Ninfe vada legata sia all'aspetto salutare della dea che alla sua valenza ctonia, come a Locri. Sulla dedica alle Ninfe (*SIRIS*, n. 7), del I secolo a.C., dall'Iseo dell'Acropoli di Atene: DUNAND 1973, III, p. 268, nota 5 (ivi bibl.); S. WALKER, «BSA», 74, 1979, p. 246, tav. 30,b.

[144] E. FABBRICOTTI, in *QAL* 1987, p. 226, n. 3, fig. 4. Si veda inoltre il rilievo inv.n. 1574 (*ibid.*, pp. 223-226, n. 2, fig. 3), ove, nella seconda fila di personaggi, è rappresentata una figura femminile con le mani sulle spalle di una matrona posta in prima fila; vestita con la consueta cappa libia e recante un'acconciatura «alla libia», essa presenta stretti confronti, nei riccioli fitti e calamistrati, con una statua di Iside nel Museo del Cairo, del 150 a.C. circa (G. GRIMM, D. JOHANNES, *Kunst des Ptolemär- und Römerzeit im Ägyptischen Museum Kairo*, Mainz 1975, p. 18, tavv. 10-11). Sebbene la coppia divina venga identificata con Demetra e Kore-Persefone, certamente quest'ultima figura può richiamare anche l'Iside-Persefone del culto libyo-greco. D'altra parte nei rilievi è anche attestata la coppia Cibele e Bendis-Hekate in sostituzione di Demetra e Kore (FABBRICOTTI, in *QAL* 1987, p. 236).

[145] La figura con la fiaccola posta dietro il personaggio che ho identificato con Iside potrebbe essere Hekate, il cui culto è attestato a Cirene già nel IV secolo a.C. (vedi *supra*, nota 63). Sui legami tra Hekate ed Iside: *supra*, nota 98 e *infra*, p. 232, nota 212.

Dove si svolgevano le cerimonie iniziatiche nel santuario acropolitano? Certamente esse non venivano compiute nel tempio. In età ellenistica l'edificio era privo del podio ed anche quello aggiunto in età romana è certamente troppo basso per supporvi all'interno i *penetralia* di cui parla Lucio presso Apuleio e che il Pesce ha riconosciuto nel tempio di Sabratha[146]. I misteri dovevano aver luogo in una struttura annessa, della quale non si conserva alcun elemento.

Un indizio sull'ubicazione del *telesterion* potrebbe essere costituito, tuttavia, dal fatto che l'orientamento dell'attuale *bothros* è diverso da quello della sala che lo contiene e che va riferita alle ultime fasi di vita del santuario. La diversità di orientamento potrebbe indicare l'esistenza di una struttura più antica. D'altra parte la stessa «Sala del *bothros*» presenta un orientamento leggermente diverso rispetto a quello degli ambienti adiacenti, come si vedrà più ampiamente in seguito.

L'intera area è stata sistemata e regolarizzata nel corso dell'età romana e poi ancora in età bizantina, ma gli allineamenti dei muri nel loro insieme (fig. 5) farebbero supporre che l'edificio di età più tarda, il cosiddetto Iseo Bizantino, sia sorto almeno in parte su una costruzione anteriore. Anche l'esistenza nel luogo di una classe sacerdotale potrebbe suggerire che il santuario comprendesse altri annessi, come ovunque nel mondo greco e romano, a cominciare dai *temenoi* isiaci di Delo[147].

Un caso analogo a quello cireneo si riscontra nel Santuario dei Cabiri a Lemnos, ove sulla terrazza meridionale venne eretto in età tardo romana (III d.C.), al di sopra di un impianto di VII secolo a.C., un *telesterion* che sostituì quello di età ellenistica, sito nei pressi e databile intorno al 200 a.C.[148] La presenza all'interno del *temenos* di un luogo separato dal tempio per celebrare i misteri è attestata a Pompei e trova altri riferimenti nel mondo greco-romano[149].

Cirene offre anche i documenti necessari all'individuazione dell'epiteto cultuale e degli aspetti iconografici preponderanti della dea venerata nel santuario acropolitano, tenendo conto che la pluralità dei po-

[146] APUL., *Met.*, XI, 23. G. PESCE, *Il Tempio di Iside in Sabratha*, Roma 1953, pp. 71-74. Sul santuario da ultimo: WILD, pp. 1817-1818, n. 35, nota 184 (con bibl.), figg. 40-41 (dedicato ad Iside e Serapide; II-III secolo d.C.).

[147] Sul *pastophorion* di Delo da ultimo: TURCAN 1989, p. 87 e nota 44 (ivi bibl.). Vedi inoltre MALAISE 1972, p. 141 sg. Sui *pastophori*: H.B. SCHÖNBORN, *Die Pastophoren im Kult der ägyptischen Götter*, Meisenheim 1976. Sui *deipna* in onore di Iside e Serapide, in occasione dei quali gli adepti si riunivano in un *oikos* del santuario: DUNAND 1973, III, pp. 209-212; BURKERT 1987 [1991], p. 145 e nota 134 (con bibl.).

[148] L. BESCHI, *Il telesterio ellenistico del Santuario dei Cabiri a Lemnos*, in *Akten des XIII Internationalen Kongress für klassische Archäologie. Berlin, 1988*, Mainz a. Rh. 1990, pp. 555-556, tav. 85, 4-5; A. DI VITA, «ASAtene», LXIV-LXV, N.S. XLVIII-XLIX, 1986-1987 [1991], pp. 443-451, figg. 8-23. Sul culto degli Dei Cabiri da ultimo: P. COLLINI, *Gli Dèi Cabiri di Samotracia: origine indigena o semitica?*, «StClOr», XL, 1990, pp. 237-287.

[149] Vedi *supra*, nota 147. Sulle strutture annesse nei santuari isiaci, con particolare riguardo all'Iseo di Pompei: TURCAN 1989, pp. 105 sgg. Sulla possibile destinazione misterica di un locale nell'Iseo di Philippi: DUNAND 1973, II, p. 192 (sul santuario vedi anche WILD 1984, p. 1807, sg., n. 28, nota 146, ivi bibl.).

teri di Iside, tesa a rivestire una sovranità universale e ad interferire sulle prerogative di Osiride, facilitava le differenti forme del sincretismo greco-egizio[150].

Documentano a Cirene questi aspetti le raffigurazioni sulle cretule del Nomophylakeion, che rappresentano un documento prezioso sia per illustrare le iconografie delle divinità egizie in generale sia per attestare le forme del culto di Iside diffuse nella città tra l'inizio del I secolo a.C. e l'inizio del II d.C.[151] Tra le divinità egizie Iside vi appare la figura preponderante[152]. Le immagini del solo volto (nn. 483-485; tav. X,2) e quelle della dea assisa come *kourotrophos*, con Arpocrate sulle ginocchia (nn. 255-257; tav. V,2)[153], sono meno frequenti delle raffigurazioni di Iside in forma sincretica. Numerose sono le effigi di Isis-Tyche stante, con il solo cornucopia (nn. 243-247, 249), talvolta con Arpocrate (nn. 253-254; tav. V,3)[154]. Altrettanto frequenti quelle di Isis-Tyche-Demeter,

[150] DUNAND 1973, I, pp. 80-108. Vedi anche R.E. WITT, *Isis-Hellas*, «ProcCambr PhilSoc», 192, 1966, pp. 48-69; ID., *Isis in the Graeco-Roman World*, Ithaca 1971, pp. 111-129; MALAISE 1972, p. 175 sg. Sin dall'età ellenistica, in relazione all'ampia attribuzione di epiteti della dea, Iside poteva assumere, anche plasticamente, le forme dei tipi divini più diffusi, a cominciare da quelli di Demetra, di Fortuna-Tyche e di Afrodite. Sull'iconografia della dea da ultimo: TRAN TAM TINH 1990, pp. 761-796 (sulle forme sincretistiche: p. 793). In particolare sull'iconografia di Iside in età ellenistica: WALTERS 1988, pp. 14-15 (ivi bibl.); in età romana: MALAISE 1972, pp. 176-181. Si vedano ancora ID., in *Hommages à Maarten Vermaseren*, Leiden 1978 (*EPRO*, 68), pp. 669-673, 690-694; F. LE CORSU, *Isis. Mythe et mystères*, Paris 1977; F. SOLMSEN, *Isis among the Greeks and Romans*, Cambridge UP 1980; J. LECLANT, *Isis, déesse universelle et divinité locale, dans le monde gréco-romain*, in *Iconographie classique et identités régionales. Paris, 26-27 mai 1983*, Paris 1986 (= «BCH», Suppl. XIV), pp. 341-352; H. JACKSON, «ChrEg», 61, 1986, pp. 116-135; N. FICK, «RBPhil», 65, 1987, pp. 31-51.

[151] G. MADDOLI, *Le cretule del Nomophilakion di Cirene*, «ASAtene», XLI-XLII (N.S. XXV-XXVI), 1963-1964, pp. 39 sgg. Le cretule cirenee attestano gli aspetti del culto a cui erano legati i proprietari dei sigilli, ossia i magistrati addetti all'autenticazione degli atti conservati nell'edificio (sui *Nomophilakes* di Cirene in questa età: A. LARONDE, in *ANRW*, II, 10, 1, 1988, p. 1029). Si confrontino gli analoghi reperti di Paphos, datati nell'età tolemaica: K. NICOLAU, *Oriental Divinities represented on the Clay Sealings of Paphos, Cypros*, in *Hommages Vermaseren*, cit., II, pp. 849-853, nn. 1-10.

[152] La varietà di iconografie di Iside rispetta gli indirizzi più diffusi nell'Egitto alessandrino. Nelle cretule cirenee compaiono anche Arpocrate (MADDOLI, *art.cit.*, p. 84, nn. 263-270; p. 99, n. 486), spesso connesso con la sfera della fertilità, Serapide, anche nella sua più tarda identificazione con Helios e con Ammone (*ibid.*, p. 97, nn. 448-454), e, soprattutto, Osiris Canopo con la corona *atef* (*ibid.*, p. 99, nn. 481-482).

[153] I numeri nel testo si riferiscono alla catalogazione del Maddoli. Sulle raffigurazioni del solo volto: MADDOLI, *art.cit.*, p. 99; su quelle della dea assisa: *ibid.*, p. 84. Quanto ad Iside che tiene Arpocrate sulle ginocchia, secondo un motivo frequente nelle monete alessandrine di età imperiale, nelle gemme e in scultura, vedi *supra*, nota 93 e *ibid.*, p. 81 (ivi bibl.). Vedi inoltre TRAN TAM TINH, LABRECQUE, *Isis lactans*, cit., pp. 200 sg., nn. A-187, A-188, A-189. Sul simbolismo religioso di Iside *kourotrophos: supra*, nota 93.

[154] MADDOLI, *art.cit.*, p. 81. Il prototipo di Iside stante con il corno dell'abbondanza venne creato probabilmente in Egitto nel III secolo a.C. e fu diffuso spec. dal II a.C. al II d.C. (TRAN TAM TINH 1990, p. 292).

con la spiga nella destra ed il cornucopia nella sinistra (nn. 221-242; tav. XI,1), qualche volta alata (nn. 258-259; tav. XI,2), probabilmente in relazione alla connotazione funeraria e misterica della dea, che si ritrova anche nelle gemme magiche dell'Egitto greco-romano[155]. Isis-Tyche-Demeter-Selene aggiunge ai consueti attributi il crescente lunare sul capo (n. 252, a-b; tav. XI,3), trovando riscontro in numerose raffigurazioni egiziane di età tardo-ellenistica e romana, che puntano l'accento sia sulla myrionymia della dea che sul suo carattere connesso con i sacri misteri e con il mondo dell'aldilà[156].

Particolarmente riguardo alla frequenza con cui appare a Cirene il motivo di Iside-Tyche, si può rilevare che l'associazione delle due divinità è ampiamente attestata nell'Egitto alessandrino e che nel mondo greco essa trova paralleli soprattutto a Creta, ove a Gortina Iside era venerata come *ploutodòteira*[157]. A tal proposito sembra possibile che il culto isiaco sia pervenuto a Gortina, ove esso non è attestato archeologicamente prima del II secolo a.C., sebbene sia fatto risalire all'età del Philadelphos, tramite Cirene. Gli stretti e ininterrotti rapporti tra le due città sin dall'*apoikia* dei Therei e la circostanza che il culto dell'Asclepio di Balagrae, nella *chora* cirenea, sia pervenuto a Lebena di Creta tramite Cirene possono confortare questa ipotesi[158].

[155] MADDOLI, *art.cit.*, p. 81. Su Iside alata: D. WORTMANN, «BJb», 166, 1966, p. 65, figg. 2-3; DUNAND 1973, I, pp. 8-9, tav. II. Vedi inoltre TRAN TAM TINH 1990, p. 795, 786 (= Paris, Louvre, Br 4425: Isis-Fortuna alata, ivi bibl.).

[156] MADDOLI, *art.cit.*, p. 81. Sui rapporti a Cirene tra Tyche e Persefone e tra Tyche e Selene: G. PUGLIESE CARRATELLI, «Maia», XVI, 1964, pp. 102-104.

[157] Su Iside come potenza cosmica nell'Egitto tolemaico: DUNAND 1973, I, pp. 22-26. Sul potere di Iside nel dominio del fato: VERSNEL 1990, p. 49, nota 28 (con ampia bibl.) e *supra*, nota 128. Questa proprietà distingue nettamente la dea, ponendola su di un piano superiore, rispetto alla Tyche greca ed alla Fortuna romana. Sull'identificazione di Iside con Tyche: DUNAND 1973, III, pp. 271-273; MALAISE 1972, pp. 185-186 (ivi bibl.); TRAN TAM TINH 1990, pp. 784-786, 794-795 (ivi ulteriore bibl.). Sul culto di Iside a Creta: DUNAND 1973, II, pp. 73-83, 205-206 (spec. pp. 74-80: Gortyna; su cui vedi anche SALDITT-TRAPPMANN, *op.cit.*, pp. 54-66, figg. 47-51; WILD 1984, p. 1781, n. 16, nota 91, con bibl., e fig. 18 a e p. 1843). Sulla statua di Iside-Fortuna dal *Praetorium* di Gortyna: *infra*, nota 190. L'Iside-Fortuna di Creta è attestata a Delo: DUNAND 1973, II, p. 81; MORA 1990, II, p. 31.

[158] Sull'ipotesi di trasmissione del culto isiaco a Creta tramite Cirene, ove tra l'altro Iside prevalse su Serapide: DUNAND 1973, II, p. 74. Sui rapporti tra Creta e Cirene, attestati sin dall'età minoica: *supra*, nota 3. Essi proseguirono sempre più intensi in età greca e romana: H. VON EFFENTERRE, *La Crète et le Monde de Platon à Polybe*, Paris 1948, pp. 37, 113. Nel 27 a.C. la Cirenaica e Creta costituirono un'unica provincia: G. HARRISON, *The Joining of Cyrenaica to Creta*, in *Cambridge* 1983, pp. 365 sgg. (ivi bibl.). Sulle affinità culturali tra i due paesi vedi anche ENSOLI VITTOZZI, in *Urbino* 1988. Sull'origine cirenaica del culto di Asclepio a Lebena di Creta: PAUS., II, 26, 9; PUGLIESE CARRATELLI, «Maia», cit., p. 102. Per una possibile analoga trasmissione della religione isiaca a Thera: *supra*, p. 176 e nota 36.

Tornando ai vari aspetti cultuali della dea «dai molti nomi», commentati a Cirene sia dalle cretule che dalle sculture del santuario acropolitano, di cui si dirà in seguito, essi trovano concreta evidenza nella città in un frammento di legge sacra, incisa su una lastra purtroppo mutila e senza provenienza, in onore di Iside *myriònymos* (tav. XI,4)[159]. L'epigrafe riguarda alcune disposizioni sulla violazione del digiuno nei giorni rituali, pare, ogni mese. Essa è datata nel I-II secolo d.C. ed è stata attribuita all'Iseo del Santuario di Apollo[160]. Ora, la menzione di *Nesteìai* in onore della dea, che richiama sia quelli ricordati da Erodoto per l'Iside cirenea che il digiuno di cui narra Apuleio in riferimento ai misteri isiaci[161], pone in relazione la legge sacra al santuario dell'Acropoli. Inoltre, il sacerdote *Agathòs Daìmon* ricordato sulla lastra deve identificarsi molto probabilmente con lo stesso personaggio che in qualità di neocoro aveva dedicato sull'Acropoli l'Inno ad Iside nel 103 d.C. L'epigrafe pertanto può esser appartenuta all'Iseo dell'Acropoli ed aver costituito il protocollo prescritto ai fedeli dai sacerdoti del santuario.

Se questa ipotesi è giusta, si avrebbe la puntuale attestazione dell'epiteto che distingueva la dea acropolitana almeno a partire dal I secolo d.C. La polinonimia di Iside a Cirene potrebbe tuttavia risalire ancora all'ultima età ellenistica, sebbene i documenti menzionati appartengano in gran parte all'età romana, ivi compresi i ritrovamenti scultorei di cui si tratterà in seguito. La mirionimia della dea, infatti, rappresenta uno stadio evolutivo del culto isiaco, documentato almeno a partire dal I secolo a.C., che va molto al di là della semplice identificazione biunivoca della

159 La lastra di marmo, opistografa, reca sul dritto parte di una più antica dedica (?) a Tolomeo Soter. G. OLIVERIO, «QAL», 4, 1961, p. 30, n. 10, fig. 20 (lato b); *SEG*, XX, 721, b; *SIRIS*, p. 337, n. 808. Su Iside myrionma: VIDMAN 1970, pp. 115, 124, nota 83; MALAISE 1972, p. 190 sg.; DUNAND 1973, III, p. 14 e note 1-3, p. 177; MORA 1990, II, pp. 66 sgg.; TRAN TAM TINH 1990, p. 793; VERSNEL 1990, p. 50, nota 32 (con ulteriore disamina). Eccetto alcuni testi, tra cui l'iscrizione di Cirene, tre dediche di Philae (E. BERNAND, *Iscriptions Philae*, II, Paris 1969, nn. 162, 168, 180) e soprattutto il I Inno di Isidoro (*infra*, nota 163), le iscrizioni che menzionano Iside myrionma (*SIRIS*, II, nn. 505, 639, 656, 692, 698, 721, 749) vengono generalmente dall'Occidente, sono redatte in lingua latina ed appartengono in gran parte alla seconda metà del II secolo d.C. Si vedano ancora *SIRIS*, nn. 325, 351 e VERSNEL 1990, *loc.cit.* (altre attestazioni, a cui aggiungi D. MEREDITH, «ChrEg», 28, 1953, n. 3). Si noti che la frequenza di epiteti per le divinità egizie è generalmente una caratteristica dell'età imperiale, documentata soprattutto in Asia Minore e nella Grecia continentale ed insulare (MORA 1990, II, pp. 38, 41).

160 STUCCHI 1975, p. 243, nota 6.

161 HEROD., IV, 186. Vedi G. OLIVERIO, «QAL», 1961, p. 30 (ivi bibl.); DUNAND 1973, III, p. 198 (ivi la menzione delle leggi sacre di Rodi, Iasos, Delo ed Atene); BURKERT 1987 [1991], pp. 125 sg.; TURCAN 1989, p. 118. Sull'astinenza sessuale prescritta ai fedeli nel corso dei preparativi delle cerimonie isiache: TIBULL., 1, 3, 26; PROP., 3, 31, 2 (E. FEHRLE, *Die kultische Kenschheit im Altertum*, Giessen 1910, pp. 135-137).

dea con un'altra divinità[162]. La molteplicità dei nomi divini rinvia alla totalità indifferenziata di funzioni, potenzialmente illimitate, attribuite ad Iside.

Alla fine del periodo tolemaico gli inni greci di Isidoro, iscritti sui pilastri del Tempio di Isis-Thermouthis a Medinet Madi nel Fayum[163], esprimono più di due secoli prima di Apuleio l'onnipotenza della dea «regina degli dei» e la sua polivalenza: ella è Demetra, Afrodite, Rea, Hestia presso i Greci; Cibele presso i Traci; Leto presso i Licii, Artemide o Astarte presso i Siriaci. La dea è già l'«Unica», è la Myriònyma, è il *numen unicum multiformi specie* di Lucio presso Apuleio[164].

A Cirene Iside è Dea unica; è la dea degli Inni di Isidoro ed è soprattutto la dea di Apuleio.

Tra i vari problemi enucleati nel corso dell'indagine sul culto isiaco nel santuario acropolitano, quello certamente più complesso, perché investe un'ampia serie di altre questioni, riguarda la pratica dei riti misterici in età ellenistica. Ora, alcuni studiosi che hanno affrontato il problema in maniera sistematica, nel quadro più generale della diffusione del Culto isiaco nel bacino del Mediterraneo, hanno sottolineato come l'antica assimilazione tra Demetra ed Iside, il loro comune riferimento ai *thesmoi*, al mondo dell'agricoltura e della «cultura» in genere, possa aver favorito, già agli inizi del periodo tolemaico, il trasferimento su Iside di motivi mitologici e di nuove concezioni soteriologiche di influenza eleusina e forse anche di pratiche cultuali[165].

162 MORA 1990, II, pp. 68-70, in riferimento al I Inno di Isidoro (*infra*, nota 163). Dovrebbe indagarsi circa l'eventualità di un rapporto tra Iside myrionyma ed Iside misterica, vedendo nella polinomia della dea una volontà di celarne il vero nome. La Dea unica, forse proprio in qualità di dea misterica, comprendeva non una ma tutte le sfere del *pantheon* religioso greco e forse era, in quanto tale, non nominabile.

163 A. VOGLIANO, in *SEG*, 8, 1938, pp. 548-551; V. VANDERLIP, *The Four Greek Hymns of Isidorus and the Cult of Isis*, Toronto 1972; VERSNEL 1990, p. 46 sg., nota 19 (con bibl.); MORA 1990, II, pp. 66-71 (ivi bibl.). Ci si riferisce in modo particolare al I inno, datato variamente tra il II e il I secolo a.C.

164 APUL., *Met.*, XI, 5, 1. J. Gwyn GRIFFITHS, *Apuleius of Madaurus. The Isis Book*, Leiden 1975 (*EPRO*, 39), pp. 145 sgg. Vedi anche V. TRAN TAM TINH, *Le culte des divinités orientales en Campanie*, Leiden 1972 (*EPRO*, 27), pp. 214 sgg. Particolarmente sull'iscrizione di Capua (*SIRIS*, 502): TRAN TAM TINH, *op.cit.*, pp. 77, 199-234; Y. GRANDJEAN, *Une nouvelle arétalogie d'Isis à Maronée*, Leiden 1975 (*EPRO*, 49), pp. 69 sgg. Su Isis Panthea: TRAN TAM TINH 1990, pp. 786 sg., 795.

165 BIANCHI, in *Perennitas*, p. 33 (vedi anche *ibid.*, pp. 18, 31 e nota 43). Sui misteri di Iside: *supra*, nota 128 (ivi bibl.). Sulla loro esistenza già nel II secolo a.C. o agli inizi del I: GRANDJEAN, *op.cit.*, p. 78 (si vedano al riguardo le critiche di BIANCHI, in *Perennitas*, pp. 19-20 e nota 19). Sull'origine tolemaica di Iside misterica e sull'influenza eleusina alla base della sua formazione: C.J. BLEEKER, *Isis as a Saviour Goddes*, in *The Saviour God. Comparative Studies in the Conception of Salvation Presented to E.O. Jones*, Man-

L'aretalogia di Maronea, datata intorno al 100 a.C., rappresenta in questo senso una testimonianza esemplare, soprattutto in riferimento all'ultima invocazione, che tocca il rapporto tra Atene-Eleusi e l'Egitto. Il problema delle affinità tra Iside e Demetra è risolto con l'idea che Iside non sia dea egizia, diversa da quella venerata ad Eleusi, ma la dea *thesmophoros* trasferitasi in Egitto[166]. Di fatto questa interpretazione implica il riconoscimento di una «filiale» eleusina in Egitto[167].

La cronologia delle testimonianze archeologiche, tuttavia, ha portato generalmente gli studiosi, in seno alla distinzione tra gli aspetti mistici del culto ed i suoi sviluppi misterici, a datare l'esistenza di pratiche iniziatiche non prima del I secolo d.C.[168] In tutte le località raggiunte o di nuovo raggiunte in età tolemaica dal culto alessandrino i documenti archeologici attestanti con certezza la pratica di riti misterici sono infatti molto rari, anche nel campo epigrafico[169]. Cirene, grazie ad una serie di

chester 1963, p. 11. In generale sull'influsso dei misteri di Eleusi su quelli isiaci, indipendentemente dalla questione cronologica: BURKERT 1987 [1991], p. 58. L'iniziazione personale, su richiesta, modellata sui misteri demetriaci e dionisiaci (sui quali: BURKERT, *ibid.*, pp. 125-126, ivi bibl.), fu adattata alle forme egiziane di rito e di mitologia ed adottata dalla propaganda isiaca, come attestano le aretalogie e tra esse particolarmente quella di Maronea (*supra*, nota 118). Già nell'aretalogia di Menfi, secondo il modello ricostruito dallo Harder, databile intorno al III secolo a.C. (*supra*, nota 118), Iside appare come l'inventrice dei misteri. Secondo MORA (1990, II, p. 55) tale rivendicazione è da intendere, per l'appunto, alla luce dell'interpretazione demetriaca della dea.

166 Vedi *supra*, nota 118 (ivi bibl.). Sull'ultima invocazione (ll. 35-41) e sul problema dell'*apoikia* di Iside: spec. MORA 1990, II, pp. 64-66. La dea egizia, pertanto, non sarebbe dea straniera, ma greca, raggiunta dai coloni greci che ne imitarono l'*apoikia*.

167 MORA 1990, II, p. 66. Lo studioso nota che «L'interpretazione di Iside come dea di Eleusi comporta però anche un'idea innovatrice riguardo ai misteri ivi celebrati, cioè il riconoscimento di una presenza della dea fuori del suo santuario, per quanto probabilmente ristretta alla sola *apoikia* egizia». Sulla «succursale» eleusina in riferimento al culto di Serapide: *supra*, p. 184, nota 56.

168 BIANCHI, in *Perennitas*, p. 32, in relazione al testo plutarcheo (sulla possibilità, tuttavia, ammessa dallo studioso, di risalire all'età ellenistica: *loc.cit.* e pp. 31, 33, nota 43). Vedi anche MORA 1990, II, p. 5, nota 31. M. MALAISE (*Contenu et effects de l'initation isiaque*, «AntCl», 50, 1981, pp. 483-498) non vede traccia di riti iniziatici prima della età di Plutarco o piuttosto di Apuleio. BURKERT (1987 [1991], p. 57 e nota 62) nota che la più antica fonte letteraria che attesta l'esistenza di misteri isiaci è rappresentata da TIBULL., 1, 7, 48 e che la cista mistica compare nell'iconografia isiaca nel I secolo d.C. Sul problema in generale si consulti anche VERSNEL 1990, pp. 46 sgg.

169 BURKERT (1987 [1991], p. 57) rileva che su 800 iscrizioni raccolte da Vidman solo tre si riferiscono ai *mystai* (Roma, Tralles, Prusa: *SIRIS*, nn. 390, 295, 326; vedi inoltre H. SOLIN, in BIANCHI-VERMASEREN, *La soteriologia dei culti orientali nell'Impero Romano*, Leiden 1982 -*EPRO*, 92-, p. 132). Sulle menzioni epigrafiche di *myesis, mystes, mystis* in un contesto isiaco: BIANCHI, in *Perennitas*, nota 4 a pp. 10-13 (ivi anche le tesi di Dunand e Malaise). Sui testi di Plutarco e di Apuleio in riferimento ai misteri: BIANCHI, *op.cit.*, risp. pp. 28-31 e 23-25. Si è accanitamente discusso sull'esistenza di un culto misterico di tipo eleusino ad Alessandria, ove è attestato un suburbio chiamato Eleusi, ma le testimonianze non sembrerebbero tali da trarre conclusioni certe. Vedi FRASER 1972, pp.

circostanze fortunate, conserverebbe pertanto una testimonianza assai preziosa, ove trovano riscontro le teorie più illuminate avanzate dagli studiosi.

Questa serie di considerazioni mi spinge a formulare un'ipotesi di lavoro.

Mi chiedo se la vicinanza del paese all'Egitto e soprattutto l'assimilazione della dea libyo-egizia a Demetra sin dai tempi della colonizzazione greca possano aver determinato, nel quadro della posizione eccentrica — geografica e storica — di Cirene rispetto ai grandi centri del Mediterraneo, la naturale evoluzione della religione epicoria isiaca verso forme misteriche già prima dell'età tolemaica.

Mi chiedo inoltre se nell'usanza cirenea di digiuni e celebrazioni di feste in onore della dea, attestata a partire dal V secolo a.C., possa intravvedersi una precoce forma di pratiche misteriche, o, forse meglio, pre-misteriche, derivata sia dall'assimilazione molto antica del culto a quello delle divinità eleusine che dalla connotazione spiccatamente funeraria della dea indigena.

Probabilmente i riti e le feste di cui parla Erodoto vanno connessi con le cerimonie sacre, certamente mistiche ma non misteriche, che da lungo tempo si praticavano in Egitto in onore di Osiride e pertanto di Iside[170]; tuttavia il fatto che a Cirene, come nelle altre aree fuori l'Egitto, non risulti la pratica della mummificazione-osirificazione, ossia manchi in sostanza l'elemento nilotico in relazione alla religione funeraria, mi porta a supporre — ma certamente l'ipotesi va ulteriormente verificata — il precoce evolversi del culto di Iside verso forme alternative, appunto misteriche, sollecitate dall'antica interpretazione demetriaca della dea. Parla a favore di questa ipotesi la prevalenza assoluta a Cirene di Iside su Osiride nelle pratiche dei riti iniziatici.

200 sg., 340-342 (con risultati negativi); *contra*: A. ALFÖLDI, *Redeunt Saturnia regna VII: Frugifer-Triptolems im ptolemäisch-römischen Herrscherkult*, «Chiron», 9, 1979, pp. 554-558. K. CLINTON (*The Sacred Officials of the Eleusinian Mysteries*, Philadelphia 1974, p. 8 sg.) nota che in PORFIR., *Perì agalmaton*, 10, p. 22 (EUSEB., *P.E.*, 3, 12, 4) si descrivono i «misteri di Eleusi» in un contesto egiziano (vedi al riguardo *supra*, nota 167). Sull'esistenza di un culto misterico ad Atene almeno a partire dall'età augustea: *infra*, p. 225, nota 194.

170 Sin dal VI secolo a.C. le celebrazioni in onore di Osiride, che erano accompagnate da riti notturni e lamentazioni, suggerirono ai Greci l'idea di «misteri», idea rafforzata anche dall'esoterismo gerarchico dei sacerdoti egiziani (BURKERT 1987 [1991], p. 58). In effetti, sebbene sia accertata l'esistenza in Egitto di riti di iniziazione per i sacerdoti, non vi erano però *mysteria* di tipo greco, aperti, su richiesta, al pubblico (J. GWYN GRIFFITHS, *Apuleius of Madaura. The Isis-Book*, Leiden 1976 -*EPRO*, 39-, p. 189). L'interpretazione misterica dei riti osirici che appare in Erodoto e che deriva dall'identificazione di Iside con Demetra obbliga, pertanto, ad una notevole prudenza nel risalire dagli schemi interpretativi delle fonti alla concreta realtà storico-religiosa. Vedi BIANCHI, in *Perennitas*, pp. 13-14 e note 6, 8; F. MORA, *Religione e religioni nelle Storie di Erodoto*, Milano 1986, pp. 131-133.

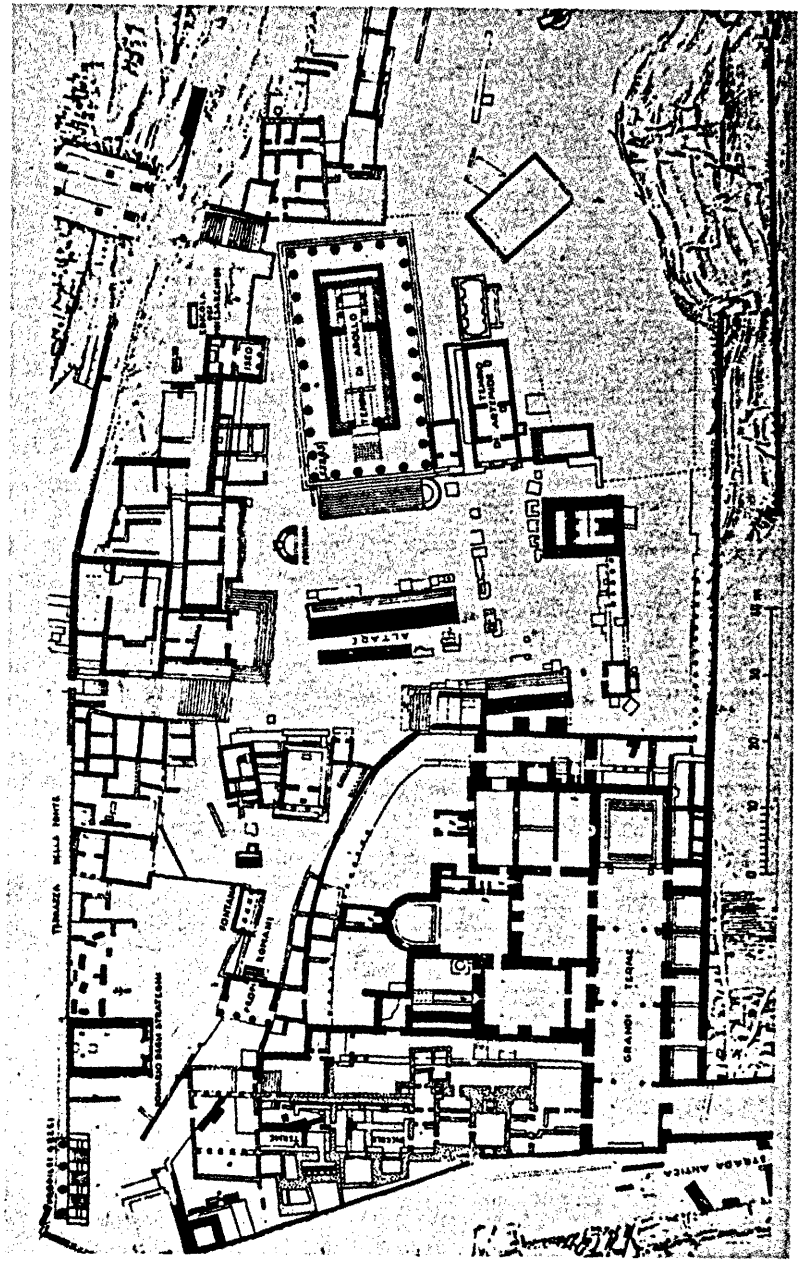


Fig. 8: Cirene, Terrazza della Myrtousa. Planimetria generale del Santuario di Apollo (Dis. I. Gismondi con aggiornamenti di G. Barozzi).

3. La fase romana del culto di Iside a Cirene

3.1. Il Tempio di Iside nel Santuario di Apollo

Nel corso della rivolta giudaica del 115-117 d.C. numerosi edifici del Santuario di Apollo furono largamente danneggiati. Nell'area intorno al gran tempio (fig. 8), che sembrerebbe tuttavia restaurato solo nell'età di Commodo, vennero ripristinati durante il regno di Adriano il Tempio di Artemide, provvisto in quest'occasione di un portico marmoreo, ed il Tempio di Iside[171].

Il rifacimento dell'Iseo, condotto a cura del sacerdote di Apollo con le entrate del santuario, è documentato dall'iscrizione incisa sull'architrave della nuova facciata del tempio (tav. XII,1)[172]. Il *naos*, che rimase quello originario, venne completato con un pronao distilo *in antis*, sorretto da una sorta di crepidine limitata alla struttura aggiunta (fig. 3; tav. II,1-2). Le ante furono moltiplicate verso l'interno con due semicolonne (tav. XII,2), secondo lo stile architettonico di sapore arcaistico peculiare dell'architettura cirenea *post* 117[173]. All'interno del pronao due bassi banconi furono addossati alle pareti, servendo probabilmente per la ostensione delle offerte.

[171] Sulla questione giudaica in generale: A. LARONDE, *La Cyrénaïque romaine, des origines à la fin des Sévères (96 av. J.-C.-235 ap. J.-C.)*, in *ANRW*, II, 10, 1, 1988, pp. 1043-1049; in particolare sulla rivolta scoppiata a Cirene: STUCCHI 1975, pp. 233-235 (ivi bibl.); LARONDE, in *ANRW*, cit., pp. 1047-1049.
Sul rifacimento del Tempio di Apollo: S. STUCCHI, *Le fasi costruttive dell'Apollonion di Cirene*, «QAL», IV, 1961, pp. 71-75; STUCCHI 1975, pp. 237-239, figg. 219-223 (sull'iscrizione dell'architrave: L. PERNIER, «Africa Italiana», I, 1927, p. 136, nota 1, pp. 143, 145; J. REYNOLDS, in GOODCHILD 1971, p. 119, nota 20; vedi inoltre *SEG*, IX, 1, nn. 173, 189). Sul restauro del Tempio di Artemide: L. PERNIER, *L'Artemision di Cirene*, «Africa Italiana», IV, 1931, pp. 216-220, 227-228; STUCCHI 1975, p. 243, figg. 34-35 (sull'iscrizione: *SEG*, IX, n. 171). Sugli altri rifacimenti effettuati a Cirene dopo la rivolta giudaica, di cui restano documenti epigrafici: *SEG*, IX, n. 252 (strada per Apollonia); *SEG*, XVII, n. 804 (complesso del Cesareo); *SEG*, IX, n. 168 (Tempio di Hekate). Sul restauro delle Terme della Myrtousa: G. OLIVERIO, «Africa Italiana», I, 1927, p. 321. Sulla costruzione dei Propilei Romani nel Santuario di Apollo: *SEG*, IX, n. 190. In generale sull'opera di ricostruzione effettuata a Cirene da Adriano e sull'attività edificatoria degli Antonini: STUCCHI 1975, pp. 235 sgg.; J. REYNOLDS, *Hadrian, Antoninus Pius and the Cyrenaican Cities*, «JRS», 68, 1978, pp. 111-121; S. WALKER, *The Architecture of Cyrene and the Panhellenion*, in *Cambridge* 1983, pp. 97 sgg.; A.J. SPAWFORTH, S. WALKER, *The World of the Panhellenion*, II, «JRS», 76, 1986, pp. 96-101; LARONDE, in *ANRW*, cit., pp. 1049-1052 (Adriano), pp. 1052 sgg. (Antonini).

[172] L'iscrizione, rubricata, incisa in lingua greca sui tre blocchi dell'epistilio, ricorda che per la salute e la stabilità dell'imperatore Adriano il sacerdote di Apollo Xa[---] consacrò, con le entrate del dio, un *naos* di Iside. G. OLIVERIO, in *SECir*, p. 260, n. 72, fig. 63; *SIRIS*, p. 336, n. 804; LARONDE 1987, p. 181, nota 123; MORA 1990, I, p. 511, n. 2 e p. 512, n. 14. Alla fine del I-inizio del II secolo d.C. il papiro di Ossirinco registra che «In Cirene la dea è detta Iside» (pap. Oxy., XI, n. 1380, l. 81: VITALI 1932, p. 90, n. 233; BIANCHI, in *Perennitas*, p. 10, nota 30, ivi bibl.).

[173] STUCCHI 1975, p. 190. Si confronti, tra gli altri esempi, il Tempio del Divo Adriano nel Cesareo di Cirene: *ibid.*, p. 244 sg.

Il tempietto venne anche fornito di un altarino circolare, eretto su fondazioni autonome a ridosso del primo gradino della scala d'ingresso, in corrispondenza dell'intercolunnio centrale (tavv. II; XII,2). L'ara, che ricorda quella ottagonale collocata sul primo gradino del tempio di Sabratha, era impiegata per bruciare incensi ed aromi secondo il costume abituale nei santuari isiaci[174]. Appartengono all'Iseo anche due altarini, oggi posti sopra il bancone occidentale del pronao (tav. XIII,1), dei quali quello dedicato a Luna desta particolare interesse perché richiama di nuovo l'identificazione di Iside con questa divinità[175]. Attestata ampiamente nelle fonti letterarie, essa è documentata a Cirene sia dalle statue di Iside provenienti dal santuario acropolitano — tra le altre si veda proprio la statua policroma (tav. IX,2) — sia dalle raffigurazioni sulle cretule del Nomophilakeion (tav. XI). L'assimilazione Iside-Luna potrebbe forse risalire più indietro e collegarsi con la religione indigena, come si è avuto modo di notare.

L'attività edificatoria di età adrianea nel Santuario di Apollo in riferimento alla religione isiaca può inquadrarsi nell'ambito del consueto interesse dell'imperatore nei riguardi dei culti egizi, che lo vide impegnato in modo programmatico in Egitto e in genere nei più importanti santuari isiaci dell'impero, oltre che, nel quadro della sfera privata e di corte, nella villa del suburbio tiburtino[176]. A Cirene l'attività si concentra anche nel restauro dell'*oikos* di Serapide (fig. 1, n. 25), sorto sulla Terrazza Myrtousa nel I secolo d.C., forse in età flavia[177]. L'edificio, che grava

[174] DUNAND 1973, III, pp. 199, 203, 219 sg. Sull'ara del tempio sabrathense: G. PESCE, *Il Tempio di Iside in Sabratha*, Roma 1953, p. 41 (per il santuario: *supra*, nota 146).

[175] Sui due altarini dedicati a Marte e a Luna: G. OLIVERIO, in *SECir*, p. 262, nn. 78-79, fig. 66. Sull'identificazione di Iside con Luna: *supra*, p. 170, nota 12.

[176] Sulla politica religiosa perseguita dai singoli imperatori romani nei confronti dei culti egizi: MALAISE 1972, pp. 385-449 (con bibl.); K.A.D. SMELIK, E.A. HEMELRIJK, in *ANRW*, II, 17, 4, 1984, pp. 1930-1938 (in posizione critica rispetto agli studi di Beaujeu, Lambrechts, Leclant, Köberlein e Malaise); MORA 1990, II, pp. 91-112. A partire da Augusto, sulla scia dei Tolomei, l'imperatore in Egitto fu considerato il faraone e come tale fu venerato (F. DUNAND, in *Das römisch- byzantinische Ägypten. Akten des Internationalen Symposions 26.-30.9. 1978 in Trier*, Mainz a.Rh. 1983, pp. 151-160). Particolarmente riguardo alla posizione di Adriano nei confronti della religione egizia: MALAISE 1972, pp. 419-427 (ivi bibl.); SMELIK, HEMERLRIJK, *op.cit.*, pp. 1934-1936; TURCAN 1989, p. 93; S. ENSOLI VITTOZZI, *Musei Capitolini. La Collezione Egizia*, Milano 1990, pp. 47-50 (in relazione alla problematica di alcuni monumenti di Roma). Sulle monete alessandrine è raffigurato Adriano accolto da Serapide come dio *sunnaos*: MALAISE 1972, p. 424 e nota 4. L'imperatore in Egitto fu identificato con il dio Horus: A.C. LEVI, *Hadrian as King of Egypt*, «NumChron», 8, 1948, pp. 30-38. Quanto agli interventi monumentali di età adrianea nei santuari isiaci dell'impero, si considerino soprattutto quelli effettuati ad Atene (WILD 1984, pp. 1839-1841, n. 1, con bibl. a nota 6, fig. 51), ad Alessandria (*ibid.*, pp. 1755-1758, n. 1, con bibl. e nota 24, figg. 2-3; il rifacimento sembrerebbe tuttavia da attribuire agli Antonini), ad Antinoopolis (*ibid.*, pp. 1760-1761, n. 3, con bibl. a nota 36, fig. 5) e a Luxor (*ibid.*, pp. 1789-1791, n. 20, con bibl. a nota 103, fig. 21).

[177] STUCCHI 1975, p. 202, fig. 193, tav. I, n. 25. Può suggerire una datazione del tempietto in età flavia, e più in particolare sotto il regno di Domiziano, anche la contemporaneità che si avrebbe rispetto al rifacimento del limitrofo Tempio di Atena (STUCCHI 1975, pp. 200-201, figg. 190-191, tav. I, n. 27: cfr. fig. 1, n. 27; C. PARISI PRESICCE, in *Lincei* 1987, p. 147), effettuato probabilmente sotto questo imperatore. Nella dea potrebbe vedersi, infatti, la Isis-Neith armata assimilata a Pallas (TURCAN 1989, p. 93), considerando inoltre che l'Atena armata aveva un'antica tradizione in Libia (sull'Atena del Lago Tritonide: *supra*, nota 5). Alla stessa identificazione conduce l'interpretazione isiaca della dea in età domizianea nell'area del Santuario di Iside e Serapide in Campo Marzio (sul santuario: G. GATTI, «RPAA», XX, 1943-1944, pp. 117-163; G. CARETTONI, M. COLINI, L. COZZA, G. GATTI, *La pianta marmorea di Roma antica*, Roma 1960, pp. 97, 99-102, tav. XXXI; M. MALAISE, *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie*, Leiden 1972 -*EPRO*, 21-, pp. 187-214; A. ROULLET, *The Egyptian and Egyptianizing Monuments of Imperial Rome*, Leiden 1972 -*EPRO*, 20-, pp. 23-35; WILD 1984, pp. 1811-1813 e nota 166, con bibl., p. 1844 sg.; MORA 1990, II, pp. 87 sgg., 108; ENSOLI VITTOZZI, *Musei Capitolini*, cit., pp. 59-70, con ulteriore bibl. a nota 38). A Domiziano può attribuirsi, inoltre, nell'ambito del santuario campense, la costruzione del Serapeo (ENSOLI VITTOZZI, *ibid.*, p. 66 e nota 52). Sul favore dei Flavi nei riguardi delle divinità egizie: MALAISE 1972, pp. 407-417; MORA 1990, II, pp. 107 sgg. Si consideri che sotto i Flavi e gli Antonini la propaganda di Serapis ebbe un fermo *pied à terre* nella corte imperiale: L. CRACCO RUGGINI, *L'imperatore, il Serapeo e i filosofi*, «Contr. Ist. Storia ant. Univ. Sacro Cuore. Milano», 7, 1981, pp. 183-212; per l'Egitto stesso: ZAKI ALY, *The Popularity of the Sarapis Cult as Depicted in Letters with Proskynema-Formulae*, «EtP», 9, 1971, pp. 165-219, spec. pp. 205-218. Sul culto di Serapide nel Santuario cireneo di Apollo: *supra*, p. 186, nota 66; in Cirenaica: *suprā*, nota 121. La diffusione del culto isolato del dio in età imperiale, che appare rilevante soprattutto in Asia Minore e nelle province africane (MORA 1990, II, pp. 39, 40, 41), collega particolarmente Cirene con il Peloponneso e con Creta, sebbene in queste zone, come in Italia e nelle province occidentali dell'Impero, Iside ricevesse di gran lunga la preferenza dei fedeli (MORA 1990, II, pp. 44, 46; vedi inoltre *infra*, nota 228).

in parte sui gradini del «Tempietto di Hades» (fig. 8), ebbe probabilmente in quest'occasione due semicolonne poste a mo' di anta e mantenne parzialmente, come nel caso del tempietto isiaco — secondo Stucchi per motivi economici —, la struttura di età più antica[178].

Un altro evento deve aver disturbato la vita degli edifici del santuario durante il regno di Marco Aurelio o di Caracalla. Si registrano infatti, sotto la cura del sacerdote di Apollo Tiberio Claudio Batto, il restauro del Tempio di Iside e la costruzione o il rifacimento del Tempio di Apollo Ninfagete[179]. Alla stessa epoca va attribuita probabilmente anche l'aggiunta di un portichetto davanti all'*oikos* di Serapide. Nell'Iseo si ripristinò il tetto e si operarono altri rinnovamenti, come indica l'iscrizione incisa sul sommoscapo della colonna occidentale del pronao (tav. XIII,2)[180].

[178] STUCCHI 1975, p. 320. Si noti che in quattro templi ripristinati in età adrianea (Artemide, Iside, Apollo Archegeta, Serapide) fu aggiunta davanti alla cella un'entità architettonica: un propileo nei templi di Artemide e Serapide, una porzione più consistente nei Templi di Iside e di Apollo Archegeta (STUCCHI 1975, p. 319, nota 10 e p. 320, nota 1).

[179] Sul Tempietto di Apollo Ninfagete: *SEG*, IX, 1, n. 175; STUCCHI 1975, pp. 259-260, tav. I, n. 15.

[180] L'iscrizione, in lingua greca, ricorda che per la fortuna, la vittoria e la stabilità dell'imperatore Marco Aurelio Antonino Augusto e di tutta la sua casa, il sacerdote Tibe-

A questa fase dell'edificio potrebbe forse appartenere un blocco di tufo frammentato, rinvenuto presso la base di culto in fondo alla cella (tav. XIII,1). Il blocco, ritenuto da Oliverio parte dell'architrave della porta del *naos*, reca un'epigrafe datata tra il II e il III secolo d.C.[181] Poiché ciò che rimane dell'iscrizione si riferisce ad una dedica ἐκ] τῶν ἰθίων ἀνέθ[ηκε e poiché la nuova consacrazione del tempio è ricordata nell'epigrafe incisa sulla colonna del pronao, potrebbe in via di ipotesi trattarsi della dedica della statua di culto del tempio, la cui base è stata recuperata proprio accanto al blocco iscritto (tav. XIV).

Si potrebbe ipotizzare, come formula di lavoro, che la dedica si sia riferita al ripristino dell'immagine cultuale del tempio, impiegando l'Iside *kourotrophos* di cui si è trattato (tav. IV,2); il restauro della statua, diversamente da quelli documentati nelle sculture isiache dell'Acropoli, che — si vedrà — riutilizzano pezzi di due statue diverse per formarne una terza, è ancora piuttosto accurato e sembra aver riguardato il rifacimento *ex-novo* della testa e del braccio sinistro della figura. L'intervento può porsi in relazione all'attività artistica di età antoniniana, che è caratterizzata a Cirene da singolari lavori di restauro, come testimoniano numerosi reperti rinvenuti nella città e particolarmente nel Santuario di Apollo[182]. Scoperta all'interno della cella del tempietto, la statua «funzionava» al momento della definitiva distruzione dell'edificio[183].

rio Claudio Batto restaurò e coprì (il tempio) con le entrate di Apollo, essendo proconsole Numisio Marcelliano. G. OLIVERIO, *Documenti antichi dell'Africa Italiana*, II, 2, *Il Decreto di Anastasio I su l'ordinamento politico-militare della Cirenaica*, Bergamo 1936, p. 266, n. 539, fig. 104; *SEG*, IX, 1, n. 174 (161-180 d.C.); *SIRIS*, p. 336, n. 805 (età di Caracalla); LARONDE 1987, p. 169, nota 3, p. 175, nota 49; MORA 1990, I, p. 512, nn. 13, 15 (prob. età di Caracalla). Il M. Aurelius Antoninus va riferito a Caracalla piuttosto che al primo M. Aurelio secondo Groag (*Numisius Marcellianus*, in *RE*, XVII, 2, 1937, col. 1400), Vidman e Mora.

[181] L'iscrizione, frammentaria, è incisa in lingua greca sulla fronte del blocco. G. OLIVERIO, in *SECir*, p. 260, n. 73, fig. 66; *SIRIS*, p. 337, n. 806; MORA 1990, I, p. 518, n. 54. Per la formula si confronti *SEG*, IX, n. 121 (fine del II secolo d.C.).

[182] Vedi G. TRAVERSARI, *Statue iconiche femminili cirenaiche*, Roma 1960, pp. 33-36. Sulla rilavorazione nell'età di Marco Aurelio o Commodo della celebre statua di Asclepio, datata intorno alla fine del IV secolo a.C., in un Apollo: S. FERRI, *L'Apollo Pizio di Cirene*, «Africa Italiana», I, 1927, pp. 116-122.

[183] Indipendentemente dalla connessione della statua con la dedica, credo verosimile che il suo restauro sia potuto avvenire nel corso del rifacimento di alcune parti del tempio. Quanto più particolarmente all'edificio, non ritengo possa escludersi a priori l'attribuzione a questa fase costruttiva del riassetto del vano interno della cella, che, seguendo la datazione di Stucchi, ho collocato a partire dalla seconda metà del III secolo d.C. (*infra*, p. 239). Alcune considerazioni, tra cui il fatto che l'arco è largamente impiegato in Cirenaica già prima della metà del III secolo d.C. (STUCCHI 1975, pp. 321 sg.) e che l'*adyton* di tipo siriaco si ritrova nella stessa epoca anche nel Santuario di Apollo (*infra*, nota 242), potrebbero far supporre che il nuovo apprestamento sia da datare anteriormente alla metà del III secolo. In tal caso esso potrebbe essere collegato sia con l'epigrafe incisa sulla colonna del pronao che con il riassetto della statua di culto e con la dedica menzionata. D'altra parte la povertà delle forme architettoniche del vano interno della cella, il tipo di tecnica costruttiva ed il fatto che l'arco non sembrerebbe adottato in questa età in nessun tempio cireneo (tranne forse in quello «delle Muse»: STUCCHI 1975, p. 321) portano a seguire per quest'ultimo rifacimento — almeno sino alla realizzazione di nuovi scavi — la datazione proposta da Stucchi (vedi anche *infra*, nota 242).

Sotto Caracalla, forse più probabilmente che Marco Aurelio, a Cirene si ebbe cura pertanto di restaurare i templi dedicati alle divinità egizie. Anche questo intervento, come quello di età adrianea, può rientrare in un ambito storico di più ampia portata, che vede l'imperatore, considerato a Roma il fondatore della religione isiaca, per aver portato il culto di Serapide entro la cinta urbana, impegnato in un programma di politica religiosa, sia nella capitale che nelle varie province dell'impero, teso al culto del *princeps* attraverso l'esaltazione degli dei egizi[184].

Nel 1922 venne recuperata nello scavo dell'Iseo del Santuario di Apollo una statua iconica (tav. XV,1), che fu identificata con una «sacerdotessa di Iside»[185] ed in cui la von Heintze ha voluto riconoscere un'immagine di Faustina Maggiore. L'opera deve ritenersi un prodotto di officina ateniese, la cui presenza nel Tempio di Iside attesta la cura e l'interesse per il santuario nella media età antonina. Essa è particolarmente significativa sia dal punto di vista artistico, perché richiama ancora una volta la vitalità dei rapporti tra Atene e Cirene, sia, soprattutto, dal punto di vista documentario[186]. La figura, che è abbigliata con il caratteristico costume isiaco e reca sul capo una corona di alloro, porta a tracolla, drappeggiata sulle vesti, una lunga ghirlanda fiorita.

[184] Vedi spec. MALAISE 1972, pp. 439-442 (ivi bibl.); K.A.D. SMELIK, E.A. HEMERLRIJK, in *ANRW*, II, 17, 4, 1984, pp. 1937-1938; TURCAN 1989, p. 94.

[185] Inv. n. C 17027 (alt. m 1,987; marmo). Il personaggio, in abito isiaco, recava originariamente nella sinistra abbassata la situla e nella destra protesa il sistro. R. PARIBENI, *Il ritratto nell'arte antica*, Milano 1934, p. 29, tav. CCLIX; E. ROSENBAUM, *A Catalogue of Cyrenaican Portrait Sculpture*, London 1960, p. 62, n. 61, tavv. XL, 1-2, tav. LXXVI, 1; *EAA*, II, cit., p. 691, fig. 919; TRAVERSARI, *Statue iconiche*, cit., pp. 74 sg., n. 32, tav. XVII,1; H.v. HEINTZE, «AJA», 66, 1962, pp. 112 sg.; C. SALETTI, *I ritratti antoniniani di Palazzo Pitti*, Firenze 1974, pp. 40 sg. (media età antonina); H.J. KRUSE, *Römische weibliche Gewandstatuen des zweiten Jahrhundert n. Chr.*, Diss. Göttingen 1975, pp. 175, 373 D85; WALTERS 1988, p. 53, nota 176, p. 57, nota 213, p. 66, nota 76, p. 79 e nota 78, tav. 27; J. EINGARTNER, *Isis und ihre Dienerinnen in der Kunst der römischen Kaiserzeit*, Leiden-New York-Kφbenhavn-Köln 1991, p. 171, n. 148, tav. XCII. Sullo schema di Iside con sistro e situla, assente in Egitto ma assai popolare altrove, soprattutto a partire dalla fine del I d.C.: TRAN TAM TINH 1990, p. 792.

[186] Sull'influenza della scultura attica nella produzione cirenea e tolemaica del II secolo d.C.: S. KANE, *Sculpture from the Cyrene Demeter Sanctuary in its Mediterranean Context*, in *Cambridge* 1983, pp. 237-247 (in riferimento all'emplare cireneo di Demetra assisa con Kore in grembo e all'influenza del culto eleusino a Cirene soprattutto nel periodo antonino; vedi al riguardo anche S. WALKER, in *Cambridge* 1983, pp. 97 sgg.); E. FABBRICOTTI, *Influenza attica a Tolemaide nel II sec. d.C.*, *ibid.*, pp. 219-229 (spec. p. 226 riguardo ai manufatti egittizzanti di officina ateniese presenti a Tolemaide).

Le caratteristiche iconografiche della statua richiamano quelle di due sculture provenienti dall'Iseo acropolitano: la statua iconica acefala (tav. XV,2), recuperata, come la scultura seguente, nel corso degli scavi del 1916, che è datata nella media età antonina e sembra rappresentare un esatto *pendant* della statua-ritratto precedente[187], e la statuetta di Iside in arenaria (tav. XV,3), da ritenere probabilmente un lavoro locale del tardo III secolo d.C.[188]

I tre reperti permettono di formulare alcune ipotesi sul culto di Iside a Cirene, che riguardano entrambi i santuari in età romana. Conviene pertanto trattare l'argomento qui di seguito.

Il motivo della ghirlanda è particolarmente diffuso nelle rappresentazioni di Iside dell'Egitto greco-romano[189]; molto meno esso lo è nel mondo greco, dove all'esempio di Cirene — la statuetta in arenaria — possono affiancarsi una statua traianea di Iside-Tyche da Gortyna, alcune terracotte di Delo, Cizico e Myrina ed una figurina della dea conservata ad Istanbul, del III secolo d.C.[190] Si tratta sempre di opere datate in età romana. Rappresentazioni di donne in abito isiaco ornate con le ghirlande, come le due statue-ritratto di Cirene, appaiono su 11 stele sepolcrali ateniesi e su una stele da Eretria, esempio isolato del I secolo a.C.[191] Esse ritornano piuttosto raramente in Egitto, ove sono documentate su due rilievi funerari, probabilmente copti[192].

Ora, grazie alla testimonianza delle fonti letterarie, è largamente nota la presenza di fiori e di ghirlande sia in riferimento ad Iside, soprattutto nella sua accezione misterica, che alle processioni isiache[193]. Studi recenti, inoltre, hanno permesso di riconoscere nelle figure femminili in abito isiaco rappresentate sulle stele funerarie di Atene le iniziate al culto di Iside[194].

È opportuno, quindi, riconoscere nella statuetta cirenea in arenaria l'immagine, allusiva ai misteri, di Iside-Luna e nelle due statue-ritratto la rappresentazione di una figura umana, senza dubbio un personaggio

[187] Inv. n. C 17053 (alt. m 1,75; marmo). La statua fu rinvenuta nella terra di riempimento ad Est della sala scoperta da Ghislanzoni. La testa, che in origine non era lavorata a parte, fu restaurata già in antico. Le braccia sono perdute. La figura, abbigliata come quella dalla Myrtousa, va attribuita alla stessa officina attica. GHISLANZONI 1927, pp. 201-202, n. 24, fig. 28; D. LEVI, «Berytus», VII, 1942, p. 31, tav. II, 2; TRAVERSARI, *Statue iconiche*, cit., pp. 75 sg., n. 33, tav. XVII, 2; ROSENBAUM, *op.cit.*, p. 98, n. 175, tav. LXXVI, 2; v. HEINTZE, «AJA», cit., pp. 112 sg.; KRUSE, *op.cit.*, pp. 175, 373 sg. D86; WALTERS 1988, p. 53, nota 176, p. 66, nota 76, p. 79 e nota 78, tav. 27 (non esclude che la statua abbia rappresentato Faustina Minore: *ibid.*, p. 57, nota 213 e p. 79, nota 78); EINGARTNER, *Isis*, cit., p. 171, n. 149. La testa di sacerdotessa recuperata nel 1938 nel teatro a Sud del Cesareo, generalmente identificata con Faustina Maggiore (ROSENBAUM, *op.cit.*, pp. 62 sg., n. 62, tav. XL, 3-4; v. HEINTZE, «AJA», cit., p. 112 sg.), è stata attribuita da WALTERS (1988, p. 79, nota 78) alla statua acropolitana.

[188] La statuetta (alt. m 0,62) venne recuperata all'interno della «Sala del *bothros*». La figura, con lungo manto annodato sul petto alla maniera isiaca e con ghirlanda portata a tracolla, tiene la situla nella sinistra abbassata e probabilmente recava un sistro aggiunto in metallo nella destra alzata (si conserva il foro per il suo inserimento). Sul capo velato sono un ureo ed una falce lunare. Si tratta pertanto di Iside-Luna e non di una sacerdotessa, come generalmente si è ritenuto. La statuetta, sebbene piuttosto grossolana nell'espressione delle forme, tanto da trovare significativi confronti con altri manufatti più tardi, tra cui le ben più rozze statue di Iside provenienti da Martuba in Cirenaica (L. BACCHIELLI, in *QAL* 1987, pp. 482-485, figg. 31-32, 34), mostra grande accuratezza nella definizione degli ornamenti e dei dettagli. GHISLANZONI 1927, pp. 166-167, n. 10, fig. 9; WALTERS 1988, p. 27, nota 152, p. 28, nota 164 (ivi confronti e bibl.); EINGARTNER, *Isis*, cit., p. 141, n. 92, tav. LIX. Sulla presenza del velo nelle raffigurazioni della dea, ricollegata anche ai riti misterici: WALTERS 1988, p. 17 e nota 82; TRAN TAM TINH 1990, p. 771, n. 3.

[189] WALTERS 1988, p. 28, nota 163. Vedi E. BRECCIA, *Ghirlandomania alessandrina*, «Musée Égyptien», 3, 1909, pp. 13-25. Sul motivo della ghirlanda, con particolare riguardo alle stele funerarie ateniesi di ambito isiaco: WALTERS 1988, pp. 26-29.

[190] Sulla statua del *Praetorium* di Gortina: DUNAND 1973, II, p. 78, nota 3, p. 206, tav. XXVI; KRUSE, *op.cit.*, pp. 188, 381 D102; WALTERS 1988, p. 27, nota 152, p. 28, nota 164, pp. 73-74; TRAN TAM TINH 1990, p. 768, n. 59 (cfr.); EINGARTNER, *Isis*, cit., p. 142, n. 95 (con bibl.), tav. LX. Sulle terracotte di Delo e Myrina: DUNAND 1973, II, tav. XXXV, XII,3; WALTERS 1988, p. 27, nota 152 (ivi bibl.). Sulla statuetta di Cizico, rappresentante Iside-Tyche: DUNAND 1973, III, pp. 102-103, tavv. XVI-XVII. Sulla statuetta di Istanbul: A. LAUMONIER, *Exploration archéol. de Délos.* XXIII. *Les figurines de terre cuite*, Paris 1956, tav. 106, b; WALTERS 1988, p. 27, nota 152, pp. 87-88 (ivi bibl.).

[191] WALTERS 1988, p. 28, nota 166.

[192] Sulle stele sepolcrali ateniesi: WALTERS 1988; su quella di Eretria: *ibid.*, p. 28, nota 167. Sulla statua maschile, da alcuni ritenuta di un sacerdote isiaco, proveniente forse dalla Cirenaica e datata in età adrianea: ROSENBAUM, *op.cit.*, p. 134, n. 1, tav. CVII; GRIFFITHS, *The Isis Book*, cit., p. 132 (non pertinente al culto isiaco); WALTERS 1988, p. 28, nota 165.

[193] Nell'Inno di Andros (*supra*, nota 118) la capigliatura di Iside è intrecciata con fiori (WALTERS 1988, pp. 16, 17, nota 86; vedi anche DUNAND 1973, II, pp. 116-118); fiori ornavano i capelli e l'abito dell'Iside misterica di Apuleio e ghirlande venivano recate nelle processioni (APUL., *Met.*, XI, 9, 7, 17). Vedi GRIFFITHS, *The Isis Book*, cit., p. 268. Sulle corone: *infra*, nota 195. Sulla corrispondenza delle figure in abito isiaco recanti la ghirlanda con la dea descritta da Apuleio (APUL., *Met.*, XI, 4, 1) vedi anche TURCAN 1989, p. 97.

[194] Su questa identificazione delle figure rappresentate sulle stele attiche, datate dal tardo I secolo a.C. al IV d.C., da ultimo: WALTERS 1988, pp. 52-57, 60-63 (ivi bibl.). La presenza sulle stele della cista mistica e la pertinenza delle raffigurazioni all'ambito funerario, a garanzia delle promesse sull'aldilà perseguite in vita dal defunto attraverso l'iniziazione, confortano la tesi della Walters sull'esistenza di un culto misterico ad Atene almeno a partire dall'età augustea. *Contra*: DUNAND 1973, II, pp. 131-140; BIANCHI, in *Perennitas*, p. 18, nota 17; MORA 1990, II, p. 66, nota 114. È possibile che il culto misterico sia stato impiantato ad Atene dopo la distruzione di Delo nell'80 a.C., come suggerisce Walters. Sui misteri nel culto isiaco: *supra*, nota 128 (ivi bibl.). Sugli strati sociali degli adepti: F. BÖMER, *Isis und Sarapis in der Welt der Sklaven. Eine Nachlese*, «Gymnasium», 96, 1989, pp. 97-109 (p. 103: «Der Kult war nie ein ausgesprochener Kult der Sklaven»).

di prestigio, riprodotta come iniziata al culto isiaco e non come sacerdotessa di Iside[195].

Stabilita la connessione delle sculture cirenee con l'ambito misterico, testimoni Apuleio e le stele ateniesi, credo che le ghirlande siano da porre in relazione alle feste che si celebravano nella città. Ivi esse erano recate probabilmente dalle iniziate nel corso delle processioni in onore delle divinità egizie[196]. D'altra parte che a Cirene si svolgessero feste isiache è testimoniato sin da Erodoto e ad esse si è già più volte accennato.

Delle due celebrazioni principali del calendario isiaco, il *Navigium Isidis*, di età romana, e l'*Inuentio Osiridis*, di antica tradizione egizia[197], probabilmente a Cirene si onorava la seconda, legata alla sfera della fertilità e più in particolare connessa con l'interpretazione demetriaca della

[195] Anche a Cirene vi erano sacerdotesse di Iside, come attesta l'iscrizione incisa sulla base marmorea funeraria, di età imperiale, menzionante una certa Marcia figlia di Gaio, cirenea, di 37 anni. G. OLIVERIO, *Documenti antichi dell'Africa Italiana*, II, 1, *La stele dei nuovi Comandamenti e dei Cereali*, Bergamo 1933, p. 118, n. 121, fig. 77; *SEG*, IX, n. 233; *SIRIS*, p. 337, n. 807; MORA 1990, I, p. 515, n. 31. Che le due statue-ritratto cirenee abbiano rappresentato iniziate al culto di Iside è ammesso anche da WALTERS 1988, p. 57. Vedi inoltre *ibid.*, p. 28, nota 165 e, in particolare sulle statue di imperatrici identificate con Iside, WALTERS 1988, p. 54, nota 184. Si noti che la corona di alloro sul capo della statua della Myrtousa può rappresentare più che un simbolo regale un segno funerario specificatamente legato al culto isiaco. Rami di alloro venivano portati in processione nel corso delle feste osiriche. La corona di alloro è inoltre raffigurata sul capo dell'Iside policroma del santuario acropolitano, la cui testa, non pertinente, riproduce Iside secondo uno stile arcaistico ed è datata nel I secolo d.C. (*supra*, nota 133). A questo proposito possono citarsi alcune statuette in terracotta prodotte in un atelier di Cirene intorno alla metà del III secolo a.C., provenienti dalle necropoli della città, che recano sul capo un'elaborata corona, talvolta guarnita di alloro: S. BESQUES, «RLouvre», XXXVIII, 1988, pp. 370-377 (spec. pp. 372, 376). Tra esse si vedano in particolare quelle di Afrodite e soprattutto la statuetta di Iside *lactans* (*supra*, nota 94). Questo tipo di corone ad Alessandria e in Cirenaica è frequentemente portato da figure divine o di assimilate, pseudo «concubines du mort» (BESQUES, *art. cit.*, p. 376). La presenza della corona nella statua della Myrtousa può rappresentare pertanto un altro elemento in favore dell'interpretazione misterica, in quanto l'iniziato era reso partecipe della natura divina di Iside, ricevendone i profondi benefici anche dopo la morte.

[196] Apuleio ricorda che a Corinto gli iniziati, riuniti in una corporazione, prendevano parte alla processione annuale dei *Ploiphesia* (APUL., *Met.*, XI, 17).

[197] Sul *Navigium Isidis*: DUNAND 1973, III, pp. 223-230; MALAISE 1972, pp. 217-221; TURCAN 1989, pp. 114-116. Sulle celebrazioni dell'*Inuentio Osiridis*, che si svolgevano dal 28 ottobre al 3 novembre e che, con il loro carattere stagionale ed agrario, erano in rapporto stretto con la festa di Choiak, celebrata in autunno in tutto l'Egitto: DUNAND 1973, III, pp. 230-238; MALAISE 1972, pp. 221-228; TURCAN, pp. 116-117. Le feste onoravano la passione e la morte di Osiride, il dolore e la ricerca di Iside. Sulle parallele feste egiziane: PLUT., *De Iside*, 39; GRIFFITHS, *The Isis Book*, cit., pp. 447 sg.; DUNAND 1973, I, pp. 228 sg.; III, pp. 231-233. *Isideia* erano celebrati a Ceos alla fine del III secolo a.C. o all'inizio del II: DUNAND 1973, III, pp. 234-238 (in relazione agli *Isia*).

dea e con la problematica inerente la coppia del «dio in vicenda»[198]. La festa consisteva essenzialmente nel far rivivere da parte del clero e dei fedeli sia la passione di Osiride che il lutto e le pene di Iside, a cui seguivano manifestazioni festose in memoria del corpo di Osiride ritrovato[199].

Un indizio per supporre la celebrazione di queste feste nella città potrebbe vedersi nella presenza del grande betilo a forma di *phallòs*, che, insieme a due statuette di Afrodite e ad una di Dioniso — tutte di reimpiego —, fu recuperato nello scavo dell'Edicola dei Carneadi nel Santuario di Apollo (tav. XVI)[200]. Nel monumento, che affianca verso Ovest il Tempio di Iside (fig. 8), si veneravano probabilmente nel corso della tarda età romana Iside-Afrodite e Osiride-Dioniso. In virtù dell'antico rapporto tra queste divinità, secondo la concezione sincretistica che univa strettamente i culti isiaco e dionisiaco e che, peculiare sin dall'età ellenistica, era diffusa ampiamente in età tardo-imperiale, tali assimilazioni si ponevano in linea con l'evoluzione religiosa del culto nelle fasi finali del paganesimo[201].

Le sicure attestazioni di *Phallophòria* in occasione delle celebrazioni isiache e la notizia plutarchea che il *phallòs* fu l'unica parte del corpo

[198] Ancora in età neroniana si registra l'insistenza di CORNUTUS (*De nat.deor.*, 28 = Th. HOPFNER, *Fontes historiae religionis Aegyptiacae*, 1922-1925, 185) sugli aspetti mistici di Iside secondo una lettura demetriaca del culto: le vicende di Adone e di Osiride vengono considerate doppioni di quelle di Kore-Proserpina. Sul superamento del concetto di «dio della vegetazione»: *supra*, nota 135.

[199] Le celebrazioni luttuose e quelle gioiose erano poste in relazione al mutamento delle stagioni: TERT., *Adv.Marc.*, 1, 13.

[200] L'Edicola votiva, scavata nel 1934, è datata da W. VALENTINI (*L'Edicola dei Carneadi nel Santuario di Apollo e le riproduzioni di naiskoi sulla ceramica apula*, in *Urbino* 1988), nella seconda metà del IV secolo a.C. (vedi GOODCHILD 1971, p. 123; STUCCHI 1975, p. 115, nota 1). Sostituite le statue originarie, il grande betilo venne collocato tra la figura di Dioniso e quelle di Afrodite. Sui betili: Th. PICARD-SCHMITTER, *Bétyles helléniстiques*, «MonPiot», 57, 1971. Sulla riutilizzazione del monumento in età tardo-romana: *infra*, p. 240.

[201] Sul sincretismo nella religione di età tolemaica e romana: F. DUNAND, P. LÉVÊQUE, *Les syncrétismes dans les religions de l'antiquité*, Leiden 1975 (*EPRO*, 46). Per alcune interessanti considerazioni sulla tendenza nell'antichità verso una religione sincretistica e monoteistica: D. FLUSSER, *The Great Goddes of Samaria*, «Israel Exploration Journal», 25, 1975, pp. 13-20. Sulle relazioni tra Iside-Osiride e Demetra-Dioniso, ben note e molto antiche: BURKERT 1987 [1991], pp. 68-69 e nota 26 a p. 157. Su Osiride-Dioniso (HEROD., II, 42, 123, 144 sg., 156; DIOD., I, 23): W. BURKERT, *Homo Necans*, Berlin 1972, p. 213, nota 8. Sull'associazione di Dioniso alle divinità isiache nei monumenti figurati: TRAN TAM TINH 1990, p. 776, n. 204. Sull'identificazione di Iside con Afrodite: *infra*, p. 233, note 218-220. Sui legami tra Dioniso ed Afrodite: A. VENERI, Dionysos, in *LIMC*, III, 1986, p. 416. Sulla presenza di Dioniso ed Afrodite nel Santuario di Iside e Serapide a Thessalonica: *infra*, nota 211.

di Osiride smembrato da Thyphon che Iside non poté recuperare[202] si affiancano alle affermazioni di Ippolito, secondo cui i misteri isiaci consistevano nel rapimento e nella conseguente ricerca del fallo di Osiride da parte di Iside[203]. Queste testimonianze potrebbero far supporre che la scultura di Cirene rappresentasse un *ex voto* in servizio del culto di Iside-Osiride e che da tempo essa fosse posta in relazione alle celebrazioni indicate, costituendo forse il trofeo recato in processione durante gli ultimi giorni dell'*Inuentio Osiridis*[204].

Sarebbe interessante a tal proposito indagare circa l'eventualità di un collegamento tra i due santuari isiaci di Cirene nel corso di queste celebrazioni, del tipo attestato da Callimaco per i due santuari, urbano ed extraurbano, di Demetra Thesmophoros[205]. Avrebbe in tal senso un particolare significato anche la collocazione in tutti e due i luoghi di culto delle statue-ritratto dello stesso personaggio iniziato ai misteri di Iside, recante la ghirlanda che alludeva alle sacre processioni.

3.2. Il Santuario di Iside e Serapide sull'Acropoli

Per quanto riguarda il santuario isiaco dell'Acropoli (figg. 1, 5), stabilito che la costruzione dell'attuale tempietto di età romana (fig. 6; tavv.

202 Sui *Phallòphoria*: PLUT., *De Iside*, XXXV sg. Sul mito della ricerca del fallo di Osiride: PLUT., *De Iside*, XVIII. Si consideri lo stretto legame con il mito di Dioniso, soprattutto tenendo conto che i *Phallophòria* del culto dionisiaco sarebbero, secondo Erodoto, di origine egizia (HEROD., II, 48 sg.): M. GUARDUCCI, *Dioniso e il loto*, «NumAntCl», X, 1981, pp. 53-69 (spec. p. 54 e nota 6); BURKERT 1987 [1991], pp. 103, 126-129; R. MERKELBACH, *Die Hirten des Dionysos*, Stuttgart 1988 (trad.it., *I misteri di Dioniso*, Genova 1991; sullo scoprimento del *phallos*: p. 124); VERSNEL 1990, pp. 150 sgg. (ivi ampia bibl.). Vedi inoltre E.C. KEULS, *The Reign of the Phallus. Sexual Politics in Ancient Athens*, New York 1985. In particolare per Cirene va rilevato il rapporto di Osiride con Dioniso ctonio e misterico, che molti elementi mi fanno supporre esistente con forza nella città più di quanto generalmente sia ritenuto. Sul ruolo funerario di Dioniso nel paese, ove il dio è associato a Demetra, Kore e Persefone: STUCCHI 1975, p. 185, nota 4. Sul culto di Dioniso a Cirene: S. ENSOLI VITTOZZI, in *Urbino* 1988 (alla nota 121 discussione anche sul legame tra Dioniso ed Afrodite).

203 HIPPOL., *Refut. omn. haeres.*, V, 7. Vedi anche PAUL. NOLA, *Carm.*, XIX, 111-116, 129-131; SERV., *In Georg.*, I, 166.

204 Sulle *Hilariae*: DUNAND 1973, III, pp. 234-238; TURCAN 1989, p. 117.

205 Sull'identificazione del luogo cantato da Callimaco con il sito di Cirene e sul tipo di cerimonie che si praticavano nei due santuari di Demetra da ultimo: L. BACCHIELLI, *I «luoghi» della celebrazione politica e religiosa a Cirene nella poesia di Pindaro e Callimaco*, in *Cirene* 1988, pp. 22-30 (sulle diverse proposte di altri studiosi: *ibid.*, p. 23, nota 39).

VI,2; VII,2) non ha motivo di essere datata alla fine del I secolo d.C., si può notare che sia il tipo di pietra, sia il reimpiego di materiale di età più antica, sia la tipologia planimetrica dell'edificio, con cella e pronao distilo *in antis*, sia la presenza dei banconi inducono a collegare questa fase costruttiva con i restauri che interessarono nel II secolo d.C. vari monumenti di Cirene, tra cui in modo particolare l'Iseo della Myrtousa.

Si può pensare, pertanto, che l'erezione dell'edificio risalga all'attività di ripristino monumentale conseguente alla rivolta giudaica del 115-117 d.C., riferendosi ancora una volta all'opera di Adriano a Cirene. Essa può rientrare nel più ampio ambito dei culti ufficiali dell'impero, come diretta emanazione della religiosità del *princeps*. Certamente nei primissimi anni del II secolo d.C. il santuario era in funzione, come indicano l'Inno ad Iside del 103 d.C. (tav. IX,1) e la legge sacra in onore di Iside Myrionyma (tav. XI,4), entrambi dedicati dal sacerdote *Agathòs Daìmon*.

Alla costruzione *ex novo* del tempio seguì un rifacimento (fig. 6). Esso comportò la sostituzione della facciata originale con una marmorea di quattro colonne con sottobasi esagonali (tav. XVII,1, 3), due delle quali poste in testa alle ante, e l'erezione di un *naiskos* al centro del lato di fondo della cella (tav. VIII,1), del quale si conserva un ricco timpano marmoreo (tav. XVII,2)[206].

Puntuali confronti con altri edifici di Cirene, sia rispetto alla pianta del tempio che allo stile degli elementi architettonici, potrebbero indicare una datazione del restauro ancora intorno all'inizio del III secolo d.C. Tra essi possono considerarsi il Tempio delle Basi Ottagone o Tempio E6, sull'Agorà, datato intorno alla fine del II secolo d.C., ed il Tempio di Afrodite, eretto a Sud del Ginnasio cireneo, la cui ristrutturazione è posta da Stucchi anteriormente alla metà del III secolo d.C.[207] Il tempietto acropolitano, inoltre, presenta forme architettoniche molto vicine a quelle dell'Iseo e del Serapeo della Myrtousa, l'ultimo dei quali ebbe un portichetto forse proprio nell'età di Caracalla. L'impiego del marmo, infine, già di per sé inconsueto a Cirene, doveva senza dubbio esse-

206 STUCCHI (1975, p. 334) data il rifacimento nella seconda metà del III secolo d.C. Sulla presenza del tabernacolo per le statue di culto all'interno della cella dei templi isiaci: TURCAN 1989, p. 107 — in relazione all'Iseo di Pompei, ove le statue di Iside e Serapide erano erette su due zoccoli al di sopra di un podio piuttosto alto, affinché la folla dei fedeli, raccolta dinanzi all'edificio, potesse guardare le immagini divine.

207 Sul Tempio delle Basi Ottagone, con pronao tetrastilo e bancone sul fondo della cella: STUCCHI 1975, pp. 245-246, figg. 235-237. Sul Tempio di Afrodite, che in questa fase ebbe un pronao colonnato e un'inquadratura architettonica dell'*adyton*: STUCCHI 1975, p. 255, figg. 249-250. Si consideri che la decorazione interna della cella secondo la moda siriaca è attestata a Cirene anteriormente alla metà del III secolo anche nell'Apollonion della Myrtousa (*infra*, p. 240, nota 242).

re più raro dopo l'epoca indicata e soprattutto dopo la metà del III secolo d.C. A partire da questo periodo, infatti, si registra una generalizzata minore prosperità nel paese, che pose fine, si vedrà, all'opulenza architettonica cirenea.

A quanto si è detto si aggiunga il particolare che sul timpano del *naiskos* (tav. XVII,2) era raffigurato originariamente un disco a rilievo, in seguito scalpellato. Completato probabilmente in pittura, esso può aver rappresentato il globo solare alato posto tra due urei. Il disco solare, in qualità di elemento figurativo simbolico della religione egizia, è ampiamente attestato nel mondo greco-romano. Nella forma alata fiancheggiata da urei il motivo è documentato a Roma nei frontoncini arcuati dell'Iseo e Serapeo del Campo Marzio, ove, ancora prima della ricostruzione del santuario in età domizianea, esso compare ripetutamente sugli elementi architettonici del Tempio di Iside[208]. La cura nel rendimento dei dettagli decorativi del timpano ed il confronto con le opere della capitale potrebbero suggerire una datazione dell'erezione del *naiskos* ancora piuttosto antica, probabilmente anteriore alla metà del III secolo d.C.

La parziale ricostruzione dell'edificio può essere stata causata dagli stessi eventi che determinarono il restauro dei templi delle divinità egizie nel Santuario di Apollo e pertanto essa potrebbe riferirsi al regno di Caracalla, rientrando nell'ambito delle considerazioni storiche e religiose delineate precedentemente.

La maggiore monumentalità del Tempio di Iside e Serapide rispetto agli edifici di culto egizio allora ripristinati potrebbe indicare che in quest'epoca il santuario acropolitano era il più importante luogo isiaco di Cirene, come suggeriscono anche la consistenza e la continuità delle offerte votive testimoniate dai rinvenimenti.

Quanto ai reperti scultorei recuperati nell'area, in gran parte databili in età romana, la varietà dei soggetti trova ampia giustificazione nella consacrazione del santuario ad Iside Myrionyma. Immagini di Ecate,

[208] Sui frontoncini semicircolari del santuario campense (Berlin, Ägyptisches Museum, inv. nn. 16785, 16786): A. ROULLET, *The Egyptian and Egyptianizing Monuments of Imperial Rome*, Leiden 1972 (*EPRO*, 20), p. 59, nn. 22-23 (con bibl.), figg. 50-51; M. MALAISE, *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie*, Leiden 1972 (*EPRO*, 21), p. 208, n. 390; K. PARLASCA, «FuS», 18, 1977, pp. 60-61, tav. 10, figg. 2-3. Quanto al fregio del pronao e all'architrave del portale del Tempio di Iside, ove compare il motivo del disco solare, si veda la celebre moneta di Vespasiano (Berlin, Münzkabinett, coll. Martinelli, n. 1748): H. DRESSEL, «Sitzungberichte der königl. preuss. Akad. d. Wissenschaften», 1910, VII, pp. 10-13, fig. 4; ROULLET, *op.cit.*, p. 30, nota 3, fig. 22; MALAISE, *Inventaire*, cit., pp. 208 sg., n. 391, tav. 19a; PARLASCA, *art.cit.*, p. 62, tav. 13, figg. 1-2. Sulla trasmissione del motivo nel mondo greco-romano: ENSOLI VITTOZZI, *Musei capitolini*, cit., p. 50. Sull'Iseo Campense: *supra*, nota 177 (ivi bibl.).

delle Cariti, di Cibele, di Eros, di Afrodite, di Mitra e di Zeus, insieme a sfingi e ad alcuni ritratti di sacerdotesse, di iniziate e di fedeli isiache affiancavano le effigi di Serapide e soprattutto di Iside. Si ha qui la testimonianza concreta delle numerose divinità presenti nei santuari isiaci perché assimilate o anche solo associate ad Iside e Serapide, indipendentemente dal fatto che in alcuni casi le sculture acropolitane possano esser state prelevate in età tarda da altre costruzioni in rovina. Il fenomeno è largamente documentato a livello epigrafico nei santuari del mondo greco-romano, come si evince soprattutto dall'indagine statistica di Fabio Mora[209]. Nella stessa Cirene si registrano casi analoghi: nel santuario di Afrodite di fronte al Cesareo Smith e Porcher rinvennero un busto di Iside in alabastro, una statua della dea o di una sua sacerdotessa e, tra le numerose altre immagini divine, quelle di Demetra ed Hekate[210]. Il costume di dedicare statue ad altri dei e rivolgere voti ad essi, ben noto nei *temenoi* di Iside e Serapide come anche in quelli di Meter e di Mitra, può spiegarsi secondo Burkert col fatto che le divinità principali erano intese probabilmente come entità identiche[211]. In questo

[209] MORA 1990, II, pp. 30-33 (per Delo), pp. 42-43 (per l'Oriente greco), pp. 44-45 (per l'Italia e le province africane). Vedi anche MALAISE 1972, pp. 461-468. Nell'ambito dell'isola di Delo l'indagine sull'interesse dei fedeli isiaci per altre divinità registra la tendenza del 26 per cento dei devoti a combinare altri culti con quello isiaco e del 13 per cento di essi a rivolgersi *solo* a divinità non egizie (tra esse spec. Apollo, Artemide, Leto, Atena, Asclepio, Hygieia, Zeus Ourios ecc.). Nell'Oriente greco la compresenza di divinità isiache con altre non egizie è rilevante in Asia Minore, soprattutto in età imperiale, mentre, nell'ambito della Grecia continentale ed insulare, essa mostra una documentazione notevole solo a Creta (MORA 1990, II, pp. 37, 38, 41). In Italia e nelle province africane la presenza di divinità non egizie nei santuari isiaci è piuttosto elevata, con la prevalenza di Giove/Zeus e di Sole/Helios, ma anche di Apollo, Asclepio, Ercole e Luna.

[210] Sul busto di Iside: A.H. SMITH, *Catalogue of Sculpture in the Department of Greek and Roman Antiquities, British Museum*, II, London 1900, n. 1436; J. HUSKINSON, *Roman Sculpture from Cyrenaica in the British Museum*, London 1975, p. 24, n. 46, tav. 19; J. EINGARTNER, *Isis und ihre Dienerinnen in der Kunst der römischen Kaiserzeit*, Leiden-New York-Kφbenhavn-Köln 1991, p. 136, n. 77, tav. LI. Sulla statua frammentata di Iside o di sacerdotessa: SMITH, *op.cit.*, n. 1437; HUSKINSON, *op.cit.*, pp. 23 sg., n. 45, tav. 18; EINGARTNER, *op.cit.*, p. 119, n. 25, tav. XX; TRAN TAM TINH 1990, p. 768, n. 68 (ivi bibl.). Sulla statua di Demetra: R.M. SMITH, E.A. PORCHER, *History of the Recent Discoveries at Cyrene made during an Expedition to the Cyrenaica in 1860*, London 1864, p. 102, n. 67. Sul torso di Hekataion: *ibid.*, n. 64.

[211] BURKERT 1987 [1991], pp. 68 sg. (con esempi e bibl.). Vedi inoltre *supra*, nota 201. Si consideri che sacerdoti di Iside e Serapide prestavano servizio nel culto eleusino (Atene) e in quello di Dioniso (Delo) e che particolarmente frequenti erano le associazioni di Iside a Cibele e ad Afrodite (vedi *infra*). A Tessalonica, nel Santuario di Iside e Serapide, erano onorati anche Dioniso ed Afrodite (*IG*, X, 28, 59, 61). Ad Atene, nell'Iseo delle pendici dell'Acropoli, si registrano nel I secolo a.C. dediche ad Hermes, Afrodite, Pan e le Ninfe (*supra* nota 143, ivi bibl.; WILD 1984, p. 1840). I rilievi superstiti del pronao dell'Iseo romano di Mileto raffigurano divinità greche (WILD 1984, pp. 1791-1793, n. 21, nota 107, con bibl., fig. 22). In età adrianea sono documentate dediche a Zeus Helios Sarapis ed alle «divinità che abitano il tempio con lui» sia a Mons Claudianus che a Mons Porphyrites (WILD 1984, risp. p. 1795 e nota 116, p. 1799 e nota 128).

senso Iside può proclamare di avere «nomi infinitamente numerosi»; ella è *myrionymos*.

La presenza nel santuario dell'Acropoli di due Hekataia (tav. XVIII,1-2) trova ampi riscontri sia a Cirene che altrove nell'identificazione della dea con Hekate, con Luna e con Persefone, riallacciandosi ai caratteri mistici del culto[212]. Lo stesso valga per la partecipazione delle Charites (tav. XVIII,3), divinità tra le più antiche nella metropoli di Cirene, venerate anche a Thera, che sovente erano associate alle divinità infere ed ai culti misterici[213].

La figura di Cibele, presente nel luogo con una statuetta ed un rilievo (tav. XIX,1-2)[214], il cui ritrovamento rimanda, nella stessa Cirenaica, ai reperti del Santuario di Demetra a Messa[215], è frequentemente attestata nei *temenoi* isiaci. La sua associazione alla dea egizia è confer-

[212] L'Hekataion inv. n. 14207 (frammentato; alt. m 0,38; marmo pario) venne recuperato nel vestibolo innanzi la «Sala del *bothros*». La triplice testa e le braccia, oggi mancanti, erano lavorate a parte. Intorno al fusto triangolare delle erme danzano le Charites. GHISLANZONI 1927, pp. 154-156, n. 1, fig. 2 (età romana); PARIBENI 1959, p. 74, n. 170, tav. 100. L'Hekataion inv. n. 14206 (frammentato; alt. m 0,45; marmo pentelico) venne ritrovato all'interno della «Sala del *bothros*». Uno dei tre volti della dea, mancante, era lavorato a parte. Degli attributi delle teste resta solo la falce lunare. Ghislanzoni ha riconosciuto nella colonnetta centrale che si gonfia in una sorta di bulbo la rappresentazione di un *phallos*. GHISLANZONI 1927, pp. 156-159, n. 7, fig. 3, a-c (III secolo d.C.); PARIBENI 1959, p. 73, n. 168, tav. 99. Sugli Hekataia: E.B. HARRISON, *Archaic and Archaistic Sculpture. The Athenian Agorà*, XI, Princeton 1965, pp. 86 sgg. (ivi bibl.). Sull'associazione degli Hekataia ai culti orientali: M. LEGLAY, «MEFRA», LX, 1948, pp. 139 sgg. Particolarmente sui rapporti della dea con il culto isiaco: GHISLANZONI 1927, pp. 158 sg. e nota 5. Su Iside-Hekate: *supra*, nota 98. Sul culto di Hekate a Cirene: *supra*, p. 185 e nota 63.

[213] Il gruppo delle Charites inv. n. 14347 (alt. m 0,96; marmo pario) venne ritrovato in quattro frammenti presso l'ingresso della «Sala del *bothros*». La scultura presenta una serie di restauri antichi. GHISLANZONI 1927, pp. 161-165, nn. 5, 8, 24, 25, fig. 6, a-b; VITALI 1932, p. 57; PARIBENI 1959, p. 109, n. 302, tav. 144 (I secolo d.C.). Sul culto delle Charites a Cirene: VITALI 1932, pp. 4, 125; PUGLIESE CARRATELLI, «Maia», cit., p. 104. Sull'associazione delle Charites ad Ecate: GHISLANZONI 1927, pp. 154 sgg., nota 1. *Charitía* era un epiteto della *trímorphos* Hekate (PUGLIESE CARRATELLI, «Maia», cit., p. 104). Sulle Charites in generale: E. SCHWARZENBERG, *Die Grazien*, Bonn 1966; E.B. HARRISON, *Charis/Charites*, in *LIMC*, III, 1986, pp. 191 sgg.

[214] La statuetta acefala inv. n. 14224 (alt. m 0,43; marmo pentelico), che rappresenta Cibele seduta in trono, venne recuperata presso il primo Hekataion (vedi *supra*). La testa e parte del timpano furono restaurati già in antico. GHISLANZONI 1927, pp. 159-160, n. 2, fig. 4 (età romana); VITALI 1932, p. 58; PARIBENI 1959, p. 90, n. 232, tav. 120; E. FABBRICOTTI, in *QAL* 1987, p. 235, fig. 15. Il rilievo con Cibele seduta in trono inv. n. 14225 (alt. m 0,28; marmo pentelico) venne ritrovato all'interno della «Sala del *bothros*». Il braccio sinistro della figura ed il cembalo, mancanti, erano lavorati a parte. GHISLANZONI 1927, p. 169, n. 13, fig. 12; VITALI 1932, p. 58; PARIBENI 1959, p. 91, n. 233, tav. 120. Sul culto di Cibele a Cirene: VITALI 1932, p. 150. Sul culto della dea in generale: M.J. VERMASEREN, *Cybele and Attis. The Myth and the Cult*, London 1977; G. SFAMENI GASPARRO, *Soteriology and Mystic Aspects in the Cult of Cybele and Attis*, Leiden 1985 (*EPRO*, 103), con esaustiva bibl.

[215] G. OLIVERIO, «QAL», IV, 1961, p. 44; sul santuario vedi anche LARONDE 1987, pp. 277 sg.

mata dalle fonti letterarie ed epigrafiche, tra le quali possono richiamarsi gli Inni di Isidoro, particolarmente indicativi proprio riguardo alla polionimia di Iside[216]. I punti di contatto tra le due dee vanno cercati nei loro aspetti mistici, a cui riconducono sia la loro connessione con la fertilità che l'ingerenza verso tematiche soteriologiche[217].

La presenza di Eros (tav. XX,1) risulta altrettanto ovvia grazie all'identificazione del dio con Arpocrate e di Iside con Afrodite[218]. Quest'ultima è raffigurata in una statua con il piccolo Eros (tav. XX,2), in buona parte fresca di policromia, la cui posizione di rinvenimento — sul bancone della «Sala del *bothros*» — potrebbe suggerire che anch'essa, come l'Iside dipinta, era in funzione al momento della distruzione dell'edificio[219]. La completa assimilazione tra Afrodite ed Iside, che rappresentavano entrambe l'elemento stabile della coppia del «dio in vicenda», è documentata già in età greca e trapela con evidenza nei santuari di Atene, Dion e Kyme, ove il culto della dea egizia sembra aver soppiantato o assimilato un più antico culto di Afrodite[220].

[216] Sull'identificazione di Iside con Cibele: DUNAND 1973, III, pp. 267-268; MALAISE 1972, pp. 467-468. Sulla statuetta di Cibele recuperata nel santuario isiaco di Eretria: DUNAND 1973, II, p. 27, tav. XIII, 3; BRUNEAU, *op.cit.*, p. 61, n. 1 e pp. 101-102 (che stranamente non associa il ritrovamento al culto isiaco). Sugli Inni di Isidoro: *supra*, nota 163.

[217] Vedi MORA 1990, II, p. 5.

[218] Il torso di Eros Sauroctonos inv. n. 14353 (alt. m 0,51; marmo pentelico) venne recuperato presso lo stipite sinistro del vano che immette nell'ambiente a NE della «Sala del *bothros*». La statuetta conserva tracce d'incendio. GHISLANZONI 1927, pp. 160-161, n. 3, fig. 5 (età romana); VITALI 1932, p. 73; PARIBENI 1959, p. 111, n. 310, tav. 148. Sulle relazioni di Iside con l'amore, la nascita e la sessualità: MORA 1990, II, pp. 2 sg. (in rapporto alla tesi della Heyob). Sull'identificazione di Iside con Afrodite, sollecitata dall'antica assimilazione egiziana Iside-Hathor: E. CONDURACHI, *Isis-Aphrodite. Beiträge zu einer Ikonographie der alexandrinischen Synkretismen*, «BullRoum», 21, 1939, pp. 33-53; DUNAND 1973, III, pp. 262-263; TRAN TAM TINH 1990, pp. 779-781, 793 (ivi bibl.). Particolarmente per Delo: MORA 1990, II, p. 31; per l'Oriente greco: *ibid.*, pp. 42 sg. Sulla dedica della statua di Afrodite nell'Iseo di Atene (120 d.C.): *SIRIS*, n. 16 (per altri esempi di associazione delle due divinità in età ellenistica: *supra*, nota 211).

[219] La statua di Afrodite con Eros sul delfino inv. n. 14323 (alt. m 1,28; marmo grigio a grossi cristalli, forse imettio) venne ritrovata *in situ* sopra il bancone della nicchia posta sul fondo della «Sala del *bothros*» (presso l'angolo occidentale). Il braccio destro, oggi mancante, è stato fissato con un perno in antico. Le tracce di policromia sulla capigliatura, sui sandali e sul volto indicano che anche gli altri particolari erano resi originariamente con il colore. GHISLANZONI 1927, pp. 196 sg., n. 22, fig. 24 (II secolo d.C.); VITALI 1932, p. 4; PARIBENI 1959, p. 99, n. 258, tav. 130.

[220] Su Atene e Kyme: *supra*, risp. note 82 e 35; su Dion: D. PANDERMALIS, *Ein neues Heiligtum in Dion*, «AA», 1982, pp. 727-735 (associazione di Iside ad Artemide Eileithya); WILD 1984, pp. 1841 sg., n. 3, nota 13 con bibl., tav. IV, fig. 52 (associazione di Iside ad Afrodite). Ai santuari citati si affianchino quelli di Soli (WILD 1984, pp. 1821-1823, nn. 38-39, nota 201 con bibl., figg. 43-44) e di Pompei (WILD 1984, pp. 1809-1810, n. 30, nota 155 con bibl., fig. 35).

La testa della cosiddetta Berenice e quella muliebre inv. n. 14059 (tavv. XXI,1-2), l'ultima delle quali, ancora di età ellenistica, reca tracce d'incendio, possono spiegare più agevolmente la loro presenza nel santuario se vengono riguardate come manufatti creati per essere dedicati nel luogo, indipendentemente dal fatto che, nel caso della «Berenice», si possa avere un'opera del II secolo d.C. che ripete iconologie più antiche[221].

La testina di Mitra (tav. XXI,3) riveste un significato particolare in riferimento a Serapide, anche in relazione all'identificazione di entrambe le divinità con Helios, a cui rimandano vari documenti soprattutto nell'età di Caracalla[222]. La statuetta di Zeus (tav. XXII,1), probabilmente offerta nel santuario da un fedele, serve da commento alla consueta assimilazione del dio a Serapide[223]. Ancora a Serapide, nella sua acce-

[221] La testa di «Berenice» inv. n. C 17135 (alt. m 0,22; marmo pario) venne ritrovata all'interno della «Sala del *bothros*». GHISLANZONI 1927, pp. 165 sg., n. 9, fig. 8 (età ellenistica); C. ANTI, *Un ritratto di Berenice di Cirene*, «Africa Italiana», I, 1927, pp. 167-178 (Berenice II ancora nubile: 258-240 a.C.); PESCE, in *EAA*, cit., II, pp. 677 sg.; J. CHARBONNEAUX, «MonPiot», 38, 1953, p. 125 (copia adrianea di un modello del 240-221 a.C.); F. CHAMOUX, in ROSENBAUM, *op.cit.*, nota 4 a p. 39 (età degli Antonini); ROSENBAUM, *op.cit.*, pp. 38 sg., n. 6, tav. VIII, 3-4 (I a.C.; ivi bibl.); H. KYRIELEIS, *Bildnisse der Ptolemäer*, Berlin 1975, p. 100; LARONDE 1987, pp. 407-408, fig. 158. La testa di giovinetta inv. n. 14059 (alt. m 0,26; marmo pario) venne anch'essa recuperata all'interno della «Sala del *bothros*». La testa, probabilmente un originale di tradizione alessandrina, doveva essere inserita in una statua. Una benda (o un diadema?), originariamente resa in metallo, era inserita nel solco che si conserva intorno al capo. Le tracce di policromia sui capelli fanno pensare che anche gli occhi, appena accennati, fossero completati con il colore. Che la scultura vada attribuita all'età ellenistica sembra confermato anche dal trattamento poco levigato delle superfici e dalla forma del raccordo alla base del collo. Le «imperfezioni» notate da Ghislanzoni nel rendimento del volto vanno riferite alla serie di alterazioni ottiche operate in relazione al punto di vista antico della statua. GHISLANZONI 1927, pp. 168 sg., n. 12, fig. 11; PARIBENI 1959, p. 51, n. 92, tav. 67.

[222] La testina di Mithra Tauroctonos inv. n. 14385 (alt. m 0,15; marmo pentelico) venne recuperata presso l'ingresso della «Sala del *bothros*». GHISLANZONI 1927, pp. 164 sg., n. 6, fig. 7 (seconda metà del II-prima metà del III secolo d.C.); VITALI 1932, p. 94; PARIBENI 1959, p. 148, n. 432, tav. 185 (età severiana). Sul Mitreo che si stanziò nella Grotta Oracolare del Santuario cireneo di Apollo: STUCCHI 1975, pp. 266 sg.; 326; ID., *Di un mitreo e di un oracolo a Cirene*, in *Divagazioni Archeologiche*, I, Roma 1981, (= *Bibliotheca Archaeologica*, 3), pp. 89 sgg. Sull'identificazione di Mitra con Serapide nell'età di Caracalla: BIANCHI, in *Perennitas*, nota 4 a p. 10; TURCAN 1989, p. 94. Sui rapporti delle divinità egizie con Mitra: MALAISE 1972, pp. 464-467. Su Mitra in generale, oltre ai lavori di M.J. Vermaseren, vedi BURKERT 1987 [1991], *passim* (con bibl.).

[223] La statuetta di Zeus inv. n. 14136 (alt. m 0,48; marmo pario) venne ritrovata nella «Sala del *bothros*». Nella sinistra abbassata il dio probabilmente teneva il fulmine aggiunto in metallo. La cura nei dettagli e la resa formale inducono ad accostare alla scultura la statuetta di Iside in arenaria, di cui si è già trattato (*supra*, p. 224, nota 188). GHISLANZONI 1927, p. 167, n. 11, fig. 10; PARIBENI 1959, p. 81, n. 191, tav. 109. Sull'identificazione di Serapide con Zeus e/o Helios, attestata soprattutto in Asia Minore: MORA 1990, II, p. 42. Sulla presenza di Zeus nei santuari isiaci dell'Oriente greco: *ibid.*, pp. 42 sg.

zione di dio salutare, tanto diffusa nel mondo greco-romano e riflessa soprattutto nell'identificazione del dio con Asclepio, può forse ricondursi la piccola stele con serpente che scorre sui flutti (tav. XXII,2)[224]. Il significato simbolico del serpente nella religione egizia, con particolare riguardo alla sua valenza mistica, è tale che la connessione di questa stele, ancora piuttosto antica, con la sua collocazione originaria priva di reale valore il problema[225].

La sfinge aptera (tav. XXIII,1), con la quale si apre la serie del contesto più specificatamente egizio, documenta a Cirene l'uso, invalso in numerosissimi santuari isiaci del mondo greco e romano, primo tra tutti il lontano Iseo Campense, di porre le sfingi in coppia presso gli ingressi ai templi, come si può vedere ad esempio nell'affresco di Ercolano[226].

L'immagine di Serapide, attestata sull'Acropoli con un busto di lavoro rapido e fresco (tav. XXIII,2), oggi disperso, che ornava il tempietto nel II secolo d.C.[227], è piuttosto rara rispetto alle sculture raffiguranti Iside. Lo stesso fenomeno può constatarsi nelle effigi impresse sulle cretule del Nomophylakeion. La prevalenza della dea a Cirene trova riscontro nei paesi del Mediterraneo via via che ci si allontana dall'età

[224] La piccola stele (alt. m 0,33) venne recuperata all'interno della «Sala del *bothros*». Ferri interpretò la raffigurazione come epifania di un dio catactonio, legato al culto mistico isiaco, senza tralasciare, peraltro, di richiamare la leggenda della traslazione del culto di Asklepios. GHISLANZONI 1927, pp. 169-170, 203, n. 14, fig. 13 (Zeus Meilichios); FERRI 1927 [1963], pp. 13 sg., note 36-39 [Appendice I]; ROMANELLI, *La Cirenaica*, cit., p. 217. Sui rapporti tra Asclepio e Serapide: *supra*, p. 190 e nota 80.

[225] Si rammenti che il serpente rappresentava nell'iconografia romana sia Iside-Thermoutis che Serapide *agathodaimon* (FRASER 1972, pp. 206-211) e che generalmente Serapide era raffigurato non sotto forma di cobra, ma di serpente affusolato (G. BOTTI-P. ROMANELLI, *Le sculture del Museo Gregoriano Egizio*, Città del Vaticano 1951, pp. 125-126, nn. 208-209, tav. LXXXVI).

[226] La sfinge, in arenaria, venne trovata nella «Sala del *bothros*». Il lavoro poco accurato, le proporzioni del corpo e la caratterizzazione femminile portano a datare la scultura in età romana. GHISLANZONI 1927, pp. 170 sg., n. 15, fig. 14. Sulla consuetudine di porre le sfingi a guardia degli ingressi nei santuari isiaci del mondo greco-romano: A. ROULLET, *The Egyptian and Egyptianizing Monuments of Imperial Rome*, Leiden 1972 (*EPRO*, 20), pp. 29 sg. (Iseo Campense, Egitto, Delo). Sull'affresco di Ercolano (Museo Nazionale di Napoli, inv. n. 8924): V. TRAN TAM TINH, *Le culte des divinités orientales à Herculanum*, Leiden 1971 (*EPRO*, 17), p. 83, n. 58, fig. 4; MALAISE, *Inventaire*, cit., pp. 251 sg., n. 3, con bibl., tav. 35. In generale sul problema: ENSOLI VITTOZZI, *Musei Capitolini*, cit., p. 31 e nota 35, p. 35 e nota 49.

[227] Il piccolo busto, in marmo, venne recuperato nel Tempio di Iside e Serapide durante gli scavi del 1935. La testa rientra nel tipo «franzenfrisur» di Hornbostel ed è datata nel II secolo d.C. PARIBENI 1959, p. 164, n. 479, tav. 208; G.J.F. KATER-SIBBES, *Preliminary Catalogue of Sarapis Cult*, Leiden 1973 (*EPRO*, 36), p. 142, n. 771; W. HORNBOSTEL, *Sarapis. Studien zur Überlieferungschichte, den Erscheinungsformen und Wandlungen der Gestalt eines Gottes*, Leiden 1973 (*EPRO*, 32), p. 245, nota 7.

tolemaica, probabilmente a causa della valenza per così dire «olimpica» del dio rispetto al carattere misterico di Iside, come ha visto Ugo Bianchi[228].

Tra le rappresentazioni della dea innegabilmente particolare è la statua di Iside-Libia-Demetra (tav. XXIV,1), che testimonia il singolare e tardo accostamento di una testa datata nel I secolo a.C. ad un corpo di età più antica, appartenente ad una statua di Demetra tipo Cos[229]. L'acconciatura dei neri capelli, la parrucca di colore rosso, l'attributo perduto e la lunga doppia piuma, anch'essa oggi dispersa, indicano nella testa la raffigurazione di Libia assimilata ad Iside[230].

Il culto della dea Libia, la cui immagine compare nei monumenti cirenei già a partire dal V secolo a.C., è ampiamente documentato in età ellenistica e romana nella città e nella *chora*[231]. La divinità era venerata in età greca come dea epicoria con caratteristiche agricolo-pastorali, non diversamente dalla dea encoria libyo-egizia. Libia-Iside può riconoscersi

228 In *Perennitas*, pp. 35-36. Su Serapide, che diversamente da Osiride non è un dio «in vicenda», ma un dio «stabile», anche se «dinamico»: U. BIANCHI, *Il «dio cosmico» ed i culti «cosmopolitici»*, in *Mythos. Scritti in onore di M. Untersteiner*, Genova 1970, pp. 97-106 (spec. p. 106). Sulla progressiva preminenza del culto di Iside rispetto a quello di Serapide: DUNAND 1973, I, pp. 79 sg., 234; II, p. 170; III, p. 16. Per la dovuta contestualizzazione geografica di questa preminenza, che in età imperiale sembra escludere, tra le altre, l'area microasiatica: *supra*, nota 177.

229 La statua inv.n. 14043 (alt. m 1,07-9; corpo in marmo pentelico; testa in marmo grigiastro a grossi cristalli) venne recuperata all'interno della «Sala del *bothros*». La testa e le braccia erano lavorate a parte. La testa, non pertinente, è stata adattata al corpo in epoca tarda, scalpellando grossolanamente sia le ciocche che scendevano sulle spalle che l'orlo superiore del mantello. Due piccole sbarre metalliche fissano la testa al petto. Il foro rettangolare in cima al capo serviva ad accogliere la lunga doppia piuma, frammentata, recuperata presso la testa ed oggi perduta. Nel restauro effettuato da GHISLANZONI (1927 p. 199, nota 1) non sono stati compresi eventuali altri attributi peculiari di Iside, ossia il disco con la falce lunare e l'ureo (sull'acconciatura hathorica di Iside: M. MALAISE, *Histoire et signification de la coiffure hathorica à plumes*, «StAltägKul», 4, 1976, pp. 215-236). GHISLANZONI 1927, pp. 198-201, n. 23, fig. 25 (Libia identificata con Iside); VITALI 1932, pp. 93 sg.; F. CUMONT, «MonPiot», XXXII, 1932, p. 5; ROMANELLI, *La Cirenaica*, cit., p. 214 (segue Ghislanzoni); PARIBENI 1959, p. 47, n. 78, tav. 62 (Demeter-Isis; testa: I secolo a.C.; corpo: IV secolo a.C.); LARONDE 1987, p. 369, fig. 133 (Libia; testa: I a.C.).

230 Sull'acconciatura dei capelli di Iside e sulla sua derivazione dalle parrucche cerimoniali egiziane, in voga sia nelle rappresentazioni delle regine tolemaiche che in quelle ellenistiche di Iside: WALTERS 1988, p. 12 (ivi bibl.). La distinzione che deve operarsi tra l'acconciatura «isiaca» e quella «libya» (su cui: WALTERS 1988, p. 19 e nota 93) può far pensare che, pur nella contaminazione delle due immagini divine, nella statua di Cirene si sia alluso particolarmente alla dea Libya.

231 VITALI 1932, pp. 92-93, 142-144; CHAMOUX 1953, p. 199; E. CATANI, *Per un'iconografia di Libia in età romana*, in *QAL* 1987, pp. 385-401. In particolare sulla raffigurazione di Iside-Libya nelle cretule del Nomophylakeion di Cirene: CATANI, *art.cit.*, p. 394 e fig. 7.

nella testa femminile che sorregge un ariete in coppia con Zeus-Ammon di un'erma bifronte datata in età ellenistica; la scultura, che proviene da Cirene, può affiancarsi ad altre opere analoghe rinvenute in Cirenaica[232].

L'assimilazione Iside-Libia a Cirene va considerata una naturale evoluzione del culto isiaco, che trova i suoi presupposti nella religione indigena ed i suoi immediati antecedenti, anche dal punto di vista iconografico, nella cultura di età ellenistica; ed essa va riguardata tenendo conto dell'identificazione di Iside con Demetra, con Tyche e con Ghe. Nella tradizione letteraria, inoltre, già a partire dalle Supplici di Eschilo, Libia è intimamente legata ad Iside mediante l'assimilazione di quest'ultima ad Io[233]. Nel mito, Libia è «nipote» di Iside. Questo nesso, ampiamente divulgato nell'età lagide, servì da riferimento sia all'azione di Iside nel mondo greco che ai rapporti della dea con Demetra.

Nell'Inno cireneo del 103 d.C. (l. 18) Iside è vista come la Terra generatrice dei frutti, così come nelle aretalogie di Andros (ll. 44-45) e di Kyme (ll. 11-12)[234]. Dall'identificazione della dea con Libia, della quale Giulio Honorio ricorda una celebre immagine scultorea con le «fruges» in mano[235], emerge un profondo significato religioso[236].

232 PARIBENI 1959, p. 144, n. 416, tav. 181; L. BACCHIELLI, in *QAL* 1987, pp. 477-478, fig. 24 (con altri esempi cirenaici, sui quali: D.M. BRINKERHOFF, in C.H. KRAELING, *Ptolemais, City of the Libyan Pentapoli*, Chicago 1962, pp. 180, 202). Vedi inoltre A.M. BISI, in *Cambridge* 1983, p. 310; E. FABBRICOTTI, in *QAL* 1987, p. 233, fig. 12; CATANI, *ibid.*, p. 391, fig. 4; LARONDE 1987, p. 369, fig. 134. Queste sculture, recuperate anche nella *chora*, portano ad indagare più attentamente circa le due divinità indigene libye, l'una maschile e l'altra femminile, che sono sottese alle identificazioni Zeus-Ammon e Libia-Iside. Sul rapporto tra le due divinità, in relazione all'onore ad esse tributato dai Libyi: BACCHIELLI, *loc.cit.* Vedi inoltre A.M. BISI, in *Cambridge* 1983, spec. p. 310 e *supra*, p. 170, nota 11. Sulle rappresentazioni nel mondo greco-romano di Iside in coppia con Ammone: TRAN TAM TINH 1990, p. 776, n. *e*.

233 SCH., *Suppl.*, 313; *Scholia* ad EURIP., *Phoen.*, 158. A. BERNARD, *Influences de l'Egypte et innovation d'Eschyle dans la représentation d'Io*, «Annals of the Faculty of Arts, Ain Schams University», 3, 1955, pp. 77-103. Vedi anche VITALI 1932, pp. 92-93, nn. 235-236, 240 e spec. pp. 142-144. Libia era considerata figlia di Epafo, re d'Egitto, a sua volta figlio di Zeus e di Io, figlia di Inacho. Dal matrimonio con Poseidon Libia ebbe due figli, dei quali Belo fu padre di Danao. Sull'identificazione di Io con Iside (HEROD., II, 41; DIOD., I, 24), probabilmente operata già dai Greci d'Egitto prima di Erodoto: Chr. FROIDEFOND, *Le mirage égyptien dans la littérature grecque d'Homère à Aristote*, Aix-en-Provence 1977, p. 107; F. MORA, *Religione e religioni nelle Storie di Erodoto*, Milano 1986, p. 214. Si noti che in Istro di Cirene, nel libro sull'*apoikia* degli Egizi (fr.ap. CLEM.ALEX., *Strom.*, 1, 21 = Th. HOPFNER, *Fontes historiae religionis Aegyptiacae*, 1922-1925, 77), Iside è detta figlia di Prometeo, probabilmente proprio perché identificata con Io. Il tema delle metamorfosi e delle erranze di Io trova grande sviluppo in età ellenistica e romana in rapporto alla leggenda del culto di Iside: DUNAND 1973, II, pp. 2 sg.; TRAN TAM TINH 1990, pp. 781 sg., 794. Su tutta la questione si veda N. YALOURIS, *Io*, in *LIMC*, V, 1990, pp. 661-676 (spec. p. 663, con bibl. a p. 664).

234 Sugli Inni di Andros e di Kyme: *supra*, nota 118. Si ricordi che nella monetazione cirenea del 308 a.C. Iside era associata alla pianta di silfio (tav. III,2).

235 VITALI 1932, p. 144.

236 Insieme alle sculture menzionate vanno ricordate quelle di cui si è discusso prece-

Molte sculture recuperate nel santuario presentano parti di restauro; alcune, tra cui l'Iside policroma e l'Iside-Libia-Demetra, furono ripristinate impiegando i resti di due statue più antiche, che in alcuni casi si può supporre preesistessero nell'area sacra e che furono distrutte a causa di un evento determinato. Questi restauri, tecnicamente non accurati quanto il rifacimento della statua di Iside *kourotrophos* dall'Iseo della Myrtousa, per la quale si fecero *ex novo* alcune parti, utilizzarono il corpo di una scultura più antica per apporvi la testa di una statua più tarda, ma di soggetto analogo o cultualmente associabile. I dati a disposizione non consentono di stabilire con certezza a quale periodo attribuire tali restauri. Il tipo di intervento trova confronti a Cirene in alcune opere riferite all'attività di ripristino che seguì il terremoto del 365 d.C.; tra esse la statuetta di Dioniso rinvenuta nell'Edicola dei Carneadi e la statua-*pastiche* del Donario degli Strateghi[237]. È possibile, pertanto, che anche i rifacimenti delle sculture acropolitane siano da porre in relazione alle ultime fasi di vita del santuario. Certamente il fatto che le statue siano state ritrovate, spesso in frammenti, gettate in gran parte in un unico ambiente, la «Sala del *bothros*», va collegato — si vedrà — con le vicende della vita tardo-antica dell'area sacra.

dentemente: tav. IX, 2 (testa); tav. XV, 2-3. Esse attestano la vitalità delle offerte votive destinate alla dea misterica del santuario acropolitano nel I, II e III secolo d.C. Sulla stele marmorea degli Efebi e sulla testa muliebre inv. n. 14310: *infra*, note 263, 250. Dalla relazione di scavo inedita dell'anno 1935, redatta da G. OLIVERIO (*La campagna di scavo estiva 1935-XIII*, Cirene, 5 Ottobre 1935, p. 7) e conservata nell'archivio di Cirene, si apprende che oltre al busto di Serapide furono rinvenuti nella stessa area numerosi frammenti di sculture e di iscrizioni. Tra essi anche un «piccolo Ercole fanciullo». Sul culto di Eracle nel Santuario di Apollo in connessione con quello di Hekate e delle divinità sanatrici Hygieia e Panakeia: *supra*, nota 63. Sulle attestazioni del culto del dio nel santuario isiaco di Delo: MORA 1990, II, p. 32, nota 13. Sarebbe il caso di indagare più approfonditamente sulla provenienza di almeno tre statuette raffiguranti Iside pubblicate da PARIBENI (1959, p. 143, nn. 412, 413, 414, tav. 180; TRAN TAM TINH 1990, p. 768, nn. 66-67; vedi anche WALTERS 1988, p. 14 e nota 64), datate nell'età ellenistica e primo-imperiale. Il materiale del museo, d'altra parte, comprende altri pezzi afferenti al culto isiaco ancora inediti.

237 Sulla statuetta di Dioniso: *supra*, p. 227. Sulla statua dello Strategheion: S. STUCCHI, *La statua dello Strategheion di Cirene*, «Arch.Class.», XII, 1960, pp. 71-90, tavv. XXIII-XXXIV; STUCCHI 1975, p. 480 e nota 1 (con altri esempi); H. BLANCK, *Wiederverwendung alter Statuen als Ehrendenkmäler bei Griechen und Römern*, Köln 1963, pp. 51-55. Credo possa escludersi il riferimento dei restauri delle sculture acropolitane all'età di Caracalla sia per il tipo di intervento, non curato quanto quelli attribuiti all'età antoniniana (*supra*, p. 222), sia perché, parallelamente, questa fase del tempio sembrerebbe aver riguardato solo il riassetto del pronao e non una ricostruzione più ingente, che ci si aspetterebbe considerando la violenta distruzione delle statue conservate nel santuario. Può invece non escludersi a priori il riferimento dei restauri al periodo *post* 262 d.C., ossia dopo il terremoto che pare aver causato la distruzione di vari edifici di Cirene. D'altra parte, volendo collegare il riassetto delle statue con il rifacimento del tempietto, se si accetta la datazione di questa fase dell'edificio nella seconda metà del III secolo d.C., proposta da Stucchi, anche in questo caso la violenta distruzione delle sculture non giustificherebbe il parziale restauro del tempietto, che fu quasi di abbellimento, come nei templi delle divinità egizie sulla Myrtousa. Sull'esistenza di un cataclisma nel 262 d.C.: STUCCHI 1975, pp. 234, 333, 351, 448, 536. Vedi inoltre R.G. GOODCHILD, *Earthquakes in Ancient Cyrenaica*, in *Geology and Archaeology of Northen Cyrenaica. Libya*, Amsterdam 1968, pp. 41-44; J.M. REYNOLDS, *The Cities of Cyrenaica in Decline*, in P.-M. DUVAL, Ed. FRÉZOULS, *Thèmes de Recherches sur les Villes antique d'Occident*, Paris 1977, pp. 53-58 (spec. p. 55); D. WHITE, «AJA», 85, 1981, pp. 13-30. In dubbio: J.A. LLOYD, *The Cities of Cyrenaica in the third Century AD*, in *Lincei* 1987, p. 49. *Contra*: D. ROQUES, *Synésios de Cyrène et la Cyrénaique du Bas-Empire*, Paris 1987, pp. 42-44. Vedi inoltre *infra*, nota 238. Si veda infine, in generale, *I terremoti prima del Mille in Italia e nell'area mediterranea* (a cura di E. Guidoboni), Roma 1990. È forse più opportuno, pertanto, almeno sino a quando non saranno possibili nuovi scavi, attribuire la distruzione delle sculture del santuario, come anche delle strutture architettoniche, al terremoto del 365 d.C. (*infra*, p. 240). Sul cataclisma del 365: R.G. GOODCHILD, *A Coin-Hoard from «Balagrae» (El-Beida) and the Earthquake of A.D. 365*, «LibyaAnt», 3-4, 1967, pp. 203-211; STUCCHI 1975, pp. 333-334, 360, 363, 418, 445, 536; ROQUES, *op.cit.*, pp. 45 sgg; A. DI VITA, *Sismi, urbanistica e cronologia assoluta*, in *L'Afrique dans l'Occident romain. I^er siècle av. J.-C.-IV^e siècle ap. J.-C. Actes du colloque. Rome 3-5 décembre 1987*, Rome 1990, pp. 452-494 (spec. pp. 466 sgg.).

4. La fase tardo-romana e bizantina del culto di Iside a Cirene

4.1. L'Iseo del Santuario di Apollo

La situazione critica in cui si trovò Cirene in seguito al terremoto del 262 d.C. ed alla guerra marmarica del 268-270, aggravata ulteriormente dal crescente aumento di aridità nella regione[238], non consentì che isolati interventi ricostruttivi degli edifici pagani del Santuario di Apollo. La vita della città, tuttavia, si mantenne relativamente prospera, come attestano la ristrutturazione ed il nuovo impianto della rete idrica nelle Terme della Myrtousa[239]. Al parziale rifacimento del Tempio di Apollo, alla frequentazione del Nymphaion e del Temenos della Fonte di Apollo, che venne ripavimentato in cocciopisto, va affiancato il restauro del Tempio di Iside, o, forse meglio, il rinnovamento del vano interno della cella, attribuito da Stucchi al periodo tra il terremoto del 262 d.C. e quello del 365 d.C.[240]

Il *naiskos* colonnato di tipo siriaco eretto nella parte più intima della cella venne elaborato in questo rifacimento in un tipo più semplice, ad arcata unica (fig. 3), come in altri edifici cirenei della stessa epoca[241]. Due muretti divisero il *naos* in due settori all'incirca di dimensioni uguali, mediante i quali si creò una sorta di *adyton* (tavv. III,1; XIV). Su di essi poggiò l'arco che oggi si vede ricostruito in piano nel vano del pronao (tav. XXV,1). Il materiale impiegato fu tutto di spoglio.

238 Sulle cause della decadenza di Cirene da ultimo: J.A. LLOYD, in *Lincei* 1987, pp. 41 sgg., ove si discutono (pp. 48-50) anche le testimonianze sui terremoti che sconvolsero la regione in relazione agli studi di Stucchi, Goodchild, Reynolds e White (*supra*, nota 237). Da considerare con molta prudenza la tesi di D. ROQUES, *Synésios de Cyrène*, cit., circa l'esagerazione di storici ed archeologi sul declino della regione e circa l'inesistenza di un terremoto attorno alla metà del III secolo d.C. (pp. 42-44). Questa ed altre tesi (tra esse: la mancata attestazione a Cirene di edifici pagani a partire dalla fine del III secolo d.C.; la totale cristianizzazione della città già in età costantiniana) non tengono conto delle evidenze archeologiche (sulle quali: STUCCHI 1975, pp. 361 sgg., 441 sgg.).

239 STUCCHI 1975, p. 347.

240 STUCCHI 1975, p. 334. Su questa fase del Tempio di Apollo: *ibid.*, p. 335 e *infra*, nota 247. Sul Nymphaion e sul Temenos della Fonte di Apollo: STUCCHI 1975, p. 592.

241 Ad arcata multipla su pilastri il *naiskos* compare nella stessa età nel Nomophylakeion di Cirene: STUCCHI 1975, p. 334.

La cura nel ripristinare il luogo sacro ed adattarlo alle nuove esigenze del culto, similmente a quanto accadde nel III secolo, benché con una conformazione architettonica diversa, nel santuario dell'Acropoli, costituisce prova ulteriore dell'importanza della religione isiaca a Cirene in età tardo-romana[242].

La definitiva distruzione del Tempio di Iside deve essere intervenuta con il terremoto del 365 d.C., alla cui violenza può essere attribuita la brusca interruzione della vita dell'edificio, denunciata anche dal fatto che la statua di culto era ancora in funzione al momento della catastrofe.

Al periodo che seguì il cataclisma, se non già a quello precedente, può riferirsi la riutilizzazione dell'Edicola dei Carneadi in connessione con la religione isiaca (tav. XVI)[243]. Le sculture reimpiegate nel monumento, tutte di età più antica e, nel caso della statuetta di Dioniso, restaurate utilizzando due statue di soggetto analogo, secondo un tipo di intervento che si riscontra a Cirene nel IV secolo d.C., servirono il culto di Iside/Osiride. La presenza del *phallòs*, di cui si è trattato a proposito delle feste dell'*Inuentio Osiridis*, indica nel luogo lo svolgimento di pratiche di tipo soterico, in relazione ai *pathea* del «dio in vicenda», secondo l'evoluzione delle attività cultuali attestata in questa epoca in numerosi altri centri del Mediterraneo.

L'edicola fu utilizzata probabilmente sino ad età assai tarda in sostituzione del Tempietto di Iside, come sembrerebbe indicare la nuova costruzione eretta dinanzi ad essa, che pare averla inglobata in un'unica struttura e che posò, come altri monumenti di questa età, su un livello più alto rispetto al piano di calpestio del santuario anteriore al 365 d.C.[244] D'altra parte la vitalità del culto isiaco a Cirene ancora alla fine

[242] Una serie di elementi mi porta a considerare con più attenzione la possibilità di riferire il restauro ad un'età anteriore alla metà del III secolo d.C.: *supra*, nota 183. La trasformazione della cella secondo la moda siriaca si riscontra nella stessa età sia nel Tempio di Afrodite dinanzi al Cesareo (*supra*, nota 207) sia nel IV Apollonion (STUCCHI 1975, p. 237). Ancora prima della metà del III secolo d.C., inoltre, ossia prima dell'inizio dei terremoti che posero fino all'opulenza architettonica cirenea, il Tempio di Apollo ebbe un ulteriore rifacimento nella parte più intima (V Apollonion), con la sostituzione del vecchio, piccolo *adyton* con un altro più vistoso, in modo da ottenere un'architettura interna più ricca ed elaborata: S. STUCCHI, «QAL», IV, 1961, pp. 75 sgg.; GOODCHILD 1971, p. 119; STUCCHI 1975, p. 256, fig. 251. Vari elementi rendono tuttavia più probabile la datazione indicata da Stucchi (povertà di forme e di tecnica costruttiva; impiego esclusivo di materiale di spoglio; confronti con apprestamenti analoghi realizzati dopo la metà del III secolo).

[243] Vedi *supra*, p. 227, nota 200.

[244] Dopo il 365 d.C. molte rovine erano interrate e le nuove costruzioni, realizzate *in toto* con materiale di spoglio, furono erette su un livello del terreno molto più alto (sulle cinque calcare della Terrazza della Fonte: GOODCHILD 1971, pp. 112-113; STUCCHI 1975, p. 445, fig. 600).

del IV secolo ed anche più tardi è assicurata dalle fasi di vita del santuario acropolitano, trovando riscontro sia in Egitto che in genere nel mondo mediterraneo. Il culto è anche documentato nel paese agli inizi del V secolo dalla testimonianza di Sinesio[245].

Il nuovo apprestamento dedicato alle divinità egizie va considerato nell'ambito dell'effimera ripresa dell'attività edificatoria che interessò il Santuario di Apollo dopo il 365 (fig. 8). Nella stessa occasione venne eretto il Tempietto di Apollo Citaredo subito ad Est del Tempio di Iside, nell'area della «Loggia dell'Alloro» (fig. 1, n. 14), utilizzando interamente materiale di spoglio[246]. L'erezione dell'edificio, parimenti a quanto si può supporre per il luogo di culto isiaco, può forse pensarsi in relazione al mancato ripristino — piú che alla nuova destinazione cristiana — del Tempio di Apollo, distrutto, almeno in parte, nel 365 d.C.[247] Alla stessa fase edilizia vanno attribuiti sia la costruzione del Tempietto di Zeus Ombrios al di sopra del Donario Dorico (fig. 1, a Sud del n. 3) e quella del Recinto per il culto imperiale nell'area del Donario degli Strateghi (fig. 1, n. 32), sia l'apprestamento del Santuario bizantino presso la Grotta Sacra (fig. 1, a Sud del n. 29), nell'antico Giardino di Afrodite, e la costruzione, subito ad Ovest del Tempio di Apollo, del Tempietto del Mosaico a Petali (fig. 1, n. 5)[248]. I monumenti citati offrono tutti ampia testimonianza della vitalità della religione pagana a Cirene ancora alla fine del IV e nel V secolo d.C.

[245] Sinesio menziona Osiride tra le divinità pagane di persistente valore religioso (SINES., *Aegypt.*, 123 d). Vedi STUCCHI 1975, p. 441. Sulle attestazioni del culto egizio in età tardo-imperiale: *infra*, p. 248, note 266 sgg.

[246] Sul Tempio di Apollo Citaredo: STUCCHI 1975, p. 443. La distruzione del tempietto, dovuta al crollo di una colonna dell'Apollonion, deve riferirsi secondo Stucchi al 400 d.C. o anche ad un periodo più tardo. I lavori condotti in questi ultimissimi anni nell'area della «Loggia dell'Alloro» sembrerebbero confermare la tesi di Stucchi.

[247] STUCCHI (1975, p. 335) attribuisce l'ultima fase dell'Apollonion alla prima parte del IV secolo d.C., supponendo che il monumento fosse stato parzialmente riadattato in un «Sacello dell'Ambulacro del Tempio di Apollo» (sulla trasformazione della cella in chiesa cristiana: L. PERNIER, *Il Tempio e l'Altare di Apollo a Cirene*, Bergamo 1935, pp. 126-131; *contra*: GOODCHILD 1971, p. 111; STUCCHI 1975, p. 361). La definitiva distruzione del tempio è posta nel 365 d.C.

[248] Sul Tempio di Zeus Ombrios: STUCCHI 1975, pp. 443-444. Sul Recinto nel Donario degli Strateghi: STUCCHI 1975, pp. 480-481. Sul Santuario bizantino nel Giardino di Afrodite: STUCCHI 1975, p. 445, fig. 599. Sul Tempio del Mosaico a Petali: STUCCHI 1975, pp. 444-445, fig. 451. In questa età il Santuario di Apollo fu occupato da abitazioni private; esso vide la trasformazione di alcuni più antichi edifici in fontane e serbatoi d'acqua (STUCCHI 1975, pp. 481-482, figg. 498-499) ed il potenziamento delle Terme della Myrtousa all'inizio del V secolo, quando venne aggiunto il settore delle Piccole Terme, che utilizzò i marmi del santuario (C. PARISI PRESICCE, in *Lincei* 1987, p. 155, nota 75, ivi bibl.). Questa fase dell'edificio termale trova riscontro a Cirene — si vedrà — nell'Iseo dell'Acropoli.

4.2. L'Iseo acropolitano

Non è possibile al momento stabilire se intorno alla metà del III secolo d.C. il santuario isiaco dell'Acropoli sia stato distrutto, come altri edifici di Cirene. Gli ampi restauri delle sculture sembrerebbero suggerire un'età posteriore, da porre in relazione al terremoto del 365 d.C.[249] D'altra parte il ritrovamento della testa muliebre inv. n. 14310 (tav. XXIV,2), datata dal tardo III secolo agli inizi del IV, ritenuta da Paribeni un'immagine di Afrodite, da altri un ritratto, insieme ad alcuni reperti, tra cui le statuette di Iside-Luna (tav. XV,3) e di Zeus (tav. XXII,1), che sembrerebbero manufatti creati per essere offerti nell'Iseo, documentano senza soluzione di continuità la fruizione dell'area sacra[250].

L'abbandono del Santuario Extraurbano di Demetra dopo la metà del III secolo d.C.[251] potrebbe far pensare, considerando in parallelo la continuità di vita dell'Iseo acropolitano, che i fedeli del culto demetriaco avessero trovato maggior entusiasmo per il più cittadino e difeso santuario dell'Acropoli, ove Iside era identificata anche con Demetra e dove si praticavano riti misterici.

Dopo il terremoto del 365 d.C., a cui può attribuirsi la distruzione — almeno parziale — del *temenos* di Iside e Serapide, venne costruito l'edificio che Ghislanzoni, seguito da altri, datò nell'età di Giuliano l'Apostata e Stucchi, interpretando per la prima volta le strutture architettoniche, nel V secolo d.C. (tav. XXV,2)[252].

Del monumento, costruito in immediato contatto con le mura dell'Acropoli, alle quali si appoggiò (figg. 1,5), si è conservata maggiormente la parte addossata alla cinta, molto meno quella più distante. Eretto frettolosamente con muri costituiti da piccole pietre e calce, su fondazioni di grandi blocchi irregolari, l'edificio utilizzò alcuni elementi marmorei del tempio più antico, tra cui il timpano del *naiskos* e le colonne (tav. XVII).

[249] Vedi *supra*, p. 242, nota 237.

[250] La testa muliebre inv.n. 14310 (alt. m 0,21; marmo pentelico) venne recuperata nella «Sala del *bothros*». GHISLANZONI 1927, p. 171, n. 17, fig. 15; PARIBENI 1959, p. 108, n. 300, tav. 143. Per la statuetta di Iside-Luna: *supra*, p. 224, nota 188; per quella di Zeus: *supra*, p. 234, nota 223.

[251] L'abbandono del santuario dopo la metà del III secolo è riferito da D. WHITE (*Cyrene's Sanctuary Demeter and Persephone. A Summary of a Decade of Excavation*, «AJA», 85, 1981, pp. 13-30) al terremoto del 262 d.C. LLOYD (in *Lincei* 1987, pp. 48 sg.) non esclude questa tesi, sebbene non la trovi sufficientemente documentata. ROQUES (*op.cit.*, p. 319) attribuisce la distruzione del santuario al terremoto del 365 d.C.

[252] GHISLANZONI 1927, pp. 204-206; STUCCHI 1975, pp. 441-443, figg. 449-450.

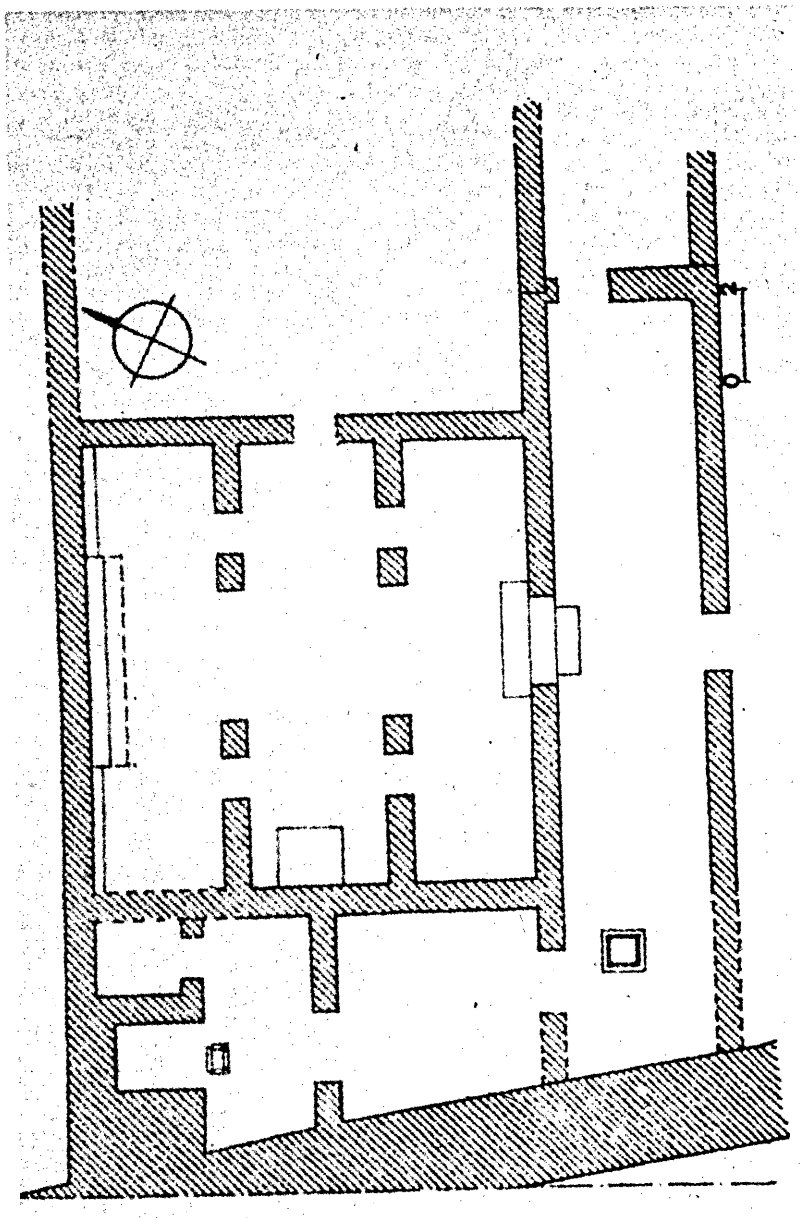


Fig. 9: Cirene, Acropoli. L'«Iseo Bizantino» secondo la ricostruzione planimetrica di S. Stucchi (da STUCCHI 1975, fig. 450 a p. 443).

La pianta è ricostruibile abbastanza compiutamente (fig. 9). Le principali «entità architettoniche» riconosciute da Stucchi sono due, con orientamento tra loro diametrale, poste una a ridosso dell'altra ed accessibili, quella maggiore, da Est e, quella minore, da Sud. I due ingressi sono raccordati da un corridoio a «L», che doveva anch'esso essere coperto. La porta di entrata all'intero complesso è a Sud, ortogonale alla costruzione maggiore. L'«entità architettonica principale» presenta il vano interno diviso in tre navate longitudinali di identica lunghezza. La divisione è ottenuta mediante tre arcate per lato, poggianti su pilastri e, le estreme, su tratti di pareti rettilinee. In fondo alla navata centrale venne collocato il basamento per la statua della divinità. Secondariamente fu aperta una porta sul lato Sud. L'«entità architettonica minore» si compone di due vani, di cui quello anteriore funge da vestibolo. La sala più interna, fornita sul fondo di una piccola abside rettangolare, derivata, almeno in parte, dalla conformazione delle mura dell'Acropoli, presenta quasi al centro del vano la fossa tappezzata di pietra di cui si è già detto.

Stucchi, che richiama a proposito dell'«entità architettonica maggiore» il confronto con le basiliche cristiane della seconda metà del V secolo, propone per l'edificio nel suo complesso una datazione attorno all'ultimo quarto del V secolo d.C., notando che il rinvenimento nel telesterio di alcune monete del IV secolo costituisce soltanto un termine *post quem* per la datazione dell'intero impianto[253].

Anche di questo più tardo santuario, denominato da Stucchi «Iseo Bizantino», è possibile formulare un'ipotesi di individuazione delle fasi di vita, che sembrerebbero più d'una[254].

È necessario premettere, tuttavia, che, nel quadro della fruizione ininterrotta del santuario, vari elementi portano a supporre il parziale ripristino del Tempio di Iside e Serapide dopo il terremoto del 365, probabilmente realizzato anche con materiale ligneo[255].

Una prima fase ricostruttiva del santuario (figg. 5, 9) dopo il cataclisma può essere riconosciuta, oltre che nel riadattamento del tempietto, nella costruzione dell'edificio — o di una sua parte — che Stucchi ha denominato «entità architettonica maggiore», con l'ingresso, che infatti è distinto da quello dell'«entità minore», posto ad Est. In questa epoca le sculture danneggiate dal terremoto furono restaurate; altre ancora, afferenti in qualche modo al culto isiaco, furono portate via da altri luoghi in rovina per popolare e ripristinare l'area sacra. Vicende analoghe sono particolarmente evidenti sulla Myrtousa, sia nell'area del Santuario di Apollo che, soprattutto, nelle Terme.

253 STUCCHI 1975, p. 442, nota 2.

254 Tengo a sottolineare che la ricostruzione proposta può considerarsi solo un'ipotesi di lavoro, poiché in mancanza di nuovi scavi non è possibile conseguire alcuna certezza.

255 Vedi STUCCHI 1975, p. 360.

Il monumento doveva esser completato sul lato posteriore, ossia verso Ovest, da altre strutture, non conservate, da collegare con il funzionamento del *bothros* (si confrontino le figg. 4, 5, 9). Il piccolo ambiente, forse in origine servito da un corridoio posto a Nord-Ovest, che fu poi inglobato nella «entità maggiore», doveva essere in parte ipogeo, come indica la presenza, all'estremità Sud-Est della parete nord-orientale dell'odierna «Sala del *bothros*», di una scala di tre gradini «... la quale porta ad un piano in calce battuta (ossia nell'ambiente «entità maggiore»), più alto di quello della sala (del *bothros*) 50 cm circa»[256].

È possibile pertanto che dalla «entità maggiore», che tra l'altro nella pianta di Ghislanzoni (fig. 4), diversamente che nelle altre (figg. 5, 9), sembra seguire — insieme alla scaletta menzionata — un orientamento leggermente diverso da quello dell'«entità minore», si accedeva nell'ambiente del *bothros*.

Il racconto di Apuleio rispetto all'arrivo di Lucio nei *penetralia*, anche in relazione a quanto ha scritto Pesce per Sabratha, e la presenza della fossa rituale in rapporto all'immagine policroma di Iside, che certamente «funzionava» come immagine misterica, potrebbero fornire la chiave per l'interpretazione dell'impianto architettonico descritto. Questa tesi sembrerebbe inoltre rinforzata dal confronto con un analogo monumento di Apollonia — il porto di Cirene — identificato da Stucchi con un santuario isiaco[257]. Eretto appena oltre la strada che corre ad Ovest della Basilica Orientale, in esso compaiono anche l'ambiente ipogeo e la fossa rituale.

Non è improbabile, infine — si è più volte accennato —, che l'edificio di prima fase si sia imposto sulle rovine di un monumento più antico, orientato anch'esso ad Est (come ad Est era orientato il Tempio di Iside e Serapide), destinato alla celebrazione dei misteri, al clero ed ai fedeli. Potrebbero suggerire questa ipotesi sia il diverso orientamento del *bothros* rispetto ad entrambe le «entità architettoniche» (fig. 4; tav. VI,1) sia la constatazione che l'area sacra nel suo insieme venne regolarizzata probabilmente già a partire dall'età imperiale (fig. 5).

Può esser utile a tal proposito il richiamo al telesterio più tardo del Santuario dei Cabiri a Lemnos, sia in relazione all'esistenza nel santuario acropolitano di strutture anteriori all'«entità architettonica maggio-

256 GHISLANZONI 1927, p. 151, fig. 1 (cfr. fig. 4).

257 STUCCHI 1975, p. 444. Per la pianta: «RA», 1963, p. 137, sez. b, indicato con *Fouilles 1954-55*; GOODCHILD 1971, p. 187 (stranamente interpretato come peristilio del cortile di un tempio). Lo scavo ha messo in luce anche un altare marmoreo ed una piccola ara litica per bruciare incensi. Il monumento non è ancora pubblicato e non si conoscono i dati di scavo che potrebbero precisarne la datazione.

re» che alla conformazione planimetrica di quest'ultima, anche in riferimento alla possibilità che nella tripartizione del vano essa abbia rispettato lo schema di una costruzione più antica[258]. Sulla terrazza meridionale del santuario di Lemno venne eretto un *telesterion* nel corso del III secolo d.C. in sostituzione dell'edificio di età ellenistica. L'aula a tre navate, per lo più costruita con materiale di spoglio, era conclusa sul fondo da un corridoio e da alcuni vani retrostanti. Essa ripeteva la planimetria del telesterio più antico, sebbene in dimensioni ridotte e in forme povere.

La ricostruzione dell'area sacra acropolitana dopo il cataclisma del 365 si affianca ai riadattamenti dei più antichi edifici ed alla costruzione dei nuovi impianti pagani dei quali si è trattato a proposito del Santuario cireneo di Apollo. La vita dell'Iseo tuttavia fu breve. Ben presto esso venne gravemente danneggiato.

L'avvenimento può pensarsi in relazione alle violenze antipagane del cristianesimo trionfante e pertanto può essere attribuito all'età di Teodosio I (nell'ultimo decennio del IV secolo) oppure intorno al 435 d.C., come pensa Stucchi più convincentemente rispetto alla tesi di Roques[259]. Ampie tracce di incendio sia nelle strutture del tempietto che nelle sculture recuperate nell'area dell'«Iseo Bizantino» farebbero supporre, infatti, una purificazione cristiana con il fuoco. A giudicare dalle numerose statue spezzate, che presentano i volti sfigurati, e dall'esistenza di molti frammenti marmorei isolati, la furia cristiana si scagliò contro le immagini pagane con la stessa violenza che si riscontra nel Santuario Extraurbano di Demetra, nel Santuario di Zeus e in vari edifici dell'Agorà e del Quartiere Centrale di Cirene[260].

Alla seconda fase di vita del santuario, databile nel V secolo d.C., può riferirsi l'erezione del braccio di muro che si diparte dalla cinta del-

258 Vedi *supra*, p. 211 e nota 148.

259 Sulla datazione della furia cristiana a Cirene contro gli edifici e le statue pagani: GOODCHILD 1971, pp. 47, 153 (intorno al 391 d.C., sotto Teodosio); STUCCHI 1975, pp. 360, 441 (età di Teodosio II; editto del 435: *Codex Theodos.*, XVI, 10, 25: «*templa... destrui... praecipimus*» ed. Mommsen Meyer, I, 1905, p. 905); ROQUES, *op.cit.*, p. 321 (età di Giuliano l'Apostata: 361-363 d.C.).

260 Sul Santuario di Demetra: D. WHITE, «LibyaAnt», 8, 1971, pp. 99-101; ID., in GOODCHILD 1971, p. 162; ID., «LibSt», 9, 1977-78, p. 35. Sul Santuario di Zeus: R.G. GOODCHILD, «PBSR», 26, 1958, pp. 31, 34, 40; GOODCHILD 1971, p. 47. Sull'Agorà: S. STUCCHI, *L'Agorà di Cirene. I, 1. I lati nord ed est della platea inferiore*, Roma 1965, p. 307. Sul Quartiere Centrale: R.G. GOODCHILD, «QAL», IV, 1961, pp. 83-95; GOODCHILD 1971, pp. 140-141.

l'Acropoli (tav. VI,1). Realizzato «in gran fretta» — probabilmente in seguito agli avvenimenti descritti — seguendo una linea fortificata che inglobò le rovine del Tempio di Iside e Serapide e le strutture adiacenti (fig. 5), esso mostra una tecnica costruttiva che trova numerosi confronti in questa età[261]. Alla stessa fase può attribuirsi la costruzione dell'«entità architettonica minore» ed il ripristino di quella «maggiore» — secondo la planimetria ricostruttiva fornita da Stucchi (fig. 9) —, la quale in questa occasione ebbe un'entrata verso Sud. Può riferirsi a questa epoca anche l'apprestamento del corridoio che raccordò le due entità, il cui ingresso venne ornato con un protiro, secondo la moda caratteristica del V secolo d.C. costruito con gli elementi marmorei del tempio ormai distrutto[262].

Non credo possibile che la vita del *bothros* sia stata interrotta a causa delle manifestazioni antipagane. Si può supporre che in seguito ad esse la fossa venne contenuta entro il perimetro dell'«entità architettonica minore», all'interno della stessa sala in cui furono religiosamente raccolte le opere marmoree che fu possibile recuperare[263]. Sembrerebbe infatti più probabile che il *bothros* abbia continuato a funzionare in relazione alla statua policroma di Iside, che parrebbe esser stata oggetto di culto da parte dei fedeli sino alla definitiva distruzione del santuario. D'altra parte le monete recuperate nella fossa non possono costituire che un termine *post quem*, come ha visto anche Stucchi.

L'Iseo di Apollonia, a cui si è già accennato, conserva in una sorta di palinsesto resti che hanno strettissime analogie con l'«Iseo Bizantino» di Cirene, sia per quanto concerne la pianta che la struttura muraria e gli apprestamenti di culto. La mancanza di tratti di parete continua all'interno dell'edificio ha consentito a Stucchi di datare il monumento in un'età anteriore rispetto all'Iseo dell'Acropoli[264].

261 STUCCHI 1975, p. 442, nota 1.

262 Sul motivo del protiro e sulla sua diffusione in età tardo-antica da ultimo: R. BILLIG, *Bilder und Bodenfunde. Kleine Beiträge Kenntnis der spätantiken Stadt*, «OpRom», XVIII, 3, 1990, pp. 38-43 (ivi ampio numero di confronti).

263 Fenomeni analoghi possono individuarsi nei depositi di sculture e frammenti marmorei scoperti nelle Terme della Myrtousa (FERRI 1927 [1963], pp. 6-7). Sull'ipotesi che le statue siano state portate in salvo in occasione delle violenze cristiane: GOODCHILD 1971, p. 108. Quanto alla stele marmorea dedicata ad Hermes e Herakles (tav. XXIV, 3) dagli Efebi del 224 d.C. (alt. m 1,09), che si ergeva sul bancone della nicchia della «Sala del *bothros*», essa fu riutilizzata probabilmente in funzione di elemento architettonico (per analoghi reimpieghi di marmi più antichi nelle Terme della Myrtousa: *supra*, nota 248). GHISLANZONI 1927, pp. 189-196, n. 20, fig. 23; *SEG*, IX, n. 128; M. LUNI, *Documenti per la storia dell'istituzione ginnasiale e dell'attività atletica in Cirenaica in rapporto a quelle della Grecia*, in *Cirene e la Grecia* (= «QAL», VIII, 1976), Roma 1976, p. 254 sg., n. 20, nota 215 (con bibl.), fig. 22.

264 STUCCHI 1975, p. 444. Sulle sculture di soggetto isiaco o genericamente egizio recuperate ad Apollonia: J. PH. MCALLER, *A Catalogue of Sculpture from Apollonia*, «Li-

La continuata vitalità del culto isiaco nel santuario acropolitano di Cirene, in cui a partire dalla fine del IV secolo possono essere state accolte altre divinità — sia in relazione all'evoluzione della religione pagana in quest'epoca, particolarmente del culto isiaco[265], che in riferimento alla peculiare situazione cirenea, ove si registra attiva l'opera dei Cristiani — si pone nel quadro di quanto è attestato nella stessa età anche altrove. Il culto di Iside è documentato in Grecia sin nell'inoltrato IV secolo[266] ed in Italia anche più tardi. Al restauro del Tempio ostiense di Iside nel 376 d.C. si affianca la presenza nella zecca romana delle immagini di Iside e Serapide nel 379-395 d.C.[267] Nella stessa Roma sono noti membri di famiglie aristocratiche che servirono il culto di Iside come sacerdoti nel 394 d.C.[268] In Falerii veniva festeggiata la riscoperta di Osiride, onorato come «dio in vicenda», intorno all'inizio del V secolo[269]. In Egitto, poi, e nelle zone limitrofe la religione isiaca si mantenne in vita sino all'avanzato V secolo ed oltre[270]. Quanto più particolarmente a Cirene, si è già accennato al fatto che Sinesio ricordi il dio Osiride insieme alle altre divinità pagane ancora venerate nel paese[271].

Nella città il culto misterico di Iside sembra esser stato uno degli ultimi a morire.

byaAnt», Suppl. VI, s.d. [1979], pp. 48 sg., n. 28, tav. XVII,1; pp. 57 sg., n. 44, tav. XXI, 1-2 (vedi anche i nn. 2, 3, 6).

265 WILD (1984, p. 1770) crede che la sala servì nel IV secolo d.C. per alcune pratiche rituali pertinenti al culto degli «old gods», tra cui era Iside, e non che essa fosse dedicata primariamente al culto di Iside e Serapide; attesterebbero questa teoria il ritrovamento di soli quattro reperti collegati direttamente con gli dei egizi e la presenza di un'iscrizione civica, la dedica degli efebi a Hermes e Herakles (*supra*, nota 263). La tesi potrebbe essere in parte sostenuta se adeguatamente connessa con la fase tardo-antica del santuario. Priva di consistenza, invece, la teoria di ROQUES, *op.cit.*, pp. 319-320.

266 Ad Atene il culto di Iside sembra attestato sino almeno alla metà del IV secolo d.C.: WALTERS 1988, p. 64 (sulla continuità di vita dei culti pagani ad Atene: A. FRANTZ, «DOP», 19, 1965, pp. 187-205). A Kenchreai, sita ad Est di Corinto, il culto era ancora vitale nel terzo quarto del IV secolo d.C.: R. SCRANTON *et* ALII, *Kenchreai. I. Topography and Architecture*, Leiden 1978, pp. 53-55, 70-71, 77 (vedi, però, rispetto alla destinazione del luogo, WILD 1984, pp. 1764-1767, n. 7, nota 51, figg. 6-7 e appendice p. 1843).

267 STUCCHI 1975, p. 441 e nota 4 (ivi bibl.).

268 MALAISE 1972, pp. 452-453; S.K. HEYOB, *The Cult of Isis among Women in the Graeco-Roman World*, Leiden 1975, p. 35.

269 TURCAN 1989, p. 97, nota 101, p. 126 e nota 166.

270 STUCCHI 1975, p. 441, nota 9. Vedi spec. TURCAN 1989, pp. 122-127.

271 Vedi *supra*, nota 245. Per la Cirenaica si vedano inoltre le attestazioni di Martuba: L. BACCHIELLI, *La scultura libya in Cirenaica e la variabilità delle risposte al contatto culturale greco-romano*, in *QAL* 1987, pp. 459-487.

ABBREVIAZIONI BIBLIOGRAFICHE DEGLI STUDI CITATI CON PIÙ FREQUENZA*

BURKERT 1987 [1991]: W. BURKERT, *Ancient Mystery Cults*, Cambridge [Mass.]-London 1987 (trad. it. *Antichi culti misterici*, Roma-Bari 1991).

Cambridge 1983: *Cyrenaica in Antiquity. Cambridge 1983*, Oxford 1985 (= *BAR International Series*, 236), a cura di G. Barker, J. Lloyd, J. Reynolds.

CHAMOUX 1953: F. CHAMOUX, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris 1953.

Cirene 1988: *Cirene. Storia, mito, letteratura. Atti del Convegno della S.I.S.A.C. Urbino, 3 luglio 1988*, Urbino 1990 (a cura di B. Gentili).

DUNAND 1973, I-III: F. DUNAND, *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée*, I. *Le culte d'Isis et les Ptolémées*; II. *Le culte d'Isis en Grèce*; III. *Les cultes d'Isis en Asie Mineure: Clergé et rituel des sanctuaires isiaques*, Leiden 1973 (= *EPRO*, 26).

FERRI 1927 [1963]: S. FERRI, *Il telesterio isiaco di Cirene*, «SteMat», III, 1927, pp. 233-246 (= «StClOr», XII, 1963, pp. 5-15, con nota introduttiva di G. Pugliese Carratelli).

FRASER 1972: P.M. FRASER, *Ptolemaic Alexandria*, Oxford 1972, voll. I-III.

GHISLANZONI 1927: E. GHISLANZONI, *Santuario delle divinità alessandrine*, «Notiziario Archeologico del Ministero delle Colonie», IV, 1927, pp. 149-206.

GOODCHILD 1971: R.G. GOODCHILD, *Kyrene und Apollonia*, Zürich 1971.

LARONDE 1987: A. LARONDE, *Cyrène et la Libye hellénistique. LIBYKAI HISTORIAI — de l'époque républicaine au principat d'Auguste*, Paris 1987.

Lincei 1987: *Giornata Lincea sull'Archeologia Cirenaica. Roma, 3 novembre 1987*, Roma 1990 (= *Atti dei Convegni Lincei*, 87).

MALAISE 1972: M. MALAISE, *Les conditions de pénétration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie*, Leiden 1972 (= *EPRO*, 22).

MORA 1990, I-II: F. MORA, *Prosopografia Isiaca*, I. *Corpus Prosopographicum religionis Isiacae*; II. *Prosopografia storica e statistica del culto isiaco*, Leiden-New York-Kφbenhavn-Köln 1990 (= *EPRO*, 113).

PARIBENI 1959: E. PARIBENI, *Catalogo delle sculture di Cirene: statue e rilievi di carattere religioso*, Roma 1959.

* In aggiunta alle abbreviazioni incluse nell'elenco degli Atti del Convegno sono state impiegate quelle del *Deutsches Archäologisches Institut* (*Archäologische Bibliographie*, 1991).

QAL 1987: *Cirene e i Libyi* (= «QAL», XII), Roma 1987.

SECir: D. MORELLI - G. OLIVERIO - G. PUGLIESE CARRATELLI, *Supplemento Epigrafico Cirenaico*, «ASAtene», XXXIX-XC, N.S. XXIII-XXIV, 1961-1962 [1963], pp. 219-375.

SEG: *Supplementum Epigraphicum Graecum*, Amsterdam 1923-1971 sgg.

SIRIS: L. VIDMAN, *Sylloge Inscriptionum Religionis Isiacae et Serapiacae*, Berlin 1969.

STUCCHI 1975: S. STUCCHI, *Architettura cirenaica*, Roma 1975 (= *Monografie di Archeologia Libica*, IX).

TRAN TAM TINH 1990: V. TRAN TAM TINH, *Isis*, in *LIMC*, V, 1990, pp. 761-796.

TURCAN 1989: R. TURCAN, *Les cultes orientaux dans le monde romain*, Paris 1989.

Urbino 1988: *Convegno Internazionale di studi sull'archeologia cirenaica. Urbino, 4-5 luglio 1988* (= «QAL», XVI), in corso di stampa.

VERSNEL 1990: H.S. VERSNEL, *The unus. Isis, Dionysos, Hermes. Three Studies in Henotheism*, Leiden-New York-Kφbenhavn-Köln 1990 (= *Studies in Greek and Roman Religion*, 6; *Inconsistences in Greek and Roman Religion*, I).

VIDMAN 1970: L. VIDMAN, *Isis und Sarapis bei den Griechen und Römern. Epigraphische Untersuchungen zur Verbreitung und zu den Trägern des ägyptischen Kultes*, Berlin 1970.

VITALI 1932: L. VITALI, *Fonti per la storia della religione cirenaica*, Padova 1932.

WALTERS 1988: E. WALTERS, *Attic Grave Reliefs that represent Women in the Dress of Isis* (= «Hesperia», Suppl. XXII), Princeton 1988.

WILD 1981: R.A. WILD, *Water in the Cultic Worship of Isis and Sarapis*, Leiden 1981 (= *EPRO*, 87).

WILD 1984: R.A. WILD, *The Known Isis-Sarapis Sanctuaries from the Roman Period*, in *ANRW*, II, 17, 4, 1984, pp. 1739-1851.



1: Cirene. Busto marmoreo di divinità con gli attributi di Iside-Demetra (da PARIBENI 1959, tav. 36, n. 30).



2



3

2: Tocra, Santuario di Demetra. Statuetta in terracotta di dea con gli attributi di Iside-Demetra (da HIGGINS, *Catalogue of Terracottas. British Museum*, 1954, tav. 198, n. 1446).

3: Bengasi. Statuetta in terracotta di dea con gli attributi di Iside-Demetra (da JERRARY, in *QAL* 1987, fig. 2 a p. 42).



1: Cirene, Santuario di Apollo. Il Tempio di Iside visto da Nord-Est (foto Ensoli).



2: Cirene, Santuario di Apollo. Il Tempio di Iside visto da Est (foto Ensoli).



1: Cirene, Santuario di Apollo. Lato interno orientale del Tempio di Iside (foto Ensoli).



2: Cirene. Moneta d'argento con l'immagine di Iside sul D/ e quella del silfio sul R/ (da ROBINSON, *Catalogue of Greek Coins in the British Museum. Cyrenaica*, 1927, tav. XXV, 4).



1: Cirene. Santuario di Apollo. Base marmorea di una statua di Horus (da «Africa Italiana», I, 1927, fig. 16 a p. 329).



2: Cirene. Santuario di Apollo. Statua di Iside *kourotrophos* rinvenuta nell'Iseo (da PARIBENI 1959, tav. 182 a p. 418).





1: Cirene. Frammenti di statue di dea *kourotrophos* (da PARIBENI 1959, tav. 182, nn. 419-420).



2



3

2: Cirene, Nomophylakeion, cretula n. 255 (200): Iside *kourotrophos* assisa (da MADDOLI, «ASAtene», XLI-XLII, 1963-1964, fig. 17, n. 255, a p. 82).

3: Cirene, Nomophylakeion, cretula n. 254 (61): Iside stante con il piccolo Horus (*ibid.*, fig. 17, n. 254, a p. 82).



1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. L'edificio detto «Iseo Bizantino» visto da Sud-Ovest. In primo piano la «Sala del *bothros*» (foto Ensoli).



2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Il tempietto visto da Est (foto Ensoli).



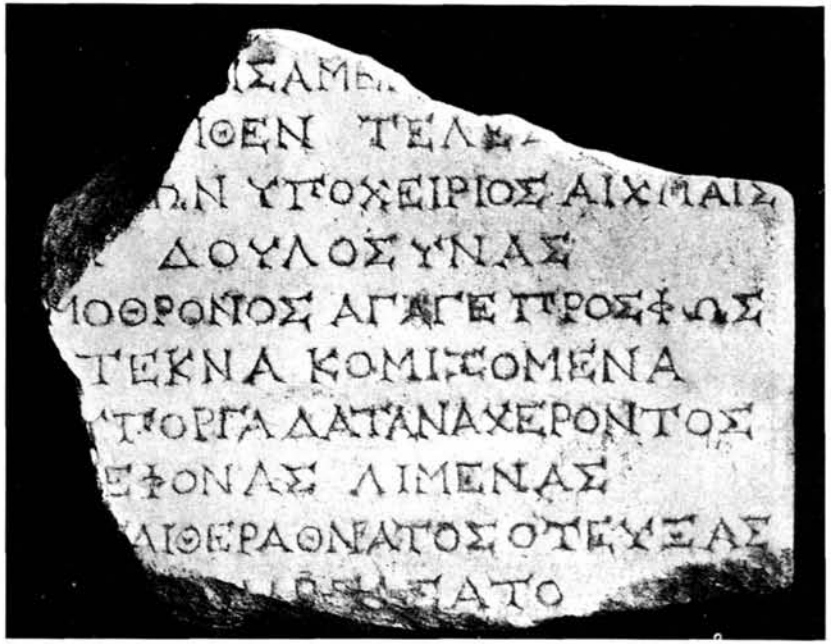
1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Posterula obliterata dalle mura di età ellenistica (foto Ensoli).



2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Il tempietto visto da Ovest (foto Ensoli).



1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Interno della cella del tempietto con la base delle statue di culto (foto Ensoli).



2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Lastra frammentata recuperata negli scavi del 1916 con iscrizione isiaca (da OLIVERIO, «Notiziario Archeologico del Ministero delle Colonie», IV, 1927, tav. XXXII, 2).



1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Lastra mutila recuperata negli scavi del 1916 con Inno ad Iside del 103 d.C. (da OLIVERIO, «Notiziario Archeologico del Ministero delle Colonie», IV, 1927, tav. XXXII, 1).



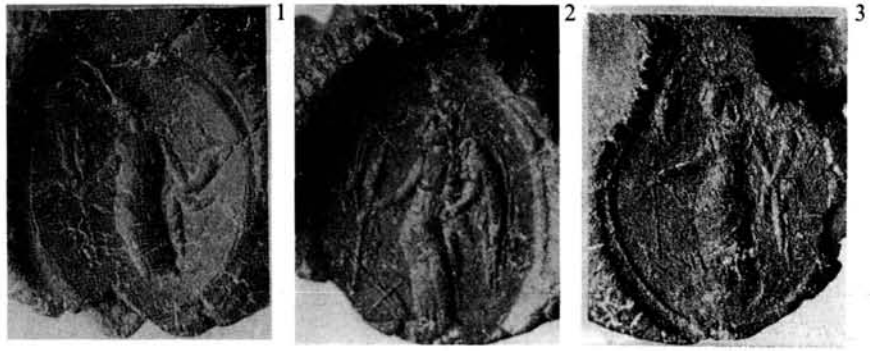
2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Statua policroma di Iside rinvenuta negli scavi del 1916 (da PARIBENI 1959, tav. 175, n. 411).



1: Cirene. Rilievo con divinità libyo-greche (da FABBRICOTTI, in *QAL* 1987, fig. 4 a p. 225).



2: Cirene, Nomophylakeion, cretula n. 484 (312): testa di Iside (da MADDOLI, «ASAtene», XLI-XLII, 1963-1964, fig. 26, n. 484, a p. 98).



1: Cirene, Nomophylakeion, cretula n. 221 (182): Isis-Tyche-Demeter (da MADDOLI, «ASAtene», XLI-XLII, 1963-1964, fig. 16, n. 221, a p. 80).

2: Cirene, Nomophylakeion, cretula n. 258 (202): Isis-Tyche-Demeter alata (*ibid.*, fig. 18, n. 258, a p. 83).

3: Cirene, Nomophylakeion, cretula n. 252a (92): Isis-Tyche-Demeter-Selene (*ibid.*, fig. 17, n. 252a, a p. 82).



4: Cirene. Lastra marmorea mutila con legge sacra in onore di Iside myrionyma (da «QAL», IV, 1961, fig. 20 a p. 30).



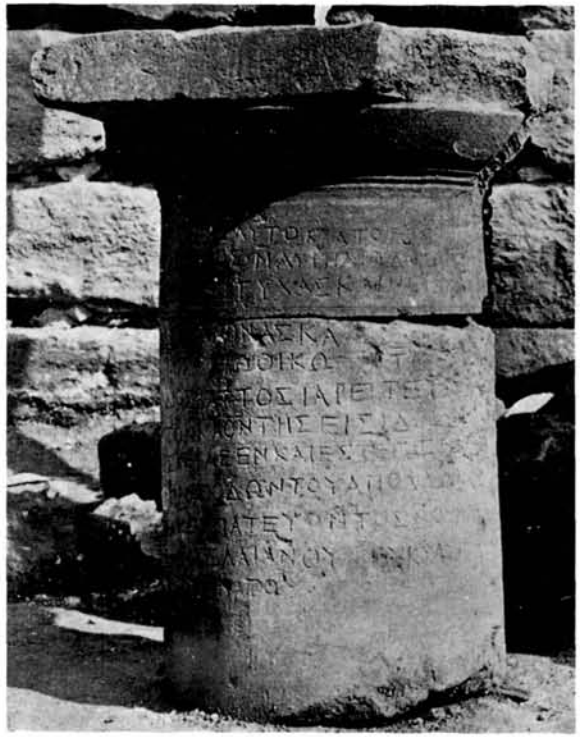
1: Cirene, Santuario di Apollo, Tempio di Iside. Architrave del pronao con iscrizione dedicatoria di età adrianea (da *SECir*, fig. 63 a p. 260).



2: Cirene, Santuario di Apollo, Tempio di Iside. Fronte del pronao con l'altare dinanzi alla scala (foto Ensoli).



1: Cirene, Santuario di Apollo, Tempio di Iside. Altarini dedicati a Luna (nella foto ancora incompleto) e a Marte; blocco frammentato con parte di una dedica (da *SECir*, fig. 66 a p. 262).



2: Cirene, Santuario di Apollo, Tempio di Iside. Sommoscapo della colonna occidentale del pronao con iscrizione dedicatoria dell'età di Marco Aurelio o Caracalla (da OLIVERIO, *Documenti antichi dell'Africa Italiana*, Fasc. II, 2, 1936, fig. 104).



Cirene, Santuario di Apollo, Tempio di Iside. Interno della cella con la base della statua di culto.

1



1: Cirene, Santuario di Apollo. Statua-ritratto in costume isiaco proveniente dal Tempio di Iside (da TRAVERSARI, *Statue iconiche femminili cirenaiche*, 1960, tav. XVII,1).

2: Cirene, Acropoli. Statua iconica in costume isiaco rinvenuta nel Santuario di Iside e Serapide (*ibid.*, tav. XVII,2).

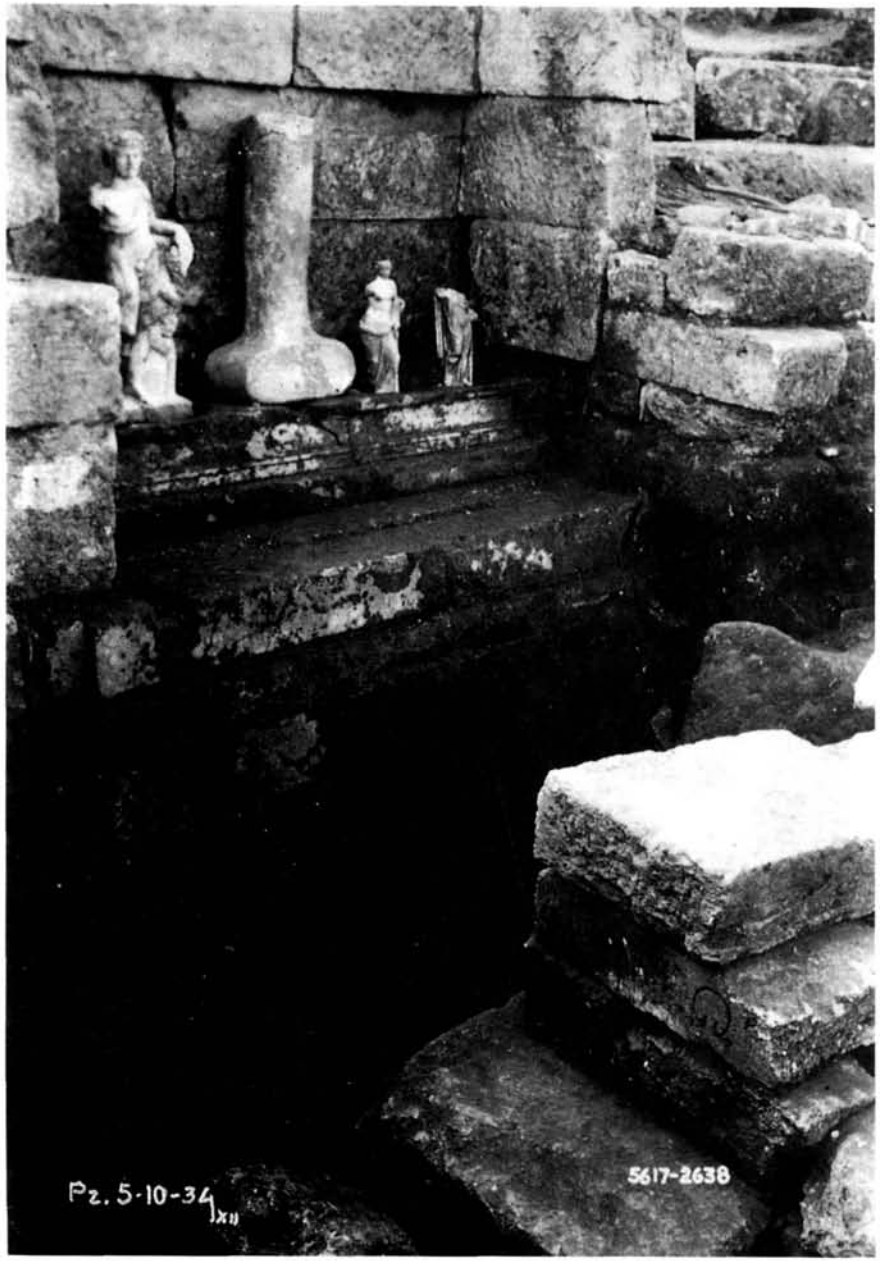
3: Cirene, Acropoli. Statuetta di Iside proveniente dal Santuario di Iside e Serapide (da GHISLANZONI 1927, tav. XXIII, fig. 9).

2



3





Cirene, Santuario di Apollo. L'Edicola dei Carneadi dopo lo scavo del 1934 (foto M.I.C., neg.n. F 2638).



1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Pronao del tempietto (foto Ensoli).



▲

2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Timpano marmoreo del *naiskos* eretto nella cella del tempietto (foto Ensoli).



◀

3: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Base marmorea di una colonna del tempietto (foto Ensoli).



1



2

1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: Hekataion inv. n. 14207 (da GHISLANZONI 1927, tav. XVIII, fig. 2).

2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: Hekataion inv. n. 14206 (*ibid.*, tav. XVIII, fig. 3).



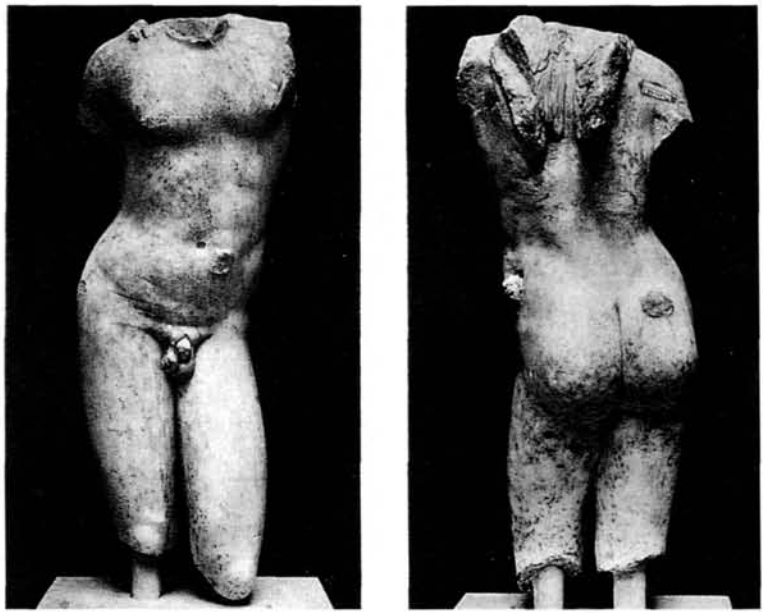
3: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: gruppo delle Charites inv. n. 14347 (da PARIBENI 1959, tav. 144, n. 302)



1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: statuetta di Cibele inv. n. 14224 (da PARIBENI 1959, tav. 120, n. 232).



2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: rilievo con Cibele inv. n. 14225 (*ibid.*, tav. 120, n. 233).



1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: statuetta di Eros inv. n. 14353 (da PARIBENI 1959, tav. 148, n. 310).



2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: statua di Afrodite inv. n. 14323 (*ibid.*, tav. 130, n. 258).



1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: testa muliebre inv. n. C 17135 (cosiddetta Berenice; da GHISLANZONI 1927, tav. XXII, fig. 8).



2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: testa muliebre inv. n. 14059 (da PARIBENI 1959, tav. 67, n. 92).



3: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: testa di Mithra Tauroctonos inv. n. 14385 (da GHISLANZONI 1927, tav. XX, fig. 7).



1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: statuetta di Zeus inv. n. 14136 (da GHISLANZONI 1927, tav. XXIII, fig. 10).



2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: stele con serpente (*ibid.*, tav. XXIV, fig. 13).



1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sfinge in arenaria scoperta nel 1916 (da GHISLANZONI 1927, tav. XXV, fig. 14).



2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Busto di Serapide rinvenuto nel 1935 (da PARIBENI 1959, tav. 208, n. 479).



1



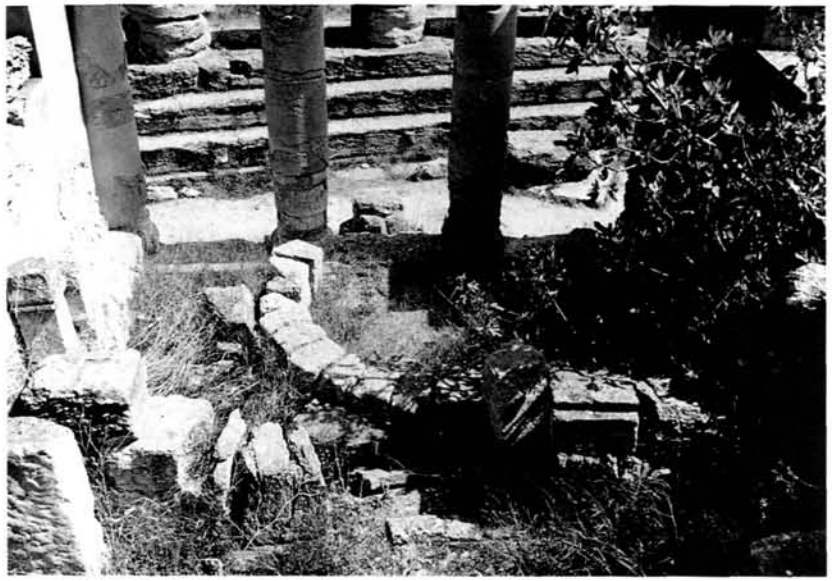
2

1: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: statua di Iside-Libia-Demetra inv. n. 14043 (da PARIBENI 1959, tav. 62, n. 78).

2: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Sculture in marmo rinvenute nel 1916: testa muliebre inv. n. 14310 (*ibid.*, tav. 143, n. 300).



3: Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. Marmi rinvenuti nel 1916: stele dedicata ad Hermes ed Herakles dagli Efebi del 224 d.C. (da GHISLANZONI 1927, tav. XXVII, fig. 23).



1: Cirene, Santuario di Apollo, Tempio di Iside. L'arco eretto in età tardo-romana nel vano interno della cella (foto Ensoli).



2: Cirene, Acropoli. L'«Iseo Bizantino» (da STUCCHI 1975, fig. 449 a p. 442).



Cirene, Acropoli, Santuario di Iside e Serapide. La statua policroma di Iside in un acquerello di Garibaldi Guastini del 1916 (da GHISLANZONI 1927, frontespizio).

Ahmed M'charek

Inscriptions découvertes entre *Zama Regia* (Henchir Jâma) et *[Ma]rag(ui) Sara* (Henchir Chaâr)

1. *Zama*, ville de la *Thusca*

Dans une étude consacrée à la délimitation de la *Thusca*, en cours de publication, j'essaie de démontrer que l'enquête sur le terrain confirme parfaitement la thèse, généralement admise depuis L. Poinssot[1], selon laquelle on a identifié Henchir Jâma[2] avec la ville numide de *Zama Regia*.

On le voit nettement à la configuration du territoire[3] de la cité ainsi qu'au tracé des routes antiques mieux connues aujourd'hui à la lumière des découvertes récentes[4]. Mais c'est surtout l'étude comparée des ruines qui montre à l'évidence que la cité en question était, de loin, le principal centre urbain dans une région[5] où il n'a pu exister qu'une seule *Zama*[6], surnommée très vraisemblablement *Zama M[ai]o[r]*[7] ou encore

[1] L. Poinssot, *Zama*, «Rev. Afr.» 1928, 2e et 3e trim., pp. 165-181; J. Desanges, *Commentaire du livre V de Pline*, pp. 321-325.

[2] A.A.T. au 1/100.000, f. de Jâma, XXV, 72.

[3] L'essentiel du territoire de Zama est constitué par les terres fertiles qui s'étendent entre oued Massouge et o. Siliana, de part et d'autre de *Maraci* (Ksar Toual - Zouameul), *vicus* de *Zama Regia*, à 12 km au sud de Henchir Jâma. On y reviendra, ailleurs, d'une manière approfondie.

[4] Le dossier global du réseau routier régional, substantiellement enrichi à la faveur d'une exploration approfondie du terrain, jette un éclairage nouveau sur la géographie historique au nord de la *Thusca* et fera l'objet, prochainement, d'une publication à part.

[5] On le voit, notamment, à l'importance du champ de ruines mais surtout à la taille des édifices d'utilité publique comme les grandes citernes et l'aqueduc dont les vestiges imposants sont encore partiellement conservés au voisinage de Ain-Jebour dans le massif du Massouge. Une enquête en cours mettra mieux en lumière les constatations provisoires enregistrées ici pour les besoins de la présente enquête.

[6] L'unique doute qui subsiste chez les commentateurs concerne le site de Seba biar mais on aura l'occasion d'y revenir, ailleurs, pour démontrer que l'enquête sur le terrain permet d'exclure cette possibilité. Cf. en dernier lieu J. Desanges, *op. cit.*, pp. 322-323.

[7] *Colonia Augusta Zama M[..]o[r]*, cf. *CIL* VIII, 16442 et L. Poinssot, in «Rev. Afr.», 1928, p. 169, note 5; voir aussi: *CIL* VIII, 16441 (arc de triomphe dédié à Hadrien, érigé près de Jâma). Le nom moderne de Henchir Jâma conserve le toponyme antique de Zama (cf. J. Desanges, *op. cit.*, p. 323).

Zama Regia, l'autre ville homonyme dite *Zama minor*[8] serait à situer d'après une hypothèse de J. Peyras dans le Tell nord-est tunisien[9].

C'est d'ailleurs *Zama* qui devrait être considérée, selon moi, comme le chef-lieu de la province numide de la *Thusca*[10] et ce jusqu'à l'annexion cesarienne en 46 av. J.-C.

Récompensée par César, elle est d'abord *civitas libera* avant d'accéder probablement au rang de municipe[11] sous Auguste et assurément au statut de colonie honoraire sous Hadrien[12].

A l'époque romaine c'est *Mactaris*, située sur la voie augustéenne *Carthage-Ammaedara* révélée par l'une des plus anciennes bornes milliaires d'Afrique, qui est le lieu de résidence du préfet des 64 cités stipendiaires du *pagus Thuscae et Gunzuzi*[13] attestées en 113 ap. J.-C.

Ces cités ne sont plus que 62 en 157 sous Antonin le Pieux[14] car deux d'entre elles, sans doute les plus importantes, ont pu être promues au droit latin. La première serait *Mactaris* d'après une thèse envisagée par G. Picard[15] et précisée récemment par A. Beschaouch[16], la seconde serait *Althiburos* d'après mes propres investigations relatives à la romanisation de la *Thusca*[17].

Durant toute l'antiquité *Zama* apparaît comme le principal centre économique et culturel de la *Thusca*. On saisit son influence régionale, notamment, à travers la documentation récemment découverte relative à la vie religieuse[18].

[8] Il n'y a encore rien dans les sources au sujet d'une éventuelle *Zama Minor* dont l'existence est seulement supposée par simple déduction logique de l'existence de *Zama Regia* ou *M[ai]o[r]*: cf. J. DESANGES, *op. cit.*, pp. 321-322.

[9] J. PEYRAS, *Deux études de toponymie et de topographie de l'Afrique antique*, «Ant. Afr.», 22, 1986, pp. 223-225; ID., *Le Tell nord-est tunisien dans l'antiquité. Essai de monographie*, Paris, 1991, p. 96. Hélas, cette identification hypothétique est fondée sur un nom moderne (Ain-Zamit).

[10] Cf. la configuration du territoire de *Zama Regia*. Ici, il s'agit seulement de prendre date. On y reviendra ailleurs.

[11] Cf. DESANGES, *op. cit.*, pp. 324-325.

[12] Cf. J. GASCOU, *Politique municipale*, pp. 132-133.

[13] Cf. «C.R.A.I.», 1963, p. 124 sqq.; *Mél. Piganiol*, 1966, III, pp. 1257-1265. Sur la voie augustéenne cf. BCTH, 1992 (sous presse).

[14] *CIL* VIII, 622.

[15] Cf. G.C. PICARD, in *L'Africa Romana*, IV, 1986, p. 461-467.

[16] A. BESCHAOUCH, dans une communication présenté en 1991 à la Société des Antiquaires de France, encore inédite.

[17] La romanisation de la région constitue un chapitre important de la synthèse que je consacre au *Pagus Thuscae*.

[18] Il s'agit de trois sanctuaires inédits, l'un à Henchir Ghayada, les deux autres à Henchir Sidi Ahmed et Henchir Soualem dans le massif du Massouge. Le matériel de ces sanctuaires a été présenté en partie, au III[e] Congrès intern. d'histoire phénicienne et punique (tenu à Tunis en novembre 1991), dans une communication intitulée: *La romanisation du culte de Baal Hammon dans la Thusca*.

C'est dans ce cadre que je présente, ici, des inscriptions inédites qui me donnent l'occasion de reprendre l'examen d'un document épigraphique publié en 1941 dans la *Revue Tunisienne*. Le texte trouvé dans les ruines d'une petite cité voisine de *Zama* contient un toponyme, conservé en partie, au sujet duquel je me propose de formuler une hypothèse d'identification.

2. Une lacune étonnante dans la documentation disponible: l'absence de cultes libyques dans la *Thusca*

Dans un article intitulé «*Qui sont les Dii Mauri*?», publié en 1990, G. Camps a recensé 20 dedicaces et 50 divinités locales ou régionales spécifiquement africaines[19].

Dans les listes qu'il a dressées à cette occasion aucune dédicace, aucune divinité ne concerne la *Thusca*. Pourtant on est ici dans une vieille province numide où la culture libyque est, par ailleurs, bien attestée à travers les monuments funéraires (mégalithes, bazinas et *tumulus*) ou encore à travers l'onomastique et la toponymie révélées par une documentation épigraphique non seulement punique et latine, mais également libyque[20].

Certes, l'exploration de la région n'a jamais été systématique mais l'absence totale de cultes africains ne laisse pas d'être troublante.

Une inscription latine inédite trouvée dans l'est de la *Thusca*, à Ksar Lemsa[21] où elle se trouve conservée, nomme une divinité inconnue en Afrique *Maraga Augusta*. Cette inscription, actuellement en cours d'étude, a été découverte par mon ami A. Beschaouch qui a bien voulu m'autoriser à en faire état, ce dont je le remercie vivement. L'enquête de A. Beschaouch dira, peut-être, si la divinité en question (*Maraga Augusta*) est de nature à combler une lacune étonnante dans la documentation de la région.

Néanmoins, le nom de cette divinité inconnue m'a incité à reprendre l'examen d'une inscription latine, découverte et publiée par Ch. Sau-

[19] G. CAMPS, in «Ant.Afr.», 26, 1990, pp. 131-153.

[20] On en a trouvé à *Mactaris* (quatorze textes) et à Maghrawa (huit) mais aussi à Ain-Zouza, Ghayada (trois), *Uzappa*, Ksar M'douja, *Mididi*, Ain-Zakkar etc...

[21] A.A.T. au 1/100.000, f. Djebel Bou Dabbous, XXXI, 5-6. L'inscription est conservée à la maison des fouilles de Ksar Lemsa.

magne[22] en 1941 et ce en vue de proposer une hypothèse d'identification d'une cité de la *Thusca* dont les ruines appelées Hr Chaâr se trouvent à 17 km au sud-est de Zama.

3. Henchir Chaâr, antique *c[(ivitas) Ma]rag(uitana) Sara*

Henchir Chaâr[23] est un site archéologique de petites dimensions (environ 5 ha), apparemment le centre urbain d'une cité modeste, établie sur un méandre de l'oued Siliana. Les ruines sont aujourd'hui fortement arasées mais J. Poinssot qui les a visitées à la fin du XIX[e] s. y a repéré les vestiges d'un pont antique reliant les deux berges du cours d'eau. En 1941 Ch. Saumagne y a reconnu des rues, des citernes, des thermes ainsi qu'une digue de protection pour la partie de l'agglomération installée sur un éperon dominant la rive droite de l'oued.

Mais l'aspect fort modeste du site archéologique offre un curieux contraste avec le contenu des inscriptions latines qui nous renseignent sur la vie municipale de la localité antique. On apprend, en effet, dans une dédicace[24], que la petite cité jouissait sous Septime Sévère de l'autonomie municipale avec un conseil de décurions et un trésor municipal. Plus significatives encore sont les manifestations de l'évergétisme. Dans une autre inscription[25] le généreux citoyen que la cité avait revêtu de la dignité de flamine perpétuel ne s'est pas contenté des libéralités d'usage. Il a, en outre, offert des présents aux membres de l'*ordo decurionum* et donné à l'ensemble des citoyens un festin suivi d'une distribution d'huile et d'une fête dont des luttes de pugilistes, des courses de chars et des représentations dramatiques composaient le programme.

Enfin une dédicace[26] à Caracalla datée de 198 ap. J.-C. par le proconsulat de *L. Cossonius Eggius Marullus* donne dans la dernière ligne, malheureusement mutilée, le nom de la cité antique. A la fin du texte Saumagne a lu:

C----RAG. SARA

Selon cet auteur la lettre *C* est suivie dans l'inscription des éléments suivants:

— Une lacune[27] correspondant dans le texte à l'emplacement de quatre lettres effacées séparées au milieu par un point.
— La syllabe *RAG*, suivie d'un point.
— Le substantif *Sara*.

Dans son commentaire Saumagne rappelle que J. Mesnage avait relevé parmi les noms des évêques présents au concile de Carthage en 411 celui d'un *episcopus Serrensis* et qu'il avait fait à cette occasion un rapprochement entre *Serra* et Henchir Chaâr[28].

Mais un tel critère, unique et fondé de surcroît sur un nom moderne, paraît d'autant plus insuffisant qu'il n'existe aucun ethnique composé comportant l'élément *SAR/SARA* dans les listes conciliaires africaines.

C'est pourquoi on admet, généralement, que dans ces listes la mention *ep. Vazienus* ou *Vazitanus* se rapporterait à *Vazi Sara*[29] (Henchir Bez) alors que la mention *ep. Uzalensis* pourrait tout aussi bien concerner *Uzali Sar*[30] (Henchir Djal) que *Uzali(s)* (El-Alia).

Selon A. Mandouze, l'évêché de *Serra* devrait être recherché, probablement en Proconsulaire. Par contre nous savons que compte tenu de sa situation géographique, Henchir Chaâr trouverait logiquement sa place en Byzacène[31] au voisinage de *Vazi Sarra* et non loin d'*Uzappa*.

Par ailleurs, reprenant l'examen d'un ex-voto épigraphe A. Beschaouch a cru reconnaître un dieu nommé *SAR AVG (ustus)*, en pro-

[22] Cf. «Rev. Tun.», 1940, p. 265, 17 (= *I.L.T.*, 614).

[23] *A.A.T.* au 1/100.000, f. xxx, 71.

[24] «Rev. Tun.», 1941, p. 265, 16.

[25] *CIL* VIII, 11998.

[26] «Rev. Tun.», 1941, pp. 241 e 265, 17 = *I.L.T.*, 614 = *A.E.* 1942-43, 111. *Imp(eratori) Caes(ari) M. Aurelio Anto/nino Aug(usto), principi iuven/tutis, Imp(eratoris) Caes(aris) / L. Septimi Severi, pii, Per/tinacis, Aug(usti), Arabici, Adia/benici, Parthici maxi/mi, pontificis max(imi), trib(unicia) / p(otestate) VII, Imp(eratoris) VII co(n)s(ulis) II, [p(atris)] p(atriae) fil(io) / divi Antonini, Germa(nici), / Sar(matici) nep(oti), divi Antonini Pii / pronep(oti), divi Hadriani / ⟨et⟩ divi Traiani abnep(oti), di/vi Nervae adnep(oti), d///? / ///? ino Eggi [M]arulli, proco(n)s(ulis), c(larissimi) v(iri), d(isponente?) / Cossonio Scipione ////// / Orfito filio, c(larissimo) v(iro), legato (eius) / c[-----] rag. Sara d //////.*

[27] Ch. Saumagne a estimé la lacune à deux groupes de deux lettres separés par un point en envisageant la restitution *C[iv(itas) Na]ragsara.*

[28] Chaâr transcrit à tort «charr» par Mesnage est un mot arabe qui signifie «chevelure». Le rapprochement avec Serra (ou Sarra) paraît peu vraisemblable.

[29] A. MANDOUZE, *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire. L'Afrique*, 1982 (voir *Maniluis, presbyter Vaziensis*). L'hypothèse présentée par J. PEYRAS, in «Ant. Afr.», 9, 1975, p. 222, selon laquelle *Vazi* serait le nom du centre urbain de la citè alors que *Sarra* qui a disparu de la toponymie moderne serait un qualificatif regional, paraît peu convaincante. En tous cas, il me semble exclu de voir survivre le surnom libyque *Sarra* dans le nom arabe de Djebel Serj dont le sens est en rapport avec l'aspect du profil topographique de cette montagne.

[30] IDEM, *Mustulus episcopus Uzalensis.*

[31] Henchir Chaâr se trouve à l'ouest de *Vazi Sarra*, vraisemblablement siège de Byzacène cf. S. LANCEL, *Actes de la conférence de Carthage en 411*, t. 1, p. 137 et t. IV, p. 1516.

posant de voir en lui une divinité africaine inconnue[32]. Mais M. Le Glay a préféré envisager pour la même inscription la possibilité d'une faute du lapicide qui aurait gravé *SAR* au lieu de *SAT*[33].

Dans l'inscription de Henchir Chaâr c'est le premier nom dont seul l'élément final abrégé *RAG* est conservé qui doit être considéré comme le nom principal. Mais il reste à l'identifier.

Ch. Saumagne a suggéré la restitution *C[iv(itas) Na]ragsara* en faisant un rapprochement avec le nom d'une ville mentionnée dans les sources comme étant située au voisinage de *Zama*, «c'est avec la plus grande circonspection», écrit-il, «que nous nous hasardons à évoquer au milieu d'une plaine où l'on s'est souvent accordé à reconnaître le champ de la bataille «dans la plaine de Zama», le nom de la ville de *Naraggara*»[34].

On comprend bien l'hésitation de l'auteur puisque la restitution envisagée ne tient pas compte d'un point d'abréviation placé entre *RAG* et *Sara* sans compter que le toponyme *Naraggara*, donné par Tite-Live[35] semble être une forme corrompue de *Margaron*[36] toponyme mentionné par Polybe. On sait, par ailleurs, que les historiens ont localisé à Sakiet Sidi Youssef[37] la ville nommée *Naraggara* dans l'itinéraire Antonin.

Aujourd'hui, avec la découverte dans la *Thusca* d'une divinité nommée *Maraga*, une nouvelle hypothèse peut être avancée. On proposera donc de restituer:

C[iv(itas) Ma]rag(uitana) Sara

ou encore

C[iv(itas) Ma]rag(ui) Sara

Cette restitution se trouve confortée par l'existence dans les listes conciliaires d'un certain *Bonifatius ep. Maraguiensis*[38], évêque catholique qui figure en 484 sur les états de l'Église d'Afrique et occupe le 74e rang sur la liste de la province de Byzacène.

Si l'hypothèse est recevable on aurait dans cette partie de la *Thusca* deux cités voisines dont les territoires se touchaient ou presque, l'une *Vazi Sarra*, l'autre *Maragui Sara*. Comme pour *Vazi* le nom de *Maragui* à pu être décliné selon la règle qui préside souvent à la formation des adjectifs tirés des toponymes en *-i*, en donnant les ethniques *Vaziensis* et *Maraguiensis* mentionnés dans les listes d'évêques africains.

Le substantif *Sara* dans *Maragui Sara* serait, probablement, un surnom qui aurait servi à distinguer cette ville d'une autre cité africaine tirant son nom de la divinité *Maraga Augusta*. Par ailleurs le cas de *Maragui* nous rappelle celui du *Pagus Veneriensis* ou encore du *Pagus Mercurialis* et d'autres cas attestés en Afrique où le toponyme est à mettre en rapport avec le nom d'une divinité (cf. *Boncarensis plebs* in S. Lancel, *Actes de la conférence de Carthage en 411*, IV, p. 1332).

Mon ami J. Desanges a bien voulu attirer mon attention sur un rapprochement possible entre *Maragui* et *Margaron*, nom de la ville près de laquelle Scipion l'Africain a pu camper lors de la fameuse bataille de Zama en 202 av. J.-C. Donné par Polybe ce toponyme signifie «perle» en grec (M α ρ γ ά ρ ο υ). Ce nom serait-il «un à peu près pour *Maragui*» comme le supposerait volontiers l'éminent spécialiste de géographie historique? C'est là «une simple hypothèse» qui pourrait paraître «audacieuse», ajoute-t-il, avec prudence[39].

[32] «Ant. Afr.», 15, 1980, pp. 125-134; *AE* 1980, 948.

[33] *Studia phoenicia, VI, Carthage*, Actes du colloque de Bruxelles (2-3 mai 1986), Leuven 1988, pp. 198-199.

[34] «Rev. Tun.», 1941, p. 268.

[35] Liv., xxx, 29, 9. Cet auteur, qui aurait mal utilisé Polybe directement ou par un intermédiaire donne *Naraggara* ou encore *Narcara* dans la plupart des manuscrits.

[36] Polyb., XV, 14.

[37] Cf. S. Gsell, *A.A.A.*, feuille XIX, 73; P. Salama, *Voies romaines d'Afrique* (carte).

[38] Cf. Mandouze, *op. cit.* (*Bonifatius* 19, note 1). Notice sur le siège: J. Mesnage, *Afrique chrétienne*, p. 208 (*Maraguia*). Cet auteur écrit «il est possible que Ksar Margui ait conservé le nom de l'antique évêché de *Maraguia*». En fait, ce Ksar «mentionné par Cagnat avec d'autres nombreuses ruines entre Sbiba et le Dj. Trozza: Henchir el Kouki, Henchir Bou Diab...» (Mesnage, p. 106) porte le nom d'un propriétaire qui s'appelait non pas *Margui* mais Mareghni, nom encore assez répandu en Tunisie et dont R. Cagnat avait donné la transcription Margni (cf. *Exploration épigraphique et archéologique en Tunisie*, XII, 129 (III,27), Carte n. II). Il apparaît ainsi que le rapprochement suggéré par J. Mesnage avec l'*episcopus Maraguiensis* n'a aucune valeur car fondé sur une simple mélecture d'un ethnique moderne. Notons qu'à la suite de Mesnage d'autres auteurs ont donné le siége de *Maraguia* comme etant établi (cf. en dernier lieu: dans *L'Africa Romana*, t. 8, 1990, p. 300, fig. 1: Carte des evêchés d'après van der Meer). En revanche les sources arabes mentionnent *Marguès*, village berbère du jebel Nafousa en Tripolitaine: cf. A. Bouzid, *Catalogue des tribus berbères Butr*, Mémoire de DRA, Tunis 1992, p. 114 (cet auteur rapproche *Marguès* de l'éthnique berbère d'époque médiévale: *Banu Margas*). Leon l'Africain signale une ville appelée *Mergo* au nord du Maroc (cf. A. Siraj dans sa communication à paraître dans *L'Africa Romana*, 1992). Signalons aussi qu'un oued prenant sa source dans le sud de la *Thusca* s'appelle 'oued Marguellil'. Il reste à vérifier si «*Marguès*», «*Mergo*», «*Marguellil*» ne sont pas, à mettre en rapport avec le nom antique de la divinité *Maraga*. Enfin J. Desanges a bien voulu me suggérer un rapprochement avec les surnoms *Marax* (*CIL* VIII, 2122) et *Maraxa* (*AE*, 1975, 948 = 1976, 749). Dans la région de *Saradi* voisine de la *Thusca*, une épitaphe inédite, du IIè siècle ap. J.-C., nomme: *Na(r)bor* fils de *Felix* fils de *Baalsillek* fils de *Maraxa*. De son côté A. Beschaouch à annoncé une rectification de lecture relative au nom du *vicus Maracitanus* découvert par L. Desroches. Mais la seule inscription conserveé sur le site même donne l'ethnique *Maracitani* avec un C on ne peut mieux gravé conformement à la lecture de Louis Déroches (cf. *AE* 1949, 108).

[39] Notons, enfin, que si *Maragui Sara* est bien un toponigme libyque comme c'est le cas pour la totalité des éthniques de la *Thusca*, il n'y aurait aucune raison d'envisager une

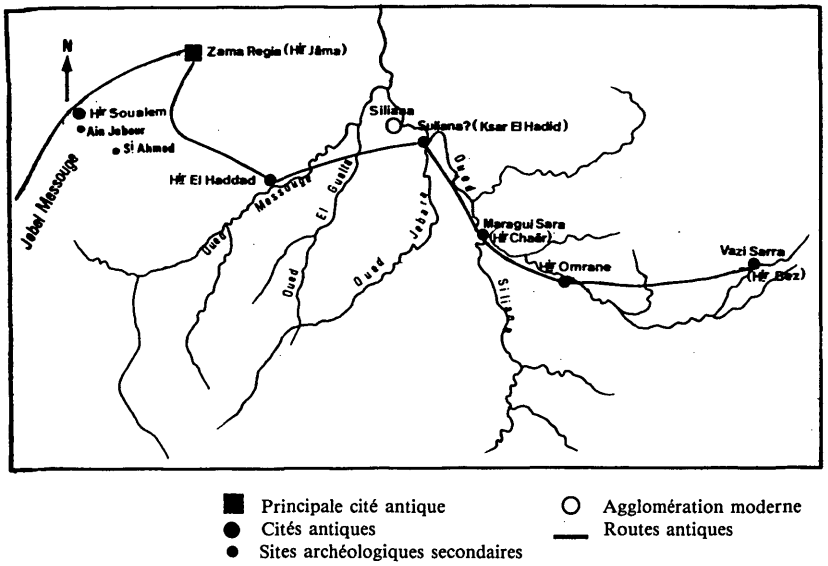


Fig. 1: Situation de Henchir Chaâr (L. Carto, F.S.H.S. Tunis).

Si l'identification de Henchir Chaâr avec *Maragui Sara* est admise on aurait là pour la première fois une indication précieuse sur le tracé de la frontière septentrionale de la province de Byzacène ecclésiastique et vraisemblablement civile entre *Abthugni* à l'est et *Zama* à l'ouest.

On admet généralement, mais sans preuve indiscutable, que les cités de *Vazi Sarra*[40] et d'*Urusi*[41] sont à situer en Byzacène où se trouvaient les évêchés voisins de *Limisa*[42] et de *Muzuc*[43] dont la localisation est, semble-t-il, assurée. La fameuse frontière historique passerait donc au nord du territoire de *Maragui Sara* c'est à dire aux environs de Ksar-el-Hadid[44] où L. Poinssot a proposé avec vraisemblance de placer *Sulia-*

hypothetique origine sémitique comme l'a fait D. NIZZA dans *Rendiconti dell'Istituto Lombardo...* CXIV, 1980, p. 85-88.

[40] Cf. MANDOUZE, *op. cit.* (*Lucidus* 1) et S. LANCEL, *Actes de la conférence de Carthage en 411*, t. 1, p. 137, et t. IV, p. 1516 (en C 3 sur la carte jointe).

[41] A. MANDOUZE a classé *Urusi* en Proconsulaire (cf. op. cit.: *Bonifatius 11, Mansuetus* 1 et *Quintianus* 4) mais S. Lancel a récemment écrit à juste titre, que «c'est à la suite de J. Mesnage (*op. cit.*, p. 41) qu'on a situé à tort les évêques d'*Uruci* à *Urusi* (Henchir Sodga) qui est en Byzacène» (cf. *op. cit.*, t. IV, 1525-1526).

[42] Notice dans J. MESNAGE, *op. cit.*, p. 41.

[43] Cf. en dernier lieu S. LANCEL, *op. cit.*, t. IV, p. 1432.

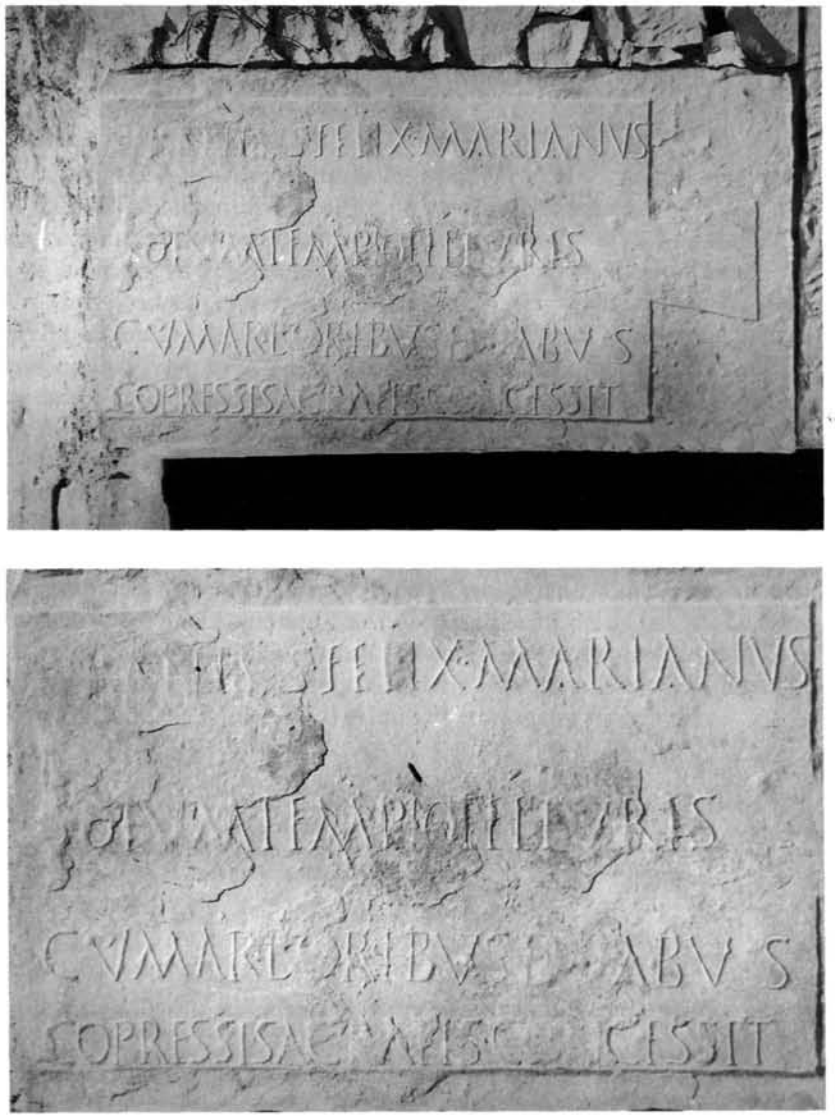
[44] *A.A.T.* au 1/100.000, f. xxx Maktar, 48.



Inscription de Henchir Ghayada.



Ex-voto conservé à Siliana.



Dédicace du temple de *Tellus*.

na[45], évêché de Byzacène qui aurait donné son nom à l'actuelle plaine de Siliana, peut-être, l'antique «plaine de Zama».

4. Stèles épigraphes vouées à Saturne

Comparé à celui de *Mactaris*, le site de Henchir Jâma reste mal connu et insuffisamment exploré. Peu d'inscriptions latines publiées y furent recueillies; une dédicace consacrée à Neptune[46] constitue l'une des rares inscriptions religieuses livrées par le site de l'antique *Zama*.

Mais plusieurs épigraphes trouvées dans des ruines voisines de Henchir Jâma mentionnent des citoyens de *Zama Regia*, anciens magistrats municipaux, à qui on a confié des charges municipales dans des cités secondaires de la *Thusca*. L'une de ces inscriptions trouvée à *Maraci*, *vicus* de *Zama Regia* situé à douze km au sud de Henchir Jâma, nomme *Liber Pater* qualifié de «*deus Magnus*»[47]. Un texte de Henchir Jedidi à 6 km au nord de *Limisa* (Ksar Lemsa) est consacré à Pluton «*rex Magnus*»[48].

Mais des découvertes récentes, à la fois archéologiques et épigraphiques, montrent que dans le secteur de *Zama*, comme ailleurs en Afrique romaine, c'est *Baal Hammon-Saturne* tel qu'il à été défini par M. Le Glay qui est le chef du pantheon local. Il s'agit d'une documentation importante trouvée *in situ* dans cinq sanctuaires inédits à Henchir Ghayada, Gabr-el-Goul, Seba-biar, Sidi Ahmed[49] et Henchir Soualem[50].

[45] Cf. «Rev. Tun.», 1940, pp. 47-50. Je reviendrai, ailleurs, sur cette question de la frontière septentrionale de Byzacène pour montrer que *Zama Regia* (Henchir Jâma) est à situer en Proconsulaire à la fois ecclésiastique et civile comme le prouve une dédicace du IV[e] siècle que jái récemment découverte.

[46] *CIL* VIII, 27756.

[47] *CIL* VIII, 12022.

[48] *CIL* VIII, 12018.

[49] Il s'agit d'un sanctuaire inédit de type rural situé au voisinage de Ain Jebour, source qui alimentait l'aqueduc de Zama. Cf. *A.A.T.* 1/100.000, f. de Maktar, XXX, 8, voir aussi la carte jointe à cet article.

Parmi les ex-voto recueillis: une stèle épigraphe néo-punique dediée à Baal Hammon et sculptée en bas-relief où on voit une femme debout, de face, tenant de la main gauche une énorme grappe de raisin. Une étude consacrée à ce sanctuaire qui a livré de nombreux ex-voto figurés anepigraphes découverts en septembre 1991 est actuellement en cours de publication.

[50] Ce sanctuaire, inédit lui aussi, se trouve à 2 km environ à l'ouest du précédent, au voisinage de Ain-Jebour et à 100 m à l'est du site antique de Henchir Soualem.

Les ex-voto que j'ai pu y recueillir, une centaine environ dont plusieurs épigraphes néo-puniques et latins, donnent un éventail complet du relief saturnien[51]. La découverte du temple de Henchir Ghayada à 15 km au sud de Henchir Jâma revêt une importance particulière car il s'agit là de l'un des rares édifices religieux africains où une documentation suffisante permet d'établir l'équivalence Baal Hammon = Saturne.

Toutes les inscriptions latines livrées par les ruines de ce sanctuaire ont été publiées[52] sauf un texte fragmentaire qui m'avait posé un problème de lecture. Je le présente ici avec un essai de restitution et d'interprétation.

4.1. *Stèle épigraphe de Henchir Ghayada*

— Conservée au musée de Maktar, elle est brisée en haut et à droite (dim. 24 x 33 x 8 cm).

— Sur ce fragment de stèle, une inscription de trois lignes constitue la partie restante d'une dédicace adressée à la divinité par un personnage dont le nom a disparu avec la partie supérieure du monument. L'écriture est une capitale irrégulière, parfois allongée, avec deux groupes de lettres en ligature (h. l. 4 cm à la 1e ligne, 2 cm à la 2e ligne et 1,5 cm à la 3e ligne).

Des éclats du calcaire on fait disparaître, entièrement ou en partie, plusieurs lettres. On peut lire:

– – – – – – – – – – – –
FELICITERVOTVS – – – –
TETLIBETER – – C M – – – –
TVS FVIT

— Développement et essai de restitution:

[---]./Feliciter votu(m) s[olvi]t / et libe⟨n⟩ter [fe?]c(it), m[eri?]/tus fuit.

— Traduction:

Avec bonheur, il s'est acquitté de son vœu et de plein gré il l'a accompli, il a mérité [de sa piété?].

— La restitution proposée ici suppose que le texte a pu constituer une forme développée inédite en Afrique, de la formule: *Votum solvit libens merito*, souvent abrégée sur les ex-voto à Saturne (*V.S.L.M.*).

[51] Une synthèse relative au relief saturnien dans la Thusca a été présentée dans le cadre d'une communication au IIIe Congrès international d'études pheniciennes et puniques, tenu à Tunis en novembre 1991.

[52] Cf. «REPPAL», V, 1990, pp. 122-148.

Le rédacteur aurait ainsi utilisé, volontairement, trois propositions indépendantes pour mieux souligner, peut être, la mention «*meritus fuit*». Cette dernière exprimerait vraisemblablement un certain degré de piété atteint par le dédicant.

Le mot «*feliciter*» qui fait partie du formulaire d'une autre dédicace[53] du même sanctuaire apparaît dans d'autres formules votives liées au culte de Saturne[54] attestées dans plusieurs cités numides comme Ngaous[55], Medeina (*Althiburos*)[56] et Teboursouk[57].

La formule finale de la dédicace incomplète étudiée ici est à rapprocher surtout de celle qui était en usage à Ngaous:

«*Quod bonum et faustum feliciter factum sit*»

et dont l'equivalent punique se retrouve, justement, dans l'une des inscriptions néo-puniques du sanctuaire de Henchir Ghayada[58]:

«*B Y M N C M W B R K*»

— La paléographie (lettres allongées, ligatures) incite à dater ce texte incomplet au plus tôt du IIIe siècle ap. J.-C.

4.2. *Un relief épigraphe conservé à Siliana*

Conservé au comité culturel régional de Siliana, il provient probablement du même sanctuaire voisin de Zama où fut trouvée la fameuse stèle «Boglio»[59] exposée au Musée du Bardo (sur les deux monuments on retrouve le même thème iconographique et le même type de dédicace).

Il s'agit d'une stèle calcaire à registres brisée en haut et en bas (dim. 55 x 52 x 11 cm). Du registre supérieur il ne subsiste que la partie inférieure d'un personnage assis, amplement vêtu, sans doute Saturne trônant en majesté flanqué des Dioscures dont on voit seulement les pieds de part et d'autre de l'image centrale.

Le registre médian est creusé d'une niche rectangulaire peu profonde où on voit une scène de sacrifice: autour d'un autel placé au milieu

[53] *Ibid.*, p. 134: *Felicite[r] Faustu[s] V. L. A. [S.].*

[54] Cf. M. Le Glay, *Saturne Africain, Histoire*, pp. 336, 357, 377.

[55] *Ibid.*, p. 336.

[56] *Ibid.*, p. 357.

[57] Cf. M. Fantar, *Teboursouk, stèles anépigraphes et stèles à inscriptions néo-puniques*, «Mém. AIBL», XVII, 1974, p. 46.

[58] Cf. «REPPAL», V, 1990, p. 122.

[59] Cf. M. Le Glay, *Saturne Africain, Monuments*, t. 1, p. 227, IX. fig. 4.

quatre personnages sont représentés debout de face. Le dédicant se tient devant l'autel pour présider la cérémonie; l'épouse à sa droite, brandit de la main gauche une sorte de panier où se trouvent deux objets ronds. Deux *Canistrariae* entourent le couple tandis que devant l'autel, au premier plan, deux victimes animales sont figurées: un taureau à droite et un bélier à gauche.

Le registre inférieur est réservé à une évocation des travaux champêtres: une scène de labour et de semaille. Un attelage de deux bovidés tire une araire manœvrée par un paysan figuré à droite. Un semeur en action dont l'image est conservée en partie se trouve à gauche, en position avancée par rapport au laboureur et son attelage.

Enfin, on lit sans difficulté le texte d'une dédicace gravée en capitale irréguliere (h. l. 3,5 cm à la ligne 1 et 2 cm à la ligne 2) sur les deux bandeaux qui séparent les trois registres.

— Sur le bandeau supérieur: VOTUM SACRO SATURNO
— Sur le bandeau inférieur: RUFINUS CVM SVIS

On retiendra donc:

Votum Sacro Saturno / Rufinus cum suis [solvit].

Datation:

Cet ex-voto est à classer dans la série la plus récente du relief saturnien en raison de son style iconographique d'inspiration classique et de son formulaire votif qu'on retrouve sur la stèle «Boglio»[60] (*Votum solvit cum suis*). III[e] siècle ap. J.-C.

5. Dédicace d'un temple de *Tellus*

Pierre calcaire épigraphe (dim. 112 x 60 x 25 cm) trouvée à Henchir Soualem[61] et actuellement remployée comme battant de porte dans une maison paysanne sise à proximité du site antique.

Une inscription est gravée en capitale irrégulière (h. l. 6 cm) dans un cartouche en queue d'aronde. Des éclats du calcaire ont endommagé plusieurs lettres aux trois premières lignes mais le texte ne pose de problème de lecture que pour le nom du dédicant placé au début où, compte tenu d'une lacune, on peut restituer deux lettres au maximum:

//NIVS FELIX MARIANVS
SOLVM TEMPLO TELLVRIS
CVM ARBORIBVS DVABVS
COPRESSI SACRAIIS CONCESSIT

[60] Cf. M. Le Glay, *Saturne Africain, Monuments*, t. 1, p. 227.

[61] Cf. plus haut. Voir aussi carte jointe.

l. 4, lire *C[u]pressi* au lieu de *Copressi*[62] et *Sacra⟨r⟩iis* au lieu de *sacraiis*.

— Restitution proposée:

[En]nius (vel *[An]nius*) *Felix Marianus / solum templo Telluris / cum arboribus duabus / c[u]pressi sacra⟨r⟩iis concessit.*

— Traduction:

[En]nius (vel *[An]nius*) *Felix Marianus* a cédé au bénéfice du temple de *Tellus* un terrain avec deux arbres de Cyprès, destiné à la Chapelle.

— Datation

Le dédicant *[En]nius* (ou *[An]nius*) *Felix Marianus* est un citoyen romain qui n'a sans doute pas indiqué son prénom mais seulement son gentilice suivi de deux surnoms. Ce type d'onomastique ne devient courant dans la *Thusca* qu'à partir du IIIè siècle ap. J.-C. On sait par ailleurs que la transformation des sanctuaires en temples ne se produit, dans les zones plus ou moins rurales, qu'à partir de la fin du second siècle. A Henchir Ghayada, le temple de *Tellus* a été restauré à l'époque sévèrienne[63].

On proposera donc de dater cette inscription du III[e] siècle ap. J.-C.

5.1. Intérêt du document

Cette dédicace fournit de précieuses indications sur l'évergétisme religieux dans une zone à caractère rural. Elle célèbre un acte de piété accompli par un notable local sous forme de concession de terrain au bénéfice d'un temple.

Au sujet du don en question, le rédacteur de la dédicace a tenu à fournir deux précisions:

Le lot de terrain est planté de cyprès. L'indication est d'abord utile en ce sens qu'elle fournit un renseignement direct sur les arbres de forêt dans la région à l'époque antique. De nos jours le cyprès est quasi inexistant à Henchir Soualem mais présent dans le reste du massif du Massouge.

Le nombre de cyprès est indiqué avec precision (*arboribus duabus cupressi*) et semble avoir une signification particulière dans le texte. S'agit-il de donner une idée de la superficie du terrain concédé? Si c'est bien le cas, l'evergète de Henchir Soualem n'a pas dû se ruiner et la chapelle du temple de *Tellus* a dû avoir de petites dimensions ce qui n'aurait rien d'étonnant dans une bourgade de montagne.

[62] Pour des cas semblables de confusion phonétique del'O et de l'U, cf. P. Leveau, *Nouvelles inscriptions de Cherchel* (2[a] série) dans «B.A.A.», VI, 1975-1976, p. 83-165, n. 17: *Homolianus* pour *Homullianus*.

[63] *CIL* VIII, 23712.

De toutes façons, il paraît peu probable, compte tenu du contexte de la dédicace, que la mention des cyprès puisse être en rapport avec les arbres sacrés dont l'existence à l'intérieur des temples africains est fréquemment attestée. On en a d'ailleurs un exemple à Henchir Soualem où une stèle figurée à Saturne, encore inédite, montre le grand dieu des Africains brandissant la harpe assis sur le dos d'un bélier à l'ombre d'un olivier géant qui a sans doute ici la valeur d'un arbre sacré.

La découverte de la dédicace de Soualem signifie surtout que dans des bourgades voisines de Zama était pratiquée une forme d'évergetisme individuel dont le développement à l'époque de la romanisation explique la multiplication des édifices religieux et la transformation des sanctuaires en temples. Si ces derniers sont, dans la région, en majorité voués à Saturne, plusieurs lieux de culte sont consacrés à d'autres divinités particulièrement vénérées dans la *Thusca* comme Mercure et *Tellus*.

Le culte de la Terre nourriciere est attesté en Afrique surtout le long d'un axe Carthage, Dougga, Setif. Autour de *Zama*, deux autres temples de *Tellus* connus par des inscriptions se trouvaient l'un à Henchir Ghayada[64] l'autre à Henchir Kchim[65].

Les vestiges de ce dernier édifice sont ceux d'un lieu de culte fort modeste tandis que celui de Ghayada serait d'après son décor architectonique un temple classique de style corinthien. Selon T. Gestelyi, *Tellus* était particulièrement vénérée en Afrique par la couche la plus anciennement romanisée de la population[66].

Ce n'est pas le cas, semble-t-il, ici autour de *Zama*, où sur les trois temples attestés deux sont en fait de bien modestes édifices élevés par des notables locaux pour une population essentiellement rurale.

Ajoutons que le culte de la *Terra Mater* en Afrique ne se confond pas nécessairement avec celui de *Ceres* car on sait qu'une inscription de Bou Jlida[67] mentionne l'une et l'autre des deux divinités. Mais dans la province de la *Thusca Tellus* avait sans doute des racines africaines comme la plupart des cultes liés à la fertilité agraire.

[64] Cf. «BAC», 1897, p. 435,207; 1899, p. 435,207; 1899, p. 205,33; *CIL* VIII, 11986.

[65] Cf. «B.C.T.H.», 1946-49, pp. 433 sqq. Ce site archeologique se trouve à 3 km au sud-est du *Vicus Maracitanus*, près du marabout de Sidi el Khediri: *A.A.T.*, f. de Maktar, XXX, 22.

[66] Cf. *ANRW*, B, II, 17 - 1, pp. 429-456.

[67] *CIL* VIII, 12332.

Andreina Magioncalda

L'epigrafe da Mactar di *C. Sextius Martialis* (*CIL* VIII 11813)

1. Un'epigrafe da Mactar (ant. *Mactaris*, nell'Africa proconsolare) contiene la dedica di una statua, che le curie della città avevano posto in onore di *C. Sextius Martialis*, per un atto di evergetismo del personaggio[1].

C(aio) Sextio C(ai) f(ilio) Papir[ia] / Martiali, trib(uno) mil(itum) legionis $\overline{II[II]}$ */ Scythicae, proc(uratori)* $\overline{Aug}$*(usti) ab actis Urbis, pr[oc(uratori)] / Aug(usti) inter mancip(es)* $\overline{XL}$ *Galliarum et ne//gotiantis* (sic), *proc(uratori) Macedoniae, qui /ob memoriam T(iti) Sexti Alexandri / fratris sui, inlatis HS L mil(ibus) rei pub(licae) / col(oniae) suae Mactaritanae, epulaticium ex / usuris curialibus die natali fratris sui // quodannis dari iussit, ob quam liberalitate(m) / eius statuam universae curiae d(ecreto) d(ecurionum) pec(unia) sua posuerunt.*

Il testo si compone di due parti, nella prima delle quali è nominato il personaggio e viene riportato il suo *cursus*, nella seconda è ricordata la liberalità, che aveva motivato l'onore.

C. Sextius Martialis era originario di *Mactaris*, come risulta dalla tribù di appartenenza, la *Papiria*[2], ed è confermato alla r. 8 dell'iscrizione, laddove si dice *col(onia) sua Mactaritana*. La menzione di *Mactaris* come colonia offre un *terminus post quem* per la datazione dell'epigrafe. Tuttavia, il momento in cui la città ricevette lo *status* coloniale, con il nome di *colonia Aelia Aurelia (Augusta) Mactaris*[3], è discusso. Due ipotesi sono state formulate al riguardo. Secondo alcuni, gli epiteti *Aelia Aurelia* indicherebbero che *Mactaris* diventò colonia durante il re-

* Ringrazio M. Christol per l'utile scambio di idee sull'argomento.

[1] *CIL* VIII 11813 e cfr. p. 2372 (= *ILS* 1410).

[2] V. J. Gascou, *La politique municipale de l'empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Rome 1972, p. 149, in seguito: *La politique* (1).

[3] Per la documentazione v. *infra*, nt. 7.

gno congiunto di Marco Aurelio e Commodo (176-180)[4], secondo altri, l'avvenimento sarebbe da collocare, invece, alla fine del regno di Commodo (191/2), allorché egli riprese i nomi di *Aelius Aurelius*, che figuravano nella sua titolatura durante gli anni di regno comune con il padre[5]. Quest'ultima ipotesi è da ritenere la più probabile, in base alle considerazioni del Pflaum, il quale osservava, fra l'altro, che se *Mactaris* fosse diventata colonia sotto Marco Aurelio e Commodo, il gentilizio *Aurelius* avrebbe dovuto precedere *Aelius*[6]. Inoltre, c'è da rilevare che le prime iscrizioni pervenuteci, nelle quali *Mactaris* sia menzionata come colonia, appartengono all'epoca di Settimio Severo[7] e ciò avvalora ulteriormente l'ipotesi che la città fosse stata innalzata a quel rango solo alla fine del regno di Commodo. Pertanto, si può indicare il 191/2 come *terminus a quo* per la datazione della nostra epigrafe. Più difficile è determinare il *terminus ante quem*. Comunque, c'è da tenere presente che lo Hirschfeld, in seguito ad un esame del calco dell'iscrizione, aveva concluso che, secondo la forma delle lettere, il documento sarebbe databile «auf das Ende des zweiten Jahrhunderts»[8]. Questi dati offrono dei punti di riferimento cronologici per il *cursus* del personaggio.

C. Sextius Martialis faceva parte dei ceti più elevati di Mactar[9]. Egli era, infatti, un cavaliere, uno dei tre originari di questa città, dei quali si conosce la carriera[10]. L'epigrafe[11] ricorda che egli, dopo avere rivestito il tribunato militare della *legio IIII Scythica* (in Siria), l'unica milizia equestre menzionata[12], ricoprì l'incarico di *proc(urator) Aug(usti) ab ac-*

[4] G.-Ch. Picard, *Civitas Mactaritana*, in «Karthago», 8, 1957, pp. 151, 152 s.; lo stesso A. con H. Le Bonniec e J. Mallon, *Le cippe de Beccut*, in «Ant. Afr.», 4, 1970, p. 146; J. Gascou, *La politique* (1), pp. 147-148 (ivi, v. inoltre riguardo al problema del passaggio diretto di *Mactaris* dallo *status* di *civitas peregrina*, che aveva ancora nel 169 d.C., a quello di *colonia*; *contra* P. Romanelli, in «Athenaeum», n.s., 53, 1975, pp. 159-160 = Id., *In Africa e a Roma. Scripta minora selecta*, Roma 1981, pp. 380-381; v. anche nt. s.), seguíto da H.-G. Pflaum, *La romanisation de l'Afrique*, in «Akten VI Int. Kongr. Gr. und Lat. Epigr.» («Vestigia», 17), München 1972, p. 63 (ma v. oltre nel testo e ntt. ss.) e da J.-M. Lassère, *Ubique Populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a.C. - 235 p.C.)*, Paris 1977, p. 440; v. anche M.S. Bassignano, *Il flaminato nelle province romane dell'Africa*, Roma 1974, p. 86; dello stesso Gascou, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord I. De la mort d'Auguste au début du III^e siècle*, in «ANRW», II, 10.2, Berlin-New York 1982, p. 197 e nt. 355 (e cfr. nt. 353) e p. 198, in seguito: *La politique* (2); A. M'charek, *Aspects de l'évolution démographique et sociale à Mactaris aux II^e et III^e siècles ap. J.C.* (Fac. des Lettres et Sciences Hum. de Tunis, I^ère s.: Arch.-Hist., v. XIII), Tunis 1982, pp. 213, 220 (ma v. nt. s.); cfr. H. Devijver, *Equestrian officers from North Africa*, in «*L'Africa romana. Atti dell'VIII convegno di studio, Cagliari, 14-16 dicembre 1990*», a cura di A. Mastino, Sassari 1991, p. 143 (e cfr. p. 184).

[5] V. H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, I, Paris 1960, n. 204, p. 549 (seguendo M. Rostowzew, in «AEM», XIX, 1896, p. 134; cfr. anche O. Hirschfeld, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*², Berlin 1905, p. 85 nt. 1); Id., *Remarques concernant les surnoms impériaux des villes érigées sous les Flaviens et les Antonins en colonies et municipes*, in «ZPE», 17, 1975, p. 261; Id., *Les flamines de l'Afrique romaine*, in «Athenaeum», n.s., 54, 1976, p. 158 (= Id., *Afrique romaine. Scripta varia*, I, Paris 1978, p. 399) (nota critica al volume della Bassignano, *cit.* alla nt. prec.). Sono d'accordo col Pflaum Cl. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, II, *Notices d'histoire municipale*, Paris 1981, p. 290; A. Mastino, *La ricerca epigrafica in Tunisia (1973-1983). Il caso di Mactaris*, in «*L'Africa romana. Atti del I convegno di studio, Sassari, 16-17 dicembre 1983*», a cura di A. Mastino, Sassari 1984, p. 94 (ivi, p. 93 s. e ntt. relative, v. anche sul problema del passaggio di *Mactaris* da *civitas* a colonia; cfr. nt. prec.); inoltre, A. M'charek, *Documentation épigraphique et croissance urbaine: l'exemple de Mactaris aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne*, in «*L'Africa romana. Atti del II convegno di studio, Sassari, 14-16 dicembre 1984*», a cura di A. Mastino, Sassari 1985, p. 222 (modificando la sua precedente opinione: cfr. nt. prec.). Sull'accresciuta importanza di *Mactaris* sotto i Severi, v. *ibid.*, p. 221 s.; al riguardo anche Mastino, *art. cit.*, p. 95 s.

[6] V. soprattutto Pflaum, *Les flamines*, p. 158 (= p. 399), dove lo studioso, ritornando sull'argomento, già altre volte da lui toccato, critica l'ipotesi del Gascou (altrove da lui stesso accolta: v. *supra*, nt. 4).

[7] *Colonia Aelia Aurelia Mactaris*: *CIL* VIII 11801 (= *ILS* 458), dedica a Geta del 199; *AE* 1949, 47, dedica a Caracalla del 201 o 202; *[colonia] Aelia [Aurelia Mactar]is*: *CIL* VIII 11910, *ad* 677, di Settimio Severo («Più dubbia»: Mastino, *La ricerca*, p. 94, nt. 174); in epoca più tarda: *col. Aelia Aurelia Aug. Mact.*: *CIL* VIII 11804 (= *ILS* 6787), dedica a Costantino Cesare del 306-308; v., inoltre, *CIL* VIII 11809 (*col. Mactaris*), dedica ad un imperatore, i resti della cui titolatura (*[p(io) f(elici)] s(emper) [Au]g.*) fanno pensare ad un'epoca non anteriore alla fine del III secolo.

[8] Hirschfeld, *KV*², p. 85 nt. 1; cfr. Pflaum, *Carr.*, n. 204, p. 549; M'charek, *Aspects*, p. 213 («règne de Commode?»; ma v. p. 220, dove attribuisce l'epigrafe all'età dei Severi); inoltre, Mastino, *cit. infra*, nt. 13. Al riguardo v. anche oltre, p. 271.

[9] Secondo Gascou, *La politique* (1), p. 149 e ntt. 7-8 (cfr. Id., *La politique* (2), p. 198) e Mastino, *La ricerca*, p. 108 (e cfr. p. 93), la sua famiglia (con altre grandi famiglie autoctone) avrebbe ricevuto la cittadinanza in età traianea.

[10] Gli altri due sono *Sex. Iulius Possessor* e *Ti. Plautius Felix Ferruntianus*: v. Pflaum, *Carr.*, n. 185, pp. 504-507 e n. 198, pp. 539-541; M.J. Jarrett, *An Album of the Equestrians from North Africa in the Emperor's Service*, in «Epigr. Stud.», 9, Bonn 1972, n. 82, pp. 191-192 e n. 108, pp. 202-203; H. Pavis d'Escurac, *La préfecture de l'annone. Service administratif impérial d'Auguste à Constantin*, Rome 1976, pp. 384 s. e 433; 429; H. Devijver, *Prosopographia militiarum equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*, 1, Leuven 1976, I 99, pp. 474-476; *ibid.*, 2, Leuven 1977, P 41, p. 644 s.; H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain. Supplément*, Paris 1982, n. 185, pp. 50-51 e n. 198, p. 53; M'charek, *Aspects*, pp. 212-213; Mastino, *La ricerca*, pp. 107-108; Devijver, *PME*, 4, *Suppl.* 1, Leuven 1987, pp. 1611 s. e 1681; Id., *Equestrian officers*, p. 144 *et passim*. Su *Possessor* v., inoltre, P. Le Roux, *L'huile de Bétique et le prince sur un itinéraire annonaire*, in «REA», 88, 1986 (= *Hommage à Robert Étienne*), pp. 252-258 e 265-266 (cfr. *AE* 1987, 1026). La sua carriera si svolse durante il regno di Marco Aurelio e Lucio Vero e poi di Marco Aurelio solo, quella di *Ferruntianus* sotto Marco Aurelio e Commodo. Sugli altri cavalieri di Mactar v. M'charek, *op. cit.*, pp. 211, 214 s. e 124-127, *passim*; Mastino, *La ricerca*, pp. 107, 108.

[11] V. r. 2 ss.

[12] Al riguardo v. Pflaum, *Carr.*, n. 204, p. 549 (e cfr. *Carr.*, n. 25, p. 65 nt. 1); cfr. Jarrett, *An Album*, n. 119, p. 208; Devijver, *PME*, 2, S 48, p. 741 (cfr. Id., *Equestrian*

tis Urbis. Si ritiene che questo funzionario fosse il direttore di una specie di «giornale ufficiale», in cui erano riportati gli avvenimenti politici e della vita pubblica, quelli riguardanti il principe e la famiglia imperiale, nonché fatti di cronaca cittadina[13]. Della carica rimane solo un'altra testimonianza epigrafica, anch'essa dalla Proconsolare, che viene attribuita all'età severiana e dalla quale risulta che si trattava di una procuratela sexagenaria[14]. Poiché *Martialis* ha il titolo di *procurator* di un solo Augusto, se l'iscrizione a lui dedicata era databile almeno alla fine del II secolo, si può pensare che egli avesse esercitato l'incarico sotto Commodo (o quando Settimio Severo regnava ancora da solo)[15]. La successiva tappa della sua carriera condusse il personaggio nelle Gallie, in qualità di *proc(urator) Aug(usti) inter mancip(es) XL Galliarum et negotiantes*, funzione anch'essa probabilmente di rango sexagenario[16] e che sarebbe

Officers, pp. 139 n. 89, 184, 195 n. 89, *et passim*), che come datazione indica «II s. exeunte / III s. ineunte» (ma se è valida la cronologia proposta per il resto della carriera (*infra*, nel testo) per questa carica non si può andare oltre il II secolo); M'CHAREK, *Aspects*, p. 214; inoltre MASTINO, *cit.* nt. s..

[13] V., per tutti, l'indagine specifica di A. MASTINO, *Il «giornalismo» nell'antica Roma. Gli* Acta Urbis, Urbino 1978 (v. pp. 13-16 sugli studi precedenti): in particolare, sull'origine di questi *acta* (risalenti già all'età repubblicana) e sul loro contenuto, pp. 21-31 e 33-50; sull'ufficio degli *acta Urbis*, pp. 51-57. Quale imperatore abbia istituito il *procurator* addetto ad essi resta incerto, data l'estrema rarità della documentazione (v. oltre nel testo e nt. s.). Sarebbe stato creato da Commodo, secondo il PFLAUM, *Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris 1950, pp. 76, 81 (diversamente a p. 232: «à partir de Marc Aurèle»), fondandosi sull'epigrafe di *Martialis* (e cfr. ID., *Abrégé des procurateurs équestres*, adapt. fr. de S. DUCROUX-N. DUVAL, Paris 1974, p. 31; cfr. G. BOULVERT, *Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut-Empire romain. Rôle politique et administratif*, Napoli 1970, p. 265; MASTINO, *op.cit.*, p. 52 (ivi, con note relative, v. sulla carriera del nostro personaggio e sul 192 d.C. come *t. p. q.* per la datazione dell'epigrafe).

[14] *AE* 1906, 23 = *CIL* VIII 27573 (= *ILS* 9020), da *Sicca Veneria*: *Nepotiano e(gregio) v(iro), proc(uratori) sexagenario ab actis, proc(uratori) centenario primae cathedrae ordo Siccensium civi et condecurioni, d(ecreto) d(ecurionum) p(ecunia) p(ublica)*. Data la presenza dell'abbreviazione *e. v.* e l'uso di *sexagenarius* e *centenarius*, la carriera di questo personaggio non sarebbe anteriore a Commodo: v. PFLAUM, *Carr.*, II, Paris 1960, n. 243, p. 653 e nt. 11 s., che suggerisce l'età severiana (cfr. *Carr.*, III, Paris 1961, p. 1033) (sull'abbreviazione *e. v.*, v. anche A. CHASTAGNOL, *Le formulaire de l'épigraphie latine officielle dans l'antiquité tardive*, in «La terza età dell'epigrafia. Colloquio *AIEGL* - Borghesi 86», Faenza 1988, p. 44 nt. 145); inoltre JARRETT, *An Album*, n. 138, p. 217; cfr. MASTINO, *Gli* Acta Urbis, p. 53 e nt. 18. Sul fatto che gli *acta* nominati nell'epigrafe di *Nepotianus* siano quelli *Urbis*, v. PFLAUM, *Carr.*, n. 243, p. 652 e note relative; cfr. MASTINO, *op. cit.*, p. 53 e nt. 16. Sul rango della carica, PFLAUM, *Proc.*, pp. 76, 81, 232 (cfr. ID., *Abrégé*, pp. 37, 41).

[15] V. PFLAUM, *Carr.*, p. 1033: «entre 180 et 192»; inoltre, MASTINO, *Gli* Acta Urbis, p. 52, dove attribuisce questa funzione (e l'intero *cursus*) all'epoca di Commodo, mentre ne *La ricerca*, p. 108, data l'incarico «forse all'epoca dei Severi» (in questo caso, il termine dovrebbe essere ristretto entro il 198).

[16] S.J. DE LAET, Portorium. *Étude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut-Empire*, Brugge 1949, p. 390 e nt. 1; PFLAUM, *Carr.*, n. 204, p. 550 (cfr. ID., *Proc.*, pp. 61, 77) = ID., *Les Fastes de la province de Narbonnaise* (XXX[e] supplément à «Gallia»), Paris 1978, p. 147, n. 3.

databile ancora sotto Commodo, come si ritiene di solito[17], oppure non oltre il 198[18]. Egli doveva essere incaricato di giudicare nelle controversie, che potevano sorgere fra gli agenti del *portorium* e i commercianti per la riscossione dell'imposta[19]. La testimonianza della nostra epigrafe è di particolare interesse, perché è l'unica pervenutaci, che ricordi questo funzionario[20]. Infine, *Martialis* fu promosso al grado centenario ed inviato come *proc(urator) Macedoniae* ad occuparsi delle finanze di quella provincia[21]. Anche questo incarico, l'ultimo ricordato nell'iscrizione, viene comunemente datato all'epoca di Commodo o non molto oltre[22].

Il nostro personaggio è menzionato, poi, a quanto sembra, in altre due testimonianze provenienti dall'Italia[23], in una delle quali figura col

[17] DE LAET, *Portorium*, pp. 400 nt. 5, 409 e nt. 2 (e cfr. p. 387 nt. 2); PFLAUM, *Proc.*, p. 77 e *Carr.*, n. 150, p. 353 (*ibid.*, p. 1052, invece, egli indica «après 170», come, prima di lui, P. WUILLEUMIER, *L'administration de la Lyonnaise sous le Haut-Empire*, Paris 1948, p. 59); cfr. BOULVERT, *Esclaves*, p. 312.

[18] V. anche BRUNT, *infra*, nt. 20.

[19] V. DE LAET, *Portorium*, p. 391 e nt. 3 (secondo il quale questo funzionario sarebbe stato a capo del distretto; cfr. pp. 389-390 e nt. 1); PFLAUM, *Carr.*, n. 204, p. 550 (che parla, invece, di una carica straordinaria (= ID., *Les Fastes*, p. 147, n. 3); v. anche ID., *Proc.*, p. 77); M.R. CIMMA, *Ricerche sulle società di publicani*, Milano 1981, p. 136 e nt. 170; cfr. MASTINO, *Gli* Acta Urbis, p. 52 e nt. 11; M'CHAREK, *Aspects*, p. 214. Sulle possibili controversie, DE LAET, *op. cit.*, pp. 437-446; inoltre, CIMMA, *op. cit.*, p. 214 nt. 152.

[20] Data l'attribuzione del documento al tempo di Commodo, il DE LAET sostiene che ancora sotto questo imperatore sarebbe stato in uso il sistema dei *conductores* (a suo avviso introdotto da Traiano), per i quali sarebbe qui usato il termine *mancipes* come sinonimo: v. *Portorium*, p. 409 e nt. 2 e p. 400 nt. 5 (cfr. p. 387 nt. 2, p. 388 nt. 1); così anche BOULVERT, *Esclaves*, p. 312 e nt. 319; inoltre (sull'equivalenza *mancipes-conductores* in questo testo), P.A. BRUNT, *Publicans in the Principate*, in ID., *Roman Imperial Themes*, Oxford 1990, p. 411 (egli data l'attività di questo funzionario «in or after the reign of Commodus»); v., invece, CIMMA, *Ricerche*, p. 109 e nt. 64, p. 135 s. (e cfr. p. 207 nt. 132).

[21] V. PFLAUM, *Carr.*, n. 204, p. 550; cfr. MASTINO, *Gli Acta Urbis*, p. 52; M'CHAREK, *Aspects*, p. 214.

[22] PFLAUM, *Carr.*, p. 1070: «entre 180 et 192»; JARRETT, *An Album*, n. 119, p. 208: «Not earlier than Commodus as centenarian; and probably not later»; A. AICHINGER, *Die Reichsbeamten der römischen Macedonia der Prinzipatsepoche*, in «Arh. Vestnik», 30, 1979, p. 672, n. 2: «Commodus oder bald nach him»; probabilmente sotto Commodo per M'CHAREK, *Aspects*, p. 125; infine, M.G. GRANINO CECERE, *Macedonia*, in «DE», V, 1987, p. 62: «età di Commodo?». Nei *fasti* della provincia egli è da collocare dopo *C. Vallius Maximianus* (non prima), per la cronologia della cui carriera v. PFLAUM, *Carr.*, n. 221 *Add.*, p. 985 s. (cfr., da ultimo, M. CHRISTOL-A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari 1989, p. 75 e, in partic., nt. 302), del quale né la Aichinger, né la Granino Cecere tengono conto. Per l'attribuzione del *cursus* di *C. Sextius Martialis* all'epoca di Commodo, cfr. anche R. DUNCAN-JONES, *Equestrian Rank in the Cities of the African Provinces under the Principate: an Epigraphic Survey*, in «PBSR», 35, 1967, p. 167, n. 19; MASTINO, *Gli* Acta Urbis, p. 52.

[23] L. QUILICI, *Collatia*, in *Forma Italiae, Regio I*, vol. X, Roma 1974, p. 100 (v. *AE* 1974, 143, *a, b*).

titolo di *proc(urator) Aug(usti)*. Si tratta di un cippo iscritto da *Collatia*, posto in memoria di *Q. Sextius C. f. Papir. Martialis, proc. Aug.* (senza altra specificazione), dal figlio *C. Sextius Martialis*[24]. È probabile che il *procurator* qui nominato sia identificabile con quello dell'iscrizione di Mactar, benché a *Collatia* egli abbia il prenome *Q.* anziché *C.* Dalla stessa località proviene, infatti, un altro cippo funerario iscritto, il cui dedicante, *Q. Sextius Martialis*, è presumibilmente identificabile con l'omonimo dell'altro epitaffio e il defunto è *T. Sextius C. f. Pap. Alexander*, suo fratello[25], omonimo del fratello del *procurator* di *Mactaris*, come risulta proprio dall'iscrizione africana, dove anch'egli è nominato[26]. È, dunque, verosimile che i due fratelli dell'epigrafe di *Collatia* siano identificabili con quelli della dedica da Mactar e che, come si suppone, il prenome *Q.*, anziché *C.*, sia dovuto ad un errore del lapicida o ad un'erronea trascrizione dei due cippi[27]. Secondo il Pflaum, i due Mactaritani «étaient possessionnés dans les environs de Rome»[28]. A quale incarico si riferisse il titolo di *proc. Aug.* nel primo dei due epitaffi qui menzionati non è indicato, ma doveva trattarsi della procuratela di *Macedonia* se, come ritengo probabile, fu questa l'ultima carica rivestita da *C. Sextius Martialis*[29].

L'iscrizione di Mactar ricorda, infatti, una fondazione da lui istituita in memoria del fratello *Alexander*[30]. Poiché, per indicare le volontà del benefattore, nel documento si usa il verbo *iubere*[31], tipico del linguaggio dei testamenti[32], ciò fa ritenere che le disposizioni ad essa rela-

[24] *AE* 1974, 143, *a*: *D(is) M(anibus) / Q(uinto) Sextio C(ai) f(ilio) Papir(ia) / Martiali patri / proc(uratori) Aug(usti) / C(aius) Sextius / Martialis / filius*. Da notare che nel testo riportato dal Quilici alla r. 3 la lettura è *Martia Lipatri* (sic), invece che *Martiali patri*.

[25] *AE* 1974, 143, *b*: *T(ito) Sextio C(ai) f(ilio) Pap(iria) / Alexandro / Q(uintus) Sextius Martialis frater / Vettia C(ai) f(ilia) Tranquill[—]* (in quali rapporti fosse questa donna col defunto resta incerto).

[26] V. r. 6 s. e oltre, nel testo.

[27] V. *AE* 1974, *ad* 143, p. 34; PFLAUM, *Carr. Suppl.*, n. 204, p. 53; cfr. DEVIJVER, *PME*, 4, *Suppl.* 1, S 48, p. 1722; inoltre GRANINO CECERE, *Macedonia*, p. 62.

[28] V. *AE* 1974, *ad* 143, p. 34, il cui commento è ripreso da PFLAUM, *Carr. Suppl.*, n. 204, p. 53; cfr. DEVIJVER, *PME*, 4, *Suppl.* 1, S 48, p. 1722.

[29] Mentre gli altri studiosi non si pronunciano al riguardo, il JARRETT, *An Album*, n. 119, p. 208, ha osservato: «it is by no means certain that Martialis left the imperial service at this point».

[30] V. r. 5 ss.; *infra*, § 2 s.

[31] R. 10: *dari iussit*.

[32] Cfr. A. BERGER, *Iubere*, in «Encyclopedic Dictionary of Roman Law», Philadelphia 1953, p. 517. Per limitarsi ad alcuni esempi relativi a fondazioni: *CIL* VIII 26623, da *Thugga* (R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire. Quantitative Studies*², Cambridge 1982, n. *261), *ILS* 5494, da *Abthugni* (n. *262); *ILS* 6663, da *Ariminum* (n. *645), *ILS* 6507, da *Beneventum* (n. *689), *AE* 1954, 168, da *Capena* (n. 701, benché il Duncan-Jones non la indichi come testamentaria); v., inoltre, FRONTO, *ad Amicos*, I, 14, 1 (n. *637).

tive fossero state date per via testamentaria[33]. La dedica delle curie fu posta, dunque, dopo la morte di *Martialis* e la procuratela di *Macedonia* dovette essere l'ultima funzione da lui rivestita. Se queste conclusioni sono esatte, il titolo di *proc. Aug.* nell'epitaffio di *Collatia* indicherebbe che essa fu ricoperta durante il regno di un solo Augusto. Perciò, come si era già ipotizzato, *Martialis* sarebbe stato in carica sotto Commodo o nei primi anni di Settimio Severo. La statua con l'iscrizione dedicatoria potrebbe essergli stata eretta, approssimativamente, tra la fine del II (dopo il 191/2: v. *supra*) e gli inizi del III secolo.

2. Come si è accennato, la seconda parte dell'epigrafe in onore di *C. Sextius Martialis* ricorda una fondazione da lui istituita in memoria del fratello *T. Sextius Alexander*[34]. Nel documento si dice, infatti, che egli aveva donato 50.000 sesterzi alla *res pub(lica)* della sua città[35], affinché ogni anno, con le rendite, venisse offerto un *epulaticium* ai membri delle curie, nel giorno natalizio di *Alexander*.

Dai documenti epigrafici riguardanti le fondazioni[36], pervenutici dall'Africa romana[37], risulta che, secondo le volontà dei benefattori, le

[33] R. DUNCAN-JONES, invece, non la contrassegna con asterisco (*), come le altre donazioni testamentarie: v. *Costs, Outlays and* summae honorariae *from Roman Africa*, in «PBSR», 30, 1962, p. 93, n. 255; *Wealth and Munificence in Roman Africa*, in «PBSR», 31, 1963, p. 174; *The Economy of the Roman Empire. Quantitative Studies*¹, Cambridge 1974, p. 102, n. 255 ed *Economy*², p. 102, n. 255.

[34] V. r. 5 ss.. Sul concetto di «fondazione», *infra*, nt. 36. L'epigrafe di *Martialis* rientra nella raccolta di B. LAUM, *Stiftungen in der griechischen und römischen Antike. Ein Beitrag zur antiken Kulturgeschichte. II*, Berlin 1914, p. 195, n. 125 (che la riporta solo parzialmente).

[35] Sul termine *res publica*, nel significato di «tesoro pubblico», «patrimonio» di una città, v. J. GASCOU, *L'emploi du terme* respublica *dans l'épigraphie latine d'Afrique*, in «MEFRA», 91, 1979, pp. 383-398.

[36] Sulle «fondazioni», termine moderno, che si utilizza per definire presso i Romani la destinazione, *inter vivos* o *mortis causa*, di un patrimonio ad uno scopo perpetuo, v., in partic., G. LE BRAS, *Les fondations privées du Haut Empire*, in «Studi in onore di S. Riccobono», III, Palermo 1936, pp. 21-67; F. DE VISSCHER, *Les fondations privées en droit romain classique*, in «RIDA», 3ᵉ s., 2, 1955, pp. 197-218; M. AMELOTTI, *Il testamento romano attraverso la prassi documentale. I. Le forme classiche di testamento*, Firenze 1966, pp. 138-142; J. ANDREAU, *Fondations privées et rapports sociaux en Italie romaine (Iᵉʳ-IIIᵉ s. ap. J.-C.)*, in «Ktema», 2, 1977, pp. 157-209, sopratt. 157-161.

[37] I testi, almeno quelli ai quali si può assegnare una collocazione cronologica, sono compresi fra l'età adrianea e la prima metà del III sec. d.C. e provengono per la maggior parte dalla Proconsolare, poi dalla Numidia, in un caso dalla Mauretania Cesariense: v. DUNCAN-JONES, *Economy*², pp. 102-103, nn. 248-269 e p. 80 nt. 6. Per *Mactaris* (n. 255) il Duncan-Jones indica come data «*c.* 180-192». Tuttavia, come si è visto sopra (p. 267), l'epigrafe non è anteriore al 191/2; poiché destinataria del lascito di *Martialis* era la sua *colonia*, anche il momento in cui egli istituì la fondazione è da porre non prima di questa data.

rendite annue delle somme di denaro da essi donate e da utilizzare a favore della collettività, di solito dovevano essere impiegate nella distribuzione di *sportulae* e/o per organizzare *epula*, *gymnasia*[38], *ludi*, in determinate ricorrenze[39]. *Generalmente*, le epigrafi parlano di *sportulae* per i decurioni, di *epula* per le curie, di *gymnasia* o *ludi* per il popolo; per gli Augustali (che compaiono più raramente) sono attestate *sportulae* o *epula*[40]. Talora nella stessa fondazione erano comprese diverse categorie di beneficiari[41].

Nelle fondazioni africane sinora note, i casi in cui le curie figurano come beneficiarie di elargizioni periodiche, non sono rari: su 33 testimonianze[42], almeno 8 menzionano sicuramente le curie[43].

[38] Secondo S. LANCEL, *Populus Thabarbusitanus et les Gymnasia de Quintus Flavius Lappianus*, in «Libyca», 6, 1958, p. 150 s. (e note relative, in partic. 32), il termine *gymnasium* (o *gymnasia*) in Africa dovrebbe essere inteso non nel senso, che gli viene attribuito comunemente, di *ludi gymnici* ma (per metonimia) in quello di distribuzione di olio, che poteva avvenire sia nelle terme che nei ginnasi; questa interpretazione è accolta da DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 100 e nt. 151; T. KOTULA, *Les curies municipales en Afrique romaine*, Wroclaw 1968, p. 57 s.; DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 81 e nt. 6.

[39] Al riguardo, *infra*, § 3.

[40] Oltre alla fondazione di *Martialis* (DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 102, n. 255), v.: 1) *gy]mnasia* al *populus* (*Theveste*; n. *250); 2) *ludi scaenici, sportulae* ai decurioni (*Thisi*; n. *251); 3) *epulatoria* per i decurioni, le curie (la cui menzione è integrata) e gli Augustali (*Hippo Regius*; n. *252); 4) *ludi scaenici* e *sportulae* per i decurioni (*pollicitatio*); *sportulae* per i decurioni, *epulum* per le curie, *gymnasia* per l'*[universus] populus* e *ludi [scaenici]* (*Thugga*; n. *253); 5) sportule alle curie per un banchetto (*Uthina*; n. *254); 6) sportule (*divisiones*) per i decurioni (*Sufes*; n. 256); 7) banchetto per le curie (*Theveste*; n. 257); 8) *circenses c[---]es*; *sportulae* per i condecurioni e altre persone (*Auzia*; n. *258); 9) *sportulae* ai decurioni (*Thugga*; n. 260; v. anche n. *261); 10) *sportulae* ai decurioni e ai curiali per banchetti (*Abthugni*; n. *262); 11) *sportulae* ai decurioni e *gymnasium* agli *universi cives* (*Gor*; n. *263); 12) *sportulae* ai decurioni e *ludi* al *populus* (*Uchi Maius*; n. *265); 13) banchetto per i concuriali (*Theveste*; n. 268); 14) banchetto per la prima classe di una curia (*Musti*: *AE* 1968, 588; cfr. DUNCAN-JONES, p. 80 nt. 6); 15) *sportulae* per i decurioni e gli Augustali (*Hippo Regius*: E. MAREC, in «Libyca», 2, 1954, pp. 393-395, n. 9; cfr. *AE* 1955, 152 (il testo è molto mutilo); cfr. DUNCAN-JONES, p. 80 nt. 6); 16) *sportulae* ai decurioni ed *epulum* al *populus* (*Thysdrus*: *CIL* VIII 22856; cfr. DUNCAN-JONES, p. 80 nt. 6); 17) *[---] pugile[s ---]* ed *epulum* ai decurioni (*Gor*; n. 266); 18) *pugiles et gymnasium* ed *epulum* ai decurioni (*Gor*; n. 267); 19) *epulu[m condecurionibus ?]* (*Thugga*: *ILAfr.* 527; cfr. DUNCAN-JONES, p. 80 nt. 6); 20) *epulum et [gymnasium populo?]* (*Musti*; n. 269); 21) *sportulae* ai *cives* e *ludi[---]* (*Oea*; n. *249) (questi tipi di liberalità si ritrovano frequentemente anche nelle numerose altre attestazioni epigrafiche pervenuteci, che ricordano elargizioni offerte da benefattori in svariate occasioni). In alcuni casi, poi, le fondazioni riguardano l'istituzione di *alimenta* (*Sicca*; n. *248; *Curubis* (*ILS* 9407) e *Lepti Minus* (*CIL* VIII 22904), cfr. DUNCAN-JONES, p. 80 nt. 6; inoltre, *ILS* 6817 (da *Curubis*) e 8978 (da *Ghighti*)).

[41] V. nt. prec.

[42] V. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 102 s., nn. *248-269 e p. 80 nt. 6 (altre testimonianze riguardanti fondazioni, il cui ammontare non è noto).

[43] V. *supra*, nt. 40, nn. 3, 4, 5, 7, 10, 13, 14, oltre a quella di *Mactaris*. È possibile, inoltre, che le curie fossero menzionate in lacuna nell'epigrafe relativa ad una fondazione da *Hadrumetum*: v. *infra*, nt. 55.

In alcuni esempi esse compaiono insieme ad altre categorie sociali: in una fondazione testamentaria da *Hippo Regius* le troviamo con i decurioni e gli Augustali come beneficiarie di *epulatoria*[44]; a *Thugga*, una fondazione istituita da una benefattrice (in seguito ad una *pollicitatio*) a favore dei decurioni, delle curie e del *populus*, prevedeva, rispettivamente, sportule, un *epulum, gymnasia* e *ludi scaenici*[45]; inoltre, ad *Abthugni*, secondo le volontà di un testatore, le curie avrebbero dovuto ricevere periodicamente sportule insieme ai decurioni, *epulationis nomine*[46].

A Mactar, invece, *Martialis* aveva previsto un *epulaticium* periodico a favore delle curie, non comprendendo altri gruppi. Anche negli esempi restanti le liberalità dei fondatori riguardavano solo le curie. Così ad *Uthina*, dove un personaggio aveva disposto nel suo testamento che ogni curia ricevesse annualmente una certa quota di denaro, affinché tutte insieme *in publico vescantur*[47]; a *Theveste* un benefattore aveva destinato un capitale alle curie, affinché con le rendite annuali allestissero un

[44] E. MAREC, *Inscriptions d'Hippone*, in «Libyca», 4, 1956, pp. 311-316, n. 4 = *AE* 1958, 144, r. 4 ss.: *testa[mento dedit illatis (?) HS] C mil. in die natali Mariae [--- Honora?]tianae uxoris suae flami[nicae ---]iae perpetuo decurio[nibus item curiis omnibus] et Augustalibus epula[to]ria*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 102, n. *252, che lascia incerta la data. Secondo il MAREC (*art. cit.*, p. 315) il documento non sarebbe posteriore al III secolo. Al «II-III sec.» lo attribuisce la BASSIGNANO, *Il flaminato*, p. 270, n. 4.

Il KOTULA non inseriva inzialmente questo testo nella sua lista, ma registrava la proposta di integrazione *curiis omnibus* dell'editore: v. *Curies municipales*, p. 34 nt. 63; lo accoglie, invece, in seguito: ID., *Les curies africaines: origine et composition. «Retractatio»*, in «Eos», 68, 1980, p. 141, n. 7 («fin II^{e} - moitié III^{e} siècle»).

[45] *CIL* VIII 26590 (= 1495), r. 6 ss.: *HS C mil. n. pollicitast ex quorum re[d]itu ludi scaenici et sportulae decurionibus darentur*; 26591 *b*, r. 6 ss.: *HS C mil. n. patriae suae donaverit ex [quorum red. dec.] utriusq. ordinis sportulae curiis e[pulum et universo] populo gymnasia praestentur lud[ique scaenici dentur]*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 102, n. 253: «193/205». Il KOTULA, *Curies municipales*, p. 38, n. 80, data la seconda delle due epigrafi (dove la città risulta municipio; non ancora nella prima) «depuis 205» (cfr. ID., *Curies africaines*, p. 141, n. 13); la BASSIGNANO, *Il flaminato*, p. 193, n. 22, è incerta: «ca. 205?; 205-261?»; v. anche *ibid.*, p. 198, n. 21-22 e nt. 374. Una data vicina al 205 mi sembra la più probabile. Sulla trasformazione di *Thugga* in municipio v., da ultimo, GASCOU, *La politique* (2), pp. 210-211.

[46] *CIL* VIII 11201 (= 924) + p. 2338 (= *ILS* 5494) (cfr. *ILTun.* 783), r. 2 ss.: *ex reditu HS XXII mil. quae testamento rei publ. dedit, septimo quoque anno statuam sibi poni ex HS III CC n. et epulationis nomine decurionibus sport. ⅄ V et curialib. ⅄ sexagenos VI k. Mai. die natali suo praestari iussit*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 102, n. *262: «post-180». Il KOTULA, *Curies municipales*, p. 34, n. 1, non offre indicazioni sulla data del documento (cfr. ID., *Curies africaines*, p. 141, n. 1).

[47] *CIL* VIII 24017, r. 6 ss.: *inter cetera quae rei p. testamento suo legavit, etiam curis singulis annuos ⅄ LXXV dedit ut natali eius in publico vescantur curiae universae*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 102, n. *254: «117/138»; inoltre KOTULA, *Curies municipales*, p. 38, n. 82; riguardo a *in publico vescantur*, v. *ibid.*, p. 114.

banchetto[48]; un altro personaggio della stessa città aveva elargito una somma alla *res curiae suae*, perché le rendite fossero utilizzate ogni anno allo stesso scopo[49]; un banchetto avrebbe dovuto essere organizzato annualmente dalla prima classe della curia *Augusta* di *Musti*, con gli interessi di un capitale, che una benefattrice le aveva donato già in vita[50].

In tutti questi casi, come si può osservare, si prevedeva che per le curie fossero allestiti dei banchetti, i quali, come ha notato il Kotula, rappresentano l'aspetto più conosciuto della vita sociale delle curie africane[51].

La somma, che *Martialis* aveva destinato a favore delle curie, era stata da lui lasciata alla *res publica* della sua città[52], che, evidentemente, l'avrebbe amministrata attraverso i propri magistrati. Anche nelle fondazioni di *Hippo Regius, Thugga* ed *Abthugni*, nelle quali le curie avrebbero dovuto usufruire delle elargizioni insieme ad altri gruppi sociali, avviene lo stesso[53]. Di solito, invece, quando le curie erano le uniche beneficiarie, erano esse stesse a ricevere ed amministrare i capitali, come a *Theveste*, dove sono attestati due casi, e a *Musti*[54]. Un esempio analogo a quello di Mactar si incontra solo ad *Uthina*, dove un testatore aveva lasciato il capitale alla *res publica* della città[55].

Il lascito di *Martialis* ammontava a 50.000 sesterzi. Questa somma è la più spesso attestata nelle fondazioni africane[56] e la maggior parte dei casi noti (3 su 4) riguarda liberalità a favore delle sole curie. La ritroviamo, infatti, in una delle due fondazioni da *Theveste* qui ricordate[57]

[48] *CIL* VIII 1887 e cfr. 16510 = *ILAlg.* I 3066, r. 8 ss.: *[summam] HS L̄ n. cur[iis donavit ut ex] usuris eius q[uodannis epularentur] nata[li suo]*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 103, n. 257 (data incerta); cfr. anche KOTULA, *Curies municipales*, p. 41, n. 24. Questa fondazione potrebbe essere testamentaria (cfr. nt. s.): v. *infra*, nt. 123.

[49] *CIL* VIII 1845 e cfr. 16501 (= *ILS* 6837) = *ILAlg.* I 3017, r. 2 ss.: *rei curiae suae donavit, set et ✕ sescentos quos praesentes intulit ex quorum usuris centesim. concuriales eius epulentur die natalis sui, qui est iduum Maiar.*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 103, n. 268: «post-180». Nessuna indicazione cronologica offre, invece, KOTULA, *Curies municipales*, p. 41, n. 22. Questa epigrafe, come quella alla nota prec., potrebbe riferirsi ad una fondazione testamentaria: v. *infra*, nt. 123.

[50] A. BESCHAOUCH, *Mustitana. Recueil des nouvelles inscriptions de Mustis, cité romaine de Tunisie*, I, Paris 1968, pp. 202-207, n. 20 = *AE* 1968, 588, r. 12 ss.: *[curi]ae honestiss. Aug. classi prime summam p[ecu]niae dignam ex cuius usuris annuis redac[tis] omnib. annis in perpetuum epularetur, t[ri]buit donoq. dedit*; invece, un banchetto per tutte le curie avrebbe dovuto essere offerto, dopo la sua morte, secondo le volontà della benefattrice, in occasione della dedica di una statua, da lei promessa in vita (v. r. 16 ss.) (a. 222-235). Un'altra epigrafe da *Musti* della stessa epoca documenta la divisione delle curie in classi (BESCHAOUCH, *op. cit.*, pp. 200-202, n. 19 = *AE* 1968, 593); cfr. *infra*, nt. 96.

A queste testimonianze relative alle curie potrebbe aggiungersi anche *ILAfr.* 58 (da *Hadrumetum*): v. *infra*, nt. 55.

[51] KOTULA, *Curies municipales*, p. 111 s. e nt. 21 (con testimonianze). Ai numerosi esempi già noti, si sono aggiunti, oltre ad *AE* 1968, 588, *AE* 1968, 591 (da *Musti*; per *CIL* VIII 16417 v. ora *AE* 1968, 609) ed *AE* 1975, 877 (da *Ureu*). L'epigrafe di *Martialis* e *ILAlg.* I 3066 (da *Theveste*; *supra*, nt. 48) sono citate da M. LE GLAY, *La vie religieuse à Lambèse d'après de nouveaux documents*, in «Ant. Afr.», 5, 1971, p. 135 e nt. 7, come esempi della partecipazione delle curie «aux banquets sacrés» (rientranti, perciò, nell'àmbito della loro attività religiosa).

[52] Cfr. *supra*, p. 271 e nt. 35. Sulla capacità delle città di ricevere legati e fedecommessi, v., soprattutto, B. ALBANESE, *Le persone nel diritto privato romano*, Palermo 1979, pp. 560-564 e nt. 42; D. JOHNSTON, *Munificence and Municipia: Bequests to Towns in Classical Roman Law*, in «JRS», 75, 1985, pp. 105-125 (in partic. 106-112); cfr. anche S. MROZEK, *Prix et rémunération dans l'Occident romain (31 av. n. è. - 250 de n. è.)*, Gdansk 1975, p. 110.

[53] V. *supra*, nel testo e ntt. 44-46. L'epigrafe di *Hippo Regius* (*AE* 1958, 144) è mutila e che il lascito fosse stato fatto alla città non risulta espressamente (forse tale menzione è perduta in lacuna ?), tuttavia ciò si può dedurre, oltre che dagli esempi analoghi, dalla r. 3 s. del testo, dove si dice *[ob insigne]m in cives amorem et ob honestissi[mam egregiamq]ue eius liberalitatem*, ecc..

[54] V. *supra*, nel testo e ntt. 48-50. In una delle due iscrizioni da *Theveste* (nt. 49) si fa riferimento alla *res curiae*. Sull'organizzazione finanziaria delle curie in Africa, v. KOTULA, *Curies municipales*, pp. 73-74 e ntt. 84-86, p. 68 s. (inoltre *infra*, p. 289 e nt. 129); sui lasciti alle curie, v. *ibid.*, p. 74 (e nt. 86, per l'interessante richiamo ad *AE* 1955, 126 (da *Simitthus*), in cui un testatore dice espressamente *testamento meo legatum dedi: curiae Germanicae do lego*, ecc.; cfr. *infra*, nt. 89).

[55] Cfr. *supra*, nel testo e nt. 47. Un altro caso potrebbe essere attestato in un'epigrafe da *Hadrumetum* (*AE* 1915, 78 = *ILAfr.* 58), se la menzione delle curie deve essere restituita nella parte finale del documento (rr. 6-8): *HS XI rei publicae donaverit ex cuius summae usuris quinsto* (sic) *qu[oque an]no semper uni[versis ---]*: v. già DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 94, n. 264 (*univ[ersis curiis ? epulum*) e p. 155, *ad* n. (in cui propone o «universis civibus» (o «universo populo») o «universis curiis») e cfr. p. 73 (al riguardo cfr. KOTULA, *Curies municipales*, p. 43 nt. 84); v., inoltre, DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 118, *ad* n. 264. Che la fondazione fosse a favore delle curie pensa anche J.L. RAMIREZ SADABA, *Gastos suntuarios y recursos económicos de los grupos sociales del Africa romana*, Oviedo 1981, p. 33 nt. 21 e cfr. p. 19. V. anche *infra*, nt. 83.

[56] V. DUNCAN-JONES, *Economy*², pp. 102-103, nn. 248-269. Oltre che a Mactar (n. 255), v. nn. *254 (*Uthina*: 50.000-60.000), 256 (*Sufes*), 257 (*Theveste*). La somma più alta è quella della fondazione alimentare di *Sicca*, 1.300.000 sesterzi (n. *248) (cfr. M. CHRISTOL-A. MAGIONCALDA, *La fondazione di P. Licinio Papiriano da Sicca Veneria (CIL VIII 1641). Nota preliminare*, in «*L'Africa romana. Atti dell'VIII convegno di studio, Cagliari, 14-16 dicembre 1990*», a cura di A. MASTINO, Sassari 1991, p. 323); seguono: 1.000.000 di sesterzi ad *Oea* (n. *249), 250.000 a *Theveste* (n. *250), 200.000 a *Thisi* (n. *251), 100.000 a *Hippo Regius* e *Thugga* (nn. *252, 253); inoltre; 40.000? ad *Auzia* e a *Siagu* (nn. *258, *259), 25.000 a *Thugga* (nn. 260, *261), 22.000 ad *Abthugni* (n. *262), 12.000 a *Gor* (n. *263), 11.000 a *Hadrumetum* (n. 264), 10.000 ad *Uchi Maius* (n. *265), 4.000 a *Gor* (nn. 266, 267), 2.400 a *Theveste* (n. 268), 2.000? a *Musti* (n. 269). Di altre fondazioni, invece, il capitale non è noto: v. DUNCAN-JONES, *op. cit.*, p. 80 nt. 6 (fra esse quella da *Musti*, *AE* 1968, 588 (*supra*, nt. 50 e cfr. nt. s.), dove si dice solo *summam pecuniae dignam*: v. BESCHAOUCH, *Mustitana*, I, p. 205 s.).

[57] *Supra*, p. nel testo e nt. 48. L'altra (*supra*, nt. 49), di 600 denarii (= 2.400 sesterzi), la più piccola fondazione africana, il cui capitale sia sicuro, era invece, a favore di una sola curia. Più piccola ancora doveva essere, secondo il DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 81, quella da *Musti* (*supra*, nt. 50) a favore di una sola classe di una curia.

e si può calcolare che fosse di 50.000/60.000 sesterzi quella di *Uthina*[58]. Di 100.000 sesterzi erano, invece, le fondazioni di *Hippo Regius* e *Thugga*: però, come si è visto, le rendite andavano a beneficio non solo delle curie, ma anche dei decurioni e degli Augustali, nel primo caso, dei decurioni e del popolo, nel secondo[59]. Perciò, il confronto con le testimonianze da *Theveste* e da *Uthina* permette di pensare che l'ammontare della liberalità di *Martialis* rientrasse nella consuetudine[60].

Non sappiamo a quale interesse doveva essere impiegato il capitale, infatti questo particolare, che anche per le altre fondazioni africane risulta solo in casi rari[61], nell'iscrizione di Mactar è omesso. Si può pensare al 5% o 6%, tassi che, se guardiamo la documentazione proveniente soprattutto dall'Italia, per le somme medie e alte sono i più comuni[62]. La prima ipotesi è forse più probabile, se si considera che il 6% in Africa si incontra per un capitale di 4.000 sesterzi[63]. Quindi, per l'*epulaticium* previsto a loro favore da *Martialis*, le curie avrebbero usufruito ogni anno di 2.500 sesterzi. Su questa base, seppure in via ipotetica, si può calcolare quanto doveva costare il banchetto per ogni curia. Infatti, grazie al fortunato ritrovamento di un'altra epigrafe da Mactar, della quale, tempo fa, ha dato notizia il Picard[64] e, per quanto mi risulta, tuttora inedita, sappiamo che le curie, il cui numero nelle città africane non era fisso, a *Mactaris* erano 10[65]. Il documento, una dedica di età severiana in onore della famiglia imperiale, commemorante la costruzione di un edificio, presenta anche un particolare interesse, perché ricorda che, in quell'occasione, ogni curia aveva ricevuto da un benefattore un'elargizione di 2 *aurei* (= 200 sesterzi), a titolo di *epulaticium*[66]. Dunque, poiché a Mactar vi erano 10 curie, il banchetto, che *Martialis* aveva istituito in memoria del fratello, aveva per ognuna di esse un valore presumibile

[58] *Supra*, p. 273 e nt. 47 e v. *infra*, p. 278 e nt. 70. In questo caso l'epigrafe non indica l'intero capitale ma la quota annua spettante ad ogni curia.

[59] *Supra*, p. 273 e ntt. 44, 45. Per un calcolo (del tutto ipotetico) di quanto sarebbe toccato alle curie, v. *infra*, nt. 83. Particolare è la fondazione di *Abthugni* (*supra*, p. 273 e nt. 46), della quale erano beneficiari i decurioni e le curie: in essa il capitale ammontava a 22.000 sesterzi e le rendite dovevano essere distribuite ogni 7 anni (anziché annualmente, come di consueto): v. *infra*, nt. 101, per il calcolo delle rendite, che, probabilmente, spettavano alle curie.

[60] Un altro caso analogo potrebbe essere quello della fondazione di *Hadrumetum*, se, come si è ipotizzato (*supra*, nt. 55), era destinata alle curie. Poiché, infatti, essa ammontava a 11.000 sesterzi e poiché le distribuzioni dovevano avvenire *quinto quoque anno*, il DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 118, *ad* n. 264, osserva che questo capitale «is comparable with a normal capital of HS 55,000-44,000» (secondo lo studioso, sarebbe anche possibile che, previa una rilettura dell'epigrafe, la vera cifra fosse « $\overline{XL}$ », ossia 40.000 sesterzi).

[61] *CIL* VIII 1641, cfr. pp. 1523, 2707 (= *ILS* 6818) = *I. Bardo* 367 (*b*) (da *Sicca*), r. 4 s.: *ut ex usuris eius summae quincuncibus* (5%); *CIL* VIII 12421, cfr. p. 2432 (= *ILS* 5071) (cfr. *ILTun.* 766) (da *Gor*), r. 6 s.: *ut ex eius summae* (scil. 4.000 sesterzi) *reditum* (sic) *id est usurae* ✠ *LX* (il tasso, è, dunque, del 6%); *CIL* VIII 1845, cfr. 16501 (= *ILS* 6837) = *ILAlg.* I 3017 (da *Theveste*), r. 5 s.: *ex quorum usuris centesim.* (12%) (cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², pp. 102-103, nn. *248, 267, 268; v., inoltre, pp. 81, 135). Il tasso era probabilmente del 5% anche nella fondazione di *Abthugni*: v. *infra*, nt. 101. Lo stesso sarebbe anche ad *Auzia*: DUNCAN-JONES, *op. cit.*, p. 116 s., *ad* n. 258 (e, in precedenza, ID., *Costs*, p. 62 nt. 44, dove proponeva il 5% anche per la fondazione da *Theveste* n. *250). Che l'interesse fosse del 6% ad *Hadrumetum* dice A. BOURGAREL-MUSSO, *Recherches économiques sur l'Afrique romaine*, in «R. Afr.», 75, 1934, p. 408, del 5% a p. 518.

[62] V. DUNCAN-JONES, *Economy*², pp. 133-136, in partic. 134-135. Il 12% si trova generalmente per i piccoli capitali. Il massimo attestato è del 15%, del quale resta un solo esempio, per un capitale minimo: v. DUNCAN-JONES, *op. cit.*, pp. 134, 135 (tabella).

[63] Cfr. *supra*, nt. 61. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 104, n. 275 (= 255) (e cfr. ID., *Costs*, p. 62 e nt. 44). Anche il RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 33 s. nt. 22, si attiene al 5% (seguendo il Duncan-Jones).

[64] V. *infra*, nt. 66.

[65] Generalmente ne sono attestate fino a 10 o 11: 10, oltre che a *Mactaris*, ad *Althiburos* e a *Lambaesis* (*CIL* VIII 16472; *CIL* VIII, p. 283), 11 a *Thuburbo Maius*, a *Lepcis Magna* (*ILTun.* 728; *IRTrip.*, p. 263 (index ix) e cfr. *AE* 1950, 162) e, a quanto sembra, a *Theveste* (v. G.-CH. PICARD, *Isaona*, in «R. Afr.», 100, 1956, p. 310 s. e nt. 34, in base a *ILAlg.* I 3097); almeno 10 erano a *Mopth...* (*AE* 1942-43, 58). V. DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 73 (cfr. ID., *Wealth*, p. 171); ID., *Economy*², p. 282 e nt. 5 e cfr. p. 281, il quale pensa che il numero standard per città fosse di 10 o 11 curie. Al riguardo v., inoltre, KOTULA, *Curies municipales*, in partic. p. 63 s. (ivi, nt. 45, dubbi sul numero di 11 curie a *Theveste*) e p. 67 (cfr. pp. 34, 35 nt. 66, 37, 39, 42); M. TORELLI, *Le Curiae di Leptis Magna*, in «QAL», 6, 1971, pp. 105-111 (ivi anche per le curie di Lambesi); T. KOTULA, *Nouvelles observations sur les «portes» de Thugga et sur les curies municipales en Afrique romaine*, in «Klio», 54, 1972, p. 236 s. e nt. 34 (a proposito di *Mopth...*); GASCOU, *La politique* (1), p. 59 e nt. 3 e p. 153; KOTULA, *Curies africaines*, p. 140; da ultimo, infine, F. JACQUES, *Quelques problèmes d'histoire municipale à la lumière de la lex Irnitana*, in «*L'Afrique dans l'Occident romain (Ier siècle av. J.-C. - IVe siècle ap. J.-C.). Actes du colloque... (Rome, 3-5 décembre 1987)*», Rome 1990, pp. 391-394 e nt. 39 (in partic., per le curie di *Lepcis Magna* e *Lambaesis*, che inizialmente sarebbero state 9, v. pp. 392-393 e cfr. p. 397).

Probabilmente erano 10 le curie di *Abthugni* e, forse (è solo un'ipotesi), 11 quelle di *Hadrumetum*: *infra*, ntt. 101, 83.

[66] V. G.-CH. PICARD, *Les fouilles de Mactar (Tunisie) 1970-1973*, in «CRAI», 1974, p. 23, che non riporta il testo dell'iscrizione; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 378, «Supplementary Notes» (e cfr. p. 381); M'CHAREK, *Aspects*, p. 219 (e cfr. p. 220); MASTINO, *La ricerca*, p. 109 nt. 234 (altri atti di evergetismo a Mactar: M'CHAREK, *op. cit.*, pp. 219-221 (cfr. pp. 123-127, *passim*); cfr. MASTINO, *cit.*). Per la sportula in *aurei* v. anche *infra*, nt. 87. Per altre iscrizioni di *Mactaris* menzionanti le curie, v. KOTULA, *Curies municipales*, p. 35: oltre a *CIL* VIII 11813 (attribuita al 180-192: ma v. *infra*, nella nota), *CIL* VIII 629 e 11814, di data incerta (riguardo alla prima, v. M'CHAREK, *Aspects*, p. 126, che la assegna alla prima metà del III secolo) e *AE* 1960, 115, per la quale il Kotula indica dubitativamente l'età dei Severi (cfr. anche ID., *Curies africaines*, p. 142) (non ritengo improbabile che le curie fossero menzionate anche in *CIL* VIII 11815: v. *infra*, nt. 128). Allo stato attuale della documentazione, le curie di *Mactaris* non sono attestate, dunque, con sicurezza, che a partire dall'età severiana, dopo l'elevazione della città allo *status* coloniale (quando è databile anche l'epigrafe di *Martialis*: cfr. *supra*, p. 271).

di 250 sesterzi[67], leggermente superiore al prezzo di quello offerto dall'altro personaggio.

Altre iscrizioni permettono di fare dei confronti su quello che poteva essere il costo di un banchetto per ogni curia[68]. Talora esso viene espressamente indicato. È questo il caso dell'epigrafe riguardante la fondazione di *Uthina*[69], dalla quale risulta la somma, che ogni curia doveva ricevere allo scopo: 75 denarii (= 300 sesterzi) annui, che corrispondono, evidentemente, alle rendite suddivise[70]. Analogamente, per la fondazione di *Abthugni*[71], l'epigrafe precisa le quote spettanti ogni 7 anni, *epulationis nomine*[72], ad ogni decurione e alle singole curie[73]: per ognuna di esse la somma era di 60 denarii (= 240 sesterzi)[74]. Anche nella fondazione di *Theveste*, che era stata istituita a favore di una sola curia[75], si può calcolare il prezzo del banchetto periodico: il capitale di

[67] Ad un valore di 250 sesterzi pensava già DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 96, n. 275 (= 255) ed *Economy*², p. 104, n. 275 (= 255) e p. 281, nell'ipotesi che l'interesse fosse del 5% e 10 il numero delle curie; v. anche RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 33 nt. 22 e cfr. p. 19.

[68] Nonostante siano innumerevoli le epigrafi, che ricordano l'offerta di *epula* alle curie, solo in pochi casi, quasi tutti relativi a fondazioni, si trovano indicazioni riguardanti il prezzo.

[69] *Supra*, p. 273 e nt. 47.

[70] Cfr. *supra*, nt. 58. Cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 104, n. 272 (= 254) e pp. 82, 117 (*ad* n. 262), 281; RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 19. Nell'ipotesi che le curie fossero 10 e l'interesse del 5-6%, il capitale ammonterebbe a 60.000-50.000 sesterzi: cfr. DUNCAN-JONES, *op. cit.*, p. 102, n. *254.

[71] *Supra*, p. 273 e nt. 46.

[72] Per espressioni di questo tipo v. anche, ad es., *CIL* X 6328 (= *ILS* 6278) = *FIRA* III 55 *d*, r. 3: *alimentorum nomine* (fondazione da *Tarracina*); *CIL* IX 23 (= *ILS* 6472), r. 9 s.: *viscerationis nomine* (fondazione da *Rudiae*). Sull'uso di *nomine* nel senso di *pro, causa*, J.N. ADAMS, *The Latinity of C. Novius Eunus*, in «ZPE», 82, 1990, p. 244 s..

[73] Sul termine *curialibus* (r. 10 dell'iscrizione), v. nt. s..

[74] Cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 104, n. 276 e pp. 82, 281; RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 19. Alla r. 10 s. del documento si dice: *curialib. X sexagenos.* I 60 denarii dovevano essere la quota destinata ad ogni curia e non ad ogni curiale (perciò, secondo il DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 114, *ad* n. 262 (seguito da KOTULA, *Curies municipales*, p. 34 nt. 60) ed *op. cit.*, p. 117, *ad* n., il testo dell'epigrafe dovrebbe essere emendato in «*curiis*»). Infatti, una sportula *pro capite* di 240 sesterzi, oltre ad essere, di per sé, troppo alta, non è verosimile, dato che per i decurioni, i quali di norma nelle distribuzioni ricevevano quote più elevate, era prevista, invece, una sportula di 5 denarii (= 20 sesterzi) ciascuno! L'attribuzione di 240 sesterzi ad ogni curia (non ad ogni membro) permette, inoltre, di far tornare i conti (v. *infra*, nt. 101). C'è anche da osservare che non sono attestati casi, in cui le quote spettanti alle curie siano indicate per persona (al riguardo cfr. *infra*, p. 283 e nt. 99).

[75] *Supra*, p. 274 e nt. 49.

600 denarii (= 2.400 sesterzi)[76], al 12% di interesse[77], avrebbe reso, infatti, annualmente, 72 denarii (= 288 sesterzi)[78]. L'altra fondazione da *Theveste*, della quale dovevano beneficiare, invece, tutte le curie della città[79], presenta un caso analogo a quello di *Mactaris*: conosciamo, infatti, solo l'ammontare del capitale, anch'esso di 50.000 sesterzi[80]. Il prezzo del banchetto per ogni curia, perciò, si può solo presumere. Al tasso del 5%, come si è ipotizzato per la fondazione da *Mactaris*[81], le rendite annuali sarebbero state di 2.500 sesterzi e, se le curie erano 11[82], per ciascuna il valore del banchetto sarebbe stato di 225 sesterzi (con un residuo di 25)[83]. Ben più alto rispetto agli altri era il prezzo dell'*epulum*, che un ignoto benefattore aveva offerto alle curie in occasione della dedica di un edificio, come attesta un'epigrafe giunta da una sconosciuta località della Proconsolare (oggi Zawiet-el-Laâla):

[76] Al riguardo, *supra*, nt. 57. Il capitale è qui indicato in denarii, anziché in sesterzi, come avviene solitamente (cfr. S. MROZEK, *Les espèces monétaires dans les inscriptions latines du Haut-Empire romain*, in «Les dévaluations à Rome», Rome 1978, p. 82).

[77] Cfr. *supra*, nt. 61.

[78] Cfr. DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 95, n. 273 e p. 74; KOTULA, *Curies municipales*, pp. 62 s., 117; DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 104, n. 273-4 (= 268) e p. 117; RAMIREZ SADABA, *Gastos*, pp. 19, 25.

[79] *Supra*, p. 273 s. e nt. 48.

[80] Cfr. *supra*, p. 275.

[81] Cfr. *supra*, p. 276 e nt. 63.

[82] Per questo numero v. PICARD e DUNCAN-JONES (dubbi, invece, del KOTULA): *supra*, nt. 65.

[83] Cfr. DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 96, n. 277 (= 257); ID., *Economy*², p. 104, n. 277 (= 257) e p. 117; RAMIREZ SADABA, *Gastos*, pp. 19, 25. Invece, P. QUONIAM, *Inscriptions latines de la region de Souk el Arba et Souk el Khemis*, in «Karthago», IV, 1953, p. 146 nt. 19, calcolava un costo di 300 sesterzi per curia, nell'ipotesi che le curie fossero 10 e il tasso del 6%; cfr. KOTULA, *Curies municipales*, p. 63 nt. 41 e p. 117.

A *Hadrumentum*, il capitale di 11.000 sesterzi farebbe pensare che, se la fondazione era destinata alle curie (v. *supra*, nt. 55), il loro numero fosse di 11 (v. già DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 73 e p. 115, *ad* n. 264). Al 5% annuo, le rendite quinquennali sarebbero state di 2.750 sesterzi e il prezzo di un banchetto per curia di 250 sesterzi (v. DUNCAN-JONES, *art. cit.*, p. 94, n. 264, p. 115, *ad* n. e p. 96, n. 274; RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 33 nt. 21 e cfr. p. 19); al 6% il costo sarebbe di 300 sesterzi.

Per le fondazioni di *Hippo Regius* e *Thugga* (*supra*, p. 276 e nt. 59) anche se, come è probabile, gli interessi dovevano ammontare ogni anno a 5.000 sesterzi, non sappiamo quanto spettasse alle varie categorie di beneficiari, tra le quali le curie: cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 104, nn. 270 (= 252) (*Hippo Regius*), 278, 285 e p. 106, n. 315 (= 253) (*Thugga*). I calcoli del RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 33 nt. 21 (cfr. p. 19), su come avrebbero potuto essere distribuite le rendite (*Hippo Regius*: 2.000 s. ai decurioni, 2.500 alle curie, 500 agli Augustali; *Thugga*: 1.250 s. ai decurioni, 2.500 alle curie, 1.000 per i *ludi* e 250 per i *gymnasia*) restano teorici.

ammontava, infatti, a 5.000 sesterzi[84]. Nell'ipotesi che le curie fossero 10, il valore per ognuna di esse sarebbe stato di 500 sesterzi (= 125 denarii)[85].

In altri casi, poi, le epigrafi ci informano sull'ammontare delle sportule elargite alle curie in diverse occasioni, senza che si parli di banchetti. Così a *Thuburbo Maius*, dove, per la dedica di un portico, ogni decurione aveva ricevuto da alcuni benefattori 1 denario (= 4 sesterzi) e ogni curia 50 denarii (= 200 sesterzi)[86] o a *Verecunda*, dove, in occasione del suo flaminato, un personaggio aveva distribuito *sportulae duplae* ai decurioni e 120 sesterzi (= 30 denarii) alle singole curie[87]. In questi esempi, tuttavia, non sappiamo se le sportule elargite fossero l'equivalente del prezzo di un banchetto[88].

Dunque, se ci atteniamo ai valori sicuri e a quelli per lo meno probabili, il prezzo di un *epulum* per curia nei casi più spesso documentati varia da 200 a 300 sesterzi (= da 50 a 75 denarii)[89] e si può osservare che tali valori restano pressoché costanti dal II secolo fino all'età severiana[90]. Un valore come quello attestato a Zawiet-el-Laâla[91] è, probabilmente, eccezionale[92]. Perciò, si può ritenere che nella fondazione di *Martialis* il costo per ogni curia dell'*epulaticium* annuale rientrasse nella norma.

[84] *CIL* VIII 12434, cfr. p. 2434, r. 5 s.: *epulum universis curis e[x SS] $\overline{V}$ n. prebuit*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 104, n. 271: «post 200» (cfr. p. 82). Il KOTULA, *Curies municipales*, p. 38, n. 94, lascia incerta la data.

[85] V. DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 95, n. 271 e p. 63; KOTULA, *Curies municipales*, p. 117 (benché egli definisca «risqué» il principio di dividere per 10); DUNCAN-JONES, *Economy*², pp. 82, 281). Sul valore di questo banchetto v. anche *infra*, p. 281 e nt. 92.

[86] *ILAfr.* 271, fr. *n* ss.: *decurionibus denarios singulos et curis singulis denarios quinquagenos dederunt*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 106, n. 308: «225» (ID., *Costs*, p. 99, n. 308) (la stessa data, ma con un dubbio, come in *ILAfr.*, in KOTULA, *Curies municipales*, p. 37, n. 72); inoltre, RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 19. Su questa epigrafe v. anche *infra*, p. 284 e nt. 107.

[87] *CIL* VIII 4202, r. 14 ss.: *et condecurionibus sportulas duplas et curiis sing. HS CXX n.*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 106, n. 311: 213 d.C.; *ibid.*, p. 116, *ad* n. 109 (su *Verecunda, vicus* della *Numidia*, pp. 70, 71 (cfr. ID., *Costs*, p. 110 nt. 127); v. anche KOTULA, *Curies municipales*, p. 46; recentemente GASCOU, *La politique* (2), p. 200 s.); v., inoltre, RAMIREZ SADABA, *Gastos*, pp. 19, 20 e nt. 24 (p. 34) e p. 25. Su questa epigrafe v. anche *infra*, p. 20 s. e nt. 110.

Un caso particolare, che suscita delle perplessità, si incontra a *Theveste*, dove le curie e gli Augustali avevano eretto una statua in onore di un personaggio ed egli, *remunerandi causa*, aveva elargito sportule a diverse categorie di persone, fra le quali, appunto, le curie: *CIL* VIII 16556 (= *ILS* 6839) = *ILAlg.* I 3064 B, r. 4 ss.: *sportul. decurionib. et lib. Caes. n. itemq. forensibus et amicis curiis quoque et Augustalibus aureos binos et populo vinum dedit et ludos edidit* (cfr. *ILAlg.* I 3071, r. 4 s.); cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 106, n. 309 (cfr. ID., *Costs*, p. 99, n. 309 e p. 111 nt. 147): «200 to each group (?)» (per la datazione, che il Duncan-Jones lascia incerta, il KOTULA, *Curies municipales*, p. 41, n. 29, indica «fin du II-e, début du III-e s.»; cfr. ID., *Curies africaines*, p. 142, n. 7; sulla sportula in *aurei*, DUNCAN-JONES, *art. cit.*, p. 111 nt. 147; inoltre, MROZEK, *Les espèces*, p. 84). Ci si può chiedere se gli *aurei bini* non riguardassero, invece, solo l'ammontare delle sportule per ciascuna delle curie e per gli Augustali: di questo parere sembra anche il KOTULA, *op. cit.*, p. 115 nt. 34; analogamente, il RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 19, include questa donazione solo nella lista relativa alle curie (non in quella per i decurioni), indicando i 200 sesterzi come sportula per ognuna. Invece, secondo la BOURGAREL-MUSSO, *Recherches*, p. 371, 2 *aurei* sarebbero stati donati addirittura a ciascuno dei beneficiari indicati nell'epigrafe. Sulla menzione delle curie e degli Augustali a *Theveste*, v. L. LESCHI, *Une famille thévestine au II^e siècle de notre ère*, in *Cinquantenaire de la Faculté des Lettres d'Alger (1881-1931)*, Alger 1932, p. 302 s. (= ID., *Études d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines*, Paris 1957, p. 121); cfr. KOTULA, *art. cit.*, p. 143.

[88] Che le sportule fossero distribuite «en équivalent de repas» pensa il KOTULA, *Curies municipales*, p. 110 e nt. 17 (e v., in precedenza, BOURGAREL-MUSSO, *Recherches*, p. 370 s.). V. anche RAMIREZ SADABA, *Gastos*, pp. 19 e 33 nt. 21, che include le sportule tra i banchetti.

Da altre iscrizioni risulta che le sportule erano state distribuite in aggiunta a banchetti. V. a *Thagaste*, dove, per la dedica di una statua a lui eretta, un generoso e ricco benefattore, che viene definito *singularis fidei, bonitatis, munificentiae vir*, aveva elargito, oltre al resto, ben 500 denarii (= 2.000 sesterzi) ad ogni curia: *CIL* VIII 5146 e p. 1634 = *ILAlg.* I 876, r. 16 ss.: *et curiis, praeter epulas vini e[t] ludum, ✠ quingeno[s]*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 106, n. 307: «post-180»; *ibid.*, p. 118, *ad* n. (ID., *Costs*, p. 99, n. 307). Il KOTULA, *Curies municipales*, p. 37, n. 68 e nt. 70, attribuisce questo testo alla «1ère moitié du III-e s. ?»; v. anche il commento all'iscrizione, *ibid.*, p. 107 s.. Erroneamente il RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 19, indica «200» sesterzi per ogni curia. Su questa epigrafe v., inoltre, *infra*, nt. 111. Di gran lunga più modeste (20 denarii = 80 sesterzi) erano state, invece, le sportule distribuite in aggiunta ai banchetti, di cui parla un'iscrizione da *Thamugadi*: *AE* 1954, 154, r. 3 s.: *[decurionibu]s et curiis item dendro[phoris] epulis distributis denarios XX [dedit]*; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 106, n. 312: «post-180» (ID., *Costs*, p. 99, n. 312, lasciava la data incerta; KOTULA, *Curies municipales*, p. 40, n. 17: «III-e s.»; cfr. ID., *Curies africaines*, p. 142, n. 2); lo studioso non comprende i decurioni nella distribuzione.

[89] Al riguardo, cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², pp. 82, 281 (in precedenza, ID., *Costs*, p. 73; KOTULA, *Curies municipales*, p. 63; PICARD, in «CRAI», 1974, p. 23 nt. 3); RAMIREZ SADABA, *Gastos*, pp. 20, 146. Di 50 denarii (= 200 sesterzi) per curia sarebbe stato il costo della *parentatio*, che due curie di *Simitthus* dovevano celebrare annualmente, per almeno 5 anni, in memoria di un testatore, il quale aveva legato a ciascuna di esse, a tale scopo, una somma di 250 denarii (= 1.000 sesterzi): *AE* 1955, 126, r. 3 ss.: *testamento meo legatum dedi: curiae Germanicae do lego ✠ CCL, curiae Martiae do lego ✠ CCL; a vobis curiales optimi peto fideique vestre committo uti mihi quodannos* (sic) *in annos singulos non minus quinques* (sic) *parentetis*: v. QUONIAM, *Inscriptions* (*cit. supra*, nt. 83), p. 144 s., n. 18; KOTULA, *op. cit.*, p. 36, n. 54 («2ème moitié du III-e s. ?», seguendo l'editore), pp. 63, 117, 124 s. e nt. 60 e cfr. p. 81; cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 108, n. *344 (ID., *Costs*, p. 103, n. *344) (lascia incerta la data).

[90] V. anche RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 20; inoltre (in tema di inflazione), MROZEK, *Prix*, p. 101 s., 111 ss. e cfr. 124.

[91] *Supra*, nel testo e ntt. 84, 85.

[92] Come tale, il RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 34 nt. 22, non lo include nella sua lista. Di prezzo inflazionato parla il DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 82; v. anche ID., *Costs*, p. 63.

Sarebbe anche interessante calcolare quanto costasse il banchetto per ognuno dei *curiales*, al fine di valutare meglio l'entità delle elargizioni. Su questo punto, però, sussistono maggiori dubbi: a *Mactaris*, come altrove, non conosciamo, infatti, quanti membri avesse ogni curia. L'unica informazione pervenutaci riguarda, come è noto, la curia *Commodiana* di Timgad, per la quale un'epigrafe del 211/2 tramanda una lista con i nomi di 52 curiali[93]. Non sappiamo, però, se le curie avessero dappertutto la stessa consistenza numerica e tra gli studiosi le opinioni sono discordi[94]. Secondo il Duncan-Jones, la relativa uniformità attestata nel valore dei banchetti farebbe ritenere che il numero dei componenti per curia non variasse molto da città a città e dopo aver pensato, in un primo tempo, che fossero 100[95], alla luce dell'iscrizione da Timgad, ha modificato la sua opinione, sostenendo che il numero documentato per la curia *Commodiana* non sarebbe, probabilmente, molto lontano da quello dei membri di ogni curia nelle altre città africane, che egli valuta, perciò, dalle 50 alle 60 persone[96]. Diversamente dal Duncan-Jones, il Ramirez

[93] L. LESCHI, *Découvertes récentes à Timgad: Aqua Septimiana Felix*, in «CRAI», 1947, p. 95 (= ID., *Études*, p. 243 s.), ne segnala la scoperta; M. LE GLAY, in «BCTH», n. s., 6, 1970 [1971], p. 187 s., ne illustra brevemente il contenuto e la pubblicherà dieci anni più tardi: ID., *Les curiales de la curia Commodiana de Timgad*, in «Epigraphica», 42, 1980, pp. 93-118 (= *AE* 1982, 958). Sul documento, prima della pubblicazione, v. osservazioni di KOTULA, *Curies*, p. 65 s.; DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 115 («Addendum»); J. GASCOU, *Les curies africaines: origine punique ou italienne ?*, in «Ant. Afr.», 10, 1976, p. 46; DUNCAN-JONES, *Economy*² (= *Economy*¹), p. 281, dove non cita ancora l'articolo, in cui è pubblicata l'iscrizione, ma v. *ibid.*, p. 381 s. («Supplementary Notes»). Di recente, JACQUES: *infra*, nt. 98.

[94] Ciò si collega alla spinosa e sempre dibattuta questione del reclutamento delle curie africane: corpi elitari, comprendenti solo una parte dei cittadini, o no ? Per maggiori particolari, v. DUNCAN-JONES, *Economy*², pp. 278-280; ivi, bibl. pp. 278 nt. 4, 381; inoltre, BESCHAOUCH, *Mustitana*, I, p. 153 s.; J. PEYRAS-L. MAURIN, *Ureu. Municipium Uruensium. Recherches archéologiques et épigraphiques dans une cité romaine inédite d'Afrique proconsulaire*, Paris 1974, p. 30 s.; GASCOU, *Les curies*, pp. 46-47 e nt. 1; LE GLAY, *Les curiales*, p. 115 s.; RAMIREZ SADABA, *Gastos*, pp. 21-27; JACQUES, *Quelques problèmes*, pp. 394-401 (a nt. 47 riferimenti agli Autori) e cfr. p. 391. Il problema è complicato dal fatto che è difficile valutare la proporzione fra i cittadini e l'intera popolazione e l'entità numerica della popolazione stessa delle città.

[95] DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 73 s. (su *ILAfr.* 271, da *Thuburbo Maius*, *ibid.*, p. 74 e nt. 83, v. *infra*, nt. 107).

[96] DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 115, «Addendum»; ID., *Wealth*, p. 171 e nt. 81; ID., *Economy*², p. 281 s. V. anche KOTULA, *Curies municipales*, pp. 64-67 (il quale arriva alla conclusione che le curie «comptaient plutôt quelques dizaines de membres et rarement cent ou même davantage»: p. 66) e cfr. p. 117 s.; LE GLAY, *Les curiales*, p. 115 s. e nt. 87; KOTULA, *Curies africaines*, p. 140.

Secondo il DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 282, a *Musti* (dove un'epigrafe menziona la terza classe della curia *Augusta*: *AE* 1968, 593; cfr. *supra*, nt. 50) le curie avevano forse 3 classi di 20 membri ciascuna. Sulla divisione delle curie in *classes* v., inoltre, BESCHAOUCH, *Mustitana*, I, p. 153 s.; KOTULA, *Nouvelles observations*, pp. 233-235; GASCOU, *Les curies*, p. 47 s.; KOTULA, *Curies africaines*, p. 146 e nt. 40 (ivi altra bibl.); RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 22.

Sadaba ha mantenuto a 100 (o più) il numero di componenti per curia[97]. A sua volta, lo Jacques ha sostenuto, da ultimo, contro il parere dello studioso inglese, che i membri di ogni curia fossero per lo meno il doppio di quelli da lui ipotizzati (anche da un numero di almeno 120 a più di 150)[98]. Il problema resta imbarazzante e di non facile soluzione.

C'è da rilevare, inoltre, che, nel caso delle curie, le epigrafi (a differenza di quanto avviene per i decurioni) non offrono mai indicazioni di quote di denaro *pro capite*, ma sempre collettivamente[99] e non si ha, perciò, alcuna testimonianza diretta del valore di un banchetto (o di una sportula) per un singolo curiale[100].

Qualche punto di riferimento può offrire l'epigrafe riguardante la fondazione di *Abthugni*, dalla quale risulta che ai decurioni dovevano essere distribuiti 5 denarii (= 20 sesterzi) a testa e 60 denarii (= 240 sesterzi) ad ogni curia, per banchetti[101]. Poiché i decurioni erano una clas-

[97] RAMIREZ SADABA, *Gastos*, pp. 21 ss. (dove attribuisce 60 membri alla curia *Commodiana*, sic), in partic. 25, 27 e 36 nt. 50.

[98] JACQUES, *Quelques problèmes*, pp. 395 s. e cfr. p. 398. Egli pensa, diversamente dal Duncan-Jones, favorevole all'ipotesi del reclutamento elitario delle curie (dei «clubs of limited size»), che esse raggruppassero tutti i cittadini maschi adulti e che potessero raggiungere «sans difficulté» un totale di 1300-1700 persone (cfr. *infra*, nt. 105) ed anche molte di più (v. *infra*, ntt. 107, 111), pur puntualizzando che i valori da lui presunti devono essere considerati molto approssimativi. Anche il numero di posti riservato alle curie nell'anfiteatro di Lambesi (come hanno evidenziato J.-CL. GOLVIN-M. JANON, *L'amphithéâtre de Lambèse (Numidie) d'après des documents anciens*, in «BCTH», n.s., 12-14, 1976-1978 [1980], pp. 183-186, in partic. 186 (cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 382) e J. KOLENDO, *La répartition des places aux spectacles et la stratification sociale dans l'Empire Romain. À propos des inscriptions sur les gradins des amphithéâtres et théâtres*, in «Ktema», 6, 1981, pp. 308-309) autorizzerebbe l'ipotesi di un numero più alto — da 200 a 400 — di membri per curia (e variabile da una curia all'altra): JACQUES, *art. cit.*, p. 396 e nt. 40. Secondo lo studioso, inoltre, sarebbe poco probabile che, anche al momento della loro organizzazione, le curie fossero composte da un identico numero di persone: il caso della curia *Commodiana* di Timgad (v. p. 397 s. e nt. 55 e cfr. p. 401) sarebbe indicativo. Egli ritiene, infatti, che, al momento in cui venne istituita, essa contasse probabilmente, un numero di membri inferiore a quello delle altre curie già esistenti nella città.

[99] V. *supra*, ntt. 46 (e 74, per il termine *curialibus*), 47-50, 84, 86-89. Ogni curia era, dunque, considerata un'entità collettiva, nella cui cassa (e non ai singoli membri) confluiva il denaro ad essa elargito. Una diversa spiegazione proponeva, invece, DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 74 nt. 83.

[100] Il che, viceversa, potrebbe permettere, talora, di calcolare il numero di membri per curia.

[101] V. *supra*, p. 278 e nt. 71 ss. Il DUNCAN-JONES ha rilevato che, per far tornare i conti, bisogna supporre in questa fondazione un tasso di interesse del 5%, che, ogni 7 anni, avrebbe prodotto 7.700 sesterzi di rendita; sottraendo ad essi i 3.200 previsti per la statua, che il testatore voleva gli fosse eretta con la stessa periodicità, ne sarebbero rimasti 4.500 da distribuire fra i decurioni e le curie: se si pensa che l'*ordo* fosse composto di 100 persone e che le curie fossero 10, avremmo 2.200 sesterzi per i decurioni, 2.400 per le curie e un residuo di 100 sesterzi: v. *Costs*, p. 114, *ad* n. 262 e p. 72; *Economy*², p. 118, *ad* n. 262 e cfr. pp. 284, 286 (dove suppone che l'*ordo* di *Abthugni* fosse di 100-105 decurioni: in quest'ultimo caso non ci sarebbe residuo).

se privilegiata e, in occasione delle elargizioni, ricevevano di regola quote più alte rispetto alle altre categorie di beneficiari[102], in questo caso la quota per ogni curiale sarebbe stata inferiore a 5 denarii. Il valore più probabile se, come pensa il Duncan-Jones, i membri erano da 50 a 60 per curia[103], sarebbe qui di 1 denario (= 4 sesterzi) *pro capite*[104]. Lo si dovrebbe, però, almeno dimezzare se, come ritiene lo Jacques, i curiali erano ben più numerosi e ad un banchetto da 240 sesterzi potevano corrispondere almeno 120 persone[105]. Si otterrebbero, quindi, 0.5 denarii (= 2 sesterzi) per ciascuna[106]. Inferiore al 1 denario, per rispettare la gerarchia, era certamente la sportula *pro capite* a *Thuburbo Maius*, dove 1 denario era stato distribuito ad ogni decurione e 50 denarii (= 200 sesterzi) ad ogni curia (perciò, da 0.25 a 0.75 denarii = da 1 a 3 sesterzi per persona)[107]. Quanto alle sportule, che erano state elargite a *Verecunda, duplae* a ciascun decurione e di 120 sesterzi a curia[108], se anche avesse ragione il Duncan-Jones nel supporre che la *sportula dupla* era di 8

[102] V. al riguardo DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 73 s. e nt. 82; l'A. rileva che l'uso era corrente in Italia e altrove; riguardo all'Italia, v. anche ID., *Economy*², in partic. p. 141 s.; inoltre, MROZEK, *Prix*, p. 100. Nelle iscrizioni i decurioni erano anche nominati prima degli altri beneficiari, in particolare sempre prima delle curie (che erano menzionate subito dopo di loro).

[103] V. *supra*, nel testo e nt. 96.

[104] Con tale quota si arriverebbe, infatti, a 60 membri. Con quote superiori (da 1.5 a 4 denarii) si scenderebbe dalle 40 alle 15 persone ! Sul valore *pro capite* di un banchetto per i curiali, secondo il Duncan-Jones, v. *infra*, nel testo e nt. 112.

[105] Secondo lo studioso, *Quelques problèmes*, p. 395 s., «les frais de 240 à 300 HS par curie peuvent correspondre à un effectif allant d'au moins 120 curiales à plus de 150 et, ainsi, le nombre global de curiales monter à 1300-1700 sans difficulté» (v. anche *supra*, nel testo e nt. 98); nell'ipotesi che gli uomini adulti rappresentassero i 2/7 della popolazione libera, un numero da 1.200 a 1.700 curiali corrisponderebbe ad una popolazione civica dalle 4.200 alle 6.000 persone: *ibid.*, p. 398 s. e nt. 54 s.

[106] Mi sembra meno probabile che il valore *pro capite* fosse qui inferiore ai 2 sesterzi (= 0.5 denarii) (corrispondenti a 120 persone per curia; con 0.25 denarii (= 1 sesterzio) si arriverebbe a 240), data la differenza già notevole rispetto alle quote di ciascun decurione.

[107] *Supra*, p. 280 e nt. 86. Il DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 281, osserva che, siccome a *Thuburbo Maius* i curiali non potevano avere ricevuto più di 4 sesterzi a testa, in questa città non dovevano esserci meno di 50 persone per curia (lo stesso A., *Costs*, p. 74 e nt. 83, sosteneva, invece, che l'epigrafe avrebbe corroborato l'ipotesi di 100 membri per curia (al riguardo, cfr. *supra*, p. 282), a ciascuno dei quali egli assegnava 0.5 denarii (= 2 sesterzi), la metà della quota dei decurioni (v. anche *ibid.*, p. 110 nt. 127). Che la sportula per curiale fosse inferiore a 4 sesterzi risulta da quanto si è detto: doveva essere, perciò, da 0.75 a 0.25 denarii (= da 3 a 1 sesterzio), corrispondenti a un numero da 66 circa a 200 persone; per un totale da 1100 a 2200 curiali (per 11 curie a *Thuburbo Maius* cfr. *supra*, nt. 65) opta lo JACQUES, *Quelques problèmes*, p. 396 e nt. 50.

[108] *Supra*, p. 280 e nt. 87.

sesterzi (= 2 denarii)[109], per ogni curiale potremmo solo pensare che era inferiore, presumibilmente non più di 4 sesterzi (= 1 denario)[110]. In ogni caso, come si è già osservato, non sappiamo se il valore delle sportule (qui, come a *Thuburbo Maius*) equivalesse al costo di un *epulum*[111].

Come si può vedere, i dati offerti da queste iscrizioni non permettono di farci un'idea precisa di quello che poteva essere il prezzo di un banchetto per curiale, che resta, dunque, incerto. I pareri degli studiosi oscillano al riguardo (in funzione delle diverse ipotesi sul numero di membri, che avrebbero composto le curie): secondo il Duncan-Jones, il valore sarebbe dai 4 ai 6 sesterzi, paragonabile a quello degli *epula* per i membri della *plebs* e dei collegi in Italia, che variava dai 2 ai 6 sesterzi[112]; a 2-2.5 sesterzi pensa, invece, il Ramirez Sadaba[113] e, da ultimo,

[109] DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 110 nt. 127 (e cfr. p. 111 nt. 147); ID., *Economy*², p. 116, *ad* n. 109 e p. 118, *ad* n. 290.

[110] A 6 sesterzi *pro capite* ogni curia sarebbe stata composta solo di 20 persone. A 4 sesterzi (cioè la metà della quota ipotizzata per i decurioni) pensa il DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 110 nt. 127 (e cfr. p. 111 nt. 147), il che porterebbe a 30 membri per curia (cfr. KOTULA, *Curies municipales*, p. 66 nt. 56), mentre sarebbero stati 50, calcolando 2.5 sesterzi (sul fatto che a *Verecunda*, un *vicus* della *Numidia*, ci fosse un minor numero di curiali, v. anche DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 116, *ad* n. 109). Di 2-2.5 sesterzi circa sarebbe la sportula per RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 26 (e cfr. osservazioni p. 25), che calcola 50-60 membri per curia. JACQUES, *Quelques problèmes*, p. 396, presuppone, invece, che fosse da 1 a 4 sesterzi se, come egli dice, i 120 sesterzi fanno pensare che in questa località ogni curia avesse da 30 a 120 componenti (e si potrebbe arrivare fino a 1080-1320 curiali in tutto (contando dalle 9 alle 11 curie): ivi *corrige* 1520 in 1320).

[111] V. *supra*, p. 281 e nt. 88. Ivi, v. l'epigrafe di *Thagaste*, *ILAlg.* I 876, la quale attesta che un benefattore aveva elargito la considerevole somma di 500 denarii (= 2.000 sesterzi) ad ogni curia. Questa iscrizione, secondo lo JACQUES, *Quelques problèmes*, p. 396, farebbe pensare che i beneficiari per ognuna fossero da 500 a 2.000, in base a sportule da 1 a 4 sesterzi, che gli sembrano le più probabili. Egli osserva, infatti, che, per scendere a 100-110 membri per curia (1.000-1.100 in tutto), bisognerebbe calcolare 20 sesterzi a testa (il massimo attestato per i decurioni), mentre, se ogni curia avesse contato solo 50-60 curiali, avremmo dai 30 ai 40 sesterzi, una sportula altissima, a meno di non attribuire il testo ad «une époque d'inflation galopante». Riguardo a questo caso, non mi sentirei, tuttavia, di escludere che la sportula potesse essere superiore ai 4 sesterzi per curiale, dato che il benefattore, come l'iscrizione stessa rileva, era stato particolarmente munifico. In ogni caso, non potremmo trarre indicazioni sul prezzo del banchetto, perché le sportule erano state elargite oltre ad esso (il che prova ulteriormente la ricchezza di questa elargizione).

[112] DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 281 e nt. 4 (mentre in un primo tempo aveva sostenuto che fosse di 2.5 sesterzi a testa, calcolando 100 persone per curia, anziché 50-60: *Costs*, p. 73; cfr. *supra*, p. 282 e nt. 95). Dai 4 agli 8 sesterzi era il valore, secondo BOURGAREL-MUSSO, *Recherches*, p. 371; cfr. QUONIAM, *Inscriptions*, p. 146 nt. 19; v. anche KOTULA, *Curies municipales*, p. 118 e nt. 42 e cfr. p. 64 (per la sua ipotesi sulla consistenza numerica delle curie v. *supra*, nt. 96).

[113] RAMIREZ SADABA, *Gastos*, pp. 26-27, 28 (che mantiene il numero di 100 membri per curia: cfr. *supra*, p. 282 s.); v. anche p. 24, dove egli osserva che 4 sesterzi a testa per un banchetto sarebbero troppi, visto che di 4 sesterzi era la maggior parte delle sportule

a 2 sesterzi (o meno) lo Jacques[114]. Purtroppo, agli elementi di incertezza derivanti dal non sapere quanti fossero i curiali nelle varie città, si aggiunge il fatto che, naturalmente, il prezzo dei banchetti poteva variare da un caso all'altro, anche secondo le possibilità e la generosità dei donatori e ciò rende ancora più aleatorio qualsiasi calcolo. Forse (salvo i casi di benefattori particolarmente generosi e che disponevano di maggiori fortune), si può supporre, a titolo indicativo, che un prezzo non superiore ai 4 sesterzi e, mediamente, intorno ai 2, fosse il valore *pro capite* più comune di un *epulum* per i curiali, anche tenendo conto che, rispetto all'Italia, in Africa il costo della vita doveva essere meno caro[115]. Prendendo come punto di riferimento il prezzo del grano, se si pensa che in Africa, in tempi normali, con 2.5 sesterzi se ne potesse acquistare un modio (= kg. 6.5 ca.)[116] e se, come è stato calcolato, nel II secolo d.C. il costo minimo di sussistenza per un adulto era di circa 200 sesterzi annui[117], è possibile che una somma intorno ai 2 sesterzi permet-

per i decurioni (v. anche, riguardo ai decurioni, pp. 27-29, in partic. 28 s.): bisogna, tuttavia, precisare che, nella sua lista, a p. 19, egli inserisce non solo i casi sicuri, ma anche quelli ipotetici o dubbi; v. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 105 (e cfr. p. 284), dal quale risulta che, fra le sportule per i decurioni (2, 4, 6, 12, 20 sesterzi), quelle di 4 sesterzi sono sicuramente attestate ai nn. 300, 301, quelle di 20, ai nn. 291-293.

114 JACQUES, *Quelques problèmes*, p. 395 s.; v. anche *supra*, nel testo e nt. 105.

115 Al riguardo v. già JACQUES, *Quelques problèmes*, p. 395 e nt. 49: egli fa notare la differenza fra le quote mensili per gli *alimenta* dei bambini di *Sicca* e quelle dei bambini in Italia (v. anche CHRISTOL-MAGIONCALDA, *La fondazione di P. Licinio Papiriano*, p. 325 s.); inoltre, osserva che le sportule per il popolo in Africa erano da 1 a 4 sesterzi (cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 105 s., nn. 298, 304, *305 e RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 26, dai quali risultano sportule per i *cives* di 4, 2, 1 sesterzi).

116 V. DUNCAN-JONES, *Economy*², pp. 51, 145. Di 2 sesterzi ca. al modio è il prezzo indicato dal RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 27. In Italia, invece, era di 4 sesterzi al modio: DUNCAN-JONES, *op. cit.*, pp. 50, 145 (di 5 modii mensili a testa era la razione della *plebs frumentaria* a Roma, corrispondente, dal punto di vista dietetico, a 3.000-3.500 calorie al giorno: *ibid.*, pp. 50, 146 s.). *Mactaris* (situata a 70 km. a sud-est di *Sicca*) si trovava in una regione fertile e ricca di grano (sull'importanza del pane, che era l'elemento base dell'alimentazione, v. anche *infra*, nt. 118), come attesta, fra l'altro, l'iscrizione del «mietitore» (*CIL* VIII 11824): cfr. GASCOU, *La politique* (1), p. 151 e *La politique* (2), p. 197; sul famoso epitaffio (databile alla metà del III secolo), v., da ultimo, LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I, *La permanence d'une civilisation municipale*, Paris 1979, p. 84; M'CHAREK, *Aspects*, p. 226 s.; P. DESIDERI, *L'iscrizione del mietitore (C.I.L. VIII 11824): un aspetto della cultura mactaritana del III secolo*, in «*L'Africa romana. Atti del IV convegno di studio, Sassari, 12-14 dicembre 1986*», a cura di A. MASTINO, Sassari 1987, pp. 137-149, in partic. 145 (cfr. *AE* 1988, 1118).

117 V. DUNCAN-JONES, *Costs*, p. 64 (dove considera che nella fondazione alimentare di *Sicca* ogni bambino maschio avrebbe dovuto ricevere 120 sesterzi annui; v. anche CHRISTOL-MAGIONCALDA, *La fondazione di P. Licinio Papiriano*, p. 325 s.), seguíti da RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 18 e nt. 19, il quale, a p. 28, indica 2/3 di sesterzio come costo minimo di sussistenza giornaliero per un adulto.

tesse di offrire un banchetto conveniente alle diverse circostanze[118].

Dunque, per tornare alla fondazione di *Martialis*, nella quale il prezzo presumibile di 250 sesterzi per curia dell'*epulaticium* periodico non si presenta come eccezionale[119], potremmo supporre che il costo per curiale fosse approssimativamente di 2 sesterzi: in tal caso, il numero di membri per ognuna delle 10 curie di *Mactaris* si sarebbe aggirato intorno a 125 persone[120]. Naturalmente si tratta solo di ipotesi, che, data l'incertezza degli elementi sui quali poggiano, sono da prendere con la dovuta cautela e, come si è detto, hanno, per il momento, un valore puramente indicativo.

3. L'*epulaticium*, che *Martialis* voleva fosse allestito per le curie, doveva essere offerto ogni anno, nel *dies natalis* del fratello[121]. I fondatori

118 Non sappiamo esattamente in che cosa consistessero i banchetti, nei quali, comunque, pane e vino dovevano costituire elementi essenziali. In *ILAlg.* I 876, da *Thagaste* (*supra*, nt. 88) si parla di *epulas vini* per le curie; in *ILAlg.* I 3064 B, da *Theveste* (*supra*, nt. 87) di *vinum* per il popolo; in *ILS* 6865, da *Kastellum Elephantum*, si ricorda che una benefattrice, oltre che sportule, *vinum per collegia ad aepulandum* (sic) *dedit*. Vino, pane, sale e *ci[baria]*, in generale, sono, inoltre, menzionati nel regolamento della curia *Iovis* di *Simitthus* (*CIL* VIII 14683 (= *ILS* 6824), del 185 d.C.); cfr. KOTULA, *Curies municipales*, p. 113 s. Lo studioso (*ibid.*, p. 115 s. e nt. 33 s.) osserva che «dans le monde méditerranéen le pain, une poignée d'olives, les fruits, ainsi que le vin constituaient l'aliment fondamental de la moyenne du peuple» e, a suo avviso, il menu delle curie non se ne discostava. Il DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 263, osserva, per l'Italia, che in un certo numero di casi «the provisions seem to have consisted of bread and wine» e ne cita esempi (p. 263 nt. 3). V. anche RAMIREZ SADABA, *Gastos*, p. 37 nt. 61. Le valutazioni sull'abbondanza dei banchetti offerti alle curie (sulla base del costo) sono variabili. Secondo il RAMIREZ SADABA, *op. cit.*, p. 27, la quota standard di 2 sesterzi pro capite, poiché permetteva di acquistare all'incirca un modio di grano (cfr. *supra*, nt. 116) «era una cantidad relativamente elevada para un banquete». Un costo più elevato, da 1 a 2 denarii, secondo BOURGAREL-MUSSO, *Recherches*, p. 371, «devait être à peu près la valeur d'un bon repas»; a sua volta, il KOTULA, *Curies municipales*, p. 62, riprendendo lo GSELL, nel commento ad *ILAlg.* I 3017, da *Theveste* (*supra*, nt. 49) (cfr. anche QUONIAM, *Inscriptions*, p. 146 e nt. 19), osserva che gli *epula* offerti alle curie non dovevano essere «des festins de Lucullus»; più oltre, p. 117 s., conclude, in base anch'egli ad un prezzo da 1 a 2 denarii a persona, che dovevano essere «assurément suffisants à rassasier la faim» (senza eccessi) dei partecipanti.

119 V. *supra*, p. 281.

120 Se così fosse, l'*epulaticium*, del quale si parla nell'altra iscrizione mactaritana (*supra*, p. 277), sarebbe costato, *pro capite*, ca. 1.6 sesterzi (= 0.4 denarii). Analogamente, a *Theveste*, dove troviamo due *epula* di 288 sesterzi e di 225 sesterzi circa (*supra*, p. 278 s.), se nel primo caso si suppone un valore intorno ai 2 sesterzi a testa (che corrisponde a 144 curiali per curia), nel secondo il costo sarebbe da abbassare a 1.5 sesterzi circa (invece ad *Uthina*, dove è attestato un banchetto di 300 sesterzi per curia (*supra*, p. 278), con 2 sesterzi a persona arriveremmo a 150 curiali). Quanto al caso di Zawiet-el-Laâla, dove il banchetto per ogni curia, se le curie erano 10, sarebbe costato 500 sesterzi (*supra*, p. 279 s.), circa il doppio del prezzo attestato comunemente, si può supporre che il valore del banchetto per ogni curiale fosse stato più alto del solito.

121 V. r. 8 ss.

stabilivano, infatti, che le rendite delle somme di denaro da essi elargite fossero utilizzate, secondo le modalità da loro previste, periodicamente (ai fini della perpetuità), di norma ogni anno[122], in data prestabilita. Di solito si trattava dell'anniversario del natalizio del fondatore stesso, come risulta anche dalla maggior parte delle testimonianze provenienti dall'Africa[123]. *Martialis*, invece, aveva istituito la sua fondazione *ob memoriam* di un'altra persona, il fratello. Analogamente, a *Hippo Regius*, gli *epulatoria* previsti per i decurioni, le curie e gli Augustali, dovevano essere offerti perpetuamente non nel *dies natalis* del testatore, ma di sua moglie[124]. In un'altra fondazione da *Thysdrus*, un benefattore aveva fissato per le elargizioni annuali i giorni natalizi delle figlie[125]. Non si tratta, comunque, di esempi isolati. Infatti, anche alcune epigrafi giunte da altre parti del mondo romano, soprattutto dall'Italia (che ci ha restituito la documentazione più ricca sulle fondazioni), ricordano che le ricorrenze durante le quali, ogni anno, per volere dei benefattori, dovevano essere offerte sportule, banchetti, ecc., erano il *dies natalis* di qualcuno dei propri cari, come genitori, figli, mariti, talora in aggiunta a quello dei fondatori stessi[126].

122 L'espressione più frequentemente usata è, come nell'epigrafe di Mactar, *quodannis* (o *quotannis*); più raramente, *per omnes annos, omnibus annis* (o l'aggettivo *annuus* riferito alle quote o alle rendite), oppure, per sottolineare la perpetuità, *perpetuo, omnibus annis in perpetuum* e simili (in epigrafi dall'Italia troviamo anche *per singulos annos, in annos in perpetuum, in perpetuum, semper*, ecc.); in due casi, come si è visto, ad *Abthugni* e ad *Hadrumetum*, la periodicità era *septimo quoque anno* e *quinto quoque anno* (*supra*, ntt. 46, 55). Sulla durata delle fondazioni nel tempo, v. MROZEK, *Prix*, p. 111.

123 V. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 102 s., nn. *251, *254, 257, *258, *262, *263, *265, 267, 268 (in alcuni casi il giorno di nascita viene espressamente indicato: nn. *258, *262, *263, 267, 268). Il LE BRAS, *Les fondations*, p. 29 nt. 23, a proposito del *dies natalis* come termine fissato per le cerimonie o le distribuzioni periodiche, osserva: «Cette simple circonstance suffit à nous révéler une intention religieuse». Quindi, poiché nei casi sopra citati il *dies natalis* da celebrare era proprio quello dei fondatori stessi, si potrebbe pensare che anche le fondazioni ai nn. 257, 267, 268, che il Duncan-Jones non indica come testamentarie, invece lo fossero: in effetti, nell'epigrafe al n. 267 (*ILS* 5071) il benefattore è ricordato dopo la morte; quanto ai nn. 257, 268 (*supra*, ntt. 48, 49), il verbo *donavit* (che, comunque, nella prima iscrizione è integrato) può essere usato anche in riferimento a lasciti testamentari (v., ad es., *CIL* V 2072, da *Feltria*). Naturalmente l'ipotesi andrebbe verificata anche attraverso il confronto con il resto della documentazione.

124 V. *supra*, nt. 44.

125 *CIL* VIII 22856. Sono attestate, inoltre, ricorrenze particolari: il *dies natalis* di Ercole, *genius patriae* (DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 102 s., n. 256) e il *dies dedicationis* di un'opera pubblica (n. 269).

126 V. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 171 ss., nn. *641, *648, *654, *662, 667, 691, 692; *CIL* II 1174 = *FIRA* III 55 *a* = A. D'ORS, *Epigrafía jurídica de la España Romana*, Madrid 1953, pp. 424-426, n. 35.

Quale ringraziamento per la sua *liberalitas*, le curie di *Mactaris*, tutte insieme, dedicarono al loro benefattore una statua[127]. Come risulta dall'epigrafe, essa fu eretta con l'autorizzazione dei decurioni (che avevano il controllo della vita cittadina), ma furono le curie stesse a sostenere la spesa[128]. Sappiamo, come si è già avuto occasione di osservare, che esse avevano un loro patrimonio[129] e non è questo l'unico documento, che attesti la dedica di statue ai loro benefattori da parte delle curie[130]. Il prezzo non è indicato nel testo. Dall'esame delle testimonianze epigrafiche relative, il Kotula ha rilevato che, per quanto riguarda le curie, esse non offrono mai un'informazione di questo genere[131]. Egli pensa, comunque, che le spese fossero talvolta considerevoli[132].

Pertanto, se *C. Sextius Martialis* aveva istituito una fondazione con la volontà di mantenere viva il più a lungo possibile la memoria del fratello *Alexander*, anziché la propria, la sua *liberalitas* nei confronti della sua città e, in particolare, delle curie, gli valse ugualmente un ricordo destinato a rimanere nel tempo.

127 V. r. 10 s. (certamente per una svista M'CHAREK, *Aspects*, pp. 125, 219, dice che la statua venne eretta al fratello *Alexander*). Su una base era incisa anche *CIL* VIII 629, eretta dalle *curiae* di *Mactaris* in onore di un personaggio qualificato come *civis optimus*; v. anche *CIL* VIII 11814 e 11815, nt. s. Sull'erezione collettiva di statue da parte delle curie, v. KOTULA, *Curies municipales*, p. 128 e pp. 72, 75. Viceversa, interessante è il caso documentato da un'epigrafe di *Hippo Regius* del III sec. d.C. ca. (*ILAlg.* I 96), la quale ricorda che, per ringraziare un benefattore per le sue liberalità e grandi qualità, *singulae curiae singulas statuas de suo posuerunt* (su questa iscrizione v. KOTULA, *op. cit.*, pp. 103-107).

128 V. r. 11: *pec(unia) sua*. Su espressioni di questo tipo, rapidissimo cenno di KOTULA, *Curies municipales*, p. 74. A *Mactaris*, v. anche *CIL* VIII 11814, una dedica, che le *curiae universae, loco ab ordine dato, sua pecunia posuerunt* in onore di un *[duoviral]icius, ob [singulare]m inno[centia]m et [erga] rem [publica]m amorem*; forse era stata dedicata dalle curie anche *CIL* VIII 11815, di cui resta solo un frammento: *[--- loco ab] o[r]dine dat[o] pecunia sua posuerunt* (benché non risulti, si può facilmente pensare che anche queste due epigrafi fossero incise su basi di statue).

129 V. *supra*, p. 275 e nt. 54. Esso era alimentato dalle *summae honorariae*, multe, donazioni e lasciti: v. KOTULA, *Curies municipales*, p. 74 e p. 113 s.; inoltre ID., *Curies africaines*, p. 143 e nt. 31, dove lo studioso rileva che, talora, le curie dovevano disporre di una certa ricchezza.

130 Sull'erezione di statue da parte delle curie a loro benefattori o patroni o personaggi di rilievo (nonché ad imperatori e membri della famiglia imperiale), v. KOTULA, *Curies municipales*, p. 74 e nt. 87, pp. 83, 87, 109-111, 124; cfr. anche, *supra*, nt. 127.

131 KOTULA, *Curies municipales*, p. 75 nt. 88; per i prezzi delle statue erette da città o privati, menzionate in altre epigrafi, egli rinvia alla lista di DUNCAN-JONES, *Costs*, pp. 83-89 (cfr. MROZEK, *Prix*, p. 109); v., inoltre, ID., *Economy*², p. 78 s.; molto più risalente, BOURGAREL-MUSSO, *Recherches*, pp. 381-385 e 504-509.

132 KOTULA, *Curies municipales*, p. 109.

ADDENDUM

Solo dopo che questo articolo era stato consegnato per la stampa ho potuto prendere visione del volume di G. WESCH-KLEIN, *Liberalitas in rem publicam. Private Aufwendungen zugunsten von Gemeinden im römischen Afrika bis 284 n. Chr.*, Bonn 1990. Mi limito, per esigenze di spazio, a segnalare alcuni riferimenti. L'A. segue l'ipotesi, secondo la quale *Mactâris* sarebbe diventata *colonia* a partire dal regno congiunto di Marco Aurelio e Commodo (v. p. 126). L'epigrafe di *C. Sextius Martialis* è attribuita al passaggio fra il II e il III secolo (p. 127 n. 2). Le pp. 13-22 sono dedicate alle «fondazioni»: in particolare, su *CIL* VIII 11813 v. p. 16. Sul tasso di interesse, p. 22 s. Nell'àmbito dell'«Epulum» come tipo di liberalità (pp. 34-37), il nostro documento è menzionato a p. 35 nt. 89 (su altri tipi di liberalità, fra le quali «Gymnasium», «Sportulae», «Ludi» ecc., v. p. 27 ss.). Inoltre, *Martialis* è nominato a p. 45, laddove si parla della posizione sociale dei benefattori e dei motivi delle liberalità (pp. 41-46). A proposito delle altre testimonianze epigrafiche, segnalo brevemente, in particolare: su *AE* 1958, 144, da *Hippo Regius* (*supra*, nt. 44 e *passim*), p. 107 s. n. 6 (data: II-ca. primo terzo del III sec.); *CIL* VIII 26590, 26591 *b*, da *Thugga* (*supra*, nt. 45 e *passim*), p. 237 s. n. 16 (ivi considerazioni sulla data); *ILS* 5494, da *Abthugni* (*supra*, nt. 46 e *passim*), p. 56 s. n. 1 (concorda sull'interpretazione del termine *curiales* nel senso di *curiae*; data: II-primo terzo del III sec.); *CIL* VIII 24017, da *Uthina* (*supra*, nt. 47 e *passim*), p. 255 n. 1; *ILAlg.* I 3066, da *Theveste* (*supra*, nt. 48 e *passim*), p. 194 s. n. 7 (data: II-primo terzo del III sec.); *ILAlg.* I 3017, da *Theveste* (*supra*, nt. 49 e *passim*), p. 196 n. 10 (ivi a proposito del tasso del 12% e degli interessi annui di 288 sesterzi; data: II-III sec.); *AE* 1968, 588 e 593, da *Musti* (*supra*, nt. 50 e *passim*), p. 151 s. n. 13 e p. 149 s. n. 10; *ILAfr.* 58, da *Hadrumetum* (*supra*, nt. 55 e *passim*), p. 104 n. 1 (v. ivi, riguardo all'ammontare del capitale; nella lacuna alla r. 8 figura l'integrazione *uni[verso ordini (?) ---]*; data: II-III sec.); *CIL* VIII 12434, da Zawiet-el-Laâla (*supra*, nt. 84 e *passim*), p. 278 n. 1 (data: III sec.); *CIL* VIII 4202, da *Verecunda* (*supra*, nt. 87 e *passim*), p. 337 n. 1; *ILAlg.* I 3064 B, da *Theveste* (*supra*, nt. 87 e *passim*), p. 195 n. 9 (data: II-primo terzo del III sec.); *ILAlg.* I 876, da *Thagaste* (*supra*, nt. 88 e *passim*), p. 325 s. n. 2 (data: ca. primo terzo del III sec.); *AE* 1954, 154, da *Thamugadi* (*supra*, nt. 88), p. 330 n. 7 (data: prob. regno di Severo Alessandro); *AE* 1955, 126, da *Simitthus* (*supra*, nt. 89), p. 172 s. n. 1 (l'A. concorda con l'ipotesi che con le somme lasciate dal testatore dovesse essere celebrato un banchetto commemorativo annuale; suppone, inoltre, che l'epigrafe ricordi una fondazione: i 1.000 sesterzi legati ad ognuna delle due curie sarebbero stati impiegati al 12% e alle rendite annue, data la loro esiguità (120 sesterzi = 30 denarii) sarebbe stata aggiunta ogni volta, prelevandola dal capitale, una determinata somma (ciò non mi sembra, però, convincente e i dubbi sull'esatta interpretazione di questo testo rimangono); data: II-III sec.).

Zeïneb Ben Abdallah - Habib Ben Hassen

A propos de deux inscriptions d'époque sévérienne, récemment découvertes à *Thignica* et *Chidibbia* (Afrique Proconsulaire)

Les deux bases inscrites, analysées ci-après, ont été récemment découvertes en Tunisie*, à l'occasion de travaux de fouilles et recherches menés par l'Institut National d'Archéologie et d'Art.

Elles proviennent de deux sites voisins *Chidibbia* (l'actuel Slouguia) et *Thignica* (aujourd'hui Aïn Tounga); leurs textes présentent la particularité d'être datées de la même époque — le règne de Septime Sévère — et de mentionner, avec des actes d'évergétisme, des dispositions testamentaires.

1. La dédicace de *Thignica*

La première inscription court sur une base en pierre calcaire, de grandes dimensions[1], récemment mise au jour à Aïn Tounga[2]. Ce site archéologique (tavola I) est célèbre par le très grand nombre de ses stèles dédiées à Saturne[3], par son imposante citadelle byzantine et, surtout, par les *saltus* impériaux qui s'étendaient dans sa région et que fait connaître l'inscription d'Aïn el-Jemala. Le nom d'Aïn Tounga conserve, légèrement déformé, le toponyme antique *THIGNICA*, qui était une *civitas* liée à la colonie julienne de Carthage[4], et dont la promotion au rang de

* Par M.H. Ben Hassen, chercheur à l'I.N.A.A., responsable du site de Aïn Tounga et de sa région.

[1] Dimensions de la pierre: hauteur 1,17m; largeur 0,55m. Champ épigraphique délimité par un encadrement: hauteur 0,67 m; largeur 0,49 m. Hauteur des lettres: 5 cm. à 4 cm.

[2] *Atlas Archéologique de la Tunisie (au 1/50.000e)*, fe 28 (Oued Zerga), n° 109. Sur ce site, cf. la bibliographie donnée par H. Ben Hassen, dans les «Comptes rendus du Bulletin des travaux de l'I.N.A.A.», fasc. 3, p. 46-47.

[3] Installés dans une zone essentiellement agricole, les gens du pays avaient orienté leur dévotion vers les cultes agraires et en particulier le culte de Saturne, dieu de la fécondité et de la fertilité; sur ce culte à *Thignica*, cf. M. Leglay, *Saturne Africain, Mon. I*, Paris 1961, p. 125-202.

[4] A. Beschaouch, *Communication présentée aux Antiquaires de France en 1991*, article à paraître.

municipium date du règne conjoint de Septime Sévère et Caracalla[5] (*municipium Septimium Aurelium*). Jusqu'au IVe siècle, *Thignica* garde le statut de municipe[6].

Sur la base court une dédicace au César P. Septimius Géta, dont les noms martelés (lignes 1 et 2) se lisent encore (tavola II):

[[P. Septimio Getae / Caesari]]

Géta est honoré d'une statue (l. 4: *statuam*) que, de son vivant (l. 5: *dum adviveret*), L. Clodius Rufinus promit d'ériger. Ce dernier porte les *tria nomina* d'un citoyen romain (*L(ucius) Clodius Rufinus*) et il est inscrit dans la tribu *Quirina* qui n'est ni la tribu de Carthage (*Arnensis*), ni la tribu qu'obtenaient les citoyens d'un municipe septimien (*Papiria*)[7]. L'on peut donc en inférer que cette inscription dans la *Quirina* lui provenait de l'un de ses ascendants qui avait été promu citoyen romain à titre personnel.

Le texte mentionne, par la suite, que Clodius Rufinus doubla la somme promise à l'origine pour l'érection de la statue. En effet, il ajouta aux 2000 sesterces annoncés (l. 5 et 6: *ex sestertiis duobus milibus promiserat*), une somme également de 2000 sesterces.

Mais il fit cette augmentation par dispositions testamentaires (l. 6: *adiectis, ex testamento eius, sestertiis milibus duobus n(ummum)*). Il reviendra donc aux héritiers de Clodius Rufinus de donner suite à cette promesse et d'ériger la statue. C'est justement ce que nous dit l'inscription. Les héritiers, des citoyens romains, ne sont cependant pas de la famille des *Clodii*. Ce sont deux frères: L. Caecilius Quietus Rufinianus et Q. Caecilius Victor Quintianus Blandius[8]. Le *cognomen Rufinianus* de l'aîné, dérivé de *Rufinus*, nous fait penser qu'ils pouvaient être, par

[5] Cf. *C.I.L.* VIII 1404 et 1406; sur l'histoire municipale de *Thignica*, cf. J GASCOU, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Coll. Ecole Française, 1972, p. 182-183 et C. LEPELLEY, *Les Cités de l'Afrique Romaine au Bas-Empire*, II, Paris 1981, p. 194-195.

[6] Comme en témoigne une inscription datable des années 326-333 (*C.I.L.* VIII 1408) par le proconsulat de Domitius Zenophilus (cf. *PLRE*, p. 993).

[7] Jusqu'ici, sur cinq indications de tribu dans les inscriptions de *Thignica*, trois sont de l'*Arnensis* (*C.I.L.* VIII 15090, 15097 et 15216) et deux de la *Quirina* (*C.I.L.* VIII 15202 et *ILTun.* 1318). Ce nouveau document ramène à trois le nombre de citoyens inscrits dans la tribu *Quirina*. Sur la tribu *Papiria*, attribuée par Septime Sévère à ses créations municipales cf. J.W. KUBITSCHEK, *Imperium Romanum tributim discriptum*, Vindobonae, 1889.

[8] Il est à signaler que l'un des deux citoyens (cf. la note précédente) inscrits dans la tribu *Quirina*, porte le gentilice *Caecilius*; l'inscription, *ILTun.* 1318, mentionne un *Q. Caecilius, Q.f. Latro, civitate don(atus) cum liberis suis.*

leur mère (une *Clodia*), les neveux de Clodius Rufinus, décédé sans héritier direct. L'inscription précise qu'ils étaient des flamines perpétuels du municipe (l. 10: *flamines perpetui municipii*), autre indication de date qui corrobore celle qu'indique l'intitulé: *Geta Caesar*[9]. Nous sommes bien sous le règne de Septime Sévère, auquel *Thignica* doit sa promotion au rang de *municipium*.

En érigeant la statue de Géta et en la dédiant (ll. 12-13: *posuerunt idemque dedicaverunt*), les héritiers (*heredes*) ont, à leur tour, fait preuve d'évergétisme, puisqu'ils dépensèrent plus que ne prévoyaient les dispositions testamentaires: la somme léguée par Clodius fut augmentée par les *Caecilii* (ll. 11 et 12: *ampliata pecunia*).

Et voici une dernière remarque qui n'est pas négligeable: la base que nous venons de présenter a été découverte en remploi dans une structure tardive (peut-être une petite fortification: tavola III), non loin d'une autre qui lui est justement apparentée. Cette dernière comporte aussi une dédicace à *P(ublius) Septimius Geta Cesar*[10] (tavola IV). Le martelage des noms est similaire. De même il s'agit là d'une statue de Géta qu'un personnage inscrit dans la tribu *Quirina* (encore une similitude!) promit d'ériger pour une somme de 2000 sesterces (même indication dans le nouveau texte que nous avons présenté). C'est le fils de ce personnage (*L. Annius, L.f. Quirina, Perpetuus*) qui réalisa la promesse en augmentant également la somme initiale (*ampliata pecunia posuit idemque dedicavit*).

La contiguïté des deux bases, la similitude du formulaire dans les deux textes, le fait qu'il s'agit dans les deux cas d'une statue en l'honneur du César Géta, tout cela nous conduit à proposer:

1) pour la topographie de la cité: ces deux bases devaient provenir du forum et ce forum ne doit pas être très éloigné de leur lieu de découverte.
2) En ce qui concerne la vie municipale: les deux statues dédiées à Géta font, sans doute, partie d'un ensemble de monuments publics dédiés aux membres de la famille sévérienne, pour fêter la promotion de la cité au rang de municipe.

Lecture de l'ensemble du texte:

[[P(ublio) Septimio Getae / Caesari]]. / L(ucius) Clodius, Quir(ina), Rufi /nus statuam quam / dum adviveret ex (sestertiis duobus milibus)

[9] Sur les titres de Géta, cf. A. MASTINO, *Le titolature di Caracalla e Geta attraverso le iscrizioni (indici)*, Bologna, 1981, p. 154 sq.

[10] *C.I.L.* VIII 15202 (= 1401).

/ promiserat adiectis, ex tes/tamento eius, (sestertiis milibus duobus) n(ummum). / L(ucius) Caecilius Quietus Rufinia/nus, Q(uintus) Caecilius Victor / Quintianus Blandius, fl(amines) p(er)p(etui) mun(icipii), [h]eredes ampliata pe/cunia posuerunt idemq(ue) [dedi]caverunt.

Traduction

«A Publius Septimius Géta César. La statue que, de son vivant, Lucius Clodius Rufinus, de la tribu *Quirina*, avait promis d'ériger pour la somme de 2000 sesterces, somme augmentée de 2000 par dispositions testamentaires, ses héritiers, Lucius Caecilius Quietus Rufinianus et Quintus Caecilius Victor Quintianus Blandius, flamines perpétuels du municipe, ayant augmenté (à leur tour) la somme, l'ont érigée et dédiée».

2. La dédicace de *Chidibbia*

Le second document, également inédit, a été découvert à *Chidibbia*[11] (tavola V). Il s'agit d'une grande base découverte parmi les pierres antiques remployées dans le village andalou de Slouguia.

Le peuplement initial de Slouguia est consécutif à l'installation dans la moyenne vallée de la Medjerda (*Bagrada* des anciens[12]), des Morisques andalous expulsés d'Espagne[13]. Cet habitat du XVII^e siècle a recouvert une bonne partie du site antique où s'étendait la ville que les inscriptions momment *Chidibbia*[14], *civitas* administrée par des *undecimprimi*[15] et promue au rang de *municipium* après 195-196[16], au plus tôt, et sous

[11] *Atlas arch. Tunisie* (1/50000^e), fe 29 (Medjez el-Bab), n° 82 et *CIL* VIII pp. 166, 937, 1447 et 2557. Le site, recouvert par l'actuel Slouguia, se trouve sur la route Tunis-le Kef et sur l'ancienne voie romaine Carthage-Theveste, à 12 km au sud-ouest de Medjez el-Bab (l'antique *Membressa*).

[12] «Majrada» du latin *Bagrada*, cf. J. Gascou, *Le nom de l'oued Medjerda dans l'Antiquité romaine*, dans «Ant. Afr.», 17, 1981, pp. 15-19.

[13] Au cours des XVI^e et XVII^e siècles, les Andalous chassés d'Espagne ont été à l'origine de la constitution, parmi les ruines de cités antiques de la moyenne vallée de la Medjerda, d'une série d'agglomérations urbaines; sur cette question de géographie historique, cf. M. De Epalza et R. Petit, *Etudes sur les moriscos andalous en Tunisie*, Madrid-Tunis, 1973 (en particulier, pp. 21-63 et pp. 78-88).

[14] L'occupation de cette région et, par voie de conséquence, son bouleversement, explique en grande partie la rareté des témoignages archéologiques et épigraphiques relatifs à l'histoire ancienne de ces cités, dont *Chidibbia*.

[15] *C.I.L.* VIII 14875.

[16] Au début du règne de Septime Sévère, en 195-196, *Chidibbia* était toujours *civitas*, cf. *C.I.L.* VIII 1333.

Gallien, au plus tard[17]. La base a subi quelques dégâts lors de sa découverte et à la suite de son transport[18]. Quelques éclats de la pierre qui comportent, de-ci de-là, quelques lettres n'ont pu être retrouvés. Cependant, malgré l'état de notre documentation, nous pensons pouvoir présenter des observations assurées (tavola VI).

Sa datation est sûre. L'empereur pour le salut duquel la dédicace est faite est Septime Sévère (l. 3: *pro salute Imperatoris Caesaris L. Septimii Severi Pii*). Sa III^e puissance tribunicienne nous place en 195, date corroborée par les titres du *Pius, Arabicus* et *Adiabenicus*[19]. La VII^e salutation impériale permet même de préciser qu'il s'agit des derniers mois de l'année tribunicienne 195[20]. Comme souvent, en Afrique[21] et ailleurs, Septime Sévère est mentionné avec tous ses ascendants de la dynastie antonine, depuis Nerva jusqu'à Marc-Aurèle, en passant par Trajan (l. 6: *Pa[rthicus]*), Hadrien et Antonin le Pieux. Le premier intérêt du texte est non seulement de confirmer qu'à la date de 195 *Chidibbia* est encore *civitas* (ce que nous savions par l'inscription n° 1333 du *CIL* VIII qui est de la même année: *tribunicia potestas tertia, imperator septies, consul iterum*), mais surtout de nous apprendre que la divinité tutélaire de cette cité indigène était *Silvanus*[22]. Il n'est pas douteux que le *deus Silvanus* dont il s'agit ici est celui-là même auquel fait référence une inscription métrique de Koudiat es-Souda, dans la région de *Sicca Veneria* (*CIL* VIII 27764 = *CILP Bardo*, 521)[23], le désignant comme le principal dieu de la vie champêtre (*deo patrium dedamus honorem / Sil-*

[17] Le changement de statut de la ville se place entre Septime Sévère et Gallien, cf. en dernier, C. Lepelley, *op.cit.*, II, p. 105.

[18] Dimensions de la base: hauteur 1,45 m.; largeur 0,65 m.; champ épigraphique: hauteur 0,86 m.; largeur 0,57 m.; hauteur des lettres: 5 cm. à 3,5 cm.

[19] R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4^e ed., Paris, 1914, p. 206 sq.

[20] Id., *ibid.* p. 207.

[21] Cf. index du *CIL* VIII, fasc. II, p. 136 sq.

[22] *Chidibbia* n'a, jusqu'ici, livré que peu d'inscriptions (cf. *supra* notes 13-14). Mais malgré la faible moisson épigraphique, nous constatons que cette cité a connu à l'époque romaine une vie religieuse assez intense; en effet, une bonne partie des documents épigraphiques est consacrée à des divinités (il s'agit, pour la plupart, de dédicaces faites par la *civitas*).

On vénérait à *Chidibbia*: Jupiter (*CIL* VIII 1327 = 13875), Mars (*CIL* VIII 1328), Hygie (*CIL* VIII 1326 = 14874: ann. 182-183), *Liber Pater* (*CIL* VIII 1337), *Sol Invictus* (*CIL* VIII 1329: ann. 276-282).

[23] *CILP.Bardo* = Z. Benzina Ben Abdallah, *Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, Coll. Ecole Française, 92, 1986, p. 204, n° 521.

vano: «rendons au dieu Silvain le culte traditionnel»). On sait, en outre, que, d'origine latine, le Silvain romain est venu recouvrir en Afrique un dieu indigène de l'arbre, d'où son nom, dans un texte de Carthage (*CIL* VIII, 24519), de *deus barbarus Silvanus*, le «Silvain qu'adorent les Berbères» (comme traduit M. Marcel Le Glay)[24].

Dans la présente dédicace, Silvain est dit *genius civitatis*[25], le terme *genius* fait référence à l'action tutélaire d'une divinité. S'il est assuré que le culte des génies municipaux s'apparente à celui des divinités poliades, de tradition hellénistique et romaine, le grand nombre de témoignages africains nous impose de penser également à la composante libyque et aux influences si persistantes de la religion punique.

Par ailleurs, cette dédicace est faite par un indigène romanisé, ainsi que l'atteste l'onomastique:

1) d'abord, le personnage s'appelle *Castricius*[26] *Rogatianus*. Son nom d'origine italienne, fréquent surtout en Campanie (tout en étant attesté dans le Latium et en Ombrie) est peu attesté en Afrique[27]. Tout au contraire son surnom, *Rogatianus*, nous ramène aux pratiques onomastiques africaines: *Rogatus-Rogatianus* (comme *Honoratus-Honoratianus* etc...). L'index de I. Kajanto montre que dans l'Empire[28], c'est dans les provinces africaines qu'il était le plus usité.
2) Cette insertion dans le monde indigène romanisé est corroborée par la manière dont est indiquée la filiation, à la ligne 13:

Silvanis Ṣ[ori]ci (vel) Ṣ[ic]ci fil(ius)

La mention des noms du père et du grand-père au génitif est une

[24] M. Le Glay, *Inscriptions inédites de Lambèses*, dans «BCTH», 3, 1963, pp. 273-281; Id., *La vie religieuse à Lambèse d'après de nouveaux documents*, dans «Ant. Afr.», 5, 1971, p. 131; cf. également, M. Bénabou, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1975, p. 245-346.

[25] Sur le culte des *genii*, cf. J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, Paris, 1907, p. 450-455; cf. aussi Z. Benzina Ben Abdallah, *Une cité sufétale d'Afrique proconsulaire: Limisa*, dans «MEFR(A)», 102, 1990-92, pp. 509-515.

[26] On notera l'absence du prénom, qui obéit aux usages généraux de l'onomastique africaine, où l'emploi du prénom est rare.

[27] Le gentilice *Castricius*, peu répandu en Afrique, est toutefois attesté dans la région, à Dougga dans cinq inscriptions: *CIL* VIII 26774, 26775, 26776 et *ILAfr.* 588 (bis). Sur ce nom d'origine campanienne, cf. J.-M. Lassère, *Ubique Populus*, Paris, 1978, pp. 175 et 388.

[28] I. Kajanto, *The Latin cognomina*, dans *Commentationes Humanarum Litterarum*, 36, Helsinki, 1985, p. 297.

pratique héritée de la Carthage punique[29]. Il est clair donc qu'il ne s'agit pas de citoyens romains.

L'objet de la dédicace ne peut être qu'une statue, puisque le texte précise que *Castricius* a agi (*fecit* que l'on restitue à la l. 14) pour orner sa patrie, pour assurer une parure monumentale à *Chidibbia*: *ornandae patriae [causa fecit]*. Les trois dernières lignes de l'inscription précisent qu'il y eut des dispositions testamentaires:

l. 14: *et in test(amento) /suo*

Malgré l'état quelque peu lacunaire de la pierre, le sens général nous paraît ne souffrir que peu d'incertitude.

Il s'agit, d'abord, de l'expression d'un legs: à la ligne 15, après *SUO*, nous avons la mention *HS* — suivie de deux (*II*) ou peut-être même trois hastes (*III*) —, le sigle *D* puis le chiffre *V* (*quinque*). Nous avons ainsi la formule, attendue dans pareil cas, d'une somme léguée:

HS $\overline{II}$ (vel) $\overline{III}$ DV
(sestertium) duo (vel) tria (milia) et quingentos quinque

Cette somme est léguée à la famille du testateur; à la ligne 15, la lettres *S*, après le *V* (quinque), est à interpréter, en effet, comme l'initiale du datif *s[uis]*:

s[uis legavit (vel) *leg(avit)]*.

L'usage de cette somme est indiqué à la suite:

[ut ob dedica]tio/nem universis [decurionibus sportul]as / pr[aeberent] vel *pr[aestarent]*.

On conclut, pour l'ensemble de l'inscription, à la lecture suivante:

De[o] Silvano Aug(usto), / Genio civit[atis]. / [Pro] salut[e] Imp(eratoris) Cae[s(aris) - / divi M(arci) An]toni[n]i, Pii, Germ[anici, / fil (ii)], divi Pii nep(otis), divi [Hadriani / pro]nep(otis), divi Traiani Pa[rth(ici)] / abnep(otis), divi Nervae adnep(otis) - / [L(ucii) Septimi(i) Severi, Pii

[29] Sur cette filiation d'origine sémitique, cf. R. Cagnat, *Remarques sur une particularité onomastique de l'épigraphie latine d'Afrique*, dans *Strenna Buliciana*, Zagreb, 1964, p. 199 sq.

Pertina[cis], / Aug(usti), Arab(ici), Adiabenici, p(atris) p(atriae), /[po]nt(ifici) max(imi), trib(unicia) pot(estate) III, / imp(eratoris) VII, co(n)s(uli) II, [pr]oco(n)s(uli). / Castriciu[s Ro]gatianus, / Silvani, S[--]C I / fil(ius), or/nandae patriae [causa fecit?] et in test(amento) / suo (sestertium) II vel III (milia) D V s[uis leg(avit) ut ob dedica]tion/em universis [decurionibus sportul]as, / pr[aestaren]t vel *pr[aeberent].*

Traduction

«Au dieu Silvain Auguste, Génie de la cité. Pour le salut de l'empereur César - fils du divin Marc- Antonin, Pieux, vainqueur des Germains, petit-fils du divin Antonin le Pieux, arrière petit-fils du divin Hadrien, arrière petit-fils du divin Trajan, vainqueur des Parthes, descendant du divin Nerva - Lucius Septime Sévère Pieux, Pertinax, Auguste, vainqueur des Arabes et de l'Adiabène, père de la patrie, grand pontife, revêtu de la puissance tribunicienne pour la III[e] fois, imperator pour la VII[e], consul pour la II[e], proconsul. Castricius Rogatianus, fils de Silvanus, lui-même fils de Soricus (ou bien de Siccus?), a fait orner sa patrie (d'une statue de Silvain) et, dans son testament, il légua aux siens 3505 sesterces, afin qu'à l'occasion de la dédicace (de cette statue), il offrissent des sportules aux décurions dans leur ensemble».



Vue générale du site de *Thignica*.



Texte 1: La dédicace de *Thignica*.



Lieu de la découverte de la dédicace à Géta.



Inscription du *CIL*, VIII n° 15202.



La dédicace de *Chidibbia* au moment de sa découverte.



1: Texte 2: La dédicace de *Chidibbia*.



2: Texte 2: Gros plan.

Samir Aounallah

Une nouvelle inscription de *Vina*, Cap Bon (Tunisie)

Les recherches que nous effectuons dans le cadre de notre thèse[1] sur *La presqu'île du Cap Bon et sa romanisation depuis la chute de Carthage* nous ont conduit à entreprendre des enquêtes sur le terrain dans la région concernée. Nous avons profité pour cette entreprise de l'aide précieuse accordée par l'Équipe chargée de l'élaboration de la *Carte Nationale des Sites Archéologiques et des Monuments Historiques de Tunisie*[2] dont les responsables m'ont demandé d'entamer une prospection archéologique[3] dans la région du Cap Bon et plus précisément sur l'ensemble des deux cartes au 1/50 000 de Nabeul et de Hammamet. Cette mission fut menée à terme lors de trois campagnes de prospection entreprises durant l'été 1988, le printemps 1989 et l'été 1991[4].

Le site[5]:

Géographie ancienne de *Vina*:

* Je remercie vivement M. L. Maurin, ainsi que mes collègues et amis F. Michel et F. Hurlet d'avoir accepté de relire le manuscrit.

[1] Sous la direction du professeur L. Maurin, Centre Pierre Paris, Université de Michel Montaigne-Bordeaux III.

[2] Ce projet a été lancé en janvier 1987 par la direction générale de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme (Ministère de l'Équipement et de l'Habitat) et le programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), avec le concours de l'Institut National d'Archéologie et d'Art (INAA), du Ministère de la Défense nationale et de l'Office Tunisien de Cartographie (OTC).

[3] L'enquête sur le terrain s'est déroulée selon les méthodes les plus simples; prospection à vue, avec l'aide des cartes topographiques au 1/50 000.

[4] J'ai été aidé pendant ces trois campagnes de prospection par mes collègues et amis Daouda Sow, Négib Bertegi, Riadh Mrabet, Chadli Maoua, Frédéric Valentin et Nadège Renaud; qu'il me soit permis de les remercier vivement.

[5] E. Babelon, R. Cagnat, S. Reinach, *Atlas Archéologique de Tunisie (= AAT)*, Paris 1893; feuille de Nabeul, site n. 144 et feuille de Grombalia, site n. 219, ancienne ferme Colombat, du nom de son ex-propriétaire italien, aujourd'hui Hir Lassoued. Pour les renseignements historiques sur le site, le lecteur peut consulter en particulier J. Gascou, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord*, I, de la mort d'Auguste au début du III^e siècle, dans *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 195-196; Cl. Lepelley, *Les cité de l'Afri-*

L'*Itinéraire d'Antonin* qualifie Vina de *ciuitas*[6]; il la cite deux fois et donne sa position sur différentes voies:

A) Sur la voie Carthage-Sufetula par Hadrumète
52,3: de Carthage à Vina, XXXIII milles
52,4: de Vina à Pupput, X milles

B) Sur la voie Carthage-Alexandrie, par Thenis et Lepcis Magna.
58,1: de Carthage à Maxula, XVIII milles
2: de Maxula à Vina (ciuitas), XXVIII milles
3: de Vina à Pupput, XII milles

Il semble que, si l'on passe par Nepheris, la distance entre Carthage et Vina est de 33 milles (52,3); alors que si l'on passe directement par Maxula, la distance totale entre les deux localités est de 46 milles. Il faut aussi corriger la distance entre Vina et Pupput qui doit être de 10 milles, sinon moins, plutôt que de 12 milles.

La *Table de Peutinger* qualifie Vina de *uicus* et la situe à 42 milles de Thuni, l'actuelle Tunis: de Thuni vers Maxula, VI milles; de Maxula vers Ad Aquas, XXI milles; d'Ad Aquas vers Ad Mercurium, VIIII milles; d'Ad Mercurium vers Vina, VI milles; de Vina vers Siagu, XV milles.

Les bornes milliaires

En 1954, des travaux agricoles ont mis au jour deux bornes à environ 1 km au nord des ruines de Vina et au bord de la route Tunis-Sousse où elles sont encore conservées[7]. Ces deux textes, qui mentionnent des travaux de restauration à l'époque d'Aurélien et de Constantin, situent Vina à 45 milles de Carthage[8] ce qui concorde avec la distance entre Carthage et Vina par Maxula donnée par l'*Itinéraire d'Antonin* (58, 1, 2).

Le réseau routier (cf. fig. 1)[9]

— Au nord, la ville était reliée par la voie Carthage-Hadrumète à Nepheris et à Maxula.

— A l'est, une petite voie permettait d'accéder à Tubernuc; elle continuait très probablement jusqu'à la *ciuitas Furc....*[10].

que romaine au Bas-empire, Tome II, Notices d'histoire municipale, Paris 1981, p. 235-237 et P. VEYNE, *Deux inscriptions de Vina*, dans «Karthago», IX, 1958, p. 91-117.

[6] *Itineraria romana*, Vol. 1, *Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, Édit. O. GUNTZ, Stuttgart, 1990.

[7] Elles ont été revues en septembre 1991.

[8] P. SALAMA, *Bornes milliaires d'Afrique proconsulaire*, coll. de l'EFR., 1987, p. 26-30, n. 6-7.

[9] Les renseignements sont tirés de la carte des voies antiques d'Afrique du Nord établie par P. SALAMA, *ibid.* et complétés par une recherche sur le terrain.

[10] Hir Ben Hassen, fe. 29, Grombalia, nos. 199 et 200.

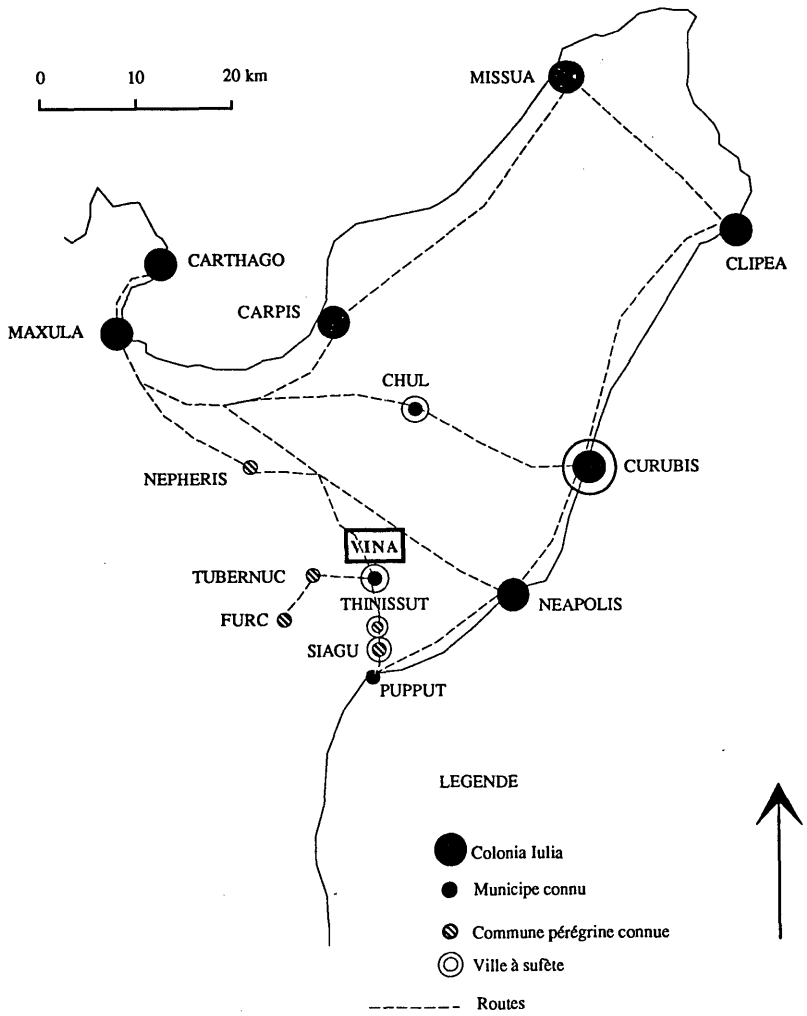


Fig. 1 - Le Cap Bon dans l'antiquité: carte de localisation.

— Au sud, la ville est reliée à Pupput puis aux différentes cités situées sur la voie côtière Carthage-Alexandrie. De Pupput, on pouvait accéder également aux différentes agglomérations dans la péninsule du Cap Bon.

Témoignages archéologiques

Les données présentées ci-dessous ont été réunies lors de deux visites du site en mars 1989 et en juillet 1991 en compagnie de M. Chadli Maoua, à qui je dois toute ma gratitude pour l'aide qu'il m'a prodiguée durant toute la compagne de prospection.

La ville s'étend sur le sommet et le flanc occidental d'une colline, à une altitude de 90 m; le terrain est facile d'accès. L'étendue du site, que l'on décèle grâce à la dispersion de la céramique antique, est d'environ une trentaine d'hectares. Deux monuments sont encore conservés:

— A l'extrémité nord-ouest du site (n. 219 de la carte de Grombalia), ruines d'une construction dont il ne reste qu'un pan de mur en *opus caementicium*; ce mur est revêtu d'un mortier étanche rose; il s'agit, sans doute, des restes d'un aménagement hydraulique, probablement une ou plusieurs citernes.

— Au sud-est (n. 144 de la carte de Nabeul), ruines importantes d'environ 300 m²; murs construits en *opus caementicium* et revêtus d'enduit étanche à tuileau; nous y voyons les restes des thermes publics de Vina dont il est peut-être question dans *CIL* VIII 962 = 12240 = *ILAf.* 321; l'inscription qui date du IVe siècle mentionne l'érection d'une statue destinée à orner les thermes par les soins d'un flamine perpétuel, ex-curateur, aux frais de la cité[11]. En dessous des thermes, on reconnaît des constructions voûtées et étanches. S'agit-il de citernes souterraines ou de bâtiments annexes destinés à l'entretien du monument?

Nous n'avons pas reconnu les vestiges de l'amphithéâtre dont il est question dans l'*Atlas Archéologique de la Tunisie*[12]; il semble, en effet, qu'il y ait eu erreur d'identification[13].

Quant aux blocs épars, on trouve en particulier des pierres de taille en calcaire, un sarcophage en calcaire gris (dimension extérieures: 198 × 68 × 60 cm), des bases de colonnes (cinq au moins), des auges, des chapiteaux tous corinthiens et enfin des matériaux d'huileries: pierres à encoche (montants?) et un bassin de décantation en calcaire. S'il s'avère

[11] Cl. Lepelley, *Cités*, II, p. 236, n. 6.

[12] *AAT*, fe. Nabeul, n. 30, site n. 144: «Grandes ruines à 48 km au S.-E. de Carthage, à 10 km au N.-O. de Neapolis; vestiges d'amphithéâtre».

[13] Le Dr. Carton avait signalé ce monument, dans «BSAS», 12, 1908, p. 161; voir J. Lachaux, *Théâtres et amphitéâtres d'Afrique proconsulaire*, Aix-en-Provence, 1979, p. 177 et J.-C. Golvin, *L'amphitéâtre romain*, Paris 1988, p. 257, n. 71, qui le classe parmi les édifices dont l'identification demeure douteuse.

que ce matériel agricole provient du site[14], et si les données de la *Table de Peutinger*, qui au IVè siècle désigne Vina comme *uicus*, sont exactes, on admettrait que Vina, à une date tardive, a été réduite au rang de bourgade rurale et qu'elle a ainsi perdu son autonomie municipale[15].

Quelques tessons de céramique à vernis noir attestent une occupation relativement ancienne du site; la céramique tardive, sigillée claire, est très abondante.

L'inscription (Tavola I)

Au mois de juillet 1991, des labours profonds entrepris sur le site de *Vina* et particulièrement dans la propriété de M. Sadok Lassoued amenèrent la découverte d'une inscription nouvelle. L'intérêt de ce texte réside dans le fait qu'il nous fait connaître une nouvelle cité sufétale en Afrique, sur l'ancien territoire de Carthage[16]. Il permet aussi de saisir

[14] On sait que les anciens colons italiens ou français avaient l'habitude de collectionner des objets antiques, qu'ils ramassaient un peu partout pour orner leurs jardins.

[15] Hypothèse émise par J. Gascou, *Politique* II, dans *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 196 n. 348. Cf. sur ce sujet: N. Duval, *L'urbanisme de Sufetula*, dans *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 625; Y. Thébert, *L'évolution urbaine dans les provinces orientales de l'Afrique romaine tardive*, dans «Opus», II, 1983, 1, p. 119, et L. Maurin, *Thuburbo Maius et la paix vandale*, dans «CT», 57-60, 1967, *Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à Charles Saumagne*, p. 225-254.

[16] Cf. fig. 2, cités à sufètes en *Africa vetus*. A la liste des cités sufétales déjà connue par L. Poinssot, «RT», 1942, p. 125 ss. et complétée par Cl. Poinssot, «Karthago», X, 1959-1960, carte p. 125, il faut ajouter les récentes découvertes: 1- *Apisa Minus*, *AE*, 1982, 931, dans la région de Bou-Arada non loin de Biracsaccar, cf. A. Beschaouch, *Apisa Minus, Une cité de constitution punique dans le pays de Carthage romaine*, dans «Africa», VII-VIII, 1982, p. 169-177; 2- la *ciuitas Abbi[r]*, *AE*, 1982, 932, près de la Ferme Romans, fe. 41, Jebel Mansour, X/Y: 470-324,5; cf. N. Ferchiou, *Une cité dirigée par des sufètes au temps de Commode: ciuitas Abb...*, dans «CT», XXX, 119-120, 1982, p. 15-42. L'auteur situe cette nouvelle *ciuitas* au S. de Bou Arada, près de Hir Feddadine, Hir Gama, Hir El Haouli et Aïn Ed Diba; 3- la *ciuitas Tapphugabesis*, près du *fundus Tapp...* (Jenanez-Zaytoûna, *AAT*, fe. 25, Jama, n. 109 cf. *ILTun.*, 628), cf. A. Beschaouch, «BAC», 12-14B, 1976, p. 249 et Id., *Apisa Minus, une cité de constitution punique dans le pays de Carthage romaine*, dans «Africa», VII-VIII, 1982, p. 176, n. 27 (sans texte); 4- La *ciuitas Chul*, Mdeina, fe. 22, Menzel Bou Zelfa, n. 273, cf. A. Beschaouch, *L'Afrique proconsulaire dans l'Année épigraphique*, dans *Actes du Colloque international de l'Année épigraphique*, Paris, 19-21 octobre 1988, p. 29-30 et enfin 5- *Vina*. Souani el-Adari a été souvent confondue avec *Themetra* que nous connaissons grâce à une table de patronat (*CIL*, V, 4919 = *ILS*, 6100) mentionnant la *ciuitas Themetra ex Africa*; en se fondant sur l'existence de l'oued Temra, à 3 km au nord de Souani El Adari et sur la ressemblance des deux toponymes *Themetra*-Temra, L. Poinssot, «RT», 1942, p. 134, n. 61, pense qu'il s'agit de la même localité. Cette hypothèse a été contestée par J. Gascou, «Ant. Afr.», 1976, p. 38-39; en effet, rien, pour le moment, n'autorise à identifier ce site avec *Themetra*.

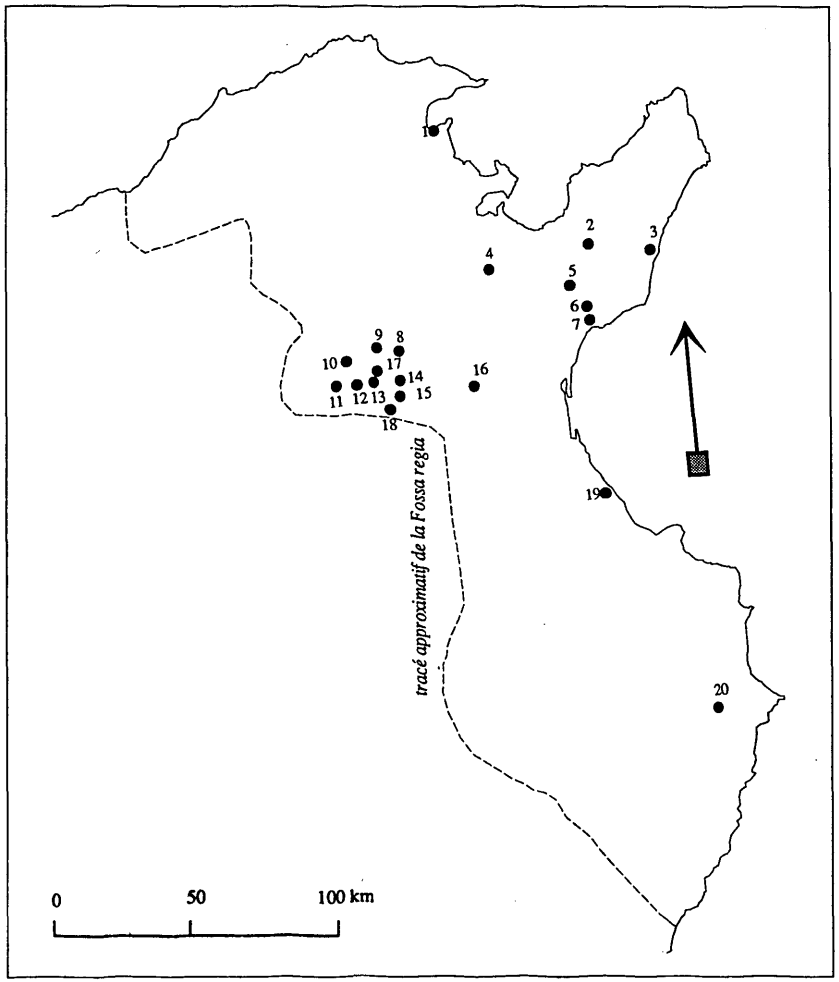


Fig. 2 - Villes à sufètes en *Africa vetus* (d'après Cl. POINSSOT, «Karthago», X, p. 125).
1. Utique (?); 2. Chul; 3. Curubis; 4. Hir Aouine; 5. Vina; 6. Thinissut; 7. Siagu; 8. Tepelte; 9. Auitta Bibba; 10. Biracsaccar; 11. Aradi; 12. Sucubi; 13. Apisa Maius; 14. Thibica; 15. Gales; 16. Thaca; 17. Apisa Minus (emplacement probable); 18. *Ciuitas Abbi[r]*; 19. Souani el-Adari; 20. Hir oulad Slim (Ruspae?).
* Ne figurent pas sur cette carte:
— Villes en dehors de la *Fossa Regia*: 21. Thugga; 22. Masculula; 23. Althiburos; 24. Limisa; 25. Mactar; 26. Capsa; 27. Calama; 28. Gadiaufala; 29. *ciuitas Tapphugabesis*; 30. Lepcis Magna; 31. Volubilis.
— Villes dont l'emplacement est inconnu: 32. Thimiligua et 33. Themetra.

ce qui est romain et ce qui est carthaginois à Vina à la fin du règne d'Antonin le Pieux, quelques années avant sa promotion au rang de municipe.

Bloc de pierre en calcaire, 77 × 49 × 44 cm; le texte est inscrit dans un cadre mouluré de 57 × 34,5 cm; hauteur des lettres: 3,5 cm; lignes de guidages et points de séparation entre tous les mots.

L'écriture présente les mêmes caractéristiques qu'une autre inscription de Vina publiée par P. Veyne[17]. Le dessin des lettres est très particulier, souple et élégant avec un fort contraste entre les gras et les maigres; on le retrouve dans de nombreuses inscriptions africaines du temps. Quelques particularités: la haste droite du A dépasse la ligne de guidage; la queue du R se prolonge souvent en dessous de la ligne de guidage; la lettre M ressemble à la jonction de deux A; le G, le C et le S de *cos.* se terminent en haut par des fioritures; à la ligne 3, le I d'*imp(eratoris)* est plus haut que le reste de la ligne; même remarque pour le L de *L(ucius)* à la ligne 6; à la ligne 7, le V et le M de *magistratum* forment ligature, de même que le symbole HS à la ligne 10. Un remploi de la pierre empêche la lecture de la fin des deux dernières lignes, mais la restitution est certaine, et d'ailleurs sans difficulté.

L · AELIO · AVRELIO
COMMODO · COS
IMP · CAES · T · AELI · HA-
DRIANI · ANTONI-
NI · A VG · PII · P P · FILIO
L · MANILIVS · FELIX
OB · MAGISTRATVM
AMPLIATA · LEGITIMA
SUFETATVS · SVMMA
EX · HS · II · M · DC · N · POS[---]
D [D].

L(ucio) Aelio Aurelio / Commodo co(n)s(uli), / Imp(eratoris) Caes(aris) T(iti) Aeli Ha/driani Antoni/ni Aug(usti) Pii p(atris) p(atriae) filio, / L(ucius) Manilius Felix, / ob magistratum,/ ampliata legitima / sufetatus summa, / ex (sestertium binis) m(ilibus) (sescentis) n(ummum) pos[uit] d(ecreto) [d(ecurionum)].

«A Lucius Aelius Aurelius Commodus, consul, fils de l'empereur César Titus Aelius Hadrien Antonin, Auguste, Pieux, père de la patrie;

[17] *AE*, 1961, 199 = P. VEYNE, *Deux inscriptions de Vina*, «Karthago», IX, 1958, I, La pollicitation d'un *magister*, p. 91.

Lucius Manilius Felix, à l'occasion de sa magistrature, la somme légitime du sufétat étant augmentée, a élevé (ce monument) pour la somme de 2600 sesterces. Par décret des décurions».

Le sens est clair: à l'occasion de son sufétat, L. Manilius Felix a fait graver cette inscription en l'honneur de Lucius Verus, consul pour la première fois, *L. Aelio Aurelio Commodo cos*, donc à une date comprise entre 154 et 161[18].

L. Manilius Felix était citoyen romain, ce qui montre que certains membres de l'aristocratie locale avaient reçu la citoyenneté romaine avant la promotion juridique de la commune, donc avant le règne de Marc Aurèle[19]. Le gentilice Manilius, attesté pour la première fois à Vina, est fréquent dans le Latium et en Campanie[20]; il est bien connu en Afrique notamment dans la Confédération Cirtéenne à l'époque de la colonisation de César et d'Auguste[21]; Il est également attesté à Utique[22] et à Hadrumète[23] bien avant la fin de la république. On connaît deux vétérans portant ce nom: Manilius Fuscus *ueteranus* (*CIL* VIII 3189), et [Man]ilius [---]anus *ueteranus* (*CIL* VIII 3190)[24]. Ce nom se trouve aussi dans l'inscription du «règlement de l'eau» de Lamasba[25]. Un T. Manilius Secundus, de la tribu Papiria, originaire de Théveste, est attesté à Lambèse au second siècle[26] et un Manilius Probus ayant servi dans la *Legio II Traiana Fortis*, au milieu du II siècle à Nicopolis[27]. Le *cognomen* Felix, souvent l'équivalent latinisé d'un nom punique, est très fréquent en Afrique du Nord[28].

[18] A. DEGRASSI, *I fasti consolari dell'impero romano, dal 30 avanti Cristo al 613 dopo Cristo*, Rome, 1952, p. 43.

[19] On s'est fondé sur l'existence du gentilice *Aurelius* porté par l'un des premiers duumvirs de Vina pour attribuer l'octroi de la citoyenneté romaine à l'aristocratie locale à Marc Aurèle. Cf. J. GASCOU, *Politique* II, dans *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 196.

[20] J.-M. LASSÉRE, *Ubique populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 av. J.-C.-235 ap. J.-C.)*, Paris 1977, p. 183.

[21] *Ibid.*, p. 183; à Cirta, Thibilis, Aquae Thibilitanae, Tigisis, Sigus, dans la plaine entre Calama Sigus et Cirta, Saddar, Uzelis, Mastar, Cettianis.

[22] *Ibid.*, p. 80.

[23] *Ibid.*, p. 88.

[24] *Ibid.*, p. 287.

[25] *CIL*, VIII (=*CIL*), 18587 = 4440: J.-M. LASSÉRE, *Ubique populus*, p. 342-343; F.-G. PACHTER, *Le règlement d'irrigation de Lamasba*, dans «MEFR», XXVIII, 1908, p. 373-405; W.-E. HEITLAND, *Agricola...*, p. 293; J. BIREBENT, *Aquae romanae*, Alger, 1962, p. 392-406.

[26] *CIL*, 3881; J.-M. LASSÉRE, *Ubique populus*, p. 612.

[27] ID., *ibid.*, p. 638.

[28] Cf. C. POINSSOT, *Suo et Sucubi*, dans «Karthago», 1959-1960, p. 104; G.-CH. PICARD, *Ciuitas Mactaritana*, dans «Karthago», VIII, 1957, p. 91 et H.-G. PFLAUM, *Remarques sur l'onomastique de Cirta*, dans *Limes-Studien*, 1959, p. 126-127.

Les institutions pérégrines de Vina: le problème des magistri

A l'image de plusieurs autres cités de l'Afrique, Vina était, avant de recevoir le statut municipal, une cité pérégrine administrée par des sufètes. Les études consacrées à ce type de communes ont mis en évidence la diversité des institutions qui y sont attestées[29]. Etudiant le cas de Mactar, cité à sufètes, G.-Ch. Picard avait proposé pour les institutions de cette ville, au premier siècle ap. J.-C., une origine libyque plutôt que punique[30]. Il introduisait ainsi une nuance très importante à la compréhension des institutions pérégrines dans les cités de l'Afrique romaine dont l'évolution dépend du contexte géographique et politique. Il faut, croyons-nous, nettement distinguer les cités sufétales à l'intérieur de la *Fossa Regia* de celles qui se trouvent à l'extérieur de cette forntière: ici et là, après la guerre de 146, si ce n'est avant cette date, les institutions pérégrines, héritées du droit public punique, ont évolué différemment. A Mactar se rencontrent, à côté du sufétat, des titres comme celui de «rab» et de «consul». A Althiburos sont attestés, toujours avec les sufètes qui sont ici au nombre de trois, un «sacrificateur» éponyme et un «ssrib» ou «augure»[31]... En revanche, dans les cités sufétales de l'*Africa Vetus*, les seuls magistrats connus et explicitement mentionnés sont les sufètes. Cependant, deux cités font exception: les inscriptions de Vina et de Biracsaccar font état, en plus des sufètes, de *magistratus*. Qui sont ces *magistratus*?

A Vina, cette magistrature est connue par une inscription datée du principat d'Antonin le Pieux, mais qui se rapporte au temps d'Ha-

[29] P. VEYNE, *Deux inscriptions de Vina*, dans «Karthago», IX, 1958, p. 102-109; M. SZNYCER, *Carthage et la civilisation punique*, dans *Rome et la conquête du Monde méditerranéen, II Genèse d'un Empire*, sous la dir. de Cl. NICOLET, III[e] édition, Paris 1991; G.-CH. PICARD, *Une survivance du droit public punique en Afrique romaine: Les cités sufétales*, dans *Atti del convegno intern.* sul tema: *I diritti locali nel province romane con particolare riguardo alle condizioni giuridiche del suolo (Roma, 26-28 ott. 1971)*, Acc. naz. dei Lincei, CCCLXXI, 1974, Quad. n. 194, p. 125-133 et en particulier p. 127-129. A. DI VITA, *Gli* Emporia *di Tripolitania dall'età di Massinissa a Diocleziano: un profilo storico-istituzionale*, dans *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 515-595.

[30] *Op. cit.*, p. 130.

[31] Exemples réunis dans le même article cité de G.-CH. PICARD, p. 130. On peut citer aussi Dougga où en 138 av. J.-C. sont attestés, sur une inscription libyco-punique, un roi, deux «chefs de cent» et un «chef de cinquante», *ibid.*, p. 130, de même qu'un *sufes maior*, *AE*, 1966, 509; à Lepcis apparaissent des titres comme *ornator patriae AE*, 1938, 3, ainsi que *amator patriae* et *amator ciuium*, *AE*, 1949, 61. Ces titres apparaissent aussi au Bas-Empire, à Lepcis et à Altava, cf. LEPELLEY, *Cités*, I, p. 126; autant de titres et d'institutions que l'on ne rencontre en aucune cité de l'intérieur de la *Fossa Regia*.

drien[32]: *Diuo Hadriano, patri Imp. Caes. Antonini Aug. Pii, p. p.; heredes Barculae Barminonis, ob honorem* magistratus *patris sui, ex HS II mil. CCCC n. posuerunt d. d.* Ce texte fait état d'un *magistratus* pérégrin du nom de *Barcula.* Son éditeur, P. Veyne, avait proposé de voir dans ce mot un synonyme de *magister* ou *magisterium*; car il est sans exemple qu'un pollicitateur dise avoir élevé un monument pour l'honneur de sa magistrature sans avoir à la préciser[33].

Selon P. Veyne, Vina, ayant un *magister* pérégrin (ainsi interprète-t-il *magistratus* dans l'inscription de Barcula), fournit un exemple de villes à *magistri* qui étaient des collectivités puniques. Mais dans tous les cas qu'il cite[34], seule une inscription de Biracsaccar, non loin de Bou Arada (*CIL*, 23876), met en scène de manière indubitable deux sufètes éponymes et deux *magistratus* qui élèvent une statue à Antonin le Pieux au nom de la cité. P. Veyne fait des seconds des *magistri* subordonnés au collège des sufètes qui ne sert ici qu'à dater l'inscription:

...Ciuitas Biracsaccar(ensium) voto fecerunt, anno sufetum *Onorato Fortunati IMR (?) et Fl. Victoris Victori Similis*; magistratus *Vetulenis Victor et Similis p(ro) fratribus p(ecunia) p(ublica) d(ecreto) d(ecurionum) f(ecerunt).*

Le nouveau texte de Vina permet au contraire, nous semble-t-il, de proposer l'équivalence *magistratus* = *sufetatus*: elle s'impose d'évidence dans la phrase *ob magistratum, ampliata legitima sufetatus summa.* Ce texte fait apparaître une particularité peu usitée dans l'épigraphie latine de l'Afrique: celle de désigner le sufète par le terme général de *magistratus*, le sufétat (ligne 9) étant signalé après *ob magistratum* (ligne 7). Notons que ce formulaire, banal en apparence, est pratiquement sans équivalence dans l'épigraphie latine d'Afrique[35]. Comment expliquer alors le recours à la formule *ob magistratum* ou *ob honorem magistratus*? Est-ce une habitude institutionnelle?

32 *AE*, 1961, 199 = P. Veyne, *Deux inscriptions de Vina*, dans «Karthago», IX, 1958, p. 102-109.

33 *Ibid.*, p. 102: «on précise toujours: *ob honorem sufetatus, magisterii, duouiratus, quinquennalitatis...*».

34 *Ibid.*, p. 105-106.

35 Pour cela, ont été examinées toutes les inscriptions du *CIL* où figure la préposition *ob*. Les formulaires épigraphiques fréquents sont *ob* suivie de la magistrature: *CIL* 989: *ob patronatus* à Missua; voir des équivalents dans *CIL* 14349 et dans *CIL* 26590. On rencontre plus fréquemment *ob honorem* suivi de la (ou des) magistrature(s) au génitif: *ob honorem aedilitatis intermissae et IIviratus sui* dans (*CIL* 863 et 12382) et d'autres parallèles (dans *CIL* 11345, dans *CIL* 7094-7098), dans *CIL* 14296.

Des textes puniques et néopuniques offrent des parallèles suggestifs:

Le grand tarif des sacrifices de Marseille dit: «A l'époque des magistrats (ou de la magistrature) de Hillesba 'al, le sufète, fils de Bodtanit, fils de Bodeshmoun, et de Hillesba 'al, le *sufète*...»[36].

Une inscription de Carthage commence d'abord par: «en l'année des sufètes Shaphot et Adonibal», ensuite «à l'époque de la magistrature de» suivi de l'énumération de plusieurs noms[37].

Une inscription néopunique de Mactar dit, semble t-il, «Au seigneur, etc. Les citoyens de Mactar. Au temps de la magistrature (?) de Aikna, fils de Aderbal et de Baruk, fils de Selidiu, étant rab Aikna...»[38].

C'est un usage bien attesté chez les puniques de désigner les dignitaires municipaux par le terme général de magistrat; il s'est conservé dans la petite commune de Vina. Barcula avait été investi d'une magistrature indubitablement punique et, selon toute vraisemblance, du sufétat. A l'appui de cette hypothèse, on peut invoquer un autre argument: les sommes promises par les héritiers de Barcula et par L. Manilius Felix, 2400 et 2600 sesterces, sont très proches. La différence de 200 sesterces est sans doute due à l'*ampliatio*; nous savons qu'il est d'usage que les sommes honoraires d'une même magistrature dans une même cité soient semblables[39].

La romanisation: *ampliatio* et *summa legitima*

Ob magistratum, ampliata sufetatus summa ex HS II · M · DC · N · A Vina, comme dans les autres cités romaines (municipes ou colonies) ou pérégrines, les nouveaux dignitaires municipaux (décurions, magistrats et sacerdoces) s'acquittaient, à l'occasion de leurs charges, de la *summa legitima* (ou *honoraria*) qu'ils versaient au trésor de la cité. A côté de cette somme, les inscriptions africaines permettent de distinguer

36 Traduction de M. Sznycer, *Carthage et la civilisation punique*, dans *Rome et la conquête du Monde méditerranéen, II, Genèse d'un Empire*, sous la dir. de Cl. Nicolet, IIIe édition, Paris 1991, p. 574.

37 *Ibid.*, p. 574.

38 Traduction de J.-G. Février et M.-H. Fantar, dans «Karthago», XII, 1963-1964, p. 48.

39 Par exemple à Mustis, on verse pour toutes les époques, 10.000 sesterces pour le flaminat perpétuel et 2.000 sesterces pour le duovirat; cf. A. Beschaouch, *Mustitana*, dans «Karthago», XIV, 1967-1968, p. 160.

deux autres moments dans les dépenses et évergésies effectuées par les nouveaux honorés: la *pollicitatio* et l'*ampliatio*[40].

Il est à noter que la formule *ob magistratum*, sans doute employée à la place d'*ob honorem magistratus*, fournit le motif de la présente dédicace. Il en va de même dans une autre inscription de Vina, *AE*, 1961, 199, *ob honorem magistratus...* ainsi qu'à Souani el-Adari, *AE*, 1946, 234, *pro honor(e) sufetat(us) deb(ebat)...* Pour cela, le sufète élargit la somme honoraire, *ampliata legitima sufetatus summa*; l'*ampliatio* est dans ce cas un acte de générosité supplémentaire.

De quel ordre était la somme légitime du sufétat? La seule mention explicite d'une *summa honoraria sufetatus* est attestée à Souani el-Adari: *AE*, 1946, 234, *statuam inlatis in eam HS DCCC n. quos pro honor(e) sufetat(us) deb(ebat)*; elle est donc de 800 sesterces. A Vina, la dédicace des héritiers de Barcula a été faite *ob honorem magistratus* et évaluée à 2400 sesterces... *ex HS II mil. CCCC n. posuerunt...* (*AE*, 1961, 199); la *summa honoraria magistratus* semble donc égale à 2400 sesterces[41]. Pour le sufétat à Vina, la somme honoraire devait être aussi de l'ordre de 2400 sesterces. Elle a été augmentée de 200 sesterces.

Cette somme est destinée à l'embellissement de la cité (*in opus*)[42]; mais que représentaient, comme pouvoir d'achat, les 2600 sesterces? Le prix moyen d'une statue est d'environ 4000 sesterces[43]. Les 2600 sesterces suffisaient à peine à payer la pierre et le lapicide[44]. Il faut d'ailleurs

[40] Cf. P. VEYNE, *op. cit.*, p. 91-101; A. BESCHAOUCH, *Mustitana. Recueil des nouvelles inscriptions de Mustis, cité romaine de Tunisie*, dans «Karthago», XIV, 1965-1966, p. 154-162; P. CARNSEY, *Taxatio* and *pollicitatio*, dans «JRS», LXI, 1971, p. 116-119; F. JACQUES, *Le privilège de liberté. Politique impériale et autonomie municipale dans les cités de l'Occident romain* (161-244), E.F.R., 1984, 687-786. Le schéma classique souvent représenté est le suivant: pour se distinguer, les notables coiffent les sommes honoraires et obligatoires par des promesses volontaires; ces dernières, devenant une «obligation d'usage», les notables, par évergésie, dépassent spontanément leur devis (*ampliatio*).

[41] P. VEYNE, «Karthago», IX, 1958, p. 96 pense que la *summa legitima* de la magistrature de Barcula était de l'ordre de 2000 sesterces et qu'elle fut augmentée de 400 sesterces. Rien, dans l'inscription, ne nous permet d'accepter cette hypothèse: il n'y a aucune allusion à l'*ampliatio* pas plus qu'à la pollicitation. La formule *ob honorem* — ou *pro honore* — *magistratus* ne fait, à notre avis, aucune allusion à la pollicitation si elle n'est pas accompagnée des verbes *promittere, taxare...*; cf. en dernier lieu A. BESCHAOUCH, *Mustitana*, dans «Karthago», XIV, 1967-1968, p. 158.

[42] A. BESCHAOUCH, *op. cit.*, p. 159.

[43] R. DUNCAN-JONES, *Costs, Outlays and* summae honorariae *from Roman Africa*, dans «PBSR», 1962, p. 64.

[44] Il semble en effet, si on tient compte de l'étude de DUCAN-JONES et des chiffres qu'il avance, que le monument dédié à L. Verus n'est autre que l'inscription. Mais, on ne peut trop se fier à ces indications chiffrées car de nombreux paramètres interviennent

remarquer que, ne possédant ni corniche ni socle, la pierre qui porte la dédicace à L. Verus ne constitue pas la base d'une statue. Comme celle qui porte l'inscription de Barcula a les mêmes dimensions, une forme identique, une écriture semblable et qu'elle est de date voisine, il est possible que les deux blocs «jumeaux» soient entrés dans une composition architecturale. Ne portant pas les statues des deux princes honorés (Hadrien et L. Verus), ces deux pierres inscrites représentaient donc tout naturellement des frais bien moindres qu'une statue.

Cette économie est-elle à imputer à la fonction même du sufétat, qui n'exigeait pas de grandes somptuosités et de dépenses, comme l'a expliqué P. Veyne pour le magistrat de Vina[45]? La réponse est difficile, mais on peut noter que le caractère pérégrin ou non d'une magistrature n'explique pas à lui seul cette économie, car, ailleurs, nous trouvons des sommes honoraires de magistratures romaines inférieures ou égales à celle payée par L. Manilius Felix[46]. Les rares témoignages archéologiques repérés sur le site de Vina mettent en valeur le développement monumental modeste de la commune: peu d'éléments d'architecture; rares sont les inscriptions qui portent un décor remarquable; calcaire et grès sont les matériaux les plus usités... Il est logique dans ces conditions de penser que l'aristocratie locale ne pouvait se permettre de grandes dépenses.

Ces sont là les rares indications dont nous disposons sur des actes d'évergétisme accomplis par les magistrats pérégrins envers leurs patries. Dans les cités sufétales, l'«évergétisme» est plutôt l'affaire de la cité; les sufètes y apparaissent souvent comme les magistrats éponymes (cf. tableau 1).

Malgré la rareté relative des textes épigraphiques, on peut noter avec certitude que les cités à sufètes dans l'ancien territoire de Carthage offraient divers aspects de romanisation.

D'abord «administrative», puisque l'accès aux magistratures pérégrines, à l'exemple des magistratures des communes romaines (duovirat, édilité...), exigeait le paiement d'une *summa honoraria*; on remarquera

pour déterminer le prix de revient d'une statue: coût du transport, nature du matériau (marbre, importé ou local, calcaire, grès...), dimensions du monument... C'est une des raisons qui pourraient expliquer, à notre avis, que dans certaines cités on rencontre des prix de statues nettement inférieurs à la moyenne établie par DUNCAN-JONES, par exemple à Souani el-Adari, *AE*, 1946, 234, *statuam inlatis in eam HS DCCC* n., à Thignica, *CIL*, 1401, *statuam quam... ex HS II... promiserat ampliata pecunia...*

[45] P. VEYNE, *op. cit.*, p. 98.

[46] A Thamugadi, on paye 2000 sesterces pour le duumvirat; à Sigus, on paye 2200 sesterces pour le flaminat... Cf. R. DUNCAN-JONES, *op. cit.*, p. 103-104.

Tableau 1.

Localités	Dates	Evergésies	Références
Abbi[r]	185-192	Dédicace à Pluton, Junon ou *Caelestis*, par la *ciuitas, p. p.*; allusion probable à un acte d'évergétisme (*ampliatio*)	*AE*, 1982, 932 = FERCHIOU, «CT», 119-120, 1982, p. 16
Apisa Maius	138-161	Monument à Antonin le Pieux par la *[ciuita]s Apisa Maius*	*CIL*, 766
	201	Monument à S. Sévère par la *ciuitas Apisa Maius d. d. p. p.*	*CIL*, 777
Apisa Minus	138-161	Consécration d'un temple à Minerve Auguste sur le budget municipal, *sac(rauit) Apisa Minus, ex arca publica*	*AE*, 1982, 931 = BESCHAOUCH, «Africa», VII-VIII, 1982, p. 169-177
Aradi	54-68	Construction d'un «cadran solaire et de six mesures» par L. Afranius Felix	BESCHAOUCH, «CRAI», 1983, p. 689
	n.d.	Embellissement d'un portique, par les habitants et les magistrats (sufètes)	*CIL*, 23867 = BEN ABDALLAH, *Catalogue*, 206.
	131	Construction d'un temple par *[---]rus*, pour l'honneur de son flaminat perpétuel	*CIL*, 23861
	n.d.?	Dédicace à un empereur; repas et *gymnasium* offert au peuple	*CIL*, 23862
Auitta Bibba	avant 137	Dédicace à *Victoria Augusta* par la *ciuitas Auittensis [Bibba], d d p p*	*CIL*, 797 = *ILS*, 6798
Biracsaccar	n.d.	Dédicace à *Fortuna Augusta*	*CIL*, 23857
	n.d.	Dédicace à *Caelestis Augusta*	*CIL*, 23858
	n.d.	Consécration d'un temple à *Ceres Augusta*	*CIL*, 23859
	138-161	Dédicace à la triade capitoline per la *ciuitas Biracsaccarensium... p p d d*	*CIL*, 23876
Chul	99 de Carthage	Dédicace par la *ciuitas Chul* à Saturne Auguste	BESCHAOUCH, *Coll. Int. AE*, 1988, p. 29-30
Gales	235-238	Construction par la *ciuitas Galitana, a solo, p. p.* d'un *aedem curialem Concordiae*, d'un *tabularium* et d'un *ponderarium*	*CIL*, 757
	n.d.	Allusion probable à des actes d'évergétisme	*CIL*, 758
	n.d.	Construction d'un temple à Mercure, par la *ciuitas*	*CIL*, 23833 = BEN ABDALLAH, *Catalogue*, 320

Localités	Dates	Evergésies	Références
Hir oulad Slim (Ruspae?)	138-161	Dédicace à Antonin le Pieux	*AE*, 1928, 33
Siagu	n.d.	Dédiace, *d. d. p. p.*, à *Felicitas* Augusta, par la *ciuitas*	*CIL*, 964 = 12446
	166?	Dédicace, *d. d. p. p.*, en l'honneur et à la victoire des Augustes, par la *ciuitas*	*CIL*, 965 = *ILS*, 365 = BEN ABDALLAH, *Catalogue*, 378
	215	Dédicace à Caracalla, par la *ciuitas d. d. p. p.*	*CIL*, 966 = 12447 = BEN ABDALLAH, *Catalogue*, 379
	n.d.	Jeux, spectacles et distributions d'argent offerts par un évergète à ces concitoyens	*CIL*, 967 = 12448 = R.P. DUNCAN-JONES, «JRS», 1963, p. 86
	après 161	Dédicace au divin Antonin le Pieux, par la *ciuitas d. d. p. p.*	*CIL*, 793 = BEN ABDALLAH, *Catalogue*, 522
Sucubi	n.d.	Construction d'un portique dans le temple de Pluton par les magistrats (sufètes) et les habitants de la ville	*AE*, 1963, 124 = CL. POINSSOT «Karthago», X, 93 ss
		Dédicace à *Caelestis Augusta* par la *ciuitas Suc.*	*CIL*, 23860
Thepelte	130	Dédicace à Hadrien, *d. d. p. p.*, par la *ciuitas*	*CIL*, 12248
	n.d.?	Dédicace, *d. d. p. p.*, aux Augustes (M. Aurèle et L. Verus?) par la *ciuitas*	*CIL*, 12247
	241-244	Dédicace, *d. d. p. p.*, à Sabina Tranquillina par la *ciuitas*	*CIL*, 12250
Thaca	138-161	Dédicace à Antonin le Pieux, par la *ciuitas s. p.*	*CIL*, 11193
	212	Construction d'un temple pour la victoire (?) de Caracalla, par la *ciuitas p. p.*	*CIL*, 11194
Thibica	138-161	Dédicace, *[d. d.] p. p.*, à Esculape Auguste par la *ciuitas*	*CIL*, 765 = 12228
	n.d.	Dédicace, *d. d. p. p.*, à un empereur, par la *ciuitas*	*CIL*, 767 = 12230

aussi l'existence de conseils de décurions et de trésors publics dans la plupart des cités au moins dès le début du second siècle[47].

[47] A Abbir, à Apisa Maius, à Apisa Minus, à Avitta Bibba, à Biracsaccar, à Gales, à Siagu, à Thepelte, à Thaca, à Thibica et à Vina.

Romanisation religieuse, attestée par les nombreuses dédicaces aux divinités romaines[48], traduisant ainsi l'adoption de ces divinités ou leur assimilation aux divinités africaines et locales, par l'adhésion au culte impérial et par les actes de dévotion envers les empereurs.

On notera aussi la diffusion du style de vie romain: libéralités, jeux et spectacles offerts par les notables et magistrats à leurs concitoyens. Enfin, l'octroi de la citoyenneté romaine aux magistrats et notables locaux; autant de témoignages qui expliquent que ces cités pérégrines s'offrent la parure d'une ville romaine.

Municipium Aurelium (vel *Aurelia*) *Vina*[49]

A la fin du principat d'Antonin le Pieux, Vina offre donc l'image d'une cité romaine. Sa promotion juridique qui intervient sous le principat de M. Aurèle[50] ne constitue donc pas une rupture avec le passé pérégrin de la ville, mais l'aboutissment d'une évolution. La dédicace à Lucius Verus, ajoutée à celle des héritiers de Barcula montre bien les progrès de la romanisation atteints dans la commune pérégrine: *decuriones, summa legitima, ampliatio*, droit de cité accordé aux magistrats locaux sont des indices qui annoncent la promotion juridique de la commune. Mais Vina n'a jamais été colonie puisqu'elle est toujours municipe sur une inscription du Bas-Empire datée de 306-308, *CIL*, 961 (12439), *municipium Aurelia* (sic) *Vina*[51]. Il en est ainsi pour la plupart des cités à sufètes de l'*Africa Vetus*.

En effet, abstraction faite d'Utique, seule Curubis est devenue colonie, *CIL*, 12452 = 24100; *CIL*, 980 = *ILS*, 6817: *colonia Iulia Curubis*, dont la création peut remonter au temps de César[52]. D'autres sont devenues municipes comme Vina; ainsi: Avitta Bibba, *municipium Aelium* en 137, grâce à la faveur d'Hadrien, *CIL*, 799 = *ILTun.*, 672: *[Imp. Caes... Traia]no Hadri[ano Aug.]... [condito]ri munic[ipi]*. Elle est encore municipe en 393, *CIL*, 12275[53].

[48] Pluton, Junon, Céleste, Minerve, Saturne, à la triade capitoline.

[49] *ILAfr.*, 322, en 238: *Un[iuersus ord]o splen[did. minicip]i Vinensiu[m...]; CIL*, 961 = 12439: *municipium Aurelia Vina...*; *CIL*, 12241 = 959: *[m]unicip. Aur. Vina...*

[50] Cf. en dernier lieu J. Gascou, *Politique*, I, dans *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 195-196.

[51] J. Gascou, *Politique*, I, *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 195 et Cl. Lepelley, *Cités*, II, p. 235-237.

[52] J. Gascou, *Politique municipale*, Rome, 1972, p. 21-22.

[53] Pflaum, *Romanisation*, «Ant. Afr.», 1970, pp. 88; Gascou, *Politique*, I, *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 184.

Pour les autres cités promues au rang de municipe, il est difficile d'assigner une date certaine. On ne peut, pour le moment, qu'avancer des fourchettes chronologiques qui tiendraient compte, en plus de l'apparition du titre de municipe, de la disparition des institutions pérégrines (sufétat ou statut de *ciuitas*). Le fait que le statut de municipe soit attesté par des inscriptions tardives ne signifie pas que la promotion juridique date da cette époque. Ainsi, Thibica entre le principat d'Antonin le Pieux et 255[54], Apisa Maius entre 201 et 337[55], Thepelte entre 244 et 293[56], Thaca entre 212 et avant 286[57], enfin Chul, devenue municipe, mais on ne sait pas encore à quelle date[58].

Les autres communautés de ce territoire ne sont connues que comme cités pérégrines (cf. tableau 2).

Dans une étude consacrée aux cités de l'ancien territoire de Carthage, H.-G. Pflaum avait souligné la lenteur du processus de romanisation dans la région et conclu à «une politique délibérée et de réticence de la part du gouvernement impérial qui se refusait à accroître le rang de ces communes (à sufètes)»[59]. L'examen des textes épigraphiques relatifs à l'histoire municipale dans ces cités confirme ces conclusions puisque, sur les 20 cités sufétales connues dans ce territoire, seul 8 (ou 9 si l'on compte Utique) ont bénéficié d'une promotion juridique. Cependant, la seule étude de la situation juridique ne nous donne qu'une vision partielle de la romanisation dans ces villes.

[54] *Ciuitas* à sufètes sous Antonin le Pieux, *CIL*, 12228; le titre de municipe apparaît pour la première fois en 255, *CIL*, 12229; Thibica est toujours municipe en 308-309, *CIL*, 23118. Cf. Pflaum, *Romanisation*, «Ant. Afr.», 1970, p. 85; Gascou, *Politique*, II, *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 294-295.

[55] *Ciuitas* dirigée par des sufètes en 28 *CIL*, V, 4921 = *ILS*, 6099a, encore *ciuitas* en 201, *CIL*, 777; municipe avant 337, *CIL*, 23843, 23844, encore municipe entre 364 et 375, *CIL*, 779 et 780; cf. Pflaum, *Romanisation*, «Ant. Afr.», 1970, p. 85-86; Gascou, *Politique*, II, *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 279.

[56] *Ciuitas* à sufètes en 130, *CIL*, 12248; encore *ciuitas* entre 161 et 169 (?), *CIL*, 12247 et entre 241-244, *CIL*, 12250. Le titre de municipe y apparaît entre 293 et 305, *CIL*, 12252 cf. Pflaum, *Romanisation*, «Ant. Afr.», 1970, p. 87; Gascou, *Politique*, II, *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 279-280.

[57] *Ciuitas* dirigée par des sufètes à l'époque d'Antonin le Pieux, *CIL*, 11193; elle est encore *ciuitas* en 212, *CIL*, 11194. Le statut de municipe est attesté sur une inscription, *CIL*, 11195, qui daterait d'avant 286; cf. Pflaum, *Romanisation*, «Ant. Afr.», 1970, p. 88; Gascou, *Politique*, II, *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 284-285.

[58] *Ciuitas* à sufètes au milieu du premier siècle ap. J.-C., cf. Beschaouch, *Coll. Int. AE*, 1988, p. 29-30 et municipe, cf. Beschaouch, «CRAI», 1975, p. 112; Gascou, *Politique*, II, *ANRW*, II, 10, 2, 1982, p. 298.

[59] H.-G. Pflaum, *Romanisation*, dans «Ant. Afr.», 1970, p. 89.

Tableau 2.

Localités	Statuts	Références
1. Abbi[ritana]	*Ciuitas* à sufètes entre 185 et 192	*AE*, 1982, 932 = FERCHIOU, «CT», 119-120, 1982, p. 18 ss
2. Apisa Minus	Commune à sufètes entre 138 et 161	*AE*, 1982, 931 = BESCHAOUCH, «Africa», VII-VIII, 1982, p. 196-177
3. Aradi	*Ciuitas* sous Néron dirigée par des sufètes à une date inconnue	BESCHAOUCH, «CRAI», 1983, p. 689 *CIL*, 23867 = BEN ABDALLAH, *Catalogue*, 206; PFLAUM, *Romanisation*, «Ant. Afr.», 1970, p. 87
4. Biracsaccar	*Ciuitas* a sufètes entre 138 et 161 *Castellum* en 374-375	*CIL*, 23876 *CIL*, 23849; PFLAUM, *Romanisation*, «Ant. Afr.», 1970, p. 86-87
5. Gales	*Ciuitas* à sufètes à une date inconnue Encore *ciuitas* entre 235-238	*CIL*, 23833 = BEN ABDALLAH, *Catalogue*, 319 *CIL*, 757 (12221) = *ILS*, 5517; PFLAUM, *Romanisation*, «Ant. Afr.», 1970, p. 85
6. Hir oulad Slim (Ruspae?)	Commune à sufètes entre 138 et 161	*AE*, 1928, 33
7. Siagu	Commune à sufètes en 28 ap. J.-C. *Ciuitas* en 166 Encore *ciuitas* en 215	*CIL*, V, 4922 *CIL*, 965 = *ILS*, 365 = BEN ABDALLAH, *Catalogue*, 378 *CIL*, 966, 12247 = BEN ABDALLAH, *Catalogue*, 379
8. Souani el-Adari	Commune à sufètes entre 138 et 161	*AE*, 1946, 234 = L. POINSSOT, «RT», 1942, p. 126
9. Sucubi	*Ciuitas Suc*? Commune dirigée par des sufètes à une date inconnue	*CIL*, 23860 = *ILTun.*, 681 *AE*, 1963, 124 = L. POINSSOT, «Karthago», X, p. 87; PFLAUM, *Romanisation*, «Ant. Afr.», 1970, p. 87
10. Themetra (?)	*Ciuitas* à sufètes en 27 ap. J.-C.	*CIL*, V, 4919 = *ILS*, 6100
11. Thinissut	Commune à sufètes au premier siècle av. J.-C.?	*KAI*, 137; MERLIN, *Notes et documents*, IV, p. 22-23
12. Hir Aouine	Commune à sufètes en 91 av. J.-C.?	*CIL*, 24030; PFLAUM, *Romanisation*, «Ant. Afr.», 1970, p. 88

Dans les cités où le statut romain n'est pas attesté, on note la disparition progressive du sufétat[60]. Mais on ne peut pas savoir avec certitude si elles ont conservé ou non ce statut[61]; il s'agit en fait de villes dont l'histoire municipale reste mal connue en raison du faible nombre des inscriptions trouvées. En effet, peu de ces sites ont fait l'objet de fouilles systématiques et d'éventuelles découvertes peuvent modifier, du moins en partie, nos connaissances. On pourrait supposer, pour l'ensemble de ces cités, sauf peut-être le cas de Biracsaccar, que la romanisation juridique a dû intervenir, du moins pour quelques unes, dans le courant du troisième siècle; pour cela on pourrait invoquer le degré de romanisation culturelle et religieuse opérée dans ces diverses cités ainsi que l'autonomie administrative que l'on décèle par la présence de conseils de décurions, et qui font d'elles des sortes de «municipes en formation», suivant la formule de P. Veyne.

Dans l'ensemble, et comme l'a montré Pflaum, le processus de romanisation juridique dans ces cités s'est opéré d'une manière lente et sporadique, aussi bien dans le temps que dans l'espace. Considérons le cas privilégié de la plaine du Fahs; dans un espace géographique homogène, qui correspond en gros à la carte au 1/50.000 de Bou-Arada (= 640 km²), seule Avitta Bibba est devenue municipe au début du second siècle alors que ses voisines, Apisa Maius, Thepelte, Thaca et Tibica, n'ont bénéficié de cette promotion qu'au moins un siècle après. On ne sait expliquer les raisons exactes qui ont poussé le pouvoir central à promouvoir une cité plutôt qu'une autre: raisons économiques, degrés de perméabilité aux institutions et au droit romain, protection d'un haut personnage, diffusion de la vie municipale et essor de l'urbanisme romain, propagation de la culture latine... ces progrès sont-ils sanctionnés par des trasformations juridiques? L'archéologie fournira certainement des réponses à ces questions.

* * *

Grâce à la dédicace à L. Verus, Vina prend place parmi les cités sufétales aussi bien dans le Cap Bon[62] que dans le reste du pays de Car-

[60] La dernière mention de sufètes se retrouve à Abbir, *AE*, 1982, 932 = N. FERCHIOU, dans «C.T.», 119-120, 1982, p. 16: inscription mentionnant des sufètes, au temps de Commode, entre 185 et 192.

[61] Dernière mention à Gales entre 235 et 238.

[62] Avec Vina nous connaissons quatre autres cités à sufètes dans la région du Cap Bon: Curubis, Thinissut, Siagu, et Chul. Toutes ces localités sont situées à la base de la presqu'île du Cap Bon, non loin de Carthage.

thage, ce qui confirme une idée admise depuis longtemps à savoir qu'un nombre important de ces communes pérégrines se trouve localisé dans l'ancien territoire de Carthage c'est-à-dire à l'intérieur de la *Fossa Regia*. Nous avons dans le Cap Bon, à côté de la plaine du Fahs[63], un foyer de colonisation punique. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car cette région était l'une des plus riches du pays, par ses potentialités agricoles[64], par ses sources d'eaux chaudes[65] et par ses célèbres carrières[66]. Le grand pourcentage des noms puniques attestés sur la *tabula patronatus* de Curubis[67], sur une autre table de patronat de Siagu[68], sur la dédicace du sanctuaire de Thinissut[69] et à Vina[70] confirme bien la présence punique dans la région qui s'est traduite par la diffusion de structures municipales de type carthaginois dans ces différentes localités. Ici, comme dans le reste du pays de Carthage, les institutions politiques héritées de la métropole punique ont survécu jusqu'au temps des Antonins, alors que la région du Cap Bon est considérée comme l'une des plus anciennement romanisées de l'Afrique où sont attestées cinq *coloniae Iuliae*[71]. Faut-il encore parler de permanence ou de résurrection? Ou, comme l'a justement souligné A. Beschaouch, insister davantage sur les échanges entre ces deux mondes, pérégrin et romain[72].

[63] Sur les cités à sufètes dans cette région, voir C. POINSSOT, *Suo et Sucubi*, dans «Karthago», X, 1959, surtout, p. 120-129, et G.-Ch. PICARD, *Une survivance du droit public punique en Afrique romaine: Le cités sufétales*, dans *Atti del convegno intern. sul tema: I diritti locali nelle province romane con particolare riguardo alle condizioni giuridiche del suolo (Roma, 26-28 ott. 1971)*, Acc. Naz. dei Lincei, CCCLXXI, 1974, Quad. n. 194, p. 125-133 et en particulier p. 127-129.

[64] DIODORE, XX, 8, 2; POLYBE, I, 29, 1-3, 5-6, évoquant l'expédition de Regulus, raconta que les Romains ont détruit une foule de belle maisons de campagne et se sont emparés d'un grand nombre de bestiaux et de prisonniers (20.000).

[65] DIODORE, XX, 6, 3. STRABON, XVII, 3, 16. TITE-LIVE, XXX, 24, 9.

[66] DIODORE, XX, 3, 3. STRABON, XVII, 3, 16.

[67] *CIL*, 10525 = *ILS*, 6094.

[68] *CIL*, V, 4922.

[69] A. MERLIN, *Le sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu*, dans *Notes et documents*, IV, p. 22-23, fig. 4. Ph. BERGER, «Revues d'Histoire des religions», 1908, LVIII, p. 155-156; «BAC», 1908, p. CCXXXVII-CCXXXVIII; «CRAI», 1908, p. 362.

[70] *AE*, 1961, 199 = P. VEYNE, *Deux inscriptions de Vina*, dans «Karthago», IX, 1958, p. 92.

[71] Neapolis, Curubis, Clipea, Missua, Carpis.

[72] A. BESCHAOUCH, *Apisa Minus, une cité de constitution punique dans le pays de Carthage romaine*, dans «Africa», VII-VIII, 1982, p. 176.

Vina. Dedicace en l'honneur de Lucius Verus.

Mustapha Khanoussi

Présence et rôle de l'armée romaine dans la région des Grandes Plaines (Afrique Proconsulaire)

1. Y a-t-il bien eu système défensif de la Dorsale tunisienne?

Dans la thèse qu'il vient de consacrer à la 3e legion Auguste[1], M. Yann Le Bohec a étudié, le long de toute la 2e partie, les différents systèmes défensifs qui se sont succédés en Afrique proconsulaire, d'Auguste à Dioclétien[2]. Le plus ancien d'entre eux serait ce que l'auteur appelle le «système défensif de la Dorsale tunisienne»[3]. Appuyé sur la place forte de *Sicca Veneria* (Le Kef) et ayant Carthage comme base arrière, ce premier système ne dura que quelques années pour se voir remplacé, dès la fin du règne d'Octave-Auguste, par un autre mis en place dans le sud-ouest tunisien avec *Ammaedara* (Haïdra) comme quartier général des troupes.

Cette hypothèse aurait constitué un apport appréciable au peu que nous savons sur les premiers temps de l'armée romaine d'Afrique si, à l'examen, elle ne s'était pas révélée d'une fragilité déconcertante. Elle se heurte, en effet, à de multiples objections, à la fois d'ordre géographique, historique et méthodologique.

1) L'objection d'ordre *géographique* est suscitée par l'appellation même de «système défensif de la Dorsale tunisienne». Comme chacun sait, la Dorsale tunisienne est le nom de la chaîne de montagnes qui traverse le pays dans le sens sud-ouest/nord-est depuis la région d'Haïdra jusqu'aux abords du golfe d'Hammamet[4]. Or la région qui, d'après Y. Le Bohec, a été concernée par le système défensif de la Dorsale tunisienne, est située nettement plus ou nord de cette chaîne de montagnes, puisqu'elle s'étend de *Sicca Veneria* jusqu'à *Saia Maior* (Henchir Douèmis, ou Righa) (fig. 1). L'auteur aurait donc dû appeler ce système le système

[1] Y. Le Bohec, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1989.

[2] Id., *ibid.*, pp. 333-488.

[3] Id., *ibid.*, pp. 340-341, p. 357 et fig. 31.

[4] Cf. J. Despois, *La Tunisie*, Paris, 1930, pp. 11-12.

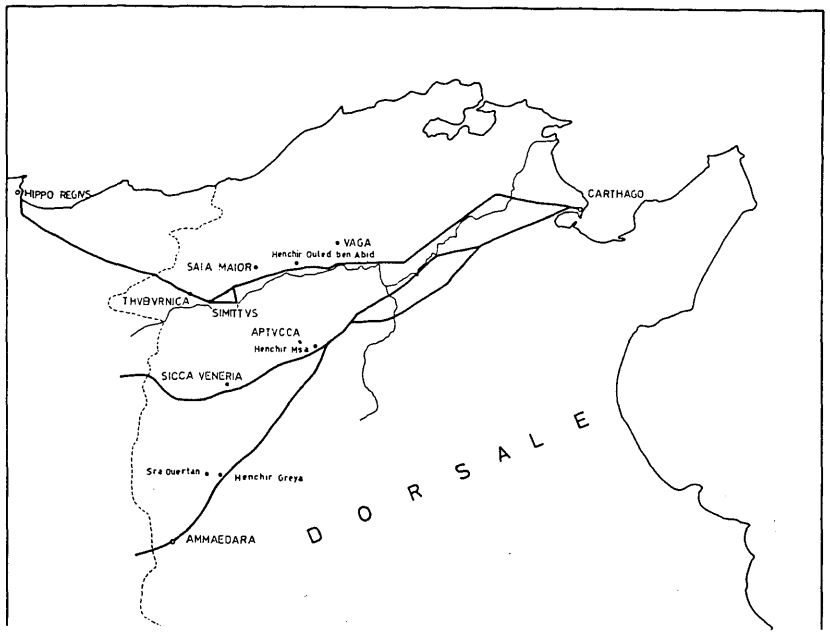


Fig. 1: Localisation des découvertes.

défensif du Haut Tell et de la moyenne vallée de la Majrada (la «*Bagrada*» des Anciens), plutôt que de parler d'un système défensif de la Dorsale tunisienne.

2) L'objection d'ordre *historique* est beaucoup plus forte. Elle naît de la difficulté insurmontable à laquelle on se heurte, quand on essaye de trouver des raisons valables qui auraient justifié la mise en place d'un système défensif, dans une région où l'emprise de Rome s'est manifestée longtemps avant l'annexion officielle survenue en 46 avant J.-C. En effet — est-il besoin de le rappeler? — c'est dans cette région que se trouvent les quatre installations marianistes attestées jusqu'ici en Afrique, à savoir *Thuburnica* (Sidi Ali Belgacem)[5], *Musti* (Le Krib ou Henchir Mest)[6], *Vchi Maius* (Henchir Douamis)[7] et *Thibaris* (Thibar)[8]. De plus,

[5] Cf. P. QUONIAM, «CRAI», 1950, pp. 332-336.

[6] Cf. A. BESCHAOUCH, «Karthago», XIV, 1967-68, pp. 149-151.

[7] *CIL* VIII, 15450, 15454, 15455, 26270, 26275, 26281.

[8] *Ibid.*, 26281.

peu de temps après l'annexion, cette présence romaine déjà presque séculaire s'est trouvée considérablement renforcée avec la création, sous Auguste, des colonies de *Thabraca* (Tabarka)[9], *Thuburnica*[10], *Simitthus* (Chemtou)[11], *Sicca Veneria*[12] et *Assuras* (Zanfour)[13], sans compter les communautés de citoyens romains qui s'étaient installées à *Thunusuda* (Bord Helal)[14] et à *Masculula* (Henchir Guergour)[15], au plus tard sous le règne de ce même empereur[16]. Tout ceci nous incline à penser que la région ne devait pas être particulièrement exposée à des menaces qui auraient nécessité une protection militaire des installations romaines et la mise en place de tout un système défensif. Comparée à d'autres régions de la Proconsulaire, la nôtre ferait plutôt figure d'une zone pacifiée et tout à fait paisible.

3) Venons-en maintenant aux objections d'ordre *méthodologique*. A l'appui de sa théorie, Y. Le Bohec ne fait état que de deux documents sûrs, le reste n'étant que le fruit de suppositions et conjectures. Ces deux documents sont deux épitaphes de légionnaires trouvées l'une au Kef[17] et l'autre à Dar el Tour[18] à environ cinq kilomètres à l'Est de Henchir Douèmis (*Saia Maior*). Elles sont classées par l'auteur dans le lot, peu fourni par ailleurs, des plus anciens documents épigraphiques qui mentionnent la *legio III Augusta*[19]. Déduire à partir de cette documentation, si tenue, l'existence de tout un système défensif qui aurait couvert la moyenne vallée de la Majrada (les *Campi magni* des Anciens) et une par-

[9] *Thabraca* est une colonie soit de César, soit de Lépide, soit d'Auguste; cf. J. GUEY et A. PERNETTE, *Lépide à Thabraca* dans «Karthago», IX, 1958, pp. 79-88; J. GASCOU, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Rome, 1972, p. 23.

[10] L. TEUTSCH, *Das Städtewesen in Nordafrika in der Zeit von C. Gracchus bis zum Tode des Kaisers Augustus*, Berlin, 1962, p. 172.

[11] ID., *ibid.*, p. 171.

[12] ID., *ibid.*, p. 173-74.

[13] ID., *ibid.*, p. 175.

[14] Pline, *NH*, V, 29. Cf. J. DESANGES, *Pline l'Ancien. Histoire Naturelle. Livre V, 1-46*, Paris, 1980, p. 293.

[15] *CIL* VIII, 15775: *Diuo Augusto / sacrum. / Conuentus ciuium Romanorum / et Numidarum qui / Mascululae habitant.*

[16] La constitution de ce *conuentus* pourrait, en effet, remonter à une date antérieure au règne d'Octave-Auguste.

[17] *CIL* VIII, 15833.

[18] *ILTun.*, 1241.

[19] Y. LE BOHEC, *op. cit.*, p. 340.

tie du Haut Tell nous semble à tout le moins, téméraire. A notre sens, on ne peut parler, tout au plus, que d'une présence militaire; mais en aucun cas d'un système défensif. Par ailleurs, rien dans le contenu de ces épitaphes ni dans leur formulaire n'autorise à leur assigner une datation aussi précise, en l'occurence la période augustéenne. D'ailleurs l'auteur lui-même en convient, puisque, dans d'autres passages de son livre, il date l'inscription du Kef de la période julio-claudienne[20] et celle de Dar el Tour du Ier siècle après J.-C.![21]. Dans ces conditions, considérer ces épitaphes comme des témoignages indiscutables d'un système défensif d'époque augustéenne revient tout simplement à prendre une hypothèse pour une vérité historique établie.

De tout ce qui précède il ressort que, dans l'état actuel de la documentation, le supposé système défensif de la Dorsale tunisienne apparaît beaucoup plus comme une conjecture moderne que comme une réalité historique indubitable. Les documents connus ne permettent de parler que d'une présence militaire. Cette présence ne s'est d'ailleurs pas limitée à la période julio-claudienne ou au Ier siècle, mais elle se trouve attestée jusqu'à la période sévérienne comme il est démontré dans ce qui suit.

2. Durée de la présence militaire dans les Grandes Plaines et les régions voisines

Tout d'abord, une iscription de Chemtou[22] nous apprend qu'un certain *L. Flaminius*, citoyen de la colonie de Carthage, entré dans la III^e^ légion Auguste sous le proconsulat de *M. Iunius Silanus Torquatus* (35/36 à 38/39) trouva la mort dix-neuf ans plus tard, c'est-à-dire entre les années 54/55 et 57/58, et ses cendres furent enterrées dans la nécropole nord de la patrie du marbre numidique. De Sra Quertane[23] au sud du Kef, provient une double épitaphe[24] placée sous l'invocation aux dieux Mânes indiquée par le sigle D M S, ce qui permet de la dater de la 2^e^ moitié du II^e^ - I^ère^ moitié du III^e^ siècle. L'une est l'épitaphe de *Sex. Iulius [?] f. Rufinus* soldat de la III^e^ légion Auguste, et l'autre celle de son frère *[?] Iulius Do[nat]us* soldat de la 1^ère^ cohorte urbaine. Enfin, une stèle funéraire de Henchir Msa[25], à l'ouest de *Musti* et au nord/nord-ouest de *Thacia* (Borj Massaoudi), nous révèle qu'un certain *C. Iulius Quintianus, mil(es) leg(ionis) III Aug(ustae) p(iae) u(indicis)*, est décédé à l'âge de 26 ans après cinq années de service. Les surnoms *pia uindex* portés par la légion permettent de dater ce document du règne de Septime Sévère[26].

A ces inscriptions connues depuis longtemps s'ajoutent désormais trois découvertes récentes effectuées l'une à *Thuburnica*, l'autre à Henchir Ouled Ben Abid, à environ 2 km au nord-est de Bousalem (naguère Souk el Khémis) et la troisième à Henchir Ouedka, l'antique *Aptuca*.

2.1. *Thuburnica*: stèle funéraire du légionnaire *L. Obulcius*

Stèle monumentale (tav. I) (H. 270 cm; l. 40 cm; ép. 25 cm) à sommet arrondi taillée dans du grès jaune d'extraction locale. Sa face principale présente, de haut en bas:

a) un relief plat figurant une rosace à six branches inscrite dans un cercle.

b) une niche (h. 59 cm; l. 30 cm) surmontée d'une arcade et encadrée par deux colonnes dotées chacune d'une base et d'un chapiteau. A l'intérieur est représenté en bas-relief un personnage (h. 46,5 cm) vêtu d'un habit militaire, debout de face, les pieds de profil à gauche, tenant de la main droite une lance, et de la gauche ramenée sur la poitrine un bouclier rectangulaire (*scutum*) et un glaive (*gladius*) (tav. II).

c) deux rosaces à six branches chacune.

d) l'inscription suivante[27] (tav. III): h.l. 3 cm.

L · OBVLCIVS · MIL · LEG
III · AVG · ⟩ · SALLVST
..... VIX . ANN .....

L(ucius) Obulcius, mil(es) leg(ionis) / (tertiae) Aug(ustae) (centuria) Sallust(ii) / [....?] uix(it) ann(is) [...].

«Lucius Obulcius, soldat de la 3^e^ légion Auguste dans la centurie de Sallustius, a vécu (tant) années ...».

Le défunt est porteur d'un gentilice inconnu jusqu'ici en Afrique

[20] ID., *ibid.*, p. 266.

[21] ID., *ibid.*, p. 266.

[22] *CIL* VIII, 14603.

[23] Sra Wartan est le nom de la région qui s'étend au sud de la ville du Kef. L'endroit précis de la découverte de cette inscription n'a jamais été signalé.

[24] *CIL* VIII, 16333.

[25] *Ibid.*, 15647 = *ILTun.*, 1561.

[26] Cf. Y. LE BOHEC, *Les marques sur briques et les surnoms de la III^e^ Légion Auguste*, dans «Epigraphica», XLIII, 1981, pp. 127-160.

[27] Un paysan qui voulait couper la stèle en deux pour pouvoir la transporter a causé la mutilation de la 3^e^ ligne ainsi que la disparition totale d'une possible 4^e^ ligne.

et rare en Italie où il n'est attesté qu'à Rome[28], Civita di Marano (*Cupra Maritima, Regio* V)[29], Urbino (*Vruinum Mataurense, Regio* VII)[30], Ravenne et Rimini (*Rauenna* et *Ariminum, Regio* VIII)[31]. Ce soldat originaire d'Italie a dû trouver la mort dans la région de *Thuburnica* au cours de la première moitié du I^er^ siècle après J.-C. — et peut-être même sous le règne d'Auguste — comme l'autorisent à penser l'absence d'invocation aux dieux Mânes et le fait que son onomastique ne comporte pas de *cognomen*. La stèle peut être considérée comme l'un des plus anciens documents qui mentionnent la *legio III Augusta*. Elle offre en plus l'intérêt de présenter, chose rare sur les monuments funéraires de militaires en Afrique, l'image du défunt avec son armement.

2.2. Henchir Ouled Ben Abid[32]: épitaphe du cavalier gaulois *L. Iulius Deuili f. Niger*

Stèle taillée dans un calcaire blanc (tav. IV,a).
H. 77 cm; l. 45 cm; ép. 27 cm.
H.l. lig. 1: 5 cm; 2 et 3: 3,5 cm; 4: 4 cm; 5: 3 cm.
On lit:

L . IVLIVS
DEVILI.F.NIGER
EQVES.DOMO
VIENNA. HEIC
SITVS.EST.

L(ucius) Iulius / Devili f(ilius) Niger / eques domo / Vienna heic / situs est.

«Lucius Iulius Niger, fils de Devilus, cavalier, originaire de Vienne, est enterré ici».

C'est donc un nouveau cavalier gaulois de l'armée romaine d'Afrique qui se trouve attesté par le présent texte[33]. Ce Viennois[34], fils d'un

[28] *CIL* VI, 33023 a, 33968...; *A.E.*, 1961, 281.

[29] *CIL* IX, 5325.

[30] *CIL* XI, 6094.

[31] Ravennes: *CIL* XI, 84; Rimini: *CIL* XL, 400 et 401.

[32] *AAT* 1/50000, f^e^ Souk el Khémis, à peu de distance à l'ouest des n° 89 et 90.

[33] Le dernier légionnaire gaulois révélé par l'épigraphie africaine était jusqu'ici le Lyonnais *M. Licinius Fidelis,* cf. A. BESCHAOUCH, «BCTH», n.s., 5, 1969 (1970), pp. 259-268.

[34] *L. Iulius Niger* se trouve ainsi être le premier Viennois, soldat de la III^e^ Légion Auguste que fait connaître l'épigraphie.

pérégrin nommé *Deuilus*[35], a dû obtenir la citoyenneté romaine au moment de son enrôlement dans la légion. En effet, bien que le nom de l'unité dans laquelle a servi *L. Iulius Niger* ne soit pas indiqué, tout porte à penser que c'était la 3^e^ légion Auguste. L'absence d'invocation aux dieux Mânes, la non mention de l'âge du défunt et la graphie *heic* pour *hic* invitent à dater cette stèle des règnes d'Auguste-Tibère ou, au plus tard, des règnes de Caligula-Claude.

2.3. *Aptuca*[36]: épitaphe du légionnaire *L. Volaseina Honoratus*

Stèle à sommet arrondi taillée dans une pierre calcaire[37] (tav. IV,b).
H. 60 cm; l. 37 cm; ép. 14 cm.
Hl. 5,5 - 3 cm.
Voici le texte de l'épitaphe:

D M S
L V O L A S E I
N A H O N O R
T V S M I L L E G
I I I A V G C R
S S I P V A X X I
H S E

D(iis) M(anibus) s(acrum). / L(ucius) Volasei/na Honor(a)/tus, mi-l(es) leg(ionis) / (tertiae) Aug(ustae) (centuria) Cr(e)/ssi p(ius) u(ixit) a(nnis) XXI (!?) / H(ic) s(itus) e(st).

«Aux dieux Mânes, consécration. Lucius Volaseina Honoratus, soldat de la III^e^ légion Auguste dans la centurie de Cressius, pieux, a vécu 21 (ou 22) ans. Il est enterré ici».

Le défunt est porteur d'un gentilice non attesté jusqu'ici dans l'onomastique de l'Afrique romaine. L'invocation des dieux Mânes par le sigle *D.M.S.* autorise à dater cette stèle de la 2^e^ moitié du II^e^ siècle ou da la I^ère^ moitié du III^e^ siècle après J.-C.

Ces trois nouveaux documents viennent donc corroborer les indications fournies par la documentation déjà connue et confirmer que la pré-

[35] A notre connaissance, ce nom se trouve attesté pour la première fois dans le présent document.

[36] Henchir Oudka ou Henchir Semmech, *AAT* 1/50000, f^e^ Souk el Arba, n. 41.

[37] Que M.A. Beschaouch qui m'a signalé l'existence de cette stèle et m'a généreusement cédé ses droits d'inventeur trouve ici l'expression de ma profonde reconnaissance.

sence militaire dans le Grandes Plaines et dans les régions montagneuses qui les bordent au sud s'est poursuivie sans interruption de la période augusto-tibérienne jusqu'au règne des Sévères.

3. Les raisons de cette présence

Quelles sont alors les raisons qui ont pu motiver une aussi longue présence militaire dans une région réputée pacifiée? On pourrait, bien qu'on ne dispose d'aucun document explicite, invoquer la pacification qui a dû suivre l'annexion. En effet, il est permis de croire que la prise de possession effective par Rome des territoires de l'ancien royaume de Juba I^er^ ne s'est par déroulée sans quelque résistance de la part de leurs habitants. Envisager une présence de troupes dans notre région pendant cette phase nous paraît donc tout à fait plausible; mais sans pour autant, pour les raisons évoquées plus haut, aller jusqu'à imaginer la mise en place de tout un système défensif comme l'a fait Y. Le Bohec. Quant à la présence de soldats durant les périodes qui ont suivi la phase de pacification, la documentation dont nous disposons actuellement permet d'avancer au moins quatre raisons qui l'expliqueraient.

3.1. Les travaux de génie

Une inscription de Chemtou[38] datée exactement de l'année 112 après J.-C., nous apprend que l'armée a été chargée par l'empereur Trajan de la construction d'un pont, qualifié de *nouus*, sur la Majrada, sur lequel passait la route qui reliait la cité du marbre numidique à *Sicca Veneria*. Un autre pont semble lui aussi une œuvre des soldats. C'est celui qui enjambait l'oued Béja et sur lequel passait l'importante voie Carthage-*Hippo Regius* (Annaba, en Algérie). Don de l'empereur Tibère, il a été dédié par *C. Vibius Marsus* au cours de sa troisième année de proconsulat, c'est-a-dire entre Juillet 29 et Juillet 30 après J.C.[39]. Sa construction a été vraisemblablement, comme pour le *pons uetus* — et peut-être même le *pons antiquus* — de *Simitthus*, une réalisation de l'armée.

3.2. Les opérations de délimitation et de bornage

Une inscription[40] trouvée dans la région de Kalaat Senan au sud de

[38] *CIL*, VIII, 10117.

[39] *Ibid.*, 14386. Sur ce pont cf. Ch. Tissot, *Géographie comparée*, II, p. 251.

[40] *ILTun.*, 1653 = *AE*, 1923, 26.



Stèle du légionnaire *L. Obulcius*.



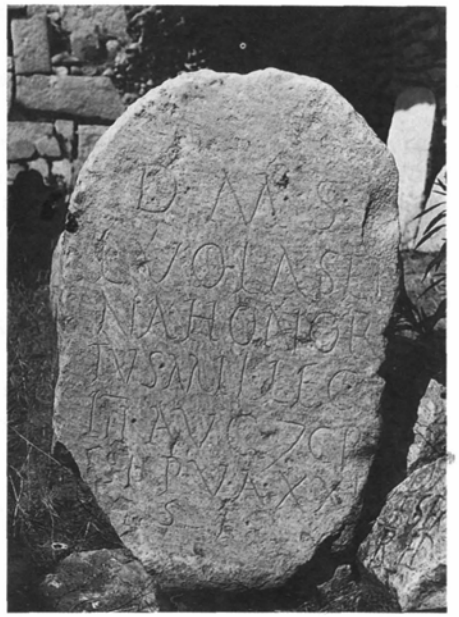
Stèle du légionnaire *L. Obulcius*, détail.



Stèle du légionnaire *L. Obulcius*, épitaphe.



a: Stéle du cavalier gaulois *L. Iulius Niger*.



b: Stèle du légionnaire *L. Volasenina Honoratus*.

la ville du Kef, auprès de la voie ferrée qui réunit les stations de Bir Laafou et de Rebiba, et datée exactement de l'année 105 après J.-C., nous apprend que le commandant de la III^e^ légion Auguste, le légat impérial propréteur *L. Minicius Natalis* a procédé à la fixation des limites qui séparaient le territoire de la tribu des Musulames du domaine d'une certaine *Valeria Atticilla*. Onze ans plus tard et toujours dans la même région, les arpenteurs militaires effectuèrent une opération du même genre. C'est ce que révèle une inscription trouvée récemment à Henchir el Greya[41] à l'Est de Kalaat Senan. Gravée sur une stèle rectangulaire de calcaire nummulitique (h. 97 cm; l. 52 cm; ép. 20 cm), elle court sur 9 lignes: ch. èp.: h. 53 cm; l. 46 cm; h.l. 4-3,5 cm.

. SAVCTORIT
.. PNERVAETRAIA..
.. ES. VGGERDACIC
. OSVIIMPXIIII
.. CILIVS STRABOCLO
.. VSNVMMVS LEGA ..
PROPRIN.ER
MVSVLET
BV... LENS

[E]x auctorit(ate) / [Im]p(eratoris) Neruae Traia[ni / Ca]es(aris) [A]ug(usti) Ger(manici) Dacic(i) / [c]o(n)s(ulis) VI imp(eratoris) XIIII / [L(ucius) A]cilius Strabo Clo/[di]us Nummus leg(atus) A[ug(usti)] / propr(aetore) in[t]er / Musul(amios) et / Bu[...?]lens(es).

Ce qu'on pourrait traduire comme suit:

«En vertu de l'autorité de l'empereur Nerva Trajan César Auguste, vainqueur des Germains, vainqueur des Daces, consul pour la VI^e^ fois, acclamé *imperator* pour la XIV^e^ fois, Lucius Acilius Strabo Clodius Nummus légat impérial propréteur (a planté cette borne de délimitation) entre les Musulames et les *Bu[?]lenses*».

Nous savons déjà, grâce à trois inscriptions trouvées jadis l'une près de Madaure[42], l'autre à Aïn Kamellel[43] et la troisième à Khanguet Nasser[44], que l'année 116 après J.-C. a vu la fixation des limites séparant d'un côté le territoire des Musulames et de l'autre ceux des *Madaurens(es)*, de l'empereur et des *Amedere(nses)*. Le présent texte nous ap-

[41] Carte de la Tunisie au 1/50000^è^, f^è^ Kalaat es Senam, 70 G 3 N - 39 G 7 E.

[42] *CIL*, VIII, 28073 b.

[43] *ILAlg.* I, 2989.

[44] *Ibid.*, 2939 bis.

prend que cette opération de limitation et de bornage menée par le légat impérial propréteur *L. Acilius Strabo Clodius Nummus* a atteint la région située au sud de *Sicca Veneria* où furent plantées des bornes fixant les limites entre le territoire des Musulames et celui des *Bu[?]lens(es)*, ethnique inconnu par ailleurs.

3.3. La police dans les domaines impériaux

La célèbre inscription de Souk el Khémis[45] nous fait connaître que sous le règne de Commode, et plus précisément entre les années 180 et 183, des soldats sont intervenus contre les colons du saltus *Burunitanus*. Or nous savons par ailleurs que les domaines impériaux étaient nombreux dans notre région. Il est donc permis de penser que des détachements de soldats stationnaient dans ces domaines pour y assurer la police.

3.4. Le rôle de l'armée dans les carrières impériales de marbre numidique

Une présence militaire dans les carrières impériales de marbre numidique[46], le fameux *marmor numidicum* des Anciens, est désormais bien attestée. Elle est l'objet d'une étude séparée qui sera publiée ailleurs[47].

Ainsi, comme on peut le constater, les raisons ne manquent pas pour expliquer la longue présence militaire dans une région réputée paisible.

[45] *Ibid.*, 10570, II, 10 et suiv.

[46] Sur les carrières de Chemtou cf. H.G. Horn, *Die antiken Steinbrüche von Chemtou/*Simitthus, dans *Die Numider*, Bonn, 1979, p. 173 sq.

[47] Cf. M. Khanoussi, *Présence et rôle de l'armée romaine dans les Grandes Plaines. Le cas de* Simitthus *(Chemtou)*, «CRAI», 1991, séance du 6 Décembre 1991.

Fathi Bejaoui

A propos des mosaïques funéraires d'Henchir Sokrine (environ de *Lepti minus*, en Byzacène)

Dans le Sahel tunisien, non loin de *Lepti minus* (Lemta actuellement), — une ancienne cité portuaire qui s'est développée du temps de l'empereur Trajan promut au rang de colonie honoraire dans le Byzacium des romains — une heureuse découverte demeurée longtemps inédite, permit à l'INAA, de sauvegarder un esemble de décor parmi les plus remarquables[1].

Il s'agit d'une église funéraire. Située à quelques dizaines de mètres de la mer au milieu d'une zone agricole (Tav. I), cette église, mise au jour avec ses dépendances est de dimensions moyennes (Tav. II). Elle comporte 3 nefs et 5 travées et son abside était orientée vers l'Ouest-Sud-Ouest. A lui seul, le chœur occupait 3 travées et demie (Tav. III). Bien que les murs ne sont conservés qu'à environ 0,40 à 0,60 m de hauteur et malgré le bouleversement de l'espace bâti, il a été possible de reconstituer le plan général du monument, avec son corps principal et les pièces annexes. Je ne ferai que rappeler les dimensions de cette église dont le plan a été relevé par Gilbert Hallier[2]: le *quadratum populi* est long de 14,15 m, les bas-côtés sont larges d'environ 2,60 m et les travées sont profondes d'en moyenne de 2,30 m. Quant à l'abside elle est profonde de 2,90 m. surélevée par rapport au sol de la nef, elle est prise dans un massif en maconnerie.

Du choeur, il subsiste les mortaises des poteaux de chancel. Mais cette partie de l'église a connu un certain nombre de bouleversements que nous avons eu l'occasion d'évoquer[3] comme l'ont d'ailleurs confirmé des sondages effectués ici au moment de la dépose des mosaïques[4].

[1] *Atlas archéologique de la Tunisie*, au 50.000 e, feuille Moknine, n. 7. J'ai eu l'occasion de présenter cette découverte à l'occasion du XI[e] Congrès international d'archéologie chrétienne, Lyon, Vienne, Grenoble, Genève et Aoste (1986), Paris-Rome 1989, 1937 et ss. et ensuite, *Note préliminaire sur l'église et le baptistère de Henchir Sokrine*, dans «Africa» X, 1988, p. 98 et ss. Pour la région de Lepti Minus (bibliographie), voir A. BESCHAOUCH, *Colonia Ulpia Lepti Minus*, dans *L'Africa romana*, Actes du VIII Colloque, Cagliari 1990, Sassari 1991, p. 107 et ss.

[2] Je tiens ici à renouveller mes remerciements et mes amitiés à Gilbert Hallier qui a bien voulu me remettre tous les relevés en sa possession avec tous les détails indispensables à la publication.

[3] Voir BEJAOUI, *1986-1989*.

[4] Une grande partie des pavements découverts dans cette église a été déposée en 1988 sous la résponsabilité de Monsieur Mabrouk Hamrouni et son équipe de mosaïstes d'El

Les pièces annexes et le baptistère

Elles sont au nombre de deux et sont situées de part et d'autre du *presbyterium* et communiquent entre elles par un vestibule large d'environ 0,90 m. Les pièces quant à elles sont longues de 5,60 m et larges de 2,90 m. Ces trois espaces ouvrent directement sur le baptistère pour le vestibule et sur deux autres pièces pour les deux sacristies. Une partie de la pièce sud-est est occupée par une citerne dans laquelle une tombe a été placée lors d'un réaménagement de cette partie du monument (Tav. IV).

La baptistère est de type carré avec 4,50 m de côté. Il est ainsi placé dans l'axe entre les deux pièces rectangulaires[5]. La cuve baptismale est au centre de cet espace et comprend 6 alvéoles, les marches d'escaliers qui mènent au fond sont orientées nord-est sud-ouest. Les parois de la cuve sont en partie décorées de mosaïques, de petites croix latines sur les alvéoles et du reste d'une inscription sur les parties supérieures[6].

Le décor

L'église, les annexes et le baptistère ont un sol recouvert de panneaux de mosaïques dont plus d'une trentaine sont des épitaphes. Le décor fera l'objet d'une étude séparée, mais on pourra signaler la diversité des thèmes représentés: croix gemmées, motifs floraux et végétaux, volatiles, poissons, motifs géométriques etc.

Les mosaïques funéraires

Elles dépassent la trentaine, et une grande partie des épitaphes ont été découvertes en bon état de conservation et sont réparties dans les différentes parties de l'église et de ses annexes. Des sondages effectués ces derniers mois le long du mur nord-ouest au niveau de la pièce annexe au baptistère confirment le fait qu'un autre espace clos était aménagé près de l'église, et là, la mosaïque a disparu.

Jem. Qu'ils trouvent tous ici l'expression de mon amitié et de mes remerciements. Monsieur Hédi Slim a eu la gentillesse de me faciliter toutes les tâches.

[5] Voir note 3.

[6] Il ne subsiste du texte que quelques lettres ainsi que *baptisma* et *fontes*.

Dans cette courte étude, on présentera surtout les grandes lignes du formulaire utilisé sur les épitaphes les mieux conservées et les plus complètes en attendant de publier l'inventaire complet de ces mosaïques funéraires.

Le formulaire

On signalera d'abord que dans tout le lot conservé et étudié, les doubles sépultures n'ont été rencontrées qu'à 4 ou 5 reprises, la séparation n'est pas systématique sauf pour un cas découvert dans la pièce sud-est, annexe au baptistère près de la citerne devenu lieu de sépulture. En effet, les deux textes sont séparés par un petit motif végétal (rameau?)[7].

La première ligne ainsi qu'une partie de la deuxième n'ont pas été conservées.

On y lit (Tav. V):

[...] id /s vix/it in p/ace an/nios / LXX (tige). */Pasca/sius/ fidel/is vix/it in p/ac(e) an/nos / LX* (tige).

L'épitaphe doit être developpée comme suit:

[---] (f)id(eli)s vixit in pace anni(?) os LXX (tige). *Pascasius fidelis vixit in pac(e) annos LX* (tige)[8].

Cet exemple cité pour illustrer le doubles sépultures nous introduit en même temps dans le type de formulaire utilisé dans la série de nos mosaïques funéraires. En effet, dans la plupart des cas le nom du défunt est suivi par *vixit* lorsque la fonction n'est pas indiquée ou lorsque *fidelis* n'est pas utilisé. Sur la trentaine d'exemples étudiés, huit fois, le «*v*» de «vixit» devient «*b*» dont voici un exemple découvert dans la sacristie sud-est[9]. Le panneau est venu se placer s'inserer entre deux autres tombes et à l'emplacement d'un motif végétal qui décorait le sol de cette pièce. On distingue d'ailleurs nettement les traces de restaurations antiques

[7] On retrouve d'ailleurs ce même motif au début ou à la fin d'un certain nombre d'autres épitaphes.

[8] On notera qu'*annis* dans la première partie du texte et écrite avec le *i* suivi du *o*. Peut être ne s'agit il là que d'une confusion ou d'une erreur du copiste.

[9] Il est à noter que sur trois ou quatre épitaphes «*in pace*» précède *vixit* comme par exemple sur l'épitaphe de *Cresconius*, voir plus loin.

sur les bordures (Tav. VI). L'épitaphe très simplifiée a été placée entre deux volatiles tournant la tête vers une petite croix placée dans une couronne avec aux deux coins deux feuilles de lotus, et entre des motifs en losanges ensuite à la partie inférieure un grand canthare avec, aux deux coins inférieurs du panneau, deux feuilles de lierre.

Stefanus / bixit in pac(e)/ annis LVI (il subsiste me semble-t-il la barre du *e* de *in pace* qui est confondue avec la bordure).

Quant à l'âge du défunt, il est introduit par *annis* à dix reprises, *anis* a été recontrée sur 3 épitaphes, *annos* se retrouve sur 7 ou 8 inscriptions.

L'épithète du nom, c'est à dire *fidelis*, qui désigne le chrétien baptisé[10] suit le nom du défunt sur les 5 ou 6 épitaphes où il est utilisé.

La formule *requiebit* qui introduit le décès est utilisée à 5 reprises, une seule fois le «*c*» remplace le «*qu*». A chaque fois, elle est précédée de *in hoc loco* qui est écrite de deux manières: *in oc loco*, 4 cas (Tav. VII)[11] et *in o lo* sur une épitaphe, c'est d'ailleurs la seule où l'épithète *inocens* pour *innocens* est rencontrée (Tav. VIII, IX). Il s'agit d'une inscription funéraire découverte dans la nef centrale au niveau de la troisième travée et a été englobée par l'espace réservé au chœur du deuxième état de l'église[12]. On y lit:

In o lo requi/ebit Mena/s inocens / bixit in pa/ce annis / VII plus mins.

[10] Pour les differents sens à donner à *fidelis*, voir par exemple, N. DUVAL, *Recherches archéologiques à Haïdra, I, Les inscriptions chrétiennes*, Collection de l'E.F.R., 18, Rome, 1975, p. 456.

Pour les formules rencontrées sur les mosaïques funéraires voir du même auteur (avec bibliographie) *La mosaïque funéraire dans l'art paléochrétien*, Ravenne, 1976 et plus recemment (pour l'épigraphie funéraire sur les différents types de support): *L'épigraphie funéraire chrétienne d'Afrique, tradition et ruptures constantes et diversités*, dans *La terza età della epigrafia*, Colloque AIEGL, Borghesi 1986. Florence 1988, p. 265 et ss.

Les collections tunisiennes de mosaïques funéraires viennent de s'enrichir d'un nombre assez important découvert ces dernières années dans la région de Jilma (près de Sbeïtla): F. BÉJAOUI, *Documents d'archéologie et d'épigraphie paléochrétiennes récemment découverts en Tunisie dans la région de Jilma*, dans «CRAI», janvier-mars, 1990, p. 256 et ss.

[11] L'une de ces épitaphes a été publiée dans BEJAOUI, 1986-89, *op.cit.*, p. 1946 et p. 1947.

[12] C'est l'une des rares inscriptions de cette série qui s'est bien insérée dans un pavement préexistant. Quelques traces de restaurations antiques sont encore visibles sur ce pavement.

Le texte est à développer comme suit:

In (h)oc lo(co) requiebit Menas in(n)ocens bixit in pace annis VII plus min(u)s.

On remarquera l'utilisation de *plus minus* abrégé, formule qu'on retrouve sur une épitaphe, mais cette fois-ci complète, dans la sacristie sud-est près de la tombe de Stefanus[13] (Tav. X) où on y lit:

Cresconi/us in pa/ce vixit a/nnis plus minus /XXXVIII[14].

La date de décès n'est pas systématiquement indiquée, on ne l'a rencontré qu'à 7 ou 8 reprises[15], dans trois cas, elle est utilisée sur l'épitaphes de prêtres et dans deux autres cas, elle suit *requievit* comme cela a été remarqué ailleurs sur le même type de couverture de tombes[16]. Parmi les épitaphes signalant la date de décès, une seule précise la déposition, il s'agit de celle de *Basilius* prêtre. Elle est située au milieu de la nef centrale juste devant ce qu'on suppose être l'entrée en façade malheureusement emportée par les eaux pluviales[17] (Tav. XI, XII).

Basiliu/s prs / vi/xxit in p/ace ann/os LXXX d/eposi/tus est/ die ka/lenda/s dem/brs ind/ictione a =
Basilius pr(e)s(biter) vixxit in pace annos LXXX depositus est die kalendas de(ce)mbr(e)s indictione a[18].

Cette épitaphe mérite d'abord deux remarques: la première est qu'elle est venue se poser en plein milieu du panneau décorant le sol de la nef centrale et en détruisant une bonne partie. On constate d'ailleurs qu'une mauvaise restauration a été déjà faite au moment de la pose surtout

[13] Voir *supra*.

[14] On notera ici qu' *in pace* précède *vixit*; voir note 9.

[15] Les kalendes sont indiquées sur 2 épitaphes, les ides quant à eux se retrouvent sur deux autres.

[16] Pour l'usage de la formule, voir J. CINTAS et N. DUVAL, *L'église du prêtre Felix (région de Kelibia)*, dans «Karthago», IX, 1958, p. 213 et ss.

[17] Pour cette hypothèse, F. BEJAOUI, 1986-89, *op.cit.*.

[18] La fin du texte est presque illisible, mais on arrive à distinguer le départ de la boucle d'un «*s*» et un «*d*», ce qui me fait penser à *s(ecund)a*!

On notera que *vixit* a pris deux «*x*» sur cette épitaphe, comme d'ailleurs sur l'épitaphe de *Tribunus* prêtre: *bixxit*, voir plus loin. Pour l'utilisation de deux «*x*», voir à Haïdra, entre autres exemples: DUVAL, 1975, *op.cit.*, n. 38 et 81.

près de la bordure droite. La deuxième remarque concerne l'utilisation de l'indiction comme moyen de datation, ce qui confirme le fait que des aménagements ont eu lieu à l'époque byzantine à cet endroit précis de l'église[19]. Peut être pourrait-on supposer l'existence d'une double abside comme le suggère d'ailleurs G. Hallier[20]? En effet, et ce point sera précisé lors de la publication du décor et de l'inventaire des inscriptions, on peut constater que le texte de cette épitaphe ainsi que ceux qui sont dans la même zone, sont orientés vers le sud-est alors que les volatiles décorant le grand panneau de la nef sont plutôt lisibles vers le sens opposé[21].

L'indiction n'est utilisée que sur l'épitaphe de *Basilius* et sur celle d'un autre prêtre: *Tribunus*. Il s'agit de la tombe déjà évoquée et qui est installée dans une citerne près du baptistère: (Tav. IV et XIII)

Tribun/us gratia / dei pres/biter bix/xit in pac/e an(n)os LII/ ind(i)ction/e tetea de/cima cale/(n)d(a)s agmias[22].

Comme pour l'épitaphe de *Basilius, vixit* prend deux «*x*»[23], et on remarque ici l'utilisation de «*gratia dei*» précédant le titre. C'est la seule fois qu'on rencontre cette expression inexistante ailleurs du moins sous cette forme[24].

Enfin, les titres eclésiastiques sont représentés ici par quatre prêtres et deux ou trois diacres. Nous venons d'évoquer les cas de *Basilius* et celui de *Tribunus*, il nous reste à signaler ceux de *Pascasius* et de *Ianuarius* dont les épitaphes sont placées côte à côte au fond de l'abside et au

[19] Pour l'indiction: N. DUVAL, *Recherches sur la datation des inscriptions d'Afrique en dehors de la Maurétanie*, dans *Actes du 3eme Congrès international d'épigraphie grecque et latine*, Rome 1957-59, p. 240 et p. 250.

De nouvelles inscriptions utilisant l'indiction comme mode de datation ont été découvertes ces deux dernières dans les région de Sbeïtla, Haïdra, Menzel Bou Zaïane (centre ouest). Elles sont en cours d'étude et seront publiées après la fouille des monuments dans lesquelles elles furent trouvées.

[20] Voir note 17.

[21] Il s'agit par exemple de la dédicace d'*Anastasia*. Voir plus loin.

[22] La lecture de la fin de l'épitaphe est incertaine, la mosaïque étant usée. On peut penser que le «*r*» de *tetra* est remplacé par «*e*» et qu'il s'agit à la dernière ligne d'*augustas*.

[23] Voir note 18.

[24] Cette formule est très rare. Des variantes sont signalées dans E. DIEHL, *Inscriptiones Latinae Christianae veteres*, Berlin, 1961, tome 3, p. 358-359.



L'Église vue du baptistère.

Tavola I

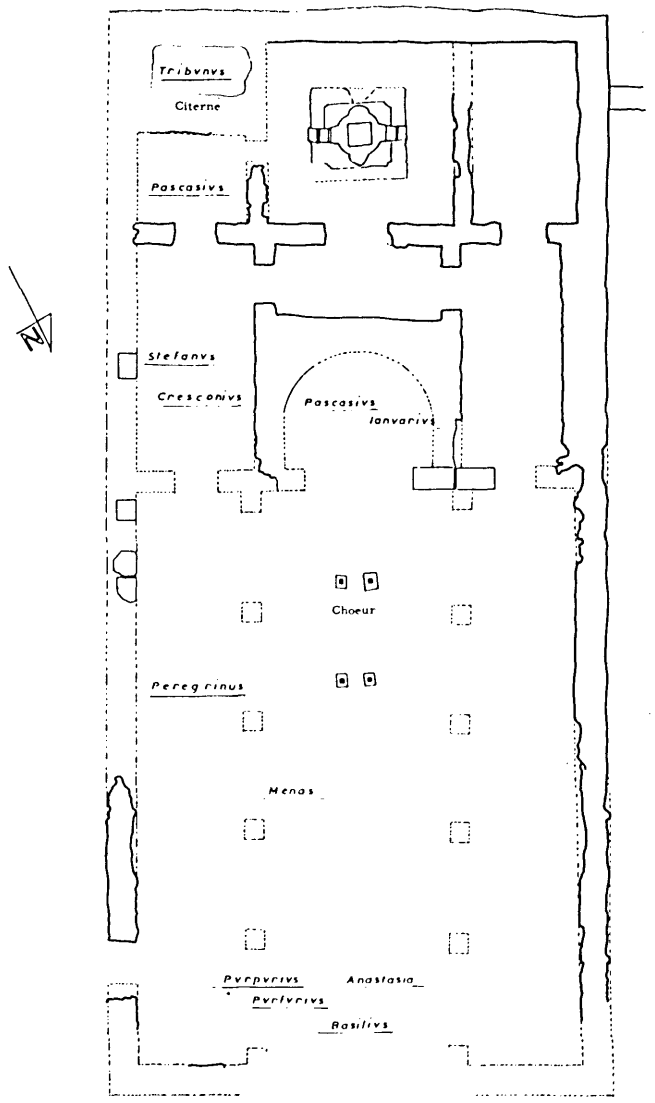
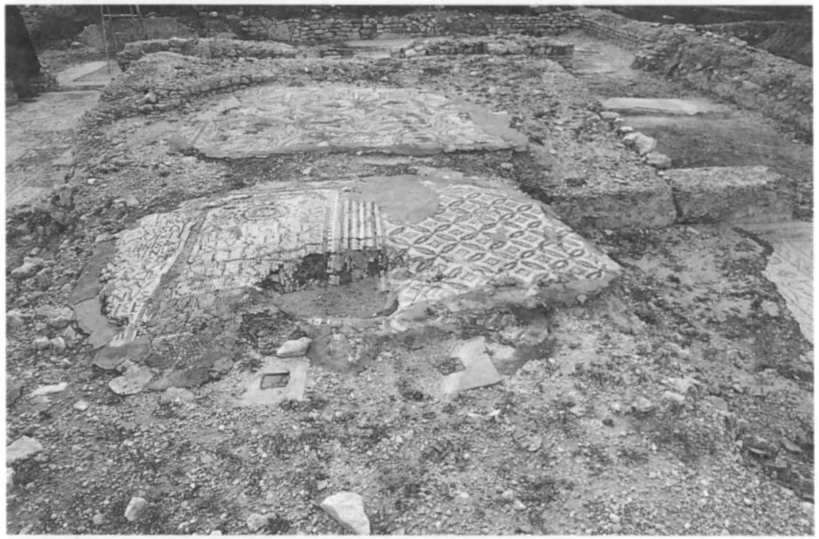


Fig 1 : Plan schématisé de l'église de Sokrine et de ses dépendances avec l'emplacement des épitaphes citées dans le texte Plan G. Hallier

Plan schématique de l'église de Sokrine et de ses dépendances avec l'emplacement des épitaphes citées dans le texte (Plan G. Hallier).



1: Le chœur avec au fond l'abside et au premier plan les mortaises de poteaux de chancel.



2: La cuve baptismale et le motif de la croix, des agneaux des volatiles et des poissons.



L'épitaphe de *Tribunus* prêtre, «in situ». La citerne devenue tombe.



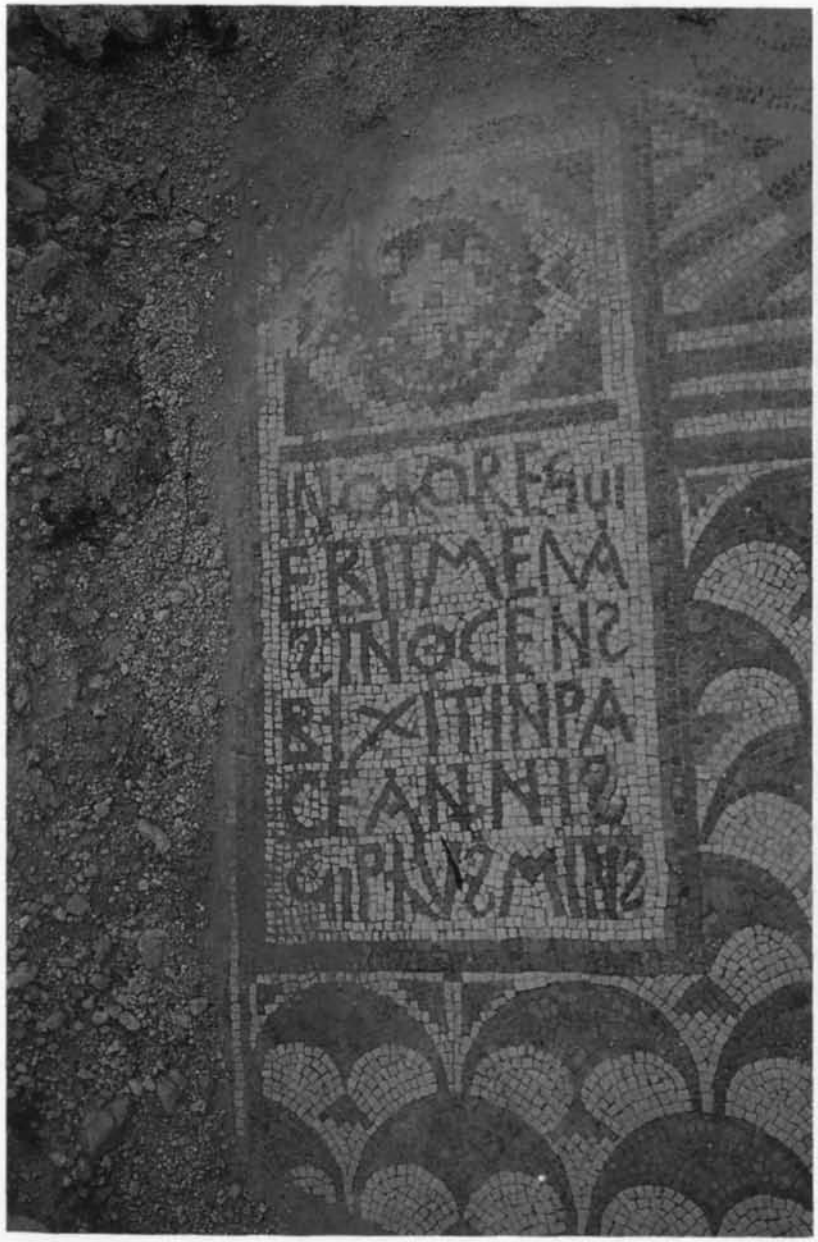
Un exemple d'une double épitaphe (après dépose).



L'épitaphe de *Stefanus*.



L'épitaphe de *Bictoricus*, exemple d'utilisation de «*in hoc loco*».



L'épitaphe de *Menas*, «in situ».



L'épitaphe de *Menas* après dépose.



L'épitaphe de *Cresconius*, à gauche celle de *Stefanus*.



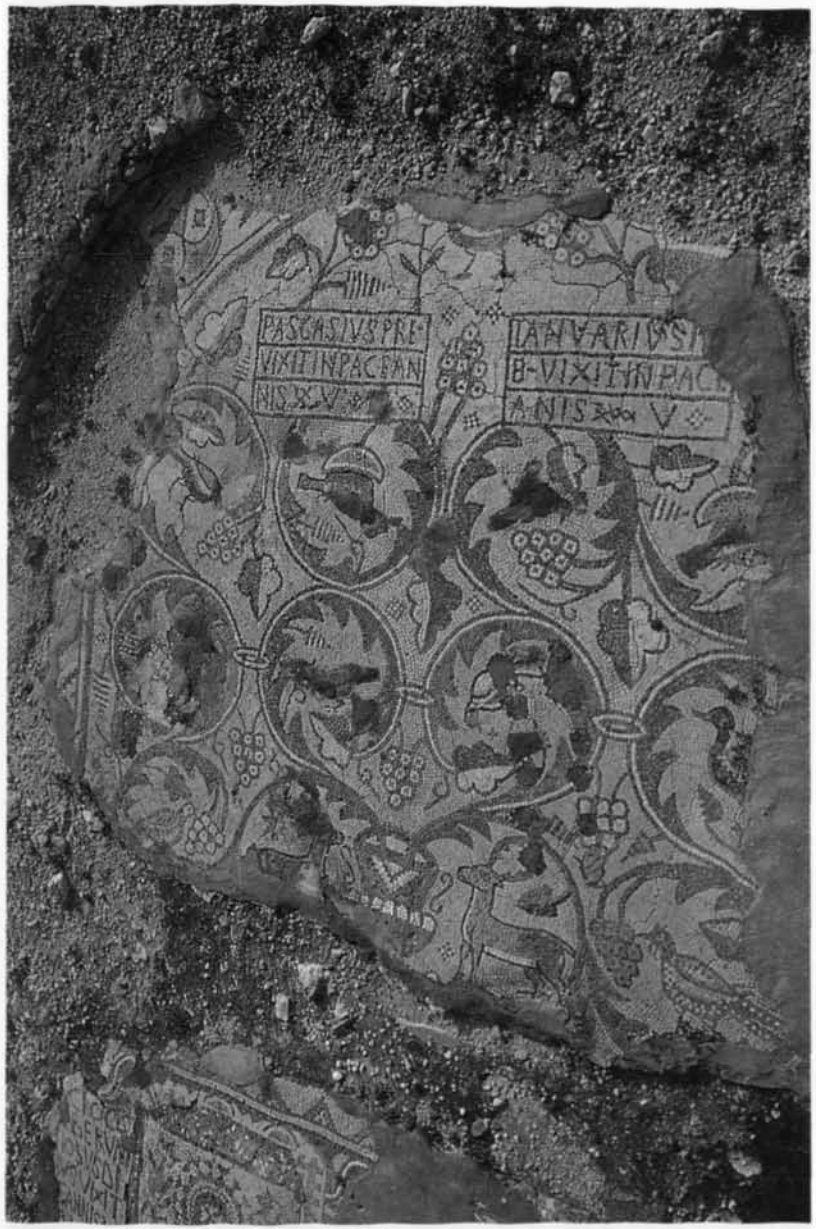
L'épitaphe de *Basilius*, «in situ».



L'épitaphe de *Basilius* après dépose.



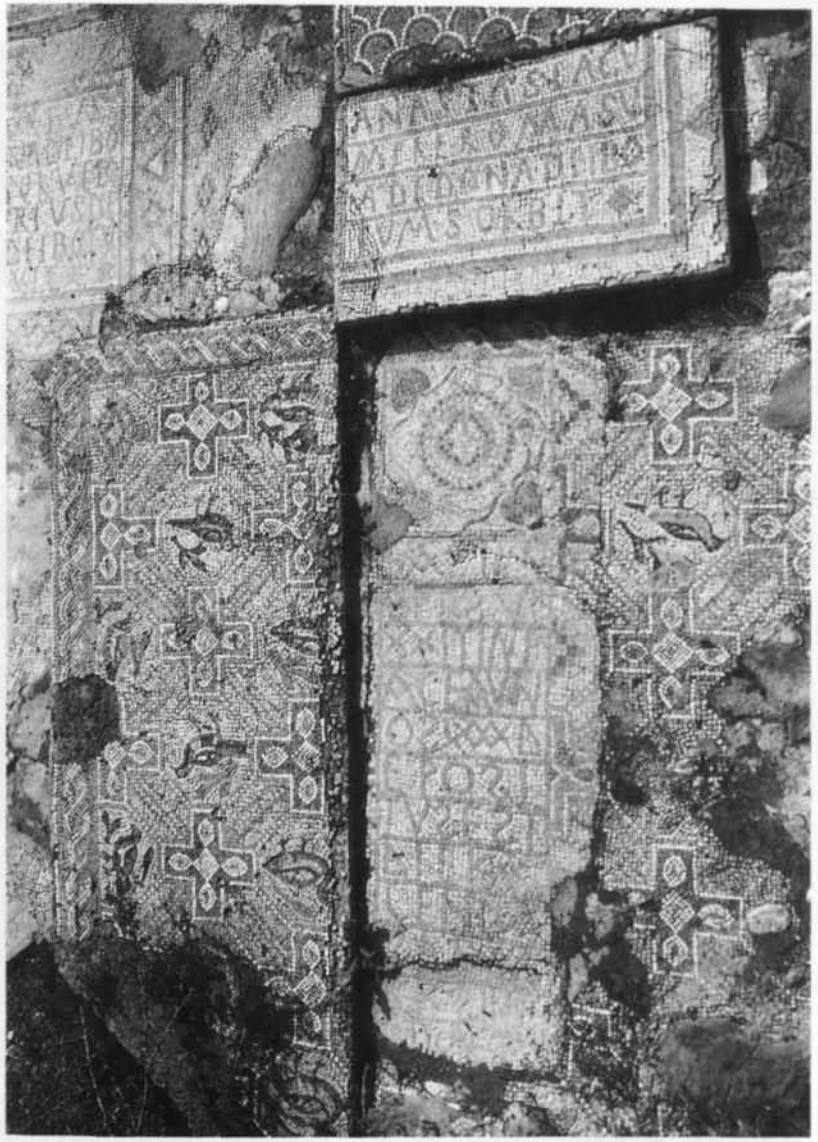
L'épitaphe de *Tribunus* prêtre, après dépose (voir tav. IV).



Les deux épitaphes de l'abside.



Un exemple de dédicace du bas-côté sud-est. *Peregrinus*.



La dédicace d'*Anastasia*, «in situ». En bas l'épitaphe de *Basilius* prêtre.



La dédicade d'*Anastasia*, détail.



La double dédicace de *Purpurius* et de *Purfurius*, après dépose.

Tavola XVIII

milieu d'un riche décor végétal sortant d'un canthare (Tav. XIV). On remarque aussi des grappes de vignes, différents types d'oiseaux ainsi que deux cerfs de part et d'autre de ce canthare assez proches de ceux qui décorent le sol du baptistère.

Les deux épitaphes en question n'occupent que très peu d'espace et sont placées dans de petits cadres rectangulaires (environ 0,60 m sur 0,40 m):

A gauche:

Pascasius pre /vixit in pace an/nis LX (petite croix) =
Pascasius pre(sbyter) vixit in pace annis LX.

A droite:

Ianuarius pre/b vixit in pace / anis LXXXV (petite croix) =
Ianuarius pre(s)b(yter) vixit in pace an(n)is LXXXV.

Quant aux deux diacres[25] leurs épitaphes font partie du lot d'exemples à double sépulture, les deux textes se suivent sans aucune séparation. La tombe est située à l'intérieur du chœur dans la nef centrale devant l'abside du côté sud-est[26].

En dehors des inscriptions funéraires, l'église de Sokrine a fourni au moins cinq autres textes d'un autre type. Il s'agit de formules de vœux «*de dona dei votum solvit*». Elles sont réparties entre la nef centrale devant le chœur et entre le bas-côté sud-est, le «*v*» de *votum* est systématiquemenet un «*b*». La dédicace du bas-côté est la mieux intégrée dans un grand panneau à décor végétal et géométrique (Tav. XV):

Pe/regri/ nus de dona de/i botum sol/vit =
Peregrinus de dona dei botum solvit.

Il est a noter que cette formule de vœux n'est pas très fréquente en Afrique, quelques cas dans l'actuel territoire de l'Algérie mais elle est assez bien représentée en Italie et surtout à Aquilée[27]. Il est à signaler

[25] L'épitaphe du troisième diacre est en mauvais état de conservation. Sa lecture est d'ailleurs incertaine.

[26] Comme pour les prêtres «*diaconus*» suit le nom.

[27] DIEHL, *op.cit.*, cite des exemples à *Cuicul* (n. 125, 311) à Tebessa (n. 1853 A). La formule est plus fréquente à Rome, Aquilée. A Haïdra, on retrouve *de donis dei*, DUVAL, 1975, *op.cit.*, n. 201.

qu'un exemple a été rencontré dans la région de *Lepti minus*, à Beni Hassen où sont cités les noms des quatre fleuves du paradis[28]; ce dernier exemple est a rapprocher de l'une des formules utilisées à Sokrine. En effet sur la mosaïque perdue de Beni Hassen, *votum solvit* est suivi de *cum suis* alors qu'ici l'une des dédicaces utilise la même conjonction[29] (Tav. XVI et Tav. XVII).

Anastasia cu/m pleroma su/a de dona dei bo/tum solbit [30].

La difficulté de lecture de cette inscription concerne surtout la manière d'interpréter *pleroma*. Il est assez difficile d'y voir un nom qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Le terme même est très rarement usité, on le trouve chez Tertullien et prend le sens de plénitude[31]. Ceci nous laisse supposer que *cum pleroma sua* serait une formule plus explicative et plus détaillée que la simple utilisation de *cum suis* de Beni Hassen.

Enfin, une double dédicace à été placée dans la nef centrale dans la travée I à gauche de celle *d'Anastasia*. On y lit (Tav. XVIII):

Purpurius / de dona dei bo/tum solvit. / Purfurius de / dona dei botu/m solvit (palme).

L'église de Sokrine vient ainsi enrichir, grâce à sa trentaine de mosaïques funéraires et à ses dédicaces, le *corpus* déjà important des épitaphes chrétiennes d'Afrique. Elle nous a permis par la même occasion de découvrir quelques formules rares ou inédites. On verra lors de la publication des pavements de mosaïques des différentes parties de l'église et de ses dépendances, comment l'iconographie viendra enrichir à son tour un répertoire déjà varié[32].

[28] DIEHL, n. 2488. Pour cette découverte: P. GAUCKLER, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, tome II, p. 47, n. 118 et DUVAL, 1976, *op. cit.*, p. 93.

[29] Pour «*cum*» et son emploi fréquent dans les dédicaces, voir le cas de Kelibia: CINTAS-DUVAL, 1955, p. 261.

[30] On remarquera ici l'utilisation de «*b*» pour VOTUM.

[31] TERTULLIEN, *De Praescription haereticorum*, 49, le terme est d'origine grecque.

[32] Ce domaine est largement étudié par T. GHALIA, *Hergla et les mosaïques des basiliques chrétiennes de Tunisie*. Plan, décor et liturgie, Thèse de 3eme cycle, dactylographiée, soutenue en 1987 à Aix-Marseille I, sous la direction de l'ami de notre pays, P.-A. Février, qui n'a jamais pu visiter cette église de Sokrine, mais à qui j'ai eu l'occasion à plusieurs reprises de montrer les photographies des mosaïques funéraires.

Michel Christol

I. Bardo, App. 36: grands travaux à Carthage à la fin du IV^e^ siècle et au début du V^e^ siècle

Dans le *Catalogue des inscriptions latines du Musée du Bardo*, Mme Zeineb Benzina Ben Abdallah a inséré parmi les inscriptions de Carthage qui avaient été retrouvées quelques éléments d'un texte qui avait été gravé sur une plaque de marbre[1]. Ce document lacunaire résulte lui-même du raccordement de plusieurs fragments qui avaient été recueillis dans les citernes de l'Odéon, en 1901, par Paul Gauckler[2]. Celui-ci, en effet, avait mis au jour une quantité considérable de fragments qui avaient appartenu à la décoration de l'édifice et qui, lorsque celui-ci fut détruit, furent déversés dans les citernes qui se trouvaient sous la scène: là, brisés, ils étaient demeurés enfouis jusqu'aux dégagements qu'entreprit cet archéologue[3]. Celui-ci tenta, le premier, de tirer le meilleur parti de cette documentation qu'il avait trouvée dans un état désespéré[4]. A côté de quelques textes en partie reconstitués, dont un sera cité plus bas car il concerne aussi le sujet, les éléments qui constituent la partie inférieure du texte incomplet qui va nous occuper, furent alors publiés parmi des «fragments divers de place indéterminée», sans interprétation ni commentaire[5]. Sur le fac-similé que publia Paul Gauckler lui-même ils apparaissent comme la dernière ligne d'un texte, inscrite sur le bord inférieur de la plaque de marbre qui, pensait-on, le supportait:

[1] Zeineb Benzina BEN ABDALLAH, *Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, Tunis-Rome 1986 (Coll. de l'EFR, 92), p. 262 (Appendice n° 36) avec fig. 38 correspondante.

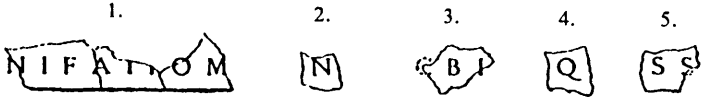
[2] Pour situer l'Odéon dans le cadre de la ville de Carthage au Bas-Empire, on se réfèrera au plan qui se trouve dans S. LANCEL, *Victor de Vita et la Carthage vandale*, in «*L'Africa romana*», VI (1988), Sassari 1989, p. 653.

[3] P. GAUCKLER, *L'Odéon de Carthage*, in «Nouv. Arch. des Missions Scientifiques», 15, 1908, p. 443-451. Sur le bâtiment, voir aussi A. LÉZINE, *Architecture romaine d'Afrique. Recherches et mises au point*, Paris 1963, pp. 56-59. Les destructions opérées par les Vandales dans la capitale de l'Afrique sont mentionnées par VICT. VIT., I, 8. La tentative de CHR. COURTOIS, *Victor de Vita et son œuvre, étude critique*, Alger 1954, p. 41, pour disculper les Vandales de la destruction de l'Odéon et du théâtre, ne peut convaincre: S. LANCEL, *art. cité*, p. 654.

[4] P. GAUCKLER, *art. cité*, pp. 443-444.

[5] P. GAUCKLER, *art. cité*, pp. 449-450, n° 310: cinquième groupe, n° 1.

Cinquième groupe. — Fragments divers de place indéterminée, 1, 2, 3, 4, 5, palimpseste, mais ne pouvant se confondre avec le premier groupe, car la distance qui sépare les caractères de la ligne du bas n'est pas la même dans les deux cas. Les lettres sont ici plus serrées, mais un peu moins rapprochées du bord de la plaque.



Rien au revers.

L'édition de Mme Ben Abdallah permet de constater, grâce à la photo jointe, que l'inscription se développait peut-être sur trois lignes au moins. Désormais les fragments publiés par Paul Gauckler ne correspondent plus à la dernière ligne du texte qui avait été gravé sur la plaque. Grâce à l'illustration on peut déceler l'existence d'une autre ligne, plus bas, dont ne subsiste, sous forme de traces, que la partie supérieure de quelques lettres. Surtout nous disposons des éléments d'une ligne supérieure, par suite du raccordement de plusieurs nouveaux fragments que Paul Gauckler avait dû négliger. On doit ces progrès au travail d'Alfred Merlin, mais celui-ci toutefois se contenta d'enregistrer laconiquement cette inscription dans le premier supplément au *Catalogue du Musée Alaoui*[6]. Quoi qu'il en soit l'édition de Madame Ben Abdallah fait faire un indéniable progrès à notre connaissance du texte. C'est sur elle que l'on devra désormais se fonder. Notre collègue a publié le texte suivant:

---]FL·A[---
---]NIFAIIIO M[---

La seule difficulté qui, à la lecture de la notice, pourrait apparaître, serait dans l'indication de la dimension des lettres: «0,012 m», d'après le *Catalogue*. Mais comme veut bien nous l'indiquer l'auteur, qu'il convient de vivement remercier, il s'agit d'une faute d'impression. En réalité les lettres sont hautes de 12 cm. Il s'agit donc d'un authentique témoignage d'épigraphie monumentale, que l'on rapprochera de plusieurs autres textes que Paul Gauckler avait exhumés des citernes de l'Odéon. De

[6] L. DRAPPIER, P. GAUCKLER, L. HAUTECŒUR, A. MERLIN, et L. POINSSOT, *Catalogue du Musée Alaoui, Ier Supplément*, Paris 1910, p. 76, n° 700: «marbre blanc. Fragments de diverses plaques très mutilées, dont certaines sont opistographes», avec renvoi à GAUCKLER, *art. cité*, p. 449, n° 310. Les travaux d'Alfred Merlin ont servi de fondement au supplément du *CIL* VIII (1916) pour un certain nombre d'inscriptions.

l'avis de ce savant certains d'entre eux se rapportaient aux restaurations de cet édifice construit à l'époque sévérienne, au début du IIIe s. ap. J.-C.[7], quand la capitale de l'Afrique venait de recevoir la faculté de célébrer des concours pythiques[8].

Grâce à la qualité de l'édition nous pouvons tenter d'avancer. Déjà, dans un compte-rendu du livre, nous avions, pour notre part, indiqué qu'il convenait de lire à la ligne 2 l'élément nominal *[Bo]nifatio*[9], surnom de forme composée qui apparaît à date tardive dans l'onomastique latine, et qui se diffusa bien en Afrique[10]. Nous pensons à présent qu'il est possible d'aller un peu plus loin encore et de tenter de sauver de l'oubli une publication puis une restitution qui sans cela n'auraient certainement pas attiré, — ou n'attireraient pas —, l'attention des savants qui se chargent d'assurer la mise à jour de notre information épigraphique[11].

La lettre qui suit le surnom *Bonifatio* et dont la lecture est incontestable, la seule qui est conservée du terme écrit en cet endroit, est la lettre M. Comment ne pas alors proposer de restituer le second surnom *M[aiorino]* et donc ne pas retrouver dans le texte de cette inscription monumentale une mention de [---]lius Bonifatius Maiorinus, *principalis* de Carthage?

Un tel rapprochement permettrait d'abord de régler définitivement la question de la dénomination du personnage, du moins dans ses deux derniers éléments. En effet, jusqu'ici le surnom *Bonifatius* ne lui était attribué que par la restitution d'une autre inscription mutilée, provenant aussi de l'Odéon de Carthage. Comme la précédente constituée de multiples fragments, elle avait toutefois suscité des tentatives plus fécondes de restitution, d'abord par Paul Gauckler puis par Alfred Merlin. Mais le mot *Bo[nifat]io* n'avait été rétabli que par une restitution de Dessau,

[7] P. GAUCKLER, *art. cité*, pp. 444-445. Sur les dimensions des lettres des différents textes, p. 446, p. 447, p. 449.

[8] T.D. BARNES, *Tertullian's Scorpiace*, in «JThSt», ns. 20, 1969, pp. 125-128; ID., *Tertullian. A Historical and Literary Study*, Oxford 1971, pp. 34-35 et pp. 188-189.

[9] M. CHRISTOL, in «Latomus», 48, 1989, pp. 680-682.

[10] I. KAJANTO, *The Latin Cognomina*, Helsinki 1965, p. 273. Sur l'histoire de cet élément de dénomination, on se réfèrera aux notations éparses dans *L'Onomastique latine (Paris, 13-15 oct. 1975)*, Paris 1977, p. 110 (H. SOLIN), p. 434 (A. MANDOUZE), p. 454 (N. DUVAL).

[11] Quelques textes inédits du *Catalogue* ont été recensés et reproduits dans *AE* 1987, 996 et suiv. Aucune trace, en revanche, des travaux critiques suscités par l'ouvrage. L'étude annoncée dans le commentaire d'*IBardo* 226 (*AE* 1987, 1023) vient de paraître: M. CHRISTOL, *Remarques sur une inscription de Thugga: le* pagus *dans la colonie de Carthage au Ier siècle ap. J.-C.*, in «Epigrafia. Actes du Colloque international d'épigraphie latine en mémoire de Attilio Degrassi...», (Coll. de l'EFR, 143), Rome 1991 pp. 607-628.

que celui-ci toutefois se contentait de présenter comme vraisemblable[12]. Cependant, en dépit de ce caractère hypothétique, et même si la mise en page du supplément au *CIL* VIII pouvait jeter quelque trouble[13], cette proposition n'avait pas été remise en question, ni suspectée, par ceux qui s'intéressèrent à la société carthaginoise de l'Antiquité tardive[14]. Désormais, grâce à l'inscription mise en évidence par l'ouvrage de Madame Ben Abdallah, il ne peut y avoir de doute sur le surnom *Bonifatius* porté par ce notable.

La personnalité de ce grand notable de la vie municipale de Carthage n'est connue qu'imparfaitement. Sa qualité de *principalis* est attestée par l'inscription plus complète publiée par Gauckler et reprise par Merlin et Dessau, qui commémorait des travaux réalisés dans l'édifice. Il était donc membre de l'élite municipale: richesse[15], donc mécénat et générosité, présence dans tous les secteurs de la vie municipale et donc prépotence[16] caractérisent l'image générique des membres de ce groupe, que les inscriptions traduisent en général par les termes et les images de l'excellence civique[17]. Mais dans la Carthage du Bas-Empire c'était une élite qui par sa puissance surpassait sans conteste celles qui dirigeaient les autres cités de la région, et qui pour cela disposait d'une influence élargie au delà de l'horizon local[18].

A part cela, les renseignements sur le personnage sont presque inexistants. Un autre document épigraphique, provenant de l'amphithéâtre,

[12] *CIL* VIII 24590. Les fragments de cette inscription se trouvent déjà dans la publication de P. GAUCKLER, in «Nouv. Arch. des Missions Scientifiques», 15, 1907, n° 308, p. 448 et suiv. Mais les révisions de Merlin (cf. déjà *Catalogue, Premier Supplément*, p. 76, n° 699) ont permis d'établir une meilleure édition. C'est là que Dessau suggère («fortasse») de restituer */---]lio Bo[nifat]io Maiorino.*

[13] L'espacement laissé en blanc entre le début et la fin du mot est trop restreint et ferait supposer que la restitution *Bo[nifat]io* serait impossible. Mais le fac similé de P. Gauckler (p. 448) est meilleur et permet d'éliminer tout doute.

[14] CL. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I, Paris, 1979, pp. 201-205; T. KOTULA, *Les* principales *d'Afrique. Etude sur l'élite municipale nord-africaine au Bas-Empire romain*, Wroclaw, 1982, p. 44.

[15] T. KOTULA, *Principales*, pp. 95-99.

[16] Ce sont les *pr(a)estantes curiales* de Mididi (*CIL* VIII 11774) à l'époque de Dioclétien et de Maximien: cf. T. KOTULA, *Principales*, pp. 81-82, p. 107, pp. 123-130.

[17] Tel est le *vir laudabilis* de Sicca Veneria (*CIL* VIII 15880), cf. T. KOTULA, *Principales*, p. 86-90; ID., *Les* viri principales *dans les textes épigraphiques de Lepcis Magna*, in «Arheoloski Vestnik», 28, 1977, pp. 436-445.

[18] T. KOTULA, *Principales almae Karthaginis*, in «Ant. Afr.», 14, 1979, pp. 237-245; ID., *Principales*, pp. 101-102. Un bon exemple est fourni par l'inscription d'Abbir Majus, publiée par A. BESCHAOUCH, *A propos de récentes découvertes épigraphiques dans le pays de Carthage*, in «CRAI», 1975, pp. 101-111 (*AE* 1975 873).

pourrait aussi se rapporter au personnage, mais il est bien trop lacunaire pour livrer des éléments complémentaires[19]. Aussi T. Kotula, dans son ouvrage désormais classique, enregistrait le nom de Bonifatius d'après l'inscription de Carthage mentionnée plus haut, mais n'en disait pas davantage[20]. Surtout il demeurait dans l'incertitude pour la date de son activité, même s'il constatait par ailleurs que «la grande majorité des documents datables (sur les *principales*) se placent à la dernière étape de l'histoire de l'Afrique romaine, à partir du règne d'Honorius jusqu'à la conquête définitive du diocèse par les Vandales»[21].

L'inscription mise en évidence par le *Catalogue* de Mme Ben Abdallah nous maintient sur le site de l'Odéon, puisque c'est de là que provenait le texte principal relatif à Bonifatius, qui est aussi le plus explicite sur l'action du personnage. Celui-ci fut gravé sur plusieurs plaques de marbre, en lignes aux caractères monumentaux de 16 cm. Il se rapporte à des travaux de restauration de l'Odéon auxquels aurait été mêlé ce grand notable. Pour en surveiller l'exécution? Le mot *insistente* qui précède un peu son nom sur la même ligne pourrait le faire supposer[22]. Quant au document republié par Mme Ben Abdallah, il ne peut s'intégrer au texte précédemment connu. On dispose donc, en définitive, de deux témoignages des interventions de Bonifatius sur le site de l'Odéon. Comment ne pas en déduire que le rôle de ce *principalis* fut vraisemblablement décisif dans la rénovation du monument?

Mais l'intérêt du document que met en évidence Mme Ben Abdallah ne s'arrête pas là. Par rapport à la publication de Paul Gauckler la nouvelle édition apporte les éléments d'une ligne supérieure (FL·A ---), qui appartiennent certainement à la dénomination d'une personne. Si l'on se réfère au formulaire des inscriptions du Bas-Empire relatives aux constructions, on devrait s'attendre à trouver, au début du texte, en ces quelques lettres, soit les restes du nom des plus hautes autorités provinciales, à savoir le proconsul d'Afrique et ses légats, soit ceux du nom même des princes qui régnaient quand les travaux se déroulèrent.

[19] *CIL* VIII 24659, 23; T. KOTULA, in «Ant. Afr.», 14, 1979, p. 243, n° 7 (corriger: 25 = 23).

[20] T. KOTULA, in «Ant. Afr.», 14, 1979, pp. 239-240; ID., *Principales*, p. 44, n° 43 et p. 61.

[21] T. KOTULA, *Principales*, pp. 64-65, faisant référence aux pp. 15-42 de son catalogue. Même incertitude sur la date dans CL. LEPELLEY, *Cités*, II, Paris, 1981, p. 16.

[22] On rapprochera à Carthage d'un autre texte de l'époque de Julien l'Apostat: «BCTH», 1951-1952, pp. 215-216 (*AE* 1955 55), cf. CL. LEPELLEY, *Cités*, II, p. 15 et n. 15. Sur ce terme significatif de l'épigraphie des travaux publics, A. CHASTAGNOL, *Le formulaire de l'épigraphie latine officielle dans l'antiquité tardive*, in «*La terza età dell'epigra-*

Le nom d'un proconsul d'Afrique? Seul pour l'instant[23] celui de Fl. Afranius Syagrius conviendrait. Mais les fonctions qu'exerça ce personnage ne sont pas assurées, et plutôt que proconsul[24], il devrait avoir été vicaire d'Afrique[25] quand il reçut la constitution *C. Th.*, I, 15, 10 (26 août 379). Aussi sera-t-il préférable de s'orienter dans l'autre voie et nous serions prêt à voir dans les lettres FL·A --- les restes du nom d'un empereur, celui de Flavius Arcadius, fils aîné de Théodose, Auguste du 19 janvier 383 au 1er mai 408[26].

Ainsi les restaurations de l'Odéon auxquelles prit part *Bonifatius* se seraient déroulées à la fin du IVe siècle ou au début du Ve siècle. Ces données s'accordent avec ce que l'on sait par ailleurs: à Carthage, au Bas Empire, les grands travaux se déroulèrent soit durant la période de Constantin soit durant les ultimes décennies du IVe s.[27] La date que nous proposons pourrait, de plus, être confortée, — et notre proposition de restitution avec elle —, par l'adjonction au dossier d'un dernier document qui jusqu'à présent est quasiment passé inaperçu. Il s'agit à nouveau d'un fragment d'inscription sur marbre, provenant des fouilles exécutées en 1911 et 1912 sur le site de l'Odéon. Il fut signalé par A. Merlin[28], puis repris dans le second supplément au *Catalogue du Musée Alaoui*[29]. Là l'auteur estimait «à en juger d'après les lettres HEO, hautes de 0m. 16, qui apparaissent... à la première ligne, (qu'ils) se rapportent vraisemblablement à un des Théodose». A la lumière de ce qui a été suggéré plus haut pour restituer les lettres de la première ligne, c'est

fia» (a cura di A. Donati), Faenza, 1988, pp. 63-64, et, plus largement sur le vocabulaire employé, *ibid.*, pp. 62-64. On rapprochera pour le formulaire de l'inscription de Carthage *AE* 1955, 55 (sous Julien l'Apostat): *insistente operi Aelio Basilifo ---]*, cf. Cl. Lepelley, *Cités*, II, p. 15. Ce verbe *insisto* est assez rarement employé (au IIIe-Ve s.), cf. *Th.L.L.*, VII, col. 1924: *CIL* V, 3329, *CIL* IX, 1563, *CIL* XIII, 6562, ajouter *AE* 1987, 969 (*qui operi institit*). Le substantif *instantia* est en revanche plus courant aux IIIe-IVe s., cf. *Th.L.L.*, VII, col. 1967. On notera aussi le formule *instante operi* (*CIL* VIII, 765 = 12228).

23 Liste des proconsuls dans *PLRE*, pp. 1072-1074.

24 *PLRE* Syagrius 2; même avis chez T.D. Barnes, *Proconsuls of Africa 337-392*, in «Phoenix», 39, 1985, pp. 144-153, et pp. 273-274 (cf. p. 151).

25 P. Barrau, *Sur les fonctions de Syagrius dans C. Th., I, 15, 10*, in «*L'Africa romana*», III (1985), Sassari, 1986, pp. 65-74.

26 *PLRE* Arcadius 5.

27 Cl. Lepelley, *Cités*, II, pp. 16-17.

28 A. Merlin, communication sur «*Les découvertes archéologiques récentes en Tunisie*», «BAC», 1913, pp. CLXXV-CLXXXI (p. CLXXVIII).

29 A. Merlin-R. Lantier, *Catalogue du Musée Alaoui* (*2e Supplément*), Paris, 1922, p. 88 (D 1157).

de Théodose Ier qu'il s'agirait, ce qui réduirait la fourchette chronologique déjà établie aux années 383-395 ap. J.-C. (*terminus post quem*: 383, soit l'avénement d'Arcadius; *terminus ante quem*: 395, soit la mort de Théodose).

S'impose alors un rapprochement: à côté de la réparation des thermes d'Antonin, durant le règne conjoint de Valentinien II, Théodose et Arcadius, sous le proconsulat de Juniorinus Polemius (entre 388 et 390)[30], on devrait alors placer les restaurations du célèbre Odéon. Si à l'échelle de l'Afrique cette période n'est plus celle de la plus grande activité de construction, mais celle du «maintien de la prospérité»[31], d'un avis unanime Carthage, la capitale, demeurait une cité florissante, à la civilisation très brillante. Ces quelques fragments joints par Merlin et mis en évidence par la publication de Mme Ben Abdallah n'en portent-ils pas témoignage?

30 Cl. Lepelley, *Cités*, I, pp. 106-108. Sur ce proconsul, *PLRE* Polemius 5 (388-390), et T.D. Barnes, in «Phoenix», 39, 1985, pp. 152, 153, 274 (388-389) Sur son œuvre de bâtisseur, voir «BAC», 1946, pp. XVII-XX (*AE* 1949 28; pour la date: Cl. Lepelley, *Cités*, II, p. 16 reste dans l'imprécision).

31 On se reportera au tableau qu'a présenté G.-Ch. Picard, *La Carthage de Saint Augustin*, Paris, 1965.

Jean-Paul Rey-Coquais

Un légat d'Afrique

Deux bases en calcaire, découvertes au centre de Beyrouth il y a quelque soixante-dix ans[1] portent chacune une inscription en l'honneur de Marcus Sentius Proculus, à l'époque où sa carrière l'avait mené aux fonctions de légat propréteur de la province d'Afrique. La première publication de l'inscription est due à René Cagnat en 1926[2]. En voici le texte, qui ne présente aucune difficulté de lecture (photographie planche I):

> *M(arco) Sentio Sex(ti) / f(ilio) Fab(ia tribu) Proculo, dec(urioni), II vir(o)/ col(oniae), praef(ecto) coh(ortis) I Thrac(um) / Syr(orum) eq(uitatae) et vexill(ationis) coh(ortis) I/ Cilic(um) et coh(ortis) VII Breucor(um), / trib(uno) mil(itum) leg(ionis) XVI f(laviae) f(irmae), praef(ecto) / alae Gem(inae) col(onorum), quaest(ori) pro/vinc(iae) Asiae, / trib(uno) pl(ebis), praet(ori) / pereg(rino), / leg(ato) propr(aetore) provin/ciae Africae,* vac. *patrono / coloniae.*

Originaire de la colonie romaine de Béryte, Marcus Sentius Proculus y remplit les charges de décurion et de *duumvir*. Sa brillante carrière le fit choisir par ses concitoyens comme patron de la colonie[3]. D'abord chevalier, il bénéficia, après ses trois «milices équestres», d'une promotion dans l'ordre sénatorial; il en commença la carrière comme questeur de la province d'Asie et en parcourut les échelons successifs jusqu'à sa nomination comme légat du gouverneur de la province d'Afrique.

Cette carrière est dépourvue d'élements qui en permettent la datation. On a cherché une indication chronologique dans le commandement simultané de la cohorte *I Thracum* et de détachements des deux cohortes

[1] Deux bases en calcaire, trouvées par C.L. Brossé à Beyrouth, à l'angle des rues Weygand et Allenby. Conservées au Musée de Beyrouth, inv. 402. Dimensions identiques: h. = 134 cm. Même texte; seuls changent le nombre et la coupe des lignes. C'est par distraction que, parlant de M. Sentius Proculus, G. BARBIERI, *L'albo senatorio da Settimo Severo a Carino* (1952), p. 178-179, n. 851, écrit: «ricorre su una lapide di Berytus»; les deux bases ont été publiées ensemble dès la première édition.

[2] R. CAGNAT, «*Syria*», 7, 1926, 67-70 (= *AE* 1926, 150).

[3] Sur cette fonction, voir L. HARMAND, *Le patronat sur les collectivités publiques, des origines au Bas-Empire*, Paris 1957.

I Cilicum et *VII Breucorum*, en supposant qu'à l'époque de ce commandement les trois cohortes devaient être stationnées à proximité l'une de l'autre et donc en cherchant quelle était cette époque. Les résultats, on va le voir, n'ont pas été probants et les nombreux diplômes militaires publiés depuis les études que nous allons citer n'apportent pas d'arguments véritablement susceptibles de résoudre le problème.

La question a été compliquée plus qu'éclairée par la découverte d'une inscription d'Ephèse[4], honorant Sex. Sentius Sex. f. Fab. Proculus, *IV vir curandarum viarum, quaestor pro praetore provinciae Asiae*. Dans ce questeur d'Asie, on a voulu reconnaître, sans doute avec raison, un parent de M. Sentius Proculus de Beyrouth; le patronyme et la tribu sont en effet identiques, le *cognomen* aussi. L'inscription est datée par la mention d'Ephèse «deux fois néocore», ce qui indique une époque comprise entre les règnes d'Hadrien et de Caracalla. Mais, si vraiment ils sont de la même famille, le rapport de parenté n'est pas clair entre les deux personnages. F. Miltner[5], publiant l'inscription, voyait en Marcus Sentius Proculus le fils de Sextus Sentius Proculus. Pour W. Eck et pour H. Halfmann, Marcus est le frère cadet de Sextus. La discussion de ces questions conduit à des impasses. On voudra bien me permettre ici, pour être bref, de ne pas reproduire l'argumentation de chacun des savants dont seront indiquées les positions.

René Cagnat date l'inscription de l'époque d'Hadrien à Antonin. En 1938, W. Wagner[6] situe l'annoblissement de M. Sentius Proculus au début du règne de Septime-Sévère, peu avant 200.

Tres prudemment, D. Magie[7] se contente d'une simple mention dans la liste des questeurs de l'époque impériale. G. Barbieri[8], en 1952, se fondant sur la paléographie, l'estime du II^ème^ ou du début du III^ème^ siècle.

Dans son ouvrage sur les gouverneurs des provinces romaines d'Afrique, B.E. Thomasson[9] s'abstient de préciser la date de la légation de Sentius Proculus.

[4] Voir H. Engelmann-D. Knibbe-R. Merkelbach, *Die Inschriften von Ephesos*, III (*Repertorium*) (1980), n. 718.

[5] F. Miltner, «*Anzeiger des Oesterr. Ak.d.Wiss.*», Philos.-hist. Klasse, 94, 1957, p. 17-18 (= *AE* 1959, 11, et J. et L. Robert, «*Bull. Epigr.*» 1959, p. 241, n. 381).

[6] W. Wagner, *Die Dislokation der römischen Auxiliarformationen in den Provinzen Noricum etc...*, Berlin, 1938, p. 102 suiv., 119 suiv., 192.

[7] D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor*, 1950, p. 1590.

[8] Cité note 1.

[9] B.E. Thomasson, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diokletianus* (1960), II, p. 142. Dans les comptes-rendus de E. Birley, «JRS», 1962, p. 219-227, et de Ursula Weidmann, «Gnomon» 1965, il n'est pas question de M. Sentius Proculus.

Sans en fournir d'explication, H.G. Pflaum[10], en 1962, insère notre personnage dans une liste de chevaliers anoblis sous Vespasien. Pour R. Saxer[11], Sentius Proculus exerça son premier commandement équestre entre la fin du règne de Domitien et la seconde moitié du règne de Trajan, vraisemblablement à l'époque de la guerre dacique de Trajan, à l'époque où les trois cohortes dont il eut à commander simultanément l'unité entière ou un détachement se trouvaient dans l'armée de Mésie Supérieure. H. Devijver[12], dans sa prosopograhie des officiers d'ordre équestre, adopte la datation de H.G. Pflaum, prudemment p. 187: «perhaps adlected by Vespasian»; sans réserve p. 209: «adlected by Vespasian»; «perhaps» a disparu.

Werner Eck[13] situe le *cursus* de Sentius Proculus au plus tôt à l'époque d'Hadrien. Les quatre postes sénatoriaux qu'occupe M. Sentius Proculus, questure de la province d'Asie, tribunat de la plèbe, préture pérégrine, légation du proconsul d'Afrique, forment une séquence qui se retrouve à l'époque d'Hadrien, mais que l'on rencontre également auparavant, comme le montre la liste établie par W. Eck lui-même. J. Devreker[14], dans son étude sur l'*adlectio in senatum* sous Vespasien, refuse de compter M. Sentius Proculus parmi les bénéficiaires: «quoiqu'on ne dispose pas de moyen de datation, écrit-il, H.G. Pflaum et H. Devijver placent le passage de Sentius Proculus de l'ordre équestre à l'ordre sénatorial sous Vespasien». George W. Houston[15], étudiant le même sujet, avait ignoré absolument M. Sentius Proculus. En 1979, H. Halfmann[16] le présente parmi les sénatores originaires d'Orient dont la datation est en question. La prudence ne cesse de s'imposer. B.E. Thomasson[17], reprenant l'histoire administrative de l'Afrique du Nord,

[10] H.G. Pflaum, «Bayerische Vorgeschichtsblätter», 1962, p. 86-87.

[11] R. Saxer, *Epigraphische Studien*, 1 (1967), p. 60.

[12] H. Devijver, *Prosopographia Militarium Equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*, II (1977), p. 730, S 25.

[13] W. Eck, *Senatoren von Vespasianus bis Hadrian*, (1970), p. 44; *RE* Suppl. XIV, (1974), col. 659, n. 8 *b*; *ANRW* 2.1 (1974), «Beförderungskriterien innerhalb der senatorischen Laufbahn», p. 181.

[14] J. Devreker, *L'*adlectio in senatum *de Vespasien*, «Latomus», 39, 1980, p. 76, note 40.

[15] G.W. Houston, *Vespasian's Adlection of Men in Senatum*, «AJPh», 98/1, p. 35-63.

[16] H. Halfmann, *Die Senatoren aus dem östlichen Teil des Imperium Romanum bis zum Ende des 2.Jahrhunderts n. Chr.* (Hypomnemata, Göttingen 1979), p. 207-208, sous le titre: «Senatoren aus dem Osten, deren Datierung fraglich ist».

[17] B.E. Thomasson, *Zur Verwaltungsgeschichte Nordafrikas, ANRW* II. 10.2 (1982), p. 3-61.

ne revient pas sur Sentius Proculus dont la légation n'est toujours pas datée. G.W. Bowersock[18], en 1982, dans sa présentation des sénateurs originaires du proche Orient, renvoie à Pflaum et à Halfmann.

Il ressort de cette revue d'opinions, qui ne se prétend nullement exhaustive, que trois datations différentes ont été proposées pour Marcus Sentius Proculus: anoblissement sous Vespasien (Pflaum, 1962), plutôt à l'époque d'Hadrien ou d'Antonin le Pieux (Cagnat, 1926), passage au Sénat sous Septime-Sévère, peu avant 200 (W. Wagner, 1938). Il y a pourtant moyen d'échapper à l'indécision ou à l'arbitraire.

René Cagnat et Guido Barbieri, et d'autres avec eux, avaient raison: nous sommes en présence d'une inscription où le critère de paléographie peut s'avérer déterminant. Mais à l'époque, ils n'avaient pas un matériel de comparaison suffisant. La préparation du volume des *Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie* consacré aux inscriptions de Beyrouth et de sa région m'a amené à en revoir systématiquement un grand nombre (les malheurs des temps ont interrompu ce travail).

La recherche d'une datation sur critères paléographiques nécessite quelques précautions. Il convient de prendre en compte le caractère propre aux diverses catégories d'inscriptions, inscriptions officielles, dédicaces privées, monuments du forum, sanctuaires hors les murs. Les formes des lettres évoluent plus rapidement dans les inscriptions privées que dans les monuments officiels. Durant le Haut-Empire, les styles évoluent, l'influence de la cursive se fait davantage sentir; on prendra garde cependant aux retours en arrière, qui reprennent les beaux modèles des temps passés. A cet égard, dès le II[ème] siècle, et peut-être même plus tôt, la différence est particulièrement nette entre la première ligne, plus monumentale, plus soignée, et les lignes suivantes, qui présentent un aspect plus cursif, comme on peut précisément le remarquer pour l'inscription de M. Sentius Proculus. Ces réserves indiquées, il est possible de proposer des comparaisons fructueuses.

Je me contenterai de vous montrer deux inscriptions. L'une, déjà publiée dans le volume consacré à Baalbek et à la Beqaa, *IGLS* VI 2791, planche IX — vous n'oublierez pas que Béryte et Héliopolis ont été à l'origine une unique colonie — est une dédicace en l'honneur d'un notable entré dans l'ordre équestre sous Hadrien. Elle est assez semblable, à première vue, dans sa mise en page et son style des lettres, à l'inscriptions de Beyrouth pour M. Sentius Proculus. Même première ligne en lettres hautes et larges, mêmes lettres étroites, hautes et serrées, dans la

[18] G.W. Bowersock, *Senators from the Near East*, dans *Epigrafia e ordine senatorio*, Roma, 1982, II, p. 659, p. 665, n. 11 et 12.

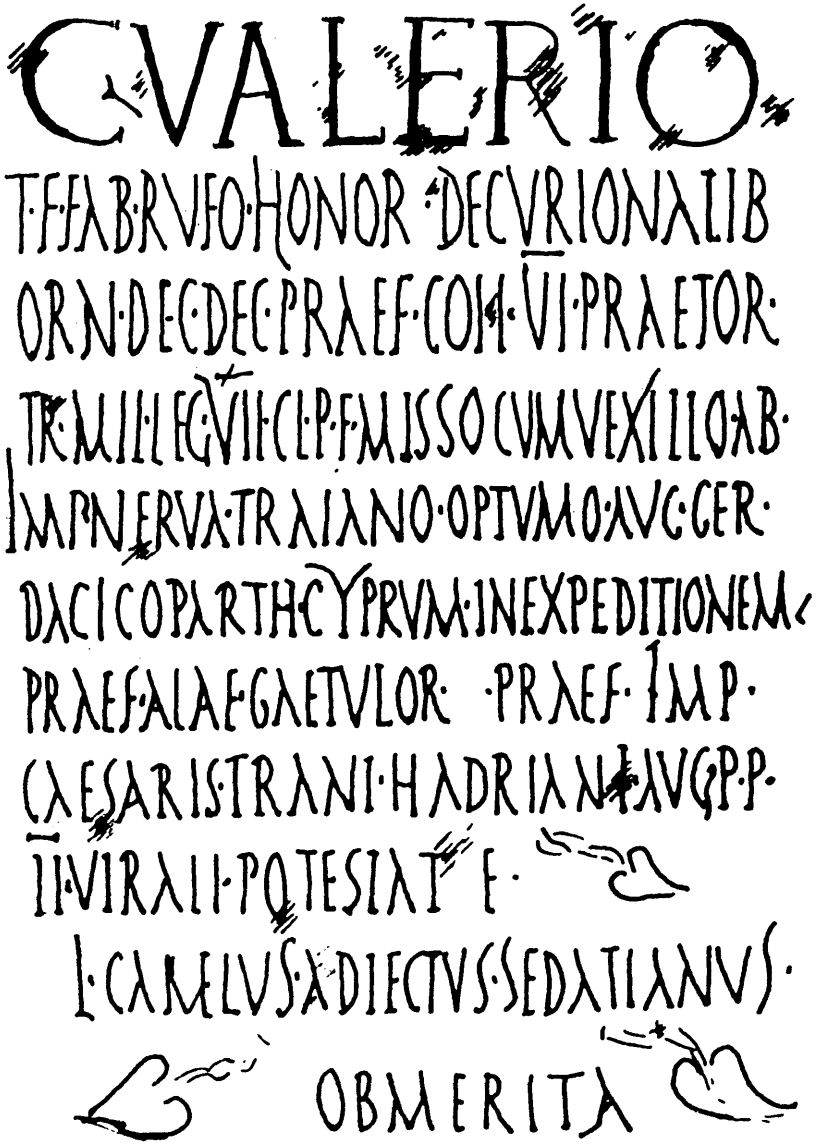


Fig. 1: *ILS* 9491 (Beyrouth).

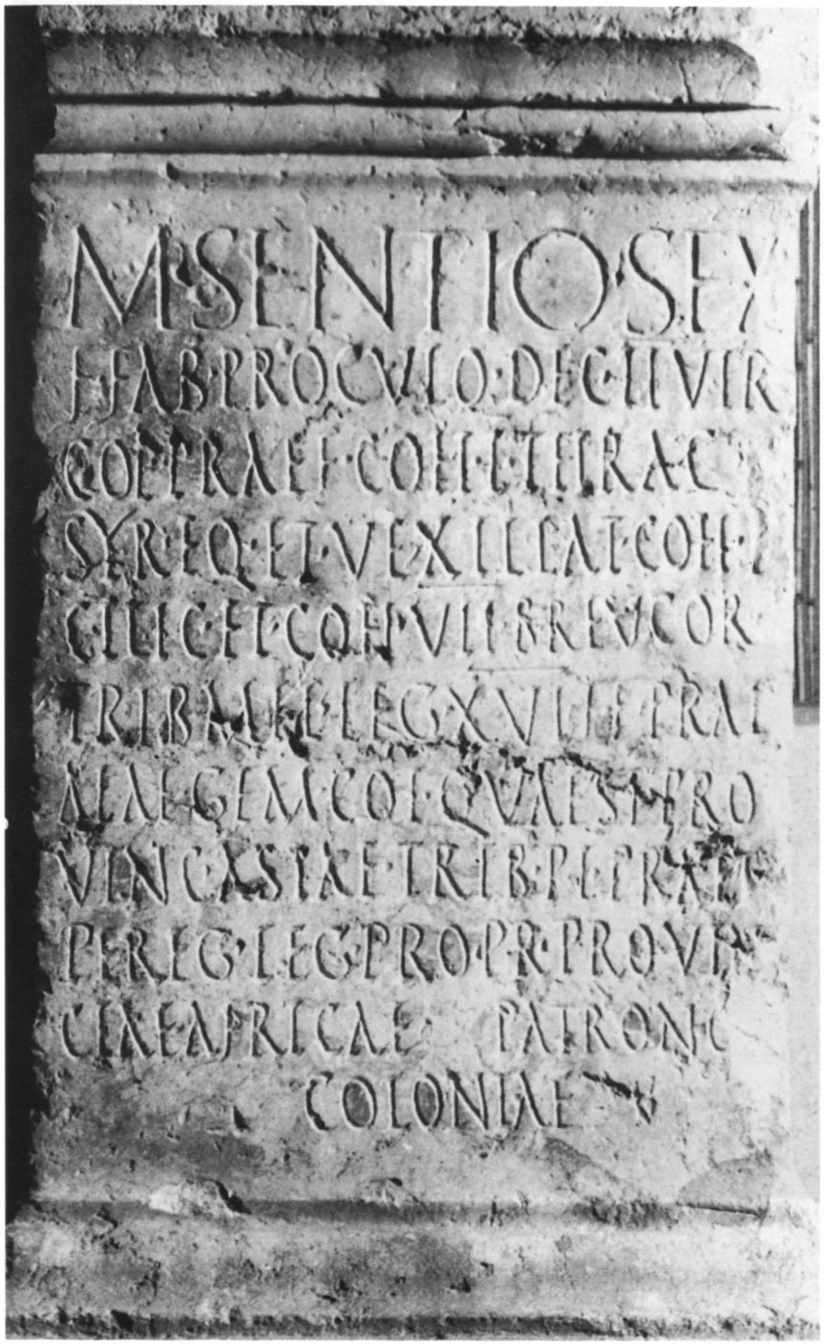
suite du texte, avec quelques tendances à la cursive — l'oblique droite des A, des N, dépasse vers le haut, ainsi que les deux jambages obliques de même inclinaison des M — même dissymmétrie des V, mêmes recherches ornementales: bas du jambage des F, potence des T dans l'inscription de Baalbek, Y dans celle de Sentius Proculus. Les mêmes caractéristiques apparaissent dans deux autres inscriptions de Baalbek de la même époque, *IGLS* 2763 et 2764, planche IX, inscriptions officielles (dédicaces faites par les «Héliopolitains») à l'empereur Marc-Aurèle et à la princesse Sabine sa fille.

C'est à Beyrouth que nous trouvons la comparaison décisive. C'est l'inscription *ILS* 9491, dédicace privée en l'honneur du chevalier Caius Valerius Rufus, commandant de vexillations dans l'expédition de Chypre sous Trajan, préfet de l'empereur Hadrien *duumvirali potestate*. Le texte (voir ici fig. 1) présente les mêmes formes de lettres hautes et serrées, les mêmes recherches ornementales: obliques de A, des N, des M dépassant en haut à gauche, V dissymmétriques, grand Y aux deux branches déployées, prolongement vers le bas à gauche de la haste des F... La ressemblance entre les deux textes est frappante. Il ne peut faire de doute que les deux inscriptions sont contemporaines et sortent d'un même atelier de lapicide. Caius Valerius Rufus a été commandant de vexillations dans l'expédition de Chypre sous Trajan et préfet de l'empereur Hadrien *duumvirali potestate*. La légation d'Afrique de Marcus Sentius Proculus daterait donc bien de l'époque d'Hadrien.

Une inscription de Deir el-Qala, le grand sanctuaire extra-urbain de Béryte, sur un haut contrefort de montagne dominant la ville, paraît en apporter la confirmation. Connue depuis longtemps (*CIL* III 14392 d) et publiée en dernier lieu par Youssef Hajjar[19], c'est une dédicace privée adressée à Jupiter Optimus Maximus Heliopolitanus, Vénus et Mercure, par un M. Sentius dont il ne reste du *cognomen* que le début. Là où Hajjar (qui n'a pas revu la pierre et n'en donne pas de photographie) et d'autres éditeurs avant lui, Franz Cumont notamment, ont adopté la lecture EM pour le début du *cognomen*, je lis, après révision de la pierre et l'examen d'excellentes photographies de la partie supérieure du cippe, que m'a données jadis H. Kalayan, Ingénieur à la Direction des Antiquités du Liban (ici planche II), les trois premières lettres F, A,V, du nom Faustus. Ce personnage ne fait qu'un avec Marcus Sentius Faustus, connu par une inscription de Beyrouth même[20]: le nom de la femme de ce

[19] Y. Hajjar, *La Triade d'Héliopolis-Baalbek* (EPRO 59), 1977, p. 250-251, n. 215.

[20] Hajjar, *ibid.*, p. 249-250, n. 214.



Inscription de Beyrouth (*AE* 1926, 150).





Deir el-Qala.

M. Sentius est le même de part et d'autre, Musa, ou plus précisément dans le seule inscription de Beyrouth, Sentia Musa. Ce Marcus Sentius Faustus est un affranchi; la dédicace de Beyrouth est faite en premier lieu pour le salut de sa patronne, Sentia Terentia.

Dans l'inscription de Deir el-Qala, il me paraît possible de retrouver le nom de son patron. A la ligne 5, après une lacune correspondant à la largeur d'environ deux lettres, on peut voir très clairement, sur la pierre et sur les photographies, sans ambigüité, la partie supérieure d'un O, d'un C, d'un V asymmétrique, puis deux hastes verticales largement séparées l'une de l'autre, dont la première ne peut être qu'un L et la seconde un I, puis, très clairement, les trois lettres V, I, R; il semble que l'on lise un peu plus loint la trace arrondie d'un C; la lacune après le R est d'environ huit lettres. On peut donc restituer PROCVLI VIRI CLARISSIMI, le superlatif étant ou abrégé, ou se continuant sur la ligne suivante, entièrement disparue et que l'on ne saurait totalement restituer sans arbitraire, si même il ne manquait qu'une seule ligne. A la fin de la ligne 4, où les lettres sont d'un peu plus grande taille, après les nom de M. Sentius Sex. — je propose de restituer les indications de la filiation et de la tribu — F.FAB. En dessous de la ligne 5, le monument est brisé; la partie inférieure ne se raccorde pas exactement et le nombre de lignes disparues au milieu de la dédicace ne peut être déterminé. L'inscription de Deir el-Qala, fragment A, se lirait donc:

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Veneri Me[rcurio]
M(arcus) Sentius Fau[stus]
M(arci) Senti Sex. [f.Fab.]
[Pr]oculi vir[i] c[larissimi] ---

Si les lectures sont exactes et les restitutions acceptables, nous aurions dans cette inscription la mention de M. Sentius Sex. f. Fab. Proculus, *vir clarissimus*, par un de ses affranchis les plus notables sans doute, fier de la récente promotion de son patron à l'ordre sénatorial. L'appellation *vir clarissimus* pourrait être prise en considération pour la datation de cette promotion. En effet, comme l'indique René Cagnat dans son *Cours d'épigraphie latine*[21], ce titre honorifique n'apparaît guère dans les inscriptions que dans la seconde moitié du I^er^ siècle et cesse d'être écrit en toutes lettres vers l'époque d'Hadrien.

[21] R. CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*, Paris 1914, p. 91, note 4.

Ajoutons que, paléographiquement, l'inscription de Deir el-Qala résente des caractères analogues à ceux que nous avons analysés dans les incriptions de Beyrouth pour M. Sentius Proculus et pour C. Valerius Rufus.

L'incription de Deir el-Qala nous fournirait donc une indication sur l'époque où M. Sentius Proculus entra au Sénat et donc sur celle où il fut légat d'Afrique. Cette indication ne contredit pas celle que l'on a pu tirer de la conjonction des trois cohortes ou vexillations de cohortes commandées par M. Sentius Proculus. Il est en effet possible d'admettre qu'il participa, à la tête de ces cohortes ou vexillations, aux guerres daciques de Trajan. La date de son entrée au Sénat demeure imprécise. Reste également autorisée l'hypothèse d'une parenté étroite avec Sex. Sentius Sex. f. Fab. Proculus, questeur de la province d'Asie entre le règne d'Hadrien et celui de Caracalla. Si Marcus Sentius est son frère, il ne peut être que son frère cadet (comme l'affirme à juste titre W. Eck), il ne peut pas être entré au Sénat avant la règne d'Hadrien. Mais cette hypothétique parenté n'est en aucun cas un critère de datation pour la carrière de notre légat d'Afrique.

L'ingrat travail de révisions méthodiques nécessaires à l'édition d'un *corpus* offre parfois le fruit inattendu d'assurer un point d'histoire ou de chronologie jusqu'alors disputé. C'est ainsi que la comparaison paléographique avec l'inscritpion de Caius Valerius Rufus de Beyrouth et la nouvelle lecture de l'inscription de Deir el-Qala permettent de proposer pour la légation africaine de M. Sentius Proculus une date assurée, pouvons-nous croire, dans le règne d'Hadrien.

Francesca Ghedini

Gymnasia ... in thermis: ancora sul testamento di C. Cornelio Egriliano

La recente pubblicazione da parte di Mustapha Khanoussi di un mosaico con scene atletiche, rinvenuto in un ambiente del piccolo stabilimento termale di Baten Zammour, di cui non è stata ancora fornita un'esauriente pubblicazione, ripropone all'attenzione degli studiosi il problema dell'atletismo nelle terme. Infatti la raffigurazione musiva, che si dispiega su un pavimento di forma quasi quadrata (m. 6,60 × 6,50), ha per oggetto episodi di gare atletiche (corsa a piedi — partenza e svolgimento della gara — salto in lungo, lancio del disco, lotta, pugilato, pancrazio), inframmezzati da momenti religiosi o cerimoniali, che illustrano in un *continuum* narrativo lo svolgimento di ludi ginnici[1].

Il ritrovare tale soggetto in uno stabilimento termale africano non desta meraviglia, in quanto il tema è ampiamente documentato nella decorazione degli edifici italici: dai numerosi esempi ostiensi, recentemente riesaminati dalla Floriani Squarciapino, a quelli famosi delle terme di Caracalla, che riecheggiano nella tradizione aquileiese[2]. Anche in Africa non mancano raffronti, sia nelle terme pubbliche, come a Cartagine, a Cherchel, a Gightis, a Theveste, a Thenae, sia in quelle private, come

[1] M. KHANOUSSI, *Compte rendu d'un spectacle de jeux athlétiques et de pugilat sur une mosaïque de la région de Gafsa*, in «Bulletin des Travaux de l'INAA», 2, 1988, p. 33 ss. Il problema dell'atletismo nelle terme è stato di recente segnalato ma non affrontato da K.M.D. DUNBABIN, *Baiarum grata voluptas*, in «PBSR», 64, 1989, p. 11, nota 35.

[2] Per gli atleti ostiensi v. M. FLORIANI SQUARCIAPINO, *Un altro mosaico ostiense con atleti*, in «Rend. Pont. Acc.», 1986-87, p. 161 ss., ivi ampia bibl. e confronti a cui si può aggiungere W. MARTINI, *Das Gymnasium von Samos*, Samos 16, 1985, tav. I.3. Sul problema delle raffigurazioni atletiche v. anche M. BONANNO ARVANTINOU, *Un frammento di sarcofago con fanciulli atleti nei Musei Capitolini*, in «B.d'A.», 1982, p. 67 ss. Per le testimonianze romane cfr. A. INSALACO, *I mosaici degli atleti delle terme di Caracalla. Una nuova indagine*, in «Arch. Cl.», XLI, 1989, p. 293 ss., ivi ulteriori confronti; i mosaici di Aquileia sono stati riesaminati da A. BERTACCHI, *Architettura e mosaico*, in *Da Aquileia a Venezia*, Milano 1980, p. 172 ss.

Che gli atleti fossero raffigurazione classica negli edifici termali ancora nel V sec. d.C. lo conferma SID. AP., *Ep.*, 2, 2, 6 (pugili). Per una testimonianza di I sec. d.C. v. gli affreschi dell'*apodyterium* femminile delle terme di Ercolano.

a Bou Arkoub, Thuburbo Maius, Utica, Silin. Ed un'interessante raffigurazione atletica ritroviamo anche in un rilievo dalle terme di Mactar[3].

A ulteriore conferma possiamo ricordare che statue di atleti ornavano talvolta gli stabilimenti termali, a partire dal famoso Apoxyomenos di Lisippo che, come conferma Plinio, era posto davanti alle terme (*ante thermas*) di Agrippa in Campo Marzio. Ma il tema riecheggia a Treviri, Efeso, Mileto, Leptis Magna, come si può dedurre dall'esauriente monografia che H. Manderscheid ha dedicato all'arredo degli edifici termali[4].

Sulla base di tali testimonianze e accettando il presupposto che possa esistere un rapporto tra l'arredo statuario e musivo di un edificio e la sua funzione, sembrerebbe potersi dedurre che anche in taluni ambienti degli stabilimenti per i bagni si svolgessero spettacoli atletici, in analogia di quanto ben documentato nei ginnasi greci[5]. Infatti, se pure è vero che l'atletismo godette in Roma di molta minor fortuna che nel mondo greco ed anzi, talvolta, fu sottoposto a critiche anche malevole, ciononostante non mancano testimonianze di momenti in cui esso fu ampiamente valorizzato: le prime gare ginniche furono promosse nel 186 a.C. ad opera di M. Fulvio Nobiliore per celebrare la vittoria di Ambracia[6] e spettacoli analoghi furono offerti al popolo a varie riprese da Silla, Emilio Scauro, C. Curione, Pompeo e Cesare.

Ma fu con l'avvento del principato che tali manifestazioni acquisirono un carattere più ufficiale e regolare con gli *Actiaca* di Augusto, i *Neronia* di Nerone e i *Capitolina* di Domiziano[7]. A tale proposito giova forse ricordare che per l'espletamento di questi ultimi, che erano strettamente esemplati su quelli greci, l'imperatore, che fu un vero appassionato di atletismo, fece costruire uno dei pochi stadi attestati nel mondo occidentale, situandolo, forse non casualmente, in Campo Marzio, in prossimità delle terme di Nerone.

Le gare atletiche conobbero poi una rinnovata stagione di moda con Alessandro Severo che fu egli stesso atleta di grande abilità (*palaestes primus fuit*)[8].

Per quanto riguarda il problema relativo all'ubicazione delle gare, è verisimile che, oltre che nella sede naturale dello stadio, l'atletica potesse svolgersi anche nel circo o nell'anfiteatro nonché, almeno relativamente ad alcune specialità, nelle palestre, che nel mondo romano erano quasi sempre inserite nello stabilimento termale o ad esso connesse. Mentre per le specialità che abbisognavano di maggiore spazio, quali la corsa e il lancio del disco o del giavellotto, si potevano anche utilizzare le ampie aree scoperte che nelle terme di tipo imperiale si disponevano fra l'edificio vero e proprio e il recinto attrezzato, come sembra suggerire la gradinata stadiforme posta sul lato sud ovest della struttura esterna delle terme di Caracalla.

Che le terme potessero essere sede privilegiata per lo svolgimento di spettacoli atletici sembra ribadito anche dalla lunga iscrizione posta sul pilone dell'arco di Caracalla a Theveste, che riporta il testo del ben noto testamento di C. Cornelio Egriliano, che proprio in questa sede è stato riesaminato da L. Bacchielli, almeno per la parte relativa alla struttura dell'arco, di cui lo studioso ha proposto una convincente ricostruzione[9].

Ma l'erezione del monumento non esauriva gli obblighi degli eredi del prefetto della *legio XIII gemina*, che erano anche tenuti, grazie al lascito di altri 250.000 sesterzi, ad offrire al popolo, in determinati giorni, che sono fissati in altra iscrizione apposta al medesimo monumento (*CIL* VIII 1859 = *ILAlg.* 3041) e che risultano essere 64, *gymnasia publice in thermis*, nonché oggetti d'argento al *Capitolium* della città per un valore di CLXX libbre.

[3] Per i mosaici africani cfr. K.M.D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford 1978, pp. 252 (Cartagine); 255 (Cherchel); 261 (Gightis); 272 (Theveste); 273 (Thenae); 249 (Bou Arkoub); 276 (Utica), 274 (Thuburbo Maius). Per la testimonianza di Silin cfr. O.A. MAHJOUBI, *I mosaici della villa romana di Silin*, in «Lib. Ant.», XV-XVI, 1978-79, tav. XXVIII b. Per il rilievo delle terme di Mactar cfr. G.-CH. PICARD, *Un bas-relief agonistique à Mactar*, in «BCTH», 18, 1982, p. 95 ss.

[4] Per l'Apoxyomenos cfr. PL., *N.H.*, 34,62; per altre statue di atleti in edifici termali v. H. MANDERSCHEID, *Die Skulpturenausstattung der kaiserzeitlichen Thermenanlagen*, Berlin 1982, prospetto a p. 34.

[5] Cfr. J. DELORME, *Gymnasion. Etude sur les monuments consacrés à l'éducation en Grèce*, Paris 1960, *passim*.

[6] LIV., XXXIX, 22; cfr. M.A. MANACORDA, *Lo sport a Roma ieri e oggi*, in «St.Rom.», 38, 1990, p. 38; ma secondo Dionigi di Alicarnasso l'introduzione dei ludi potrebbe farsi risalire addirittura a Romolo: DION. HAL., II, 30,3 (cfr. J. THUILLIER, *Les jeux dans les premiers livres des antiquitès romaines*, in «M.E.F.R.A.», 101, 1989, p. 239).

[7] Cfr. *D.E.*, s.v. *Agon*. Sull'atletismo a Roma v. anche l'ampia bibliografia raccolta da TH. SCANLON, *Greek and Roman Athletics. A Bibliography*, Chicago 1984, p. 26 ss. e *passim*; sui giochi atletici in Africa v. M. KHANOUSSI, *Les spectacles de jeux athlétiques et de pugilat dans l'Afrique romaine*, in «R.M.», 98, 1991, pp. 315-322.

[8] *S.H.A., Vita Al. Sev.*, 27,9. Si confrontino anche i capitelli delle terme alessandrine cfr. E. VON MERCKLIN, *Antike Figuralkapitelle*, Berlin 1962, p. 156 ss., nr. 384.

[9] L. BACCHIELLI, *Il testamento di C. Cornelio Egriliano ed il coronamento dell'arco di Caracalla a Tebessa*, in *L'Africa romana*, IV, Sassari 1987, p. 295 ss., ivi precedente bibl., in particolare p. 301 per il testo dell'iscrizione, che segue le integrazioni proposte da S. ACCAME, *Il testamento di C. Cornelio Egriliano e l'arco di Caracalla in Tebessa*, in «Epigraphica», III, 1941, pp. 237-43.

Ed è sull'espressione *gymnasia in thermis* che ora intendo soffermarmi, poiché sull'interpretazione da dare alla parola *gymnasium*, così frequentemente attestata nell'epigrafia africana, e così rara altrove[10], la critica non appare affatto concorde. All'ipotesi tradizionale, secondo cui *gymnasium/gymnasia* deve essere tradotto con ludi atletici, si è contrapposta infatti la lettura del Lancel, a cui hanno aderito il Duncan Jones e il Mrozek, secondo cui tali *gymnasia* sarebbero non già spettacoli ma, per metonimia, offerte d'olio per frizioni[11].

Tale proposta si basa anzitutto sul fatto che, secondo i sopranno-minati studiosi, il legato di 250.000 sesterzi per i *gymnasia* deve essere

[10] Ain Nechma (presso Guelma = Thabarbusis) (*exibito epulo et gymnasio*): cfr. S. LANCEL, *Populus Thabarbusitanus et les* gymnasia *de Quintus Flavius Lappianus*, in «Libyca», VI, 1958, p. 143 ss.; Bisica: *CIL* VIII 1353 (*(gymn)asium et ludos*); Bou Arada: *ibidem* 23862 (*(epu)lum et gymnasium populo dedit*); Dougga: *ibidem* 26606 = *ILS* 9364 (*idemque ludis scaenicis editis et sportulis datis et epulo et gymnasio ded(icavit)*); Furnos: *ibidem* 25808 b = *ILS* 9403 (*ludos scaenicos et epulum populo dedit et gymnasium*); Gor: *ibidem* 12421 = *ILS* 5071 (*pugilibus et gymnasio itemque decurionibus epulo... insumerentur*); *ibidem*: 12422 (*decuriones sportulas acceperent et gymnasium universis civibus*); Henchir Ben Glaya: *ibidem* 14378 (*(ob dedicati)onem populo gymnasium et..*); Henchir esch Schorr: *ibidem* 11998 = *ILS* 5072 (*eisdemque et universo populo epulum et gymnasium dedit itemque spectaculum pugilum et aurigarum et ludorum scaenicorum edidit*); Madauro: *ILAlg.* 2089 (*et gymnasio dato dedicavit*) (dalle terme); *ibidem* 2130 (*sportulas decurionibus et epulum curiis et gymnasium populo dedit*); Municipium Giufitanum (Bir M'Cherga): *CIL* VIII 858 (*ludos scaenicos et gymnasium populo et aepulas decurionibus dedit*); *ibidem* 860 (*ludos scaenicos... gymn... epulum....*); *ibidem* 12381 (*gymnasium populo dederunt*); Municipium Seressitanum: *ibidem* 937 (*sportulas decurionib(us) et epulum et gymnasium municipib(us) dederunt*); Mustis: *ibidem* 1574 = 15576 (*ludos decurionibus sportulas populo epulum et gymnasium dedit*); Sarra (Civitas Vazitana, Henchir): *ibidem* 12006 (*aepulum et gymnasium*); *ibidem* 12007 (*(ae)pulum et g(ymnasium)*); Theveste: *ibidem* 16530 = *ILAlg.* 3032 (*epulum gymnasium populo praestitit*); v. anche *CIL* VIII 1858 = *ILAlg.* 3040 (cfr. *supra* nota 9); Thibica (Bir Magra): *CIL* VIII 769 (*sportulas decurionibus et epulum et gymnassium civibus dederunt*); Thuburbo Maius (Henchir Kasbat): *ILTun.* 718 (*legavit... gymnasia*); Thubursicu Bure (Teboursouk): *CIL* VIII 1449 (*et gymnasium dedit*); Thuccabor: *ibidem* 1323 = 14855 (*pugilum certamina edidit et decurionibus sportulas et populo gymnasium epulum dedit*); Tichilla (Testour): *ibidem* 14891 (*(gymn)asium et ludos*); Uchi Maius: *ibidem* 26259 (*(popu)lo gymnasium*); Uccula: *ibidem* 14365 (*nam Martensibus gymnasium vinumque dedit*); Vallis (Sidi Mediani): *ibidem* 14783 (*praeter gymnasium et missilia quae aediles edere solent...*); Zaghouan: *ibidem* 12425 (*spectaculum pugilum et gymnasium exhibuit*).

Ricordiamo che al di fuori dell'Africa ritroviamo il termine *gymnasium* a Minnodunum (*Germania Superior*): *CIL* XII 5042 (*ex quarum ussuris* — 150 sesterzi — *gymnasium per triduum in aevum daretur*; e a Tralles: *CIL* III 7146 (*cellam caldariam gymnasii Tralianorum marmoribus exornata*), dove però l'espressione è usata in senso concreto, vale a dire nel senso di terme, forse per suggestione della iscrizione greca apposta allo stesso monumento.

[11] Nel senso di ludi ginnici lo interpretano ad esempio l'Accame e il Bacchielli (*supra* nota 9); diversamente il Lancel, *loc. cit.*, alla nota precedente; R. DUNCAN JONES, *Costs and Outlays from Roman Africa*, in «PBSR», 30, 1962, p. 111, nota 151; S. MROZEK, *Prix et rémuneration dans l'Occident romain*, Gdansk 1975, p. 112.

interpretato non come un importo da spendere nella sua totalità, il che avrebbe comportato l'impiego di quasi 4.000 sesterzi per spettacolo, una cifra assai elevata, di cui non mancano tuttavia confronti (*ILS* 6957 da Barcino: 1.500 sesterzi per spettacoli di soli pugili; v. anche *ILS* 5163), bensì come un lascito da mettere a frutto. In realtà una simile interpretazione sembra poco convincente, dal momento che nelle iscrizioni relative a fondazioni non sembra mai mancare l'indicazione *ex usuris* oppure *ex reditu* che ribadisce il fatto che la somma non deve essere spesa nel suo ammontare ma messa a frutto.

Tuttavia, se anche dovessimo ipotizzare che nella lacuna che precede *gymnasia* si debba integrare al posto di *certis diebus* la formula *ex cuius usuris* o *reditu*, l'affermazione del Lancel, secondo cui la somma derivante *ex usuris* sarebbe stata insufficiente per l'edizione di ludi ginnici potrebbe essere egualmente contestata. Infatti in tal caso, calcolando gli interessi al 5 o al 6%, che erano i più comuni in Africa al tempo in cui il lascito fu erogato (214 d.C.), si ottiene un importo di 12.500/15.000 sesterzi da dividere per 64, vale a dire un totale di 195/250 sesterzi circa per ciascun giorno. Tale cifra non appare troppo esigua per uno spettacolo di ludi atletici, se si tien conto che fra le iscrizioni africane ve ne sono alcune in cui la somma devoluta è inferiore o pari ai 195/250 sesterzi dell'eventuale lascito *ex usuris* di Cornelio Egriliano. Si tratta di *ILTun.* 769 da Gor in cui è specificato che il testatore ha lasciato 10.000 sesterzi, dal cui reddito (vale a dire 500/600 sesterzi) si dovevano offrire uno spettacolo pugilistico e un banchetto ai decurioni. Ad essa possiamo aggiungere la *CIL* VIII 12421, sempre da Gor, in cui si registra un lascito di 4.000 sesterzi, *ex cuius usuris* (200/240 sesterzi) si doveva offrire *pugiles et gymnasium itemque decurionibus epulum*. Si aggiunga infine la *CIL* VIII 12422 ancora da Gor, secondo cui con 600/720 sesterzi (*ex usuris* di 12.000 sesterzi) si sarebbero pagate *decurionibus sportulae*, nella misura di almeno 4 sesterzi a testa, quindi 400 sesterzi e *gymnasium universis civibus* (200/320 sesterzi).

Il lascito di Cornelio Egriliano appare dunque sufficiente per la edizione di uno spettacolo atletico e non sembra necessario ricorrere all'ipotesi di una distribuzione d'olio.

Ma il Lancel, dopo le considerazioni di ordine economico, analizza anche la formula adottata ed in particolare le offerte che compaiono in associazione a *gymnasium*. È soprattutto sull'iscrizione di Uccula (*CIL* VIII 14365) che lo studioso fissa la sua attenzione, in cui l'associazione fra *gymnasium* e *vinum* sembrerebbe prefigurare due offerte dello stesso tipo, cioè olio e vino, piuttosto che due categorie così diverse come ludi atletici e vino.

In realtà, accanto alla formula *gymnasium vinumque* riportata, a quanto mi risulta, solo nell'iscrizione di Uccula, possiamo ricordare le frequenti testimonianze in cui *gymnasium* è invece associato proprio al termine *ludi*, inteso sia in senso generico (Bisica: *CIL* VIII 1353) sia specifico (Zaghouan *CIL* VIII 12425: *spectaculum pugilum et gymnasium exhibuit*; e Gor *CIL* VIII 12421: *pugilibus et gymnasio*). Fra tali testimonianze risulta particolarmente significativa l'iscrizione di Tichilla (*CIL* VIII 14891) in cui *gymnasium et ludos* sono retti dal medesimo verbo (*edidit*), tipico, com'è noto, della promozione spettacolare. Ad essa si può accostare la sopra citata iscrizione di Zaghouan, in cui lo spettacolo pugilistico e il *gymnasium* sono entrambi retti dal verbo *exhibēre* che, com'è noto, viene in genere utilizzato per spettacoli teatrali[12].

Sulla base di tali considerazioni mi sembra che l'interpretazione tradizionale per la quale *gymnasium* equivale a esercizio ginnico, secondo un'accezione ben documentata nelle fonti[13], sia ancora la più plausibile.

Di conseguenza sembra potersi dedurre che in Africa, o per lo meno nell'area centrale della Proconsolare, dove tutte le iscrizioni appaiono concentrate, lo spettacolo atletico[14] godette di maggior fortuna che altrove e si caratterizzò come spettacolo promosso dagli evergeti locali accanto a forme più tradizionali quali i ludi gladiatorii e circensi.

Se si accetta tale interpretazione ne consegue che il testamento di Cornelio Egriliano si configura come una ulteriore, significativa testimonianza del fatto che *gymnasia*, vale a dire spettacoli atletici, si svolgessero *publice in thermis*. Né si dimentichi che proprio in un edificio termale di Theveste è stato rinvenuto un mosaico con la raffigurazione di un atleta vincitore (*Marcellus* o *Marcus*) in una specialità non ben precisata[15].

Certo però non tutti gli stabilimenti termali si prestavano a tale promozione ludica: per l'espletamento di uno spettacolo atletico, soprattutto nel caso di specialità quali la corsa, il disco, il giavellotto (per il pugilato, che però come abbiamo sopra sottolineato, appare spesso distinto dal *gymnasium* vero e proprio, per la lotta e il pancrazio potevano essere sufficienti anche palestre di dimensioni ridotte o rings improvvisati all'aperto), erano infatti necessari spazi molto ampi, quali sono attestati solo nelle grandi terme di tipo imperiale come quelle di Antonino a Cartagine, dove, accanto a palestre di dimensioni abbastanza cospicue, troviamo un recinto attrezzato che isola uno spazio adeguato allo svolgimento di ogni gara atletica.

Una struttura analoga si ritrova forse ad Utica, mentre ampie palestre annesse alle terme ritroviamo a Lambesi e a Leptis Magna, forse a Thubursicu Numidarum e a Thysdrus. Ma una delle soluzioni più interessanti è quella di Thuburbo Maius in cui la palestra è si collegata alle terme ma autonoma rispetto ad esse, riproponendo lo schema associativo (terme/palestra, terme/stadio) tipico dell'area orientale (Efeso, Mileto, Sardi ecc.)[16].

Non si dimentichi infine che palestre di proporzioni più ridotte ritroviamo anche a Dougga, Gightis, Sufetula, mentre si possono interpretare come aule sfruttate per esercizi ginnici alcune grandi sale coperte, quali quelle di Djemila e Timgad in cui recentemente la Nielsen ha proposto di riconoscere quell'enigmatica struttura denominata da alcune iscrizioni *basilica thermarum*. In tali ambienti si svolgevano forse quegli spettacoli di pugilato, di cui è fatta specifica menzione nelle sopra citate iscrizioni di Gor, di cui non mancano significative testimonianze nell'arte musiva africana[17].

[12] Municipium Giufitanum: *CIL* VIII 867: *ludos scaenicos biduo exhibuerunt*; Municipium Aurelium Commodianum: *CIL* VIII 23964: *ludos scaenicos exibuit*.

[13] Cfr. ad es. QUINT., *Inst.*, 11,3,26: *adsueta gymnasiis et oleo corpora*; PL., *Ep.*, 10,40,2: *gymnasiis indulgent Graeculi*; pr altri riferimenti v. *Th.l.l.*, p. 2380, B,b. Cfr. anche l'iscrizione di Antiochia: *CIL* III 295 = 6829 = *ILS* 5070, in cui si utilizza l'espressione *certamen gymnicum*.

[14] E quello pugilistico cfr. *CIL* VIII 12421 (Gor); 14855 (Thuccabor); 12425 e 24056 (Zaghouan); 25836 (Membressa). Si ricordi però che non mancano testimonianze dell'esistenza di stadi: cfr. ad esempio A. LÈZINE, *Architecture romaine d'Afrique*, Paris s.d., p. 64; L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, in «B.C.H.», 102, 1978, p. 468, nota 41; cfr. anche P. AUPERT, *Le stade*, in *Fouilles de Delphes*, II, Paris 1979, p. 181 ss.

[15] V. *supra* nota 3.

[16] Piante e bibl. relativa alle terme citate in I. NIELSEN, *Thermae et balnea. The Architectural and Cultural History of Roman Public Baths*, Viborg 1990; v. anche H. MANDERSCHEID, *Bibliographie zum römischen Badewesen unter besonderer Berücksichtigung der öffentlichen Thermen*, München 1988.

[17] V. *supra* nota 3.

Johannes Irmscher

Inscriptiones Africae Byzantinae

Permultas esse inscriptiones aevi Byzantini, epigraphicen autem Byzantinam nondum exsistere nemo est qui nesciat. Qua de causa inscriptiones Byzantinae in libros vetustos raraque periodica dispersae inveniuntur et, ut ad historiam indagandam atque scribendam usurpentur, saepe difficillimum est.

Quando autem Africa facta est Byzantina quandoque Africa Byzantina periit? Annis quingentesimo tricesimo tertio atque quarto regnum Vandalorum a Belisario magistro militum devictum atque praefectura Africae denuo constituta est comprendens provincias Africam proconsularem, Byzacenam, Tripolitaniam, Numidiam, Mauretaniam Caesariensem, Mauretaniam Sitifensem atque Sardiniam ultra Africam sitam. Anno secentesimo nonagesimo septimo Carthaginem urbem praeclarissimam, anno septingentesimo undecimo Septem quod appellatur castellum Arabes ceperunt.

Plurimas Africae Romanae inscriptiones tomus Corporis Inscriptionum Latinarum octavus eiusque supplementa complectuntur. Cum Africa Romana temporibus imperatorum floreret atque vireret, innumerabiles paene inscriptiones illius aevi ad nos pervenerunt. Africa septentrionalis simul Romana simul Christiana facta est, qua de causa permultae inscriptiones quae dicuntur Christianae in hac terra reperiebantur. Plurimae inscriptiones sepulcrales symbolis Christianis ornatae sunt; quando autem singulae fabricatae sint difficile est indicare. Bona indicia eae inscriptiones deferunt quae a provincia Mauretania Caesariensi condita annos enumerant; prima inscriptio eiusmodi Byzantina anno quingentesimo tricesimo sexto facta est (*CIL* VIII 9869), ultima anno sescentesimo quinquagesimo primo (*CIL* 9935). Plus quam viginti inscriptiones huius generis enumerare possumus; omnes fere a Christianis fabricatae sunt.

Aliquantas inscriptiones sepulcrales ex Africa Sitifensi enumerandas esse comperimus; aliquanto minor numerus est inscriptionum in reliquis provinciis Africanis repertarum. Provincia Byzacena propter fertilitatem agrorum excellebat. Civitas Ammaedara, quae ab imperatore Iustiniano munita erat, inscriptiones quinque basilicarum praebet (*CIL* 449-464). *CIL* 450 Astium Vindicianum virum clarissimum et flami-

nem perpetuum nominat. Titulus flaminis antiquus a Christianis receptus est; quale officium significaverit, ignoramus.

Sepulcrum episcoporum Romani atque Rustici inscriptio *CIL* 879/880 ex Africa proconsulari orta annuntiat; postea nomina Exitiosi episcopi et Constantini subdiaconi addita esse apparet. Ecclesiae catholicae addicti erant, cum titulus Numidicus (*CIL* 2046) formula «*Deo laudes*» ornatus sectam Donatistarum memorat; orthodoxi formula «*Deo gratias*» utebantur.

Aliae Numidiae inscriptiones alia vocabula Christiana ostendunt: *Spes in Deo et in Christo, CIL* 2219; *Si Deus pro nobis, quis adversus nos? — Fide in Deum et ambula! CIL* 2218. Titulus *CIL* 5262 anno quingentesimo quinquagesimo septimo scriptus annos secundum aeram Carthaginiensem, cuius pauca exempla exstant, enumerat. Ex Mauretania Caesariensi lapidis *CIL* 9248 mentionem facio, memoriae tribuni militum inscripti, qui in equestribus numeris Vandalicis a Iustiniano distributis stipendia meruerat.

Nunc ad inscriptiones vere historicas transeamus. Magni momenti nobilis illas inscriptiones tractantibus Solomo erit, consul, domesticus Belisarii, magister militum atque praefectus praetorio, qui anno quingentesimo quadragesimo quarto in pugna apud Cillium commissa cecidit. Thevestae, in oppido Numidiae celeberrimo, porta triumphalis inscriptione *CIL* 1863 ornata erat quae sequitur: «*Nutu divino, felicissimis temporibus piissimorum dominorum nostrorum Iustiniani et Theodorae Augustorum post abscisos ex Africa Vandalos extrinctamque per Solomonem, gloriosissimo et excellentissimo magistro militum, ex consule, praefecto Libiae* [= Libyae] *ac patricio, universalem Maurusiam gentem, providentia eiusdem eminentissimi viri Theveste civitas a fundamentis aedificata est*».

Sed Madauram quoque a Solomone munitam esse bilinguis inscriptio *CIL* 4677 demonstrat: Madaura «*aedificata est temporibus piissimorum dominorum nostrorum Iustiniani et Theodorae, providentia Solomonis gloriosissimi ex consule, magistri militum et praefecti Africae*»[1]. Etiam Thagurae Solomo bene meritus est; oppidum munitum erat προνοίᾳ τοῦ ἐνδοξοτάτου ὑπατικοῦ στρατηγοῦ καὶ ἐπάρχου τῆς Ἀφρικῆς Σολόμωνος (*CIL* 16851). Praeterea Gadiaufalae (*CIL* 4799), in castello Zabi in Mauretania Sitifensi sito (*CIL* 8805), Sitifi (*CIL* 8483), Capsae (*CIL* 100/101), in civitate Chusira (*CIL* 700) aeque ac in colonia

[1] Textus secundum S. Gsell, *Inscriptions latines de l'Algérie*, t. 1, Lutetiae Parisiorum 1922, p. 196 apparatus.

Sufes (*CIL* 259) ad provinciam Byzacenam spectante, Bullae Regiae (*CIL* 1259) in Africa proconsulari sitae atque in aliis civitatibus memoria Solomonis inscriptionibus laudatur. Immo vero Arabi rerum scriptores Solomonis gloriam propagaverunt; al-Marwarrūdhī iudex militaris[2], qui saeculo decimo vixit, atque Ibn Chaldun, qui saeculo decimo quarto exeunte historiam mundi atque imprimis historiam Africae septentrionalis scripsit, inscriptiones, in quibus nomen Solomonis legebatur, cognoverunt (*CIL* 9738). Quae cum ita sint, fontes historiographos aevi Iustiniani exhaurientes inscriptionibus quas recitavimus supplentur et amplificantur.

Praeter inscriptiones Solomonias quas protulimus ceteri tituli enumerandi sunt, qui memoriam aedificiorum exstructorum conservant. Tiberium Constantinum Augustum (578-582) municipium Tubernuc in provincia proconsulari sitam renovavisse titulus *CIL* 949 demonstrare videtur. Iustinum II imperatorem, Tiberii decessorem dedicationis *CIL* 1020, quae Carthagine reperta est auctorem fuisse putamus. Nomen eiusdem imperatoris in inscriptione *CIL* 1434 legimus, quae in oppido quod Thibursicum nominatur in provincia Africa proconsulari iacente notuit: «*Hanc munitionem Thomas excellentissimus praefectus feliciter aedificavit*». Tiberiam urbem a Tiberio imperatore refectam atque renovatam esse testatur inscriptio *CIL* 2245 versibus hexametris concinnata; titulum quoque *CIL* 14098 ad hunc eventum pertinere verisimile est.

Sepulcrum episcopi Faustini signo crucis atque inscriptione *CIL* 2079 ornatum prope viam Romanam repperitur, quae in provincia Numidia a loco, qui Theveste nominatur, utque ad Capsam ducta est. Prope hanc viam *CIL* 2095 de castello redintegrato loquitur. Inscriptionis maxima pars deleta est; sed viri historiae illius temporis periti nomen Solomonis, quem supra saepius commemoravimus, restituendum esse putant. Titulus sepulcri *CIL* 2096 est Flaviae Secundae, nec tamen *CIL* 2095.

Difficile est inscriptionem *CIL* 2389 interpretari, quae supra portam basilicae in urbe Thamugadi invenitur in provincia Numidia sita: «*In temporibus Constantini imperatori(s?) Bel(licio?) Gregorio patricio Ioannes, dux de Tigisi offeret domum Dei. Armenus*». Constans II (641-668) occasione data Constantinus nominabatur; qualis est status istius inscriptionis? Patricium Gregorium bulla plumbea *CIL* 10965 Tipasa Numidica orta commemorat. Gregorius Carthaginis exarchus anno sescentesimo quadragesimo sexto contra imperatorem rebellavit; suntne autem Gregorius patricius et Gregorius exarchus eadem persona? Iohannes Armenius temporibus Iustiniani I contra Vandalos prospere bellum gesserat, Io-

[2] Cf. H. Hahn, «Historia», 36, 1987, p. 250 sq.

hannes Arsacides in Libya copias Armeniacas duxerat, eorum exempla imitantem Iohannem ducem cognomen Armenii habuisse verisimile est.

Num fragmenta *CIL* 2524 et 2525 prope castellum Byzantinum reperta ad Mauricium Augustum (582-602) pertineant, non liquet. Titulum *CIL* 4354 ad Tiberium Constantinum, Mauricii decessorem, pertinere apparet. Turres urbis Calamae versibus horridis celebrantur; a Clemente et Vincentio martyribus custoditi expugnari nequeunt. Versibus fusa esse fragmenta inscriptionis ecclesiae Byzantinae *CIL* 9313 videntur, quae Tipasae in urbe Mauretaniae Caesarienis reperta sunt. Carmine Graeco *CIL* 10488 Iustinus II imperator, Sophia eius coniux atque Tiberius eorum filius celebrantur. Textus tabulae marmoreae e provincia Byzacena ortae verbis Latinis finitur: *Obtulit imperio praefectus...* Nomen excidit.

Elenchum inscriptionum Africae Byzantinae componere coepi. Talem elenchum ad studium historiae atque humanitatis aevi Iustiniani utilem esse ex eis quae narravi apparere censeo.

Xavier Dupuis - Pierre Morizot

Une vallée peu connue de l'Aurès occidental: l'oued Fedhala

Introduction

L'oued Fedhala prend sa source dans le Djebel Asker qui domine Lambèse et se perd dans le Sahara au sud de Biskra, après avoir joint ses eaux à celles de l'oued Abdi. Il a pris dans l'intervalle le nom d'oued Guebli (ou oued Méridional), d'oued El Hai, (oued vivant, car sur cette part de son cours il est pérenne), oued El Kantara, à partir des gorges de ce nom. Il doit son appellation d'oued Fedhala à la petite tribu dont il traverse le territoire.

Torrent de montagne à l'origine, l'oued Fedhala arrose au départ une région de pâturages et de forêts. L'exiguité des terres cultivables ne permet pas de tirer parti de l'eau qui est abondante et il faut attendre Afia pour voir les premiers jardins. Une fois franchie la gorge de Bou Youssef, l'oued s'assagit et permet sur une échelle de plus en plus large, la culture des arbres fruitiers, des légumes et des céréales, pratiquement juqu'au confluent avec le petit oued Nza bel Mesaï qui descend de la plaine des Ksour, à l'endroit où la vallée de l'oued Fedhala est rejointe par la R.N. Batna-Biskra; au fur et à mesure que l'altitude décroit, la pluviométrie diminue; hors de l'oued, la végétation devient steppique; sitôt franchie la passe d'El Kantara, c'est le palmier qui domine; climatiquement l'on est déjà au Sahara (Fig. 1).

Bien qu'elle soit proche de Lambèse, elle a peu retenu l'attention des archéologues. Sans doute ont-ils été influencés par leur précurseurs, militaires en campagne et officiers des brigades topographiques; ainsi l'excellente carte Carbuccia recouvre cette zone du blanc mystérieux des *terrae ignotae* de l'Antiquité[1] et si le folio 27 de l'Atlas archéologique de l'Algérie signale bien quelques ruines dans la partie Nord de la vallée, les folios 37 et 38 sont autant de cartes muettes pour le cours moyen de cet oued au nord d'El Kantara. E. Masqueray qui a parcouru le massif en tous sens, n'est pas passé par là.

[1] CARBUCCIA (Colonel), *Description des ruines situées sur la route suivie par le Général de Saint-Arnaud dans les Nemenchas et dans l'Aurès*, Bibliothèque de l'Institut, ms. 1369.

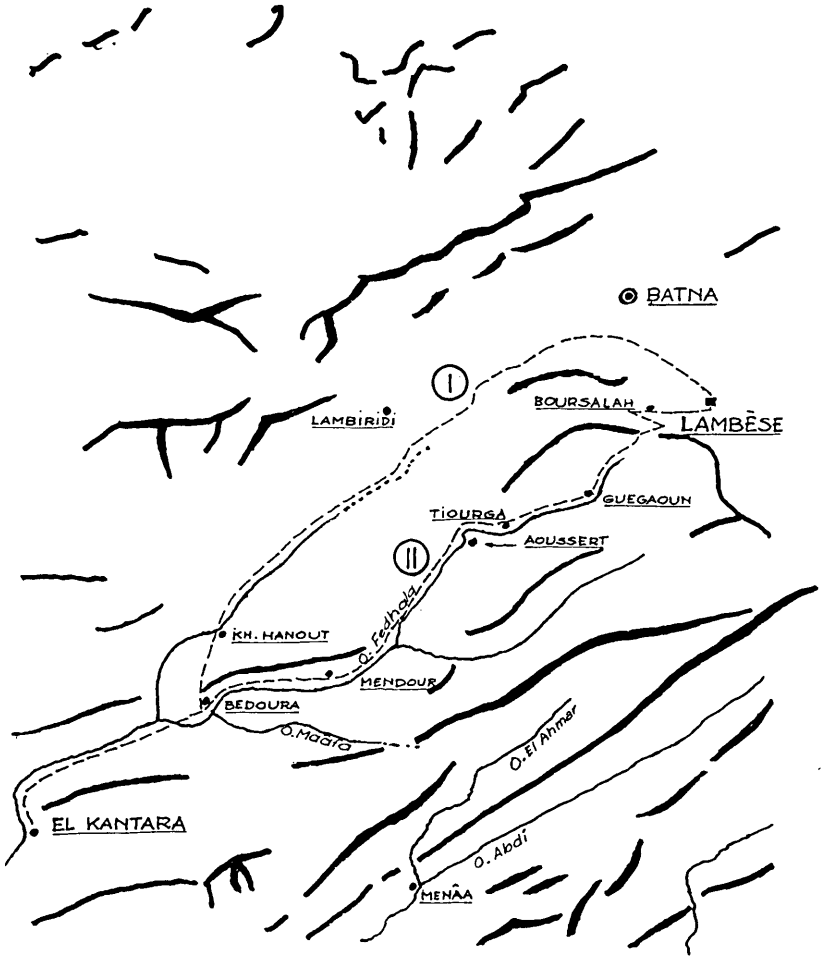


Fig. 1: Vallée de l'oued Fedhala, par R. Godon. L'Itinéraire I est le tracé généralement retenu. L'itinéraire II, celui que nous proposons. Echelle 1/500.000.

Il convient cependant de noter que J. Zeiller en 1902 a publié trois inscriptions découvertes à Guegaoun par les brigades topographiques. Depuis, éloignée du chef-lieu de la commune mixte de Mac-Mahon (Aïn Touta) dans le ressort de laquelle elle se trouvait pour l'essentiel, très peu peuplée, dépourvue de route, elle n'était guère fréquentée par les agents de l'administration, qui ont été, ailleurs, à l'origine de quelques



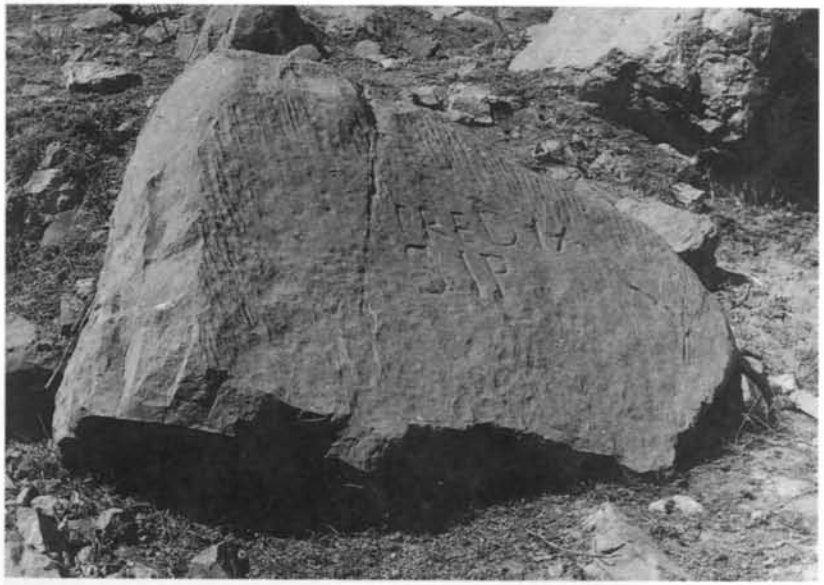
1: Caisson anépigraphe du col de Doufana (1600 m. d'altitude) (Cl. J. Mermet).



2: Dédicace à la Triade Capitoline et à *Tananti* (Cl. J. Marcillet-Jaubert).



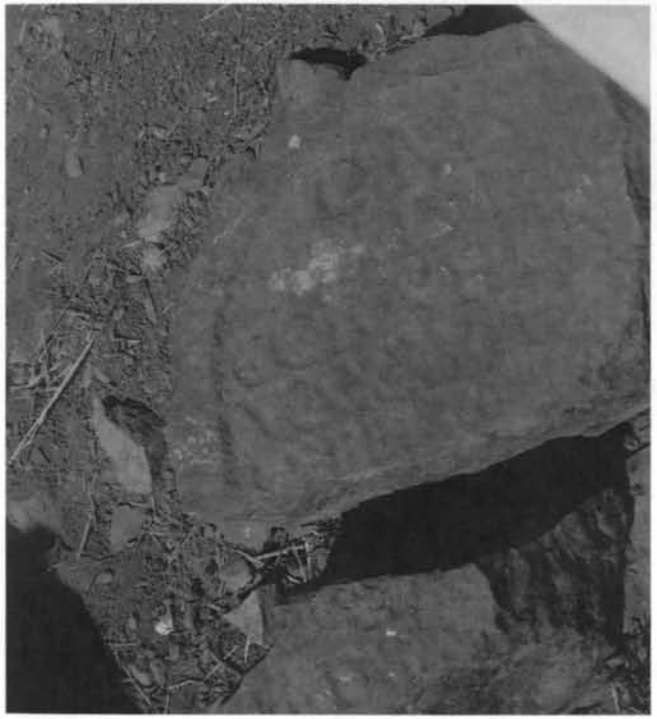
Vue aérienne du site de Guegaoun. La grande construction de 40 m × 30 est bien visible à l'intérieur de la grande boucle de la piste (Archives C.E.I.A.A).



1: Inscription des *praedia* de S.I.P. (Cl. J. Marcillet-Jaubert).



2: Epitaphe de Julia Victoria *quae et Monnica* (Cl. J. Marcillet-Jaubert).



1: Caisson de Sex. Tutius Cornelianus (Cl. J. Marcillet-Jaubert).



2: Partie supérieure du caisson de Tutius Saturninus (Cl. J. Marcillet-Jaubert).



1: Sarcophage anépigraphe (Cl. J. Marcillet-Jaubert).



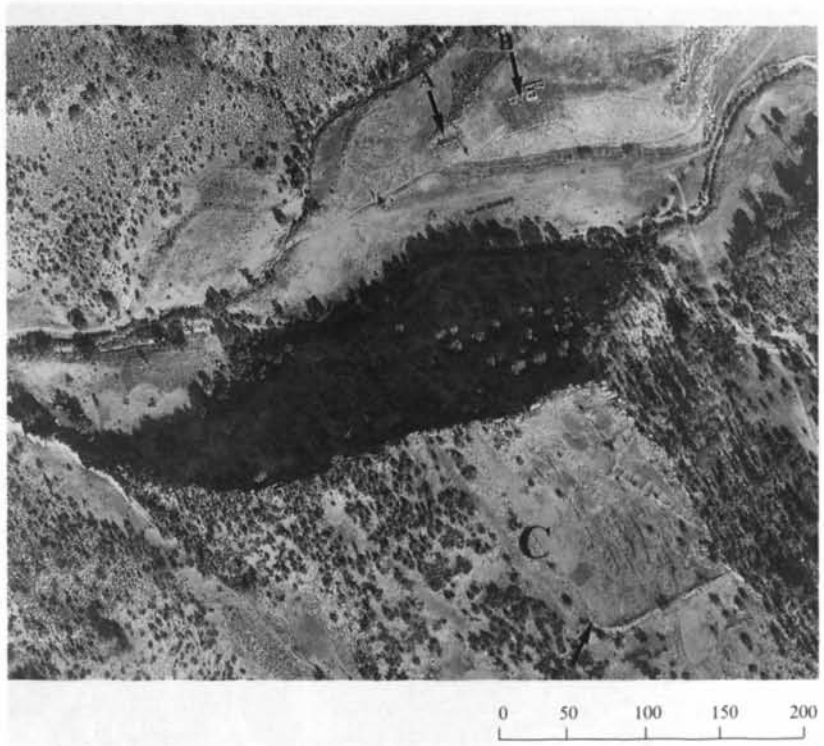
2: Sarcophage ou grande auge rectangulaire orné de motifs rappelant ceux que l'on voit sur certaines stèles à Saturne, M. LEGLAY, *Saturne africain, Monuments*, II, pl. XXI, 4, en provenance de *Tiddis*, détail de la frise. (Cl. J. Marcillet-Jaubert).



1: Dédicace à Salus et aux Sources (Cl. F. Morizot).



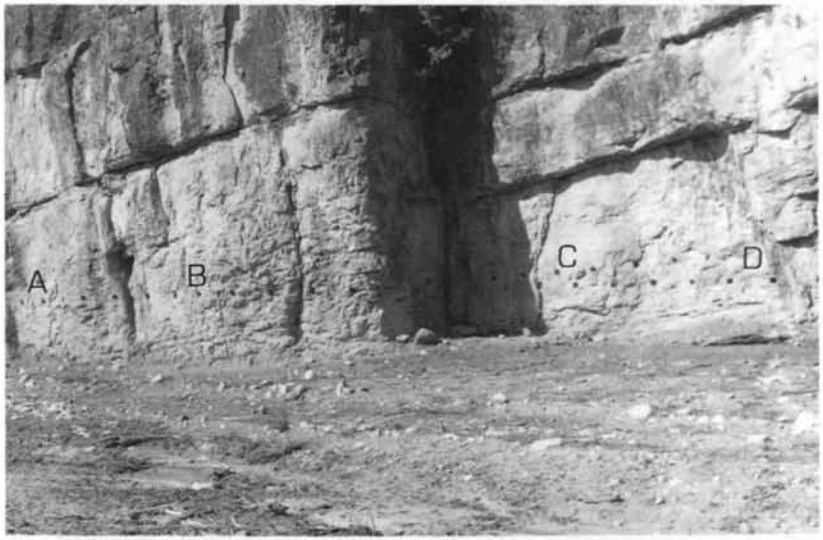
2: Caisson de Tiourga (Cl. J. Mermet)



4. Vue aérienne du site de Tiourga. Le site «romain», dans le coin Nord-Est de la photographie, est bien délimité, au sud par le piste rectiligne Lambèse-Aïn Touta, à l'ouest par le ravin de l'oued Talremt. En A, le bâtiment à abside, en B, la construction carrée. En C, grande enceinte mégalithique, approximativement rectangulaire que nous n'avons pas visitée (Archives C.E.I.A.A).



1: Rue de la basilique de Tiourga prise du côté nord.
A. Extrémité de l'abside. B. Porte latérale. C. Emplacement de l'escalier.



2: Gorges de Bou Youssef.
En A, B, C, D. Mortaises destinées à supporter une canalisation suspendue.



1: Inscription de la basilique de Tiourga, fragment 1 (Cl. Mermet).



2: Fragment 2.



3: Fragment 3.



1: Caisson de Liberalis (vue latérale) (Cl. J. Mermet).



2: Id. Vue de l'épitaphe (Cl. J. Mermet).



1: Caisson de Valerius Maximus, vue latérale (Cl. J. Mermet).



2: Vue de l'épitaphe.



Vue aérienne du site de Mendour (Archives C.E.I.A.A.).



1: Chapiteau et base de colonne, photographiés dans la cour du fortin situé au confluent des oueds Fedhala et Maafa (Cl. F. Morizot).



2: Caisson de Domitius Donatus (Cl. F. Morizot).



3: Fragment de milliaire d'Aurélien (Cl. F. Morizot).



Vue aérienne du camp de Bedoura (Archives C.E.I.A.A.).

0 50 100

Tavola XIV

découvertes importantes. Enfin, elle avait d'autant moins attiré l'attention qu'elle était loin de présenter l'attrait touristique des grandes vallées de l'oued Abdi et de l'oued El Abiod.

Il fallut donc attendre 1966, nous le savons depuis peu grâce aux notes qu'il a laissées à X. Dupuis, pour que J. Marcillet-Jaubert s'y risquât. Il ramena en particulier de Guegaoun plusieurs inscriptions inédites.

En 1979 le Dr. F. Morizot effectuait seul et à pied le trajet Lambèse-Aïn-Touta; il indiquait à son retour que, à part une montée assez raide au départ de Lambèse, la piste qu'il avait suivie était carrossable et d'ailleurs empruntée par de robustes camionettes. Il avait vu au passage le site de Guegaoun; mais l'intérêt principal de cette reconnaissance rapide était la découverte au lieu-dit Tiourga d'un petit bâtiment à abside que ses prédécesseurs avaient ignoré.

Divers voyages ultérieurs effectués en 1988, 1989, 1990 et 1991 avec A. Girard, C. Girard, J. Mermet, J.L. Soulé et tout dernièrement avec B. Menaceur, allaient nous permettre de compléter ces indications. Ainsi fut découverte en pleine forêt, grâce à un habitant du hameau d'Afia, la dédicace à la déesse *Salus*; plusieurs visites du bâtiment à abside de Tiourga nous permirent de vérifier l'hypothèse première de F. Morizot, selon laquelle il pourrait s'agir d'une basilique chrétienne.

Quelques kms après la gorge de Bou-Youssef, des vestiges de pressoirs à huile, bien visibles de la route, nous amenèrent à découvrir à proximité plusieurs caissons funéraires.

Le site de Mendour à 22 kms plus en aval, que j'ai décrit dans un colloque récent[2], a retenu à plusieurs reprises notre attention. En 1990, nous y avons copié l'épitaphe de Flavia Redducta.

Un peu plus en aval, à Tisserguin, un autre caisson, vu également par J. Marcillet-Jaubert, nous a fait connaître le nom d'un ex-décurion de l'aile des Parthes[3].

Enfin, au confluent des Oueds Fedhala et Maafa, dans le mur extérieur et dans la cour intérieure d'un fortin construit par l'armée française durant la période 1954-1962, nous avons eu encore l'occasion de copier 2 nouvelles inscriptions.

Les derniers kilomètres qui précèdent l'entrée des gorges d'El Kantara sont mieux connus, car la route Batna-Biskra suit désormais la val-

[2] P. MORIZOT, *L'enceinte fortifiée de Mendour*, dans *L'armée romaine et la III^e Légion Auguste. Actes de la table ronde organisée le 12 et le 13 septembre* 1989 *à Lourmarin*, extrait d'«Antiquités Africaines», 27, 1991, p. 123-140.

[3] P. MORIZOT, *Un vétéran parthe en Numidie*, dans «CRAI», 1988, p. 44-54.

lée de l'oued et c'est là, un kilomètre avant l'entrée des gorges, que fut découverte la borne XLVI *a Lambaese*, publiée en 1931 par Albertini[4], qui allait nous donner la clé de la numérotation de la *Table de Peutinger*.

Comme première conclusion de ces recherches, j'exposais au XI[e] Congrès International du *Limes*, tenu à Canterbury en septembre 1989, qu'il me paraissait vraisemblable que l'itinéraire indiqué par la *Table* ait emprunté la vallée de l'oued Fedhala et non le tracé communément admis par la plaine des Ksour, au Sud de Batna[5]. Mais cette communication limitée dans le temps ne m'avait pas permis de présenter la documentation épigraphique recueillie.

Parallèlement l'étude de la documentation photographique aérienne allait permettre de mieux préciser quelques-unes des grandes étapes de cet itinéraire.

Par la suite X. Dupuis m'ayant indiqué qu'il avait retrouvé, soit dans le Bulletin du Comité, soit dans les papiers de J. Marcillet-Jaubert, diverses inscriptions copiées sur cet itinéraire, nous sommes convenus de les présenter ensemble à la IX[e] Rencontre Internationale sur l'*Africa Romana*.

1. De Lambèse à Tiourga (22 km ou 15 milles)

A. De Lambèse au col de Doufana (Fig. 2)

Si le tracé d'une voie Lambèse-El Kantara par la vallée de l'oued Fedhala est facile à imaginer à partir du col de Doufana, qui est le seuil le plus aisé à franchir pour traverser la chaîne aurasienne à l'ouest de Lambèse, car le voyageur qui a passé le col n'a plus qu'à se laisser guider par le cours de l'oued jusqu'à l'entrée de la gorge d'El Kantara, il est plus difficile de se représenter comment il parcourait les 7 ou 8 km qui séparent le camp de la Légion de Doufana.

Cependant, à mi-pente, la source de Boursalah constituait un point de passage quasi obligé et la maison forestière du même nom a abrité une sorte de petit musée lapidaire où ont été rassemblées plusieurs des inscriptions recueillies aux environs. Parmi celles-ci, la dédicace d'un temple à Saturne (*CIL* VIII 2670) trouvée tout près de là (AAA, F. 27,

[4] E. ALBERTINI, *Les inscriptions d'El Kantara et de sa région*, dans «Revue africaine», 3e et 4e tr. 1931, p. 229.

[5] P. MORIZOT, *Les stations de la Table de Peutinger entre Lambèse et Calceus Herculis*, dans *Roman Frontier Studies* 1989, *Proceedings of the XVth International Congress of Roman Frontier Studies*, University of Exeter Press, 1991, p. 337 ss.

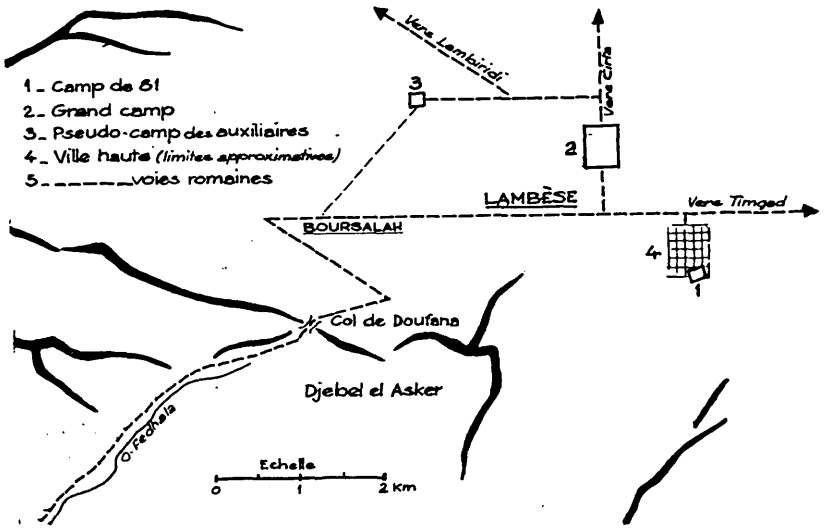


Fig. 2: Carte des approches de Lambèse par R. Gordon. Echelle 1/50.000.

n° 228) et celle d'un temple à Silvain (*CIL* VIII 2671 = 18107) dont l'emplacement n'est pas exactement connu, mais qui, en toute hypothèse, se trouvait sur le versant sud de la montagne, proche du n° 235 de l'Atlas.

Par ailleurs, la découverte à la fin du siècle dernier, par l'abbé Montagnon, curé de Lambèse, entre le camp des Auxiliaires et Boursalah, de 5 caissons funéraires ou fragments de caissons, semble un bon indice de la direction prise par cette voie au départ de Lambèse.

Ces inscriptions, peu connues, ont été publiées ainsi[6]:

N° 1. *Dies M(anibus) sac(rum) / M. Corlius Se/cundus v(ixit) an/nis LXXXX. M. Gop/lius Africanus / patri carissimo / fecit.*

Pour Corlius, Cagnat et Marcillet-Jaubert ont pensé à Gordius ou Cordius, bien attestés en Afrique, mais Coreius, voire Cor(e)lius ne sont pas exclus.

N° 2. Fragment de caisson:
...XL. Soror fra/tri merenti / posuit Silvana.

[6] «BCTH», 1899, p. CLXVII et CLXVIII.

On attendrait plutôt *Silvana soror*. Peut-être l'insistance mise ainsi sur le *cognomen* tient-elle au fait que nous sommes ici en pleine forêt, particularité à laquelle la dédicante pourrait devoir ce surnom.

N° 3.
...Gen/nia Victorina / marito suo lib/ens animo fecit.

On note la formule *libens animo*, «de son plein gré, à juste titre», rare sur les funéraires. Le gentilice Gennius est peu commun en Afrique.

N° 4. Caisson.
M(anibus) D(is) / Iulia Rori/cata vicsit / annis LX.

Roricata est un *hapax*; on pourrait songer à *Extricata*; mais J. Marcillet-Jaubert avait pensé aussi à *Loricata*, avec un fait de langue R pour L. Ce *cognomen*, inconnu à ce jour, serait formée sur le participe passé de *loricare*, «cuirasser», solution séduisante à Lambèse.

N° 5. Caisson.
D(is) M(anibus) s(acrum) / Moafusa (?) / LXXX; heredes / parenti opti(mo).

Hors l'hypothèse, peu vraisemblable, d'un *cognomen* inconnu, *Moafusa* est incompréhensible.

Enfin, J. Marcillet-Jaubert avait, en 1966, copié à Boursalah un caisson inédit.

N° 6. Fragment de caisson brisé à gauche et à droite. 0,35 × 0,25 × 0,13 m. Lettres: 4 cm.

1 D M S
SATIS...
3 POMPO...
ICXITA...

D(is) M(anibus) s(acrum) / S(extus) Atis[ius] / Pompo[nian(us) v]/icxit a[nnis---].

Atisius, très rare, n'est cependant pas inconnu en Afrique (*CIL* VIII 22636,e).

Le col même, à 1500 mètres d'altitude, est marqué par un caisson anépigraphe (Tavola I,1).

B. Du col de Doufana à Tiourga

A partir du col de Doufana la piste, très dégradée, redescend sur le versant sud, en traversant un canton forestier, peuplé de pins d'Alep et de genévriers, à peu près désert, où nous avons retrouvé, envahis par la végétation, les vestiges peu distincts signalés par l'Atlas, F. 29, n° 234.

Progressivement, cette piste se transforme en un chemin, où la circulation est de plus en plus aisée. Au km 16, l'oued Fedhala reçoit sur sa gauche l'oued Bou Aïoun, qui vient de la direction d'Aïn el Asker (AAA, F. 38, n° 8), où divers établissements agricoles ont déjà été signalés. Le confluent des deux oueds est marqué par les vestiges d'une importante construction, d'environ 100 × 40 m, dont subsiste un soubassement en pierres de grand appareil. Située au milieu d'une vaste clairière, elle est aujourd'hui toute entière cernée par la forêt.

Un km plus loin, l'on arrive entre deux lacets, au site de Guegaoun (ou Ikikaouen) (AAA, F. 27, n° 237), qui s'étend sur une superficie de 3 ha, fortement déclive.

En son centre, bien repérable sur la photographie aérienne (Tavola II) et très visible au sol, on distingue un quadrilatère de forme légèrement trapézoïdale de 40 m de long sur 30 m de large.

A la limite nord de l'agglomération, l'on peut voir deux pressoirs à huile taillés dans le roc et, un peu plus bas, au bord de la piste, 4 bassins parallèles, qu'alimentait vraisemblablement une source située en amont.

Aux abords même du grand quadrilatère, ont été découverts deux dédicaces, l'une à Jupiter, naguère éditée par J. Zeiller et dont une photographie a été publiée dans le «B.C.T.H.», n.s. 20-21, 1984-1985, p. 92, l'autre, entièrement nouvelle que nous devons à J. Marcillet-Jaubert (Tavola I,2), dédiée à la Triade Capitoline et à une divinité inconnue.

N° 7. Plaque moulurée, brisée à droite. Dimensions: 0,41 × 0,95 × 0,22 m; la largeur de la moulure est de 9 cm et les lettres, d'une belle facture, mesurent 5,5 cm de hauteur.

1 IOVI OPTIMO MAXIMO IVN.....
TANANTI AVGVSTISS.....
3 IMP CAES M AVR..V.....
IVLI.....
IVLIA*L*FIL*FAVSTINA FI .....
6 L*FIL*MAXIMI*7*LEG MA.....

Un choc a endommagé les lignes 3-4, oblitérant partiellement le martelage de la ligne 3.

Après le gentilice *Aur(elii)*, abrégé en fonction de l'espace disponible et qui n'a pas été martelé, on distingue encore des traces du *cognomen Severi*, notamment le premier V, très net sur la photographie; selon J. Marcillet-Jaubert, il est possible que deux ou trois lettres aient disparu avant IVLI, ligne 4. A la ligne suivante, après *Faustina*, on peut hésiter entre FI et FL.

On peut restituer ligne 1 *Iun[oni Reginae, Minervae et* ou *et Genio]*, puis ligne 2, probablement *s[acrum]*, suivi d'une formule comme *[pro aeternitate, incolumitate* ou *salute]*. Aux deux lignes suivantes, on rétablit sans difficulté les noms de l'empereur Sévère Alexandre[7], *M(arci) Aur(eli) [[Severi Alexandri]]*, suivis des titres de *[pii, felicis, Augusti]*, probablement abrégés.

A la ligne suivante, on proposerait volontiers *[et] Iuli[ae Mammaeae Aug(ustae)]*; le gentilice de l'impératrice ne porte certes aucune trace de martelage, mais ce n'est pas sans exemple[8]. Ligne 5, après *Iulia Faustina*, la lecture FI ou FL permet d'hésiter entre *fi[lia]* ou *fl[aminica]*, que le contexte rend séduisant.

Ensuite devait se trouver une formule comme *ex testamento*, ou *nomine*[9], qui introduisait le gentilice, au génitif, du personnage dont nous avons conservé la filiation et le *cognomen* à la dernière ligne du texte. Ce *Maximus* était *(centurio) leg(ionis)*, manifestement dans la *Tertia Augusta* cantonnée à Lambèse; il paraît en effet difficile de faire de MA le début d'une légion *Ma[cedonica]* dont le numero d'ordre ne serait pas indiqué[10]. Il semble alors préférable de restituer *ma[riti eius]*, suivi d'une formule comme *fecit et dedicavit*.

L'aspect et les dimensions de la pierre suggèrent qu'il s'agit d'une inscription monumentale, commémorant un acte d'évergétisme accompli par une femme nommée *Iulia Faustina*, peut-être une flaminique, agissant pour le compte d'un centurion de la III[e] Légion, décédé ou dans

[7] La présence du *cognomen* Severus interdit en effet de penser à Commode ou à Elagabale; quant à Caracalla, son nom n'a pas été martelé à de très rares exceptions près.

[8] Voir par exemple *ILS*, 484 à Rome sur laquelle seuls les surnoms ont été martelés; de même sur notre texte, le gentilice de Sévère Alexandre a été respecté, alors que ses surnoms ont été effacés.

[9] Pour ce type de formule, voir par exemple *ILAlg.*, I,10 à Hippone ou *AE*, 1911, 99 à Lambèse.

[10] Il existe, en effet, au moins deux légions *Macedonica*, attestées de façon sûre, ce qui rend peu vraisemblable l'omission du chiffre, indispensable pour les différencier; d'autre part des formules du type *centurio legionis*, sans autre précision, sont bien attestées à Lambèse pour des soldats et officiers subalternes de tout grade. Voir par exemple: *CIL* VIII, 2784, 2806, 2816, 2819, 2822, 2823, 2827, 2838, 2854, 2914-2917, 2923.

l'impossibilité d'accomplir son vœu. Le culte rendu à Jupiter était déjà attesté sur le site par une dédicace gravée pour le salut de Septime Sévère, Caracalla et Géta entre 198 et 209 (cf. *supra*). En revanche la divinité *Tanans* ou *[Genius] Tanans*, dont le nom se lit de façon sûre à la seconde ligne, n'est pas autrement connue. On pourrait certes songer à une faute pour *Tonanti*, mais cette épithète de *Tonans*, bien attestée pour Jupiter, ne se rencontre que de façon exceptionnelle pour d'autres divinités[11]; par ailleurs, il paraît peu probable que Jupiter ait été mentionné sur la même pierre sous deux noms différents. *A priori*, il n'y a aucune raison de rejeter ou de corriger la lecture *Tananti*, qui nous donnerait alors le nom d'une nouvelle divinité, qui n'est pas nécessairement africaine, mais a de fortes chances de l'être[12].

J. Marcillet-Jaubert a par ailleurs relevé sur le même site les quatres inscriptions qui suivent et amélioré la lecture de la 5e, déjà publiée par J. Zeiller.

N° 8 (Tavola III,1).

Rocher brut: 1,30 × 1,30 m; les lettres mesurent de 8,5 à 11 cm à la première ligne et 13 cm à la seconde.

1 PREDIA
S I P

Ce texte, simplement gravé sur un rocher, marquait la limite des domaines, *praedia*, d'un personnage, probablement un citoyen romain dont nous ne connaissons que les initiales des *tria nomina, S(---) I(---) P(---)*.

N° 9 (Tavola III,2)

Caisson: 0,49 × 0,40 × 0,97 m; la moulure plate est large de 4 cm, et les lettres mesurent de 3,5 à 4 cm.

[11] W.H. ROSCHER, *Ausführliches Lexikon des grischicher und römischen Mythologie*, 1916, art. *Tonans*, col. 1067-1068; ID., *Sup.II* J.B. CARTER, *Epitheta deorum quae apud poetas latinos leguntur*, Leipzig, 1902, p. 33 et 151. Il semble n'exister qu'une seule attestation littéraire pour Dis Pater.

[12] L'on retrouve l'éponyme Tanant, dans le nom d'une tribu berbère du sud du Maroc, les Ida aw Tanan. Selon CH. PELLAT, *Encyclopédie de l'Islam*, 2e éd. art. «Ayt», le terme «Id aw» concurrence dans le Sous la formule «Ayt», «fils de». Nous devons cette indication à L. Galand, que nous remercions très vivement. Malgré la distance qui sépara l'Aurès du Sous, l'existence d'une filiation supposée entre un dieu ou une déesse libyque et une tribu berbère, ou si l'on préfère la déification d'un ancêtre de rang royal, tel Massinissa, n'est pas à écarter, Tanant pouvant être la forme féminisée de Tanan.

1 DMS*
IVLIAEV
3 ICTORIAE
QVIETM
ONNICAE
6 V A LV FILI
EIVSDEM
DEDICAVERVNT

Ligne 4, faute de rédaction *qui* pour *quae*.

D(is) M(anibus) s(acrum). / Iuliae V/ictoriae / qui et M/onnicae, / v(ixit) a(nnis) LV. Fili / eiusdem / dedicaverunt.

On note l'*agnomen* de la défunte, Monnica, nom punique bien connu.

N° 10 (Fig. 3)

Fragment d'un bloc mouluré, brisé de toutes parts, sauf en bas. 0,40 × 0,38 × 0,28 m; la moulure est large de 8 cm, et les lettres mesurent de 7,5 à 8 cm.



Fig. 3: Fragment d'épitaphe (d'après un cliché de J. Marcillet-Jaubert).

...
1 ...MENIO//...
...AL*P*IVLIVS*QV...
3 ...SSIDPAREN...

Le texte, très mutilé, est le fragment d'une épitaphe, celle de parents, *paren[tibus]* (ligne 3), d'un certain *P(ublius) Iulius Qu[---]* (ligne 2). Ligne 1, MENIO semble être la fin d'un gentilice comme *Armenius, Comenius* ...; il était suivi d'un *cognomen* non restituable dont il ne subsiste que les deux premières lettres, IT ou TI. On note que s'il s'agit du père de *P. Iulius Qu[---]*, il ne porte pas le même gentilice que son fils; le sens très large du mot *parens* ne permet pas d'exclure des liens de parenté plus lointains. Le monument a coûté 1500 sesterces (SSID, ligne 3); la graphie SS incite, sans une absolue certitude il est vrai, à dater le texte du III^e^ siècle plutôt que du II^e^[13]. L'aspect de la pierre, comme le prix du monument, montrent qu'il ne s'agit pas d'un caisson, mais plutôt d'un autel funéraire.

N° 11 (Tavola IV,1)

Caisson brisé en deux fragments. Largeur maximale 0,45 m; la bordure plate mesure 5 cm de large et les lettres sont hautes de 5,5 cm.

1 DMS
SEXTVTIO
3 CORNELIAN
VA X*X*VII CTV
///...

La pierre est très usée et la lecture se révèle parfois difficile; ligne 3, ligatures LI et AN peu visibles; points intrus ligne 4; ligne 5, vestiges infimes des lettres TIV.

D(is) M(anibus) s(acrum). / Sex(to) Tutio / Cornelian[o], / v(ixit) a(nnis) XXVII. C(aius) Tu/tiu[s---/---].

Le gentilice Tutius est rare, mais attesté à Lambèse par une inscription funéraire, *CIL* VIII 2989, qui mentionne deux *Tutii Maximi*, un

[13] S. Mrozek, *Prix et rémunération dans l'Occident romain*, Gdansk, 1975, p. 53.

vétéran et son fils, *speculator* dans la III[e] légion. Le même nom apparaît également sur une autre inscription du site, une épitaphe publiée par J. Zeiller[14]:

N° 12 (Tavola IV,2)

Caisson: 0,55 × 0,44 × 0,99 m; les lettres sont hautes de 3,5 cm.

.MS
.TVTIVS
SATVRNINVS
V*A*LXXV
VARIA MATRON
MARITO SE VI
VA FECIT ET DE
DICAVIT

Ligne 1, le S est omis par Zeiller, qui lit IVLIVS à la deuxième ligne; ligne 4, les X sont jointifs; ligne 5, il devait y avoir une ligature NA.

[D(is)] M(anibus) s(acrum). / [-] Tutius / Saturninus / v(ixit) a(nnis) LXXV, / Varia Matron[a] / marito se vi/va fecit et de/dicavit.

C'est encore à J. Marcillet-Jaubert que nous devons 3 documents photographiques concernant le même site:
— un sarcophage en pierre brute partiellement enterré dans le sol (Tavola V,1);
— un sarcophage, ou une grande auge, à pans carrés décorés de motifs qui s'apparentent à ceux que l'on voit sur certains monuments du culte de Saturne (Tavola V,2);
— un fragment d'architecture sur lequel sont très grossièrement sculptées 3 rosaces cruciformes.

Bien que ces photographies nous soient parvenues sans aucune indication de leurs dimensions, si ce n'est par référence aux personnages que l'on y aperçoit, il nous est apparu qu'il eût été regrettable de ne pas en faire mention.

A moins de deux km en aval, l'on atteint le hameau d'Afia (AAA, F. 27, n° 238). De là, il faut escalader pendant environ une heure les hauteurs de la rive gauche de l'oued pour parvenir à une sorte de méplat,

[14] «BCTH», 1903, p. 187, n. 1.

situé au coeur de la forêt de pins, très dense à cet endroit là, où se trouve un dé d'autel en calcaire grisâtre, debout, apparemment à sa place originelle (Tavola VI,1). Le sommet en est brisé. Autant qu'on puisse en juger, la base partiellement enfouie dans le sol et cachée par la végétation, semble avoir été aménagée de façon à reposer sur une colonne ou un pilastre.

N° 13 (Tavola VI,1).

Dé d'autel: 0.90 × 0.38 × 0.38 m. Champ épigraphique délimité par une mince bordure: 0,46 × 0.28 m. La pierre, de mauvaise qualité, a tendance à se déliter au toucher.

S A L V T I
E // T
F O N T I B
D V C E N V S
E X V O T O

La lecture de *Saluti* et de *Fontib(us)* ne présente aucune difficulté; la formule votive, quoique son tracé soit peu prononcé, non plus. L'on remarquera le E lunaire d'*ex voto*. Par contre la 2e ligne est peu visible et bien que la lecture *et* soit satisfaisante, il semble qu'il y ait trace d'une lettre entre le E et le T.

Quant au nom du dédicant, il pourrait-être *Ducenius*, avec ligature N+I. Ce gentilice inconnu en Afrique, mais attesté en Italie[15], serait utilisé ici comme *cognomen*.

Si cette association de la déesse Salus et des Sources n'est pas pour surprendre, l'invocation des dernières, en un lieu où ne coule pas la moindre goutte d'eau, étonne davantage. Peut-être Ducenius songeait-il à toutes les eaux qui sourdent aux environs — le canton forestier voisin ne s'appelle-t-il pas Bou aïoun, «le père des sources» «le lieu qui engendre les sources»? —, où bien espérait-il conjurer les déesses d'une source en train de dépérir. Quoi qu'il en soit cette dédicace mérite d'être versée au dossier des changements écologiques survenus depuis l'Antiquité.

Quelques centaines de mètres après Afia, la piste se glisse entre deux rochers sur lesquels s'élevaient deux corps de bâtiment, propres à constituer, sinon une véritable *clausura*, du moins une sorte de passage obligé

[15] Conway le considère comme fréquent en Campanie. R.S. CONWAY, *The Italic Dialects*, 1897, p. 155.

servant peut-être à contrôler l'entrée des *praedia* de Guegaoun, voire les approches sud-est du camp de Lambèse.

2. Tiourga ou la «Basilica Diadumene»

A 22 km de Lambèse, à la pate d'oie de Tiourga (AAA, F. 27, n° 239), la vallée s'élargit quelque peu. L'oued Fedhala reçoit sur sa gauche et sur sa droite deux petits affluents que remontent d'une part un chemin partiellement goudronné menant à Sgag et d'autre part une mauvaise piste conduisant à Aïn Talremt (AAA, F. 27, n° 232). C'est précisément à ce carrefour, le dominant d'une dizaine de mètres, que s'élève le bâtiment à abside signalé par F. Morizot.

Grâce à la photographie aérienne, nous avons pu constater que la basilique en question n'était pas isolée mais faisait partie d'un ensemble de bâtiments s'étendant sur une superficie de 125 m sur 50 à 60, dont le plus visible était une construction carrée de 25 m environ de côté, le tout présentant une analogie certaine avec le site de Mendour (Tavola VII). Comme Mendour, à 22 km (ou 15 milles) en aval, ce pourrait être une *statio*, située au bord d'une voie, dont, ici, un tracé linéaire longeant le nord de l'agglomération, paraît confirmer l'existence[16].

Dans la déclivité située entre le batiment carré et la piste automobile, B. Menaceur a attiré notre attention sur deux caissons funéraires dont l'un était anépigraphe. Sur l'autre nous avons pu, avec quelques difficultés relever le texte suivant.

N° 14 (Tavola VI,2)

Caisson: 1 m 08 × 0 m 56 × 0 m 66.

D M S
///////
IDIAMIA
N XXX ▽
TORN CVN
CITIN FCIT

Les lignes 2 et 3 semblent avoir été effacées par une opération de remploi; une marque arrondie suggère que le caisson a été utilisé comme une colonne engagée, scellée sur une base circulaire dont il conserverait la trace.

Les A ne sont pas barrés.

L.3. l'on pourrait songer à un gentilice féminin se terminant en *dia* ou *idia*, suivi d'un *cognomen*, qui est peut-être *Amata* avec une lettre triple de style cursif, A+M+A ou *Muta* (ligature M+V).

De même, l'on a, ligne 5 N+I et C+V+M.

Sous toutes réserves, l'on pourrait donc avoir:

D(is) M(anibus) s(acrum). /-------/-------/ idia Amata / [v(ixit) a]n(nis) XXX; V/[ic]torin(us) cum / Citin(o) f(e)cit.

Citinus ou Cittinus est en effet un *cognomen* africain bien attesté dans l'Aurès.

Mais l'intérêt principal de ce caisson est sans doute de nous prouver que l'occupation du site est bien antérieure à sa transformation probable en lieu de culte chrétien.

Ce bâtiment à abside est construit en *opus africanum*, avec des pierres de qualité médiocre, probablement extraites sur place (Tavola VIII,1). Nettement orienté, ses dimensions hors tout sont de 22m10 sur 10m50 (Fig. 4). Il se compose:

— d'une abside de 4 m 10 de profondeur sur 3 m 60 de largeur, encadrée par deux sacristies de 2m60 sur 1m50.
— dans l'axe de l'abside, d'une nef très courte de 5m40 de longueur, que suggèrent 2 bases de piliers A et B, encadrée de deux nefs latérales. Une porte très étroite (0 m 55 de large) s'ouvrait dans la nef nord.
— d'un narthex de 4m20 de profondeur qui augmentait sensiblement la superficie utile de l'édifice. Les nombreuses tuiles qui couvrent le sol donnent à penser qu'elles constituaient sa toiture.

Enfin un escalier de 5 à 6 marches, d'une hauteur approximative d'1m20, long de 6m90 et large de 3m60 le complétait. Ainsi malgré ses dimensions modestes, il était possible de voir de loin ce bâtiment, qui constituait de la sorte un excellent repère routier.

Son plan permet d'hésiter entre un oratoire, dont la *cella* aurait été précédée d'un escalier, comme maints temples de l'Antiquité, et une petite basilique chrétienne que suggèrent l'abside orientée et les sacristies adjacentes.

A notre deuxième passage, un élément nouveau allait nous faire pencher pour la seconde hypothèse, ou plutôt pour l'hypothèse de la transformation à basse époque d'un temple païen en édifice chrétien: un bulldozer chargé d'aménager la piste de Sgag, avait sans ménagement heurté

[16] Telle celle d'Aïn Wif, généralement identifiée avec *Thenadasa*. J.D. MATTINGLY, *The Roman Road-Station at Thenadasa (Aïn Wif)*, dans «Lybian Studies», 13, 1982.

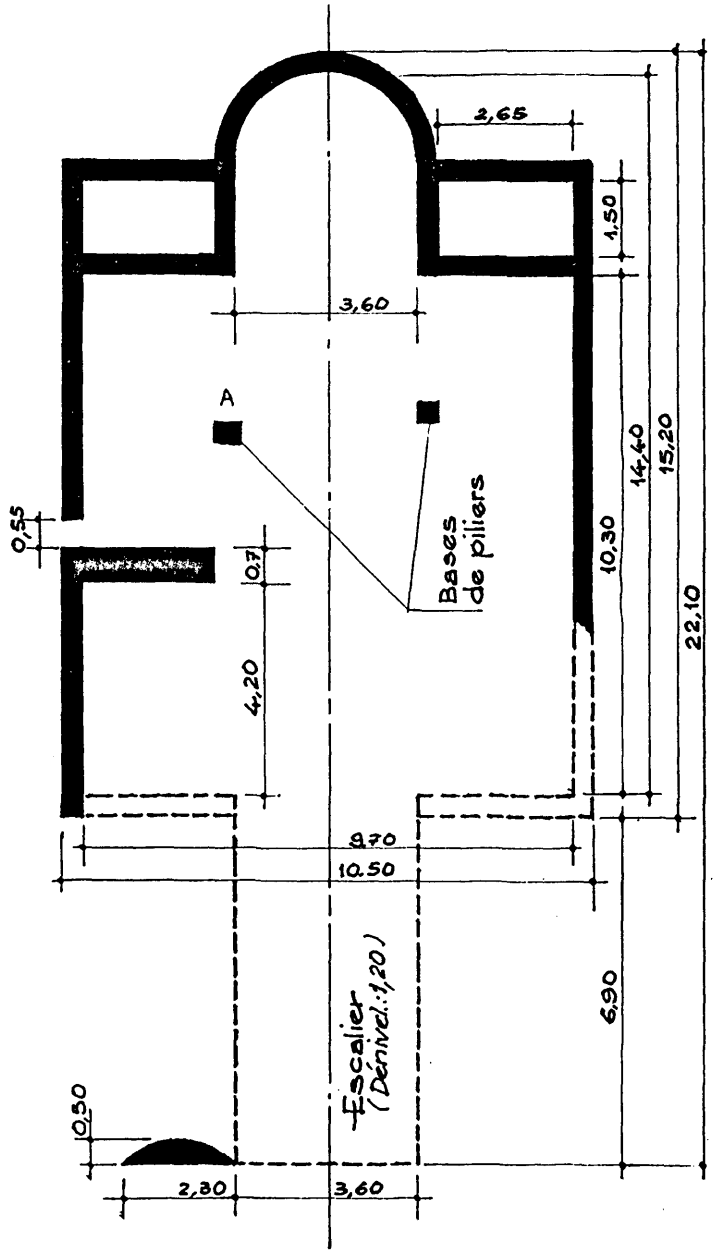


Fig. 4: Plan tabli par R. Godon, d'après un croquis de C. Girard.

l'angle Nord-Ouest du bâtiment, avec pour résultat d'en dégager le soubassement et aussi de faire apparaître, mais en même temps de briser en plusieurs morceaux une inscription, vraisemblablement dédicatoire, dont nous pûmes recueillir deux fragments, puis en 1991, un troisième (Tavola IX,1-3).

N° 15 (Tavola IX).

1er fragment: 0m33 × 0m20.

S E S T S A N
S C I D - -

Les lettres sont nettes, mais assez grossièrement gravées et traduisent une facture tardive. La 2e ligne est séparée de la 1ère par une réglure.

Le 2e fragment long de 0m70, large de 0m20 ne comporte que 4 lettres.

S C A V

Elles sont soulignées d'une réglure, d'ou l'on pourrait déduire qu'elles appartenaient à la 1ère ligne de l'inscription (mais peut-être y en avait-il plusieurs).

Le 3e fragment se lit ainsi: F E C I T.

Les deux dernières lettres I et T étant jumelées.

Les possibilités d'interprétation de ces trois fragments sont certes fort limitées. L'on remarquera cependant la fréquence des syllabes ou des abréviations introduisant l'idée de sainteté, qui ne saurait être l'effet du hasard, tel *san[ctus]* ou *san[cta]*, (1er fragment, ligne 1), *s(an)c(t)i*, (1er fragment, ligne 2), *s(an)c(t)a* (2e fragment).

L'idée d'un lieu consacré au culte des saints ou d'une inhumation *ad sanctos* vient donc à l'esprit.

Par ailleurs, de nombreuses inscriptions chrétiennes se présentent sous la forme: *hic situs* ou *positus est sanctae memoriae*, suivi du nom au génitif d'un évêque ou d'un prêtre[17]. L'on pourrait donc avoir ici une formule équivalente: *[Hic situ]s est san[ctae memoriae...]*.

La 2e ligne pouvant introduire le nom au génitif d'un saint personnage: *s(an)c(ti) D[..]*.

Le 2e fragment pourrait de même s'interpréter: *s(an)c(t)a V[...]*.

[17] *ILCV*, 246, 1105, 1158.

Le 3e fragment était vraisemblablement précédé du nom du membre du clergé ou du notable ayant fait construire cet édifice.

Il n'est donc guère douteux que nous soyons en présence d'un édifice chrétien du IVe ou du Ve siècle (les fragments de céramique recueillis sur place sont du type Hayes 61, variante Waagé, 1948, IX, 831 U, surtout fréquente au Ve siècle[18]). Il aurait fait suite à un établissement de date plus ancienne dont le caisson n° 14 porte témoignage. Ce sont, peut-on penser, ces constructions antérieures qui auraient valu à l'antique Tiourga le nom de *Basilica Diadumene* qui, au travers de la *Table de Peutinger*, nous est resté. Des recherces prolongées sur le site auraient sans doute permis de retrouver d'autres fragments de cette inscription et d'en donner une interprétation plus satisfaisante.

3. De Tiourga a Mendour (22 km ou 15 milles)

A quelques centaines de mètres en aval, le lit de l'oued Fedhala se creuse et la rivière s'engage bientôt dans une gorge formée de deux falaises paralèlles. Dans cette muraille naturelle avaient été aménagées des mortaises, où étaient encastrés des tenons en bois, qui servaient à soutenir des conduites d'irrigation suspendues, technique courante dans l'Aurès. Ces canalisations amenaient l'eau jusqu'aux terres d'aval (Tavola VIII,2).

De fait, à la sortie de la gorge, l'oued pénètre dans un paysage de collines, où la forêt disparaît progressivement pour être remplacé par un maquis de genévriers du type matorral. La culture des céréales et l'horticulture sont désormais possibles dans un thalweg qui s'élargit.

C'est dans un tel paysage que notre attention a été attirée, sur la rive gauche, au lieu-dit Aoussert, par des harpes de pierres de taille, délimitant un établissement agricole de 40 m de long sur 30 m de large, dont l'extraction de l'huile était sans doute la principale activité: nous y avons en effet dénombré 5 blocs d'assise à queue d'aronde, d'usage courant dans les huileries de la région.

A une centaine de mètres à peine, sur les collines qui, à l'est, dominent ces ruines, l'on voit trois caissons funéraires en assez mauvais état. Sur deux d'entre eux, des épitaphes sont partiellement visibles.

[18] Selon les indications qu'a bien voulu nous donner R. Guéry (correspondance avec les auteurs).

N° 16 (Tavola X,2)

Caisson: 1,10 × 0m45. Hauteur des lettres: 4 cm.

Les côtés sont décorés de rosaces et de quadrillages. La partie supérieure et l'angle gauche du champ épigraphique sont brisés.

Certain caractères sont cursifs, ainsi les 3 premières lettres de la ligne 5.

L I B E R
A L I S V A N
X X X X I I I
I V L V I C T O R
I A M A R I T O
A F E C I T

[D(is) M(anibus) s(acrum).//---] Liber/alis v(ixit) an(nis) / XXXXIII. / Iul(ia) Victor/ia marito / [pi]a fecit.

La défunte de l'inscription n° 9 de Guegaoun porte le même nom que l'épouse de Liberalis, mais n'a pas d'*agnomen*.

N° 17 (Tavola XI,2)

Caisson brisé dans sa longueur et sa largeur: 0m45 × 0m45. Lettres: 4 cm.

Champ épigraphique brisé en plus de 6 fragments qu'il a été possible de rapprocher.

D M S
L V A L M A X I
M V S V A
L X X .C A E
C/L I/D O N A
M A R I T O DE SVO

D(is) M(anibus) s(acrum). / L(ucius) Val(erius) Maxi/mus v(ixit) a(nnis) / LXX Cae/c[i]li[a] Dona/[ta] marito de suo.

Le O de la dernière est hors du champ épigraphique.

Les 15 km suivants ne contenant, selon nos guides, aucun vestige antique, nous avons atteint assez rapidement le site important de Mendour, qui constitue un repère remarquable sur l'itinéraire parcouru.

La ligne 4 est tout à fait conjecturale, car l'on n'aperçoit que le sommet des lettres O I M P, avec peut-être une ligature IMP.

Elles ne sont d'ailleurs pas indispensables pour restituer: *Perpetuo [vic]/toriosis[simo] / indugen[tis/sim]o Imp(eratori) [restitutori orbis L. Domitio Aureliano].*

En effet, l'association des trois épithètes *perpetuus, victoriosissimus, indulgentissimus* est une caractéristique de la titulature d'Aurélien[22]. L'étude que A. Daguet vient de consacrer à cet empereur permet de constater que l'emploi de ces trois qualificatifs, généralement suivis de la formule *restitutor orbis* est de règle en Numidie[23]. L'identification de l'empereur n'est pas douteuse, ni la datation du milliaire que l'on peut situer après 274.

Il est intéressant de constater qu'un autre milliaire du même type a été trouvé à Ksar Sidi el Hadj, au delà d'El Kantara[24], c'est-à-dire sur le même axe routier Lambèse-*Gemellae*. L'intérêt porté par Aurélien à ce secteur du *limes* de Numidie méridionale est encore souligné par un autre milliaire qui proviendrait de Khanga Sidi-Nadji, à l'entrée de la voie allant de Badès à Khenchela par la vallée de l'oued El Arab[25].

A partir du confluent Maafa-Fedhala, l'oued prend la direction de l'oued-sud-ouest, qu'il suit jusqu'à la passe d'El Kantara. La vallée s'élargit de plus en plus, mais désormais, à l'exception de quelques cultures sèches aléatoires, ses berges seules sont cultivées. La piste qui l'empunte est bientôt rejointe par la grand route Batna-Biskra, à proximité du ravin de Nza bel Messaï, où en 1849, Carbuccia signalait 80 ha de ruines; de celles-ci, il ne reste pas grand-chose, si ce n'est au lieu dit Bedoura un grand quadrilatère de 100 m de côté sur 80, dont la photographie aérienne permet seule aujourd'hui de saisir l'importance et que Baradez n'a pas vu (Tavola XV).

Bedoura, comme la *statio Ad duo flumina*, de la *Table*, est situé à mi-distance de *Calceus Herculis* (El Kantara) et de *Symmachi* (Mendour). Cependant le confluent des oueds Fedhala et Maafa, que nous avons décrit ci-dessus, répond mieux à l'appelation *Ad duo flumina*, que

[22] E. De Ruggiero, *DE*, IV,1, art. *Indulgentia*, p. 51.

[23] A. Daguet, *L. Domitius Aurelianus, imperator perpetuus*, art. à paraître dans «Antiquités Africaines». Nous remercions tout particulièrement A. Daguet de nous avoir permis de lire cet article inédit.

[24] E. Albertini, *op.cit.* p. 241, n. 52.

[25] *AE*, 1981, 917. J. Marcillet-Jaubert, qui en est l'éditeur, fait lui-même quelques réserves sur son origine exacte.

le site de Bedoura, car ces deux oueds sont pérennes dans une région où bien peu le sont.

Peut-être y a-t-il eu transposition vers le site de Bedoura, au fur et à mesure que grandissait cette agglomération, dont, Rénier le confirme, les ruines au siècle dernier étaient encore considérables, d'une appelation qui avait pour origine le dit confluent. Après tout, le *ad* de *Ad duo flumina*, traduit une notion de proximité et non une localisation précise et il n'y a pas plus d'un mille entre Bedoura et le confluent Maafa-Fedhala.

* * *

Considérant que la section El Kantara-Biskra avait fait dans le passé l'objet de nombreuses recherches[26], nous n'avons pas poursuivi nos investigations au delà de Bedoura. Mais il semble possible pour le trajet Lambèse-El Kantara d'esquisser quelques conclusions.

Ainsi l'ensemble des inscriptions découvertes tout au long de cette petite vallée de montagne est fort significatif. Nous savons désormais que cet itinéraire desservait ou avait desservi tour à tour cinq lieux de culte païens: un temple à Saturne, un autre à Silvain, un autre à la Triade Capitoline et à la mystérieuse divinité Tanans, invoquées pour le salut de l'empereur Sévère Alexandre et de sa mère, un autel à Salus et aux Sources, enfin plus tard, une église chrétienne. 19 caissons funéraires le jalonnent encore. Or ces temples, cette église, ces tombes sont autant de monuments qu'il est d'usage de bâtir au bord des voies.

Par ailleurs, les liens de ces fondations avec Lambèse sont anciens et bien établis. C'est la III[e] Légion qui a *reconstruit* sous Septime Sévère le temple de Silvain; la très belle graphie de la dédicace de Guegaoun à la Triade Capitoline, n'est certainement pas l'œuvre d'un lapicide montagnard, la mention dans ce même texte d'un centurion et probablement d'une flaminique, la présence d'un gentilice attesté seulement à Lambèse en sont autant de preuves.

Il est clair que cet itinéraire ne s'arrêtait pas à Guegaoun et qu'il n'y avait pas de solution de continuité routière entre les deux cités militaires de Lambèse et de *Calceus Herculis*.

La photographie aérienne fait ressortir la similitude existant entre les ruines de Tiourga et celles de Mendour, situées respectivement à 15 et 30 milles de Lambèse, c.à.d.à la distance que la *Table de Peutinger* permet d'assigner aux stations d'*ad Basilicam Diadumene* et de *Symma-*

[26] En particulier par J. Baradez, *Fossatum Africae*, p. 216-290 et 306-332.

chi depuis la découverte, un mille avant l'entrée des gorges d'El Kantara de la borne des 46 milles «*a Lambaese*».

Non seulement ces deux sites se trouvent aux distances requises, mais leurs plans présentent de grandes analogies avec ceux de *stationes*, identifiées ailleurs.

Quant à la *statio* d'*Ad duo flumina*, nous avons vu qu'il existe au moins deux possibilités de la localiser à mi-distance de Mendour et d'El Kantara, soit à 9 milles de part et d'autre, conformément aux indications de la *Table*.

Enfin, plus encore que les vestiges de voie, visibles sur photos aériennes à hauteur de Tiourga, la découverte, au confluent Fedhala-Maafa d'un milliaire d'Aurélien vient confirmer de façon décisive qu'une voie romaine empruntait cette vallée.

L'existence d'un domaine, les *praedia* de *S(---) I(---) P(---)*, les pressoirs de Guegaoun et d'Aoussert témoignent une fois de plus d'une importante activité agricole et peut-être forestière. En effet, le culte rendu à Silvain aux II-III^{e} siècle sur les pentes du Djebel Asker paraît confirmer l'ancienneté du boisement qui recouvre aujourd'hui la partie nord de la vallée et il se pourrait que le mystérieux *SIP.* ait été aussi exploitant forestier, le pin et l'olivier se développant souvent sur des terroirs voisins.

Quant aux habitants, ils semblent pour l'essentiel se composer de citoyens romains, probables descendants de vétérans, plutôt que vétérans eux-mêmes, le seul attesté étant le décurion de Tisserguin.

Jean-Pierre Laporte

Datation des stèles libyques figurées de Grande Kabylie

Outre diverses stèles libyques épigraphes mais aniconiques, la Grande Kabylie a livré une série de 9 stèles libyques comportant chacune au moins une figuration humaine. La préparation d'un catalogue détaillé[1] nous amène à revoir leur datation et leur interprétation. Elles appartiennent sans aucun doute au monde libyque, dans lequel elles sont tardives (de peu antérieures à l'occupation romaine) et semblent montrer quelques traces de contacts avec le monde punique. Probablement votives, elles entament une série qui deviendra funéraire et préparera le chemin à des stèles à registre (chasse + banquet) à l'époque romaine.

L'aire géographique des découvertes est limitée à un rayon de 20 km autour de la vallée moyenne du Sebaou. L'une des particularités communes à ces stèles est l'utilisation de grandes plaques de calcaire ou de grès numidien, non équarries, à peine retouchées. La surface de huit d'entre elles avait été naturellement teintée en brun rougeâtre par des oxydes métalliques déposés par les eaux de ruissellement.

Le support a conditionné le mode de décor. La gravure est traitée en champlevé, les contours des figures obtenus par bouchardage ou piquetage; on enlevait ainsi par endroits la patine naturelle de la surface du bloc; les figures devaient donc apparaître avec une grande netteté, maintenant estompée par la reconstitution partielle d'une patine aux endroits découverts. Il s'agit de l'une des techniques les plus répandues dans l'art libyque le plus ancien. Cependant, la stèle d'Agouni n'Toukseleth (n. 9), ressort plus de la gravure habituelle, où le dessin est rendu par de simples rainures.

[1] Nous réservons la bibliographie détaillée de chacune de ces stèles au catalogue en préparation, en ne donnant ici que les références minimales. 6 stèles ont été reprises et reproduites par CHABOT, *Recueil des inscriptions libyques*, Paris, 1940. Stèle 1, Abizar: *RIL* 851. Stèle 2, Souama: *RIL* 845. Stèle 3 Bou Djemaa: *RIL* 850; Stèle 5: Thinesouine, *RIL* 849. Stèle 7, El Kelaa: *RIL* 843. Stèle 8 Souama, *RIL*, 846. Autres références: Stèle 4, Cheurfa: MUSSO et POYTO, dans «Libyca, Anthropologie, Préhistoire», t. XVI, 1968, p. 159-162. Stèle 6, Thala Gala: WUILLEUMIER, *Musée d'Alger, Supplément*, p. 14-15. Stèle 9, Agouni n'Toukhseleth: BOULIFA, dans «CRAI», 1911, p. 429.

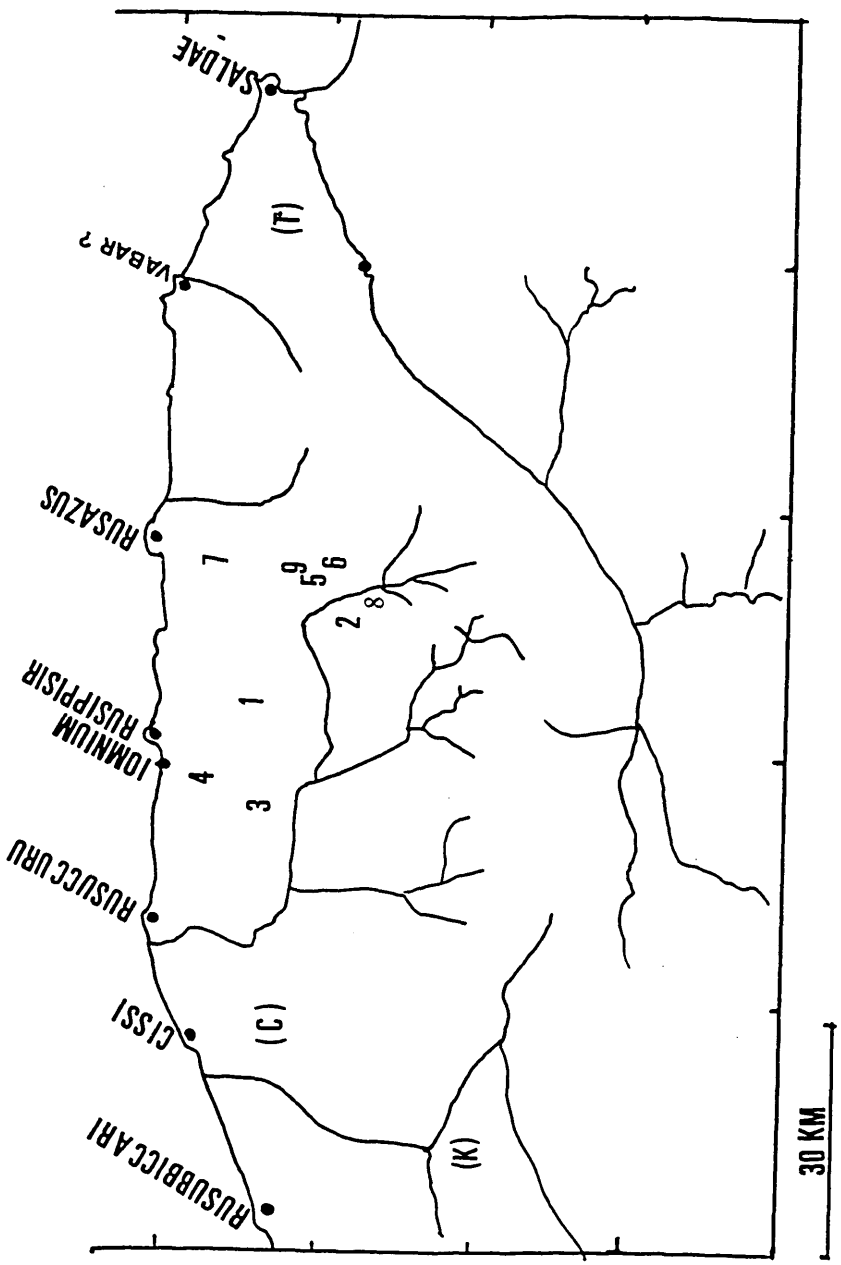


Fig. 1: *Répartition géographique des stèles libyques figurées de Grande Kabylie (1-9) et stèles de transition (K,T,C). 1. Abizar - 2. Souama - 3. Bou Djemaa - 4. Cheurfa - 5. Thensaouth - 6. Thala Gala - 7. El Kelaa - 8. Souama - 9. Agouni n'Toukseleth K. Kerfala - T. Toudja - C. Castellum Tulei.*

A) Description

Graphisme et proportions

Le graphisme apparaît à la fois dépouillé et très stylisé. Les proportions ne sont pas respectées, de manière délibérée, semble-t-il, puisque l'on retrouve le même rendu sur plusieurs stèles. La tête du personnage est très volumineuse par rapport à son corps; le personnage à son tour l'est par rapport au cheval. Il semble s'agir ici d'une convention plus que d'une maladresse. Le graveur met en valeur l'essentiel. L'accessoire est réduit ou même omis.

Iconographie

Six stèles montrent un cavalier, trois des piétons. Sur cinq des six stèles pour lesquelles ce détail est conservé, le personnage tient de la main gauche un bouclier et des javelines. Ce n'est pas le cas de la stèle 9. Sur six stèles où la main droite est visible, elle montre un anneau dans quatre cas. Les exceptions sont ici la stèle 5 et encore la stèle 9.

Les autres détails sont plus épisodiques:

— un personnage secondaire sur la croupe du cheval dans les stèles 1 et 3 (et peut-être 4).

— des animaux sur les stèles 1 et 9.

La caractéristique dominante des stèles étudiées est donc de montrer un homme (cavalier ou piéton) brandissant un anneau au dessus de la main droite, et tenant bouclier et javelines dans la main gauche.

Arrivé à ce stade, nous distinguons le groupe des 8 premières stèles qui paraissent relativement homogènes, d'un point iconographique, et, d'autre part, la stèle n. 9, qui s'éloigne des huit précédentes par la quasi totalité de ses caractères, pour se rapprocher beaucoup plus de la production libyque habituelle en d'autres régions. Nous n'étudierons ici que les huit premières, qui forment un groupe cohérent.

Les personnages

Les humains sont figurés de manière très allusive. Seul le visage est traité, d'une manière d'ailleurs très simplifiée; il ne s'agit pas d'une maladresse du dessin, mais d'une stylisation poussée, allant à l'essentiel, obéissant à des règles précises, avec peu de variations d'une stèle à l'autre.

La bouche est bien visible. Contrairement à ce que l'on a parfois écrit, le visage n'est donc pas caché par un litham. Il est simplement bar-

bu et moustachu. La barbe taillée en pointe rappelle celle des souverains représentés sur les premières monnaies numides[2], sans que l'on puisse y voir un élément de datation.

Il semble que les têtes ne portent pas de couvre-chef; elles paraissent arrondies par une forte chevelure. On retrouve ici une règle générale énoncée par Gsell à propos du monde libyque: le casque est inusité, en général les guerriers vont tête nue[3].

Le vêtement

On a cru que les personnages étaient représentés nus, et l'on a parfois évoqué une nudité héroïque. En réalité, le sexe n'est apparent sur aucune de ces stèles. Pour ma part, je pense que l'on se trouve devant un parti-pris graphique, et que les graveurs n'ont pas jugé utile de représenter les vêtements, peut-être très ajustés, ou simplement considérés comme accessoires par rapport au sens général de la scène.

Enfin, on aperçoit peut-être des franges bordant les vêtements à Cheurfa (n. 4). Ces franges sont caractéristiques du vêtement libyque dès la protohistoire; on peut même les retrouver dans la représentation de l'homme de l'Azib n'Ikkis, avant le VI^e^ siècle avant J.-C.[4].

L'armement: bouclier et javelines

Le bras gauche tient à la fois le bouclier et les javelines. Ceci répond très exactement à la description de Strabon (XVII,3,7): «*les Maurusiens combattent la plupart du temps à cheval au javelot ... ils se servent du petit bouclier rond, du court javelot à large fer*»[5]. Selon Strabon, cet équipement est également celui des Numides Masaesyles. G. Camps a

[2] Par exemple les monnaies de Syphax, (vers 213-202 avant J.C.) avec une inscription néo-punique et au revers un cavalier portant une baguette levée. J. MAZARD, *Corpus nummorum Numidiae, Mauretaniaeque*, Paris, 1955, p. 18-20, n. 1-9.

[3] S. GSELL, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, t. II, p. 51, 53 et 54.

[4] Sur la stèle des Azib n'Ikkis, voir en dernier lieu G. CAMPS, *Recherches sur les plus anciennes inscriptions libyques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, dans «BCTH», n.s., 10-11, 1974-1975 (1978), p. 148-151.

[5] Voir des figurations de cet armement sur quelques stèles d'El Hofra, BERTHIER et CHARLIER, *Sanctuaire punique d'El Hofra*, p. 193, avec le bouclier, mais, autant qu'on puisse en juger, des javelots longs. Sur l'armement libyque, cf. G. CAMPS, *Armes des Berbères durant l'Antiquité*, dans *Encyclopédie Berbère*, t. VI^e^, p. 898-901.

montré l'ancienneté de cet armement commun à tous les groupes berbères[6]. Il a perduré à travers toute l'Antiquité, aussi ne s'agit-il pas d'un bon «fossile directeur».

Le bouclier

Les boucliers ronds, vraisemblablement en cuir d'éléphant, ne comportaient que peu ou pas de pièces métalliques; ils n'ont pas laissé de traces archéologiques. Par contre, Strabon en attribue aux Maures et aux Masaesyles, et ils sont effectivement représentés sur plusieurs documents iconographiques antérieurs à notre ère. Un bouclier rond à large *umbo* circulaire saillant figure sur nombre de stèles marocaines, ainsi, sur un monument bilingue (punico-libyque) de Lixus, sur deux stèles à inscriptions libyques et sur trois des quatre stèles à inscription punique (mais avec des filiations où alternent noms puniques et libyques) recueillies dans la ville de Volubilis[7]. L'une de ces stèles était votive et non funéraire.

Une stèle punique d'El Hofra, dédiée à Baal Hammon au II^e^ s. avant J.-C., porte un bouclier rond, à côté d'une épée à antennes, et d'une tige bouletée[8]. Ce bouclier se retrouve sur trois stèles libyques de Bordj el Ksar (Sila, région de Constantine)[9]. On peut citer également un bouclier rond avec *umbo* central, au II^e^ siècle avant J.-C., sur la Souma du Khroub, et le sanctuaire-autel de Chemtou[10].

[6] G. CAMPS, *Massinissa et les débuts de l'histoire*, dans «Libyca, Archéologie, Epigraphie», t. III, 1960, p. 113; M. REINE, *Les gravures pariétales libyco-berbères de la haute vallée du Draa*, dans «Antiquités Africaines», III, 1969, p. 35-54.

[7] A. JODIN, *Volubilis regia Jubae* (Paris 1987), p. 219-230 et pl. XI et XII; en particulier p. 225, stèles libyques de l'*insula* 35 (pl. XII, 1) et du quartier ouest (pl. XII, 3) et fig. 22,3; p. 220, stèles puniques, 1, 2 et 3 (pl. XI, 1 et fig. 22,2).

[8] BERTHIER et CHARLIER, *Sanctuaire punique d'El Hofra*, 1955, p. 103, n. 136, pl. 18c. *Die Numider*, Bonn, 1979, pl. 92, 1.

[9] Bordj el Ksar, antique *Sila* (région de Constatine, GSELL, *Atlas*, XVII, 333). *RIL* 808, 809 et 810. F. LOGEART, *Nouvelles inscriptions libyques de la commune mixte d'Aïn Mlila*, dans «Revue Africaine», 79, 1936, p. 443 et 449. Ici, fig. 4. Voici la description de l'une de ces stèles par G. CAMPS, *Les Berbères ...*, ed. Errance, 1980, p. 169: (Sur l'une des stèles de Bordj el Ksar), «le personnage nu, de profil à droite, a la tête surmontée d'un bouclier semblable à celui d'Abizar, mais qui peut ici se confondre avec une représentation solaire. Il est précédé de deux bovidés de taille réduite, qu'il semble protéger de sa main gauche, tandis que la droite, relevée, semble tenir un objet globulaire. Une inscription libyque occupe la partie gauche de la stèle. Deux autres stèles du même site portaient les mêmes figurations, réalisées également en relief plat, mais le texte des inscriptions diffère».

[10] *Die Numider*, Bonn, 1979, p. 163, fig. 93; p. 469, pl. 42.

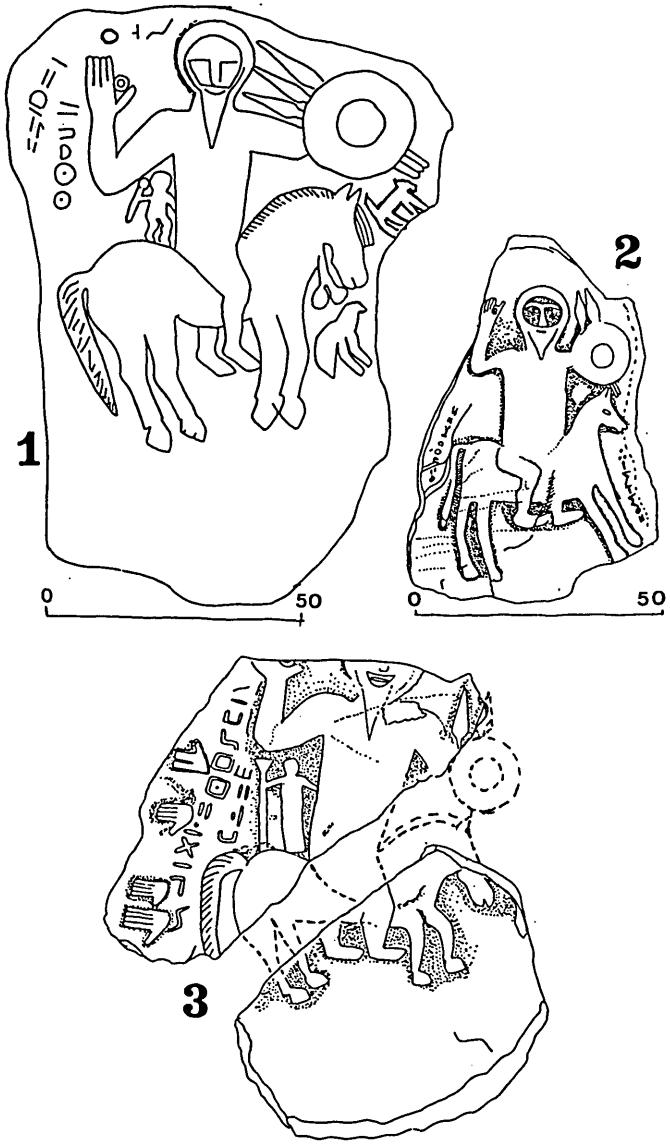


Fig. 2,1: Stèles libyques figurées de Grande Kabylie. 1. Abizar - 2. Souama - 3. Bou Djemaa.

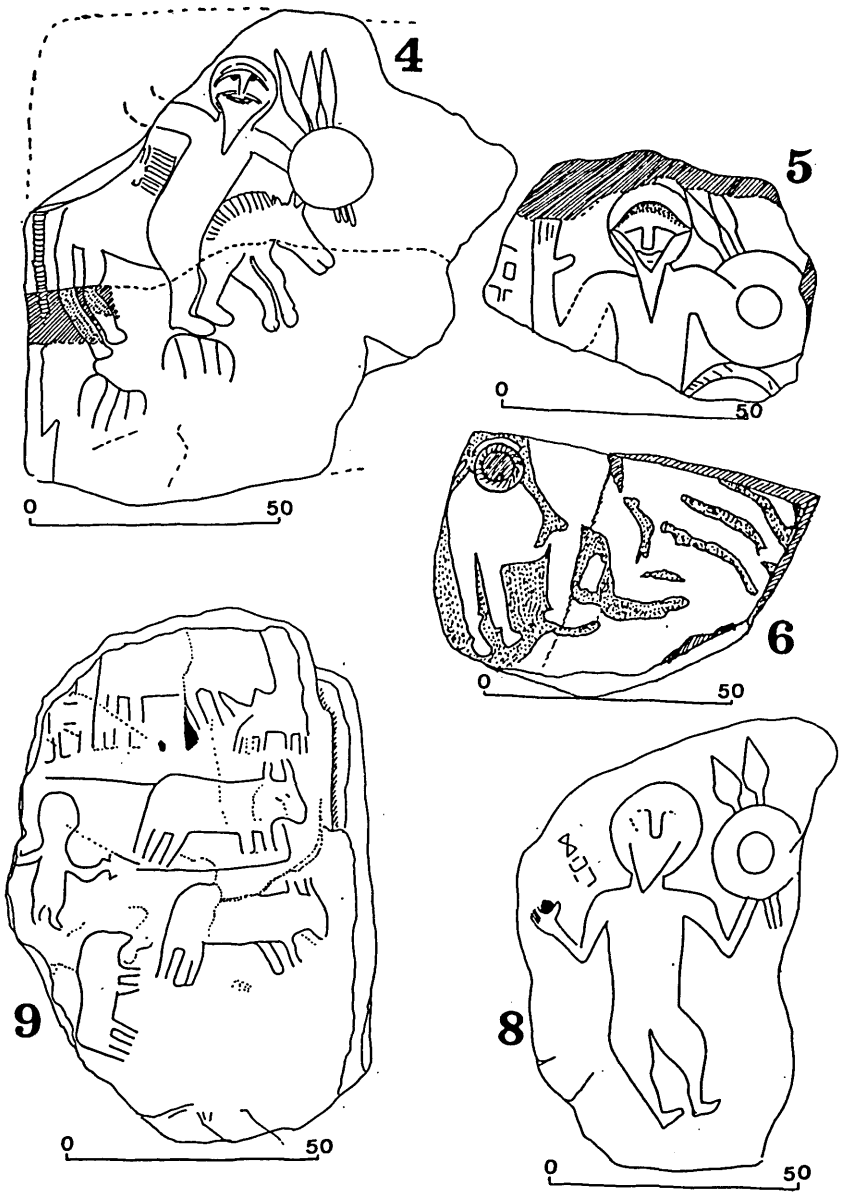


Fig. 2,2: Stèles libyques figurées de Grande Kabylie. 4. Cheurfa - 5. Thensaouth - 6. Thala Gala - 8. Souama - 9. Agouni n'Toukseleth (la stèle 7 est perdue).

Les javelines (ou sagaies)

Dans l'Antiquité, les javelines étaient la seule arme offensive de la plupart des peuples libyques[11]. C'étaient des pointes de fer assez larges à l'extrémité très aiguë[12] fixées par une longue douille sur une hampe courte.

Le bras droit

Sur la plupart des stèles, le bras droit est levé, le coude plié, l'avant-bras levé, la main largement ouverte, paume tournée vers le spectateur. Ce geste est en général considéré comme un geste de salut ou d'oraison[13]; mais la signification est ici certainement modifiée ou précisée par la présence d'un anneau entre la paume et le pouce.

L'anneau

Sur toutes les stèles à cavalier pour lesquelles ce détail est conservé, et sur l'une de celles qui montrent un piéton, le personnage principal lève la main droite. Un objet circulaire est posé à l'extérieur de la main, entre la paume et le pouce. Il est le plus souvent représenté par une cupule. Cependant à Abizar et à Souama, la gravure beaucoup plus précise montre un tore en relief. On a proposé d'y voir une arme de jet (petite boule de pierre ou de fer) ou une pièce de monnaie, mais dans les deux cas, ces objets seraient représentés par des disques, et non par un tore. Il doit s'agir d'un anneau.

L'insistance avec laquelle cet anneau est représenté en fait un objet important pour la compréhension de l'ensemble. L'identifier préciserait sans doute de manière décisive la signification de la stèle.

On pourrait éventuellement voir un anneau semblable à celui de nos stèles sur une stèle de Bordj el Ksar déja évoquée[14], mais le rapprochement n'est pas évident[15]. En réalité, nous n'en connaissons pas d'équi-

[11] GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. II, p. 48.

[12] Strabon, XVII, 3,7: πλατύλογχα μικρά. Ce qui signifie de courtes lances (ou de courts javelots) à large pointe.

[13] Ainsi par P. WUILLEUMIER, *Musée d'Alger, Supplément*, 1928, p. 13.

[14] Ci-dessus, p. 393.

[15] Fig. 4. Les figures données par Logeart ne montrent pas l'anneau, qui est signalé dans la description de G. Camps reprise ci-dessus en note 9.

Stèles libyques figurées de Grande Kabylie

N.	Lieu	Hauteur	Largeur Épaisseur	Personnage principal	Anneau	Bouclier + javelines	Personnage secondaire	Animaux	Mains	Inscription
1	ABIZAR	1,25 m	1,10 m	cavalier	oui	oui	oui, tenant une hampe	volatile chien	non	oui (libyque)
2	SOUAMA	1,20 m	0,55 m	cavalier	oui	oui	non	non	non	oui (libyque)
3	BOU DJEMAA	1,14 m maxi	0,88 m	cavalier	oui	oui	oui, tenant une hampe	non	oui	oui (libyque)
4	CHEURFA	1,05 m	1,00 m 0,15 à 0	cavalier	?	oui	?	non	oui	?
5	THINESOUINE	? fragment	0,73 m	cavalier	non	oui	?	non	?	oui (libyque)
6	THALA GALA	?	?	cavalier	?	?	?	?	?	? (libyque)
7	EL KELAA	0,72 m	0,54 m	piéton	?	?	non	?	?	oui (libyque)
8	SOUAMA	0,94 m	0,74 m	piéton	oui	oui	non	non	non	oui (libyque)
9	Agouni n' TOUKSELETH	1,15 m	0,65 m	piéton	non	oui	non	bovidés + chien	non	oui (libyque)

Les chaînons manquants

A.	LAKHDARIA	1,40 m	0,65 m 0,21 m	cavalier	oui	oui	non	non	non	oui (libyque)
B.	TOUDJA	1,30 m	0,97 m 0,30 m	cavalier	?	oui	cas différent	quadrupède + chien	non	oui (latine)

Stèle d'époque romaine à registres (chasse et banquet funéraire) (exemple représentatif)

C.	CASTELLUM TULEI	1,35 m	0,75 m 0,22 m	Registre à scène de chasse + Registre au banquet funéraire	de type gréco-romain	oui (latine)

Fig. 3: Principales caractéristiques des stèles évoquées.

valent direct dans le monde libyque. Il peut donc s'agir soit d'une création locale, soit d'un emprunt à une autre culture, puisque le monde libyque était un monde vivant et ouvert. Nous reviendrons sur cet anneau lorsque nous aurons envisagé les datations.

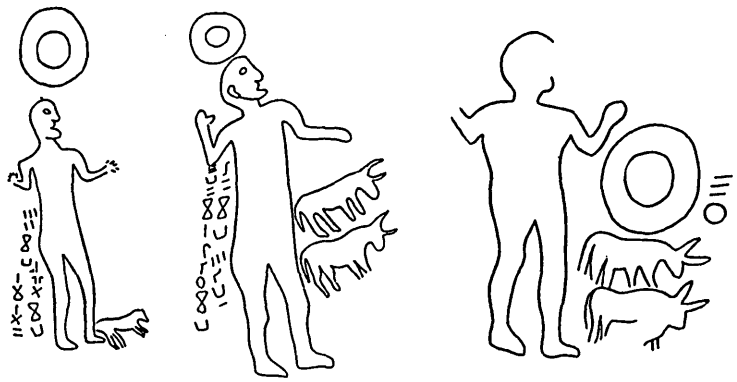


Fig. 4: Trois stèles de Bordj el Ksar (*Sila*, région de Constantine), d'après F. LOGEART, *Nouvelles inscriptions libyques de la commune mixte d'Aïn Mlila*, dans «Revue Africaine», 79, 1936, p. 443 et 449. Un objet globulaire figurait dans le main droite, cf. ici, p. 393, note 9.

Une personnage secondaire

Sur la croupe du cheval de deux des stèles équestres où cette zone a été conservée (1, Abizar; 3, Bou Djemaa), et peut-être sur une troisième (4, Cheurfa), on note la présence d'un second être humain derrière le cavalier, debout sur la croupe du cheval. Stylisé comme le cavalier sur la stèle 1, plus géométrique et portant apparemment une robe longue sur la stèle 3, ce petit personnage semble poser la main gauche sur le dos du cavalier. Son rôle devra être précisé. Il n'est pas évident à priori. On peut simplement noter à ce stade que dans de nombreuses civilisations, la différence de taille est un code utilisé pour traduire la subordination[16].

Une tige bouletée

Ce minuscule acolyte tient un objet allongé dont l'extrémité supérieure est renflée: boule à Abizar, trapèze à Bou Djemaa. Il s'agit certainement d'un objet secondaire par rapport à l'anneau, car il est moins souvent représenté, mais il doit avoir une certaine importance, car, il est presque aussi grand que le personnage qui le tient sur les stèles 1 et 3. On peut y voir à volonté un sceptre, une masse d'armes ou un objet religieux. Tout dépend de l'interprétation des stèles, qui devra être élaborée autrement.

On retrouve un objet apparemment semblable sur une stèle du sanctuaire punico-libyque d'El Hofra, déjà évoquée à propos du bouclier[17]. Il a été interprété comme une masse d'armes, mais, là non plus, sa signification n'est pas claire. Il peut tout aussi bien s'agir d'un insigne d'autorité, car une épée est représentée derrière le bouclier.

Le cheval

Le cheval est traité de manière assez schématique. Il est difficile d'identifier la race exacte de cet animal[18]. La tête, élément important, est traitée avec une certaine finesse, parfois aussi l'extrémité des membres. Conformément à la convention classique qui modifie la taille en fonction de l'importance, l'animal est plus petit que son cavalier. Le harnachement (il devrait y avoir au moins des rènes et un mors) n'est pas indiqué, pas plus que les vêtements du cavalier. Sur la stèle 1 (Abizar), deux boules sont suspendues par un lien au cou du cheval; elles pourraient représenter des amulettes.

Les animaux secondaires

La stèle 1 (Abizar) montre d'autres animaux. Compte tenu de la mutilation des stèles 3 et 5, il n'est pas possible de dire qu'elle était la seule à en comporter, mais il est certain qu'il n'y en a jamais eu sur les stèles 2 et 4. A ce titre, il ne s'agit que de caractères très secondaires par rapport à la signification principale des scènes représentées.

En avant du cheval de la stèle 1, les oreilles pointues d'un quadrupède semblent désigner un chien. Sous la tête du cheval, donc apparemment en arrière du chien, se trouve un volatile sans cou et court sur pattes dans lequel on a voulu voir une autruche. Mais il faut pour cela une

[16] Voir ci-dessous, p. 419, note 74.

[17] Voir ci-dessus, p. 393 et note 8.

[18] Sur les races des équidés en Afrique du Nord, cf. G. CAMPS, *Quelques réflexions sur la représentation des équidés dans l'art rupestre nord-africain et saharien* dans «BCTH», n.s., 20-21, 1984-1985, p. 135-136.

extrême bonne volonté et beaucoup d'imagination. Mieux vaut renoncer à cette idée, qui permet certes d'aligner des références bibliographiques, mais ne semble pas correspondre à la réalité du document étudié.

La position relative des deux animaux est curieuse. On s'attendrait à voir le chien poursuivre le volatile. Il n'en est rien. Le cavalier, armé, mais non menaçant, semble évoluer parmi des animaux, dont un gibier potentiel. Le thème de la chasse, si thème de la chasse il y a, est donc secondaire par rapport au thème principal qui reste à découvrir.

Les mains

Les stèles 3 et 4 portent la représentation de mains, courantes dans l'iconographie maghrébine de tous les temps, y compris les plus anciens, le plus souvent dans un contexte magique, prophylactique ou religieux.

Les inscriptions

Six des huit stèles portent une inscription libyque. Souhaitant que cet ensemble d'inscriptions analogues soit enfin étudié à la lumière des acquits récents, nous nous gardons bien d'aborder ici un domaine épigraphique et linguistique particulièrement ardu. Tout au plus noterons nous que l'on n'y reconnaît pas de formule funéraire évidente[19].

Conclusion intermédiaire

A ce stade de la description, les huit stèles libyques figurées retenues:
— sont exécutées suivant une technique attestée depuis la plus haute Antiquité en Afrique du Nord,
— représentent des personnages munis de l'armement libyque traditionnel.

La reconnaissance de leur appartenance à la culture libyque paraît indiscutable[20]; elle ne permet en soi aucune datation particulière, compte

[19] Pour une formule funéraire libyque, voir ci-dessous, p. 411, note 52.

[20] Le progrès des connaissances permet aujourd'hui d'affirmer cette appartenance de manière positive, et non plus négative. En 1954 encore, Gilbert-Charles Picard écrivait de manière aussi juste que savoureuse: «L'historien est obligé [faute de renseignements] de procéder à une sorte d'analyse chimique; après avoir éliminé tout ce qui lui semble être d'origine extérieure, il lui reste un résidu, qu'il déclare 'libyque'. Il n'y a pas lieu de s'étonner que l'opération donne souvent des mécomptes». G.-Ch. Picard, *Religions de l'Afrique romaine*, Paris, 1954, p. 2-3.

tenu de la stabilité (non de la fixité) des formes libyco-berbères à travers les siècles.

Cette iconographie, qui appartient sans conteste au monde libyque le plus pur, se distingue des autres stèles libyques du Maghreb:
— par une stylisation élaborée,
— par la représentation stéréotypée d'une scène complexe (c'est-à-dire où un certain nombre d'éléments communs sont hiérarchisés de la même manière),
— par l'importance donnée à un anneau énigmatique.

Il nous reste à examiner successivement leur datation et leur signification.

B) La datation

Un problème séculaire

La singularité de ces stèles n'a pas permis jusqu'ici les rapprochements plus ou moins directs qui forment le fond de la technique classique de datation. Les hésitations à leur égard constituent un véritable résumé de la réflexion historique et archéologique sur la «question libyque», compliquée par des préjugés tellement enracinés qu'il est difficile de s'en affranchir.

D'une manière générale, E. Frézouls a noté que le flottement dans les interprétations chronologiques est révélateur d'un problème de mentalité des archéologues et historiens confrontés à des œuvres de ce genre: la tentation était de les considérer soit comme primitives, soit comme dégénérées. Ce n'est que depuis quelques années que le regard change. On a appris qu'à de très faibles distances, on pouvait produire des objets, exécuter des œuvres, extraordinairement différents[21].

En ce qui concerne plus précisément les stèles de Kabylie, deux circonstances fortuites avaient en quelque sorte prédéterminé les positions:
— Parmi les stèles étudiées, la stèle d'Abizar a été découverte la première, or elle montrait des animaux. On y a vu immédiatement une scène de chasse (alors que nous avons vu plus haut que c'est l'anneau qui est important). Sa force figurative est telle que l'on s'est dispensé d'examiner les autres. Or si l'on avait découvert d'abord l'une quelconque des 7 autres stèles, il est clair que l'on aurait pensé à un guerrier,

[21] Intervention de M. Frézouls après la présente communication au Congrès de Sassari en 1988.

non à un chasseur (sans voir non plus l'importance de l'anneau qui ne se révèle qu'à l'examen de la série).

— Par ailleurs, la stèle d'Abizar a été découverte en 1858, peu après deux stèles romaines «à registres» de *Castellum Tulei*, en 1855 et 1856[22]. Or ces dernières portaient un registre consacré à la chasse. Comme, dans les conceptions de l'époque, il n'était guère concevable qu'un art autochtone ait pu se développer avant la présence romaine et en dehors de son influence, la stèle d'Abizar ne pouvait être qu'une image romaine déformée par la barbarie des imitateurs, contemporains ou postérieurs.

La chose était tellement évidente qu'elle fut répétée à satiété et que de cette répétition naquit une quasi-certitude.

Publiant en 1882 la stèle de Souama (n. 8) qu'il venait de découvrir, Masqueray fut le premier à théoriser clairement ce qui n'était jusque là qu'une évidence[23]: «Il est permis de supposer que les chefs indigènes prédécesseurs ou contemporains de Nubel ou de Firmus auxquels Rome avait remis le gouvernement de leurs compatriotes dans les montagnes du Djurdjura avaient aimé à se faire représenter avec leurs attributs par les rudes artistes de leurs villages ou que leurs descendants leur aient érigé des pierres commémoratives à l'imitation de celles qui décoraient les tombeaux romains de Bida et de Tubusuptu[24]. Nos monuments méritent d'être à côté de ceux de Castellum Tulei sur lesquels des principes Kabyles se sont fait inscrire des épitaphes en langue latine».

Décrivant en 1890 les mêmes stèles arrivées au Musée d'Alger, Doublet adopte suivant les pages des partis sensiblement différents. Il remarque d'abord l'aspect autochtone de l'iconographie et du travail:

«Ces stèles sont de la plus haute importance pour l'étude du travail purement indigène. La principale est la célèbre stèle d'Abizar, vrai type d'une œuvre berbère dans laquelle ne se retrouve aucune influence des exemples romains, et qui dérive directement des sculptures ou des dessins rupestres du Tell ou du Sahara»[25].

Puis il se ravise quelque peu: «Le mot d'âge en effet implique bien moins une date d'exécution, qu'une étape dans l'évolution de l'Art. L'artisan qui a fait la stèle d'Abizar (...) peut être presque contemporain de celui qui, probablement dans le même lieu, a fait la stèle [d'époque romaine] provenant d'Abizar, *tabula deo mast[*---[26]. Mais comme art, il est original indigène et l'autre reproduit, quoique mal, un modèle évidemment romain»[27].

Enfin, inquiet de sa propre hardiesse, Doublet tente de concilier ce qu'il voit avec la «tradition» érudite de son temps: «Ce sont des stèles grossières, figurant sans doute des chefs indigènes, ceux auxquels Rome avait remis l'administration des peuplades de la montagne... La stèle d'Abizar est un monument capital pour l'histoire de l'art antique indigène. Elle représente à l'âge romain la tradition directe de l'art berbère le plus ancien. Les procédés de sculpture, les partis-pris de dessin dont elle témoigne dérivent tout droit de la pratique à laquelle sont dues les grandes sculptures de Hadjar el Khenga, comme celles de Moghar, de Tyout, d'El Hadj Mimoun et de tant de points du Souf et du Sahara»[28].

La chose paraissait définitivement jugée, mais la question reprend une certaine actualité après la découverte de trois stèles libyques figurées (ici, n. 2, 5 et 7) par Saïd Boulifa en 1910 et 1911. L'abbé Jean-Baptiste Chabot s'interroge en 1919[29]: «Les stèles libyques au nombre de 23 [en comptant les stèles aniconiques] ont aussi attiré mon attention. Elles proviennent, pour la plupart, des missions de M. Masqueray [en 1882] et Boulifa dans le haut Sebaou en 1905 et 1911. Les stèles de cette provenance diffèrent notablement, par l'aspect extérieur, par leur ornementation et par la forme de quelques caractères, des stèles recueillies en Tunisie et dans la région située à l'est de Constantine. Elles paraissent beaucoup plus récentes; peut-être conviendrait-il de les appeler kabyles plutôt que libyques. On examinera si elles doivent réellement prendre place dans une recueil d'inscriptions libyques».

En 1921, Gsell pose le problème avec beaucoup plus de netteté, tout en modérant aussitôt ses propos[30]: «Des stèles de la Grande Kabylie représentent des guerriers à pied, ou le plus souvent à cheval, figures que de courtes inscriptions libyques accompagnent. Ces grossières images tracées en un relief très plat, inusité dans les milieux romains aux premiers

[22] *C.I.L.*, VIII, 9005 et 9006, voir ci-dessous, p. 416, fig. 7.

[23] MASQUERAY, «Bull. Corr. Af.», I, 1882, p. 38-41 (p. 41).

[24] *Bida* = Djemaa Saharidj, *Tubusuptu* = Tiklat.

[25] DOUBLET, *Musée d'Alger, Catalogue*, 1890, p. 31.

[26] *CIL* VIII 9007 = 20731. *Tabula deo Mast[---]* (la quatrième lettre est certainement un T). Cette stèle de facture romaine dédiée à un dieu au nom libyque (préfixe *mast-*) provient de Kabylie, mais pas nécessairement d'Abizar (cf. BERBRUGGER, «Rev. Afr.», VI, 1862, p. 65). *Mastan-* est un préfixe signifiant «protecteur», cf. G. CAMPS, *Les derniers rois numides, Massinissa II et Arabion*, dans «BCTH», n.s., fasc. 17 B, 1984, p. 308.

[27] DOUBLET, *ibidem*, p. 69.

[28] DOUBLET, *ibidem*, p. 73.

[29] J.B. CHABOT, *Rapport sur une mission épigraphique dans l'Afrique du Nord*, dans «CRAI», 1919, p. 216.

[30] S. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. II, 1921, p. 97-98.

siècles de notre ère, et qu'on attribuerait volontiers soit à une époque antérieure, soit à une époque plus tardive, s'il ne s'agissait pas d'œuvres d'artisans indigènes qui pouvaient rester fidèles à de vieilles traditions».

En 1928, Wuilleumier fait écho à la thèse traditionnelle[31]: «Ces stèles à figuration anthropomorphes, comparées aux gravures rupestres d'Afrique et des Canaries attestent de la survivance de l'art indigène, légèrement influencé par les représentations puniques et romaines».

En 1940, Chabot finit par répondre par l'affirmative à sa question de 1919. Il accueille les stèles étudiées dans le *Recueil des Inscriptions Libyques*[32], tout en rappelant ses doutes à ce sujet[33]: «Dans l'ensemble, [les stèles du département d'Alger], diffèrent sensiblement de celles que nous avons examinées jusqu'ici [celles de l'est de l'Algérie], surtout en ce qui concerne les sujets figurés. Peut-être seraient-elles mieux désignées par le nom de kabyles que par celui de libyques?».

La question posée par Gsell en 1921 (*avant ou après Rome?*) appelle à soutenir deux thèses inverses, qui, conformément aux indications du maître, font toutes deux l'impasse sur la période romaine proprement dite, sans plus d'explication.

En 1972, P.-A. Février défend et illustre l'hypothèse d'une datation basse (V^e^-VII^e^ siècles après J.-C.) entre la fin de la domination romaine et la conversion de la région à l'Islam[34].

En 1980, G. Camps expose la position inverse, sans proposer de datation précise[35]. En 1984, avec une courtoisie qui les honore, tous deux donnent côte à côte un résumé des deux thèses en présence[36].

31 P. Wuilleumier, *Musée d'Alger, Supplément*, p. 16.

32 J.B. Chabot, *RIL*, 1940, stèles 843 à 854.

33 J.B. Chabot, *RIL*, 1940, p. 184.

34 P.A. Février, *L'art funéraire et les images de chefs indigènes de la Kabylie antique*, dans *Actes du I^er^ Congrès d'Etudes des cultures méditerranéennes*, 1972, p. 152-159. Malheureusement, P.-A. Février n'a fait qu'une allusion cursive à sa thèse d'une datation basse, et n'a pas mis à jour son argumentation dans son dernier ouvrage, P.-A. Février, *Approches du Maghreb romain*, t. II, 1990, p. 115 (avec photographique de la stèle d'Abizar, planche 19, avant la page 65).

35 G. Camps, *Les Berbères, Mémoires et identité*, Paris 1980, p. 169.

36 P.-A. Février et G. Camps, s.v. *Abizar* dans *Encyclopédie Berbère*, t. I, 1984, p. 79-84 et p. 84-86.

La thèse d'une datation basse (V^e^-VII^e^ s ap. J.-C.)

La thèse d'une datation basse (V^e^-VII^e^ siècles après J.-C.) s'appuie sur un certain nombre de comparaisons iconographiques et stylistiques, dont les principales sont les suivantes[37]:

1) La représentation de la chasse à l'autruche se retrouve sur des mosaïques de basse époque, par exemple dans une maison du front de mer à Hippone; elle est figurée sur une dalle du djedar A du Djebel Lakhdar.
2) Le bouclier rond est caractéristique de l'armement libyque, on le retrouve par exemple sur la colonne trajane, comme caractéristique des cavaliers maures, et sur des mosaïques de basse époque.
3) Le geste du cavalier est étroitement lié aux représentations de la chasse des III^e^ et IV^e^ siècles après J.-C. Par leur intermédiaire, le schéma iconographique se rattache à un courant d'images bien connues, passées du monde hellénistique dans celui de l'Afrique romaine.
4) Schématisation et frontalité:
   a) «Les pierres d'Abizar et de la Kabylie témoignent d'une telle fidélité à la représentation frontale et médiane que l'on se demandera si cette tendance ne se place pas dans le prolongement d'une œuvre comme celle de Diar Mami».
   b) Schématisation et frontalité se retrouvent dans des exemples divers, par exemple l'image de saint Théodore sur des carreaux en terre cuite byzantins de Tunisie, et sur le dosseret de Daniel à Tigzirt.
   c) Le traitement de la face se rapproche de celui du personnage gravé sur la tranche du reliquaire de Ksar Sbahi.
5) «L'hypothèse d'une réapparition à la fin de l'Antiquité de formes héritées d'un passé berbère peut donc difficilement être soutenue; en tout cas elle ne peut reposer sur des arguments stylistiques».

Reprenons chacun de ces points:

1) Si même une autruche est représentée sur la stèle d'Abizar (ce qui paraît fort douteux), il est clair que les autochtones n'ont pas attendu Rome pour chasser cet animal, de même qu'ils l'ont chassé bien après que les Romains aient quitté l'Afrique. L'argument ne donne aucun élément de datation. Par ailleurs, cette prétendue autruche (dans laquelle on peut reconnaître en fait un volatile quelconque) ne se trou-

37 Nous faisons ici la synthèse des principaux arguments énumérés par P.-A. Février dans deux articles: *L'art funéraire et les images de chefs indigènes dans l'Afrique antique*, dans *Actes du I^er^ Congrès d'Etudes des cultures méditerranéennes d'influence arabo-berbère*, Malte, 1972, p. 152-159, et s.v. *Abizar*, dans *Encyclopédie Berbère*, t.I, 1984, p. 79-84.

ve que sur la stèle d'Abizar. Elle ne représente donc pas le thème principal. Si thème de chasse il y a, c'est une chasse assez générale, et non une chasse à l'autruche.

2) Nous avons vu que le bouclier rond et les javelines sont caractéristiques de l'armement libyque le plus ancien. Certes, ils persistent à basse époque, mais ceci ne démontre qu'une chose, c'est qu'ils ne font pas obstacle à une datation basse. Ils ne la démontrent pas.
3) Sur les stèles d'époque hellénistique évoquées, ainsi que sur les stèles d'époque romaine qui en ont recueilli l'héritage en Kabylie (comme ailleurs), le geste du cavalier est un geste de chasse; il brandit un javelot. Ici, l'analyse du décor montre que s'il est présent, le thème de la chasse n'est que secondaire par rapport à un thème encore inconnu où l'anneau que montre le personnage central prend une place principale. Les deux gestes n'ont donc pas de rapport. Même si on les confondait, dire que l'un dérive de l'autre est ni plus ni moins présupposer de la solution. S'interroger sur leur lien éventuel est légitime en soi, mais ne doit pas être utilisé ensuite comme une affirmation, tant que l'on n'a pas établi leur datation relative.
4) Schématisation et frontalité:
   a) P.-A. Février précise lui-même que schématisation et frontalité se retrouvent ailleurs qu'en Afrique. Il s'agit en réalité d'un type de figuration quasi universel, qui ne saurait en aucune manière donner un indice d'origine, de datation ou de filiation iconographique.
   b) Compte tenu de la remarque précédente, on peut accumuler les exemples tardifs sans faire avancer pour autant le problème étudié ici.
   c) Sur la tranche du reliquaire de Ksar Sbahi, la face du personnage ne doit guère mesurer qu'un centimètre ou deux de haut. Une photographie agrandie peut faire illusion, mais le rapprochement peut s'appliquer à n'importe quelle tête humaine schématique, vue de face, portant bouc et moustache[38].
5) La cinquième affirmation («l'hypothèse d'une réapparition à la fin de l'antiquité de formes héritées d'un passé berbère, peut [...] difficilement être soutenue»), d'ailleurs sans lien logique apparent avec les paragraphes précédents, est assez surprenante sur le plan logique: ce n'est que parce que l'auteur place ces stèles après la période romaine, prise comme une rupture totale avec la tradition locale (ce qui est en soi fort contestable, au moins dans les Maurétanies), qu'il en arrive à nier la possibilité de leur rattachement à la tradition berbère la plus ancienne. Dans un autre cas, au moins, il prend la position inverse[39].

[38] Il est possible de faire un rapprochement, en réalité tout aussi superficiel, mais beaucoup plus direct en apparence, entre le personnage du coffret de Ksar Sbahi, et plusieurs personnages figurés sur la plaque du maître Ursus à Frentillo (Italie), datée entre 739 et 742 (M. Durliat, *Des Barbares à l'an mil*, Mazenod, Paris, 1985, p. 242. M. Brozzi, Cate Calderini, Marcello Rotili, *Les Lombards*, coll. Zodiaque, 1981.

A ce stade de la discussion, aucun des éléments allégués ne nous paraît constituer un «fossile directeur» concluant, aucun ne semble permettre la moindre datation des stèles libyques de Kabylie. La datation «basse» ne repose guère que sur des arguments stylistiques extrêmement vagues. Il s'agit d'une hypothèse de travail dont la vraisemblance doit être examinée à la lumière de ce que nous savons de la culture des Ve, VIe et VIIe siècles après J.-C. en Maurétanie Césarienne.

La culture en Maurétanie Césarienne aux Ve, VIe et VIIe siècles après J.-C.

La connaissance de la culture en Maurétanie Césarienne aux Ve, VIe et VIIe siècles a fait récemment de notables progrès, en particulier avec la réévaluation des documents les plus connus[40] et surtout la fouille des Djedars[41]. Tout montre à la fois la permanence (non la fixité) de la culture libyco-berbère et la longue survie de la culture latine en Afrique.

a) Permanence de la culture libyco-berbère

Contentons nous d'examiner la «résurgence» de la culture berbère à la fin de l'Antiquité à travers l'architecture monumentale. Dans les Djedars de la région de Tiaret, les vieilles conceptions libyques s'imposent sous l'apparence matérielle «romaine» de pierres de taille et de murs appareillés, de fresques chrétiennes de tradition classique, qui ont pu longtemps les faire attribuer aux Byzantins[42]. En Kabylie, le mausolée de

[39] P.-A. Février, *Evolution des formes de l'écrit en Afrique du Nord à la fin de l'Antiquité et durant le Moyen Age*, dans *Tardo Antico e alto medioevo* (Congrès de 1967, Accademia dei Lincei, 1968, quaderno 105), p. 203. Dans une comparaison entre les Djedars (Ve siècle après J.-C.), le Medracen (IIIe siècle avant J.-C.) et le Tombeau de la Chrétienne (Ier siècle avant J.-C.), P.-A. Février estime qu'«il y a là une continuité de tradition par deçà et par delà même l'époque de la romanisation». Pourquoi l'évidence là serait-elle une impossibilité ici?

[40] G. Camps, *Rex gentium Maurorum et Romanorum, Recherches sur les royaumes de Maurétanie des VIe et VIIe siècles*, dans «Antiquités Africaines», 20, 1984, p. 183-218.

[41] F. Kadra, *Les Djedars, monuments funéraires berbères de la région de Frenda*, Alger, O.P.U., 1983, 376 pp.

[42] Voir la bibliographie analysée par F. Kadra, *Djedars*, 1983, p. 14-23.

Blad Guitoun est lui aussi une sépulture de tradition libyque sous une forme à la fois «romaine» et chrétienne[43]. Les noms des chefs ou des rois des Ve et VIe siècles qui nous sont parvenus sont des noms berbères: *Iugmena, Masgivin, Iider*, etc.

b) Fidélité au legs romain

La culture maurétanienne de la fin de l'antiquité, toute libyque qu'elle apparaisse à travers les noms et les tombeaux de ses chefs, n'en est pas moins fidèle à sa manière à une certaine image de Rome. D'un point de vue matériel, la pierre de taille appareillée, fût-elle de remploi, prédomine dans les monuments funéraires[44]. D'un point de vue politique, les chefs ou les rois au nom berbère couvrent leur autorité d'un nom latin[45]; ils ont bien conscience de gouverner deux populations distinctes, des Maures et des Romains[46]. Lorsqu'ils font graver des inscriptions monumentales, c'est en lettres latines[47], et en latin, un latin peut-être un peu barbare (guère plus qu'ailleurs), mais qui semble avoir eu une longue survie, ne serait-ce qu'en tant que langue du culte chrétien.

Aux Ve, VIe (et probablement VIIe) siècles après J.-C., les villes conservent des monuments romains et chrétiens. On sait encore tailler la pierre, construire des basiliques, on parle latin, on sait l'écrire. Les villes de la côte où le christianisme était très implanté au Ve siècle, ont certainement conservé fort longtemps un noyau chrétien d'importance.

Par ailleurs, l'art de la région voit à cette époque triompher une forme qui n'est pas nouvelle, mais prend un essor considérable: un décor géométrique foisonnant qui tend à couvrir de plus en plus les surfaces[48].

[43] St. Gsell, *Mausolée de Blad Guitoun*, dans «CRAI», 1898, p. 481-499, et *Monuments antiques*, t. II, 1901, p. 412-417. G. Camps, *Monuments et rites*, 1961, p. 195-196.

[44] Ainsi dans les Djedars, au Mausolée de Blad Guitoun, etc.

[45] On trouve des Ve au VIIe siècles les titres de *praepositus, procurator, princeps*, cf. G. Camps, *Rex gentium, loc. cit.*, p. 192-193.

[46] Inscription de Masuna, P.-A. Février, *Masuna et Masties*, dans «Antiquités Africaines», 24, 1988, p. 133-147. P. Morizot, *Pour une nouvelle lecture de l'*elogium *de Masties*, dans «Antiquités africaines», 25, 1989, p. 263-284.

[47] P.-A. Février, *Evolution des formes de l'écrit*, loc.cit.

[48] Sur l'apparition (au IIe siècle après J.-C.) et l'essor du décor géométrique dans le Maghreb antique, voir le dossier réuni par P. Salama, *Recherches sur la sculpture géométrique traditionnelle*, dans «*El Djezaïr*», Revue du ministère algérien du Tourisme, 16, 1977, p. 1-29.

Une série d'invraisemblances

Si nous recherchons ces caractéristiques de fond de la culture de la basse Antiquité maurétanienne sur les stèles libyques figurées de Kabylie, force est de reconnaître que nous n'en retrouvons aucune:

— *aucune* de ces stèles n'est même seulement équarrie.
— *aucune* ne montre la moindre réminiscence indiscutable de l'iconographie classique; en particulier aucune, supposée *imiter* les stèles à registres du type de celle de Diar Mami, ne montre le banquet funéraire qui y figure également.
— *aucune* ne montre la moindre inscription latine.
— *aucune* ne porte le moindre indice chrétien, alors que la plupart des chefs et rois attestés pendant la basse Antiquité ont adopté cette religion.
— *aucune* enfin ne porte la moindre trace du décor géométrique qui triomphe «à basse époque» (ainsi par exemple sur les faces principales du coffret de Ksar Sbahi).

Passe encore, à la rigueur, pour les stèles de l'intérieur du pays, mais que dire de celle de Cheurfa, à 4 km à peine de Tigzirt (antique *Iomnium*), et certainement sur son territoire?

Dater des Ve-VIe siècles après J.C. les stèles libyques figurées de Kabylie amènerait à supposer que, contrairement à ce que nous savons des princes des Djedars, ceux de Kabylie:

— s'inspirant des stèles «à registres», n'en auraient retenu qu'une seule représentation, celle du cavalier, d'ailleurs fortement modifié (et en oubliant au passage la scène du banquet funéraire),
— auraient tous et totalement abandonné toute trace de romanisation:
  — la taille de la pierre,
  — le latin,
  — les titres romains,
  — le christianisme.

Compte tenu de la datation proposée, il s'agirait bien d'une répudiation volontaire d'une partie non négligeable du legs romain encore vivant autour d'eux, parmi leurs sujets et leurs voisins. Nous touchons là à l'invraisemblable, et à la preuve par l'absurde.

En l'état actuel de la documentation, la thèse d'une datation basse des stèles libyques figurées de Kabylie, qui ne repose que sur des arguments stylistiques vagues, soulève des objections de simple vraisemblance quant à leur insertion dans la culture maurétanienne des Ve, VIe et VIIe siècles après J.-C.

Chemin faisant, notons que les mêmes invraisemblances (sauf celles du christianisme et du décor géométrique) empêchent de placer les stèles étudiées à l'époque romaine proprement dite (qui ne commence dans la région qu'au premier siècle après J.-C.).

La thèse de la datation haute

Seule la thèse de datation haute reste en lice. Voyons si elle contient à ce jour des éléments permettant de préciser la datation. En voici la formulation la plus précise: «Bien que l'âge de ces stèles kabyles soit, comme celui de la plupart des inscriptions libyques, très difficile à fixer, nous estimons qu'elles sont antérieures à l'époque romaine. L'armement est, en effet, différent de celui des temps de l'Empire, et correspond à celui des Maures et des Numides des derniers siècles avant le début de notre ère»[49]. Cet argument paraît faible, compte tenu de ce que nous savons de la persistance de l'armement libyque à travers les siècles.

Après la publication de la stèle de Kerfala, que nous allons examiner plus bas, G. Camps a mis en avant un autre argument. Il a remarqué que le titre libyque GLD (en réalité GLDMSK) qui apparaît sur cette stèle est plutôt connu à haute époque, alors que les princes libyques de basse époque se couvrent de titres latins. L'indice est important mais n'emporte pas à lui seul la conviction, puisque le terme 'aguellid' (roi) est encore attesté dans les parlers berbères modernes[50].

En réalité, il semble bien que la datation d'ensemble de ces stèles soit un diagnostic global, fondé sur une large expérience des études protohistoriques et libyco-berbères. Il reste à en établir et détailler les prémisses.

Sur le fond, l'argumentation qui montre la fidélité des stèles de Kabylie à la tradition libyque la plus pure ne peut mener très loin, car cette fidélité est justement telle qu'aucun détail ne constitue un «fossile directeur» permettant une datation directe[51].

Pour ma part, je date ces stèles des deux ou trois derniers siècles avant J.-C., en croyant avoir retrouvé un cheminement iconographique vers les stèles à registres d'époque romaine dans deux stèles de Kerfala et de Toudja.

[49] G. Camps, *Les Berbères*, Paris, 1980, p. 169.

[50] G. Camps, *Agellid, titre royal numide* et S. Chaker, *Agellid, «roi»*, dans *Encyclopédie Berbère*, t. II, s.v. Agellid, p. 248-250.

[51] C. Camps, s.v. *Abizar*, dans *Encyclopédie Berbère*, t.I, 1984, p. 86. La conclusion de G. Camps reste vague: «Il me semble donc que l'âge des stèles kabyles du groupe d'Abizar correspond à leurs caractères archaïques et qu'elles sont pré-romaines».

La stèle de Kerfala

Une stèle découverte au douar Dra Barouta, fraction de Kerfala, à 9 km au sud-ouest de Lakhdaria (ex-Palestro), a fait l'objet d'examens récents, avant même que l'on ne connaisse son origine exacte[52]. En recherchant patiemment les circonstances de la découverte, P. Salama a prouvé que cette stèle se dressait jadis sur une tombe, dont il a retrouvé l'emplacement, et qui contenait un squelette portant un ou deux bracelets de bronze au poignet[53].

L'image gravée est à la fois très proche et très différente des huit stèles que nous étudions. On y retrouve des traits déjà vus plus haut, comme la position des bras, l'anneau au dessus de la main droite. Par contre, on note des différences importantes: l'homme porte de la main gauche, non un bouclier et des javelines, mais un bâton bouleté (retrouvé en main des personnages secondaires des stèles 1 et 3). Enfin le cheval est ridiculement petit par rapport au personnage. Tout se passe comme si l'on avait voulu figurer non un cavalier, mais un personnage dont le cheval n'est qu'un attribut[54].

L'inscription a livré un détail très intéressant, un titre libyque: GLDMSK, déjà attesté par la célèbre inscription libyco-punique de Dougga[55]. Les trois premières lettres renvoient sans équivoque au mot

[52] Découverte par P. Salama dans le jardin d'une villa d'Aïn Taya, l'inscription de Kerfala a été évoquée en 1966 par L. Galand, *Inscriptions libyques, Inscriptions antiques du Maroc*, Paris, 1966, p. 14 et note 24. Le texte libyque a été étudié en 1977 par S. Chaker, *Une inscription libyque du Musée d'Alger*, dans «Libyca, Anthropologie, Préhistoire», XXV, 1977, p. 193-201, planche p. 195, et mentionnée en 1979 par G. Camps, *Encyclopédie de l'Islam*, t. V, s.v. *Libya*, II: *Inscriptions libyco-berbères*, p. 761. Photographie en couverture de S. Chaker, *Textes en linguistique berbère, Introduction au domaine kabyle*, CNRS, Paris 1984; Id., *A propos de la terminologie libyque des titres et fonctions*, dans «Annali Istituto universitario orientale», Napoli, 46, 1986, p. 548-550. L. Galand, *Les alphabets libyques*, dans «Antiquités africaines», 25, 1989, p. 69-81, en particulier p. 76-80. P. Salama, *A propos d'une inscription libyque du Musée des Antiquités d'Alger, Un nouveau conte kabyle*, dans *Mélanges Galand*, 1992.

[53] P. Salama, *loc. cit.* Au dos de la stèle de Kerfala, figurent les trois lettres V[+, présentes au début de l'inscription de plusieurs stèles épigraphes mais aniconiques découvertes en Kabylie sur des tombes. Nous y voyons une formule funéraire du type ci-gît ..., tombe de..., équivalent du BNS («sa stèle») des inscriptions libyques orientales. Cependant, cette mention figure *au dos* de la stèle et dans un alphabet libyque différent. On a simplement enseveli un nouvel individu de l'autre côté de la stèle, qui, profondément fichée en terre, se dressait alors certainement encore in *situ*. Mais dès lors, il n'est plus possible de dire si l'individu découvert à son pied est celui de la première ou de la seconde inhumation.

[54] P. Salama, *ibidem*, résume bien la question: «La présence d'un cheval indique (si l'on me permet cet horrible anachronisme) un personnage de rang équestre».

[55] Chabot, *RIL*, Paris, 1940, n. 2.

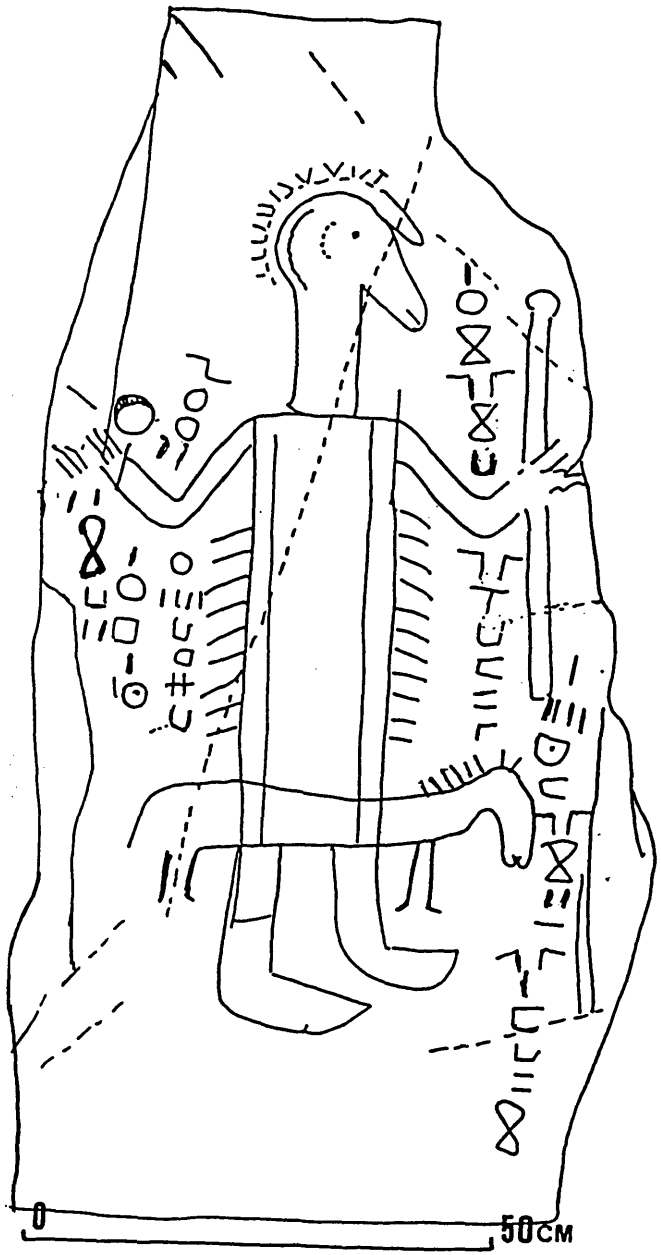


Fig. 5: La stèle de Kerfala.

aguellid, qui signifie encore roi dans les parlers berbères actuels. Les trois dernières précisent sans doute le titre. Ce titre est suivi du mot MSKBN dans lequel P. Salama voit le nom d'une tribu, qu'il a tenté de «latiniser» en «*gens Masacesbenensis*» ou «*gens Masacesbenorum*», tribu non attestée par ailleurs, mais dont l'ethnique est clairement libyque[56].

L'inscription est rédigée en caractères libyques plutôt «orientaux», ce qui constitue une nouvelle particularité, puisque que les autres le sont en caractères plutôt «occidentaux» (encore que la stèle d'Abizar, par exemple, n'ait rien de caractéristique à cet égard). G. Camps en a inféré que ce notable aurait été un massyle nommé en pays masaesyle après la conquête de cette région; si on accepte cette idée, elle ne saurait donc remonter plus haut que le second siècle avant J.-C.[57]. En réalité, la distinction entre les deux alphabets libyques apparaissant plus comme un procédé pratique que comme un critère absolu[58], ces deux idées sont probablement un peu trop précises. Mais la datation que l'on en tire (premier siècle avant J.-C.) est certainement un bon ordre de grandeur en ce qui concerne la paléographie[59].

Cette stèle représente donc le chef d'une tribu de la région. Nous y voyons une transformation d'un thème présent sur les stèles précédentes (notamment avec l'anneau) appliqué ici à l'iconographie funéraire d'un chef civil, avec ses attributs de pouvoir (le sceptre, qui remplace bouclier et javelines) et de statut personnel (le cheval), le sens de l'anneau restant encore imprécis.

La stèle de Toudja

Déjà entrés dans le monde funéraire libyque avec la stèle de Kerfala, nous passons au monde funéraire libyco-romain avec la stèle de Toudja. Cette stèle perdue n'est plus connue que par une description de Féraud[60] et un dessin retrouvé dans les papiers de Renier[61]. Le contour

[56] Si l'on accepte, ce qui est mon cas, la lecture de P. Salama, on en conclut immédiatement que GLDMSK est un équivalent du latin *praefectus gentis*. La valeur de GLD étant connue (roi), MSK devient un équivalent de «gens», ou «tribu».

[57] C. Camps, *loc. cit.*, p. 761.

[58] Le progrès des études a montré que la distinction ancienne entre deux alphabets était une approximation très grossière, cf. L. Galand, *Les alphabets libyques*, dans «Antiquités Africaines» 25, 1989, p. 69-81. L. Galand insiste sur l'unité de l'écriture et la pluralité des alphabets, dont chacun reste difficile à cerner.

[59] L. Galand, *loc.cit.*, p. 80-81.

[60] Féraud, «Revue Africaine», t. 2, 1856, p. 308.

[61] Archives de Léon Renier, Bibliothèque de la Sorbonne, ms 454(2), document 215 («Pierre trouvée à Toudja»).

irrégulier semble caractériser une dalle naturelle et non une stèle entièrement équarrie de main d'homme. Hauteur 1,30m; largeur 0,97m, et 0,30m d'épaisseur.

Malgré une échancrure à droite, la scène parait complète. Un cavalier poursuit vers la gauche un quadrupède, qui peut être soit le chien soit le gibier. Le cavalier porte les javelots et le petit bouclier rond caractéristiques de l'armement libyque.

Plus bas, un personnage debout tient une corde(?) qui rejoint le milieu d'un second trait unissant les colliers de deux animaux d'une taille intermédiaire entre le chien et le cheval (Féraud pensait pour cela à des ânes). Dans l'angle supérieur gauche, une *tabula ansata* porte l'inscription suivante[62]:

VERCI · EN · NER
DOCEN · PRINCEPS
V . ANN---

L'épitaphe n'est pas datée; l'absence de *D.M.S.*, la brièveté et la sobriété du texte, le titre de *princeps* paraissent reporter au premier siècle ou, à la rigueur, au début du second après J.-C.

Le lieu de la découverte, à l'est de la Grande Kabylie, à 17 km à l'ouest de *Saldae*, à 40 km à l'est de la vallée du Sebaou, est intéressant. Le djebel Aghbalou est un sommet élevé (1317 m) qui domine toute la vallée de la Soummam. Le village de Toudja se trouve sur son versant est[63]. Ce point contrôlait le passage de la route de crête de *Saldae* vers l'ouest[64]. Rien d'étonnant à ce que la garde d'un tel point soit confiée à un chef fidèle: *Vercien Nerdocen*, si tel est bien son nom, arbore le titre latin de *princeps*.

La forme de la stèle, le support adopté, rapprochent ce document des stèles libyques figurées examinées plus haut. Encore libyque par le support, une grande dalle non équarrie, et par le style de l'armement et celui du cavalier, elle est déjà romaine par l'inscription qu'elle porte. Elle paraît se situer au point de rencontre des deux traditions.

J'y vois pour ma part un élément de transition entre la stèle libyque de Kerfala et les stèles «à registres» romanisées, en faveur au IIIe siècle après J.-C. pour les *principes* de la région.

62 *CIL* VIII 8984 (d'après Féraud).

63 GSELL, *Atlas archéologique*, feuille VII, n. 5. C.L.: 696, 5/386.

64 C'est là que, vers 150 après J.-C., la ville de *Saldae* vint capter une importante source dont elle achemina l'eau par un aqueduc. J. BIREBENT, *Aquae Romanae*, Alger, 1962, p. 467-472.

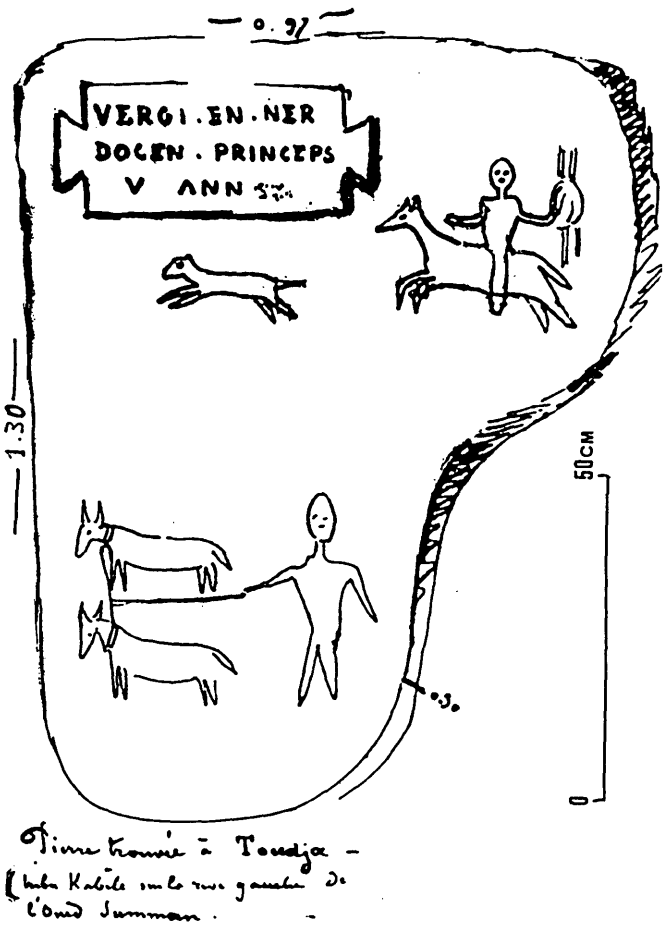


Fig. 6: La stèle de Toudja.

Stèles à registres d'époque romaine

La stèle de Toudja paraît comme un précurseur de stèles à deux registres (chasse et banquet), d'un type d'origine hellénistique bien connu dans tout le monde romain. On en recense un certain nombre dans la région, essentiellement en relation avec des princes indigènes chargés au IIIe siècle de la surveillance de points importants. Nous n'en évoquerons

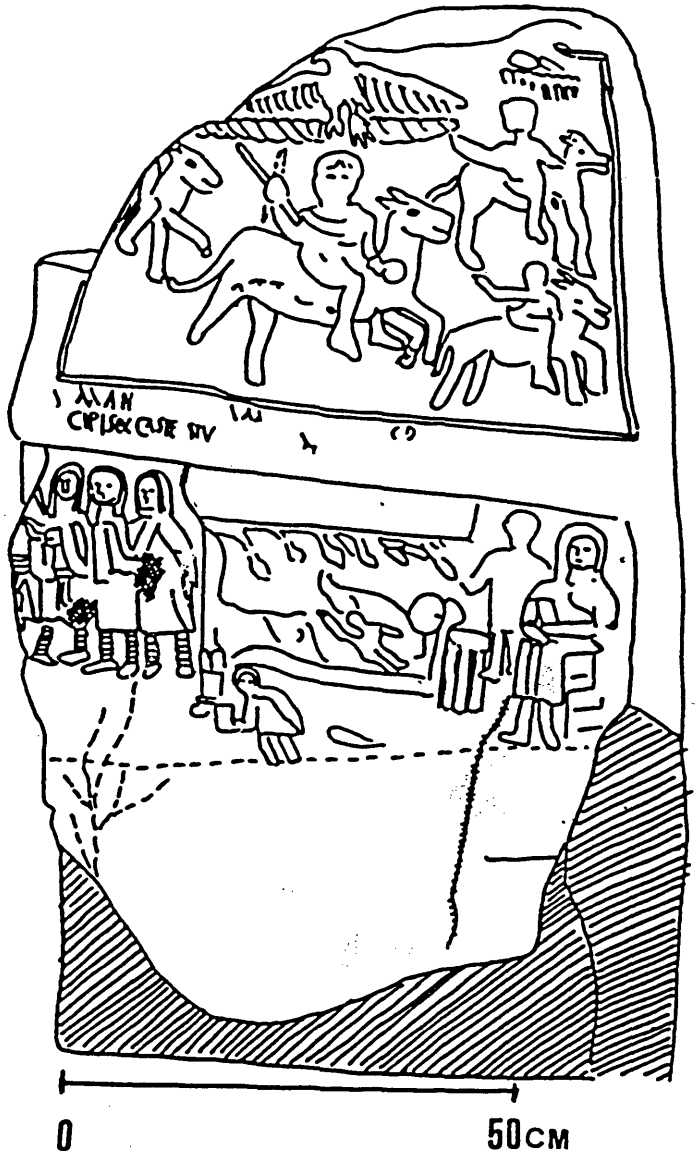


Fig. 7: Stèle de Castellum Tulei.

ici qu'une seule, celle de Diar Mami, qui porte l'épitaphe[65] d'un *princeps* indigène, *Milcin Mioinedin*(?), mort en 264 après J.-C. Il dirigeait le *Castellum Tulei*, installé sur une colline escarpée qui surplombait le passage de la voie antique entre le Sebaou et la Mitidja[66].

Apport des deux «chaînons manquants»

Le débat a longtemps tourné autour d'une imitation des stèles à registres d'époque romaine par les stèles libyques figurées de Kabylie. On peut se demander si le lien n'est pas inverse. Entendons nous bien, l'équation n'est pas renversée: les stèles libyques n'on pas guidé la conception des stèles romaines (d'inspiration hellénistique), mais elles ont peut-être favorisé l'adoption de cette iconographie importée. Le succès parmi les *principes* locaux de cette figuration (chasse + banquet) pourrait être lié à la préexistence du thème du cavalier dans la tradition iconographique locale pour leurs prédécesseurs. Il existe un autre exemple de ce phénomène, en Thrace, où la préexistence d'un «héros thrace» semble avoir grandement favorisé aux périodes héllénistique et romaine l'adoption de la même iconographie gréco-romaine, importée dans les mêmes conditions[67].

Si l'on accepte l'idée de cette rencontre, le point est d'importance puisqu'il donne un indice de datation à la fois relative et absolue.

La stèle de Toudja (I^{er} siècle après J.-C.) montre une transition entre la stèle de Kerfala et les stèles à registres d'époque romaine (II^{e}-III^{e} siècles après J.-C.). Le document qui forme le lien étant antérieur aux secondes, la première remonte nécessairement à une époque antérieure. La stèle de Kerfala sembre *de peu* antérieure à celle de Toudja. Nous retrouvons pour elle la datation du premier siècle avant J.-C. proposée sur des bases épigraphiques.

Dès lors, je propose de dater les stèles libyques 1 à 8 des troisième et second siècles avant J.-C.

[65] *CIL* VIII, 9005; Doublet, Musée d'Alger, p. 105, n. 186. Ici, fig. 7. Stèle de grès jaune clair équarri, h:1,35m; l.0,74m; ép. 0,22m. *D(is) Manibus tab(u)la Milcin Mioinedin --/ [P]rinci[pis] ex Castel(l)o Tulei, vixit annis LXXI, an(no provinciae) CCXX/ et V* (264 après J.C.).

[66] C.L.: 598,3/385,9; Gsell, *Atlas*, feuille VI, n. 14.

[67] D. Tsonstschev, *Monuments funéraires thraces des* neoi heroes *en Bulgarie*, dans *Mélanges Albert Grenier*, 1962, t. III, p. 1507-1522. L'auteur considère que le cavalier est un dieu de la chasse et de la fertilité, un protecteur des céréales, de l'économie rurale et des bestiaux. Plus tard, il représente le défunt héroïsé (à la planche CCCIV, fig. 7: une femme sacrifie sur un autel devant le cavalier thrace).

C) Signification

Il convient maintenant de rechercher la signification des stèles 1 à 8. On hésite sur leur caractère exact, votif ou funéraire.

La question est bien résumée par G. Camps[68]: «L'attribution de stèles kabyles de la région d'Abizar à des monuments funéraires, quoique vraisemblable, est moins sûre, tant le personnage paraît accompagné d'attributs divins». Il penche cependant pour leur caractère funéraire: «Les stèles de Grande-Kabylie montrent à quel degré d'héroïsation sinon même de divinisation atteignaient certains chefs de tribus dont la puissance temporelle semble cependant s'être étendue sur des terrains exigus, car ces monuments sont bien modestes»[69].

Ce n'est pas le seul cas où, entre l'iconographie des dieux et celles des chefs, il n'y a pas une différence bien tranchée, mais une certaine continuité, les seconds tendant avec le temps à s'attribuer comme signes d'autorité les attributs de la puissance des premiers, dont ils portaient souvent le nom[70].

L'interprétation funéraire

Compte tenu de la taille des stèles, de la figuration humaine, assez exceptionnelle, les défunts seraient de grands personnages locaux. En l'absence d'une étude détaillée sur les attributs du pouvoir dans l'Afrique antique, on évoque aussitôt le texte bien connu de Procope, qui énumère au VI^e siècle de nombreux symboles de pouvoir accumulés au cours d'une longue histoire[71].

Commentant l'Enéide au V^e siècle, Servius ne cite pour sa part que la verge (ou le sceptre): «*praefecti gentium Maurorum cum fiunt virgam*

68 G. CAMPS, *Monuments funéraires et rites funéraires protohistoriques*, Paris 1961, p. 555.

69 G. CAMPS, *ibidem*.

70 On sait que les rois et les chef africains empruntaient souvent leur nom à des divinités africaines. G. CAMPS, *Massinissa ou les débuts de l'Histoire*, Alger, 1961, p. 289-292. G. CAMPS, *Qui sont les Dii Mauri*, dans «Antiquites africaines», 26, 1990 p. 131-153 (notamment, p. 139-141).

71 PROCOPE, *Guerre Vandale*, I, 25,7: un bâton d'argent doré, une coiffure en argent qui ne couvre pas toute la tête, mais se tient tout autour, comme une sorte de couronne faite de bandes d'argent, un manteau blanc qui s'attache sur l'épaule droite par une agrafe en or, comme la chlamyde thessalienne, un chiton blanc doré, une chaussure dorée. Cf. COURTOIS, *Vandales*, p. 124, n. 7.

accipiunt et gestant»[72]. A son époque, cette verge est caractéristique du pouvoir conféré par Rome. Il est fort possible que ce soit un signe d'autorité reconnu en Maurétanie bien avant la mainmise romaine sur le Maghreb.

Dans ce sens, l'interprétation funéraire qui fait du défunt un chef local rend bien compte de la stèle de Kerfala (déjà reconnue comme effectivement funéraire) où le cavalier tient lui-même à la main un sceptre ou une verge. Par contre, lorsque l'on passe aux stèles 1 à 8, une difficulté s'élève; le sceptre qui figure bien sur les stèles 1 et 3 n'est pas porté par la personnage principal mais par un personnage subsidiaire.

Interprétation votive

La petite taille relative des personnages montés en croupe sur les stèles 1 et 3 amène à évoquer aussitôt la possibilité d'une nature votive de ces stèles. G. Camps avait déjà évoqué cette possibilité sur la base d'une impression[73]. R. Rebuffat a précisé cette idée[74]: dans de nombreuses civilisations, la différence de taille souligne la subordination[75]; elle est principalement employée pour différencier le dieu et le dédicant[76]. Dans cette solution, le cavalier pourrait être un dieu, probablement libyque[77], et le petit personnage, un dédicant. La similitude du style et de l'iconographie permet également de voir la représentation d'une divinité sur les stèles 2, 4, 5 et 8.

72 SERVIUS, *In Virgilii, ad Aeneidos*, IV.242, ed. G. Thilo, Teubner, 1878, t.I. Texte cité par PH. LEVEAU, *Aile des Thraces, Mazices et praefecti gentis*, dans «Antiquités Africaines», 7, 1973, p. 183, n. 54, qui pose incidemment une question qui mériterait réponse: «Je ne pense pas que ces insignes aient été étudiés avec le soin qu'ils méritent. Remontent-ils à l'époque royale?».

73 Voir ci-dessus, note 60.

74 Remarque faite par R. Rebuffat au congrès de Sassari au sujet de la présente communication.

75 Cette différence de taille entre la divinité et le dédicant est une convention d'ordre général, cf. GARDIN, *Une archéologie théorique*, 1979, p. 195, à propos de l'interprétation d'une stèle seldjoukide.

76 Sur une stèle de Sousse, Baal-Hammon domine un dédicant de très petite taille. G. PICARD, *Religions de l'Afrique romaine*, 1954, p. 73, fig. 6.

77 Les exemples de dieux cavaliers puniques paraissent fort rares et secondaires (cf. G.-CH. PICARD, *Religions*, 1954, p. 53-55) tandis que les représentations de cavaliers libyques et numides sont assez nombreuses; voir par exemple F. BERTRANDY, *A propos du cavalier de Simitthus (Chemtou)*, dans «Antiquités africaines», 22, 1986, p. 57-71 (à partir de la page 60).

Les accessoires dans l'interprétation divine

Le bouclier et les javelines en font un dieu guerrier et ou chasseur. Nous avons dit que l'attribut essentiel reste l'anneau tenu dans la main droite, et qu'il ne semble pas connu ailleurs dans le monde libyque (dont, il est vrai, la connaissance reste fort lacunaire). Par contre, il est attesté dans le monde punique comme signe de divinité ou comme offrande au dieu[78]. Un exemple direct et probablement contemporain de notre série de stèles est un anneau offert à *Azus Milcashtar* par les citoyens de Gadès au II^e siècle avant J.-C.[79].

Aussi bien qu'un signe de pouvoir, la hampe bouletée que tient ce petit personnage pourrait être un objet de culte. M. Lenoir a récemment publié une stèle de Volubilis dédiée à *Aulisua*, dieu berbère de la fécondité[80]. Le dieu figure sur la face principale, un cheval sur un côté, et sur l'autre, deux tiges dont une extrémité est élargie en triangle qui peuvent être rapprochées de celle que nous voyons ici.

Pour ma part, j'appellerai en témoignage une stèle votive néo-punique de Siga (II^e-III^e s. avant J.-C.) sur laquelle le dédicant tient lui aussi une hampe dont l'extrémité supérieure est élargie[81]. Il peut s'agir

[78] Des anneaux et des sceaux votifs sont attestés en Orient dès le II^e millénaire avant J.-C.

[79] Au Museo Nacional de Madrid. M.G. Guzzo Amadasi, *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in occidente* (Studi semitici, t. 28), Roma, 1967, p. 146-147, n. 12 et pl. LX.

[80] Autel découvert au cours de travaux agricoles à 150m à l'extérieur du rempart de Volubilis. M. Lenoir, *Aulisua, dieu Maure de la fécondité*, dans *L'Africa Romana*, III, 1985, p. 295-302. Sur la face principale, le dieu est debout. Il est vêtu d'une tunique qui laisse le sexe apparent. Dans la main droite, il tient deux tiges courbes non identifiées. La face droite porte un cheval (Lenoir, *loc. cit.*, pl. III). A gauche, l'autel montre deux objets composés d'une tige élargie en triangle à l'extrémité supérieure (Lenoir, *loc. cit.*, pl. IV); l'autre extrémité est légèrement aplatie sur l'objet de gauche, et bifide sur l'objet de droite. Il ne semble pas s'agir de trompettes (*tubae*).

[81] G. Vuillemot, *Reconnaissance aux échelles puniques d'Oranie*, Autun, 1965, p. 220-222, fig. *Die Numider*, Bonn, 1979, p. 546, planche p. 547. Découverte par hasard à Siga. Transportée au Musée d'Oran. Stèle haute de 0,74, large de 0,425m, épaisse de 0,13m. Le fronton triangulaire porte un croissant inversé entourant un globule; une scène classique de sacrifice s'inscrit au-dessous dans un registre rectangulaire. Debout, les bras levés, devant un autel (plutôt qu'un bélier), un personnage tient dans la main gauche un petit objet (conique?) indistinct. Dans la main droite, apparaît une longue tige dont l'extrémité semble se terminer en triangle (la stèle paraît endommagée à cet endroit). Au-dessus de cette scène, une inscription néo-punique avec quelques caractères inversés. Ils ont été lus MTNTSW.TG.RS. On y reconnaît MTNT, c'est-à-dire «don», suivi du S qui marque le déterminatif.



Fig. 8: Stèle néo-punique de Siga.

d'un sceptre attesté dans d'anciens textes phéniciens pour des chefs locaux ou des dieux[82].

Une interprétation mixte

Nous en arrivons donc à reconnaître:

— un dieu chasseur dans les stèles où l'on voit un cavalier et un petit acolyte (stèles 1 et 3); ce dernier serait le dédicant, probablement un chef. De ce fait, les stèles 1 et 3 seraient probablement votives, et par analogie, les stèles 4, 5, 6, 7 et 8 qui en sont très proches[83].

— un chef dans le cavalier de Kerfala, qui tient le même «sceptre» que le petit personnage des deux stèles précédentes (il devient alors difficile de distinguer la fonction, honorifique ou religieuse de cet attribut). L'allure générale du personnage conserve encore celle du dieu des stèles précédentes, même si le sceptre a remplacé bouclier et javelines.

On rencontre ici les contacts étroits entre les représentations votives et funéraires, entre l'iconographie des dieux et celle des chefs, connus dans pratiquement toutes les civilisations. Les stèles suivantes montrent une autre évolution: le passage par assimilation d'une iconographie libyque pure à une iconographie entièrement importée.

— la stèle funéraire de Toudja, dont la dédicace mentionne expressément un *princeps*, emprunte déjà des formes romaines sous une apparence encore bien libyque.

— les stèles funéraires d'époque romaine à décor de banquet et de chasse, d'une iconographie purement gréco-romaine, sont nettement en faveur parmi les *principes* libyques locaux de la région au troisième siècle après J.-C.

[82] Un dieu de Mactar était peut-être appelé sceptre de Meskhar (Ḥter Meskar), selon J.G. FÉVRIER, *La grande inscription dédicatoire de Mactar*, dans «Semitica», t. VI, 1956, p. 19.

[83] Compte tenu de la tendance quasi-universelle à l'appropriation de la figuration divine pour les chefs, on ne peut malgré tout exclure totalement une utilisation funéraire. Lionel Galand, que je remercie de cette indication, a noté que l'inscription d'Abizar comporte les lettres RSY, et y voit une variante probable du groupe RS', auquel il est tenté d'attribuer une valeur funéraire, compte tenu de sa grande fréquence dans les inscriptions libyques orientales. Nous y reviendrons dans le futur catalogue des stèles libyques figurées de Kabylie.

Les contacts avec le monde punique

Pour ne pas être définitives, les comparaisons trouvées dans le monde punique attirent l'attention sur le fait que le monde berbère n'était pas un monde clos. Il était ouvert sur la Méditerranée, longtemps une mer punique. Sans tomber dans la phénicomanie, il est indéniable qu'il ne circulait pas dans le monde libyque que des objets puniques mais aussi des images, des conceptions, et même des cultes de même origine[84].

Sur la côte kabyle, on écrivait le punique, à *Cissi*, à *Rusuccuru*[85]. Les monnaies émises par les autorités maurétaniennes portent des légendes puniques[86].

Compte tenu de la modestie des vestiges et du petit nombre des fouilles, les vestiges puniques sont rares, mais l'influence punique est même attestée de manière sporadique à l'intérieur des terres, ainsi à *Tigava* par une stèle à inscription latine mais de tradition néo-punique[87].

Il paraît maintenant plus que problable que les stèles libyques figurées de Kabylie ont été gravées dans les derniers siècles avant notre ère. Fondamentalement libyques, elles peuvent témoigner également de contacts avec le monde punique. Mais comparaison n'est pas raison, et elles gardent une bonne part de leurs énigmes.

[84] Au III^e siècle avant J.-C., un dédicant originaire de *Thabarbusis*, donc en dehors du domaine punique, élève une stèle dans le tophet de Carthage: Stèle à acrotères (datable du III^e-II^e s. avant J.-C.) conservée à la Bibliothéque Nationale, publiée dans *C.I.S.*, I, 309. Elle est dédiée par «Anan, fils de Sha'nan, citoyen de *Thabarbusis*». Je remercie le professeur E. Lipinski de ce renseignement.

[85] Inscription néo-punique de Dellys: J. CARCOPINO, «BCTH», 1915, p. XCI; R. DUSSAUD, «BCTH», 1917, p. CXLVI, 161-163, fig. 1. Inscriptions néo-puniques de Cap Djinet: J. LECERF, *Inscriptions puniques et libyques de Cap Djinet*, dans «AIEO», X, 1952, p. 428-433, fig. J.G. FÉVRIER, *La deuxième stèle punique de Cap Djinet*, dans «Revue d'Assyriologie», 1954, p. 86-88. J. MARCILLET-JAUBERT, *Musée d'Alger, Inscriptions libyques*, dans «Libyca», VIII, 2, 1960, p. 149-157.

[86] J. MAZARD, *Corpus Nummorum*, AMG, 1955, *passim*.

[87] PH. LEVEAU, *Recherches historiques sur une région montagneuse de Maurétanie Césarienne, des Tigava castra à la mer*, dans «MEFRA», 89, 1977, 1, p. 286, fig. 22 (stèle de *Fulvius Philopater*).

Nacéra Benseddik

Vsinaza (Saneg): un nouveau témoignage de l'activité de P. Aelius Peregrinus sur la *praetentura* sévèrienne

Des travaux de terrassement effectués dans le village de Saneg ont amené la découverte d'un certain nombre de vestiges de l'antique *Vsinaza*, découverte signalée par Nacer Bounsaïri en 1990. Outre un mur imposant en moellons réguliers, divers éléments architectoniques et des meules à grain, visibles *in situ*, on y a exhumé une jarre et une dalle épigraphe en deux fragments qui se raccordent, visibles actuellement à l'APC (chef-lieu de la commune).

Dalle en calcaire présentant, à gauche, une queue d'aronde sur la face et un trou de mortaise sur la tranche. Elle porte une inscription incomplète à droite, la suite se développant sur un autre bloc, car la tranche de la dalle, à droite, montre bien que la pierre n'est pas brisée. Il s'agit vraisemblablement d'une *tabella ansata* destinée à un emplacement important, peut-être le linteau d'une des portes de la ville, pour commémorer un événement important.

L. 1m28; h. 0m65; ép. 0m19. H.l. 0m065 à 0m055. Traces de peinture rouge dans certaines lettres.

imp · caes · l · septimius seuerus.....
azabenicus parthicus maximus po.....
ae potestatis · xi · imp · xii· cos · iii · p
imp · caes · m · aurelius antoninus pius
p g l · septimi seueri pii
aziabenici parthici maximi fil m
populis nouis ex · africa inlatis oppid
p · aelium peregrinum · proc cc suum

En consultant la notice concernant ce site dans le *CIL* VIII nous avons eu la joie de constater que l'inscription n° 9228 n'était rien de moins que le fragment complémentaire du document nouvellement exhumé. On a, en effet, découvert au milieu du siècle dernier une plaque de 0m65 de

* Je tiens à exprimer ma gratitude à G. Di Vita qui m'a fait généreusement profiter de ses compétences prosopographiques et de facilités documentaires qui n'existent pas à Alger.

hauteur et 0m90 de largeur portant une inscription, incomplète du côté gauche, gravée dans un grand cartouche à queues d'aronde et dont les lettres mesurent 0m065[1]; la pierre a été aussitôt transportée à la caserne de Boghar où elle a orné un des murs de l'hôtel du commandant. Nous nous y sommes rendue le 5 janvier 1992, avec l'espoir de retrouver la pierre et d'en effectuer une photographie; malgré toute l'aide et la patience que nous avons rencontrées auprès des autorités militaires, auxquelles nous tenons à exprimer ici notre sincère gratitude, notre recherche s'est avérée infructueuse. Voici le texte donné par le *C.I.L.*:

ertinax · aug · arabicus
tifex · maximus · tribunici
et
ug · trib · pot · vii · cos · ii · et
rtinacis · aug · arabici
ureli · antonini · pii · //////
m · usinazensem · per
constituerunt

Si nous joignons les deux inscriptions,

a)

imp·caes·l·septimius seuerus ////
azabenicus parthicus maximus po/
ae potestatis·xi·imp·xii·cos·iii·p· /
imp·caes·m·aurelius antoninus pius a
p /////// g//l·septimi seueri pii //
aziabenici parthici maximi////m/
populis nouis ex africa inlatis oppid/
p·aelium peregrinum·proc cc suum

b)

ertinax·aug·arabicus
tifex·maximus·tribunici
et
ug·trib·pot·vii·cos·ii·et
rtinacis·aug·arabici
ureli·antonini·pii·//////
m·usinazensem·per
constituerunt

[1] L. RENIER, *Les inscriptions romaines de l'Algérie*, Paris, 1855-1886, n° 3659.

Le texte complet est le suivant:

Imp(erator) Caes(ar) L(ucius) Septimius Seu(erus) P[ius, P]ertinax Aug(ustus) Arabicus / Azabenicus Parthicus maximus, Po[n]t(ifex) max(imus), tribunici/ae potestatis XI, imp(erator) XII, co(n)s(ul) III, P(ater) [p(atriae)] et / Imp(erator) Caes(ar) M(arcus) Aurelius Antoninus Pius [A]ug(ustus) trib(uniciae) pot(estatis) VII co(n)s(ul) II et / [[P(ublius) Septimius Geta]], L(ucii) Septimi Seueri Pii [Pe]rtinacis Aug(usti) Arabici / Aziabenici (sic) *Parthici maximi fil[[ii M(arci) A]]ureli Antonini Pii [[frater]] / populis nouis ex Africa inlatis oppid[u]m Vsinazensem per / P(ublium) Aelium Peregrinum proc(uratorem) CC suum constituerunt.*

Date: 10.12.202-9.12.203 ou 10.12.203-9.12.204.

Un certain souci de la mise en page transparaît, par exemple, dans les retours à la ligne après chaque titulature impériale.

L. 2: AZABENICVS pour ADIABENICVS selon l'habitude africaine de remplacer le *DI* par un *Z*[2].

L. 4: La mention du II[e] consulat de Caracalla, habituellement daté de 205, est incompatible avec la VIIe puissance tribunicienne valable du 10.12.203 au 9.12.204. COS II est peut-être mis pour COS DES II[3]. Ces dates ne conviennent pas non plus avec celle de 202-203 fournie par la XI[e] puissance tribunicienne de Septime Sévère. Ce type d'irrégularités, fréquent dans les inscriptions sévériennes, peut être dû soit à une simple erreur du lapicide, soit à l'existence de computs différents. A. Mastino a imputé à une erreur du lapicide ou du copiste le décalage de quatre entre la puissance tribunicienne de Septime Sévère et celle de Caracalla[4]. L'irrégularité révélée par le nouveau texte, en s'insérant parmi les occurrences déjà attestées, nous amène tout de même à nous demander s'il s'agit vraiment d'erreurs:

	Septime Sévère	Caracalla
AE, 1931, 66	VI	II
Nouveau texte	XI	VII
CIL, VIII, 9035	XII	VIII
CIL, VIII, 6306; 19693 = *ILAlg.* II 2093	XIII	VIIII

[2] Voir les *indices* du *CIL* VIII.

[3] Comme dans *CIL* VIII, 6969 = *I.L.Alg.*, II, 537.

[4] *Potestà tribunicie ed acclamazioni imperiali di Caracalla*, «Annali delle Facoltà di Lettere Filosofia e Magistero dell'Università di Cagliari», XXXVII, 1974-75, p. 28-29.

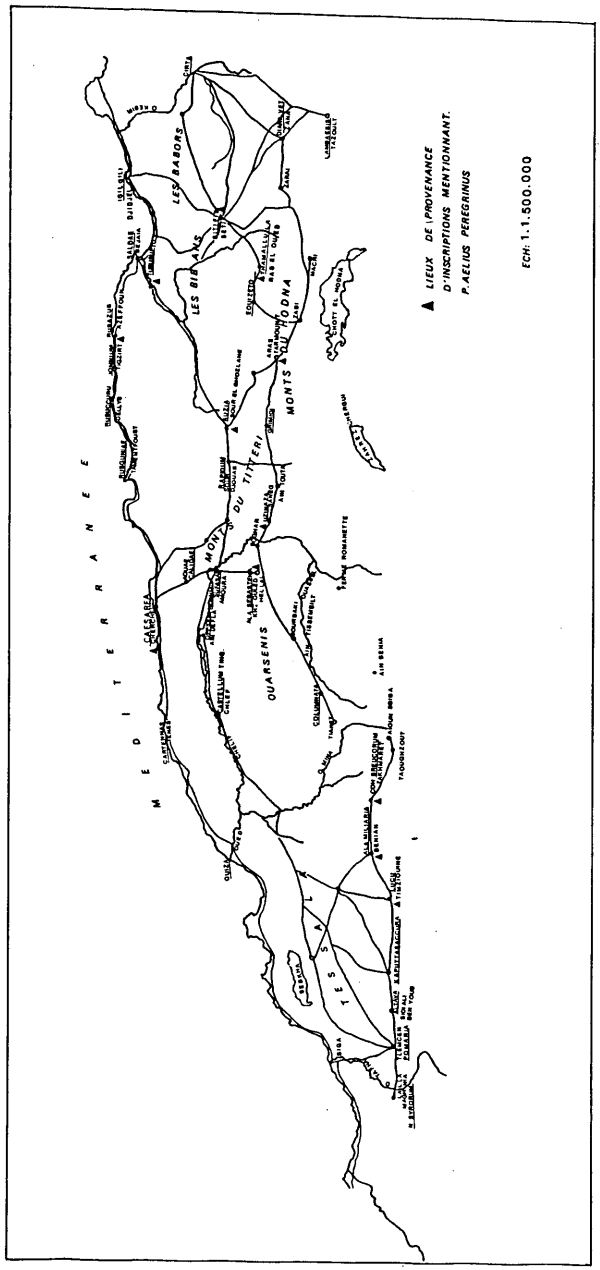


Fig. 1.

L. 5: le P et le G du nom de Géta ont survécu au martelage (au burin).

L. 6: AZIABENICVS conserve ici le i de *Adiabenicus*; se trouverait-on encore à une époque de transition où le *Z* n'a pas complètement effacé le *DI*?

L. 7: Des lettres encore visibles, malgré la détérioration de la pierre permettent de restituer le terme OPPID[V]M là où L. Rénier suggérait *[colonia]m* et le *C.I.L., [burgu]m.*

L. 8: CC pour *ducenarius, unicum*, en Afrique, rare en Occident, déjà rencontré en Orient.

Selon De Caussade, on voyait encore en 1851, à cet endroit, une enceinte rectangulaire de 300 m de long sur 200 de large dont les murs, constitués de pierres non taillées, avaient une épaisseur de 2 m; il y signalait la présence d'auges, de rainures de porte, de meules côniques, d'un couvercle de sarcophage et de fragments de poterie[5]. S. Gsell signale aussi la base d'un pied-droit qui paraît avoir appartenu à une porte monumentale ainsi que les traces d'une construction elliptique et d'une autre circulaire, peut-être un amphithéâtre et un théâtre[6].

Le terme *oppidum* — le début du mot a heureusement survécu à la détérioration de la pierre —, présent dans le texte nouvellement découvert, vient confirmer les hypothèses avancées dans le passé[7]. Désignant primitivement un lieu entouré de remparts[8], *oppidum* a bientôt pris le sens général de ville[9]. Il y a de nombreuses années, P. Salama, pressentait déjà, à propos d'un texte de Ternaten (Djeddars), que c'était le sens primitif du terme qui devait prévaloir pour les établissements africains[10]. Les rares *oppida* africains, attestés par les inscriptions, occupent en effet des positions défensives: *Curubis* (Kourba), puissamment fortifiée par les Pompéiens et dont les murailles furent relevées par César[11], *Lepcis Magna*, point de départ d'une route ouverte vers le sud[12], *Oppidum*

[5] De Caussade, *Notice sur l'occupation romaine dans la province d'Alger*, «Mémoires de la Société Archéologique de l'Orléanais», I, 1851, p. 261; A. Berbrugger, *Chronique*, «R.Af.», II, 1857, pp. 486-487.

[6] S. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger-Paris 1911, 24, 51.

[7] P. Salama, *Nouveaux témoignages de l'œuvre des Sévères dans la Maurétanie Césarienne*, «Libyca (a/é)», III, 2, 1955, pp. 357-363.

[8] E. Kornemann, s.v. *oppidum, R.E.*, XVIII, I, cc. 708-725.

[9] P. Salama, *art. cit.*, p. 334.

[10] *Ibid.*, pp. 334-335.

[11] *CIL* VIII 979/24099; 977 = *ILS* 5320.

[12] *IRT* 930 = *AE* 1936, 157. P. Salama, *art. cit.*, p. 335.

Nouum (Aïn Defla, ex-Duperré) est une colonie de vétérans fondée par Claude sur «un mamelon isolé, contourné à l'est et au sud par le Chélif... à peu de distance à l'ouest du point où le Chélif... est étroitement resserré entre des montagnes»[13], tandis qu'un autre *Oppidum Novum*, en Tingitane, est placé traditionnellement à Alcazarquivir, toponyme qui indique un point défensif[14]. A la différence des termes *castra, hiberna, praesidium, centenarium, praetorium, turris*, au contenu exclusivement militaire, celui d'*oppidum* trahirait non seulement des visées stratégiques mais également une intention colonisatrice. Ainsi, l'*oppidum* de Ternaten, fondé selon P. Salama, dans le même esprit qu'Oppidum Novum sous le règne de Claude, a pu répondre tout à la fois à des exigences de stratégie, de colonisation, de commerce et de réseau routier. On l'aurait peuplé de vétérans auxquels on aurait distribué des terres[15]. On sait depuis la découverte sur la paroi nord du Dj. Zireg, au sud du Chott el Hodna, d'une inscription relative à une assignation de terres, que la politique de colonisation des frontières africaines, attribuée d'ordinaire aux successeurs de Septime Sévère, a été initiée par celui-ci[16]. Avec lui, la colonisation a progressé en même temps que la puissance militaire se renforçait. Avec le report des frontières de l'empire à la lisière des hautes-plaines, l'époque sévérienne est caractérisée par une reprise de la colonisation.

Notre texte attestant un recours à des sources de peuplement non militaires lors d'une fondation d'agglomération sur le *limes*, on se rend compte combien il est risqué d'invoquer systématiquement une colonisation vétérane. Il mentionne, en effet, un transfert de *populis novis ex Africa*, peut-être des migrants romano-africains originaires de Proconsulaire. Dans son enquête sur les mouvements de population en Afrique, J.-M. Lassère est parvenu à des conclusions qui intéressent notre propos[17]:

— Beaucoup de départs se font vers les régions militaires.

— Les déplacements les plus nombreux se font vers les villes maures.

[13] PLINE, *Hist. Nat.*, V, 20. *CIL* VIII 9643. S. GSELL, *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger-Paris, 1911, 13, 63.

[14] R. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, Paris, 1913, p. 679.

[15] *Art. cit.*, p. 339.

[16] L. LESCHI, *Etudes d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines*, Paris, 1957, pp. 75-84.

[17] J.-M. LASSÈRE, *Ubique populus*, Paris, 1977, pp. 601 sqq.

— Le mouvement migratoire vers l'ouest se précipite au IIe siècle et ce malgré la turbulence des tribus maures à cette époque.

— La région de Cirta et le nord de la Proconsulaire figurent parmi les régions qui ont le plus subi l'attrait des contrées occidentales.

L'un des deux grands axes suivis par la colonisation civile part du nord de pays numides vers les pays maures. Ni personnel ni spontané, mais collectif et vraisemblablement planifié par l'autorité impériale, l'apport de population à *Vsinaza* s'insère néanmoins dans le large mouvement migratoire civil constaté vers les pays neufs. La lointaine provenance de ces migrants s'explique-t-elle par un tarissement démographique de la Maurétanie, par une surpopulation de l'Africa, ou par les effets attendus d'une injection de population anciennement romanisée sur les Maures réfractaires d'une région hautement stratégique?

Bien que *Vsinaza* n'ait encore fourni aucune inscription militaire, il ne semble pas que l'on ait jamais douté du cachet militaire de cette station, fondée sur la rive gauche d'un petit affluent du Chéliff, lors de l'organisation, par les Sévères, de la *praetentura*. *Vsinaza* (Saneg) se trouve, en effet, sur la fameuse ligne de défense constituée par Septime Sévère, à l'est de Boghar et non loin des *hiberna* de l'*ala Sebastena*, fondées par le même procurateur[18]. La région Boghar-Letourneux est une de ces zones limites de nomadisme et de transhumance, entre le Tell et les Hautes Steppes, où s'avéraient nécessaires la surveillance et le contrôle des migrations saisonnières. Ce rôle fut dévolu précisément à ces fondations de la *praetentura* sévérienne qui parachevaient ainsi avec Aïn Touta, Grimidi, *Tatilti* et *Vsinaza* l'encerclement des monts du Titteri, entamé au nord avec *Auzia, Rapidum, Thanaramusa Castra*, poursuivi à l'ouest avec *Ala Sebastena*, Boghar. Avec *Vsinaza*, on peut aussi penser à un nouveau territoire de colonisation qu'il s'agissait de défendre, grâce à la *praetentura*, contre des tribus maures récemment cantonnées.

L'ampleur de la politique limitaire sévérienne en Afrique du Nord, maintes fois soulignée[19], ne cesse d'être confirmée par les découvertes épigraphiques. En une décennie, les frontières de l'Afrique se dotaient d'un réseau de forteresses avec une syncronisation qui ne peut laisser indifférent:

[18] S. GSELL, *ouv. cit.*; R. CAGNAT, *ouv. cit.*

[19] P. SALAMA, *art. cit.*

Chronologie des fondations sévériennes[20]

	198	201	203
Tripolit.	Si Aoun	Bu Njem	
	Remada	*Bezereos* (renforc.)	
Numidie	*Cast. Dimmidi*		
Césarien.	*Tatilti*	*Aras*	*Vsinaza*
	Aïn Grimidi	*Ala Sebastena*	Ternaten
	Aïn Touta		
	Boghar		

Bien que la documentation existante ne permette pas de certitude absolue, on considère que Septime Sévère est également à l'origine des établissements suivants: Sidi Hosni, Tiaret, *Cohors Breucorum, Ala Miliaria, Lucu, Kaputtasaccora, Tect., Pomaria, Numerus Syrorum*[21].

On a jusqu'à présent daté la fondation d'*Vsinaza* de 205 grâce à l'inscription *CIL* VIII 9228, à cause de la mention du II[e] consulat de Caracalla. Il s'avère à présent nécessaire, grâce à ce nouveau texte, de faire remonter la fondation de cette ville à 203-204 ou 202-203 et l'attribuer à l'activité incessante de P. Aelius Peregrinus Rogatus. C'est lui qui fit construire le camp d'*Aras* (Tarmount)[22] et les *hiberna* de l'*ala Gemina Sebastena* à Kherbet ouled Hellal[23], sur son ordre qu'une tour fut restaurée à *Rusazus*[24], sur ses conseils et sa demande que des travaux de voirie furent entrepris à *Caesarea*[25]; ce fut encore lui qui fit achever un ouvrage d'une grande importance à *Tubusuctu*[26], qui fit poser les bornes de la *nova praetentura* près de *Cohors Breucorum* (Takhmaret)[27] et entre *Lucu* (Timziouine) et *Kaputtasaccora* (Chanzy)[28], qui mena à terme la fondation de l'*oppidum* de Ternaten[29]. On l'honore au même titre que les empereurs, sur un autel d'*Ala Miliaria* (Benian) dédié à la Victoire auguste[30], et on mentionne son nom à Sétif[31], *Thamallula* (Ras el oued ex-Tocqueville)[32], *Auzia* (Sour el Ghozlane ex-Aumale)[33], *Caesarea* (Cherchel)[34].

Ce texte, qui montre qu'en 202-203 ou 203-204 P. Aelius Peregrinus Rogatus est encore procurateur de Césarienne, impose également le réexamen de la chronologie admise jusqu'à présent pour les gouverneurs de Césarienne[35]. Le gouvernement de Haius Diadumenianus ayant été daté de 202 par une inscription de Tingitane[36], on a considéré que celui-ci gérait les deux provinces de Césarienne et de Tingitane en 202[37], le gouvernement de Peregrinus étant limité, par conséquent, à 201. Le document présent confirme en fait qu'en 202 Diadumenianus était gouverneur de la seule Tingitane[38], Peregrinus présidant encore, à cette date, aux destinées de la Césarienne. Si, par ailleurs, ce texte confirme à première vue la thèse d'un gouvernement successif et non simultané des deux provinces maurétaniennes, Diadumenianus ayant administré la Tingitane en 202 puis la Césarienne plus tard[39], l'absence de datation précise de l'inscription de Caesarea n'interdit pas de revenir à l'idée d'un gouvernement des deux provinces à la fois postérieurement à celui de la Tin-

[20] Les données qui ont servi à ce tableau proviennent de l'étude de P. SALAMA, *art. cit.*, p. 357, n. 120.

[21] P. SALAMA, *art. cit.*, pp. 358-359.

[22] S. GSELL, *Atlas arch. Alg.*, 25, 10; M. CHRISTOFLE, *Rapport sur les travaux de fouilles et consolidations effectuées en 1933, 1934, 1935, 1936 par le Service des Monuments Historiques de l'Algérie*, Alger 1938, pp. 290-291.

[23] P. SALAMA, *art. cit.*, p. 231-261.

[24] S. GSELL, *Atlas arch. Alg.*, 6, 71. *CIL* VIII 8991 = *AE* 1911, 119 = «BCTHS», 1919, p. 172.

[25] *CIL* VIII 20982 = 10979.

[26] S. GSELL, *Atlas arch. Alg.*, 7, 27; J. MARCILLET-JAUBERT, *Inscriptions de Tubusuctu*, «B.A.A.», I, 1962-65, pp. 166-167.

[27] S. GSELL, *Atlas arch. Alg.*, 33, 23. «BCTHS», 1919, p. CCXIV, n. 1.

[28] S. GSELL, *Atlas arch. Alg.*, 32, 59. *CIL* VIII 22602-22604, 22611.

[29] P. Salama s'est beaucoup réjoui de la découverte de ce nouveau document de Saneg, lui qui regrettait, il y a 35 ans maintenant, «qu'aucun élément ne vienne dévoiler le nom du procurateur provincial de l'année 203» («Libyca (a/é), III», 1955, p. 341).

[30] S. GSELL, *Atlas arch. Alg.*, 32, 93; «BCTHS», 1901, p. CCXXV.

[31] S. GSELL, *Atlas arch. Alg.*, 16, 364. *CIL* VIII 8485.

[32] *Ibid.*, 20575; S. GSELL, *Atlas arch. Alg.*, 26, 19.

[33] *Ibid.*, 9030; S. GSELL, *Atlas arch. Alg.*, 14, 105.

[34] *Ibid.*, 9361.

[35] R. Cagnat pensait que ce procurateur était encore en charge en 209 en raison du titre de *procurator Augustorum trium* que lui donne une inscription de *Rusazus* (*C.I.L.* VIII 8991), thèse qui n'a plus été suivie en raison des nombreux exemples africains du titre d'Auguste porté par Géta avant son association au pouvoir.

[36] M. EUZENNAT, J. MARION, J. GASCOU, *Inscriptions antiques du Maroc*, II, Paris 1982, n. 354.

[37] B.E. THOMASSON, *Die Statthalter der römischen Provinzen NordAfrikas von Augustus bis Diocletianus*, Lund, 1960, II, p. 265; *Laterculi Praesidium*, I, Arlöv 1984, col. 412-413; H.-G. PFLAUM, *Les carrières, procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1960-61, n. 227; M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1975, p. 47 et n. 8.

[38] M. EUZENNAT, J. MARION, J. GASCOU, *ouv. cit.*, p. 218. M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari, 1989, p. 64.

[39] M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *ouv. cit.*, pp. 63-64.

gitane. La liste des gouverneurs de la Césarienne à l'époque sévérienne serait la suivante:

C. Octavius Pudens Caesius Honoratus: 198-200[40]

P. Aelius Peregrinus Rogatus: 201-203 ou 204

Cn. Haius Diadumenianus: 204 ou 205-211
Q. Sallustius Macrinianus: 204 ou 205-211

M. Aurelius Heraclitus: 207-209

Q. Munatius Celsus: 212

* * *

Annexe

1. *CIL* VIII 9030. *Auzia.*

[Imp(eratori) Caes(ari) --- L(ucio) Septimio Seuero Pio Aug(usto) Arab(ico) Adiab(enico) Parth(ico) max(imo),] trib(uniciae) pot(estatis) VIIII, imp(eratori) XI, pont(ifici) maxim[o, p(atri) p(atriae) et imp(eratori) Caes(ari) M(arco) Aurelio Antonino Aug(usto), trib(uniciae) pot(estatis) IIII et] P(ublio) Septimio Getae Caes(ari) et Iu[liae Aug(ustae) - - d]um uiuit T(itus) Ael(ius) Longinus, fl(amen) p(er)p(etuus) om[nibus honoribus functus, P(ublio) Ael]io Peregrino procurator[e - - -].

10.12.200-9.12.201

2. P. Salama, «Libyca (a/é)», I, 1953, p. 239 = *AE* 1954, 143b. *Ala Sebastena.*

Imp(erator) Caesar diui Marci Antonini Pii Germ(a)nici / Sarmatici filius diui Commodi frater diui Antonini / Pii nepos diui Hadriani pronepos diui Traiani Parthici / abnepos diui Neruae adnepos / L(ucius) Septimius Seu[e]rus Pius Pertinax Aug(ustus) Arabicus Adia/benicu[s Pa]rt[hicu]s [Max]imus, pontifex m(a)ximus, trib(uniciae) pot(estatis) VIIII, Imp(erator) XI, co(n)s(ul) III (sic) */ [co(n)s(ul) III designatu]s, proco(n)s(ul), pater patriae et / Imp(erator) C[aesar L(ucii) Septi]m[i Se]ueri Pii Pertinacis Aug(usti) Arab(i)ci Adi[abe]nici Parthici / Maximi filius, [diui Marci Antonini Pii Germ]anici Sarm(a)t(i)ci nepos, d(i)ui Antonini Pii pronepos, diui Ha/driani [abnepos, diui Traian]i Parthici et diui Neruae adnepos / M(arcus) Aure[lius Antoninus] Aug(ustus) trib(uniciae) potestatis III, co(n)s(ul) designatus proco(n)s(ul) et / [[L(ucius)* ou *P(ublius) Septimius Geta Caesar L(ucii) S]]eptimi Seueri Pii Pertinacis [A]ug(usti) Arabici Adiabenici Parthici / Ma[xi]mi f(ilius) M(arci) Aureli Antonini Pii Aug(usti) frater hiberna alae Piae Geminae Seba[s]tenae pro pace in / prouincia constituerunt inchoante et dedicante u(iro) e(gregio) P(ublio) Aelio Peregrino proc(uratore) suo.*

10.12.200-9.12.201

[40] P. Salama, *Nouveaux témoignages de l'œuvre des Sévères dans la Maurétanie Césarienne*, «Libyca», I, 1953, pp. 235-236. G. Di Vita Evrard, *L'édit de Banasa: un document exceptionnel?*, «*L'Africa Romana*», V, 1987, p. 296.

Bien que ne comportant pas d'élément de datation précis, les textes suivants sont datables de 201-203 ou 204 grâce au nouveau document de Saneg.

3. *CIL* VIII 8485. *Sitifis.*

- - Pe]regrinus proc(urator) Aug(ustorum).

4. *CIL* VIII 8991 = *AE* 1911, 119. *Rusazus.*

Imp(eratori) Caes(ari) L(ucio) Septi[mio Seue]ro Pio Pertinaci Arab(ico) Adi[a]b(enico) Part(hico) pont(ifici) max(imo) [et] Imp(eratori) Caes(ari) M(arco) Aureli(o) Antonino [[et P(ublio) Septimio Getae]] Caes(ari) Aug(ustis) turrem e ruina lapsam ex p[r]aecepto P(ublii) Aeli Peregrini u(iri) e(gregii) proc(uratoris) Aug(ustorum trium) Rusa[z]itani restituerunt.

5. *CIL* VIII 9359. *Caesarea.*

P(ublio) Ael(io) P(ublii) filio Papiria Peregrino Rogato omnium uirtutum uiro, praesidi dignissimo, M(arcus) Popilius Palat(ina) Nepos praef(ectus) alae Geminae Sebasten(a)e domo Roma.

6. *CIL* VIII 9360. *Caesarea.*

P(ublio) Aelio Peregrino praesidi prou(inciae) Mauret(aniae) Caes(ariensis), perfectissimo uiro, a cognitionib(us) Aug(ustorum trium), Tib(erius) Cl(audius) Licinius ex [p]raef(ecto) coh(ortis) I Fl(auiae) Hisp(anorum).

7. *CIL* VIII 9361. *Caesarea.*

[P(ublio) Aelio Pere]grino pro[c(uratori) prou(inciae) M]auretania[e Caes(ariensis) fact]o a domin[is nostris Seuero et An]tonin[o - - -] piiss[- - -

8. CIL VIII 10979 = 20982. *Caesarea.*

[In honorem? Imp(eratorum) L(ucii) Septimi Seueri et M(arci) Aur(elii) Antonini --- decuriones? uiam ante portam (?) C]aesarea[e - - - quae in]troeuntes foeda indigna[qu]e nitore ciuitatis suae [f]acie excipiebat, consilio et [i]nstantia P(ublii) Ael(ii) Peregrini [p]roc(uratoris) eorum lapide stratam [di]gnam congruentemque [s]plendori patriae suae reddiderunt, inchoante il[l]o ac dedicante.

9. *CIL* VIII 20575. *Thamalulla.*

[- - q]ui et Antiochianus, equo publ(ico) [- - P(ublio)] Ael(io) Peregrino proc(uratore) Aug(ustorum trium).

10. S. Gsell, «B.C.T.H.», 1901, p. CCXXV = *AE* 1902, 4. *Ala Miliaria.*

Victoria A[u]/gust(a)e pro sa/lute Impp(eratorum) do/minorum / [n]n(ostrorum) Aug(ustorum) / et Aeli Peregri/ni pr(a)esidi(s) no[stri] Nonius Fo[r]/tunatus, (centurio) coho/[rtis - - -] u(ixit) a[nnis - - -/- - -] i o i r[- - -].

11. *CIL* VIII 22602-604. *Lucu.*

Imp(erato)r Caesar/ [L(ucius)] Septimius Seue/[rus Pius Pertinax / et M(arcus Aurelius / Anto]ninus [Aug(usti) / Arab(ici)] Adiab(enici) Par[thi]/ci Maximi et [[P(ublius) Sep/timius]] Geta, Nobi/lissimus Caesar / miliaria nouae / praetenturae poni iusserunt, / curante P(ublio) Aelio / Peregrino p[r]oc(uratore) Aug(ustorum trium) (per) coh(o)r(tem) I Pann(oniorum), a Lucu m(ilia) p(assuum) III.

12. *CIL* VIII 22611. *Lucu.*

[Imp(erator) Caes]ar L(ucius) Sep/[timi]us Seuer/[us P]ertinax / [M(arcus) A]urelius Anto/ninus Aug(usti) Arab(ici) / Adiab(enici) Parthici / Maximi [[et P(ublius) Septi/mius Geta Nobiliss/imus Caesar]] mi/[liaria n]oua prae/tenturae poni iu[s]serunt, curante / P(ublio) Aelio Peregri/no proc(uratore) Aug(ustorum trium) (per) coh(o)r(tem) I Pannon(iorum) / a Lucu m(ilia) p(assuum) VIII.

13. J. Marcillet-Jaubert, *Inscriptions de Tubusuctu*, «BAA», I, 1962-65, p. 166 = *AE* 1967, 643. *Tubusuctu.*

Imp(erator) Caes(ar) diui Marci Au]reli A[ntonini Pii filius / L(ucius) Septimius Seuerus Aug(ustus) et Imp(erator) Caes(ar) M(arcus) Aurel]ius Antoni[nus Aug(ustus) et P(ublius) Septimius Geta Nob(ilissimus) Caes(ar) / - - -] a praesidibus [prouinciae Mauretaniae Caesariensis / - - - lab]ore incredib[ili - - -/- - - perfecerunt? per P(ublium) Aeliu]m Peregrin[um Rogatum proc(uratorem) eorum].



Tavola I

Vzinaza (Saneg): inscription du *procurator* P. Aelius Peregrinus.

René Rebuffat

Compléments au recueil des *Inscriptions Antiques du Maroc*

Le recueil des inscriptions latines du Maroc[1] en compte 844[2]. 220 ou plus ne sont que de simples fragments[3], 4 sont perdues sans lecture valable[4]. Il reste 620 inscriptions au plus qui aient une signification (et il faudrait encore retrancher celles où apparaît seulement un mot ou une expression courante appartenant à un texte funéraire). Sur ce nombre, 123 ont été déjà révisées lors de nombreuses recensions, dont A. Mastino a dressé une synthèse commode en 1986[5]. Nombre de textes importants ont en particulier fait l'objet de rectifications de texte ou de traductions et de nouvelles interprétations, comme les inscriptions historiques de Valerius Severus consécutives à la guerre contre Aedemon[6], le décret des décurions de Sala[7], la «Table de Banasa»[8], les fastes de gouverneurs de

[1] *Inscriptions antiques du Maroc, 2, Inscriptions latines.* Recueillies et préparées par M. EUZENNAT et J. MARION. Publiées par J. GASCOU avec le concours de Y. DE KISCH, Paris, 1982. Nous citons *IAM.*

[2] 842 numéros et deux numéros *bis* (341 bis, 677 bis), sans compter les inscriptions opisthographes (48, 64, 172, 256, 257, 265, 283, 322, 370, 383).

[3] Par simple fragment, nous entendons les inscriptions où aucun mot complet n'est déchiffrable avec certitude: 42, 44, 46, 48b, 49, 53 I, 62, 63, 64 a et b, 75, 77, 79, 146, 148, 149, 150, 152, 153, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180 à 189, 190 à 199, 200, 201, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210 à 219, 220 à 229, 230, 231, 232, 233, 264, 266, 267, 268, 269, 270, 272, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 281, 282, 292, 293, 294, 295, 297, 319, 320, 322, 323, 324, 325, 327, 328, 329, 330, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 341bis, 372, 642, 680, 682, 683, 685, 686, 688, 689, 690, 693, 694, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 713, 714, 717, 718, 719, 720 à 728, 730, 761, 762, 763, 734, 736, 737, 739, 740, 741, 742, 743, 745, 746, 747, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 758, 762, 763, 764, 766, 767, 769, 770, 771, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 782, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 792, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 838, 837, 838 a et b, 839: 223 sans les opistographes.

[4] 50, 83, 283, 340.

[5] *La ricerca epigrafica in Marocco (1973-1986), L'Africa Romana*, IV, 1986, p. 337-384. Liste des inscriptions révisées p. 340, note 7.

[6] M. LENOIR, *Histoire d'un massacre, A propos d'IAMlat 448 et des* bona uacantia *de Volubilis, L'Africa romana,* VI, 1988, p. 89-102.

[7] J. BOUBE, *Sala: notes d'épigraphie*, «BAM», XII, p. 124-137. Nous remercions J. Boube des indications qu'il a bien voulu nous donner sur les nécropoles de Sala.

[8] M. CHRISTOL, *Une correspondance impériale: «testimonium» et «suffragatio» dans la Table de Banasa*, «Revue historique de droit français et étranger», 66, 1988, p. 31-42.

la province[9], les inscriptions relatives aux traités avec les *gentes*, Baquates, Bavares et Macénites[10]. Mais la liste des corrections et adjonctions ne s'en trouve pas épuisée pour autant, et de nouvelles observations sont nécessaires.

Le plus commode est de les présenter dans l'ordre du recueil. Mais comme leur objet est très variable, nous les faisons précéder de *Ajouter, (ajouter à la) Bibliographie*[11], *Corriger, Réviser*, ce qui permettra d'en voir tout de suite l'importance relative[12].

Des adjonctions plus importantes concerneront des contrepoids de pressoirs à olives réutilisés comme supports d'inscriptions (*IAM* 523, 554, 831, 836) et un diplôme militaire de Souk el-Arba (*IAM* 82). Nous pourrons commenter une inscription de Thamusida découverte avant le début de la Mission du Sebou, mais étudiée par elle. Enfin, nous pourrons faire état d'un document inédit, découvert par la Mission du Sebou en 1988, qui, bien que n'étant pas une inscription lapidaire, mais une tuile inscrite, mérite d'être connu dès maintenant[13].

[9] M. CHRISTOL, *A propos des inscriptions antiques du Maroc*, «Latomus», 1985, p. 143-155; G. DI VITA, *En feuilletant les Inscriptions antiques du Maroc 2*, «ZPE», 1987, 68, p. 193-200; voir depuis M. CHRISTOL et A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari 1989.

[10] G. DI VITA, *En feuilletant*, p. 200-208.

[11] Sous cette rubrique, nous plaçons essentiellement des références antérieures à la publication du volume. Elles concernent souvent des contributions de R. Thouvenot, qui étaient bien loin d'être négligeables.

[12] Abréviations utilisées:
L'Africa Romana IV, 1986 (*exempli causa*) = *L'Africa Romana, Atti del IV Convegno di Studio*, Sassari, dicembre 1986, Sassari 1987 (La publication effective est toujours datée de l'année qui suit le colloque).
«BAM» = «Bulletin d'Archéologie Marocaine»
«BCTH» = «Bulletin Archéologique de Comité des Travaux Historiques», Commission de l'Afrique du Nord.
CTHS: *Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. CTHS Grenoble: Histoire et Archéologie de l'Africa du Nord, IIe Colloque international, Grenoble, 5-9 avril 1983*, Paris 1985; *CTHS Strasbourg: IVe colloque ... Strasbourg 1988*, Paris 1991.
LA MARTINIÈRE, *Esquisse* = H. DE LA MARTINIÈRE, *Esquisse de l'histoire du Maroc avant l'arrivée des Arabes*, «BCTH», 1912, p. 142-184. EUZENNAT, *Limes de Tingitane*: M. EUZENNAT, *Le limes de Tingitane. La frontière méridionale*, Paris 1989. KIENAST, *Röm. Kaisertabelle*: D. KIENAST, *Römische Kaisertabelle*, Darmstadt, 1990.
ILM: L. CHATELAIN, *Inscriptions latines du Maroc*, Paris 1942.
Les références d'inscriptions composées d'un chiffre romain et d'un chiffre arabe renvoient au *CIL*. Les revues sont abrégées en suivant le code de «L'Année Philologique».

[13] Nos remerciements vont à Madame J.H. Benslimane, Directrice de l'Institut des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine (héritier pour la recherche de l'ancien Service des Antiquités du Maroc), dont le patronage permet à la Mission Archéologique Marocco-française du Sebou de travailler au Maroc depuis 1982. On trouvera associés ci-dessous à notre signature les noms des directeurs successifs de la Mission, Aomar Akerraz et Hassan Limane, ainsi que ceux de nombre de Membres de la Mission.

2 - Tanger

Bibliographie. R. THOUVENOT, «Hespéris», 1947, p. 236.

6 - Tanger

Bibliographie. LA MARTINIÈRE, *Esquisse*, p. 156; R. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique*, 1ère édition 1892, p. 316; 2e éd. 1914, p. 254.

9 - Tanger

Corriger. P. 25, 2e colonne, ligne 1, 816 au lieu de 813.

Réviser. Le cavalier n'est pas un *[ru]tenus* ou un *[carn]utenus*, mais certainement un Syrien, car toutes les recrues connues (voir également ci-dessous n° 34) de l'Aile Première des Hamiens sont originaires de Syrie du Nord. On peut penser à un *T/Cardutenus, les T/Cardytenses étant connus dans cette région: R. REBUFFAT, dans *El Qsar El Kebir, CTHS Strasbourg*, p. 382-385; *Table Ronde sur les Inscriptions Antiques de la Lyonnaise*, Lyon 1990, sous presse.

14 - Tanger

Bibliographie. R. THOUVENOT, «Hespéris», 1947, p. 236, qui a proposé l'identification de *Herma* comme cognomen.

34 - Tanger

Bibliographie. M. BESNIER, «BCTH», 1906, p. 129-130; G.L. CHEESMAN, *The* Auxilia *of the Roman Imperial Army*, Oxford 1914, p. 166; R. THOUVENOT, «Hespéris», 1947, p. 236.

Compléter. n. germ ne désigne pas un *numerus germanorum. n* est *natione*, et *germ* est probablement à développer en *germanicianus*: il est normal que ce cavalier d'une aile syrienne soit originaire de Germanicia. Voir R. REBUFFAT, *Table Ronde sur les Inscriptions Antiques de la Lyonnaise*, Lyon 1990, sous presse.

50 - Tanger

Compléter. La référence des informations n'est pas donnée. «VetVBIL» fait penser à V[OL]VBIL---.

52 - Jarda

Bibliographie. THOUVENOT, «Hespéris», 1951, p. 476.

57 - Musée archéologique de Tétouan

Corriger. La transcription proposée

---IVXTA DIVINAM
---PROVISIONEM
---CIVITAS SALENSIS

est inexacte.

Ligne 2: L'excavation qui suit *provisionem* semble indiquer un martelage. Il manque en tout cas de 2 à 4 lettres en fin de ligne.

Ligne 3: Les deux dernières lettres de *salensis* sont visibles, même sur la photographie des *IAM*. Il est inutile de les pointer. Rappelons que ce dernier mot a été intégralement lu par J. et L. Robert, lors de leur visite au Musée de Tétouan, en 1962. Peut-être y a-t-il un point entre CIVITAS et SALENSIS.

S'il y a bien un martelage, on peut penser qu'un nom impérial suivait *prouisionem*, ou plutôt, dans ce court espace, un pronom le représentant, ce qui conduit à ne pas restituer comme il est proposé ... *iuxta diuinam [eius] prouisionem*, mais *iuxta diuinam prouisionem [eius]*. L'inscription dans ce cas est complète aussi bien à gauche qu'à droite, où on voit d'ailleurs les mots alignés, avec une marge. On transcrira donc:

IVXTA DIVINAM
PROVISIONEM [eius]
CIVITAS SALENSIS

Parmi les empereurs martelés de l'extrême fin du IIIe siècle, on peut penser surtout à Probus, Carin, Dioclétien (martelé en Tanger 4) ou Maximien.

On complétera aussi la notice «Ecriture allongée, d'apparence tardive». L'écriture est en effet proche de celle des inscriptions n° 4, de Tanger et 55 de Tamuda, sans que les trois mains soient cependant identiques.

Bibliographie. R. THOUVENOT, «Hespéris», 1951, p. 476.

Réviser. Thouvenot écrit, dans ce compte rendu encore très utile du *Maroc Antique* de J. CARCOPINO: «L'inscription ... vient de Larache. La pierre elle-même est un calcaire cristallin: on n'en trouve d'analogue que dans la région d'El Kansera». Sa notice de 1968 («Hespéris-Tamuda», 9, 1968, p. 179, n. 1) précise sa source d'information: «L'inscription vient du port de Larache, comme me l'ont affirmé M.C. de Montalban et le regretté P. Quintero Atauri».

Il s'agit donc d'une inscription déplacée. Elle a pu venir de Lixus toute proche, mais on peut admettre aussi l'hypothèse de Thouvenot, pour qui elle «a dû servir de lest à un bateau venant de Salé ou de Rabat».

La région d'El Kansera, actuellement connue par son barrage sur l'oued Beth, se trouve aux confins sud de la zone d'occupation romaine continue telle qu'elle est connue actuellement. De là, des pierres pouvaient être acheminées jusqu'au Sebou, et le descendre jusqu'à Thamusida, puis être acheminées par mer soit vers Sala, au sud, soit vers Lixus au nord.

On ne peut totalement exclure que la *ciuitas salensis* ait été mentionnée dans une inscription d'une autre ville (qui ne pourrait être alors que Lixus, car l'écriture suggère une datation au Bas Empire). Mais l'hypothèse la plus simple est que cette pierre soit une pierre errante, venue de Sala.

C'est un sort inverse de celui de l'inscription *IAM* 306, découverte à Sala en 1881, mais peut-être venue de Bétique. Autre lest de navire?

60 - Musée archéologique de Tétouan

Compléter. R. Thouvenot, rendant compte («REA», 1950, p. 138-145) d'une visite au Musée qui se place en 1949, indique que l'inscription est sortie «des fouilles de Tamuda», renseignement certainement recueilli sur place.

64 - Musée archéologique de Tétouan

Compléter. L'inscription a été trouvée à Tamuda en 1944: *Excavaciones en Tamuda*, 8, 1945, *Memoria resumen de las practicadas en 1944*, p. 15.

Dchar Jdid p. 54

Réviser. Le mérite de l'identification de ce site avec la colonie de Zilil revient à M. John Spaul, dans sa thèse de 1957 de l'Université de Durham, dont il a bien voulu nous communiquer le texte. M. Spaul avait communiqué un projet d'article à ce sujet au Colonel J. Baradez, qui, sauf erreur, n'en a fait mention nulle part. La première mention imprimée de cette identification se trouve dans M. EUZENNAT, «BAM», IV, 1960, p. 535-536 et *Les voies romaines du Maroc dans l'Itinéraire Antonin, Mélanges Grenier*, 1962, p. 601, sans référence non plus à J. Spaul. Cf. J. SPAUL, *Une colonie d'Auguste en Tingitane*, «BAM», sous presse (publication de l'article inédit de 1958).

Tabernae - Lalla Djilaliya

Ajouter une inscription inédite. «Une base de statue présente une inscription de cinq lignes dont il ne paraît pas possible de proposer une lecture complète». L. CHATELAIN, *Le Maroc des Romains*, p. 51, d'après C.L. DE MONTALBAN, *Resumen de la memoria referente a los trabajos efectuados en el año 1939 en las ruinas de ad Mercuri y Tabernae*, I, Larache, 1940, p. 35. Sur le camp romain de Tabernae, R. REBUFFAT, *Les principia du camp romain de Lalla Djilaliya (Tabernae)*, «BAM» 9, 1973-1975, p. 359-376.

Lixus p. 59

Corriger. Ligne 19, n° 78 au lieu de 77.

Ajouter une référence: Strabon 1,3,2 (Belles-Lettres p. 143).

73 - Lixus

Réviser. Cette inscription, ou plutôt ce négatif d'inscription imprimée sur du mortier frais, a aujourd'hui disparu. L. Chatelain lisait *porticu[m]*, suivi par M. PONSICH, qui publie une photographie (*Lixus, Le quartier des temples*, Rabat 1981, pl. XV), avec la lecture D D ---VS PORTICV[m]. *IAM* propose

D D PORTICVI

En fait, le M final est conservé presque entièrement. On voit de plus ---VSPORTICVM.---, le M étant suivi d'une lettre indéchiffrable. D'autre part, les deux lettres DD ne sont pas dans le même sens que PORTICVM: le bloc qui les portait a été placé sur le mortier tête-bêche par rapport à l'autre. Comme il y a de fortes chances que DD ait été à la fin ou vers la fin de l'inscription, on peut lire:

---VS PORTICVM. ---DD---

On peut facilement remarquer que l'espace libre sous les lettres est plus grand que sur les lettres, ce qui indique que les deux blocs étaient à la limite inférieure de l'inscription. On imagine alors qu'on aurait affaire à une inscription d'une seule ligne courant sur l'architrave de la *porticus* en question.

Il y a trop de colonnades sur l'acropole de Lixus pour qu'une tentative d'attribution ne soit pas incertaine. Si on suivait l'opinion de Chatelain, «belle écriture monumentale, d'une excellente époque, peut-être même du Ier siècle de notre ère», peut-être aurions-nous affaire à un témoin de la rénovation de l'acropole qui a probablement pris place après la constitution de la province romaine. Le matériel contenu dans la citerne du temple F, bouchée au moment de cette rénovation, contient un peu de céramique hispanique (PONSICH p. 75. M.M. Habibi nous confirme la présence de cette céramique), matériel en tout cas postérieur à +40. En revanche, on n'a pas signalé à notre connaissance de matériel postérieur à + 90. Enfin, la faible quantité de matériel de la seconde moitié du siècle semblerait indiquer que la rénovation de l'acropole n'est pas de beaucoup postérieure à la constitution de la province.

76 - Lixus

Corriger. IAM donne comme provenance «Au port de Larache, d'après le *CIL*», ce qui veut dire que l'inscription a été trouvée dans le port de Larache ou à son voisinage. C'est un contresens sur le latin du *CIL* qui dit «*in portu Africae Larasch*», ce qui veut dire «dans le port africain de Larache», «à Larache, qui est un port (de la côte) d'Afrique».

«Au port» permettrait de penser que la pierre avait quelque chance d'avoir été apportée par mer dans le port de Larache (voir ci-dessus n° 57 pour la discussion d'un problème de ce genre). Mais selon le véritable sens, elle peut en fait provenir de n'importe quel endroit de la ville de Larache. Les ruines de Lixus ayant évidemment servi de carrière, il y a beaucoup de chances que la pierre vienne de Lixus. Comme il s'agit vraisemblablement de la tombe d'un *imaginifer* d'une unité auxiliaire d'*hispani*, la précision est importante, même s'il s'agit d'un vétéran.

78 - Lixus

Corriger. L'inscription n'est pas encadrée de «rinceaux», mais d'une torsade.

80 - Lixus

Normaliser. Ce diplôme militaire est qualifié de «*plaque*» comme la plus grande partie des diplômes du recueil. Cependant, les diplômes 234, 235, 237, 238, 239, 241, 284 sont appelés «*tablettes*», et le 242 «*table*».

Oppidum Nouum - Ksar el Kebir p. 64

Voir désormais A. AKERRAZ et R. REBUFFAT, *El Qsar el Kebir, CTHS Strasbourg*, p. 357-408.

82 - Souk el Arba

Réviser. La lecture est incomplète. Le diplôme mentionne une cohorte de Commagéniens. Voir ci-dessous p. 474.

83 - Entre Souk el Arba et Arbaoua

Réviser. En divisant les distances entre les sites identifiés de Tingitane par le nombre de milles indiqué sur l'Itinéraire Antonin, on obtient pour le mille des longueurs toujours différentes, souvent supérieures à 1500 mètres. Cette différence avec le mille de 1489 mètres est supérieure à ce que pourrait faire attendre soit l'utilisation d'un étalon un peu différent, soit les quelques incertitudes du tracé des voies. Il est donc possible que les voies du Maroc n'aient jamais été mesurées avec la précision qu'impliquait la pose de milliaires, et que par conséquent il n'y ait jamais eu de milliaires au Maroc. A ne compter d'ailleurs que les deux itinéraires

retenus par l'Itinéraire Antonin, 300 milliaires environ auraient été nécessaires: il serait étonnant qu'un seul ait été partiellement conservé.

Il nous paraît certain que le lieutenant-colonel Dewulf a vu une inscription latine commençant par *imp caes* ---. En revanche, il est possible que pensant à un milliaire, il ait lu indûment *mp* à la fin. Le fait qu'il n'ait pas pu déchiffrer la totalité du texte à première lecture semble indiquer qu'il était difficile à lire.

On regrettera que le commentaire des *IAM* ne fasse pas mention d'un document qui était pourtant entre les mains des rédacteurs, le croquis jadis déposé à la Direction des Antiquités du Maroc par son auteur, et indiquant le lieu exact de découverte de la pierre. Ce croquis existe encore (Communication de M.M. EUZENNAT, Commission de l'Afrique du Nord du CTHS, séance du 25 novembre 1991).

Banasa p. 69

Corriger p. 69, l. 5 du bas 95 au lieu de 94 et 125 au lieu de 126; p. 71 ligne 4, 95 au lieu de 94.

94 - Banasa

Réviser. Nous ne pensons pas qu'il faille confiner les Zegrenses sur «les pentes méridionales du Rif» (p. 86). Si on reporte sur une carte du relief la localisation proposée (M. EUZENNAT, *Les Zegrenses, Mélanges Seston*, Paris 1974, p. 175-186), on voit qu'il se serait agi d'un peuple montagnard, éloigné de Banasa. On se demande alors s'il est vraisemblable que les chefs des Zegrenses aient souhaité la citoyenneté romaine, et s'il est vraisemblable que le conseil du prince s'en soit soucié. D'autre part, l'affichage à Banasa des textes qui les concernaient semble indiquer que c'était la ville à laquelle ils pouvaient accéder le plus aisément: il est probable que Banasa était pour eux un de ces marchés périodiques qui n'ont cessé de rythmer la vie des campagnes marocaines. Sur la question, R. REBUFFAT, *Les Baniures, Un nouveau document sur la géographie ancienne de la Maurétanie Tingitane, Mélanges Dion*, Paris 1974, p. 451-463.

95 - Banasa

Bibliographie. LA MARTINIÈRE, *Esquisse*, p. 154.

99 - Banasa

Corriger. Le fac-similé imprimé publié par R. THOUVENOT, *PSAM I*, p. 49, indique les deux traits de la bordure gauche du texte n° 2, et montre que les premières lettres étaient alignées, contrairement à la dispositon adoptée par *IAM*, qui n'indique pas qu'il s'agit du bord gauche de l'inscription.

Réviser. «Deux cohortes milliaires seulement sont connues en Maurétanie Tingitane». Il faut mentionner la brique marquée C∞, *cohors milliaria* découverte à Thamusida (J. MARION, «BAM», IV, 1960, p. 480), même si elle peut être attribuée à l'une de ces deux cohortes.

103, 104, 106, 107, 116, 121, 123, 124, 132, 134 - Banasa

Corriger. Partout a été adoptée la restitution *respublica Banasitana*. Or 304b, 305 donnent normalement *respublica Salensium*; 387, 390-391, 419 *respublica Volubilitanorum*. On restituera donc *respublica Banasitanorum*.

104 - Banasa

Réviser. «...on pourrait aussi penser à *C[ar]o* ou à *C[arin]o*...; cette restitution serait même la seule possible si l'on pouvait admettre ...qu'il y a un martelage...». Si Carin a été très largement martelé, Carus ne l'a jamais été que par voisinage, quand son nom figurait à côté de celui de Carin (Notre art. cit. à la rubrique suivante). Ce n'est pas le cas ici. Mais la question d'une attribution de l'inscription à Carus ne se pose pas, l'espace étant beaucoup trop grand entre C et O. D'autre part, il ne semble pas que l'inscription ait été martelée, ce qui élimine Carin.

La lecture POTESTATE ne nous paraît pas sûre. POTESTATIS est possible, d'autant que le génitif est le seul cas effectivement attesté en Tingitane (voir ci-dessous rubrique Restitutions).

202 - Banasa

Corriger. Contrairement à l'opinion des auteurs, la mention de l'Empereur Carus sur ce fragment est parfaitement sûre. Cf. O. SALOMIES, «Arctos», 17, 1983, p. 164; R. REBUFFAT et A. AKERRAZ, *Une dédicace de Banasa à l'Empereur Carus*, «BAM», sous presse.

242 - Banasa

Réviser. Le diplôme de 109 (*IAM* 236) distingue la *ii hispanorum cr* de la *ii hispana cr*. Nous retrouvons ces deux cohortes en 114-117 (*IAM* 237). Ces deux diplômes classent les cohortes dans l'ordre des chiffres. Cette ordre des chiffres se retrouve en Lenoir 1, où l'*hispan(orum)* précède l'*hispana*.

Un autre ordre est indiqué par le diplôme de 122 (*IAM* 239) qui place ces deux cohortes dans l'ordre suivant:

3e: et ii [hispana cr]
8e: et ii [hisp]anor cr.

Cet ordre «de 122» est toujours utilisé en 156-7 pour toutes les cohortes. On trouve (*IAM* 242).

3e: et ii hisp vascon
8e: et ii hispan cr

La 3e est donc bien clairement l'*hispana*, et la 8e l'*hispanorum*. Ce qui est confirmé par l'autre diplôme de 156-7 (*IAM* 809), qui intervertissant le 2e et le 3e rang donne:

1e: i ituraeor cr
2e: [et ii hispan] varc cr
8e: et ii hispa[an] cr

donc toujours d'abord *hispana ua[s]c*, ensuite 8e *hispanorum*.

Le fragment 810 a le même ordre que le précédent

1e: i itur cr
2e: et i hisp

que M. Roxan a judicieusement corrigé en *ii hisp*.

Enfin Lenoir 2 donne

3e: ii hispan uas
8e: ii hispanor

c'est-à-dire toujours 3e *hispana*, 8e *hispanorum*.

Lenoir 2[14] est postérieur à Belo[15], où, malgré le mauvais état du diplôme, on arrive à lire

3e: [ii his]panor
8e: [ii hispan]a cr

C'est le seul document qui adopte l'ordre inverse. On note qu'il omet la précision *uasc(onum)* pour l'*hispana*, c'est-à-dire que le rédacteur travaille indépendamment de la tradition qui s'était établie à ce sujet. Ce témoignage n'est donc pas suffisant pour infirmer celui des diplômes «*uasc*».

On ne peut donc pas hésiter sur l'ordre des cohortes du présent diplôme; et la cohorte des Basques est toujours *hispana* et jamais *hispanorum*. On abandonnera donc les hypothèses de Thouvenot et de Nesselhauf. On ne saurait dire comme *IAM* que la 8e cohorte de *IAM* 242 «peut aussi bien» être l'*hispanorum*: *c'est* l'*hispanorum*. Enfin, on renoncera à l'idée qu'à l'*hispanorum* puisse s'identifier une *hispanorum uasconum*, nom qui n'existe pas, la cohorte des Basques s'appellant évidemment *hispana*.

[14] M. LENOIR, *Diplômes militaires inédits de Volubilis*, «BAM», XV 1983-1984, p. 219-223.

[15] P. JACOB, *Un diplôme militaire romain à Baelo Claudia (Tarifa, Province de Cadix)*, «Mél. Casa de Velazquez», XX, 1984, p. 7-16.

250 - Thamusida

Compléter. La colonie de Babba se trouvait probablement à l'emplacement de Sidi Saïd. M. EUZENNAT, *Remarques sur la description de la Maurétanie Tingitane dans Pline H.N. V, 2-18*, «Antiquités Africaines», 25, 1989, p. 95-109, contre le Ravennate III,11, et même contre le texte de Pline cité, préférait la placer à El Qsar el Kebir en cherchant pour Oppidum Nouum un autre emplacement dans la vallée du Loukkos. Malheureusement en tout cas, «l'enceinte d'environ 80 m de côté» de Snadla est islamique (R. REBUFFAT, *La frontière du Loukos, Colloque international de Lixus*, sous presse). Plus récemment, souhaitant identifier Tremuli, M. Euzennat a replacé Oppidum Nouum à El Qsar (Communication à la Commission de l'Afrique du Nord du CTHS, séance du 25 novembre 1991).

259 - Thamusida

Réviser. Le début du texte est un carmen:

praeteriens quicumque uiator perleges
- UU | - / - | - UU | - - | - U -
et casus queris exhodia nostri
- - | - U | U /- | - UU | - -
ua daca eram *duodeuiginti etatibus*
- - | U U - / UU - - - - - UU

en pentamètres dactyliques. Après *eram*, la scansion devient impossible.

Pour le début, comparer *CLE* 1191:

praeteriens quicumque leges haec carmina nostra

et *CLE* 1007; H. GEIST et G. PFOHL, *Römische Grabinschriften* Münich 1969, p. 190 n. 521:

praeteriens quicumque legis, consiste uiator

Pour le fond, comparer:

praeteriens hominum sortem miserere uiator

Anthologia Latina I 662 (RIESE, I-II, Leipzig 1894-1906); *Inscriptiones christianae urbis Romae*, II, p. 261 (I.B. DE ROSSI, Rome, 1861-1888); E. DIEHL, *Inscriptiones latinae Christianae Veteres*, I, p. 120 n. 612 (I-III 2e éd. Berlin 1961); LE BLANT, II, p. 553, n° 666 (*Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle*, III, Paris 1856-1865); GEIST-PFOHL, p. 108, n. 286, vers 7-10. Ces références sont données par D. SCHALLER et E. KÖNGEN, *Initia carminum latinorum saeculo undecimo antiquiorum*, Göttingen 1977.

Rirha p. 174

Réviser. Les éditeurs n'ont pas su que les éléments de la porte monumentale de l'enceinte urbaine du site était dissimulés par les dépendan-

ces de la maison du gardien. Le site était donc bien une ville. Voir *Recherches sur le bassin du Sebou, I, Gilda*, «BAM», XVI, 1985-1986, p. 253-255, en particulier p. 240. (Tav. III,1).

289 - Rirha

Ajouter. Cette inscription est encore aujourd'hui sur le site.

Sidi Slimane p. 176

Réviser. Il n'est pas exact que plusieurs tuiles marquées «*facta gild*» aient été trouvées sur le site de la ferme Priou. En effet, la bibliographie ancienne fait état

— d'une tuile trouvée à la Ferme Priou

— d'une tuile trouvée à Dar Bel Hamri.

Plus récemment, deux autres tuiles ont été signalées à

— Sidi Ahmed ben Rahal, en face du site de Khenichet-Ferme Biarnay (J. BOUBE, *A propos de Babba Iulia Campestris*, «BAM», XV 1983-4, p. 133, n. 7).

La dispersion de ces tuiles n'est donc pas plus favorable à la Ferme Priou qu'à n'importe quel autre site de l'aire considérée.

Rirha est en fait le seul site urbain de cette zone, ce qui conduit à l'identifier avec Gilda (R. Rebuffat, dans *Gilda, art. cit.*).

Rappelons nos arguments.

— Les ruines de Rirha occupent la totalité d'un méandre de l'oued Beth et le débordent. Leur superficie est d'au moins 11 hectares. On peut y énumérer plusieurs bâtiments. Les vestiges de la Ferme Priou sont tous concentrés sous les bâtiments de la ferme actuelle. Le reste du méandre est stérile.

— Rirha était bien une ville: on voit encore les vestiges de l'enceinte urbaine, et les restes de la porte monumentale signalée plus haut.

— On recueille très aisément quantité de céramique à Rirha, et à grand peine quelques tessons à la Ferme Priou.

— Le site de Rirha a été occupé dès le IIe siècle avant notre ère. On y voit en jonchée abondante de la céramique à vernis noir (donc antérieure à -50). Plusieurs structures sont candidates à une datation préprovinciale. Or nous savons par Alexandre Polyhistor que Gilda existait déjà vers - 70, et elle est également nommée par Pomponius Mela parmi les villes antérieures à la création de la province. En revanche, les vestiges de la Ferme Priou ne remontent pas avant l'ère provinciale (+40).

— Les indications de l'Itinéraire Antonin conviennent mieux à Rirha qu'à la Ferme Priou, qui est trop près d'Aquae Dacicae.

— M. EUZENNAT (*Le limes de Tingitane*, p. 183) a judicieusement fait remarquer que le mot Gilda avait probablement la même racine qu'Agellid (M. CHAKER et G. CAMPS, *Encyclopédie Berbère*, s.v., notant que les inscriptions libyques connaissent le titre de GLD) et pouvait donc désigner une résidence princière. Ceci ne fait que souligner la nécessité de trouver sur le site archéologique des monuments préromains et un abondant matériel pré-provincial, ce qui est le cas à Rirha, et non à la Ferme Priou. Si le tumulus de Sidi Slimane (G. Souville, *Atlas Préhistorique du Maroc*, I, Le Maroc Atlantique, Paris 1973, p. 130-133 n. 18) est bien, comme c'est possible, une tombe princière, il suffit de noter qu'il se place entre le site de la Ferme Priou et celui de Rirha, pour qu'on en conclut qu'il dépendait vraisemblablement de ce dernier site, le site de la Ferme Priou n'étant pas occupé à l'époque préromaine.

296 - Sidi Slimane

Réviser. L'inscription, trouvée dans la ferme Priou, y est encore signalée en 1929 par le maréchal des logis Blanchard: R. CAGNAT, «BCTH», 1930-1931, p. 374; «conservée aujourd'hui à la ferme Prious» (*sic*). Elle y est encore signalée en 1972 par J. BOUBE, *A propos de Babba Iulia Campestris*, «BAM», XV, p. 131-137. En 1982, la Mission du Sebou a constaté que l'inscription ne se trouvait pas dans le jardin lapidaire de la ferme (aujourd'hui «Domaine du Beth»), mais elle n'a pas pénétré à l'intérieur de l'habitation.

Le nom antique de Ferento n'était pas Ferenti, mais Ferentis, comme l'a montré M. BESNIER, «BCTH», 1927, p. 244-246, qui conclut «(L'inscription) ... confirme, une fois de plus, la véritable orthographe de *Ferentis* ...».

Cette inscription familiale consacrée à la mémoire de leur fils par un *praefectus equitum* et sa femme n'implique pas que le préfet exerçait son commandement sur place.

297 - Sidi Slimane

La Mission du Sebou n'a pas eu d'informations complémentaires sur ce petit fragment de marbre blanc en 1982 (voir n° précédent).

Sidi Kacem p. 178

Corriger. Le site, tel qu'il était connu au moment de la rédaction du recueil, n'est pas sur la rive droite, mais sur la rive gauche du Rdom. Son extension sur l'autre rive a été découverte par la Mission du Sebou.

298 - Sidi Saïd

Compléter. Il convient de citer intégralement les textes qui concernent le lieu de trouvaille de l'inscription (cf. déjà R.R., *Plaine et montagne en Tingitane Méridionale, CTHS Montpellier*, 1985, p. 226 et n. 10).

— CHATELAIN, *ILM* 41 «Pierre découverte en 1922 par M. Sardou, agent technique du Service des Contrôles civils, en décapant les bords d'une croupe pour aménager une piste entre Petitjean [la ville de Sidi Kacem actuelle] et Sidi Kacem [la zaouia de Sidi Kacem et son agglomération, en amont du Rdom], sur la rive gauche de l'oued Rdom».

— CHATELAIN, «BCTH» 1943-1945, p. 197 «(elle) fut exhumée à l'occasion de l'aménagement d'une piste entre le centre administratif et la zaouia de Sidi Kacem. Elle provient d'un monticule qui domine de quelques mètres la rive gauche de l'oued Rdom ... M. Leblanc, contrôleur civil, a naguère entrepris des fouilles ...».

La piste qui traverse le site en longeant le Rdom passe effectivement en contrebas d'une croupe ou monticule portant aujourd'hui une oliveraie au nord, et un terrain dégagé au sud. L'inscription a donc été trouvée entre la piste actuelle et ce terrain, ce qui, dans le sens est-ouest, ne laisse place qu'à une indécision de quelques mètres. Dans le sens nord-sud, on compte un peu plus de 300 mètres entre l'extrémité sud du terrain et le tournant de la piste qui limite l'oliveraie au nord.

Compte-tenu de son poids (103 cm de hauteur conservée, 60 de largeur, 40 d'épaisseur), il est peu probable que la pierre ait été beaucoup déplacée depuis l'antiquité. Son lieu de trouvaille nous indique donc assez précisément l'emplacement du camp de la *IV Gallorum*.

Selon les indications qu'a bien voulu nous donner son fouilleur, M. Jean Leblanc, le camp romain se trouve dans la partie dégagée du terrain, où les vestiges antiques ont empêché la mise en culture (et non pas où M. Euzennat l'a cherché, à l'emplacement de deux carrés de végétation visibles sur la photographie aérienne: *Le* limes *de Tingitane*, p. 198-9, et fig. 123). M. Leblanc avait d'ailleurs indiqué avec précision que le camp romain était rectangulaire.

Bibliographie. THOUVENOT, «Hespéris», 1947, p. 236.

Lecture. Elle peut être améliorée (après avoir été revue de nuit[16] avec M. Lenoir) (Tav. II,1).

[16] Car on peut alors employer une lampe à gaz qui donne une lumière orientable, mais sans les auréoles d'une lampe électrique.

IAM:	Nouvelle lecture:	
----------AVG	---LIAEMAMAEAEAVG	1
----------	----------	
----------	-----alexand--	
---·COHORS IIII·	---·COHORS IIII·	
GALLORVM·DEVOTA	GALLORVM·DEVOTA·	5
NVMINI·MAIESTATI	NVMINI·MAIESTATI	
---------M·C·IV	QVEEORVMARAM·C·IV	
--- MAXIMINO·V·E·	LIOMAXIMINO·V·E·	
..AESIDE·PROLEGATO	.RAESIDE·PROLEGATO·	
.ALERIO SALVIANO·	.ALERIO SALVIANO·	10
---EFECTO·POSVIT	..AEFECTO·POSVIT	

1- Les 4 premières lignes sont martelées, jusqu'à l'hedera qui précède COHORS non comprise. Cependant, on lit une partie de la ligne 1. *mamaeae* est en particulier assuré par le bas des lettres.

3- Nous n'avons pas pu vérifier la lecture *alexand* de Chatelain et Thouvenot, ou *exa.n* de Le Glay, mais il n'y a pas de raison de douter de ces témoignages. Chatelain distinguait en général bien les lettres dans des conditions difficiles, et l'inscription était mieux conservée de son temps.

4- *Cohors IIII* est encadré par des hederae, d'ailleurs bien visibles toutes deux sur la photographie de *IAM*.

5- Il y avait un point après *deuota*, ultérieurement agrandi par un accident.

7- La ligne se lit sans trop de peine; QVE EORV avait d'ailleurs été lu par Thouvenot.

8- LIO: L se distingue, IO se lit assez bien et avait d'ailleurs été vu par Chatelain.

9- Il y a un point après *prolegato*.

10- Le A de PRAEFECTO est incomplet, mais lisible.

On peut donc proposer:

[iu]liae mamaeae aug	1
[matri imp caes m aure]	
[li seueri] alexand[ri]	
[p f aug] cohors iiii	
gallorum deuota	5
numini maiestati	
que eorum aram c iu	
lio maximino u e	
[p]raeside prolegato	
[.u]alerio saluiano	10
[pr]aefecto posuit	

Après la publication signalant l'identification de Iulia Mamaea (M. LENOIR, *Pour un* corpus *des inscriptions latines du Maroc*, «BAM», XV, 1983-4, p. 233), M. EUZENNAT, *Le* limes *de Tingitane*, p. 196, en a tenu compte en proposant une nouvelle lecture, mais qui reste inexacte, faute d'avoir été revue sur la pierre.

299 - Sidi Saïd

Bibliographie. A. LUQUET, *Atlas du Gharb*, «BAM», VI, 1966, p. 370 n° 22.

Réviser. IAM ne tient compte, pour indiquer la provenance de la pierre, que de la notice de L. Chatelain, dans les *ILM* de 1942: «Pierre tombale découverte en 1926 près de Petitjean, sur la rive droite de l'oued Redom, dans le jardin de Si Ahmou Chouibiri, à douar Zirara, entre douar Grinat et douar Chlihat. Signalée et envoyée au Service des Antiquités par M. Billon, contrôleur civil». Chatelain donne, dans le *BCTH* de 1941-2, p. 203-4, une précision supplémentaire: «A 3 kilomètres de Petitjean, sur la rive droite... (le reste identique)». Le douar Zirara étant sur la rive gauche de l'oued, ces indications ne suffisent toutefois pas, et il faut recourir à la notice d'A. Luquet citée ci-dessus, qui indique comme lieu de trouvaille Douar er Remaïl: cette indications, qu'il n'a pu lire nulle part à notre connaissance dans la bibliographie, provient certainement d'une source indépendante, et donc digne de considération. Les coordonnées d'A. Luquet (468 100-404 500) tombent non loin du douar Er Remaïl (et on ne s'inquiètera pas trop qu'elles tombent sur la rive gauche de l'oued, car les coordonnées luquétiennes sont souvent fantaisistes, et en tout cas secondaires par rapport à ses informations, en général au contraire solides).

Cette localisation est satisfaisante. Le douar Er Remaïl est bien à 3 km de Petitjean, et, se trouvant sur la route conduisant à douar Zirara, devait en être administrativement une dépendance. Enfin, on peut comprendre l'expression «entre douar Grinat et douar Chlihat», car le Répertoire des agglomérations de l'Empire Chérifien[17] a lui aussi enregistré dans la fraction de Grinate et Haricha, avec le douar Grinate et Oued, un douar «Chlihate» dont l'existence «non loin de Petitjean» nous est certifiée par une lettre que vient de nous adresser M. Leblanc, ancien contrôleur civil de cette région. En fait, le voisinage d'Er Remaïl, le long

[17] *Répertoire alphabétique des agglomérations de la zone française de l'Empire Chérifien classées par tribus et par fractions de tribu d'après les résultats du recensement quinquennal du 8 mars 1936*, Rabat 1941 (Paris BN 8°O3W5), p. 549: Contrôle civil de Petitjean, Tribu des Zirara, Fraction de Grinate el Haricha: Aït Lahsen, El Atamna, Cherarda, Chlihate, Grinate el Oued, Kabar bab Tiouka, Khounifrate, Oulad Aïssa, Oulad Boubker.

de l'oued, n'est qu'une longue agglomération, et l'une de ses fractions correspond probablement au douar Chliate.

L'indication fournie par une lettre du contrôleur civil chef de la circonscription de Petitjean au Conservateur de Volubilis en date du 2 octobre 1926 (qui ne peut être vérifiée, car cette lettre ne se trouve plus dans les Archives du Service) donne une indication évidemment approximative «à 4 km environ en aval du pont-route Petitjean-Sidi Slimane [situé à Er Remaïl]» car elle placerait l'inscription au douar Grinate même. Tout au plus peut-on admettre que celle-ci a été trouvée dans la partie nord du douar Er Remaïl. Tout en citant cette lettre p. 197 n. 87, M. EUZENNAT, dans *Le* limes *de Tingitane*, place le lieu de trouvaille à 6,4 km en aval du pont-route (p. 176, reproduction de la carte au 200000e, site 14) sans expliquer ce déplacement.

Le lieu de découverte se trouve donc localisé. Le carrefour d'Er Remaïl étant à 3,5 m soit de l'Hôtel de la Province de Sidi Kacem, soit des ruines de Sidi Saïd, et le site d'Er Remaïl ne nous ayant fourni aucun vestige lors de notre visite, cette petite inscription (40 × 30 × 15,5 cm) a probablement été transportée là depuis la nécropole de Sidi Saïd. C'était d'ailleurs l'opinion de Chatelain (Tav. I,2).

Lecture. On peut lui apporter de minimes corrections (Tav. II,2).

IAM:	Nouvelle lecture:	
D S M	D S M·	1
GER·Q·EQ·	GER·Q·EQ·	
CHOR·IIII·GAL	CHOR·IIII·GAL	
TVR·OPTATI	TVR·OPTATI	
ṢTIP·XVII ẠN	STIP·XVII ẠN	5
ẊẊẊẊ·EX·PRO	XXXX·EX·PRO	
LVṢIT·FA..ṬIN	LVSIT·FA.STIN	
LA.TI CIVIS	LAETI CIVIS	
HER·.·C	HER·F·C	9

1- Point après M.

2- Au lieu de *Q(inti filius)*, il est préférable de lire *Q(uondam)*, comme nous le signale Mme Di Vita.

5- La pierre est usée après XVII, mais on aperçoit un point juste avant la lacune.

7- STIN bien visible. Le N a mordu sur la marge. Peut-être une ligature VS?

8- Le E de LAETI, que Chatelain avait distingué, se devine.

9- F peu visible, mais sûr.

Les lignes de guidage débordent sur le boudin de la marge. Comme souvent, la pierre était livrée avec sa mouluration, et le graveur s'en accommodait comme il pouvait.

Compléter. Ce soldat mort dans sa dix-septième année de service n'est pas un vétéran. Il y a donc de fortes chances que sa tombe ait été voisine du camp de la *iiii gallorum* à laquelle il appartenait. Il n'en était que plus important de savoir exactement où l'inscription a été trouvée, même s'il est sûr qu'elle a été déplacée.

Sala p. 181

Réviser. Avant les fouilles de 1929-1930 ont eu lieu une série de découvertes épigraphiques, à l'emplacement de la Résidence Générale, qui s'est établie sur une vaste nécropole.

— Les découvertes du garage de la Résidence, en 1917 («Lorsque le Général Lyautey fit construire le garage ... il voulut bien me signaler des tombeaux antiques ...: CHATELAIN, *Le Maroc des Romains*, p. 82), présentées par CHATELAIN, «Bull. Soc. Nat. Antiquaires de France», 1918, p. 156-159. Elles ont donné les inscriptions *IAM* 314 et 316.

— Des fouilles, conduites par M. Huguet, Henri Basset et le lieutenant Campardou à partir de septembre 1917; H. BASSET, *Fouilles dans la nécropole de Chella*, «CRAI» 1918, p. 300-301 (séance du 16 août 1918); H. BASSET, *La nécropole romaine de Chella, France-Maroc*, III, n. 5, 15 septembre 1919, p. 131-134; H. BASSET et E. LEVI-PROVENÇAL, *Chellah. Une nécropole mérinide*, Paris 1923, p. 4 (et *Hespéris* 1922 p. 4).

— Des travaux surveillés par Henri Rouland Mareschal, dans les jardins de la Résidence, mais aussi au voisinage de Chellah (CHATELAIN, *Le Maroc des Romains*, p. 82-3).

Pour l'épigraphie, Chatelain, dans une communication du 14 juin 1921 à la Commission de l'Afrique du Nord du CTHS, publiait une inscription supplémentaire de cette nécropole (*IAM* 318) et signalait qu'il connaissait cinq autres inscriptions de Sala; *IAM* 306 (celle-ci d'après Héron de Villefosse et le *CIL*, car elle n'a été retrouvée à Rabat qu'en 1926), 316 (publiée par lui-même dans le «BSNAF», *l.c.*) et trois inscriptions «communiquées par M. Basset à l'Académie des Inscriptions». Ultérieurement, L. Chatelain n'a pas cité H. Basset (mort le 12 avril 1926) dans les *Inscriptions Latines d'Afrique* en 1923, ou dans les *Inscriptions Latines du Maroc* (*ILM*) en 1942, mais seulement dans une note du *Maroc des Romains* (p. 892, n. 5).

Il est probable que *ILM* 35 (*IAM* 314) n'a pas été prise en compte par lui dans ces «cinq» inscriptions (il n'en fait d'ailleurs même pas mention dans les *Inscriptions Latines d'Afrique* de 1923). Il dit d'ailleurs qu'elle a été trouvée «non loin» de *ILM* 34 (*IAM* 316), ce qui date la trouvaille de 1917 et l'exclut de la liste Basset. Les trois inscriptions présentées par H. Basset à l'Académie, mais non publiées à cette occasion, sont donc certainement les trois dont il fait état dans son article de «France-Maroc», p. 134, en ces termes:

— ... «à côté des noms romains nous voyons figurer un Thrace qui porte un *cognomen* d'empereur, Aurélius Diza;

— nous voyons un Juif, de ces Juifs d'Alexandrie, hellénisé au point de ne savoir plus d'autre langue que le grec..

— Nous connaissons aussi le nom d'une femme ... elle inspira un vif amour; la fine inscription qu'on peut lire encore sur une boucle d'oreille en témoigne. Pauvre Simata ...» (Il s'agit d'une tombe à inhumation).

La *seconde* inscription a été publiée depuis par CHATELAIN, «BCTH», 1941-2, p. 341-342, qui rappelle qu'elle a été trouvée «lors de la construction des dépendances de la nouvelle Résidence générale» et qu'elle avait été confiée «dès 1916 [erreur de date] à M. Prosper Ricard, prédécesseur de M. Baldoni» «chef de l'Office des métiers d'art indigènes, de qui dépend à Rabat le Musée des Oudaias». Elle a été souvent citée depuis (mais toujours sans référence à H. Basset): *AE* 1942-3, 45; L. et J. ROBERT, «Bull. Epigr.», 1946-7, n. 256; «Bull. Epigr.» 1955, n. 279; L. ROBERT, «Hellenica», 11-12, Paris 1960, p. 385 et n. 5 (lecture établie par L. Robert: Μαρεῖνος Πτολεμαῖος Ἰουδέος); M. EUZENNAT, *Grecs et orientaux en Maurétanie Tingitane*, «Antiquités Africaines», 5, 1971, p. 167 et 169.

Pour la *troisième*, nous ne savons rien de la pauvre Simata. Son nom pourrait être une déformation du nom grec Σίμαιθα (*Thesaurus G.L.*, s.v.).

La *première* inscription était évidemment en latin. Basset pensait à Maximin *Daza*, mais sa lecture est correcte, car *Diza* est bien connu (par ex. VI 2586 = *ILS* 2019), y compris avec le *nomen* Aurelius (*ILS* 2158 Ostie; III 12897 Salone; III 12408 Mésie Inférieure). C'est effectivement un nom Thrace (III 7330 à Salonique; VI 2799 = *ILS* 2094, prétoriens originaires de Philippopolis). Comment Basset le savait-il? Probablement parce que l'inscription comportait soit le mot Thrax, soit le nom de la ville de Philippopolis. On peut enfin penser que si Aurelius Diza avait été un soldat, Basset l'aurait mentionné.

Nous pouvons en tout cas ajouter au répertoire de Sala cette inscription inédite et perdue, mais sur laquelle nous avons tout de même quelques informations.

Récapitulation des découvertes anciennes de la Résidence Générale:

Du Garage en 1917:

314 CHATELAIN *ILM* 35, 1942, puis *ILAfr* 644, *ILM* 36
316 CHATELAIN, «BSNAF», 1918, puis *ILAfr* 644, *ILM* 34

H. Basset:

Aurelius Diza BASSET 1919, puis CHATELAIN 1944
Μαρεῖνος BASSET 1919, puis CHATELAIN 1940-1. Bibl. ultérieure.
Simata BASSET 1919, puis CHATELAIN 1944

Rouland-Mareschal, des jardins:

318 CHATELAIN 1921

300 - Sala

Bibliographie. L. CHATELAIN, «BCTH», 1924, p. XXXVI; R. THOUVENOT, «Hespéris», 1947, p. 236.

Compléter. L'inscription vient du camp romain ou de son voisinage immédiat.

307 - Sala

Corriger. Dans le décret des Salenses, *IAM* relève la «forme non classique *discipulina* pour *disciplina*». C'est confondre, comme il arrive d'ailleurs très souvent, forme «classique» et forme scolaire. *Discipulina* est largement attesté de Plaute à Festus, ainsi que par les inscriptions et les monnaies (*Thesaurus Linguae Latinae, s.v.*).

Réviser. Un examen direct montre que la dernière ligne de la dédicace est évidemment de la même main que le reste: on notera en particulier les formes très caractéristiques du B et du R. Les commentateurs qui ont admis que la dernière ligne était d'une autre main ont été trompés par le fait que les lettres sont plus serrées. Pour admettre leur thèse, il fallait admettre aussi que le premier graveur avait laissé justement une ligne en blanc dans le champ épigraphique.

La thèse soutenue dans le Recueil est périmée depuis la publication de J. Boube, *Sala: notes d'épigraphie*, *BAM* XII, p. 124-137, qui a montré que parmi les *amici* se trouvaient les décurions de l'année, et que les trois documents de la base sont de la même année 144. L'*ordo* s'est préoccupé de l'autorisation de dresser la statue, mais si ce sont les *amici* qui se nomment sur l'inscription principale, c'est que ce sont eux qui se sont cotisés pour offrir la statue (ce qui explique probablement qu'on ait ajouté à l'inscription déjà gravée huit noms supplémentaires, personnages qui se sont probablement joints aux premiers cotisants). On renoncera donc au développement *d(e)d(icauerunt)*, adopté par J. Carcopino et *IAM*, au profit de *d(ono) d(ederunt)* ou de *d(ederunt) d(edicaverunt)* qui éclairaient mieux les relations des trois textes de la base.

314, 316, 318 + Inédite - Sala

Voir ci-dessus sous Sala p. 181.

Volubilis p. 207-210

Il n'est pas «superflu» d'énumérer les attestation du mot *respublica*, car elles sont toutes datées (même le fragment 503: voir ci-dessous): un cas sous Claude Ier, dans le cas particulier de la formule *ob merita erga rem publicam*, (n° 448) et une série cohérente qui va de 196 (n° 387), à Probus. La ville se désigne alors toujours comme *respublica uolubilitanorum* et jamais autrement: 390-391 en 211-7 (arc de triomphe); 355 en 217 (sous Macrin: dédicace du Capitole); 397 en 218-222 (sous Elagabale, contrairement à ce qui est dit); 396 en 219; 398 en 218-222; 399 en 221-222; 400 en 221-222; 403 en 222-235; 401 en 222; 416 sous Philippe l'Arabe; 405 en 252; 406 en 255; 407 en 255-258; 408 en 269-270; 409 en 270-275; 411 et 419 sous Probus.

Volubilis est appelée *colonia* par un seul texte, l'Itinéraire Antonin. La série d'inscriptions ci-dessus ne permet ni de confirmer, ni d'infirmer cette appellation. On remarque en effet que Banasa, authentique colonie, se désigne elle-même comme *respublica* en 250-251 (*IAM* 103); peut-être sous Valérien (121); en 269-270 (104); en 274-275 (106).

Pour toutes les inscriptions qui proviennent du *forum* et de ses environs, on tiendra compte de M. LENOIR, A. AKERRAZ, E. LENOIR, *Le forum de Volubilis, Eléments du dossier archéologique*, dans *Los foros romanos de la provincias occidentales*, Madrid 1987, p. 203-219, qui ont montré que le forum de Volubilis est l'aire qui se trouve sur la façade ouest de la basilique civile, et non pas l'aire secondaire où le forum a été placé par M. EUZENNAT et G. HALLIER, *Les forums de Tingitane. Observations sur l'influence de l'architecture militaire sur les constructions civiles de l'Occident romain*, «Antiquités Africaines», 22, 1986, p. 73-103. Sur la figure 7 de *IAM*, la place du chiffre 6, censé indiquer le forum, est tributaire de cette erreur.

347 - Volubilis

Corriger. Géta est probablement mort à la fin de décembre 211: H. HALFMANN, «Chiron», 12, 1982, p. 229-234 (cf. KIENAST, *Röm. Kaisertabelle*, p. 166-7).

348 - Volubilis

Bibliographie. M. CHRISTOL, *P. Aelius Crispinus, procurateur de Maurétanie Tingitane en 173 ap. J.C.*, dans CHRISTOL-MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari 1989, p. 169-173.

Ajouter p. 214, col. 1, ligne 30, le n° 356 à la liste des inscriptions concernant les Baquates.

349 - Volubilis

Corriger. «Autel trouvé ... dans le faubourg ouest, à proximité d'une sorte de canal construit après la conquête arabe en remblayant [remployant ??] de nombreux éléments antiques». Ce «canal» est un rempart, jadis bien identifié comme tel par La Martinière. (Il a été daté antérieurement au VIIe siècle et attribué à la ville chrétienne de Volubilis par A. AKERRAZ, *CTHS Grenoble*, p. 429-436. Egalement A. AKERRAZ, *Le développement urbain de Volubilis, L'Afrique dans l'occident romain*, Rome 1990, p. 215, fig. 1). Cette identification oubliée, le nom de «canal» a été couramment employé à Volubilis, l'enceinte avec ses deux parements mieux conservés que le blocage interne évoquant effectivement quelquefois une sorte de canal. Le terme de faubourg ne convient pour cette région ni à la ville romaine, puisqu'elle est à l'intérieur de l'enceinte de 168-9, ni à la ville paléochrétienne.

On corrigera les mentions de ce type pour toutes les inscriptions qui les utilisent.

360 - Volubilis

Bibliographie. J. COLIN, *L'occupation romaine du Maroc*, Conférence faite le 25 juin 1925 au cours des Affaires Indigènes de Rabat, Rabat 1925, p. 19-21.

367 - Volubilis

Corriger. Le cadre mouluré du champ épigraphique n'est pas «entouré de rinceaux». Il n'y a de décor qu'au couronnement, et ce décor est constitué d'une ligne de perles et pirouettes entre deux bandes de rais de coeur. Le monument est en outre décoré d'un miroir (dont le manche est une massue herculéenne), d'une cruche et d'une colombe becquetant une grappe de raisin.

Le lieu de trouvaille de cette dédicace à Vénus est le petit temple installé dans l'angle de l'aire capitoline. Le capitole ayant été dédié par Macrin, c'était là l'occasion de proposer une date pour ce monument.

Voir V. BROUQUIER et R. REBUFFAT, *La chapelle de Vénus à Volubilis*, «BAM», sous presse.

376 - Volubilis

Bibliographie. R. THOUVENOT, «Hespéris», 1951, p. 267, corrigeant Carcopino.

377 - Volubilis

Bibliographie. R. THOUVENOT, «CRAI», 1947 p. 485-489 et «Hespéris», 1947, p. 236, corrigeant le premier le nom du procurateur.

Est à conserver la remarque de R. CAGNAT, *BCTH* 1893, p. 164: «un blanc, laissé sur la pierre entre *area* et *priuatam*, permet de supposer que l'M final de *aream*, tracé au minium par l'ouvrier avant la gravure, a été omis ensuite. L'emploi de l'accusatif absolu dans les inscriptions d'Afrique n'est pas rare». Cagnat renvoie à *CIL, Indices* p. 1108; voir désormais *Indices* III, p. 321, col. 2.

396, 398, 403 - Volubilis

Ajouter. Cette inscription à Elagabale est de la même main que 398 (décor comparable; même graphie EIIVS) à Iulia Soaemias. L'inscription à Iulia Mamaea 403 est également de la même main (noter le I long de EIVS). Mêmes formules: *deuota numini ... deuotissima numini ...*

398, 399, 400, 401 - Volubilis

Compléter. Renvoyer chaque fois également à 396, remployée dans la même fontaine et pour les cinq inscriptions à 386, trouvée de même.

400 - Volubilis

Corriger. L'inscription doit être antérieure non seulement à la mort d'Elagabale, mais encore à la répudiation d'Annia Faustina à la fin de 221.

401 - Volubilis

Corriger. La date officielle de l'avènement de Sévère Alexandre n'est pas le 11 mars, qui est la date de l'assassinat d'Elagabale (K. GROSS, *Elagabal, Reallexikon für Antique und Christentum*, IV, 1959, col. 990). C'est le 13 mars. R.O. FINK, *The* Feriale Duranum, *The Excavations at Dura Europos, Final Report*, V, 1, 1959, p. 198: *III idus martias quod imp caesar M. Aurelius Seuerus Alexander imperator appellatus sit...* Il reçoit ses titres le 14 mars: *Pridie idus martias quod Alexander augustus noster augustus et pater patriae et pontifex maximus appellatus sit...*

403 - Volubilis

Corriger. Julia Mamaea est morte non seulement «la même année» que Sévère Alexandre, mais en même temps.

409 - Volubilis

Compléter. Ce monument d'Ulpia Severina est approximativement de la même date que celui de Banasa 106 (29 Août 274 - sept-oct 275; KIENAST, *Röm. Kaisertabelle*, p. 231) puisque dans les deux cas Ulpia Seuerina est Augusta. Comme celui de Banasa, le bandeau supérieur porte deux rosaces (mais à 4 pétales au lieu de 6) de part et d'autre d'un motif central triangulaire (également différents ici et là). Les deux textes ne sont pas identiques.

425 - Volubilis

Corriger. La description de Chatelain adoptée sans autre commentaire «guirlande de feuillages entre deux moulures» est insuffisante, car le bandeau décoré est encadré de deux cordons, et du côté du champ épigraphique, par des perles et pirouettes. Ceci permet de rapprocher ce monument du 437, où on retrouve la même disposition.

«Beaux caractères du Ier siècle» dit Chatelain, cité sans commentaire. Si on admet le rapprochement avec 437, daté approximativement du IIIe siècle (et on peut se demander si les deux inscriptions ne sont pas de la même main), on peut douter de la validité de ce jugement.

430 - Volubilis

Bibliographie. R. THOUVENOT, «Hespéris», 1951, p. 476.

437 - Volubilis

Ajouter. Le «beau rinceau» qui entoure le champ épigraphique n'est pas seulement «bordé de moulures», mais bordé par deux cordons. Voir ci-dessus sous 425.

Si cette inscription date bien du IIIe siècle, c'est probablement la plus récente des attestations du mot *municipium*, ce qui valait la peine d'être noté.

437, 442 - Volubilis

Bibliographie. J. BOUBE, *A propos d'un décurion de cinq ans*, «BAM», XII, 1981-2, p. 88.

441, 443, 473-4, 477, 492 - Volubilis

Bibliographie. R. THOUVENOT, «Hespéris», 1947, p. 237.

503 - Volubilis

L'inscription est présentée ainsi:

---RIC---	
---ISIIT---	
---IIIVLI---	
---NAE DOMV---	[templum? diui]nae domu[s...|
---OLVBILITAN---	...respublica V]olubilitan(orum)
---LAPSVM---	[uetustate con]lapsum

On peut proposer, après consultation de la photographie donnée par «BAM» IV, 1960, p. 579:

---IC---	---ICi---
---ESTII---	---potEST II---
---ETIVLIae	
aug totiusq diuiNAE DOMUS	
respublica uOLVBILITAN	
templum uetustate conLAPSVM	

La lettre R de la ligne 1 n'étant pas visible sur la photographie, nous attendrons une vérification sur la pierre pour en tenir compte. Nous interprétons en attendant «ICi» comme appartenant à une épiclèse. Si le nom impérial qui précède celui de *iulia augusta* est bien celui de Caracalla, la puissance tribunicienne peut aller de II à IIII, et la datation par conséquent de 199 à 201.

Après *iuliae, diuinae domus* devait en tout cas dépendre d'une formule courante, et on abandonnera l'idée d'un «*templum diuinae domus*» avancée par *IAM* avec hésitation. A la dernière ligne, *templum* est hypothétique, mais les noms d'édifices courts ne sont pas si nombreux.

510 - Volubilis

Corriger. Sur le diplôme 810, *i hisp* est une erreur pour *ii hisp*; à Sidi Moussa 814, l'inscription ne concerne pas une *[his]pa* mais une *coh parth.* Aucun argument ne permet donc de dater cette inscription 510 du IIe siècle, alors que la formule funéraire *h.e.s.* invite à la placer au Ier. Il y a d'ailleurs une parenté évidente entre les deux inscriptions 510 et 512 de la *i hisp* et celle de la *legio x gemina,* 511, correctement datée du Ier siècle. Les légions ayant eu peu d'occasions de venir au Maroc, il n'est pas impossible que ces deux unités se soient trouvées dans la région de Volubilis au moment de la transformation du royaume en province. (Tav. IV,1).

523, 554 - Volubilis

Ajouter. Les monuments sont des contrepoids de pressoir retaillés et remployés. Voir ci-dessous «Contrepoids de pressoir».

591 - Volubilis

Corriger. IAM donne: «*Dis manibus sacrum. Gabiniae Antonianae uixit annis* (etc.)». On peut considérer *Gabiniae Antonianae* comme un génitif qui dépend de *Dis manibus*, car dans de nombreux cas, les noms masculins qui suivent *dms* sont au génitif (*IAM* 529, 530, 571, 662; cf. 581 et 604 après *dm*). On peut aussi le considérer comme un datif, clairement attesté aussi (563, 565, 570; cf. 176, 525, 553, 562, 625 après *dm*). Avec le génitif, on peut ponctuer: *dis manibus sacrum Gabiniae Antonianae. Vixit annis...*: «consacré aux Dieux Mânes de Gabinia Antoniana. Elle a vécu...». Avec le datif, on peut ponctuer *dis manibus sacrum. Gabiniae Antonianae. Vixit...*: «Consacré aux Dieux Mânes. A Gabinia Antoniana. Elle a vécu...». En revanche, la ponctuation adoptée n'est pas admissible (voir également ci-dessous «ponctuation»).

784 - Volubilis

Corriger. Ligne 5, au lieu de E·PACNU---, on lit facilement sur la pierre EPAGATV---.

802 - Volubilis

Ajouter. Le diamètre de cette inscription gravée sur un cylindre de pierre est de 32 cm, soit un diamètre de colonne. Le «tore» mentionné est d'ailleurs simplement l'astragale de la colonne (Tav. IV,2).

Les inscriptions sur champ arrondi sont rares. Cependant, des colonnes ont été souvent réutilisées pour des inscriptions. A l'Empereur Tacite: M. LENOIR, *Inscriptions nouvelles de Volubilis*, «BAM», XVI, 1985-6, p. 201, n. 5. P. Salama (communication orale) pense que cette inscription est peut-être un milliaire, mais la hauteur des lettres (3-4 cm) n'est pas très encourageante, si au contraire la taille du monument primitif convient assez bien (127 cm au minimum). Il faudrait aussi admettre qu'une colonne de la ville, désaffectée, a été retaillée («grossièrement aplani sur 20 cm de largeur pour former le champ épigraphique») pour faire un milliaire et transportée soit à une porte, soit dans la campagne, puis rapportée et utilisée pour construire l'«atriolum» de la maison au Cadran Solaire, où on a trouvé «quatre fragments de tambour et une base de même module»: Lenoir, p. 201, n. 1). Or il est difficile d'admettre que cet «atriolum» n'ait été construit qu'après le règne de Tacite (en 276): Volubilis va être abandonnée en 285 ou très peu après, soit environ 10 ans plus tard. Il est plus simple de penser que cette colonne ait été retaillée et inscrite sur place: mais il faut avouer que c'est étrange. (Sur l'absence de milliaires au Maroc, voir ci-dessus sous le n° 83).

L'hypothèse d'une colonne initiale, portant des indications routières, érigée en ville ou à une porte de ville n'est pas à exclure à priori. Mais *IAM* remarque à juste titre que pour un monument de ce genre la graphie aurait été plus soignée. (On note à ce sujet que le milliaire initial de Lepcis Magna *IRT* 930 est décoré).

Il n'est finalement pas démontré pour le moment que cette inscription de Volubilis soit un milliaire.

814 - Sidi Moussa bou Fri

Réviser. On lit très bien *coh(ors) part(horum).* Cette lecture a depuis été confirmée par une nouvelle inscription (R. REBUFFAT, *L'implantation militaire romaine en Maurétanie Tingitane, L'Africa Romana IV*, 1986, p. 39, n. 41 et p. 78, Post-scriptum; M. LENOIR, *Inscriptions nouvelles de Volubilis*, «BAM», XVI, 1985-6, p. 231, n° 29).

Compléter. Les dédicaces à un Génie du lieu donnent couramment le nom du lieu au génitif. Moins courant, mais usité dans ce cas, est également le nom au nominatif *genio ausum* (CARCOPINO, *Le* limes *de Numidie et sa garde syrienne*, «Syria», IV, 1925, p. 139-144) ainsi que l'adjectif toponymique: *genio thamogadense*, «BCTH», 1893, p. 162, n. 43. *Genio ulpio* peut donc parfaitement indiquer que le camp s'appelait *Ulpium*.

Tocolosida p. 419

Réviser. Le recueil donne au camp 160 m de côté, ce qu'indique également le croquis publié. Si les commentateurs sont d'accord sur la forme carrée du camp, ils ont indiqué des mesures diverses.

— 160 m: L. CHATELAIN, *Tocolosida, Mémorial Henri Basset*, 1928, p. 198; *Le Maroc des Romains*, 1944, p. 133: M. EUZENNAT, «BCTH», 1965-6, p. 160.

— 135 m ca.: M. EUZENNAT, «BAM» II, p. 224, fig. 11 (d'après l'échelle du dessin); M. LENOIR, *Les établissements militaires*, mémoire inédit, 1980, p. 209-210 «mesures au théodolite, d'une précision relative en raison de l'état des ruines».

— 175 m: M. EUZENNAT, *Le limes de Volubilis, Roman Frontier Studies* 6 (1964) p. 196 d'après une estimation sur photographie aérienne de J. Baradez.

— «Environ 2,5 ha ... environ 550 pieds de côté» d'après «une visite sur place et des contrôles effectués sur photographie aérienne»: M. EUZENNAT, *Le* limes *de Tingitane*, p. 244-245. Ces indications correspondent à un côté qui oscille entre 158 m et 162 m.

La différence entre 160 et 135 m paraît trop forte, malgré la raison invoquée par M. Euzennat: «Le relevé topographique effectué en 1956 n'avait en effet retenu que 135 × 130 m... mais (les mesures) avaient été prises au sommet du talus... alors que le rempart suivi en 1923 se trouve en réalité à sa base» (*Le* limes *de Tingitane*, p. 245) ce qui suppose qu'il y ait 12,50 m du sommet du talus au rempart, ce qui est beaucoup! M.M. Lenoir nous confirme que cette distance ne saurait excéder 4 à 5 m, ce qui donne au camp une dimension maxima de 145 × 145 m.

Sur les photographies aériennes publiées par M. Euzennat:

— fig. 174, la ruine du camp mesure avec talus environ 160 m de côté, mais plutôt moins que plus (L'échelle de la photographie n'est pas 1/16600 comme indiqué, mais au maximum de 1/16000 ou 16100, ce qui nous donne 156 m. maximum).

— fig. 176, la ligne des remparts du camp (à ne pas confondre avec le chemin et les bourrelets de déblais) apparaît sur la partie inférieure de la photo, avec ses angles arrondis, comme nous le fait observer M. Lenoir. Même à l'échelle indiquée, le camp mesure environ 5,6 × 25,00 = 140 m. est-ouest.

Avec 2 ha environ (1,4 × 1,4 : 1,96), Tocolosida est plus petit que Thamusida (2,3 ha), tandis que 2,56 ha (1,6 × 1,6) lui donneraient une dimension apparemment trop considérable, même pour une aile de cavalerie.

821 - Aïn Schkor

Bibliographie. LA MARTINIÈRE, *Esquisse*, p. 161; M. EUZENNAT, «BCTH», 1976-8 p. 243; R. REBUFFAT, *ibidem*, p. 249.

825 - Aïn Schkor

Réviser. Cet alphabet gravé sur une paroi rocheuse retaillée n'est pas du tout «au pied de l'abrupt dominant la source d'Aïn Schkour», mais en x 487,000; y 389,050; z 490. Comme le disent très exactement G. Féray et R. Paskoff, il s'agit d'un des «gradins naturels de l'amphithéâtre rocheux» constituant le «cirque» d'Aïn Schkor (*Recherches sur les carrières romaines des environs de Volubilis*, «BAM», VI, 1966, p. 286, p. 295, et pl. IV).

828 - Aïn Schkor

Réviser. «Autel ... remployé dans des constructions tardives». Le mot «tardif» n'a aucun sens par lui-même. Il veut peut-être dire ici «postérieur à l'occupation romaine du site»? Car en 835, on trouve «Autel ... remployé dans des constructions berbères». On ne nous dit pas pourquoi ces constructions ne sont pas arabes, mais berbères.

831 - Aïn Schkor

Réviser. L'autel n'a pas pu être «remployé comme contrepoids de pressoir», car il manque les indispensables encoches en queue d'aronde. C'est au contraire un contrepoids quadrangulaire qui a été retaillé pour être utilisé pour une inscription. Voir ci-dessous «Contrepoids de pressoir».

833 - Aïn Schkor

Ajouter. R. Thouvenot signale que l'inscription a été trouvée «au même endroit» que le n° 829.

836 - Aïn Schkor

Réviser. Inscription actuellement (1990) perdue. Comme pour le n° 831, il peut s'agir d'un contrepoids retaillé pour fournir un caisson. En tout cas, il ne peut pas s'agir d'une inscription retaillée en contrepoids. Voir ci-dessous «Contrepoids de pressoir».

Oued Bou Hellou p. 433

Réviser. Le pont sur l'oued Bou Hellou remploie d'autres blocs antiques, ce qui indique qu'un monument important a été réutilisé (Tav. III,2).

841 - Oued bou Hellou

Compléter. Aux *praesides* de Tingitane portant le nom d'Aurelius, on ajoutera désormais Aurelius Cletus, attesté à El Qsar el Kebir en 291 (A. AKERRAZ et R. REBUFFAT, *CTHS Strasbourg*, p. 367-408).

Une examen attentif du lit du torrent et des alentours du pont en ruine du Bou Hellou ne nous a pas permis de retrouver cette inscription. On regrettera que la photographie prise par R. THOUVENOT («BCTH», 1955-1956, p. 196) ait disparu.

Indices - p. 437

I - Noms d'hommes et de femmes
Ajouter: Aurelius Diza, à Sala, inédite
Ajouter: Epagatus 784

IV - Rois et empereurs
p. 454. Sous Septime Sévère, ajouter 503
p. 455. Supprimer Iulia Maesa, l'inscription 298 donnant le nom de Iulia Mamaea.
p. 456. Ajouter le n° 360 aux deux inscriptions de Probus 361 et 410. 411 est également du temps de Probus.
p. 456. Ajouter Carus, 202.

VI - Armée
p. 460. Pour un index plus rationnel sur l'armée, voir notre article sur *L'implantation militaire romaine en Maurétanie Tingitane, L'Africa romana, IV*, 1986, p. 75-78.
p. 460. Ajouter: [coh ii] fl comm (milliaria) sag 82
Ajouter: coh parthorum 814

VII - Administration municipale - Tribus indigènes
p. 464. Sous *respublica*. La forme *banasitana* n'est pas attestée dans l'expression *respublica* **banasitana*.

X - Inscriptions bilingues, métriques
p. 465. Ajouter aux inscriptions métriques 259.

Ponctuation

Cette rubrique ne peut figurer qu'ici, car elle nous oblige à présenter des couples d'inscriptions (sans noter, pour que la comparaison soit plus claire, les restitutions et développements des textes). La reproduction de la ponctuation adoptée par le recueil en fait ressortir l'incohérence.

237 equitibus et peditibus, qui militauerunt
238 equitibus et peditibus qui militauerunt

235 (cf 239): in alis duabus et cohortibus sex quae appellantur
237 (cf 240): in alis quinque et cohortibus decem, quae appellantur

304: res publica Salensium, decreto decurionum
305: res publica Salensium decreto decurionum

342: Cereri Augustae sacrum, Fabia Bira, etc.
352: Isidi Augustae sacrum. Lucius Caecilius Felix, etc.

564: ...Caelius Iabra maritus fecit
625: ...Publius Ritius, pater, posuit

17b: Dis manibus. Caecilio Pultario. Vixit annis XXXVIII.
570: Dis manibus sacrum. Cassio Comiti uixit annis LX.

Les auteurs ont été victimes de la doctrine qui veut qu'on ponctue les textes épigraphiques, même courts, alors qu'aucune règle de référence n'existe en ce domaine. Une meilleure habitude serait de ponctuer le moins possible. Un moindre mal consisterait à normaliser la ponctuation, au moins dans le cadre d'un recueil ou d'une série de recueils homogènes.

Restitutions

Pour la même raison que ci-dessus, cette rubrique ne peut figurer qu'ici.

Les années. Le recueil adopte généralement la restitution *uixit ann(is)*, mais à l'occasion *ann(os)* (521). Ce dernier accusatif est entraîné par le mot *dies* qui suit, mais on trouve aussi bien des cas hétérogènes *annis... menses... dies* (519) qu'homogènes *annis... mensibus... diebus* (537), *annos... menses* (556).

La puissance tribunicienne. Elle est systématiquement restituée à l'ablatif dans le recueil: 92, 240, 285. Cet ablatif a certes pu être employé ailleurs. Mais dans ce recueil, quand le cas est exprimé en toutes lettres, c'est toujours le génitif: 4, 95, 100, 397, 408. Ceci permet de revoir deux inscriptions.

395: il n'est pas sûr qu'il faille restituer *tribunicia [potestate]*, puisque la lacune commence immédiatement après le A de *tribunicia*.

104: la lecture *potestate* est erronée. On voit distinctement sur la photographie *potestatis*.

En fait, les restitutions de cas sont un effet pervers d'une doctrine épigraphique qu'il serait grand temps de réformer. Elles gênent la lecture et encombrent l'édition. Mais surtout, étant arbitraires, elles faussent l'examen des coutumes effectivement suivies[18].

Affaires militaires

Concernent les camps romains: les notices ci-dessus sur Tabernae, Sidi Kacem, 298-299 Sidi Saïd, 300 Sala, 814 Sidi Moussa, Tocolosida.

[18] Voir ci-dessus n° 307 la forme *discipulina* dénoncée par le recueil comme «non classique»; n° 377 un exemple d'accusatif absolu arbitrairement corrigé, et transformé en ablatif absolu. L'absence dans le recueil de l'index des «*grammatica quaedam*» qu'offre le *CIL* est compréhensible si on corrige les textes à partir de normes scolaires élémentaires.

Concernent les unités militaires et leur personnel: 9 (ala hamiorum), 34 (ala hamiorum), 82 (cohorte de Commagéniens sur un diplôme de Sk el Arba), 99 (lettre sur les unités militaires à Banasa), 242 (cohortes d'Espagnols sur un diplôme de Banasa), 296 (praefectus à la Ferme Priou), 298-299 (cohors iv gallorum), 510 (cohors i hispan), 814 (cohors parthorum).

Voir notre article dans *L'Africa Romana*, IV, 1986, *L'implantation militaire romaine en Maurétanie Tingitane*, p. 31-78, et les notices qui suivent le présent article.

Rubriques épigraphiques corrigées

2, 6, 9, 14, 34, 50, 52, 57, 60, 64, 73, 76, 78, 80, 82, 83, 94, 95, 99, 103(+), 104, 202, 242, 250, 259, 289, 296, 298, 299, 300, 307, 314(+), 347, 348, 349(+), 360, 367, 376, 377, 396(+), 400, 401, 403, 409, 425, 430, 437, 441(+), 442, 503, 510, 523, 554, 591, 784, 802, 814, 821, 825, 828, 831, 833, 841 (le signe + indique qu'une correction se répercute sur d'autres inscriptions).

Notices de sites corrigées

Dchar Jdid, Tabernae, Ksar el Kebir, Banasa, Rirha, Sidi Slimane, Sidi Kacem, Sala, Volubilis, Tocolosida, Oued bou Hellou.

* * *

Contrepoids de pressoir et inscriptions

Avec le concours d'A. Akerraz*

Le récent recueil des inscriptions latines du Maroc[19] a cité deux inscriptions d'Aïn Schkor[20], n° 831 et 836, en signalant pour chacun des deux monuments qu'il a été «remployé comme contrepoids de pressoir».

* A. Akerraz, expert en pierres de pressoir, nous avait fait remarquer que l'interprétation proposée par les *IAM* (voir note suivante) pour leur inscription 831 n'était pas acceptable. D'où la présente note.

[19] *Inscriptions antiques du Maroc. 2. Inscriptions latines.* Recueillies et préparées par Maurice Euzennat et J. Marion. Publiées par J. Gascou avec le concours de Y. De Kisch, Paris 1982. Pour toutes les abréviations courantes, voir ci-dessus p. 440.

[20] Elles ne viennent pas du site proprement dit d'Aïn Schkor, camp romain et vestiges immédiatement voisins, mais des bords de l'oued Sidi Mrizig, au nord du camp, à un peu moins d'un kilomètre. Elles n'ont donc pas été reprises dans l'exposé et le répertoire que M. Euzennat a consacré à Aïn Schkor dans *Le* limes *de Tingitane.*

Le premier de ces deux monuments aurait été trouvé «dans une huilerie», mais faute de précisions, on se demande si ce n'est pas précisément la présence de ce «contrepoids» qui a fait conclure à celle d'une huilerie.

Le monument 831 porte une inscription funéraire (dont la lecture proposée par le recueil est partiellement erronée, voir en appendice). Ce qui autorise, à juste titre, à parler de contrepoids de pressoir est la longue rainure, actuellement verticale, qui se trouve au revers du monument. Large de 5 cm, profonde de 4[21], elle a les dimensions normales d'une rainure de contrepoids. Mais il est bien évident que l'inscription n'a pas été remployée comme contrepoids, car il manque aux extrémités de la rainure les alvéoles (généralement en forme de queues d'aronde) indispensables à l'arrimage. C'est donc bien au contraire un contrepoids retaillé qui a fourni le support d'une inscription funéraire (Tav. V,1-2).

Le monument 836 est un caisson ou cupule portant une épitaphe. Il n'est pas accessible actuellement. Selon la notice des *IAM*, la rainure du pressoir avait «entaillé le champ épigraphique dans sa partie médiane». En fait, les dimensions du caisson et surtout le fait que les alvéoles d'arrimage ne soient pas mentionnées laissent penser que si la rainure est bien une rainure de pressoir, c'est le contrepoids qui a été remployé. La rainure a pu être négligée pour une inscription de peu de prix, ou tout simplement bouchée avec du ciment. On peut aussi penser que la rainure n'était pas une rainure de contrepoids, car si elle était sur la face inscrite qui mesure 55 de haut sur 54 de large, elle n'était pas observable sur une grande longueur.

En examinant les blocs de Volubilis exposés au Musée de plein air de Volubilis, nous avons découvert un autre caisson, *IAM* 523[22], qui offre sur la côté gauche une rainure (Tav. VI,1) qui occupe toute sa longueur et un bloc quadrangulaire, *IAM* 554, qui a une rainure au revers, dans la longueur[23]. Les dimensions des rainures montrent qu'il s'agit de rainures de contrepoids, et ici encore, les pierres ont été retaillées de façon à éliminer les alvéoles de préhension.

[21] Elle se trouve exactement centrée, à 23 cm des deux bords de la pierre. Le contrepoids n'a probablement été retaillé que pour façonner les moulures latérales de l'autel qu'on en a tiré. Le contrepoids était donc large de 23 + 5 + 23 = 51 cm.

[22] Longueur de la pierre 84 cm. Rainure large de 4,5 à 5,8 cm, profonde de 4 cm. Elle est à 26 cm de la base du caisson et à 23 du sommet: si 3 cm ont été perdus lors de la taille arrondie du sommet, la rainure se trouve à égale distance des bords du bloc primitif. Le contrepoids a donc été utilisé dans toute sa largeur, qui était de 57 cm.

[23] Longueur de la pierre 139 cm. Rainure large de 5 à 7 cm, profonde de 4 cm. Elle est à 20 cm du sommet actuel de la pierre, et à 34 du bas.

En fait, ces quatre monuments entrent dans une série plus large, celle des contrepoids parallélépipédiques réformés et réutilisés. Ils sont souvent devenus de simples blocs de taille dans un mur. Ici, ce sont des inscriptions. La raison de ces réutilisations est au surplus connue: c'est la diffusion du contrepoids cylindrique qui a fait considérer comme désuet le modèle parallélépipédique[24].

L'identification de contrepoids remployés comme inscriptions devrait permettre d'aboutir à des conclusions chronologiques. Mais cette possibilité reste théorique. La date d'abandon du contrepoids parallélépipédique au profit du cylindrique n'est pas connue avec précision[25], et on peut au surplus penser que les remplacements ont pris un certain temps. On en concluera que les inscriptions considérées ont plus de chance d'appartenir à la seconde moitié du IIe siècle ou au IIIe siècle qu'à une période antérieure, mais il s'agit seulement d'une probabilité. Inversement, des inscriptions datées pourraient donner une indication sur la date d'abandon du modèle parallélépipédique, mais les quatre inscriptions citées ici sont trop banales pour permettre une conclusion, comme le fait que deux d'entre elles (523 et 836) figurent sur des caissons. On ne peut donc signaler que l'intérêt théorique pour la chronologie absolue de cette chronologie relative.

En revanche, l'intérêt archéologique de ces remarques est évident. Une inscription remployée comme contrepoids indiquerait la présence d'une huilerie. L'hypothèse écartée permet d'apurer la liste des huileries connues. Un contrepoids remployé comme inscription funéraire indique que la pierre vient d'une nécropole, renseignement qui peut ne pas être négligeable.

[24] A. AKERRAZ et M. LENOIR, *Les huileries de Volubilis*, «BAM», XIV, 1981-2, p. 82-86.

[25] On construisait encore des huileries à contrepoids parallélépipédique dans le courant du IIe siècle: A. AKERRAZ et M. LENOIR, pp. 95-98, qui ont d'abord daté le passage au contrepoids cylindrique vers le milieu du IIe siècle. Mais une incertitude demeure (AKERRAZ-LENOIR, *Note sur les huileries du quartier nord-est, L'Africa romana,* IV, 1986, p. 459-460). Sur 12 huileries du quartier, 7 en tout cas ont été construites après l'occupation primitive des sols, 5 sont encore non datées, et tout ce qu'on peut dire est qu'elles ne remontent pas au-delà de 60-80 environ.

Appendice

L'inscription 831

Cette inscription (Tav. V,2) est présentée ainsi dans les *IAM*:

N--- 1
HEREN---
VIIIA VIX---
NIS XXXV---
MAVRVS·M--- 5
TVS POSVI--- 6

où sont proposées les lectures *Heren[nia?]* et *...uix(it) [an]|nis XXXV...|Maurus m[ari]|tus posui[t]*. VIIIA n'est pas commenté.
En réalité, le N de la première ligne est un M, bien identifiable (cf. tav. V,2). Ceci invite à chercher un D qu'on aperçoit, bien qu'il soit très effacé. D'autre part, une lettre a été oubliée, un E à la troisième ligne. Nous lisons donc:

D M
HERENN
VIIIAE VIX

La troisième ligne contient donc très normalement le surnom d'Herennia, VIIIAE. La restitution suivante montre que les lignes avaient environ 11 lettres:

D M
HERENNiae 9 + ?
VIIIAEVIXan 11
NISXXXV---
MAVRVS·Mari 11
TVSPOSVIt-- 9 + ?

A la ligne 4, il faut restituer soit des hastes complétant l'âge de la défunte XXXVIIII, par exemple, soit le chiffre des mois. A la dernière ligne, il y a place pour une courte formule en deux lettres.
Ce qui reste du surnom d'Herennia peut se lire VITIAE, qui peut être pour BITIAE, ou VILLAE.

VITIAE. *Vitius* est employé comme *nomen* (SALOMIES-SOLIN, s.v.; SCHULZE 221, 257, 425, 464), et de même *uitia* (*uitia ianuaria* VI 34259; *ossa uitiae chelidonis* VI 29095(2); *uitia crene* VI 28523 ligne 13). Mais on trouve *uiturnius uitius* (SCHULZE 381).

BITIAE. *Bitius* est employé comme *nomen* (SALOMIES-SOLIN s.v.) Mais on peut le rencontrer employé comme *cognomen*. A Calagurris, II 2984 = *ILS* 2516,

Sulpicius Sasulla et Fuscus Bitius dressent un tombeau à un cavalier besse, Iulius Longinus Doles, Biticenti f(ilius)[1].

VILLAE. **uilla* n'existe pas, mais s'il y a la place de deux lettres après *herenniae*, on peut penser à un mot court, *liuilla* ou *neuilla*, ou à la rigueur *cauilla* ou *fauilla*, beaucoup plus rares.

De toute façon, au lieu de la lecture des *IAM*

n --- / heren(nia?) / uiiia uix / nous lisons
d m / heren[niae] / uitiae uix / ou encore
d m / heren[niae li ou *ne]/uillae uix /*

* * *

Les Commagéniens en Tingitane

R. Thouvenot a publié dans le «Bulletin du Comité des Travaux Historiques» («BCTH») de 1954[2] un fragment[3] de diplôme militaire daté du 28 décembre 154. Le diplôme a été inséré par M. Roxan dans son catalogue de 1978[4] sous le n° 48, avec une précieuse annotation, sur laquelle nous reviendrons. En 1982, le diplôme figure également dans le recueil des *Inscriptions Antiques du Maroc, Inscriptions latines (IAM)*[5], qui reprend pour l'essentiel, sous le n° 82, la publication princeps. Récemment, M. Euzennat[6] a reproduit le texte des *IAM* sans modifications, tout en publiant une excellente photographie qui aurait certainement permis un réexamen du document.

Sachant que nous nous intéressions au site de Souk el Arba, Jean Marion nous avait confié une note qui indiquait que la lecture proposée par R. Thouvenot (depuis reprise par les *IAM* et par M. Euzennat) était incomplète. Nous avons pu, grâce à Aomar Akerraz[7] et à Mohamed Al Hajraoui, Conservateur du Musée de Rabat, examiner l'original, conservé au Musée Archéologique de Rabat, et bénéficier des réflexions dont

[1] Sur ce texte, M. Christol et P. Le Roux, *L'aile* Tauriana Torquata *et les relations militaires de l'Hispania et de la Maurétanie Tingitane entre Claude et Domitien*, «Antiquités Africaines», 21, 1985, p. 15-33.

[2] «BCTH», 1954, p. 63-64. D'où *AE* 1957, 66: mention sans transcription. Cf *PIR*² p. 347 n° 820 sous *t. iunius seuerus*.

[3] Le fragment a 60 mm sur 52.

[4] M. Roxan, *Roman Military Diplomas 1954-1977*, Londres 1978. Est cité *RMD*.

[5] Recueillies et préparées par M. Euzennat et J. Marion, publiées par J. Gascou avec le concours de Y. De Kisch, Paris 1982. Est cité ici *IAM*.

[6] M. Euzennat, *Le limes de Tingitane. La frontière méridionale*, Paris 1989, p. 107-108.

[7] Les photographies que nous donnons ont été prises par nous-même à la lumière solaire, et par A. Akerraz en intérieur.

Mme Roxan a bien voulu nous faire part dès que nous lui avons signalé ce fragment.

Le côté extérieur donne le côté droit et la fin du texte. Nous le transcrivons en respectant les alinéas et pour faciliter la lecture, nous alignons les crochets droits[8], bien qu'en réalité le bord gauche soit un peu irrégulier (Tav. VII,1):

[----------xxv pluribusue]
stip emeri]t dimiss honest 1
miss quor n]omin subscripta
sunt ciuitat roma]n qui eor non haber
dedit et conub cu]m uxor quas tunc
habuis cum est]civit is data aut 5
cum is quas postea]duxiss dumtaxat
singulis a]d v k ian
c iulio statio seuero t]iunio seuero cos 8
coh ---]r cui praest
----------]rusticus simit 10
ex].e 11
----------s]eueri f lusit
descript et rec]ognit ex tabul aer
ea quae fixa est ro]mae in muro post
templ diui aug a]d mineruam 15

Par rapport à la lecture de R. Thouvenot et des *IAM*, on doit à M. Roxan[9] d'avoir noté qu'il manquait avant le nom du bénéficiaire l'indication de son statut. De fait, il y a un E bien visible, mais qui a échappé aux premiers commentateurs dans la mesure où *simit(thu)* et *lusit(ano)* se rapprochent en fin de ligne. L'intérêt de cette remarque a échappé aux auteurs des *IAM* et à M. Euzennat. En revanche, il n'avait pas échappé à J. Marion. Il lisait ---TE, ce qui est explicable. En effet, la barre inférieure du E, dans tout le texte, est toujours longue, et la barre droite du T peut être très courte. Cependant, LE paraît préférable à ---TE, car la barre supérieure doit appartenir au R de *rusticus*. Le cavalier d'une aile étant *gregalis* et non *eques*, nous avons probablement affaire à un cavalier d'aile[10].

[8] Egalement pour faciliter la lecture, nous ne donnons pas les développements des abréviations. Particulièrement nocifs dans le cas des diplômes militaires, ces développements ont empêché, dans le cas présent, de mesurer la lacune de la ligne 2 du côté intérieur.

[9] M. Roxan, *RMD*, 48, §5.

[10] *CIL* XVI, p. 208. M. Roxan proposait *alae aut coh*, alternative obligatoire pour elle dans la mesure où elle n'avait pas l'original en main. C'est elle qui nous a convaincu de lire ---LE.

Par rapport à la lecture de M. Roxan, le nom complet du premier des consuls semble long. On s'est peut-être contenté de *c iulio seuero*[11]. Le texte coupant volontiers les désinences, et même la fin des mots, il est possible qu'il faille lire ligne 13 *aer(ea)* et non *aer/ea*.

On note que le texte est clairement écrit, en lettres lisibles et bien formées, ce qui n'est pas le cas de l'autre côté du monument.

Pour le *côté intérieur*, nous avons la partie inférieure droite de la plaque (Tav. VI,2).

----------] et iii gall et iv turgr	1
uex et----------] fl comm ∞ sag et ii	2
----------et sunt in] mauret tingit sub	3
----------] xxv pluribue stip	4
emerit dimiss honest mis] s quor nom sub	5
scripta sunt ciuit roman] qui eor non hab	6
dedit et conub cum] [uxo]r quas tunc	7
habuis cum est ciuit is dat] a aut cum is quas	8
postea duxiss dumtaxat s] ingulis	9

La cassure dessine ici une indentation rentrante, que nous marquons approximativement par la disposition de nos crochets.

1- Il s'agit bien de la *iii gallorum*, et non de la *iv gallorum*. On lit ensuite *iv turgr*, pour *tungr(orum)*. Le chiffre *iv* est bien net, et le couple *iii gallorum - iv tungrorum uexillatio* se retrouve ailleurs. On se trouve donc devant le cas assez rare d'une erreur de lettre due au graveur.

M. Roxan[12], qui avait bien noté la présence d'un R s'était demandée s'il ne convenait pas de lire

IISVROR

au lieu de IVTVRGR

mais il faut bien lire *iv turgr*. C'est donc bien une erreur pour *tungr*[13].

2- Il y a largement la place pour une autre unité avant la cohorte des Commagéniens.

[11] Les noms complets sont données par le diplôme XVI 104 du 3 novembre 154, qui rappelle sur son autre face les noms par *seuero et seuero*. Les *Fasti Ostienses* (*Inscr. Italiae* 13,1, p. 208-209) ne conservent pour ce couple consulaire que ---*iun*---. A. Degrassi a restitué: *[c iulius seuerus t] iun [seuerus]*.

[12] M. Roxan. La suggestion de M. Roxan a été rejetée sans examen par M. Euzennat, *Le* limes *de Tingitane*, p. 108.

[13] Ces erreurs sont rares sur les diplômes, et elles concernent en général une ou deux lettres. M. Lenoir, *A propos de diplômes militaires fautifs et de prosopographie tingitane*, «ZPE», 82, 1990, p. 155-160. TVRGR pour TVNGR, ETIHISP pour ETIIHISP (voir ci-dessous), VARC pour VASC (Volubilis 809) entreraient dans cette catégorie de fautes.

On doit à Jean Marion d'avoir proposé le déchiffrement ---*fl comm* ∞ *sag*. Le C de *comm* se présente comme un T. C'est que le graveur fait ses C avec deux coups de burin, comme on le voit bien ligne 8 pour le mot *cum*. Il suffit que le coup supérieur soit presque horizontal pour que le C ressemble à un T. On pense effectivement lire *fl*, mais cette lecture est, comme nous le verrons à discuter. Avant *fl*, il y a un «blanc» de 4 millimètres.

3- La mise en lignes montre qu'il manque une cohorte *ii* en tête de ligne. Nous éliminerons dans ce qui suit la *ii surorum*. Ne restent donc disponibles que la *ii hispana* ou la *ii hispanorum*. S'il manque environ 13 lettres, *ii hispana uasc* (13 lettres) ou *ii hispanorum cr* (12 lettres) font l'affaire.

4- On distingue une faible trace du premier X de XXV

8- Notre restitution compte 22 lettres, une de plus seulement qu'aux lignes 5,6 et 9.

Ce diplôme se distingue de ceux (à vrai dire peu nombreux) que nous connaissons jusqu'ici par deux particularités.

— Quand la *iii gallorum* apparaît sur deux diplômes (*IAM* 242 et 809, tous deux de 156-157), suivie de la *iv tungrorum uexillatio*, ces deux unités sont en fin de texte, ce qui n'est pas le cas ici.

— Les Commagéniens apparaissent au Maroc pour la première fois.

Le chiffre *ii* de la dernière unité étant bien net nous interdit de penser à un classement des unités par chiffres, du type: *iii gallorum, iv tungrorum, v delmatarum, vi commagenorum*.

On pourrait combler un des vides avec la *cohors parthorum* qui n'apparaît que dans le camp romain de Sidi Moussa bou Fri[14], et qui n'est mentionnée par aucun diplôme, mais il faudrait admettre que cette cohorte, qui nous est connue par deux inscriptions lapidaires, n'a stationné en Tingitane que dans l'intervalle entre 122 et 156-7. Mais rien ne le prouve, puisqu'une autre hypothèse est possible, que ces Parthes soient venus après la date du dernier des diplômes militaires connus.

[14] J. Baradez avait découvert cet autel où il déchiffrait le nom de la *cohors parthorum*. Cette lecture a été bien inutilement rejetée depuis: les *IAM*, sous le n° 814, proposaient la lecture O---PA.., là où le colonel J. Baradez avait lu correctement COH PARTH. La présence de la *cohors parthorum* a été confirmée aussi bien par l'examen de la pierre (RR., *L'implantation militaire romaine*, p. 39, note 41 et p. 78 post-scriptum) que par une nouvelle inscription de cette cohorte: M. Lenoir, *Inscriptions nouvelles de Volubilis*, «BAM», XVI, 1985-6, p. 231-2, n° 29. La nouvelle inscription a été découverte «par les propriétaires du terrain, sur la pente à l'est du camp» (M. Lenoir). M. Euzennat, *Le limes de Tingitane*, p. 193, a depuis renoncé aux Espagnols au profit des Parthes.

La présence des Commagéniens surprend moins sur un texte dont ce n'est pas la seule caractéristique inopinée. Mais il reste à se demander ce qu'est cette cohorte[15].

* * *

Plusieurs cohortes de Commagéniens nous sont connues[16].

cohors i flauia commagenorum:

— elle n'est pas sagittariorum

— elle n'est pas milliaria

— elle est en Mésie, puis en Dacie, où sa dernière attestation est de 140 (*RMD* 39). Elle peut donc être en Tingitane en 154.

cohors ii fl commagenorum equitata sagittariorum

— elle est sagittariorum

— elle n'est pas milliaria

— elle est avant 154 d'abord en Mésie supérieure, puis en Dacie supérieure sous Trajan (en 110) et Hadrien; après 154, elle est toujours en Dacie supérieure en 156 (*CIL* XVI 107), en 179 (*RMD* 123) et jusqu'en 245.

cohors vi commagenorum

— elle n'est pas flauia

— elle n'est pas milliaria

— elle n'est pas sagittariorum, mais Hadrien s'adressant aux cavaliers de la cohorte pendant sa visite à Lambèse en 128 les complimente pour un exercice qui a comporté un mitraillage.

— elle est vraisemblablement basée à Zarai.

S'il s'agit d'une unité connue, nous devons choisir entre la *prima*, la *secunda* et la *sexta*.

La *sexta* aurait bien pu se déplacer de Zarai en Tingitane en cas de besoin, et on pourrait admettre que *sagittariorum* soit une précision inutile en Numidie, mais utile en Tingitane pour une cohorte inconnue. Mais elle est toujours désignée à notre connaissance simplement comme *coh vi commagenorum*, jamais comme *flauia*, et jamais comme *milliaria*.

[15] Nous remercions M. Roxan, qui s'est vivement intéressée à nos Commagéniens, et nous a libéralement communiqué ses réflexions sur les cohortes connues.

[16] Une *iii commagenorum* est trop mal attestée pour qu'on en tienne compte, et on ne connaît pas d'attestation d'une *quarta* ou d'une *quinta*. CICHORIUS, *RE*, art. *Cohors*, 1900, col. 274-275; CHEESMAN, *The* Auxilia *of the Roman Imperial Army*, Oxford 1914, p. 181.

La *secunda* est bien *flauia* et *sagittariorum*. Elle est en Dacie en 156 juste au moment où nos Commagéniens ne sont plus en Tingitane, ce qui lui aurait laissé le temps de rentrer (quoique on puisse être un peu inquiet d'une marge si brève). Seulement, elle nous est bien connue avant et aussitôt après 154 pour n'être jamais *milliaria*.

La *prima* ne nous est pas connue en Dacie pour le moment après 140; c'est la seule des trois dont la présence en Tingitane n'est pas impossible. Mais il faudrait admettre qu'elle aurait pu devenir *milliaria* avant 154, ou à l'occasion de son déplacement; et que la précision *sagittariorum* pourrait être ajoutée.

Aucune de ces hypothèses n'est satisfaisante. Une *cohors ?? flauia commagenorum milliaria sagittariorum* peut être aussi une unité inconnue jusqu'ici, comme la *cohors parthorum*, inconnue naguère, et pourtant désormais bien attestée à Sidi Moussa bou Fri. Cependant, il faut voir si une autre solution n'est pas possible. Si nous reprenons la liste des diplômes datés de Tingitane, nous y trouvons une *cohors milliaria sagittaria*.

— en 88	ii milliaria sagittaria	(*IAM* 234)
— en 109	[ii milliaria sagi]ttarior cr	(Pernik)
— en 114-117	ii milliaria sa[gittaria	(*IAM* 237)
— en 122	ii syror sagittar milliaria	(*IAM* 239)
— en 122	---syr sag---	(*IAM* 805)
— en 124	lacune qui convient à cette cohorte	(*IAM* 240)
— en 131	ii suror sagitt	(Lenoir 1)[17]
— en 154	**---fl comm milliaria sag**	**(Sk el Arba)**
— en 156-7	ii suror saggit	(*IAM* 242)
— en 156-7	ii s[---	(*IAM* 809)
— en 161	lacune	(Belo)[18]
— après 161[19]	lacune qui convient	(Lenoir 2).

[17] M. LENOIR, *Diplômes militaires inédits de Volubilis*, «BAM» XV, 1983-4, p. 213-229.

[18] P. JACOB, *Un diplôme militaire romain à Baelo Claudia (Tarifa, province de Cadix)*, «Mélanges de la Casa de Velazquez», XX, 1984, p. 7-16; M. CHRISTOL et A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari 1989, p. 156, n. 11 (avec bibliographie intermédiaire).

[19] Le procurateur Volusius nommé par le diplôme se place après Q. Claudius Ferox Aeronius Montanus, qui est encore en poste au début de 161. Comme limite basse, on note avec M. ROXAN, *Auxilia*, p. 848, qu'en 167-8, les Tongres ne sont plus en Rétie d'où ils venaient. Si on remarque que Volusius a des chances de se placer avant 169 (LENOIR p. 223), la date la plus probable de ce diplôme serait 161-168.

et nous voyons que la cohorte des Commagéniens s'y insère tout naturellement. On peut donc admettre que ces Syriens sont plus particulièrement des Commagéniens[20], et que la précision a temporairement remplacé le nom générique. Il est peut-être moins probable que la cohorte ait reçu temporairement un fort contingent de Commagéniens: un peu plus tôt, nous voyons le mot *syrorum* s'introduire dans le nom de la cohorte seulement en 122 alors que nous savons qu'en 88 elle recrutait déjà en Syrie[21]. Il y a d'ailleurs un cas comparable dans notre liste, c'est la *II hispana* (en 109, *IAM* 235; en 114-117, *IAM* 237; en 131, Lenoir 1) qui «devient» *hispana uasconum* (156-7, *IAM* 242 et 809; après 161 Lenoir 2). Si on trouvait un jour **II vasc*, il ne faudrait pas s'étonner.

Cette identification permet de revenir d'abord sur un premier point, qui est la mention de *milliaria*. La cohorte, contrairement à ce qu'on pouvait croire, a probablement toujours été *milliaria* entre 122 et 154, et même toujours été appelée *milliaria*. Le diplôme de 124 est lacunaire, et le diplôme de 131 aussi. On peut penser que si nous possédions d'autres diplômes postérieurs à 154, nous verrions réapparaître *milliaria*, au moins épisodiquement.

Le second point concerne les lettres FL. L'hypothèse d'une erreur de lecture de FL pour II semble devoir être écartée. Il faut donc admettre que la mention de la cohorte est doublement originale, puisqu'elle est à la fois *flauia* et *commagenorum*. A partir de là, on peut invoquer une erreur: le rédacteur, connaissant les cohortes *flauia commagenorum* citées plus haut, aurait ajouté *flauia* indûment au nom de la cohorte. Mais il est possible que les deux précisions soient liées. On peut se rappeler en effet que Vespasien a annexé la Commagène en 72[22] mais après un protectorat, qui a pu soit inciter à appeler Flauiae les cohortes déjà connues[23], soit faciliter le recrutement de nouvelles cohortes.

[20] Une partie de la Commmagène, Germanicia et son territoire, était d'ailleurs appelée la «stratégie syrienne», car c'était une conquête des rois de Commagène sur la Syrie (A.H.M. JONES, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, Oxford 1971, p. 264).

[21] Le titulaire du diplôme *IAM* 234, en 88, est originaire de Philadelphie. Nous ne dirions pas, comme M. EUZENNAT, *Grecs et orientaux en Maurétanie Tingitane*, «Ant. Afr.», 5, 1971, que la cohorte était «recrutée dans la Pérée», mais qu'elle pouvait recruter aussi en Pérée. Ceci bien sûr dans la mesure où Philadelphie était bien en Pérée, car la ville est à la frontière est de la Pérée (JONES, *o.l.*, p. 259) et les listes byzantines la placent en Arabie (p. 545 et carte p. 226/227). Située en tout cas sur la frange du désert, Philadelphie est un des points d'aboutissement des caravanes de Nabatène (p. 232, 290), un endroit bien propice au recrutement de rudes soldats. Quant à la distance entre la Commagène et Philadelphie, on ne s'en étonne guère quand on voit l'aile des Hamiens, du nom d'Hamath-Epiphaneia, aller recruter jusqu'en Commagène précisément (Notre article *Un Carnute en Tingitane*, colloque de Lyon, sous presse).

[22] Jones, *o.l.*, p. 263.

[23] En traitant avec les princes de la périphérie de l'Empire, Rome faisait souvent inscrire une clause de fourniture d'auxiliaires: nous reviendrons sur ce point au colloque de Saint-Germain en Laye (mai 1992) sur *Rome et les princes barbares*. - On notera que la cohorte a pu remplacer à Sala la *i lemauorum* qui y est attestée vers 50 (J. BOUBE, «BAM», XII, 1979-80, p. 118).

Nous devons ensuite nous interroger sur l'inscription du piédestal de la statue de M. Sulpicius Felix, appelé *praefecto equitum alae ii syrorum* à Sala en 144. Nous possédons maintenant une série de témoignages assez denses entre 88 et 154 sur la cohorte milliaire syrienne de diplômes qui ne connaissent en fait d'ailes que les 5 ailes qui font partie de la garnison de Tingitane de 88 à Marc-Aurèle. D'autre part, nous avons mention en 144 de cette aile dont on n'entend parler nulle part ni en Tingitane, ni ailleurs.

On a essayé d'échapper à cette difficulté en avançant que la fonction mentionnée n'était pas celle que Sulpicius Felix exerçait à Sala[24]. Il est si naturel qu'une inscription mentionne la fonction effective d'un personnage au moment où elle est rédigée que cette thèse semble surprenante. Cependant, il faut l'examiner puisqu'elle pourrait permettre d'échapper à la difficulté.

Il arrive qu'une inscription mentionne la fonction à laquelle quelqu'un va être nommé. Par exemple, un centurion dédie à Lambèse[25] en se donnant le grade de centurion de la XX Valeria Victrix, qui est en Angleterre. Fort heureusement, nous savons ce qu'il faisait auparavant, et nous comprenons qu'il fête sa promotion avant de rejoindre sa nouvelle affectation. Mais l'aile syrienne n'est pas l'unité où Sulpicius Felix va être nommé, d'abord parce que le décret des Salenses laisse entendre qu'on ignore encore ce que va être son affectation future, ensuite et surtout parce qu'il faudrait admettre qu'entre les fonctions passées de Sulpicius Felix en Arménie et en Cappadoce, et son futur commandement, les Salenses n'aurait précisément pas mentionné celle qui les intéressait directement.

L'aile syrienne est-elle alors son affectation antérieure à son arrivée à Sala. Mais quelle est la fonction de Sulpicius Felix à Sala? Quelles que soient ses autres occupations, il a un commandement militaire, puisqu'il commande des soldats (*armatura*, ligne 15; *militum*, ligne 16) et les commande sur le terrain (*excubaret*, ligne 18). Il a le titre de *praefectus*, mentionné plusieurs fois par le décret, dont on peut penser que pour quelqu'un qui commande des soldats, c'est un grade militaire. Enfin, cette

[24] M. EUZENNAT, *Le* limes *de Tingitane*, p. 163-165.

[25] *CIL* VIII 2638. M. Porcius Iasuctan était auparavant à Gholaia-Bu Njem, comme nous le savons par une inscription inédite («Libya Antiqua», sous presse). Autres exemples: E. BIRLEY, *Inscriptions Indicative to Impending or Recent Movements*, «Chiron» 9, 1979, p. 495-505.

protection des troupeaux (*pecorum* ligne 12), des forêts et des champs (*siluarum et agrorum*, lignes 17-18), ces patrouilles (*excubaret*) semblent bien indiquer que nous avons affaire à un cavalier commandant à des cavaliers. Les Salenses votent-ils un décret en l'honneur du préfet d'une unité de cavalerie qui n'est pas préfet de l'unité de cavalerie qu'ils mentionnent dans l'inscription d'une statue érigée en vertu de ce même décret? On peut, croyons-nous, abandonner cette position[26].

On pourra encore objecter que les fonctions de Sulpicius Felix ne sont pas uniquement militaires. Parmi celles qui nous sont exposées précisément, quatre sont militaires:

— protection des personnes et des troupeaux: travail militaire;

— construction d'une fortification payée par les habitants: il utilise la main d'œuvre militaire;

— attribution à la ville des surplus d'approvisionnements militaires: gestion normale d'intendance militaire;

— patrouille dans les forêts et les champs: travail militaire.

Des deux autres, l'une est financière, l'examen des *rationes publicae*, l'autre judiciaire, l'examen et le jugement des *quaestiones* entre la ville et les particuliers. Mais faut-il penser qu'il disposait, du fait de son poste, de «doubles attributions civiles et militaires» comme on l'admet depuis l'analyse de J. Carcopino[27]?

Ces deux fonctions ressortissent normalement au gouverneur d'une province, qui s'en occupe en particulier au cours des tournées qu'il fait dans son gouvernement. On peut donc penser que si Sulpicius Felix exerçait ces fonctions, c'était par délégation du gouverneur de province.

Et de fait, le décret explique d'où lui viennent ses pouvoirs. Sulpicius Felix n'a de pouvoirs que parce qu'il a un garant (et non pas un «maître»[28]) en Uttedius Honoratus, «*cum militiae tum ciuilium munerum ... auctoris*». La formule *cum...tum* sert en latin à mettre en valeur le second terme: «alors que ... en même temps»...; «d'une part ... d'autre part surtout» ... Que veut donc dire le décret? «Certes d'une part», *cum*, le pouvoir militaire d'un commandant d'unité vient de son supérieur hiérarchique, c'est évident; «mais surtout», *tum*, il est nécessaire de préciser que son pouvoir civil existe parce qu'il a sa source, son garant, *auctor*, dans le gouverneur compétent.

Bien loin donc de nous dire que Sulpicius Felix dispose tout naturellement d'un «double» pouvoir, la formule nous précise que ce pouvoir n'est double que parce qu'il bénéficie d'une délégation exceptionnelle. La conclusion s'impose. Sulpicius Felix est avant tout un militaire, titulaire de pouvoirs civils par délégation. Il s'en suit évidemment que c'est bel et bien le commandant de l'aile syrienne que les Salenses ont voulu honorer.

Nous en revenons au problème initial. Qu'est-ce que cette aile syrienne dont l'inscription nous parle en 144, et dont les diplômes ne nous parlent pas entre 131 et 154?

Une inscription du camp de Sala (*IAM* 300) nous apprend qu'une *cohors surorum*, et peut-être même une *cohors surorum milliaria sagittaria*, s'est trouvée à Sala. Cette cohorte était vraisemblablement *equitata*: en tout cas, les deux soldats que nous en connaissons, par l'inscription de Sala et par le diplôme 234 du 9 janvier 88, étaient des *equites*. Il semble qu'on puisse en conclure soit que la *cohors milliaria* ait été temporairement transformée en *ala*, soit qu'on pouvait appeler *ala* une *cohors milliaria*[29] si elle était *equitata*[30].

Ces remarques permettent de réviser la liste connue des mouvements de cohortes en Tingitane entre 109 et 161.

[26] Que le commandement de l'aile syrienne soit la troisième milice équestre de Sulpicius Félix, comme le suppose M. Euzennat, *Limes de Tingitane* après E. Birley, ou non, ce qui nous paraît plus vraisemblable.

[27] *Le Maroc antique*, p. 204, et *passim*.

[28] Cette traduction de J. Carcopino fait contresens: «*pro discipulina Uttedi Honorati c.u., cum militiae tum ciuilium munerum... auctoris*» ne signifie pas «digne des leçons d'Uttedius Honoratus, personnage clarisssime, son maître incontestable...», traduction qui transforme le clarissime en une sorte de précepteur. *Pro* signifie «du fait de, en vertu de», comme dans l'expression précédente *pro caelestibus iudiciis*: les trois milices équestres de Sulpicius lui avaient été acquises «du fait de l'autorité impériale». La *disciplina* d'Uttedius Honoratus est ce qui lui a permis d'être le garant des pouvoirs de Sulpicius. C'est donc sa compétence. Comme *auctor*, il est «la source du pouvoir» dit très bien F. Jacques, *Le privilège de liberté*, Rome 1984, p. 673, n. 41. La traduction de L. Harmand, *Observations sur l'inscription de Sala, Mélanges Piganiol* 1966, p. 1213, «son maître absolument authentique au militaire comme au civil» déséquilibre la formule au profit de l'aspect militaire.

Voir O. Riemann, *Syntaxe latine*, 7e éd., Paris 1942, p. 565 pour le véritable sens de *cum...tum*.

[29] On se demande si dans l'inscription *IAM* 99 de Banasa, où la raison d'un mouvement de troupes (accordé ou refusé, on ne sait) est mentionné par «*quoniam ea ala...*», il n'y a pas quelque chance que ce «*ea ala*» reprenne les mots «*cohors miliaria*» qui figurent un peu plus haut.

[30] Si une *cohors equitata milliaria* comportait au moins autant de cavaliers qu'une aile quingénaire, on pouvait être tenté de parler d'*ala* dans son cas. Mme Roxan nous fait remarquer que l'aile quingénaire possédait probablement deux fois plus de cavaliers que la cohorte milliaire equitata. Mais l'équivalence pouvait être possible si la cohorte avait reçu un supplément de cavaliers. Dans ce cas, une raison de protocole pouvait jouer: on aurait parlé d'aile si l'effectif des cavaliers dépassait la norme.

Le remplacement pur et simple d'une cohorte par une aile nous semble peu probable: les cavaliers n'étaient pas très utiles pour la construction du *murorum opus* de Sala. En revanche, le renforcement de l'unité militaire de Sala a pu être lié au désir de renforcer l'autonomie de son chef (à qui sont délégués des pouvoirs civils). Le gouverneur n'étant pas un procurateur, mais le clarissime Uttedius Honoratus, on peut se demander s'il résidait à Tanger ou plus loin, ce qui aurait rendu cette autonomie encore plus souhaitable.

En 109, sont déjà parties:
— la i hisp(ana) connue par des inscriptions de Volubilis
— la i bracarorum connue par le diplôme de 88. *D'où effectif 10*

Entre 114-117 et le 18-11-122, s'en va
— la i celtiberorum[31] *D'où effectif 9*

Entre le 18-11-122 et 124 est arrivée
— la iv uindelicorum *D'où effectif 10*

En 131, est déjà partie
— la iv uindelicorum *D'où effectif 9*

En 154, sont déjà arrivées
— la iii gallorum felix
— la iv tungrorum uexillatio[32] *D'où effectif 11*

Après 157[33], et probablement avant 168, arrive, complétant sa uexillatio,
— la iv tungrorum milliaria *D'où effectif 11*

Il faut ensuite attendre 191-192 sous Commode pour avoir mention d'une nouvelle unité, une *uexillatio brittonum*. Mais bien sûr nous ignorons si d'autres unités sont parties à ce moment. Nous ignorons aussi la date d'arrivée de la *cohors parthorum* attestée à Sidi Moussa bou Fri. En 215, il n'y a pas de raison de penser que les troupes mentionnées à Banasa soient de nouvelle arrivées, et on ne peut plus citer que les *iuniores bessos* convoyés vers la Tingitane.

Entre 122 et 154, nous savons que vers 145-147[34], T. Varius Clemens a été *praefectus auxiliorum in mauretaniam tingitanam ex hispania missorum*. Des «*auxilia*» pourraient être une *uexillatio* ou bien prélevée sur des troupes diverses, ou bien constituée avec des troupes diverses. Mais cette fonction de T. Varius se plaçant entre la préfecture de l'*ala ii pannoniorum* et celle de l'*ala britannica miliaria*, on peut penser que tous ces *auxilia* ensemble représentaient tout au plus, quoique approximativement, l'effectif d'une aile milliaire. Il n'y a donc guère de raison de penser qu'on aurait confié à T. Varius plusieurs unités constituées entières.

Il n'est pas exclu qu'en même temps que les *auxilia* venus *ex hispania* soient venus d'autres *auxilia* (car au moins les Tongres sont venus de Rétie, non d'Espagne), et la mission de T. Varius fournirait une date plausible pour cette arrivée. Elle reste cependant invérifiée.

[31] Sur la *i celtiberorum equitata*, R.R., *L'implantation militaire*, p. 71.

[32] Les Tongres sont encore en Rétie en 121-125: ROXAN, *Auxilia* p. 848.

[33] Le diplôme de Belo est trop lacunaire pour nous permettre de savoir s'il faut restituer *uexillatio* ou *milliaria*.

[34] M. CHRISTOL, *L'armée des provinces pannoniennes et la pacification des révoltes maures sous Antonin le Pieux*, «Antiquités Africaines», 17, 1981, p. 133-141: «vers 145-147 envoi de renforts en Maurétanie Tingitane...(ils) ont pu demeurer sur place quelques années après...», p. 141.

On a pensé que «la persistance d'une certaine agitation dans l'ouest»[35] était révélée par le maintien en Tingitane de la *cohors i hispanorum*, de la *iii gallorum*, et de la *uexillatio* de la *iv tungrorum*, que dut même rejoindre le reste de cette unité milliaire.

La *cohors prima hispanorum* est attestée en Tingitane au I^er^ siècle[36]. La tentation de chercher son nom sur un autel du camp de Sidi Moussa bou Fri est dissipée par la bonne lecture de son inscription, qui mentionne sans aucune doute une *cohors parthorum* et non une *cohors hisp( )*. Pour le second siècle, nous ne pouvons pas utiliser le diplôme 810, où M. Roxan[37] a légitimement restitué *ii hisp* au lieu de *i hisp*, à cause du parallèle des diplômes 242 et 809[38]. On ne peut donc pas faire état du maintien en Tingitane de cette cohorte[39].

Pour les Tongres, nous n'avons encore en 156-157 que leur *uexillatio*. La cohorte au complet est signalée ensuite sous Alexandre Sévère à Aïn Schkor, mais sa mention sur le diplôme Lenoir 2 permet de placer son arrivée probablement avant 168, en tout cas avant les troubles du temps de Marc-Aurèle, qui sont datés de 172-173.

Tout ce qu'on peut donc dire, c'est qu'après 154, la *iii gallorum* et la *iv tungrorum uexillatio* sont restées. Le maintien d'une cohorte quingénaire et d'une *uexillatio* ne suffisent pas à donner la preuve de la persistance d'une inquiétude. Dans la mesure où l'effectif des cohortes de Tingitane passe de 10 à 9, puis à 10, puis à 9, puis à 11, puis à 11 avec une cohorte milliaire, l'effectif des ailes restant toujours identiques, on peut tout au plus parler de remise à niveau des effectifs.

[35] M. EUZENNAT, *Les troubles de Maurétanie*, «CRAI», 1984, p. 372-391; ce passage p. 383.

[36] Par les inscriptions *IAM* 510 et 512. 510 n'emploie pas *D.M.S.* et utilise *h(ic) e(st) s(itus)*. Il est bien difficile d'admettre que ces deux inscriptions soient du IIe siècle, comme le suggère *IAM* 510, alors que pour l'inscription 511, qui présente les mêmes caractéristiques, est suggérée une datation au Ier siècle.

[37] *Roman Military Diplomas* 1954-1977 n. 53.

[38] La lecture de R. THOUVENOT, «BCTH», 1955-6, p. 86-88: eT I ITVR CR ET I HISP (d'où *AE* 1960, 103) est incontestable, comme le montre la photographie publiée par H. NESSELHAUF, *Das Bürgerrecht der Soldatenkinder*, «Historia», VIII 1959, p. 434-442, pl. I. On peut cependant remarquer que le T de ET a une barre très courte, ce qui laisse peut-être place à l'hypothèse d'une confusion ITIIHISP > ITIHISP.

[39] On notera de plus que si jamais elle était revenue en Tingitane, elle serait arrivée après la bataille, puisque nous n'en avons pas encore trace en 161.

Liste des diplômes de Tingitane

Datables, unités militaires conservées: 14 [+2]

88	234
109	235 + 236 [+ Pernik]
114-117	237
122	239
122	805
124	240
128-133	241
131	Lenoir 1
154	82
156-7	242
156-7	809
159 ?	810
[+ 161	Belo]
Après 161	Lenoir 2

Datables, unité mal identifiée: 3

117-138	840 (gallor...)
118	285 (---cae? cr)
159 ?	243 (sag)

Datables, pas d'unités mentionnées: 12

80	Trajan
238	Fin I^{er}-début II^{e}
244	Antonin (ailes)
245	164-165
284	Début II^{e}
803	Trajan
804	Vers 110 (I ast et call ?)
806	123-129
807	138, ou en tout cas Antonin
808	Fin Hadrien, début Antonin
812	Hadrien?
246	Marc-Aurèle

Indatables: 3

286
811
813

Total: 32 [+2]

Chronique des cohortes

88 - Banasa 234
annonce: cohortibus duabus...cohortibus quinque

coh ii duabus ii milliaria sagittariorum
et v delmatarum
i lemauorum
et i bracaror
et ii milliaria sagittaria
et iiii gallorum
et v delmatarum

109 - Banasa 235
annonce: coh sex

i ituraeorum cr
et i lemauorum cr
et ii hispanorum cr
et ii hispana cr
et iiii gallorum cr
et v delmatarum

109 - Banasa 236
annonce: perdue

---r
et i asturu et callaec
et i celtiberor cr
et --- cr
et iii astur cr

Pernik
annonce: quatuor

et i astur et call]aecorum
et celti[beror cr
et ii milliaria sagi]ttarior cr
et[iii asturum cr

114-117 - Banasa 237
annonce: perdue (10)

[i ituraeor cr
et i asturum et ca]llaecor
et i celtibe[ror cr
et i lemauor cr
et ii hi]spana cr
et ii (milliaria) sa[gittaria
et ii hispanor cr
et iii] astur cr
et iiii [gallorum cr
et v delmatarum cr]

122 - Banasa 239
annonce: V[IIII]

et i ituraeor cr
et v delma [cr
et ii ---
[et i]iii gallor cr
et i astur et call [cr]
et ii s]yror sagittar (milliaria)
et iii ast cr
et ii [hisp]anor cr
et i le[mauor] cr

* apparition de la liste reclassée, où les Ituréens restent en tête
** restituer *hispana cr* ligne 3

122 - Volubilis 805
annonce: [n]ovem

---
ii hispa

[et ii] syr sag[

[i le]mau cr

* Fragment de la liste reclassée.

124 - Banasa 240
annonce: V

--- r
et i astur et callae [cr]
[et ---
---cr
et iv uindelicor

[et iiii gallor c]r
et i astur et callae [cr]
[et ii syrorum sagittar (milliaria)]
et iii ast] cr

* Passage en Tingitane de la *iv uindelicorum*, venue après le diplôme de 122, et repartie non seulement avant 134, où on la signale en Germanie Supérieure, mais encore avant 131 (diplôme suivant).
** Diplôme comportant la moitié de l'effectif des cohortes; on peut faire une proposition de restitution d'après le diplôme de 122. Mais si on suit le diplôme de Pernik, ce qui est moins probable, on peut restituer à la 1ère ligne *celtiberor cr.*

131 - Volubilis Lenoir I
annonce: perdue

i itu[raeor
et i astur et callae]cor
et i lemauor
et ii hispa]n cr
et ii suror sagitt[
et ii hispan]a cr
et iii astur
et iiii g[allor
et v delma]tar

* Classement dans l'ordre progressif des chiffres.

128 à 133 - Banasa 241
annonce: IIII

et i ityr
[et ---]
et i lemau
et iii ast

* Ces 4 cohortes ne sont pas celles de 109-1.

** S'il y a eu un diplôme complémentaire, il comptait 6 cohortes avant 131, et 5 après.
*** L'ordre adopté n'est ni l'ordre des chiffres initiaux, ni l'ordre de «122». On ne peut donc pas restituer la 2e ligne.

154 - Souk el Arba 82
annonce: perdue

---
et iii gall
et iv turgr uex
et ---
[et] ---fl comm (milliaria) sag
et ii ---

156-157 - Banasa 242
annonce: XI

i itur cr
et v dalmat cr
et ii hisp uascon
et iiii gallor
et i astur [et] callaec
et ii suror saggit
et iii asturum
et ii hispan cr
et i lemauor
et iii gall felix
et iv tungr uexil

* C'est la liste de 122 avec adjonction des deux dernières unités.
** *IAM* lit inutilement ETUR pour ITUR.

156-157 - Volubilis 809
annonce: XI

i ituraeor [cr
et ii hispan] uarc cr
et v delm [cr
et iiii gall
et i ast] et callaec cr
et ii s[yror sag
et iii as]tur pfcr
et ii hisp[an cr
et i lemauor
et] iii gall felic
et iv [tungr uex]

* C'est la même liste qu'en 122, avec l'adjonction des deux dernières unités. Une interversion pour la 2e et la 3e unité.
** *uarc* errore pour *uasc; felic, sic.*

159 ? - Volubilis 810
annonce: XI

i itur cr
et i hisp

[et iiii gal]l
et i ast et callaec
---
et ii hisp uasc
et v dalmat cr
et iiii gall
et i ast et callaec

* La lecture *i hisp* est exacte, d'après «Historia», 8, 1959, p. 434-438 pl. I; mais la restitution *ii hisp* est obligatoire: puisque la liste reproduit le début de celle de 156-157 avec la même interversion, ce qui permet de restituer [*et v delmat cr*] après *et i hisp*.

161 - Belo
annonce: perdue

i it [---
et v delmat ---
et ii his]panor
et iv gall[or---
et i astur et callaec
et ii syr sag
et iii astur cr
et ii hispan]a cr
et i lemauo[r
et iii gallor felix tor]q
et iv t[ungror ---

* Ordre «de 122».
** Pas de mention des *uasc*.
*** Contrairement à ce qu'on attend, *hispanor* est 3e et *hispana* 8e.

après 161 - Volubilis Lenoir 2
annonce: unde[cim]

i itureor
et v delmatar
et ii hispan uas
et iiii gallor
et i astur et callaec
[et ii suror sagit
et iii astu]r
et ii hispan cr
[et i lemauor
et iii gallor]
et iv tungror mill

* *v delmatar* est en 2e position comme en 156-77 Banasa 242.
** la cohorte des Tongres est désormais au complet.
*** «*hispanor*» Lenoir; *hispan cr* est également possible.

Une inscription à Caracalla de Thamusida
Avec le concours des Membres de la Mission

Cette inscription[40] a été recueillie en février-mars 1978 par Nouar Mohamed ben Djilali, gardien du site, qui nous a indiqué l'endroit exact de la trouvaille, en x 400,350 et y 416,200. Il s'agit d'un champ situé un peu à l'est de la ferme dite de Bathesath, dont il est séparé par une limite de parcelle. Cette ferme, dont les murs en ruines étaient encore visibles en 1982, a aujourd'hui totalement disparu: toute la région est actuellement soigneusement mise en valeur avec des moyens de plus en plus développés.

La ferme se situait sur une petite éminence dominant la boucle du Sebou. Les murs de la ville de Thamusida sont à 650 m en aval. On sait qu'à la sortie amont de la ville, le long du fleuve, était une des nécropoles de la ville. Cette nécropole n'est connue que par la trouvaille accidentelle, en janvier 1960, de céramiques en bon état, due à un travail de voierie sur la piste qui longe le fleuve depuis les murs anciens de Thamusida jusqu'à la ferme[41]. Un rapide sondage d'essai, en 1962, n'avait donné à Jean-Paul Morel et à nous-même que quelques «boules» cendreuses peu homogènes correspondant à des incinérations réduites à leur plus simple expression et délitées dans le sol. Cependant, c'est certainement de cette nécropole que proviennent une partie des inscriptions funéraires qui ont été trouvées dans la fouille du rempart en 1932-1933[42]: elles ont été remployées dans la section la plus proche.

L'inscription dont nous traitons était honorifique et non funéraire, et son lieu de trouvaille se situe peut-être, de toute façon, au-delà de la nécropole (dont cependant l'extension est inconnue). C'est certainement une inscription qui a été transportée à une date et pour une raison inconnue vers l'éminence de Bathesath. On peut comparer son sort à celui d'un buste de statue drapée, trouvé non loin de l'inscription, mais dans le champ situé au sud-est de la ferme, par nous-même, en septembre 1984.

* Ont plus particulierement aidé au déchiffrement A. Akerraz, M. Lenoir, J. Napoli.

40 Inventaire YG-82-4.

41 R. REBUFFAT, *Thamusida III*, p. 152, n° 1454 à 1457. Deux cruches, et de la Graufesenque un vase Drag 35 de sigillée rouge marbrée et une assiette de sigillée rouge marquée *siluinus*. D'une tombe, parce que tout a été trouvé au même endroit, ou peut-être de deux, puisqu'il y a deux cruches. Le tout de la période 40-100 environ.

42 *IAM* 251 trouvé le 11 juin 1933 et 252, le 3 octobre 1932 «à l'intérieur de l'enceinte urbaine, front est»; *IAM* 253, le 17 janvier 1933 «à l'extérieur et au voisinage immédiat du rempart urbain, au niveau de l'*insula* au dallage» donc sur ce même front est; *IAM* 278, fragment trouvé «sur le seuil de la porte est de la ville».

Elle n'avait jamais attiré l'attention, car de loin, on pensait voir un de ces innombrables cailloux blancs informes, qu'on trouve très souvent en limites de champ dans les campagnes marocaines[43]. Il doit s'agir aussi d'un transport à partir des ruines du site de Thamusida. Il n'est pas impossible que l'inscription elle-même ait été utilisée comme borne limitaire. Puis, ayant en tout cas perdu son utilité et renversée, elle a été oubliée.

Cette grande dalle a été soulevée par un tracteur. Elle se trouvait à plat, les lettres vers le haut, et elle porte encore la trace du passage des instruments agricoles qui en ont raclé la surface. C'est la partie gauche du texte et sa partie basse qui ont surtout souffert, ce qui montre qu'elle était en position légèrement oblique. Contrairement à ce qu'on pourrait penser à première vue, il n'y a pas eu de martelages volontaires (Tav. VII,2 et VIII,1).

Le bloc est en pierre rouge à grain fin, caractéristique de la carrière de l'oued Akreuch. Il s'agit d'un affluent du Bou Regreg, qui arrose la ville romaine de Sala. Dans toute la basse plaine du Sebou, où la bonne pierre est rare et où on a très souvent dû utiliser le grès dunaire abondant au voisinage de la côte, cette bonne pierre de l'oued Akreuch a été prisée toutes les fois qu'on a voulu disposer d'une pierre dure. On rencontre des monuments qui l'ont utilisée à Sala bien sûr, mais aussi à Thamusida[44] et à Banasa[45]. En revanche, elle n'est pas connue à Volubilis[46], qui était bien loin, et où on pouvait disposer du calcaire dur du Zerhoun quand on avait besoin d'une pierre dure à grain fin.

Thamusida étant cependant à XXXII MP (47,3 km) de Sala, on n'y a transporté de pierre de l'oued Akreuch que lorsqu'on souhaitait vraiment faire un travail assez fin: bases de colonnes, chapitaux, et inscriptions. L'emploi de ce matériau pour une dalle pesante de plus d'un mètre de long montre que nous avons affaire à une inscription de prestige.

[43] L'examen systématique de ces cailloux servant de limites a permis à la Mission du Sebou un certain nombre de trouvailles de pierres travaillées dans l'antiquité. De plus, comme ils ne sont généralement pas très loin de leur lieu d'extraction, leur présence est un bon signal de proximité d'un site archéologique.

[44] *Thamusida II*, p. 33 et 40,3; *IAM* n° 250, 251 = *Thamusida III*, p. 22, n° 178 et 24, n. 176; *IAM* 271 = *Thamusida I*, p. 187-8, n° 629.

[45] Les carrières de l'oued Akreuch ont également fourni un marbre bleuté: R. THOUVENOT et A. LUQUET, «PSAM», 11, 1954, Les maisons de Banasa p. 47: «La variété des pierres employées est extraordinaire; nous avons déjà reconnu du grès venant des carrières de la côte, du beau calcaire bleu venant de l'oued Akreuch, de la pierre de l'oued Yquem, à 20 km au sud de Rabat, reconnaissable aux taches rouges des dépôts ferrugineux». Un fragment d'inscriptions de Thamusida (*Thamusida III*, p. 27, n° 1359 = *IAM* n° 277) utiliserait, selon G. Feray, ce marbre (veiné blanc et bleu, pour ce fragment).

[46] Nous n'en connaissons pas, et A. Jodin, qui a soigneusement étudié la provenance des matériaux volubilitains, n'en fait aucune mention (*Volubilis, Regia Jubae*, Paris 1987).

La pierre mesure donc 106 cm de haut, elle est large de 54 cm en haut et de 53 en bas, et régulièrement épaisse de 13,5 à 14 cm. Elle est épannelée sur la tranche et au revers. Les lettres de la première ligne ont 6 cm, toutes les autres très régulièrement 4,5 cm., ce qui suppose un réglage soigneux, mais dont il n'y a pas trace.

imp caes.marco.aurel	1
antonino.aug.parthico	2
pontifici.maximo.tri	3
buniciae potestatis.vIi	4
cos.procos.pp	5
[imp caes].l.septimi seue	6
[ri pii]pertinacis aug filio	7
[4/5 l.]tham[4/5 l.]n[4 l?]	8
[pro salut]e.augustorum.	9
it.sub[.]te	10
o.proc	11

Nombre de lettres par ligne:

1 17 et 2 points
2 19 et 2 points
3 18 et 2 points
4 21 et 1 point
5 11 et 2 points
6 19 lettres et 2 points au moins
7 18 et ? points
8 17 à 19 lettres?
9 19 lettres et 1 point
10 manquent 9 à 13 lettres
11 manquent 12 à 16 lettres environ.

Notes de lecture

1 Il est impossible de voir s'il y a un point après *imp.*
4 Ligne dégradée, mais lisible. A partir de cette ligne, la moitié gauche de l'inscription a beaucoup souffert du passage des instruments agricoles. Le premier I de vii est plus grand.
5 Lettres très dégradées, mais lisibles. Rien n'est gravé après *p.p.*
6 Bien net est un L entre deux points. On voit ensuite le haut d'un S, d'un E, on devine la boucle d'un P et la barre d'un T, on croit apercevoir un M, puis après une brèche redeviennent nets le haut des lettres SEVE. La lecture *L. Sept[imi] Seve* est donc assurée.

7 Le début de la ligne est entièrement rongé, mais le mot PERTINACIS apparaît en entier, suivi d'un point. Suivent le bas d'un A, la pointe basse d'un V, et un G dont on distingue bien la boucle basse. On voit ensuite deux hastes, la première dépassant le corps d'écriture, et enfin un o final petit (h: 39 mm). La restitution ne pose donc aucun problème.

8 On lit difficilement THAM avec AM liés. A l'endroit préservé qui suit, le N est précéde d'une haste. En interprétant au maximum des traces, on lirait *---p thamus--en--um.*

9 Le A initial de *augustorum* est incomplet, mais lisible, et le mot est bien net, même si manque la lettre V. Avant, un point très douteux, puis un E et une haste verticale. On peut restituer *pro salute.*

10 ---IT est sûr. On peut hésiter entre deux lectures: ---SSIT, avec possibilité de ---ISSIT, IVSSIT semblant exclu; ---OVIT, peut-être ---VOVIT; ou ---OSVIT, mais avec un O plus petit. Ensuite, SVB ou SVP, la lettre étant incomplète, mais la mention du procurateur entraîne *sub.* Il manque ensuite une lettre (un prénom), puis on a TE plutôt que FE.

11 Nous avions cru voir les lettres ---SC--- au milieu de la ligne. La fin ---O.PROC est parfaitement nette.

L'inscription est datée de l'année 204 par *tribuniciae potestatis vii.* La même année, Septime Sévère est *tr.p. xii*, et Géta César. On ne peut cependant pas exclure que comme il arrive souvent du vivant de Septime Sévère, le chiffre de la puissance tribunicienne de Caracalla soit erroné. Cependant, s'il est bien consul, on n'a le choix qu'entre les années 202-204, puisqu'il est *cos II* en 205. En 204, il était *cos. design. II*, mais cette précision a bien pu être omise.

La structure du texte, qui comporte une seule phrase est nette: l'adresse à Caracalla, au datif, l'action décrite exprimée in fine par un verbe au parfait *----it*, enfin la mention du procurateur en fonction, *sub --- o proc.* L'ironie des choses veut que soit pratiquement intact le début, et érasées largement les deux autres parties plus spécifiques, et donc plus difficiles à interpréter.

L'adresse à Caracalla

marco. Il est rare que le prénom ne soit pas abrégé. Sur l'arc de Septime Sévère à Rome (VI 1033), on a *lucio* pour Septime Sévère, mais *m* pour Caracalla. En fait, l'usage des abréviations dans cette titulature est assez surprenant: *aurel* abrégé, tandis que *tribuniciae potestatis, parthico, pontifici maximo* ne le sont pas. Il ne s'agit pas du fait du graveur. La parfaite mise en pages, l'absence d'embarras en fin de ligne indiquent que c'est le modèle donné au graveur qui a fixé ainsi les abréviations et les non-abréviations.

parthico. Caracalla n'a été appelé ainsi qu'à la mort de Septime Sévère. Ce titre lui est certainement attribué ici par «contagion» à partir de la titulature de son père.

pontifici maximo. Ce titre est rarement donné à Caracalla du vivant de Septime Sévère. Et pour cause: il ne peut pas, par définition, y avoir deux pontifes «maximes». Le premier cas officiel sera celui de Pupien et de Balbin, parce qu'on a tenu à leur conférer des pouvoirs absolument égaux (X. LORIOT, *Les premières années de la grande crise du IIIe siècle: de l'avènement de Maximin le Thrace (235) à la mort de Gordien III (244), ANRW*, p. 703). Titus, du vivant de Vespasien était simplement pontife. Lucius Verus Auguste est également pontife, et c'est par abus que quelques inscriptions l'appellent grand pontife (MOMMSEN, *Staatsrecht* II,3, p. 1008). Nous trouvons Caracalla grand pontife à Auzia (VIII 9035), mais l'inscription fait même de Geta un Grand Pontife. En fait, il se trouve des provinciaux qui n'ont pas d'idées claires sur le Grand Pontificat: n'y voyant qu'un titre comme un autre, ils l'attribuent de confiance à un second Auguste, voire à un César. Le terme d'Auguste lui-même a d'ailleurs bien souvent été attribué largement.

[imp caes] l septimi seue/[ri pii] pertinacis aug. Cette titulature est au contraire tout à fait courante.

Le rédacteur de l'inscription désigne avec exactitude l'Empereur lui-même. Mais le cas d'un Empereur associé embarrassait, surtout quand il s'agissait de rédiger une dédicace autonome.

Il est intéressant de noter que le texte ne semble pas avoir été contrôlé par un dépositaire de l'autorité impériale et de son protocole. Mais en plein forum romain, le texte de l'arc de Septime Sévère (VI 1033) est lui aussi assez étrange.

L'énoncé

Il se compose de trois parties, le sujet, la formule *pro salute augustorum*, et un groupe verbal, avec le verbe au parfait.

Le dédicant est probablement la ville de Thamusida. On croit voir les traces de THAM---. Elle laissent la place devant elle à la mention nor-

male à cette époque[47] *resp(ublica)*. Après THAM, nous n'arrivons pas à lire. On attendrait *thamusidensium* plus ou moins abrégé.

Pour le parfait du verbe ---*it*, on attend la formule toujours adoptée à Banasa et Volubilis au IIIe siècle *ex decreto ordinis posuit*. Si on lit assez facilement ---*suit*, il faut reconnaître que ce qui précède est illisible.

Le procurateur

Son prénom peut-être n'importe lequel. Son nom commençait par TE, ou moins probablement par FE. Les nomina en *fe*--- sont d'ailleurs rarissimes. Son cognomen était en *-us*. Les lignes comptant de 17 à 21 lettres, nomen et cognomen ensemble comptaient de 15 à 19 lettres, et nous en connaissons trois: *te* / [12/16 lettres] *o proc*. On voit les traces indistinctes de 6 à 7 lettres devant le o.

La recherche d'un personnage susceptible d'avoir été procurateur de Tingitane est malaisée, puisque nous savons seulement qu'il s'appelait *x te*--- ---*us*.

Nous ne sommes pas de plus strictement assuré qu'il s'agisse bien de l'année 204, puisque les cas sont nombreux où la puissance tribunicienne de Caracalla est erronée du vivant de son père.

Pour cette période, les procurateurs de Tingitane sont mal connus[48]. Notre procurateur n'est pas Cn. Haius Diadumenianus, attesté en 202, ni Q. Sallustius Macrinianus[49].

Il est inutile d'y chercher un procurateur de Césarienne antérieur ou contemporain, comme P. Aelius Peregrinus Rogatus attesté[50] en 201, et désormais en 203 sur une inscription publiée à ce même colloque par N. Benseddik. Ultérieurement, il n'y a pas de *te*--- connu.

* * *

Après l'inscription dédiée à Titus, ce texte est le second texte officiel de Thamusida qui ne soit pas réduit à quelques lettres. La période

[47] Volubilis se désigne comme *respublica* depuis 196 et pendant tout le IIIe siècle (ci-dessus p. 459; et cf. p. 445 n. 103).

[48] M. Christol et A. Magioncalda, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari 1989.

[49] Connu pour la période 198-211, il a probablement été successivement gouverneur de Tingitane, puis de Césarienne: Magioncalda p. 63-4 et 133.

[50] Magioncalda p. 131. Pour une inscription de Sardaigne, Magioncalda p. 64 n. 224.

sévérienne n'était jusqu'à présent représentée sur ce site, si on fait abstraction du développement normal de l'urbanisme, que par des monnaies. Leur petit nombre relatif a donné l'impression, probablement fausse en elle-même[51], d'une période où l'activité militaire et civile était peu développée. Nous voyons ici au contraire une ville tenant à marquer son loyalisme à la manière de cent autres cités pendant le même règne. On a affaire de plus à une belle inscription, par sa matière et par sa gravure, et le monument qu'elle ornait n'aurait pas déshonoré le forum de Sala, de Banasa ou de Volubilis.

Si le règne de Septime Sévère est bien représenté[52] en Tingitane, l'année 204 ne l'est jusqu'à présent que par une dédicace fragmentaire de Tocolosida (*IAM* 815) à l'ensemble de la famille impériale, datée elle-aussi grâce à la mention de la VIIe puissance tribunicienne de Caracalla. Elle n'a conservé que des débuts de lignes[53]. Pour l'année 202, les décennales sont célébrées à Volubilis (*IAM* 354).

Quant à Caracalla, la fin de son règne nous offre une assez riche chronique, celle de l'*indulgentia* du prince, sensible à Banasa[54] comme à Volubilis[55], où elle a permis de renouveler le centre monumental de la ville. Mais l'analyse du mécanisme des indulgences impériales[56] n'incite pas à envisager que l'intérêt du prince se soit particulièrement porté vers la Tingitane ou qu'il ait eu quelque mérite particulier vis-à-vis de Thamusida. On ne peut guère penser non plus qu'en 202-204, alors qu'il avait au plus 18 ans, cet intérêt se serait manifesté.

Pourquoi donc cette dédicace autonome? Nous avons vraisemblablement perdu une inscription parallèle consacrée à Septime Sévère, et

[51] Le nombre relatif des monnaies n'est pas un indice de plus grande ou de moins grande activité économique. Bien qu'on maîtrise encore mal la question de l'alimentation des provinces en numéraire, d'une part, la description des phénomènes inflationnistes, d'autre part, ces deux facteurs ont joué un rôle essentiel dans la répartition des chiffres. Il est par exemple totalement faux que le règne de Gallien marque une reprise d'activité à Thamusida: les antoniniani de Gallien, en fait des petits bronzes, ont inondé la province, avant d'être rejoints par les monnaies d'une nouvelle vague inflationniste, les émissions au nom de Claude II posthume.

[52] A Banasa *IAM* 96 (Iulia Domna); à Volubilis, 350 (6 mars 200), conversation avec les Baquates, 387 (196 dédicace à la famille impériale), 389 (fragment), 503 (p. 463).

[53] Le nom de Geta y figurait et a été martelé.

[54] *IAM* 100: cf. G. Di Vita, *L'édit de Banasa: un document exceptionnel?*, *L'Africa Romana*, V, Sassari 1987, p. 287-303.

[55] *IAM* 390-391 (à corriger avec M. Lenoir, *Pour un* corpus *des inscriptions antiques du Maroc*, «BAM», XV, 1983-1984, p. 241-247 n° 6-7) inscription de l'arc de Volubilis mentionnant l'*indulgentia* de Caracalla.

[56] G. Di Vita, *art. cit.*

peut-être d'autres consacrées à Geta et à Julia Domna. On peut imaginer qu'avait été érigé un monument à la famille impériale, orné de deux plaques parallèles pour Septime Sévère et Caracalla, ou peut-être de plusieurs plaques, dans ce cas là placées peut-être sur les côtés d'un monument, ou alignées sur une paroi. Lepcis Magna nous donne l'exemple, pour l'année 200, d'une série de dédicaces toutes semblables, consacrées à Septime Sévère (*IRT* 390), Iulia Domna (*IRT* 402), Caracalla (*IRT* 419) Geta (*IRT* 433) et Plautien (*AE* 1967,537), érigées dans une exèdre. Il n'est donc pas invraisemblable qu'une manifestation de loyalisme ait pris à Thamusida la forme d'une série d'inscriptions parallèles.

Cette dédicace se place dans une période[57] de célébrations et de fêtes dynastiques successives. Septime Sévère a fêté ses *decennalia* le 9 avril 202. Caracalla s'est marié également en avril 202 avec Fuluia Plautilla, la fille de Plautien. En 203 est dédié l'arc de Sévère sur le forum romain. Enfin, en juin 204 sont célébrés les Jeux Séculaires.

Nous voyons qu'une des célébrations de cette période, les décennales, avait trouvé, normalement dirions-nous, son écho à Volubilis (*IAM* 354). Une ville, Thamusida, qui devait sa prospérité et son ampleur à Rome[58], qui vivait sous les murs d'une place d'armes et où les vétérans devaient être nombreux, pouvait bien, pendant cette même période, manifester son loyalisme.

* * *

Une tuile inscrite d'Arbaoua

Avec le concours des Membres de la Mission

Le site d'Arbaoua au Maroc a retenu l'attention depuis longtemps, car on y a signalé depuis 1921 des vestiges antiques.

Il convient de noter l'intérêt de cette position. Arbaoua se situe à la ligne de partage des eaux entre le bassin du Sebou et le bassin du Loukkos. Vers le sud, l'oued Bridia est prolongé par le Mdâ, qui arrive de l'est après avoir parcouru la plaine qui s'étend au pied de l'ancienne ville de Basra, et prend la direction du sud, et passe à Souk el Arba, pour aller se perdre dans les merjas du nord du Sebou. Vers le nord, l'oued

[57] Il est intéressant de replacer notre texte dans une période, car nous ne savons pas si le chiffre des puissances tribuniciennes de Caracalla n'est pas, comme souvent, erroné.

* La tuilerie et la tuile marquée ont été découvertes le 10.10.1988 par A. Akerraz, K. Heller, H. Limane et J. Napoli.

[58] Avant la création de la province, on n'y trouve guère qu'un petit établissement commercial qui semble être une succursale des commerçants gaditains.

el Ma el Bared (la rivière de l'Eau Froide) est orientée sud-nord, et fait des efforts (généralement vains) pour atteindre le Loukos au voisinage d'El Qsar el Kebir.

Arbaoua est plus particulièrement un point de passage obligé. Actuellement, route moderne et voie ferrée utilisent le peu d'espace que leur laissent des collines qui seraient malaisées à contourner, plutôt à cause du désordre de leur disposition que de leur altitude. La voie romaine de Souk el Arba à El Qsar el Kebir n'avait pas d'autre choix. Plus précisément, la configuration du terrain lui interdisait de suivre, au sud d'Arbaoua, la rive gauche du Bridia-Mdâ, et au nord la rive droite du Bared. Les oueds parcourent une terre basse, qui se relève ensuite assez abruptement vers l'est en découpures irrégulières. En revanche, sur le versant ouest des rivières, un piémont continu offrait un itinéraire aisé. Les nombreux sites romains tout récemment découverts jalonnent d'ailleurs ce tracé avec précision.

On trouve donc à Arbaoua

— les vestiges signalés en 1921, plutôt un ensemble industriel que des thermes, comme il a été dit à l'époque; on les voit encore sur un terre plein qui domine à peine le lit de l'oued;

— dans la tranchée de la route, et sur la pente qui la domine, les vestiges d'une tuilerie, sur laquelle nous allons revenir;

— plus haut encore, dans le cimetière qui est au pied de la mosquée d'Arbaoua, du matériel antique épars, céramique et tuiles essentiellement;

— aux environs, et plus particulièrement au nord du défilé, où le terrain est favorable aux cultures, une série de sites apparemment agricoles.

La tuilerie n'offre pas des vestiges très étendus: 50 mètres du nord au sud, environ 50 m d'est en ouest, si on tient compte de la destruction due à la route, un quart d'hectare environ. En revanche, les vestiges sont d'une grande densité: les tuiles apparaissent en files dans les talus, et les masses de terre fondues, les tuiles déformées encore empilées, ne laissent aucun doute sur la présence d'un atelier, que nous nous trouvions sur le site même de l'atelier, ou seulement sur sa décharge.

Les produits fabriqués sont uniquement des tegulae et des imbrices. Elles sont d'une grande variété, même en faisant abstraction de différences de couleurs dues aux modalités de la cuisson.

C'est une petite série de trois éléments qui nous intéresse ici. Une imbrex, un bord de tegula et un fragment du plat d'une autre tegula appartiennent visiblement à une fabrication identique. C'est le dernier fragment qui porte un cartouche en creux (72 mm × 18) à lettres en relief, complet: IMP (Tav. VIII,2).

Entre Sebou et Loukos, nous connaissons actuellement deux fabriques de tuiles. La seconde a été découverte en 1990 par la mission du Sebou au lieu dit Sraïma, sur la première chaîne de collines quelque peu accentuées qu'on découvre au sud de la vallée du Loukos. Comme à Arbaoua, on découvre là des tuiles sur un espace restreint (50 mètres au carré environ aussi). Elles sont très denses, à tel point que les habitants ont renoncé à cultiver cette pente, qui n'est paraît-il qu'un testaccio. A la différence de ce qui se passe à Arbaoua, la céramique est très abondante, avec une variété de formes telles qu'on se demande si l'atelier ne fabriquait pas aussi une céramique commune inspirée de la sigillée claire (red slip), mais les ratés de cuisson manquent actuellement. On distingue en tout cas nettement grâce à la rubéfaction de la terre par la chaleur, la trace de trois fours.

Ces deux tuileries — et peut-être devrions-nous en trouver d'autres —, expliquent qu'au nord du Sebou, la tuile romaine (et la brique, souvent de mêmes pâtes) soit un fossile directeur très courant, qui caractérise nombre d'exploitations agricoles, alors qu'au sud du Sebou, nous nous étions habitués à ne trouver de tuiles que sur les sites militaires, ou dans des sites ruraux apparemment riches.

Nos deux ateliers ne sont pas les seules tuileries connues dans le nord du Maroc.

M. Ponsich a signalé des ratés de four dans les environs du camp de Gandori à Tanger[59]. Les briques auraient été marquées HADRI AVG, ANTO AVG et EX FIGVLINIS CAES NOSTRI[60] (avec de nombreuses variantes), IMP AVG[61], IMP A, IMP C[62].

— des «tuiles voilées» ont été trouvées à Tanger[63] ce qui pourrait indiquer l'existence d'une seconde fabrique. Elles étaient marquées HADRI.

— Des «tuiles voilées» sont également signalées[64] à Cotta-Mogogha, près d'un site d'une grande demeure à péristyle comportant une usine

[59] *Recherches archéologiques à Tanger et dans sa région*, Paris 1970, p. 265.

[60] Mais un peu plus loin, M. PONSICH note (p. 271) qu' «il est difficile d'affirmer que les briques et tuiles portant ce cachet furent fabriquées à Tanger, bien qu'on en ait retrouvé une très grande quantité près des fours de Mogogha, en l'absence de ratés de four...».

[61] Notée par le *CIL* VIII 22632,1, d'où M. BESNIER, *Recueil des inscriptions antiques du Maroc*, «Archives Marocaines», I, 1904, n. 13.

[62] *Ibidem*, p. 350.

[63] *Ibidem*, p. 268.

[64] *Ibidem*, p. 268.

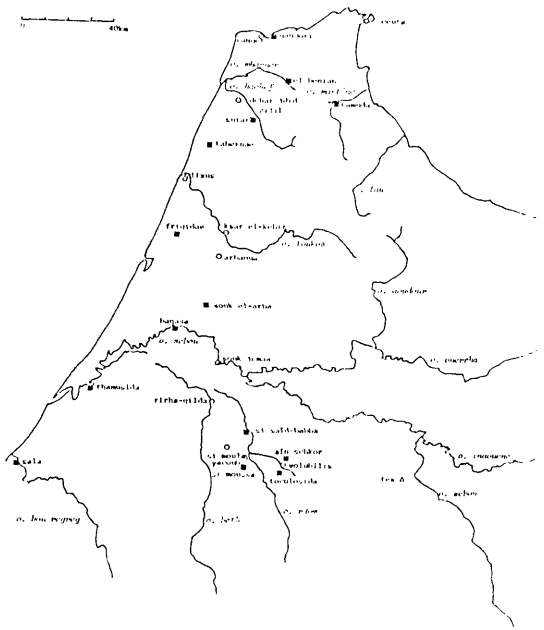
de salaison. Celles-ci étaient marquées HADRI AVG ou avec le cachet ANTO AVG inversé.

La marque HADRI AVG est également connue à de nombreux exemplaires à Thamusida. Elles viennent apparemment du même atelier que des briques «de la région de Tanger»[65], ce qui indique, au moins pour cette fabrication, une diffusion assez large[66].

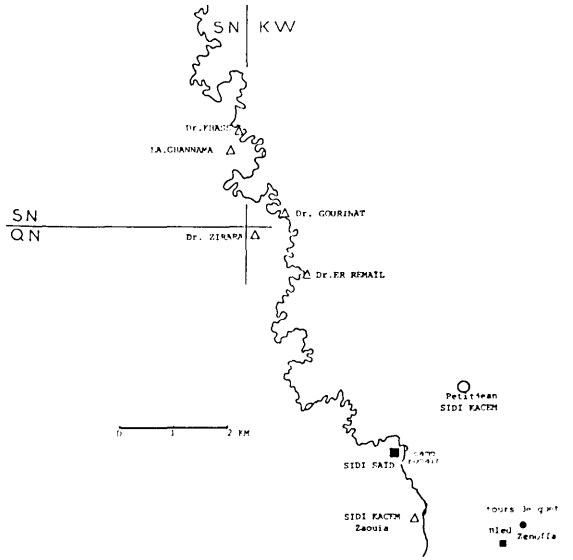
Un nouveau répertoire détaillé serait aujourd'hui nécessaire. Mais on se rend déjà compte que les fabriques officielles de tuiles ont été nombreuses au nord du Sebou.

[65] On peut comparer les marques publiées par PONSICH pl. LXXXII (mais avec cette seule mention «région de Tanger», ce qui n'indique pas l'atelier), et celles que nous avons publiées dans *Thamusida III*, Rome 1977, pl. 27.

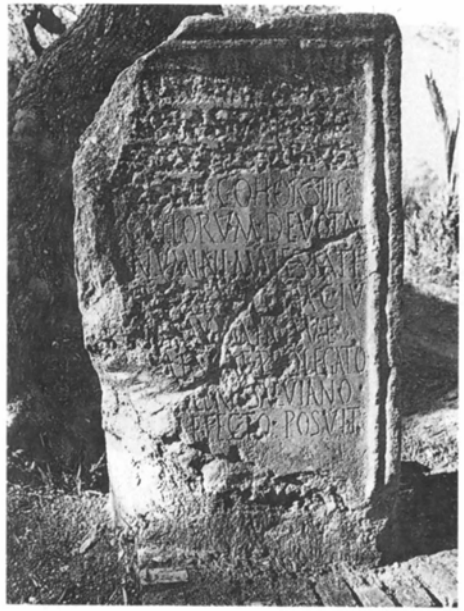
[66] Des briques marquées comparables sont signalées à Belo.



1: Le Maroc antique.



2: Sidi Saïd, environs du camp romain.



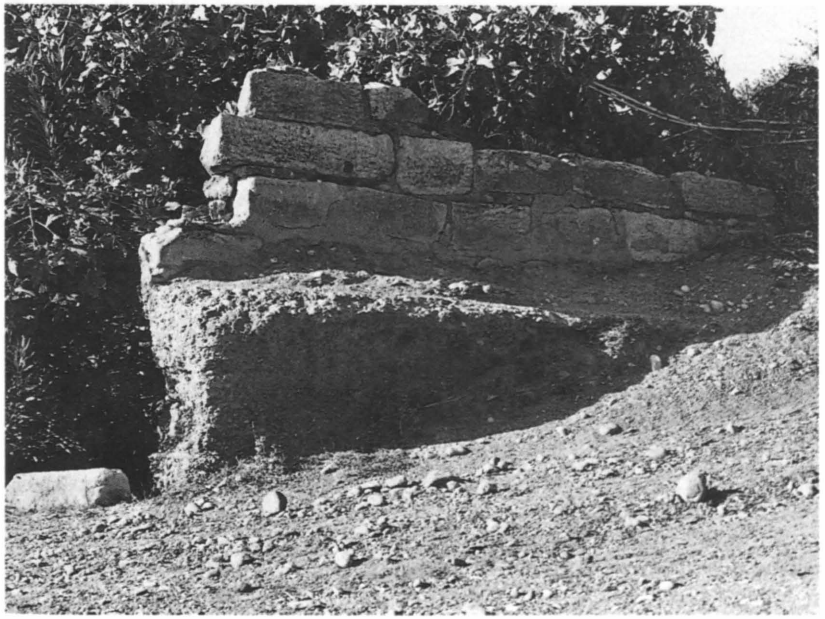
1: Sidi Saïd, *IAM* 298.



2: Sidi Saïd, *IAM* 299.



1: Rirha, enceinte urbaine, pierres de la porte.



2: Le Bou Hellou, blocs remployés dans le pont de 1918.



1: Volubilis, *IAM* 510.



2: Volubilis, *IAM* 802.



1: Volubilis, *IAM* 831, rainure du contrepoids.



2: Volubilis, *IAM* 831.



1: Volubilis, *IAM* 523, rainure du contrepoids.



2: Sidi Kacem, diplôme militaire, *IAM* 82.



1: Sidi Kacem, diplôme militaire, *IAM* 82.



2: Thamusida, partie supérieure.



1: Thamusida, partie inférieure.



2: Arboua, tuile inscrite.

Michael Speidel

The *Cereus* of *Tamuda*

A few years ago, a large, moulded granite slab (100×50×21 cm) with a long inscription was found at Tamuda near Tetuan in northern Marocco. Since the text is of some interest for the history of the Roman army in Mauretania Tingitana, it was carefully published with photographs and a fine commentary by A. Mastino[1]. A decisive word in the middle of line 18, however, needs to be read differently. The following text may therefore be suggested[2]:

I(ovi) O(ptimo) M(aximo).
Pro salute et incolumi-
tate ddd(ominorum) nnn(ostrorum) L(uci) Septimi
Severi Pii Pertinacis Aug(usti) (et)
M(arci) Aurel(li) Antonini
Aug(usti) [[[et P(ubli) Septimi]]]
[[[Getae Aug(usti) et]]]
Iuli[ae] matri(s) Au-
gu[[[storum]]] et cas-
trorum totius-
que domus divi-
nae, procurante
[[[---]]]
[p]rocur(atore) eorum,

[1] A. MASTINO, *Un decurione dell'ala III Asturum, praepositus castelli Tamudensis, in una nuova dedica a Giove nel dies natalis di Settimio Severo*, «Mélanges de l'École Française de Rome», 102, 1990, 247-270; ID., *Il castellum Tamudense in età severiana (riassunto)*, «Antiquités Africaines», XXVII, 1991, pp. 119-121. For Tamuda see now M. LENOIR, *Le camp de Tamuda et la chronologie de quelques camps du Maroc*, 113e Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg 1988, IVe Colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord, vol. II, 355-365. I would like to thank M. Lenoir for valuable comments on an earlier version of this note.

[2] Some minor changes made here include letters put in square brackts by the editor but visible on the photograph: line 3 L; line 4 R; line 19 IDV; line 21 S. Letter apparently not preserved: line 14 P. The name of the decurion in line 14 was perhaps the otherwise unknown *Macasatius*.

15 *[V]al(erius) Ma[...]atius, dec(urio)*
[al]ae III Asturum prae-
[po]situs castelli Tamu-
[den]sis cereum produx-
[it] III Idus Apriles (April 11)
20 *[Fa]ustino et Rufino* (a. 210)
[co(n)]s(ulibus), et deinceps ob-
[ser]vabimus.

In line 18 the editor read *c[ul]tum* or *c[iv]ium*[3]. *C[ul]tum*, however, cannot be right, for the letter after C, showing a straight shaft, is clearly not a V. The reading *c[iv]ium*, on the other hand, might fit the preserved traces of letters but makes no sense. As the editor rightly saw, the final phrase «and henceforeward we shall honor» is said by the soldiers and therefore the word in the middle of line 18 should refer to a religious object[4].

It seems one should read *cereum*. Admittedly the second, third, and fourth letters are doubtful, but they agree with the traces preserved[5]. *Cereus* is a wax candle, lit in processions and before statues[6]. The army used *cerei* in its religious ceremonies to such an extent that there existed a special rank for it, the *immunis caerei*[7]. As the day of the dedication, April 11, was Septimius Severus' birthday, no doubt the emperor's statue was honored with a candle-light ceremony. The findspot of the slab is not known, but if our reading is correct, in would come from the headquarters building of the unit stationed at Tamuda[8].

[3] See now the oral communication of M. EUZENNAT, *X^e Congrès International d'Épigraphie Grecque et Latine*, Nîmes 1992: *c[lipe]um* [n.d.e.].

[4] *Ge[n]ium produxit* «he honored the Genius» would make sense, but the incurling or downslanting stroke that sets the G off from a C is missing. For the meaning of *producere* «to promote in rank or status» see the *Oxford Latin Dictionary* s.v. S. 1473. 8. *Observare* is often used together with *colere* and thus has the same meaning, see *OLD* s.v. 1222, 8.

[5] On the published photograph (MASTINO 1990, fig. 5) the topmost part of the R is still visible. To be sure, the second E seems to lack a horizontal stroke in the middle, but this is true also of the E in *castelli* or in *dec(urio)*.

[6] *ThLL* s.v. *cereus*; *CIL* VIII 9052,13: *ut statuam mean ... coronet et cer(eos) II accendat*; Ammianus Marcellinus 22, 13.

[7] *CIL* III, 14358.2 (Carnuntum). See H.G. PFLAUM, *Afrique Romaine. Scripta Varia I*, 1978, p. 7. See DESSAU, *ILS* 8940: *Dei sancti Solis simulacrum consecr(atum) die XIIII kal(endas) Decen(bres) debet singulis annis iusso sacro dd.nn. Licini Aug(usti) et Licini Caes(aris) ture cereis et profusionibus eodem ide a praep(ositis) et vexillat(ione) in cast(ris) Salsoviensib(us) agentib(us) exorari.*

[8] Very likely a detachment of *Brittones*, see, *Inscriptions Antiques du Maroc, II, Inscriptions latines*, 1982, nr. 56; see MASTINO 1990, p. 266.

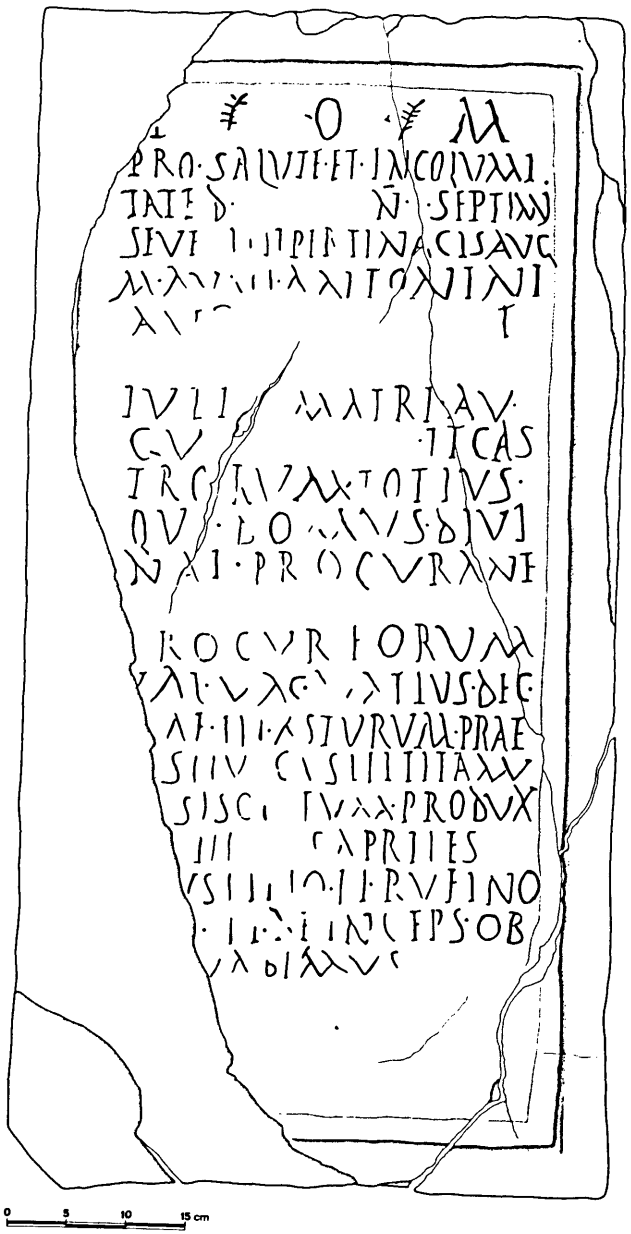
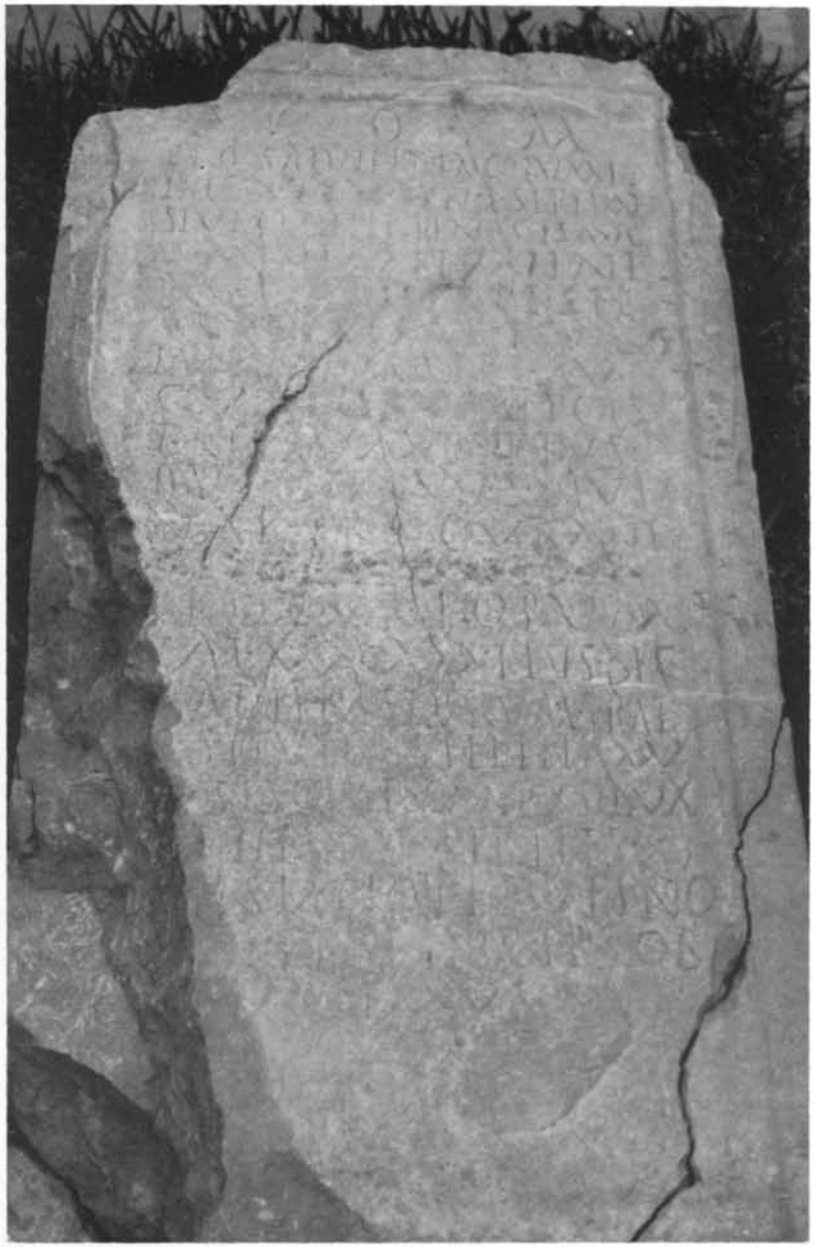


Fig. 1: *Tamuda* (MASTINO, 1990, p. 256 fig. 2).



Tamuda (MASTINO 1990, p. 257 fig. 3).

SOMMARIO

5 JEAN-MICHEL RODDAZ, *Présentation*

9 GIANCARLO SUSINI, *Ricordo di Georgi Mihailov*

11 LIDIANO BACCHIELLI, LIDIO GASPERINI, *Ricordo di Sandro Stucchi*

17 *Nono Convegno internazionale di studi sull'Africa romana. Nuoro-Orosei, 13-15 dicembre 1991. Calendario dei lavori*

27 *Elenco dei partecipanti*

33 ATTILIO MASTINO, *Saluto*

38 GIOVANNI PALMIERI, *Saluto*

41 ACHILLE CRISPONI, *Saluto*

43 MARIO MANCA, *Saluto*

45 ANTONIETTA BONINU, *Saluto*

47 GIOVANNI BRIZZI, *Nuove scoperte epigrafiche nel Nord Africa ed in Sardegna: introduzione*

53 RENÉ REBUFFAT, *«La Sardegna romana»*

57 EUGENIO LANZILLOTTA, *Presentazione del «Lessico delle iscrizioni greche della Cirenaica»*

61 AZEDINE BESCHAOUCH, *L'Africa Romana, VIII. Atti dell'VIII Convegno di studio*

65 M'HAMED FANTAR, *L'épigraphie punique et néopunique en Tunisie (1982-1992)*

73 CINZIA ROSSIGNOLI, *Persistenza del culto betilico nell'Africa romana: un'iscrizione da* Thala *(Tunisia)*

97 JESPER CARLSEN, Dispensatores *in Roman North Africa*

105 ARNALDO MARCONE, *Nota sulla sedentarizzazione forzata delle tribù nomadi in Africa alla luce di alcune iscrizioni*

115 FADEL ALI MOHAMED, JOYCE REYNOLDS, *Some New Inscriptions from Cyrenaica*

123 MARIO LUNI, *Strutture monumentali e documenti epigrafici nel Foro di Cirene*

147 CLAUDIO PARISI PRESICCE, *Panakeia, Iatros e le altre divinità asclepiadi a Cirene*

167 SERENA ENSOLI VITTOZZI, *Indagini sul culto di Iside a Cirene*

251 AHMED M'CHAREK, *Inscriptions découvertes entre* Zama Regia *(Henchir Jâma) et* [Ma]rag(ui) Sara *(Henchir Chaâr)*

265 ANDREINA MAGIONCALDA, *L'epigrafe da Mactar di* C. Sextius Martialis *(CIL VIII 11813)*

291 ZEINEB BEN ABDALLAH, HABIB BEN HASSEN, *A propos de deux inscriptions d'époque sévérienne, récemment découvertes à* Thignica *et* Chidibbia *(Afrique Proconsulaire)*

299 SAMIR AOUNALLAH, *Une nouvelle inscription de* Vina, *Cap Bon (Tunisie)*

319 MUSTAPHA KHANOUSSI, *Présence et rôle de l'armée romaine dans la région des Grandes Plaines (Afrique Proconsulaire)*

329 FATHI BEJAOUI, *A propos des mosaïques funéraires d'Henchir Sokrine (environ de* Lepti Minus, *en Byzacène)*

337 MICHEL CHRISTOL, "*I. Bardo*", *App. 36: grands travaux à Carthage à la fin du IV^e siècle et au début du V^e siècle*

345 JEAN-PAUL REY-COQUAIS, *Un légat d'Afrique*

353 FRANCESCA GHEDINI, Gymnasia... in thermis: *ancora sul testamento di C. Cornelio Egriliano*

361 JOHANNES IRMSCHER, Inscriptiones Africae Byzantinae

365 XAVIER DUPUIS, PIERRE MORIZOT, *Une vallée peu connue de l'Aurès occidental: l'oued Fedhala*

389 JEAN-PIERRE LAPORTE, *Datation des stèles libyques figurées de Grande Kabylie*

425 NACÉRA BENSEDDIK, Vsinaza *(Saneg): un nouveau témoignage de l'activité de* P. Aelius Peregrinus *sur la* praetentura *sévèrienne*

439 RENÉ REBUFFAT, *Compléments au recueil des* Inscriptions Antiques du Maroc

503 MICHAEL SPEIDEL, *The* Cereus *of* Tamuda

* *

507 PIERO MELONI, *Nuovi apporti alla storia della Sardegna romana dalle iscrizioni latine rinvenute nell'isola fra il 1975 e il 1990*

523 MARIA GIULIA AMADASI GUZZO, *Sulla dedica a Melqart da* Tharros *e il toponimo* QRTḤDŠT

533 GIOVANNI TORE, MARCO AGOSTINO AMUCANO, PAOLO FILIGHEDDU, Notulae punicae Sardiniae

561 ALESSANDRO CAMPUS, *Un graffito greco da* Olbia

571 LIDIO GASPERINI, *Ricerche epigrafiche in Sardegna (II)*

595 RAIMONDO ZUCCA, *Un'iscrizione monumentale dall'Oristanese*

637 MASSIMO PITTAU, *Nuova iscrizione etrusca rinvenuta in Sardegna*

651 GABRIELE MARASCO, *L'Africa, la Sardegna e gli approvvigionamenti di grano nella tarda repubblica*

661 DONATELLA SALVI, *Le* massae plumbaee *di Maldiventre*

673 ANTONIO SANCIU, *Bolli su terra sigillata italica da* Olbia

685 MARCELLO MADAU, *Ceramica nord Africana in Sardegna: la forma Cintas 61*

691 RAIMONDO TURTAS, *Rapporti tra Africa e Sardegna nell'epistolario di Gregorio Magno (590-604)*

711 GRETE STEFANI, *A proposito di* Savinus, defensor Sardiniae

721 MICHELE R. CATAUDELLA, *Intorno alla «confederazione» cirtense: genesi e profili di una autonomia*

731 MARCELLO SPANU, *Arte romana in Egitto: a proposito di un rilievo da* Luxor

743 ANDRÉ LARONDE, PHILIPPE RIGAUD, *Les côtes de la Libye d'aprés un portulan du XIIIème siècle*

757 ARIEL LEWIN, *Le aristocrazie della Cirenaica romana ed i conflitti con le tribù barbare (I secolo a.C.-V secolo d.C.)*

763 LIDIANO BACCHIELLI, *L'Arco Severiano di* Leptis Magna*: storia e programma del restauro*

771 PATRIZIO PENSABENE, *Il tempio della* Gens Septimia *a* Cuicul *(Gemila)*

803 SERENA BIANCHETTI, *L'Africa di Solino*

813 PETER ÖRSTED, Quattuor publica Africae*: Custom duties or landtax?*

831 PAOLO BARRESI, *Unità di misura nell'architettura dell'Africa tardoromana e bizantina*

843 GINETTE DI VITA EVRARD, *La dédicace des* Horrea *de* Tubusuctu *et l'ère de la province dans les Maurétanies*

865 GIOVANNI ALBERTO CECCONI, *Il* Praedestinatus *(I 69) come fonte sul donatismo*

881 KORNAD VÖSSING, *Augustins Schullaufbahn und das sog. dreistufige Bildungssystem*

901 ABDELHADI TAZI, *A propos d'une lettre envoyée par le Prophète Muhammad à l'Empereur Heraclius*

903 AHMED SIRAJ, *Les villes antiques de l'Afrique du nord à partir de la* Decription *de Jean Léon l'Africain*

939 VITO A. SIRAGO, *Collegamento di Africa e Spagna nelle avventure di* P. Sittius *nocerino*

953 JOSÉ MARIA BLÁZQUEZ, *Nombres de aurigas, de possessores, de cazadores y perros en mosaicos de Hispania y Africa*

965 GUADALUPE LÓPEZ MONTEAGUDO, *Inscripciones sobre caballos en mosaicos romanos de Hispania y del Norte de Africa*

1013 LUZ NEIRA JIMÉNEZ, *Inscripciones con nombres de nereidas y ninfas en los mosaicos romanos del Norte de Africa y de Hispania*

1025 MARÍA PILAR SAN NICOLÁS PEDRAZ, *Inscripciones latinas en los mosaicos mitológicos de Hispania y Norte de Africa*

1039 CARLOS MARQUEZ, RAFAEL HIDALGO, PEDRO MARFIL, *El complejo monumental tardorromano de Cercadilla en* colonia patricia Corduba

1049 AHLEM JALLOUL BOUSSAADA, *Le culte de* Liber Pater *en Afrique, à la lumière de l'épigraphie*

1067 JOHANNES IRMSCHER, *Intervento conclusivo*

1069 CINZIA VISMARA, *Intervento conclusivo*

1071 SANDRO SCHIPANI, *Intervento conclusivo*

1075 Abbreviazioni

1081 PAOLA RUGGERI, *Indici*

1083 Indice dei luoghi

1109 Indice dei nomi antichi

1133 Indice dei nomi moderni

Finito di stampare nel mese di dicembre 1992
presso lo stabilimento della Tipografia Editrice Giovanni Gallizzi s.r.l.
Via Venezia, 5 - Tel. (079) 276767 - 07100 Sassari (I)

Redazione
Centro di Studi interdisciplinari sulle Province Romane
Dipartimento di Storia - Università degli Studi
Palazzo Segni / Viale Umberto n. 52 / Tel. (079) 239024 / 07100 Sassari (I)

Dedicato alle nuove scoperte epigrafiche nel Nord Africa ed in Sardegna, il IX Convegno internazionale di studi su «L'Africa Romana» si è svolto a Nuoro e ad Orosei tra il 13 ed il 15 dicembre 1991 con la partecipazione di oltre cento studiosi italiani, europei e nord-africani, per iniziativa del Dipartimento di Storia e del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università di Sassari, sotto il patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine.

L'opera, dedicata alla memoria di due grandi maestri recentemente scomparsi, Georgi Mihailov e Sandro Stucchi, documenta l'estendersi di una rete di rapporti tra studiosi e ricercatori, che si è formata a partire dal primo Convegno su «L'Africa Romana», svoltosi a Sassari nell'ormai lontano dicembre 1983; da allora l'iniziativa del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari è divenuta un grande appuntamento internazionale, un momento annuale di incontro tra gli antichisti che si occupano del Nord Africa e della Sardegna.

Qui forse più ancora che nei volumi precedenti, il materiale inedito occupa grande spazio, dal momento che il tema proposto riguarda le nuove scoperte epigrafiche: è stata offerta così l'occasione a molti giovani ricercatori, soprattutto italiani e tunisini, di presentare immediatamente i primi risultati di promettenti ricerche appena iniziate e tuttora in corso. Ma al di là dell'epigrafia, il volume tratta i problemi della vita religiosa, dell'urbanismo, delle relazioni tra nomadi e sedentari, del ruolo svolto dall'esercito nella romanizzazione, con un allargamento tematico che è anche cronologico, dal momento che i contributi abbracciano un periodo che va dall'età punica fino al medioevo.

L'Africa occupa naturalmente il primo posto nel volume, ma come nei convegni precedenti la storia delle relazioni tra le province romane dell'Occidente mediterraneo costituisce un polo di interesse essenziale, con particolare riguardo per i rapporti tra il Nord Africa, la penisola iberica e la Sardegna. Numerosi sono stati gli interventi che hanno approfondito il tema della realtà punica e delle sopravvivenze religiose di origine cartaginese nell'isola, ma anche che hanno trattato la problematica (controversa) attorno ad una possibile presenza etrusca in Sardegna.

«On peut le constater — conclude Jean-Michel Roddaz nella sua presentazione —, on trouvera beaucoup de choses dans les actes de ce colloque et peu de domaines de l'histoire auront été négligés, grâce notamment aux nouvelles découvertes épigraphiques. C'est donc un bilan de premier ordre qui est proposé à la communauté des chercheurs et qui fait honneur aux promoteurs de cette rencontre. De même, la qualité de la publication constitue un hommage indirect à ceux qui, hommes et institutions, ont bien voulu aider à sa réalisation. Et dans la parfaite valorisation scientifique du IX^e^ colloque sur l'Africa Romana, brille déjà la promesse du succès du X^e^».

Nel volume compaiono saggi di Amadasi Guzzo (Roma), Amucano (Olbia), Aounallah (Tunisi), Bacchielli (Urbino), Barresi (Trapani), Béjaoui (Tunisi), Ben Abdallah (Tunisi), Ben Hassen (Tunisi), Benseddik (Algeri), Beschaouch (Tunisi), Bianchetti (Firenze), Blazquez Martinez (Madrid), Boussaada (Tunis), Brizzi (Sassari), Campus (Roma), Carlsen (Copenhagen), Cataudella (Firenze), Christol (Parigi), Di Vita Evrard (Parigi), Dupuis (Parigi), Ensoli Vittozzi (Roma), Fadel Ali (Shahat), Fantar (Tunisi), Filigheddu (Napoli), Gasperini (Roma), Ghedini (Padova), Hidalgo (Cordova), Irmscher (Berlino), Khanoussi (Tunisi), Lanzillotta (Macerata), Laporte (Parigi), Laronde (Parigi), Lewin (Firenze), López Monteagudo (Madrid), Luni (Urbino), Madau (Sassari), Magioncalda (Genova), Marasco (Viterbo), Marcone (Firenze), Marfil (Cordova), Márquez Moreno (Cordova), M'charek (Tunisi), Meloni (Cagliari), Morizot (Parigi), Neira Jiménez (Madrid), Oersted (Copenhagen), Parisi Presicce (Roma), Pensabene (Roma), Pittau (Sassari), Rebuffat (Parigi), Rey-Coquais (Talant), Rossignoli (Padova), Salvi (Cagliari), Sanciu (Sassari), San Nicolás Pedraz (Madrid), Schipani (Sassari), Sirago (Bari), Siraj (Tangeri), Spanu (Roma), Speidel (Honolulu), Stefani (Cagliari), Susini (Bologna), Tazi (Rabat), Tore (Cagliari), Turtas (Sassari), Vismara (Sassari), Vössing (Aachen), Zucca (Roma).

In copertina: *Gholaia* (Bu Njem). Iscrizione ritrovata sulla porta Sud dell'accampamento, dedicata nel 201 dal legato *Q. Anicius Faustus*, durante il regno di Settimio Severo, Caracalla e Geta Cesare (*AE* 1976, 697). Fotografia di René Rebuffat.

Lire 80.000
(i due volumi)